











ANALECTA  
BOLLANDIANA

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN (BELGIQUE)

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXV

EDIDERUNT

PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS  
BALDVINUS DE GAIFFIER PAULUS GROSJEAN  
FRANCISCUS HALKIN PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU



BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel  
1947

Property of  
CLgA

Please return to  
Graduate Theological  
Union Library

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi* editio altera auctior. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo xvi qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index Miraculorum B. V. Mariae editus in Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

## LES EX-VOTO DE KHOSRAU APARWEZ A SERGIOPOLIS

Le mégalomartyr S. Serge n'est pas l'unique thaumaturge de l'Église orientale à la vénération duquel des infidèles se soient associés. L'archange S. Michel, S. Georges, S. Ménas, les SS. Cyr et Jean, les Dormants d'Éphèse et d'autres encore partagent avec lui l'honneur, si c'en est un, d'avoir inspiré à des hétérodoxes, à des païens ou à des musulmans une foi superstitieuse dans leur pouvoir surnaturel. Mais S. Serge est peut-être le seul à qui il soit arrivé de voir son intervention bienfaisante attestée, en forme authentique, par un souverain non chrétien.

Celui qui a rendu ce témoignage de reconnaissance à l'illustre martyr de Roṣāpha n'est autre que le roi de Perse Khosrau Aparwēz, le futur envahisseur de l'Orient chrétien et profanateur de la Ville Sainte. Nous possédons, dans leur texte original, deux ex-voto, dans lesquels il a lui-même exprimé et motivé en termes solennels ses sentiments de gratitude envers le grand S. Serge. Ces démonstrations d'une piété fort inattendue de la part de ce mécréant n'ont pas échappé tout à fait à l'attention des historiens. Mais l'intérêt qu'ils y ont attaché, quand ils n'ont pas refusé net de les prendre au sérieux, n'est pas allé au-delà de la curiosité qu'on accorde à une anecdote piquante ou paradoxale. L'étude critique de ces deux inscriptions reste à faire à peu près en entier. Nous voudrions donner ici au moins une idée des résultats importants qu'elle est susceptible de livrer à qui aurait le loisir de la pousser à fond <sup>1</sup>. Si de notre modeste essai, il ressort que des érudits de très haut grade ont été mal inspirés en cédant à leur prévention semi-consciente contre tous les documents hagiographiques in-

<sup>1</sup> Un extrait de la présente étude a été lu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (séance du 13 juin 1947). Le résumé de cette communication paraîtra dans les *Comptes rendus*.

distinctement, nous estimerons avoir justifié l'effort que l'aridité du sujet imposera au bon vouloir du lecteur.

## I

LA FUITE DE KHOSRAU APARWEZ  
DANS L'EMPIRE ROMAIN

Sans préjuger aucune des conclusions de la présente recherche, nous pouvons, en bonne méthode, partir d'un fait qui ne souffre pas de contestation. Sur les ex-voto du roi Khosrau et les circonstances historiques qui s'y rapportent, le témoin le plus rapproché des événements, le seul qui en parle de science personnelle, est Évagrius le Scolastique. Il doit être entendu avant tout autre.

Cette affirmation peut surprendre ceux qui jugent l'estimable chroniqueur sur sa réputation. Car, en dépit de l'heureuse fortune qui lui a procuré deux excellents éditeurs <sup>1</sup>, Évagrius est demeuré un méconnu. Mais il est d'évidence immédiate que tout ce qu'il nous raconte à propos des inscriptions envoyées par Khosrau à la basilique de Rošāpha repose sur des souvenirs vécus et des informations directes, remontant à quatre ou cinq ans au plus. Toute sa relation porte en elle-même les marques de la plus parfaite vérité. Commençons par la lire sans la brouiller en y mêlant des renseignements puisés à d'autres prétendues sources. Nous verrons ensuite s'il est possible de la compléter et à quelles conditions il est permis de l'essayer.

La chronologie demande à être serrée au plus près, car elle a une importance capitale dans la question d'authenticité. Elle peut être fixée avec une netteté très suffisante grâce à un point de repère attesté avec certitude. Le 30 octobre 588, Antioche fut dévastée par un des plus terribles tremblements de terre qu'elle ait eu à subir <sup>2</sup>. Ce même jour, Évagrius, veuf de sa première femme, épousait en secondes noces une jeune fille, de naissance distinguée, à

<sup>1</sup> *The Ecclesiastical History of Evagrius*, edited by J. BIDEZ and L. PARMENTIER, Londres, 1898.

<sup>2</sup> Le mérite d'avoir définitivement établi cette date revient à M. le prof. Martin J. HIGGINS, *The Persian War of the Emperor Maurice (582-602)*, Part I, *The Chronology* (Washington, 1939), p. 40-41.



laquelle l'élite de la population tint à faire cortège<sup>1</sup>. Cette date doublement mémorable pour le chroniqueur situe à un moment bien déterminé les événements dans le récit desquels elle est intercalée incidemment et comme entre parenthèses. En ce temps-là, l'armée d'Orient se trouvait sans chef légitime. Elle avait chassé son commandant Priscus. Pour le remplacer, l'empereur avait envoyé son parent Philippicus. Mais les séditeux refusèrent de le recevoir et furent sur le point de lui faire un mauvais parti. Les troupes mutinées restèrent sans autre chef qu'un officier supérieur de la Phénicie Libanaise, nommé Germanus, qu'elles avaient mis à leur tête malgré lui<sup>2</sup>. Réduit à composer avec les rebelles, Maurice leur avait député un, ou plus probablement deux parlementaires<sup>3</sup>, qu'Évagrius put voir passer par Antioche et revenir ensuite la tête basse.

En désespoir de cause, l'empereur eut recours à la grande autorité du patriarche Grégoire. Cet habile homme se rencontra avec les délégués des mutins à Litarba, durant la Semaine Sainte (6-9 avril 589). Il trouva les gestes et les paroles qu'il fallait pour calmer ces mauvaises têtes. Sur ses conseils, les soldats rappelèrent eux-mêmes leur général. Philippicus, qui attendait à Tarse, revint à Antioche, où la réconciliation fut scellée<sup>4</sup>. L'empereur montra une clémence qui en dit long sur le degré de confiance que pouvait lui inspirer ce raccommodage<sup>5</sup>. Quant aux gens du pays, on se figure aisément avec quelle attention ils avaient suivi ces pourparlers,

<sup>1</sup> *Ecclesiastical History*, VI, 8, éd. Bidez et Parmentier, p. 227-228.

<sup>2</sup> ÉVAGRIUS, VI, 5-6; *ibid.*, p. 225. Théophylacte Simocattès a confondu ce Germanus avec un évêque d'Édesse du même nom (*Historiae*, III, 3, 9, éd. C. de Boor, 1887, pp. 115, 322; cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 114, note 2). Ce qu'importe, officiellement dissimulé dans l'index onomastique de l'éditeur, jette un jour instructif sur le désordre qui règne en cet endroit du récit (et dans quelques autres).

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 113-115.

<sup>4</sup> Quand il prit son commandement, il demanda à l'archevêque Grégoire de lui envoyer, comme gage de la protection céleste, le chef de S. Syméon Stylite, qui était conservé à Antioche (ÉVAGRIUS, I, 13; Bidez et Parmentier, p. 23). Évagrius se trouva présent à l'ouverture du reliquaire.

<sup>5</sup> ÉVAGRIUS, VI, 10-13; Bidez et Parmentier, p. 228-231. Germanus, que les mutins avaient pris pour chef sans égard à ses protestations, fit à leur tête assez bonne contenance devant les Perses. Il remporta même contre eux un avantage marqué. Cette victoire ne le préserva pas d'être traduit en jugement et condamné à mort avec d'autres officiers. L'empereur les grâcia.

qui éloignaient le danger de voir les Perses réparaître tout à coup devant les murailles en ruines de leur ville sans défenseurs.

Rassuré ou non sur le moral des troupes qu'il avait reprises en mains, Philippicus alla mettre le siège devant Martyropolis (Maï-perqat), qu'un traître de bas étage nommé Sittas avait livrée à l'ennemi. Mais les machines de guerre faisaient défaut, comme la discipline militaire, et sans doute pour la même raison. Toutes les attaques échouèrent, et l'armée, retombée dans son découragement, parla d'abandonner la partie. Il fallut que Grégoire, encore une fois, allât rendre du cœur à ces médiocres représentants de l'ancienne bravoure romaine. Le siège se poursuivit, mais faute de moyens offensifs demeura sans résultat. Un combat heureux, soutenu par Philippicus contre une armée perse venue pour dégager la place, n'avait pas empêché les vaincus d'y jeter des renforts importants. Quand les assiégeants prirent leurs quartiers d'hiver, ils n'avaient réussi qu'à établir quelques points fortifiés, qui paralysaient les mouvements de la garnison iranienne.

Cette série de tentatives manquées nous conduit au printemps de l'année 590. Philippicus est remplacé par le Thrace Comentiolos. A peine installé dans son commandement, le nouveau général eut à repousser une violente attaque des Perses. Au cours de la mêlée, il fut désarçonné et ne dut la vie qu'à un cavalier de sa garde du corps. La victoire lui resta néanmoins et fut complète. Les assaillants, mis en déroute, s'enfuirent en laissant leurs chefs sur le terrain. Trop sûrs du châtiment qui les attendait s'ils retournaient auprès de leur souverain, ils se replient sur Nisibe. Là ils lient partie avec les mécontents qui se préparaient à renverser Hormizd, au profit de son rival Vahrām, que nous allons retrouver dans un instant <sup>1</sup>.

Dans l'entretemps, Comentiolos a repris le siège de Martyropolis. Il emploie le gros de son armée à bloquer la place et, avec une troupe d'élite, il va donner l'assaut à la forteresse d'Ocbas, sorte de nid d'aigle qui se dressait en face de Martyropolis, sur l'autre rive du Nymphios <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 14-15 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 231-233. Voir ci-après, p. 15 ; cf. p. 22-24.

<sup>2</sup> E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches* (Bruxelles, 1933), pp. 24, 25, 27, note 7.



C'est à ce moment précis qu'éclata la conspiration qui mit fin au règne d'Hormizd IV. Évagrius ne la vit pas d'assez près pour entrer à ce propos dans des détails, qui du reste étaient pour lui sans importance spéciale. Mais les quelques mots qu'il en dit concordent, de point en point, avec la narration, fort succincte aussi, de l'Anonyme de Guidi<sup>1</sup>. On sait que la chronique syriaque connue sous ce nom est une compilation ou plus exactement peut-être une rédaction allongée après coup par un ou plusieurs continuateurs. L'ensemble, comme tel, paraît dater de la fin du VII<sup>e</sup> siècle ; mais le début, qui seul intéresse la question ici pendante, a pour auteur un clerc nestorien, qui écrivait à Ctésiphon, à une époque encore voisine du règne de Khosrau Aparwēz<sup>2</sup>. Ce serait donc en fait le seul témoignage à peu près direct que nous possédions sur la chute du roi Hormizd IV et l'avènement de son fils Khosrau. Mais ainsi qu'il est arrivé plus d'une fois<sup>3</sup>, ce document précieux et même capital avait manqué son heure : on l'a casé tant bien que mal dans une histoire construite avant qu'il eût reparu à la lumière ; c'est-à-dire qu'on l'a interprété de gré ou de force d'après des vues systématiques dont il démontrait la fausseté. La suite de notre recherche fera voir à quelles bévues ce parti pris a conduit certains critiques.

En tenant compte des témoignages concordants d'Évagrius et de l'Anonyme, voici à peu près comment la suite des faits se laisse reconstituer. Le roi Hormizd, fils de Khosrau Anōšarvān, avait exaspéré ses sujets, grands et petits, par ses cruautés et ses exactions. Il commit la faute suprême d'irriter contre lui Vahrām Gušnasp, son meilleur général, qui commandait l'armée d'Adorbaigān (Atropatène).

On a raconté, avec assez de vraisemblance, qu'après de brillan-

<sup>1</sup> Éditée par I. Guidi, dans les Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes (Stockholm, 1890), ensuite rééditée par lui (*Chronica Minora*, dans *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Scriptores Syri, ser. 5, t. IV, textus, p. 1-39). Traduction et commentaire par Th. Nöldeke, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, dans les *Sitzungsberichte der philos.-histor. Classe de l'Académie de Vienne*, t. CXXVIII, 9 (1893).

<sup>2</sup> Nöldeke, l. c., p. 1-3.

<sup>3</sup> Exemple instructif : les Lettres festales de S. Athanase ; cf. P. PEETERS, *Comment saint Athanase s'enfuit de Tyr en 335*, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (Classe des Lettres), 1944, p. 175, et *Anal. Boll.*, t. LXIII, p. 131-144.

tes victoires sur les Turcs de Transoxiane, Vahrām avait eu, en Lazique, une rencontre malheureuse avec les légions romaines. Pour l'en punir, Hormizd lui retira son commandement, dans des formes insultantes. Vahrām refusa de se soumettre et se prépara à la guerre. A la nouvelle de cette révolte, la cour et la noblesse de Ctésiphon jugèrent l'occasion propice. Hormizd fut précipité du trône et jeté en prison, où peu après on l'étrangla. Pour lui succéder, les rebelles firent choix de son fils Khosrau, qui fut proclamé roi. Quand Vahrām en fut informé, dit l'Anonyme <sup>1</sup>, il entra dans une violente colère, non par un effet de son attachement pour Hormizd, mais parce qu'il se proposait de faire le même coup à son profit personnel. Il mobilisa aussitôt son armée et marcha contre Khosrau.

Celui-ci songea-t-il d'abord à défendre sa couronne? Évagrius le donne à penser. Mais à la réflexion, on doit se dire que son récit est un écho des explications que Khosrau eut intérêt à répandre durant son séjour forcé dans l'empire grec. Le monarque dépossédé ne pouvait accepter d'y montrer la figure peu royale d'un fuyard qui avait pris peur à la première menace. L'anonyme nestorien est sans doute plus près du vrai quand il rapporte tout uniment qu'à l'approche de Vahrām le jeune roi renonça à se mesurer avec un adversaire de cette taille et qu'il alla, sans aucune fierté, se mettre sous la protection de l'empereur grec.

Sa fuite le conduisit à Circesium, dernier poste fortifié de la frontière romaine, sur la rive gauche de l'Euphrate, dans une boucle formée par le confluent du grand fleuve et du Ḥabour <sup>2</sup>. Il n'avait avec lui que des femmes, deux de ses enfants nouveau-nés et une poignée de nobles perses qui lui étaient demeurés fidèles. Le précis d'Évagrius et celui du chroniqueur nestorien en disent ici un peu plus long. Mais pour éviter les redites ou les réduire au strict nécessaire, nous renvoyons ces détails épisodiques à un moment où leur signification historique sera devenue claire de soi <sup>3</sup>.

En récapitulant les événements qui s'étaient succédé depuis le

<sup>1</sup> NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene Chronik*, l. c., p. 5, avec la note 6 de Nöldeke.

<sup>2</sup> Les dernières recherches topographiques semblent n'avoir ajouté rien d'essentiel aux observations de V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête romaine* (Paris, 1907), p. 294-297.

<sup>3</sup> Cf. après, p. 50-54.

début du printemps et en supposant qu'ils avaient marché à une cadence exceptionnellement rapide, on sera pourtant amené à la conclusion que l'été devait être déjà assez avancé quand le commandant de Circesium <sup>1</sup> eut la surprise d'apprendre que le roi de Perse venait en personne se confier à lui pour se remettre à la générosité de l'empereur. Par son entremise sans doute, le roi fugitif adressa à Maurice un message qu'Évagrius qualifie de supplique : *inetsela*. C'est le mot de la situation : il suffit à rendre suspect tout ce que Théophylacte Simocattès raconte à propos de cette lettre. Nous y reviendrons <sup>2</sup>.

## II

## LA POLITIQUE DE L'EMPEREUR MAURICE.

## DOMITIEN DE MÉLITÈNE ET GRÉGOIRE D'ANTIOCHE

Il est fort peu probable qu'aucun courrier ait devancé à Constantinople l'express qui fut dépêché de Circesium par le phrourarque <sup>3</sup>. Qui donc, avant Khosrau lui-même, eût été en mesure de rapporter dans quelles conditions il avait quitté sa capitale et où sa fuite l'avait conduit ? Il n'avait pas traîné en route, talonné comme il était par la peur d'être rejoint. Ce fut donc par lui que l'on eut au Palais sacré la toute première nouvelle de sa fuite et de l'aventure qu'il avait courue. Elle ne put manquer de mettre en rumeur tous les augures du monde officiel. Les politiques les plus habitués à ne s'étonner de rien eurent donc double raison de prendre le temps nécessaire pour s'informer et réfléchir avant de se prononcer sur la conjoncture.

On ne sait vraiment de quelle source digne de foi Théophylacte tient que Maurice, en recevant la lettre de Khosrau, fut transporté

<sup>1</sup> Théophylacte rapporte qu'il s'appelait Priscus (IV, 10 ; DE BOOR, p. 168). Ce nom et d'autres détails anecdotiques qu'il nous donne à lire sur les circonstances de l'arrivée de Khosrau à Circesium peuvent avoir été pris dans le livre perdu de Jean d'Épiphanie. Nous en faisons ici abstraction pour des motifs qui seront exposés plus loin.

<sup>2</sup> Ci-après, p. 53.

<sup>3</sup> La mort de Julien, survenue le 26 juin 363, ne fut connue à Alexandrie que le 20 août suivant (*Historia Acephala*, c. 12 ; éd. H. FROMEN, 1914, p. 76).

de joie et accepta d'enthousiasme les avances du roi déchu <sup>1</sup>. Ce n'est là qu'une de ces sonorités creuses et fausses qui auraient dû éveiller la méfiance des critiques. La vérité dont il reste des traces positives, c'est que, dans les conseils du souverain, des voix autorisées s'élevèrent avec force pour le détourner de la résolution vers laquelle il semblait incliner <sup>2</sup>. Le patriarche de Constantinople, l'austère S. Jean le Jeûneur, s'indigna à la pensée qu'on pût faire aucun fond sur les promesses d'un tyran sans foi ni loi, vicieux et parricide <sup>3</sup>.

Quoi qu'en dise Théophylacte, tenons donc pour certain que Maurice passa par un long moment d'hésitation sinon de perplexité. A défaut de témoignages formels, la simple raison dirait assez haut qu'une question aussi grosse de conséquences ne pouvait être tranchée au pied levé, contre le sentiment des meilleures têtes de l'État et de l'Église, avant d'avoir pesé le pour et le contre des chances offertes par les propositions intéressées du seul Khosrau. Tout autocrate qu'il était, l'empereur devait sauver au moins les formes extérieures de la prudence. Comme il en avait l'habitude en pareil cas, il recourut aux bons offices de son parent <sup>4</sup> Domitien, l'archevêque de Mélitène. Ce Domitien était ou devint un des membres les plus en vue de la hiérarchie byzantine. Il se signalait

<sup>1</sup> *Historiae*, IV, 10; DE BOOR, p. 169. Théophylacte accroche ici de longs détails sur les contre-propositions par lesquelles Vahrām tenta de détruire l'effet des avances de son rival. Évagrios ne sait rien de cette surenchère. Et, ce qui est plus embarrassant, son récit prouvera clairement que, si elle a un fond de vérité, elle n'a pu se produire au moment indiqué par Théophylacte avec son imprécision ordinaire.

<sup>2</sup> Voir SEBÈOS, *Histoire d'Héraclius*, trad. F. MACLER, p. 101.

<sup>3</sup> *Chronique de Jean, évêque de Nikiou*, texte éthiopien publié et traduit par H. ZOTENBERG, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXIV, 1, pp. 292-294, 525-528; cf. R. H. CHARLES, *The Chronicle of John, Bishop of Nikiou*, translated from Zotenberg's Ethiopic Text (Londres, 1916), p. 155-158. On savait donc déjà à Constantinople comment le roi Hormizd avait péri : preuve qu'il s'était écoulé un certain temps entre l'avènement de Khosrau et l'usurpation effective de Vahrām.

<sup>4</sup> Son neveu (fils de son frère, ἐξάδελφος), disent certains synaxaires et les ménées grecs, à la date du 11 août (*Synax. Eccl. CP.*, col. 883); cf. E. v. DOBSCHÜTZ, *Christusbilder*, 1899, pp. 47-50, 125\*-127\*. Jean de Nikiou, dans son texte actuel, est hésitant; ZOTENBERG, l. c., pp. 301, 335; cf. P. GOURBERT, *Maurice et l'Arménie*, dans *Échos d'Orient*, t. XXXI<sup>er</sup> (1941-1942), p. 409-411; *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 101.

par de réels mérites, pour lesquels l'Église grecque l'a mis au nombre de ses saints <sup>1</sup>. Le pape S. Grégoire, qui l'avait connu et apprécié à Constantinople, était demeuré en relations avec lui. Maurice, à qui l'archevêque Domitien devait son élévation, pouvait compter sur son dévouement plus encore peut-être que sur la sagesse de ses conseils. Il se consolait auprès de lui des contrariétés et des déboires qui ne lui furent pas épargnés au cours de son règne. Quand il prit le parti de mater par des mesures de rigueur la dernière résistance des Acéphales en Cappadoce, c'est à Domitien que fut remise l'exécution de ce plan, qu'il approuvait s'il n'en fut pas l'inspirateur. Il s'y employa avec une énergie qui lui valut chez ces sectaires une réputation de persécuteur <sup>2</sup>.

Selon le tour d'esprit ordinaire des hommes d'action, enclins à regarder la force comme un moyen de persuasion, Domitien paraît avoir été doué d'une psychologie plus expéditive que circonspecte. Se laissa-t-il gagner aux plans politiques de l'empereur? On supposerait plutôt qu'il réussit à lui inspirer sa propre confiance. Il crut de bonne foi à la possibilité de convertir Khosrau et s'empressa même d'annoncer au pape S. Grégoire les espérances de son zèle, sans assez mesurer les résistances qu'elles allaient rencontrer dans le caractère du catéchumène <sup>3</sup>. Si de son côté il avait eu des objections contre les projets de Maurice, il n'était pas homme à les garder pour lui.

Il n'en fit aucune, ou bien ses représentations demeurèrent impuissantes. Le sort en fut jeté. L'empereur prit son parti, sans invoquer d'autres raisons que des motifs d'humanité ou de charité chrétienne <sup>4</sup>. Il décida que le roi détrôné serait traité non en réfugié et en suppliant, mais comme son hôte et son fils adoptif. Une garde royale et toute l'armée d'Euphratésie, son stratège en tête, iraient lui faire escorte. Elles seraient accompagnées d'une mission diplomatique chargée de porter à Khosrau et à sa famille, en signe de

<sup>1</sup> Fête au 10 janvier (*Synax. Eccl. CP.*, col. 383-384). Des fastes de l'Église grecque, il a passé dans une syllogé de Bolland (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. 618-621).

<sup>2</sup> Voir notamment JEAN D'ÉPHÈSE, *Historia ecclesiastica*, pars terttia, l. V, 19; éd. E. W. BROOKS, *Corpus scriptorum christianorum orientallum*, Scr. Syri, ser. 3, t. III, textus, p. 269; versio, p. 204.

<sup>3</sup> Voir ci-après, p. 44-45.

<sup>4</sup> ... Τὸν ἀσταθῆ καὶ κόθορνον βίον καὶ τὰς ἀγχιστροφούς παλιρροίας τῆς τῶν ἀνθρώπων ζωῆς καὶ τούτῳ διαμετρησάμενος, dit Évagrios.

bienvenue, les présents de l'empereur, de l'impératrice et de leurs enfants. Pour la fonction plus importante de servir de conseillers au monarque dans sa situation ambiguë, il désigna son parent l'archevêque Domitien, l'ordonnateur de tout ce plan mi-politique mi-religieux, et Grégoire, patriarche d'Antioche, personnage encore plus considérable, dont le rôle ne se bornerait évidemment pas à seconder le zèle entreprenant de Domitien <sup>1</sup>.

Grégoire avait d'abord été higoumène du monastère dit des Byzantins à Jérusalem. Par ordre de l'empereur Justin II, il alla ensuite prendre le gouvernement du monastère du mont Sinaï <sup>2</sup>. Dans ce poste avancé de l'Église grecque, il sut tenir tête à une attaque à main armée de pillards bédouins, et réussit même à conclure un arrangement pacifique avec ces incommodes voisins. Lorsque plus tard ce même Justin fit éloigner d'Antioche le patriarche Anastase, coupable d'avoir tenu des propos irrévérencieux pour la majesté impériale, ce fut Grégoire qu'il désigna pour le remplacer. Sur ces entrefaites, Khosrau I<sup>er</sup> Anōšarvān entreprit la campagne qui se termina par la prise de Dara (11 ou 15 novembre 573) <sup>3</sup>. Elle débuta par une démonstration stratégique contre Circesium. L'archevêque de Nisibe, qui voyait se préparer cette manœuvre, en instruisit sous main le patriarche d'Antioche, envers lequel il avait de grandes obligations : preuve qu'à peine installé dans ses fonctions nouvelles Grégoire avait déjà réussi à nouer des relations par delà la frontière. Le métropolitain de Nisibe avait à se plaindre du gouvernement perse et eût été bien aise de voir son éparchie passer sous la domination byzantine <sup>4</sup>.

L'avertissement que Grégoire s'était empressé de transmettre au Palais sacré n'avait pas réussi à troubler l'obstination béate de Justin II, mais il paraît avoir laissé des traces à la chancellerie impériale. En chargeant Grégoire d'une mission auprès du roi de Perse réfugié à Circesium, on lui offrait une occasion opportune de reprendre contact avec ses amis de Nisibe ; et il est permis de se demander si cet homme énergique et avisé fut étranger au revire-

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 17-18 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 233-234.

<sup>2</sup> ÉVAGRIUS, V, 6 ; *Ibid.*, p. 201-203.

<sup>3</sup> E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches* (Stuttgart, 1919), p. 46.

<sup>4</sup> ÉVAGRIUS, V, 9 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 205. Voir ci-après, p. 17, note 1.



ment politique qui se produisit juste à ce moment dans le Beth 'Arbāe. Ainsi qu'on l'a vu plus haut <sup>1</sup>, les fuyards de l'armée battue par Comentiolos devant Martyropolis y avaient formé un parti qui prit fait et cause pour Vahrām. Puis tout à coup le vent avait tourné. La population, ou plutôt les meneurs qui parlaient et agissaient en son nom, s'étaient prononcés en faveur de Khosrau <sup>2</sup>. Tout ce que l'on peut dire de plus probable sur cette volte-face, c'est qu'elle dut s'opérer à une date où la fortune du roi fugitif était encore bien chancelante. Les gens de Nisibe n'ignoraient pas que l'empereur Maurice avait pris sous son égide le chétif et pusillanime rival de Vahrām. Mais cette alliance n'était encore qu'une promesse qu'on jugerait à ses effets, et un passé tout récent montrait de reste que les légions romaines n'étaient pas invincibles. Dans ces conditions, il est peu vraisemblable qu'un changement de front se soit tout à coup produit par un retournement spontané du sentiment populaire. L'hypothèse la plus conforme à une expérience politique vieille comme le monde, c'est que, dans le Beth 'Arbāe, les chefs de l'opinion publique durent être travaillés au bon moment, par des moyens dans le genre de ceux qui avaient réussi avec les Bédouins du Sinaï. Grégoire, nous le savons déjà, avait des intelligences à Nisibe. S'il ne fut pas l'inspirateur principal de la manœuvre dont nous allons voir le développement, on peut présumer qu'il n'y a pas nui.

Khosrau était encore à Circesium quand la mission envoyée par l'empereur vint l'y rejoindre. Il tombe sous le sens que l'officier supérieur qui le tenait entre ses mains <sup>3</sup> n'eut point la folle naïveté de le laisser partir avant d'en avoir reçu l'ordre formel. Il passa sa responsabilité au stratège, chargé de veiller à la sécurité

<sup>1</sup> P. 8.

<sup>2</sup> La meilleure preuve qu'on en ait, c'est que Zātsparham, l'émissaire de Vahrām, dont il sera parlé un peu plus loin (p. 17-25), n'avait pu se maintenir à Nisibe. Le récit de Théophylacte (V, 1, 6; DE BOOR, p. 188), arrangé sans doute d'après Jean d'Épiphanie, peut donc sur ce point être accepté sous bénéfice d'inventaire.

<sup>3</sup> La garnison de Circesium avait été portée à 10.000 hommes par Julien (CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 296). Depuis lors elle avait sans doute été ramenée à un effectif moins élevé. Mais ce *προούριον ἑσχατον* de la frontière romaine n'avait rien perdu de son importance, et le commandement n'en pouvait être confié au premier venu.

du fugitif et naturellement aussi à celle de l'empire. Car il ne convenait pas qu'un roi de Perse, même réduit à la condition minable d'un réfugié, pût circuler en liberté sur le territoire romain <sup>1</sup>.

Ainsi escorté et gardé à vue, Khosrau arriva à Hiérapolis (Mabbog). Il y séjourna sans pousser plus loin <sup>2</sup>. Au dire de Théophylacte, il écrivit à l'empereur pour lui exprimer le désir d'aller le saluer dans sa capitale <sup>3</sup>. Maurice déclina cette proposition : preuve que tout sens politique ne l'avait pas abandonné. Évagrius ne dit rien de cette correspondance. Mais il souligne avec une visible insistance la rapidité de décision que Maurice mit à presser l'exécution de son plan. Il renvoya à Khosrau les prisonniers perses qu'il avait en son pouvoir. Ce contingent fut réorganisé en toute hâte ; le roi en prit le commandement et se joignit à la colonne de Comentiolos, qui se mit en campagne aussitôt prête.

L'Anonyme de Guidi note expressément que Vahrām, en apprenant que Khosrau s'apprêtait à marcher contre lui sous la protection d'une armée romaine, abandonna la capitale et s'enfuit en Adorbaigān avec son armée <sup>4</sup>. « S'enfuit », **سار**, est sans doute une manière de parler. Il est permis de la ramener à l'interprétation plausible qu'en habile manœuvrier, l'usurpateur voulut se rappro-

<sup>1</sup> A l'époque arabe, l'hégire de Khosrau devint le thème de légendes fabuleuses. Dans un de ces récits qui trouva créance à Hiérapolis même (*Manbiḡ* = *Mabbog*), il est raconté qu'un chef arabe nommé Ġafna, ayant rencontré un serviteur de Khosrau que son maître avait envoyé secrètement pour préparer sa fuite chez les Romains, en porta la nouvelle à l'empereur lui-même. Maurice aurait fait passer à Khosrau, par la même voie, sa réponse favorable (AGAPIUS DE MENBIDJ, *Kitāb al-Unwān*, éd. A.-A. VASILIEV, dans *Patrologia Orientalis*, t. VIII, p. 441-443). De son côté, Michel le Syrien, rapportant une variante de cette historiette, y ajoute que Khosrau alla attendre à Édesse, dans la maison d'un nommé Ivanis de Rošāpha, les dernières instructions de l'empereur (*Chronique*, l. X, ch. 23 ; éd. J.-B. CHABOT, t. II, p. 371). Une orientaliste russe, ne voulant rien se laisser perdre de ces informations précieuses pour l'histoire, a dépensé des prodiges d'exégèse concordiste afin de les combiner avec le récit des chroniqueurs byzantins (N. V. PIGULEVSKAJA, *Vizantijska i Iran na rubeže VI i VII vekov*, Moscou, 1946, p. 93-94). Faut-il que l'exemple de Théophylacte soit contagieux !

<sup>2</sup> Παράγονόμενος δὲ μέχρι τῆς Ἱερραπολιτῶν ὁ Χοσρόης ... αὐθις ἐπανῆκε, écrit Évagrius, VI, 19 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 234.

<sup>3</sup> IV, 11 ; DE BOOR, p. 169-171.

<sup>4</sup> GUIDI, l. c., p. 2 ; NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, l. c., p. 7, note 3.



cher des provinces d'où il tirait le meilleur de ses forces et, en même temps, empêcher la jonction de Comentiolos avec l'armée de renfort que le stratège d'Arménie Jean Mystakon, amenait à sa rencontre. En fait, tous les témoignages donnent à entendre que le maître de la milice d'Orient partit d'Hiérapolis dans la direction du nord-est. La situation militaire ne comportait pas d'autre tactique. Les troupes que Comentiolos avait sous la main ne pouvaient être bien considérables, et leur solidité, on l'avait trop vu, laissait beaucoup à désirer.

### III

#### LES DEUX EX-VOTO DE KHOSRAU A S. SERGE

C'est à l'une des premières étapes de cette campagne que se produisit l'épisode dont nous avons d'abord à parler. Aux approches de la frontière perse, Khosrau fut averti, par des rapports d'espions ou par d'autres indices clairs pour lui <sup>1</sup>, qu'il courrait des risques en Beth 'Arbāïe. Vahrām y avait dépêché un détachement de sa redoutable cavalerie, commandé par un de ses lieutenants nommé Ζαδεσπράμ (*Zātsparham*), transfuge de l'armée d'Hormizd. Cet aventurier n'avait pu prendre pied à Nisibe; mais il était demeuré dans le pays, et disposait de moyens suffisants pour retourner le loyalisme de fraîche date qui avait prévalu dans la population jusqu'à nouvel ordre. Par bonheur pour Khosrau, Zātsparham trouva plus fort ou plus habile que lui. L'émissaire de l'usurpateur fut pris et occis par un parti de cavaliers, lancés à sa poursuite. Sa tête fut apportée au roi qui avait les plus pressantes raisons de tenir à voir de ses yeux la preuve matérielle qu'il était délivré de son ennemi. Khosrau en personne va nous expliquer comment et à quel prix il eut cette satisfaction.

Sur les préparatifs et l'exécution du coup de main, Théophylacte nous a laissé une narration circonstanciée et dramatisée <sup>2</sup>. Elle

<sup>1</sup> On se rappellera qu'à la conférence tenue en 581 entre les envoyés de l'empereur Tibère et le marzban Andigan, mandataire d'Hormizd IV, un évêque de Nisibe avait prêté son concours aux parlementaires romains. Voir ci-dessus p. 14 et *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 110.

<sup>2</sup> V, 1-2; DE BOOR, p. 188-192.

peut contenir des détails empruntés, sans indication de source, à Jean d'Épiphanie ou à quelque autre chroniqueur inconnu. Mais ils sont amalgamés avec on ne sait quoi pour former un récit épique démenti par un document qui l'emporte sur tous les autres. Pressé par des sentiments que nous allons essayer d'analyser, Khosrau s'avisa de faire un vœu à S. Serge pour le décider à le débarrasser de Zātsparham. Le moyen lui ayant réussi, il tint parole dès son retour dans ses états. Il dépassa même sa promesse avec la largeur peu regardante d'un homme comblé. On eût dit que, dans l'enivrement de sa grandeur retrouvée, il était repris de la joie un peu folle qui s'était emparée de lui quand on lui avait apporté la tête de son ennemi. Il renvoya à Saint-Serge une croix en or enrichie de perles, autrefois offerte à la basilique par Justinien et qui fut retrouvée à Ctésiphon parmi le butin provenant du pillage de Rošāpha par Khosrau Anōšarvān en 540. A cette restitution était jointe une seconde croix non moins somptueuse, sur laquelle Khosrau avait fait graver une inscription grecque, conçue en ces termes <sup>1</sup> :

*Τοῦτον τὸν σταυρὸν ἐγὼ Χοσρόης, βασιλεὺς βασιλέων, υἱὸς Χοσρόου, ὅτε ἐκ διαβολικῆς ἐνεργείας καὶ κακουργίας τοῦ δυσ-  
τυχχεστάτου Βαρὰμ Γουσνάς καὶ τῶν σὺν αὐτῷ καβαλλαρίων εἰς  
Ῥωμανίαν ἀπῆλθομεν, καὶ διὰ τὸ ἐρχεσθαι τὸν δυστυχῆ Ζαδεσ-  
πρὰμ μετὰ στρατοῦ εἰς τὸ Νισίβιος ἐπὶ τὸ ὑποσῦραι τοὺς καβαλ-  
λαρίους τοῦ μέρους τοῦ Νισίβιος εἰς τὸ ἀντάραι καὶ ταράξαι,  
ἐπέμψαμεν καὶ ἡμεῖς καβαλλαρίους μετὰ ἄρχοντος εἰς τὸ Χάρ-  
χας, καὶ διὰ τῆς τύχης τοῦ ἁγίου Σεργίου τοῦ πανσέπτου καὶ  
ὀνομαστοῦ, ἐπειδὴ ἠκούσαμεν δοτῆρα εἶναι αὐτὸν τῶν αἰτήσεων,  
ἐν τῷ πρώτῳ ἔτει τῆς βασιλείας ἡμῶν, μηνὶ ἰαννουαρίῳ ἐβδόμῃ,  
ῥητῆσάμεθα ὥς, ἐὰν οἱ καβαλλάριοι ἡμῶν σφάξωσι τὸν Ζαδεσπρὰμ  
ἢ χειρώσωνται, σταυρὸν χρυσοῦν διάλιθον εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ πέμ-  
πομεν διὰ τὸ πάνσεπτον αὐτοῦ ὄνομα, καὶ τῇ ἐνάτῃ τοῦ φεβρουα-  
ρίου μηνὸς τὴν κεφαλὴν τοῦ Ζαδεσπρὰμ ἤνεγκαν ἐπὶ ἡμῶν · ἐπι-  
τυχόντες οὖν τῆς δεήσεως ἡμῶν, διὰ τὸ ἕκαστον ἀναμφίβολου  
εἶναι, εἰς τὸ πάνσεπτον αὐτοῦ ὄνομα τοῦτον τὸν σταυρὸν τὸν  
παρ' ἡμῶν γενόμενον, μετὰ τοῦ πεμφθέντος σταυροῦ παρὰ Ἰου-  
στινιανοῦ βασιλέως Ῥωμαίων εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, καὶ τῷ καιρῷ  
τῆς ἀμιξίας τῶν δύο πολιτειῶν ἐνεχθέντος ἐνταῦθα παρὰ Χοσ-*

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 21 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 235-236. ■

ροῦ βασιλέως βασιλέων, υἱοῦ Καβάδου, τοῦ ἡμετέρου πατρός,  
καὶ εὐρεθέντος ἐν τοῖς ἡμετέροις θησαυροῖς, ἐπέμψαμεν ἐν τῷ  
οἴκῳ τοῦ ἁγίου πανσέπτου Σεργίου.

Nous ne nous attarderons pas à démontrer *ex professo* l'authenticité de cette inscription. Les préventions qui tendraient à la mettre en doute tomberont l'une après l'autre à mesure qu'une évidence contraire se dégagera du document lui-même. Elle sera complète quand nous aurons replacé à son rang l'autorité des témoins par qui le texte nous a été conservé.

Réserve faite de quelques détails qui seront précisés par comparaison avec une seconde inscription, dont il sera parlé plus loin, voici les points qui nous semblent appeler un éclaircissement. Khosrau se donne pour père Khosrau fils de Kawād. Il aurait dû dire grand-père<sup>1</sup>. Mais cette inexactitude, répétée ici par deux fois — et qui reparaitra dans l'autre ex-voto — a la valeur d'un aveu important pour l'histoire. Elle prouve que le roi ne se sentait pas innocent du meurtre juridique ou de l'assassinat de son père Hormizd, soit qu'il l'ait ordonné soit qu'il y ait prêté les mains. Le paricide a reculé devant le cynisme d'insérer ce nom accusateur dans un document solennel qu'il destinait à l'édification de ses alliés chrétiens et de la postérité. La réticence à laquelle il était condamné est plus chargée de sens que ne l'eût été ici l'exactitude généalogique.

Contrairement à une assertion de Théophylacte, Khosrau déclare qu'il a lui-même pris l'initiative de la manœuvre dirigée contre Zātsparham<sup>2</sup>. C'est du reste ce qui est confirmé par la suite

<sup>1</sup> Nicéphore Calliste, qui a emprunté, en l'écourtant quelque peu, le texte d'Évagrius, a cru l'améliorer en remplaçant Χοσρόου par Ὁρμίσδου (*Historia ecclesiastica*, XVIII, 21 ; P. G., t. CXLVII, col. 369). Mais vers la fin de la citation, il a conservé les mots Χοσρόου βασιλέως... ἡμετέρου πατρός, sans songer à « amender » le texte.

<sup>2</sup> Selon Théophylacte, Rosas (ou Rošān), le chef des partisans qui s'emparèrent de Zātsparham, avait reçu ses instructions du gouverneur de Nisibe, nommé Solchanès (*Sulk'ān*). La tête du rebelle aurait été rapportée à ce dernier. Pour remettre sa version d'accord avec la lettre de l'ex-voto, Théophylacte ajoute que ce funèbre trophée fut renvoyé à Khosrau, qui se trouvait à ce moment à Constantina (Tellā de Mauzelat), en territoire romain. Où faut-il donc supposer qu'il était, cinq semaines auparavant, quand fut monté à Nisibe ce coup heureux dans lequel il n'entra pour rien ? On voit que l'ex-voto de Khosrau a été introduit par Théophylacte dans une narration où il était ignoré.

du récit<sup>1</sup>. On notera aussi que le roi ne fait pas la moindre allusion au concours qu'il s'était évidemment attendu à trouver auprès de ses alliés en une occasion aussi périlleuse. Il y aurait en effet plus que de la naïveté à ne pas se dire qu'avant de se tourner vers S. Serge, le monarque, fort peu dévot, a commencé par demander aide et assistance au stratège romain. En toute hypothèse il devait s'entendre avec lui, ne fût-ce que pour savoir où ses cavaliers iraient le rejoindre. Le commandant en chef l'a laissé courir seul sa chance, comme si cette opération de police et le risque qu'elle comportait ne l'intéressaient aucunement. Khosrau garde sur tout cela un silence qui en dit long. On sait par ailleurs qu'il était en mauvais termes avec Comentiolos et que finalement, pour éviter le pire, l'empereur destitua le maître de la milice et le remplaça par Narsès<sup>2</sup>.

Khosrau mit ses cavaliers en campagne le 7 janvier, en la première année de son règne. Retenons cette date, qui prendra une importance décisive quand nous aurons pu la raccorder à la série chronologique parfaitement enchaînée dont elle est un des maillons. Au moment où le roi donna à sa troupe l'ordre de départ, il savait déjà que le rebelle dont elle avait mission de s'emparer se trouvait dans une localité appelée *Χαρχᾶς*, c'est-à-dire *Kharkhā*, « oppidum ». Ce nom se rencontre souvent, soit isolé soit en composition, dans la topographie araméenne. Le *χαρχᾶς* de Khosrau ne peut être qu'une place forte de la région de Nisibe. Il y a déjà longtemps que V. Chapot l'a identifié, d'une manière certaine, avec le *Charchas* par où Sapor II était passé en 359, quand, parti de *Bebase*<sup>3</sup>, il se porta à marches forcées contre Amid<sup>4</sup>. C'est à

<sup>1</sup> Voir ci-après, pp. 27-29, 32.

<sup>2</sup> THÉOPHYLACTE, V, 2, 7-8 ; DE BOOR, p. 191-192. L'auteur ajoute plus loin (V, 8, 1 ; *ibid.*, p. 202) que Comentiolos demeura chargé d'un commandement en sous-ordre dans l'armée de Narsès. Il y a là une inconséquence qui serait inexplicable, si l'ancien général en chef n'avait pas été averti sous main que sa destitution n'était qu'une satisfaction personnelle accordée à Khosrau et n'avait pas le caractère d'un blâme ou d'une disgrâce.

<sup>3</sup> Beth Wase, aujourd'hui *Tel Bes*, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Dara. Voir à ce sujet les observations de Nöldeke confirmant celles de I. Guidi et de G. Hoffmann (*Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, I, c., p. 16, note 2).

<sup>4</sup> *La frontière de l'Euphrate*, p. 321, d'après AMMIEN MARCELLIN, XVIII, 10, 1 (éd. GARDTHAUSEN, t. I, p. 167-168) ; cf. XXV, 6, 8 (*ibid.*, t. II, p. 47).

Charchas que le rebelle tomba aux mains des poursuivants, après une battue qui avait duré plusieurs semaines : preuve qu'il s'était établi là à poste fixe, dans le dessein de barrer la route à Khosrau ou de lui tendre un traquenard.

Pour désigner les forces armées qui furent engagées dans cette opération, les siennes et celles de l'ennemi, Khosrau emploie à quatre reprises le terme *καβαλλάριοι*. Les excellents éditeurs d'Évagrius, dans leur glossaire, font de ce mot un synonyme d'*ἵππεύς*<sup>1</sup>. C'est aller un peu vite en besogne. A la fin du vi<sup>e</sup> siècle, l'ancienne cavalerie légère des Perses avait depuis longtemps déjà été remplacée par des escadrons de cataphractaires, bardés de fer, ainsi que leurs chevaux<sup>2</sup>. Leur armure merveilleusement articulée faisait l'admiration d'Ammien Marcellin. Ces régiments d'élite se composaient de soldats de métier, appartenant à la noblesse militaire et assez riches pour s'équiper à leurs frais. Les Latins les appelaient *clibanarii*, par un jeu de mots sur le terme syriaque *ܬܢܘܪ* *tānur*, qui désignait leur cuirasse<sup>3</sup>. En pehlvi, leur dénomination propre paraît avoir été *aswār* (au pluriel *aswārān*). Les Arabes, cavaliers hors ligne et dont le vocabulaire hippique abonde en nuances subtiles, n'avaient pourtant pas de mot équivalant à ce terme technique. Il l'ont transcrit sous la forme *اسوار* *aswār* (pluriel *اساور* *asāwirat*), qu'ils ont repassée aux Syriens<sup>4</sup>. Une glose d'al-Khwārizmi nous avertit expressément que ce nom était réservé à des virtuoses de l'équitation, distingués par une exceptionnelle bravoure<sup>5</sup>. *Καβαλλάριος*, que nous trouvons ici employé

<sup>1</sup> C. de Boor leur avait donné l'exemple.

<sup>2</sup> Cl. HUART, *La Perse antique* (Paris, 1925), pp. 182-183, 204 ; A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 106 ; cf. p. 303. Sous Khosrau I<sup>er</sup>, le martyr Anastase, répondant à la première question du marzban, décline ainsi son identité : *Πέρισης μὲν εἰμὶ τῷ γένει, τῆς χώρας Ῥαζήχ, χωρίου Ῥασουνί · καβαλλάριος δὲ ἤμην καὶ μάγος* (H. USENER, *Acta M. Anastasii Persae*, Bonn, 1894, p. 5). D'assez bonne heure, *καβαλλάριος* perdit sa signification technique, comme on le voit notamment dans les *Miracles* de S. Ménas.

<sup>3</sup> P. DE LAGARDE, *Gesammelte Abhandlungen*, p. 51 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 267-269.

<sup>4</sup> Dans la recension tardive du *Kalila et Dimna*, retraduite de l'arabe en syriaque, comme chacun sait.

<sup>5</sup> E. HERZFELD, *Paikuli*, t. Glossaire, I, v. *aswār*, I, p. 235 ; cf. p. 139. Selon

avec une intention visible, est dérivé de *καβάλλης*, qui est rendu par *ἐργάτης ἵππος* dans le glossaire d'Hésychius <sup>1</sup>. Dans l'argot militaire, *καβάλλης* doit avoir été choisi de préférence à *ἵππος* pour désigner un cheval d'armes, un destrier de très forte race, pouvant résister aux fatigues d'un service exceptionnellement dur. En sorte que l'ex-voto du roi Khosrau, s'il n'avait pas échappé à l'attention des philologues classiques, aurait pu apporter une indication utile aux commentateurs d'Horace :

... piger optat arare caballus.

Quand, à la lumière des faits attestés par l'histoire et les institutions sassanides, on relit attentivement le texte de notre inscription, on ne peut manquer d'être frappé de l'étonnante propriété de termes avec laquelle Khosrau caractérise la situation où il se trouvait. La révolution qui l'avait détrôné était un coup de la caste militaire. C'était par la faute de Vahrām et de ses cavaliers

M. Herzfeld, *aswār* procède du vieux perse *asab'ra*, haplographie pour *aspa-bāra*, « cavalier ».

<sup>1</sup> *Thesaurus linguae latinae*, t. III, p. 3, i.v. *caballus*. Cf. O. WALDE, *Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache*, 2<sup>e</sup> éd. (Heidelberg, 1910), p. 103 ; A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (Paris, 1932), p. 120. En tenant compte du fait que, dans la plupart des langues anciennes du proche Orient et de l'Europe, les noms du cheval, comme en général, ceux des animaux domestiques, sont des mots d'emprunt, on se méfiera des étymologies fondées exclusivement sur des lois phonétiques. *Καβάλλης* a conservé les éléments d'une ressemblance encore reconnaissable avec l'éthiopien *ባገል*, *baḡl*, « mulet » = arabe *بغل* *baḡl*, transcrit en syriaque *ܒܓܠ*, *baḡl*, *baḡlā*. La différence des significations n'exclut pas la communauté d'origine. Le mot représenté par l'hébreu *פרד*, *pered*, « mulet », est notoirement devenu celui du cheval dans les langues germaniques. A ce même ancêtre remontent, quoi qu'on en ait dit, le grec *βόρδος* ou *βόρδων*, « mulet », le latin *burdo*, *burdus*, d'où notre français « bardot » ou « bardeau » (métis du cheval et de l'ânesse), et, en ligne collatérale *βέραιδος*, \**βέρηδος* (dans *βερηδάριος*), d'où le latin *veredus*, « cheval de poste ». On voit par ces exemples que des affinités de signification sont intervenues pour faire dévier la transmission sémantique. Est-ce par un simple hasard que « bardot », nom d'une espèce de mulet, ressemble si fort à « barde », qui désignait autrefois l'armure du cheval de guerre ? Du reste, l'étymologie de *καβάλλης* est ici sans véritable importance. Ce que nous avons à noter, c'est que *καβαλλάριος*, qui en dérive, est un terme technique employé par l'auteur de l'inscription à dessein de l'opposer au nom usuel *ἵππεύς*.



qu'il avait dû fuir chez les Romains. Là était justement le danger dont il se sentait menacé. De Kharkhā où il avait pris position, Zātsparham se livrait à des manœuvres qui tenaient de l'intrigue politique autant et plus que de la stratégie: ὑποσῶραι τοὺς καβαλλάρους τοῦ μέρους τοῦ Νισίβιος εἰς τὸ ἀντᾶραι καὶ ταράξαι. Cette agitation pouvait fort bien aboutir à une sorte de pronunciamiento dont Khosrau n'avait que trop sujet de redouter l'issue.

Il lui fallait donc à tout prix supprimer Zātsparham : opération qui avait ses difficultés sans doute, mais dont le roi ne se serait guère inquiété si le commandement romain lui avait prêté son concours. Quand un peu plus tard les deux armées seront à la veille du choc décisif, il ne songera plus à importuner S. Serge pour lui recommander le succès de la bataille. Il laissera faire Narsès, sans se mettre en peine de lui assurer un patron ou un auxiliaire dans le paradis des chrétiens.

La défaite de Vahrām n'était pourtant pas si certaine, et sa victoire eût entraîné de redoutables conséquences. En soi, une aussi grave alternative avait de quoi inquiéter Khosrau, bien plus que les intrigues d'un aventurier, même exceptionnellement dangereux. Mais cette fois la menace le visait directement, et la difficulté d'y parer tenait à sa personne. Son recours à S. Serge achève de montrer que le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance avait tourné à l'angoisse. De son propre aveu, dont nous avons l'écho par Évagrius, il avait dû renoncer à défendre son trône, parce qu'il se sentait en butte au mauvais vouloir de ses sujets<sup>1</sup>. Sa fuite honteuse avait anéanti ce qui lui restait encore de prestige<sup>2</sup>. Il ne l'avait pas relevé chez les meilleurs soldats de son père et de son aïeul, en faisant alliance avec l'ennemi héréditaire de la Perse. Ceux que l'empereur Maurice avait replacés sous ses ordres ne pouvaient être que des prisonniers de guerre, aigris par la captivité et peu enclins à la sympathie pour le Sassanide dégénéré qu'ils voyaient en coquetterie avec l'empereur romain. Un bon nombre d'entre eux, la plupart sans doute, restaient attachés à Vahrām par leur passé, par solidarité de caste et par tout ce qu'ils possédaient d'hon-

<sup>1</sup> Τοὺς οἰκείους δρῶν ἐθελοκακοῦντας (VI, 17; BIDEZ et PARMENTIER, p. 234).

<sup>2</sup> Voir ci-après, p. 51, le jugement sévère du catholicos nestorien Iṣḏ'jahb.

neur militaire. Accepteraient-ils de se battre contre d'anciens compagnons d'armes demeurés fidèles au glorieux chef qui les avait conduits à la victoire? Rien n'était moins sûr. Pour Khosrau personnellement et, ne l'oublions pas, pour son harem et les deux jeunes enfants qu'il traînait à sa suite, l'aventure pouvait se terminer par une tuerie, dont quelques émissaires de Zâtsparham donneraient le signal, à la faveur d'un incident toujours possible.

Telle était la réalité humiliante et inquiétante dont le roi fugitif était obsédé. Elle explique l'incohérence et l'étrangeté de sa conduite. De la part d'un esprit froid et gouverné par de solides convictions, on aurait peine à comprendre l'accès soudain de dévotion ou de confiance crédule qui le jeta tout à coup aux pieds de S. Serge. Mais Khosrau n'était alors qu'un jeune autocrate égoïste et pusillanime, dont la foi religieuse, comme il nous le dira lui-même cyniquement<sup>1</sup>, devait plier devant sa passion. La frayeur en est une, et elle parlait haut en ce moment-là. Il n'en fait pas l'aveu, mais il n'y a pas à s'y méprendre. C'est bien le choc en retour d'une anxiété voisine de l'épouvante, qui se trahit par le transport de joie débridée, dont les effusions de l'ex-voto, rédigé quelques mois plus tard, sont comme une seconde poussée. On y sent à chaque ligne le soulagement d'avoir échappé à un danger pressant et la satisfaction féroce de tenir sa vengeance. Ils se marquent jusque dans l'exactitude emphatique avec laquelle est noté le jour précis où le roi s'est avisé de recourir au protecteur céleste, auquel il daigne attribuer son salut.

Quant à ses protestations de reconnaissance envers S. Serge, elles ont la nuance de sincérité occasionnelle et provisoire dont elles étaient susceptibles venant d'un potentat à peu près dépourvu de sens moral et de vrai sentiment religieux. Que prouvent-elles au juste? Rien peut-être sinon la persistance irrationnelle de la dernière pensée à laquelle ce faible caractère s'était repris, quand il avait cru toucher le fond de l'abîme. A une heure de suprême détresse, à bout de voies, dépaysé, déraciné, il avait à tout hasard jeté comme un coup de sonde dans une politique nouvelle, qui pouvait devenir la sienne, d'après le tour que prendraient les événements. La peur a plus d'une fois fait ou semblé faire de ces conversions intéressées. Que Khosrau, dans le désarroi de ses idées, se

<sup>1</sup> Dans son second ex-voto; voir ci-après, p. 28.



soit cru arrivé à la croisée des chemins et qu'il ait voulu tenter, à l'aveuglette, une expérience des choses chrétiennes, il n'y a là rien d'impossible. Mais pourquoi s'est-il adressé à S. Serge plutôt qu'à la Théotokos ou à tel autre thaumaturge en renom, comme l'archange S. Michel ou S. Georges? Cette préférence comporte une explication à peu près complète.

Durant les quelques mois qu'il passa dans l'empire romain, Khosrau eut souvent l'occasion d'entretenir son illustre compatriote S<sup>te</sup> Golindouch. On sait qui était cette pieuse femme, qui fut appelée la « martyre vivante ». La crédulité populaire n'avait pas attendu sa mort pour la nimber d'une légende merveilleuse, mêlée de prodiges sujets à caution, mais qui néanmoins confirme avec une entière certitude la réalité du culte que les chrétiens d'Hiérapolis et plus tard ceux de Constantinople avaient voué à cette noble étrangère. Nous avons discuté ici même ce paradoxe hagiographique<sup>1</sup>. S'il fallait en reprendre l'examen, à propos de la question présente, nous serions engagé dans une interminable digression. Celle-ci est heureusement fort superflue. On peut tenir pour établi que S<sup>te</sup> Golindouch s'échappa des prisons de Nisibe à la faveur des troubles qui accompagnèrent le renversement du roi Hormizd. Quand Khosrau la rencontra, à Circesium probablement, et certainement à Hiérapolis (Mabbog), où elle mourut, elle avait la mémoire pleine des récits de miracles qu'on lui avait racontés au sanctuaire de S. Serge, à Sargathon, entre Nisibe et Dara<sup>2</sup>. Elle dut en parler au roi ou, ce qui revient au même, à son épouse favorite, la chrétienne Širine, dont il va être amplement question dans un instant. Ainsi a pu se former chez Khosrau un commencement non pas de foi sincère — ce serait trop dire — mais de crédulité superstitieuse et inconséquente qui, dans une heure de désarroi moral, lui donna l'idée de passer marché avec S. Serge. Qui sait si Domitien de Mélitène ne fut pas pris à témoin pour lui certifier la puissance du grand thaumaturge? Ce n'est pas là une supposition en l'air. Le prêtre Eustrate de la Grande Église, auteur de la Vie grecque de S<sup>te</sup> Golindouch, était natif de Mélitène. Ce fut principalement d'après les souvenirs de Domitien qu'il com-

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 74-125.

<sup>2</sup> E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches* (Bruxelles, 1935), p. 91.

posa, en y mettant beaucoup du sien, l'éloge de la sainte martyre <sup>1</sup>. Il n'y souffle pas mot des deux ex-voto du roi Khosrau : silence aussi naturel que significatif, comme on le verra. Mais il appuie sur la dévotion de la martyre envers S. Serge <sup>2</sup> et sur son influence auprès du roi, en des termes où l'on perçoit distinctement un écho idéalisé du témoignage de Domitien. C'est à peine si Eustrate n'attribue point solidairement à l'archevêque et à S<sup>te</sup> Golindouch le succès du plan politique dont il fait honneur à l'empereur Maurice <sup>3</sup>.

Évagrius nous apprend que le don royal de Khosrau fut envoyé à Grégoire d'Antioche, qui, avec l'approbation de l'empereur, en fit la dédicace solennelle à la basilique de Rosāpha. Peu de temps après le début de la campagne, l'archevêque d'Antioche était rentré dans son diocèse <sup>4</sup>. Pour des raisons demeurées inconnues — on peut en soupçonner plusieurs — il s'était détaché de la suite royale à Constantina (*Tella de Mauzelat*). Domitien poursuivit sa route jusqu'à Ἀμμοδίων, *Ammuda* <sup>5</sup>. Là il prit à son tour congé du roi et rentra en territoire romain <sup>6</sup> : résolution, qui, selon toute apparence, ne fut pas sans rapport avec certains incidents de voyage. Il était donc aussi de retour dans sa ville épiscopale avant la fin de la campagne. De là il aurait pu, plus aisément que l'arche-

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. c., p. 81.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 90-91, 123-124. Eustrate s'est même laissé raconter qu'elle rendit l'âme dans la chapelle de S. Serge, entre Nisibe et Dara, et qu'elle y reçut la sépulture.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. c., pp. 90, 122.

<sup>4</sup> THÉOPHYLACTE, V, 2, 7 ; DE BOOR, p. 191.

<sup>5</sup> Appelée Ἀμμόδιον par Procope, *Ammuda* par le Géographe de Ravenne. E. HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, n° 32, dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XLVI (1923), p. 157 (cf. *ib.*, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, pp. 10, 28) ; CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 321, note 5. Théophylacte situe cette place forte à quatorze milles de Dara. Son éditeur de Boor propose de lire : parasanges, ce qui ne rendrait pas plus aisé à comprendre que, d'après ce même Théophylacte (V, 5, 3), l'armée romaine, arrivée à Ammodios, s'y retranche sur le Mygdon, lequel ne peut être que la rivière qui passe à Dara.

<sup>6</sup> THÉOPHYLACTE, V, 3, 5 ; DE BOOR, p. 193. D'après cette indication de Théophylacte, il y aurait lieu d'atténuer ce qui a été dit *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 122. Domitien n'alla pas jusqu'à Ctésiphon. Sa mission prit fin quand Khosrau fut rentré dans ses états. Il semble avoir été remplacé auprès du roi par Probus archevêque de Chalcédoine (voir THÉOPHYLACTE, V, 15, 8-11).

vêque d'Antioche, se rendre à la basilique de Saint-Serge. Néanmoins ce ne fut point à lui que Khosrau eut recours pour y porter ses ex-voto<sup>1</sup>. Il y a là-dessous un mobile personnel, que Théophylacte a dissimulé soigneusement, et non sans cause, car il n'aurait pu y faire la moindre allusion sans disloquer toute la fragile ordonnance de sa narration.



A quelque temps de là, poursuit Évagrius, arrivèrent à Antioche d'autres présents destinés par Khosrau, comme les premiers, au sanctuaire de Rošāpha. Le joyau le plus précieux de cet envoi était une patère d'or, portant une longue inscription grecque. Le donateur, s'adressant cette fois au saint lui-même, lui exprimait sa profonde reconnaissance pour un nouveau bienfait. La pièce est d'un ton sentimental et passionné, où l'on entend Khosrau revenu à une autre pente de sa nature. Pour saisir le sens de ses actions de grâces, il faut se rappeler que le roi avait pris au nombre de ses femmes légitimes une chrétienne nommée Šīrine<sup>2</sup>, de confession monophysite, à qui les autorités de sa secte ne paraissent pas avoir objecté l'irrégularité de cette union. Tous les historiens, les Grecs comme les Orientaux, sont d'accord sur ce fait, qui, dans la suite, a été fort dénaturé par la tradition iranienne<sup>3</sup>. Nous allons en-

<sup>1</sup> Sergiopolis, bien que fondée par l'archevêque Alexandre d'Hiérapolis, relevait du patriarcat d'Antioche; mais ce n'est pas cette raison canonique qui peut avoir motivé le choix de Khosrau. Théophylacte, comme la suite le fera voir, n'était pas plus regardant.

<sup>2</sup> L'Anonyme de Guidi l'appelle Araméenne [ܐܪܡܝܝܬܐ] (*Chronica minora*, t. c., p. 17). Comme le Beth Arāmāie comprenait également le pays de Kufa, ce témoignage décisif donne raison au chroniqueur Mari qui, longtemps plus tard, veut que Šīrine ait été originaire de la Mesène (NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, l. c., p. 10, note). Sebèos, renseigné d'un peu plus loin, la croyait native du Khuzistan, ou Beth Huzāie (ch. IV, trad. MACCLER, p. 28). Théophylacte veut qu'elle ait été γένους ῥωμαϊκοῦ (V, 13, 7), par une confusion énorme avec la ܐܪܡܝܝܬܐ ܪܘܡܝܬܐ, dont il sera question dans la note suivante. Cette méprise n'est peut-être pas sans rapport avec l'anachronisme où il est tombé à propos du mariage de Šīrine (voir ci-après, note 3, et p. 48).

<sup>3</sup> NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, aus der arabischen Chronik des Tabari, p. 283-284; CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sas-*

tendre Khosrau lui-même nous par'er de Širīne sur un ton qui achèvera d'expliquer pourquoi le roi avait perdu la tête à la pensée du sort que Zātsparham lui préparait et que sa favorite eût partagé inévitablement. Voici les lignes essentielles de l'inscription, trop diffuse pour être citée ici in extenso <sup>1</sup>:

Ἐγὼ Χοσρόης, βασιλεὺς βασιλέων, υἱὸς Χοσρόου <sup>2</sup>, τὰ ἐν τῷδε τῷ δίσκῳ γεγραμμένα οὐκ εἰς θεάν ἀνθρώπων, οὐδὲ ἵνα ἐκ τῶν λόγων μου τὸ μέγεθος τοῦ πανσέπτου ὀνόματος γνωσθῇ, ἀλλὰ διὰ τὴν ἀλήθειαν τῶν γεγραμμένων καὶ διὰ τὰς πολλὰς χάριτας καὶ εὐεργεσίας ὧς ἔσχον παρὰ σοῦ· εὐτυχία γὰρ μοί ἐστι, ἵνα τὸ ἐμὸν ὄνομα ἐμφέρεται τοῖς ἱεροῖς σου σκεύεσιν. Ἐν τῷ εἶναί με ἐν τῷ Βεραμαῖς ἡτησάμην παρὰ σοῦ, ἅγιε, ἐλθεῖν εἰς τὴν βοήθειάν μου καὶ ἐν γαστρὶ συλλαβεῖν Σιρὴν. Καὶ ἐπειδὴ ἡ Σιρὴν χριστιανή ἐστιν κἀγὼ Ἕλληνας, ὁ ἡμέτερος νόμος ἄδειαν ἡμῖν οὐ παρέχει χριστιανὴν ἔχειν γαμετήν. Διὰ τοῦτο τὴν ἐμὴν πρὸς σέ ἐγνωμοσύνην εἰς ταύτην τὸν νόμον παρεῖδον, καὶ ταύτην ἐν γυναιξὶν ἡμέραν ἐξ ἡμέρας ἐν γνησιότητι ἔσχον καὶ ἴσχω, καὶ οὕτω συνείδον νῦν δεηθῆναι τῆς σῆς ἀγαθότητος, ἅγιε, ἐν γαστρὶ συλλαβεῖν αὐτήν. Καὶ ἡτησάμην καὶ συνεταξάμην ἵνα, εἰάν ἐν γαστρὶ συλλάβῃ Σιρὴν, τὸν σταυρὸν τὸν φοροῦμενον παρ' αὐτῆς πέμφω τῷ πανσέπτῳ σου οἴκῳ. Καὶ τοῦτο ἐνεκα κἀγὼ καὶ Σιρὴν τὸν σκοπὸν τοῦτο ἐχομεν ἵνα εἰς μνημόσυνον τοῦ ὀνόματος σου, ἅγιε, τοῦτο τὸν σταυρὸν κρατῶμεν· καὶ συνείδομεν αὐτ'

sanides, pp. 469-470, 482-483. Plus tard, Khosrau lui donna une rivale, nommée Marie, chrétienne aussi, mais de confession et probablement de nationalité « romaines », c'est-à-dire « grecques » (*Chronica minora*, I. c., p. 17). Tabari et d'autres annalistes arabes se sont mis en tête qu'elle était fille de l'empereur Maurice. A. von Gutschmid s'est étonné à bon droit de l'indulgence avec laquelle Nöldeke avait d'abord paru admettre que cette information pouvait être acceptable malgré le silence des chroniqueurs byzantins (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIV, 1880, p. 744). Aux invraisemblances psychologiques et religieuses qui s'y opposent, nos ex-voto ajoutent une impossibilité chronologique qui suffit à clore le débat. « La Romaine Marie » n'est entrée au harem de Khosrau qu'à un moment où l'empereur Maurice n'était plus d'humeur à lui accorder la main de sa fille. Qui sait si le roi de Perse n'en fit pas la conquête à la faveur d'une incursion dans l'empire romain? Ces choses-là se sont vues ailleurs et en d'autres temps.

<sup>1</sup> ÉVAURIUS, VI, 21; BIDEZ et PARMENTIER, p. 236-238.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 18-19. Ici encore, Nicéphore Calliste a « corrigé »: Ὀρμισδον, I. c., XVIII, 22, col. 372.

αὐτοῦ τὴν τιμὴν αὐτοῦ, μὴ συντείνουσιν περαιτέρω τῶν τετρακισχιλίων τετρακοσίων στατήρων μιλιαρισίων, πεντακισχιλίους στατήρας ἐκπέμψαι.

Dix jours plus tard, Khosrau était, nous apprend-il, à *Ῥοσοχοσρόν* ou *Ῥοσοχοσρόν*, en territoire perse, comme le nom l'indique, mais à un endroit qui ne peut être déterminé qu'approximativement. Là, il eut une apparition de S. Serge. Avec plus de respect pour la morale chrétienne, qui est en cause, disons que Khosrau eut un rêve assez en rapport avec les idées riantes auxquelles il était retourné. Il crut voir S. Serge et entendre de lui par trois fois que Širīne lui donnerait le fils qu'il souhaitait. A quoi il répondit à trois reprises : « Très bien. » Cette annonce lui fut bientôt confirmée par des signes positifs, que le texte spécifie en des termes d'une précision superflue. Transporté de joie, il résolut, d'accord avec Širīne, d'ajouter encore aux largesses par lesquelles il se figurait sans doute avoir gagné les bonnes grâces du saint thaumaturge. L'inscription entre à ce sujet dans des détails d'un intérêt secondaire pour nous et se termine par cette déclaration plus digne de mémoire : *Ἰνα ... ὁ διὰ τῆς σῆς πρεσβείας γέγονεν ἡμῖν τῷ ἐλέει τῆς σῆς ἀγαθότητος, καὶ τῷ θελήματί μου καὶ Σιρὴν εἰς τέλειον προέλθῃ · ἵνα καὶ γὰρ καὶ Σιρὴν καὶ πάντες οἱ ἐν τῷ κόσμῳ εἰς τὴν σὴν δύναμιν ἐλπίζωμεν καὶ εἰς σὲ ἔτι πιστεύωμεν.*

Telle est cette profession de foi qu'Évagrius ne craint pas d'égaliser, peu s'en faut, à la prophétie de Balaam. D'autres, plus importunés de réminiscences littéraires, trouveront que Khosrau s'explique sur ses affaires maritales avec un accent qui ne détonnerait pas dans les *Lettres persanes* de Montesquieu.

#### IV

##### TOPOGRAPHIE ET CHRONOLOGIE

Avant tout essai de commentaire, il faut écarter l'interprétation décevante qui a été donnée au nom *Βεραμαῖς*. La variante *Βερθεμαῖς*, introduite dans le texte de Théophylacte<sup>1</sup>, a fait

<sup>1</sup> V, 14, 3 ; DE BOOR, p. 214 : « Oppidum s. palatium Persicum », dit le glossaire de l'éditeur, p. 321.

prendre cette expression pour un équivalent de Beth-Arāmāie ܒܝܬ ܐܪܡܝܐ, nom de la province où étaient situées les villes royales de Séleucie-Ctésiphon<sup>1</sup>. C'est un mauvais service entre beaucoup d'autres que Théophylacte a rendu aux historiens. Le nom géographique *Βεθαγρατς*, qu'il a lu chez Ménandre le Protecteur<sup>2</sup>, lui aura joué dans la mémoire. Mais que cet hybride *Βεθρεματς* vienne de lui ou d'un autre, chronologie et topographie sont d'accord avec la syntaxe pour interdire qu'on le traduise par Beth Arāmāie. Khosrau parle ici d'une localité où il a passé autrefois et d'où il est aussitôt reparti, avant la victoire qui lui permit de rentrer dans son royaume. Comment admettre qu'il ait voulu par là désigner la province même où était située sa capitale et dans laquelle il résidait au moment où il rédigeait son ex-voto?

*Βεγραματς* doit être cherché entre Karkhā et le champ de bataille où se termina le règne éphémère de Vahrām, quelque part aux environs du lac d'Ourmia<sup>3</sup>. Son nom fait songer à *Βιδάμας*, un des postes fortifiés que Justinien, au dire de Procope<sup>4</sup>, remit en état dans la circonscription de Theodosioupolis (*Reš'ainā*). L'armée romaine, que suivait Khosrau, a pu être amenée dans ces parages soit avant soit après son passage à Dārā<sup>5</sup>. *Beramaïs* et *Bidamas* se ressemblent d'assez près pour être regardés comme deux variantes d'un même nom. L'erreur de transcription qu'on est ainsi conduit à supposer peut se trouver chez Procope aussi bien que chez Éva-

<sup>1</sup> Corriger ce qui en a été dit imprudemment *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 97, note 2.

<sup>2</sup> *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes*, éd. C. DE BOOR, p. 183.

<sup>3</sup> NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene Chronik*, I. c., p. 7, note 3.

<sup>4</sup> *De aedificiis*, II, 6, 14; éd. J. HAURY, t. III, p. 65. M. Honigmann a cru devoir distinguer ce *Βιδάμας* du *χωριον Βεδαμας* qui aurait été situé près d'Hiérapolis d'Euphratésie (*Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, p. 15, note 5). Mais en y regardant bien, on est fort tenté de penser que ce Bedamas (introuvable) n'a jamais existé que dans l'imagination pédante de Théophylacte. Il le mentionne pour dire que l'empereur Maurice ordonna à Comentiolos d'y aller au devant de Khosrau (IV, 12, 8; DE BOOR, p. 172). Le maître de la milice avait eu pourtant assez d'autres occasions de rencontrer le roi. S'il ne s'est pas rendu personnellement auprès de lui à Circesium pour le saluer et le conduire à Hiérapolis, il a dû l'accueillir à son arrivée dans cette ville, où il avait lui-même son poste de commandement. Cette mention anachronique de *Βιδάμας* est un des raccords artificiels dont la narration de Théophylacte est toute couturée.

<sup>5</sup> THÉOPHYLACTE, V, 3, 1-7; DE BOOR, p. 192-193.



grius. Procope dépend directement ou indirectement de la nomenclature syriaque, où la substitution de  $\aleph$  à  $\dot{\imath}$  ou vice versa, dans un terme peu usité, est l'une des méprises les plus courantes. Si l'on veut absolument que la leçon fautive soit celle d'Évagrius, qu'à cela ne tienne. Le texte rédigé par Khosrau a été gravé sur la patère dédicatoire par un orfèvre de Ctésiphon, soit syrien soit juif. Que cet artisan, en copiant le texte qu'on lui avait dessiné ait pris une lettre pour une autre, ce serait parfaitement compréhensible. A combien de lapicides n'est-il pas arrivé d'en faire autant<sup>1</sup>?

*Ῥοσοχοσρόν* ou *Ῥοσοχοσρόν*, que l'armée atteignit dix jours après son passage à Beramaïs, ne répond à rien de connu dans la géographie araméenne. Du moins n'a-t-on pas réussi à l'identifier. Son nom iranien signifie quelque chose comme « radieux Khosrau » ou « lumière de Khosrau ». Comme la localité ici désignée paraît avoir été située dans l'empire perse, on peut se demander si le roi, par un caprice de son bon plaisir omnipotent, n'aurait pas décidé qu'elle porterait désormais ce nom en mémoire de l'heureux événement dont elle venait d'être le théâtre. Le *Šatroihā-i Erān*<sup>2</sup> contient de nombreux exemples de ces appellations décrétées impromptu par des souverains de la Perse à l'occasion d'un incident où leur personne sacrée était intéressée. Ces anecdotes ont presque toujours une couleur mythique ou fabuleuse, mais elles servent à légitimer une pratique qui s'est effectivement perpétuée sous les rois sassanides. Beaucoup de ces noms adulateurs paraissent avoir été éphémères et ont été ensuite repris ailleurs; ce qui aggrave la difficulté de les identifier.

Quoi qu'il en soit, Rhosokhosron était nécessairement situé sur

<sup>1</sup> Le graveur aurait commis une faute plus grave s'il avait laissé tomber le verbe principal de la première phrase de l'inscription. Mieux vaut supposer ici une ellipse assez fréquente dans les inscriptions dédicatoires, bien que la construction de la phrase s'y prête mal. Le verbe appelé par le contexte manque aussi dans la copie de Nicéphore Calliste prise à un exemplaire d'Évagrius. Ce qui paraît trancher la question, c'est qu'on relève une omission toute pareille dans la première phrase de la seconde inscription. Le verbe *ἐξέπεμψα* qui se lit en cet endroit dans le texte de Théophylacte n'appartient certainement pas à la rédaction originale, car l'incise où il a été introduit est une interpolation manifeste. Voir ci-après, p. 42-43.

<sup>2</sup> J. MARKWART, *A Catalogue of the Provincial Capitals of Erānshahr*, edited by G. MESSINA, S. J. (Rome, 1931).

la ligne par où l'armée romaine, après son passage à Dara, hâtait sa marche vers l'Adorbaïgān, à la rencontre des renforts qui devaient lui arriver d'Arménie. Si l'on gardait le moindre doute à cet égard, il tomberait devant l'impossibilité radicale d'enchaîner autrement la suite des événements. Le moment vint où Khosrau, en prévision du choc définitif qui se préparait, jugea prudent de mettre en sûreté son harem, dont jusque-là il ne s'était pas séparé. Il choisit pour l'abriter la place forte de Singar, dans le Beth 'Arbāyē, loin au delà de la frontière nord du Beth Arāmāyē. C'était, assure Théophylacte, une position inexpugnable; et il entre à ce sujet dans une explication alambiquée à l'effet de montrer pourquoi elle ne pouvait être prise ni par assaut ni par blocus<sup>1</sup>. Il oublie qu'il a précédemment raconté lui-même que Maurice l'avait emportée de haute lutte quelques années auparavant<sup>2</sup>. Mais quand bien même Singar eût été réellement imprenable, le sens commun crie que Khosrau n'aurait jamais pris le parti inconsidéré d'y envoyer Širīne, si cette place avait été située entre l'armée romaine et l'ennemi qui arrivait de l'Adorbaïgān.

Les circonstances de temps, impliquées dans les préoccupations sentimentales dont l'ex-voto nous fait une confidence si peu voilée, sont l'équivalent d'une date, qui ne doit pas être postérieure de beaucoup à la mi-février. Khosrau s'adresse à S. Serge, parce qu'à ce moment il était encore tout à la joie d'avoir vu l'affaire de Zātsparham si bien terminée grâce au patron qu'il s'applaudissait d'avoir invoqué. Puisque le thaumaturge tant vanté s'était montré à la hauteur de sa réputation, pourquoi n'essaierait-on pas de l'intéresser à une autre affaire, dont on lui expliquerait bien l'importance? Les termes de la promesse certifiée par l'inscription prouvent d'ailleurs que la chrétienne Širīne ne fut pas étrangère à ce marchandage dévot. Cette entreprenante personne, qui rappelle par ses préférences théologiques la Théodora de Justinien, prélu-dait ainsi au rôle qu'elle aussi fut amenée, par un crédit du même ordre, à jouer dans la politique religieuse de Khosrau Aparwēz<sup>3</sup>.

Les communes actions de grâces du roi et de sa favorite ne font

<sup>1</sup> V, 4, 1 et V, 6, 1; DE BOOR, pp. 194, 198.

<sup>2</sup> III, 16, 2; *ibid.*, p. 143.

<sup>3</sup> J. LABOURT, *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide* (Paris, 1903), p. 208-228.



aucune allusion à la délivrance de Širīne. Du retour intéressé qui perce à travers ces protestations de gratitude, on est plutôt fondé à conclure que Khosrau tenait à se mettre en règle avant le moment critique que la reine avait à passer.



De même que les présents qui avaient servi à payer la tête de Zātsparham, le second ex-voto fut envoyé à destination par l'entremise du patriarche d'Antioche<sup>1</sup>. Grégoire s'acquitta de cette mission à une date que nous sommes en mesure de déterminer à quelques semaines près. No'mān, le phylarque des Arabes Scénites, païen fanatique et cruel<sup>2</sup>, venait de recevoir le baptême<sup>3</sup>. Cette conversion était une conquête éclatante de l'Église perse<sup>4</sup>. Elle eut un retentissement considérable chez les nomades de la Mésopotamie<sup>5</sup> et, à ce qu'il semble, chez les Ghassanides monophysites du désert de Syrie. Il y avait là une chance favorable, dont le patriarche d'Antioche crut devoir tirer parti. Avec l'agrément de l'empereur<sup>6</sup>, il profita de son voyage à Saint-Serge pour aller faire

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, V, 22 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 238.

<sup>2</sup> Ce phylarque était un roi lakhmide de Hīra. Sa capitale, appelée par les Syriens Hīrthā de No'mān, était située sur la rive droite de l'Euphrate, à quelque distance de la ville arabe de Koufa.

<sup>3</sup> Témoignage décisif chez l'Anonyme de Guidi. NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, I. c., p. 9, avec la note 3 du traducteur.

<sup>4</sup> Le catholico: Iṣō'jāb voulut aller le saluer à l'occasion de son baptême et mourut en chemin à Beth Quṣī. Sa mort et la conversion de No'mān ont été rapportées à l'année 595, sans autre raison, croyons-nous, qu'une erreur dans le synchronisme établi sur une date fautive de la mort de S. Syméon Stylite le Jeune. Voir ci-après, p. 34, note 2.

<sup>5</sup> No'mān de Hīra et sa sœur Hīnd (la Jeune) sont devenus des personnages épiques chez les poètes arabes de la Ġāhilljāt. Leur célébrité s'est prolongée dans la littérature des premiers siècles de l'Islam. Personne ne trouvera mauvais que les orientalistes se soient passionnés pour cette poésie unique en son genre et si fertile en problèmes captivants ; mais il est tout de même un peu étrange qu'on l'ait traitée comme une source historique où le témoignage décisif d'Évagrius a couru risque d'être noyé. On aurait dû au moins ne pas perdre de vue que l'auteur du *Kitāb al-Aġāni* n'a pu reconnaître sans peine l'identité du No'mān chanté par le poète al-'Adi (éd. de Boulaq, t. II, p. 31).

<sup>6</sup> Détail qui n'a pas été ajouté sans de bonnes raisons. Ce prosélytisme pouvait entraîner des complications politiques avec lesquelles il fallait compter.

une tournée pastorale chez les Arabes du *limes*, dont il arracha un bon nombre à la secte sévérienne.

Sur ces entrefaites, il fut rejoint par un messenger d'Évagrius, chargé de lui apprendre que leur ami commun S. Syméon stylite du Mont Admirable était à toute extrémité. Grégoire accourut en hâte pour embrasser une dernière fois le vénérable vieillard. Quand il arriva, Syméon était mort <sup>1</sup>, le 24 mai 592 <sup>2</sup>. Peu de temps après, Grégoire le suivit dans la tombe, empoisonné par un remède qu'un médecin lui avait administré pour le guérir de la goutte <sup>3</sup>. Ainsi s'accomplissait la prophétie en deux points, que le saint lui avait faite : *Ὁς καὶ Γρηγορίῳ προειρήκει αὐτὸν μὲν μὴ δρᾶν τὸν αὐτοῦ θάνατον, τὰ δὲ μετ' αὐτὸν ἀγνοεῖν.*

La date de sa mort n'est pas exactement connue. Il fut remplacé par son prédécesseur, le vieux patriarche Anastase. L'intitulé du discours que celui-ci prononça en cette occasion nous apprend qu'il reprit possession de son siège le mercredi de la Semaine Sainte 25 mars de la 1<sup>ère</sup> indiction (593), sous le règne de l'empereur Maurice <sup>4</sup>. Cet acte de réparation fut précédé d'échanges de vues un peu mystérieux entre S. Grégoire le Grand, l'empereur et Anastase lui-même. Une lettre relative à cette affaire aurait été écrite par le pape à l'évêque Sébastien de Rhizon en Illyrie, en février 591. S. Grégoire y parle à mots couverts d'une requête rédigée par lui à l'effet d'obtenir de l'empereur qu'Anastase, s'il ne pouvait être rétabli dans sa juridiction, fût au moins envoyé à Rome, où le pape le recevrait avec honneur; mais il ajoute que cette lettre ne fut pas envoyée, pour de certains motifs qu'il a chargé son courrier de communiquer à Sébastien. Il enjoint à ce dernier de s'enquérir des sentiments d'Anastase sur l'affaire pendante et de lui en faire rapport <sup>5</sup>. A Anastase lui-même, il écrivit vers cette même date une

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 23; BIDEZ et PARMENTIER, p. 238-240.

<sup>2</sup> Et non 596, comme on l'a cru jusqu'en ces derniers temps. L'anachronisme a été corrigé par le P. Delehaye, *Les saints stylites* (Bruxelles, 1923), p. LXVIII. Voir ci-dessus, p. 33, note 2.

<sup>3</sup> *Φαρμακοποιήσας ... ἐκ τῆς καλονμένης ἐρμοδακτύλου πρὸς τινος τῶν Ἀσκληπιαδῶν δεδομένης.* ÉVAGRIUS, VI, 24, p. 240.

<sup>4</sup> PITRA, *Iuris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*, t. II, p. 251. Compléter d'après cette publication ce qui est dit par L. M. Hartmann dans son édition des lettres du pape S. Grégoire, *M. G.*, Epist. t. I, p. 331 : note à la lettre V, 41.

<sup>5</sup> Ep. I, 27; EWALD, t. c., p. 40-41.

autre lettre, où il parlait d'une communication que son messenger, le défenseur Boniface, avait mission de lui transmettre verbalement.

Il y a de la cachotterie dans ces confidences, où les dates sont sujettes à revision. On s'expliquera sans peine qu'à raison des précautions rendues nécessaires, notamment par la susceptibilité de l'empereur, cette correspondance semi-clandestine ait subi des irrégularités d'expédition dans lesquelles les compilateurs du registre de S. Grégoire se sont embrouillés<sup>1</sup>. Le pape n'avait jamais consenti à la déposition du patriarche Anastase. Mais il ne s'en prenait qu'aux seuls auteurs de ce coup de force. Loin de traiter en intrus Grégoire d'Antioche, il le tenait en haute estime et lui témoignait tous les égards dus à sa dignité patriarcale. On l'exposerait à un reproche de duplicité, en admettant que, du vivant de Grégoire, il se serait prêté à des tractations ressemblant, si peu que ce fût, à une manœuvre indirecte pour l'évincer. Le fait qui demeure, c'est que la rentrée d'Anastase à Antioche fut préparée par des pourparlers où le pape intervint. Pour qu'elle ait pu avoir lieu le 25 mars 593, il faut que le siège d'Antioche soit redevenu vacant, au plus tard, à l'automne de l'année précédente.

## V

### ÉVAGRIUS ET THÉOPHYLACTE SIMOCATTÈS

La mort de Grégoire d'Antioche clôt la série des preuves de fait qui mettent hors de doute l'authenticité de nos deux ex-voto. Par le peu qui vient d'être rappelé il est démontré que l'archevêque d'Antioche était un personnage digne à tous égards d'être cru sur parole. Il reste maintenant à constater que son témoignage nous a été transmis par un historien qui ne peut être suspecté de l'avoir altéré.

On sait qui était Évagrius. Il exerçait à Antioche la profession de scolastique, autrement dit d'avocat<sup>2</sup>. Comme autrefois son parent et concitoyen Jean d'Épiphanie, il entra fort avant dans

<sup>1</sup> Ep. I, 25 ; *ibid.*, p. 38-39.

<sup>2</sup> L'ordre des pièces est interverti en plusieurs endroits, comme l'éditeur en fait la remarque.

<sup>3</sup> K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*<sup>2</sup>, p. 245-246.

la confiance du patriarche Grégoire. Il lui servit de conseil dans une affaire assez grave qui menaçait de mal tourner. Pour se venger d'on ne sait quel désagrément personnel, le comte d'Orient Astérius avait monté contre l'archevêque une cabale, par laquelle il se rendit lui-même impossible. Son successeur envenima si bien la querelle que Grégoire dut aller à Constantinople se justifier devant le synode patriarcal. Il emmena avec lui un défenseur, qui n'était autre qu'Évagrius. Le tribunal lui donna gain de cause par un arrêt dont le pape Pélage II et après lui S. Grégoire approuvèrent le fond <sup>1</sup>. L'accusé rentra le front haut dans sa ville épiscopale, avec son avocat passé au rang de confident et d'ami. Ce retour triomphal eut lieu quatre mois avant la date du 30 octobre 588, qui fut marquée par les événements rappelés ci-dessus <sup>2</sup>.

Admis au nombre des familiers du patriarche, sur le pied d'une cordiale intimité, Évagrius fut un observateur fidèle et attentif des événements auxquels son illustre patron se trouva mêlé au cours des quatre années suivantes. Le soin qu'il apporta à les enregistrer prouve surtout qu'y assistant de plus près, il les regardait avec d'autres yeux. On dirait qu'après avoir victorieusement plaidé la cause de Grégoire devant les juges, son avocat s'est employé avec le même zèle à lui assurer une place dans l'histoire. Les 43 derniers chapitres de son livre <sup>3</sup> ne seraient pas autrement tournés s'il avaient été écrits pour un *Liber Pontificalis* de l'Église d'Antioche. La personne de l'archevêque n'y est jamais bien loin en arrière du premier plan. Ses faits et gestes y sont détaillés plus au long que les agitations dont l'empire était alors ébranlé. On ne s'explique pas autrement l'intérêt un peu disproportionné, il faut en convenir, que l'épisode des ex-voto du roi Khosrau a pris dans la pensée du chroniqueur.

Le récit d'Évagrius s'arrête à la mort de Grégoire ; l'auteur n'y ajoute plus qu'un épilogue autobiographique sur sa propre carrière. Bien qu'à ce moment, il n'eût guère dépassé 55 ou 56 ans, il paraît avoir compris que l'âge de la retraite avait sonné et que, sous le

<sup>1</sup> Ils n'y trouvèrent à blâmer que le titre de patriarche œcuménique que Jean de Constantinople (S. Jean le Jeûneur) s'était arrogé (S. GREGORI *Epist.* IX, 156 ; HARTMANN, l. c., t. II, p. 157). Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 570-571.

<sup>2</sup> P. 6-7.

<sup>3</sup> V, 6 - VI, 24 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 201-241.



eût mis en défiance avaient toute facilité de savoir pertinemment à quoi s'en tenir.

En dernière analyse, la seule constatation déconcertante pour la raison, c'est que la critique et les historiens à leur suite se soient contentés d'une solution ambiguë à l'endroit de nos ex-voto. Car en fin de compte, ils sont authentiques ou ils sont faux, sans autre hypothèse intermédiaire. Il fallait donc de deux choses l'une : ou bien les retirer de la circulation par jugement motivé, ou bien, s'ils ne méritent pas cette condamnation, les reconnaître expressément pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des actes émanant du roi Khosrau, auquel cas ces documents autobiographiques ont droit à l'attention que personne ne refuse au plus humble bout de texte épigraphique. On n'a fait ni l'un ni l'autre. Ceux qui ne les ont pas rejetés a priori sans examen sérieux n'y ont touché que par des allusions dédaigneuses, comme s'ils les jugeaient insignifiants — à moins qu'ils n'aient renoncé par prudence à en tirer parti pour n'avoir pas à prendre nettement position pour ou contre leur authenticité. Ils ont été victimes de la même prévention irrationnelle qui a fait mettre au rebut comme dépourvues de toute valeur pour l'histoire bien d'autres pièces hagiographiques du meilleur aloi.

Le grand nom de Nöldeke a porté malheur aux ex-voto de Khosrau. Pour une fois, ce maître au jugement si sûr a donné mauvais exemple. Il faut lui reconnaître le mérite d'avoir cassé net l'arrêt inconsidéré de J. Barbier de Meynard, déclarant que le caractère apocryphe des actions de grâces rendues à S. Serge par Khosrau méritait à peine d'être signalé<sup>1</sup>. Mais justice ainsi faite sur la question préalable, il a trop clairement laissé paraître que, pour être authentiques, ces pauvretés, échappées à la faiblesse d'esprit d'un roi de Perse, ne lui semblaient pas dignes d'attention<sup>2</sup>. Quand il

<sup>1</sup> Dans la préface de son édition posthume du 7<sup>e</sup> volume de l'édition de Firdausi par J. Mohl (*Le livre des Rois par Abou'lkasim Firdousi*, t. VII, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1878, p. xi). Cf. Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber*, p. 284, note 1.

<sup>2</sup> Depuis lors, sa grande autorité paraît avoir endormi la vigilance de beaucoup d'érudits habitués à le croire sur parole. M. V. Minorsky, qui est un orientaliste de haut mérite, me pardonnera de citer ici une assertion un peu sommaire qu'il a laissée échapper. Elle prouvera mieux que toute démonstration que le dossier a été trop communément jugé sur l'étiquette. « Theophylactus, V, 14, tells the story how Khosrau II, while he was *év ρθ Βέγαματς*, applied to the patriarch Sergius for prayers that Shīrīn should bear a child. Evagrius,



lui arrive de s'y référer incidemment<sup>1</sup>, il ne les cite jamais que sous le nom de Théophylacte. Autant valait déclarer à haute et intelligible voix qu'il aurait cru se donner une peine inutile en vérifiant cette contremarque. S'il avait pris sur lui de surmonter son aversion pour cette littérature de sacristie, l'histoire vraie de ces « documents de Théophylacte », comme il les appelle<sup>2</sup>, lui aurait sauté aux yeux avec l'évidence du soleil. Tout ce que nous savons des ex-voto de Khosrau, de leur texte comme de leur date et de leur provenance, nous le tenons du seul Évagrios.

Un peu plus de dix ans après le temps où celui-ci achevait la rédaction de sa chronique, Khosrau avait reparu dans l'empire romain, cette fois en vainqueur et en conquérant. De 604 à 615, l'invasion perse promène ses ravages en Mésopotamie, en Commagène, en Syrie, en Palestine et jusqu'en Égypte. Rošāpha (Sergio-polis) n'est pas nommée expressément parmi les localités de la Syrie du Nord qui au cours de ces années subirent une fois de plus les violences et les déprédations des armées sassanides ; mais les Perses n'en connaissaient que trop bien la route. Khosrau lui-même, avec l'orgueil vindicatif dont il a donné tant de preuves, devait se souvenir qu'il existait là-bas deux témoignages irrécusables, où il faisait l'aveu de l'humiliation cuisante qu'il avait autrefois subie en venant mendier asile et protection auprès de l'empereur chrétien. S'il ne songea pas à les reprendre, on peut être assuré que ses soldats, pillards de profession, lui auront rendu ce service de leur propre mouvement. Ce qui est exclu en toute hypothèse, c'est que ces objets doublement précieux soient restés exposés aux

*Hist. Ecclesiastica*, VI, 21 (ed. BIDEZ, 1898, p. 236), repeats this story, which again indicates that the said place served as residence to the king » (*Roman and Byzantine Campaigns in Atropatene*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, vol. XI, part 2, 1944, p. 250). Pauvre Évagrios, qui était mort depuis longtemps quand son plagiaire se mit en besogne!

<sup>1</sup> Il serait injuste de laisser croire que ce critique au regard si perspicace n'a pas saisi l'importance de la date : 7 janvier de l'an 1 de Khosrau [= 591], qui nous est attestée par le premier ex-voto (voir ci-dessus, pp. 18, 20 ; cf. *Geschichte der Perser und Araber*, p. 432). Mais par une assez surprenante inconséquence, Nöldeke n'a pas pris soin de montrer que la signification de cette date est liée à tout le cadre historique de l'inscription qui nous la garantit.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 270, note 3.



entreprises des envahisseurs. On dut chercher quelque moyen de les soustraire à leur rapacité avec les autres pièces du trésor, qui offraient une proie trop séduisante à la convoitise des maraudeurs perses. Cacher sur place des objets de prix ou les transporter assez loin pour les mettre hors des atteintes de l'ennemi, n'est pas une manière infaillible d'en assurer la conservation. Bref, par le pillage, ou par les précautions qu'on prit pour les y soustraire, les fameux ex-voto du roi Khosrau semblent bien avoir disparu de bonne heure et sans retour<sup>1</sup>. La tradition locale n'en a pas gardé la moindre trace. S'il en reste un souvenir, nous allons voir de plus près à qui on le doit.

\*  
\* \*

Après Évagrius, l'ancienne littérature grecque est, autant dire, muette sur nos deux documents. Deux auteurs grecs seulement les ont reproduits : Théophylacte Simocattès au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle et Nicéphore Calliste au <sup>xiv</sup><sup>e</sup><sup>2</sup>. Ce dernier peut être laissé hors de cause, car il s'est borné à copier librement Évagrius ou un plagiaire syrien qui l'avait démarqué. Cette dépendance est si manifeste qu'il est complètement superflu d'en reprendre ici la démonstration<sup>3</sup>. Le cas de Théophylacte demande un peu plus d'attention.

Si l'on en croyait son éditeur C. de Boor, le texte des deux ex-voto, tel qu'il se lit chez Théophylacte, l. V, ch. 13, a été pris par l'historien du règne de Maurice à un document, aujourd'hui introuvable, qui d'autre part a servi de source à Évagrius. Il s'est prononcé sur ce sujet dans une dissertation de ton fort péremptoire<sup>4</sup>, dont il invoque encore les conclusions sous la forme d'une note à son édition de Théophylacte (V, 14, 1). On s'étonne qu'un philologue d'aussi haut parage n'ait pas remarqué ou n'ait pas consenti à reconnaître que la question ne se laissait pas trancher par une simple manipulation de variantes, sans égard à leurs attaches avec

<sup>1</sup> On peut même se demander s'ils n'ont pas été envoyés à la fonderie par le clergé de Rosāpha, qui aurait regardé comme une dérision sacrilège de les conserver, après l'indigne volte-face de Khosrau.

<sup>2</sup> Aux endroits cités plus haut, pp. 17, note 1, et 19, note 1.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 102-103.

<sup>4</sup> *Die handschriftliche Ueberlieferung des Evagrius*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. V (1882), p. 315-322.

la réalité historique. La source d'Évagrius ce sont les originaux des deux ex-voto qu'il a eus entre les mains. Il a pu en prendre copie à son gré, à moins qu'il n'ait jugé plus simple de transcrire celle qui aura existé dans les archives de l'archevêque Grégoire, dont il a eu toute latitude de faire des extraits<sup>1</sup>.

Au risque de paraître enfoncer une porte ouverte, nous répétons ici qu'Évagrius écrivait pour des lecteurs dont plus d'un avait pu voir, toucher et déchiffrer comme lui les pièces d'orfèvrerie où la prose de Khosrau était gravée. Si de Boor a méconnu ou négligé ce fait capital, c'est qu'il lui a plu d'accepter les yeux fermés un artifice de Théophylacte qui, de son vrai nom, s'appelle une falsification. Que ceux à qui le mot paraît trop dur le tiennent en suspens, jusqu'à plus ample informé.

Contre cette hypothèse gratuite d'une source commune à Évagrius et à Simocattès s'élève, au tout premier examen, une objection préalable qui suffit à trancher le débat, pour ne pas dire à le supprimer : Simocattès a manifestement connu Évagrius. Il ne prononce nulle part son nom, pas plus qu'il ne cite Jean d'Épiphanie, le prêtre Eustrate de la Grande Église, et d'autres qu'il a certainement mis à profit, en se gardant d'avouer ses emprunts, parce qu'il entend se réserver la liberté de les accommoder à sa guise. Mais cette réticence est une raison de plus de le confronter méthodiquement avec ses auteurs, partout où le contrôle est possible. Si Théophylacte avait ignoré ou négligé Évagrius, il faudrait le rayer lui-même de la liste des historiens dignes de foi. Sa frivolité n'est pas allée jusque-là. Toute l'ordonnance de son livre V, du ch. 9 au ch. 13, prouve que, sur les documents qui nous occupent, il a mis au pillage la chronique d'Évagrius<sup>2</sup>. Dès lors, s'il s'en écarte ou s'il la dément de propos délibéré, c'est pour des motifs et à des fins qui devraient se déclarer franchement et dont il avoue la faiblesse ou la déloyauté en les dissimulant. Voyons cela sans nous payer de mots.

Selon l'affirmation plusieurs fois répétée de Théophylacte, les ex-voto de Khosrau n'étaient pas des inscriptions. La croix d'autel

<sup>1</sup> Le dossier dont il parle (VI, 24) n'est pas un mythe. Plus d'un document important pour l'histoire ecclésiastique de cette époque ne se retrouve aujourd'hui que dans le livre d'Évagrius (voir L. DUCHESNE, *L'Église au VI<sup>e</sup> siècle*, pp. 272-273, 354).

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 96-97.

que le roi fit faire pour être offerte à Saint-Serge portait gravée une mention dédicatoire: *τὴν αἰτίαν ἐντυπώσας, ἐν αὐτῷ τοῦ ἀναθήματος* <sup>1</sup>. Mais l'acte de donation qu'Évagrius pouvait y lire aurait été en réalité le texte d'une lettre scellée à l'effigie royale. La lettre et les présents qu'elle accompagnait avaient, assure-t-il, été confiés à un « satrape », envoyé tout exprès *ἐς τὸ βαρβαρικόν*, c'est à dire à Rošāpha <sup>2</sup>, où il les remit directement, sans passer par Antioche.

Le second ex-voto fut expédié par la même voie et dans les mêmes formes, par les soins d'un courrier spécial dépêché en toute hâte. Théophylacte a négligé de nous apprendre si la patère d'or offerte à S. Serge par Khosrau et Širine portait une marque écrite de sa destination, mais il ne veut pas que l'inscription reproduite par Évagrius y ait été gravée. Les intentions et les sentiments des donateurs étaient exprimés, prétend-il, dans une épître dédicatoire que le messenger royal déposa lui-même sur l'autel. Théophylacte met une visible obstination à faire croire que Grégoire d'Antioche n'est pas intervenu dans cet acte d'offrande. Il perd de vue que Grégoire avait pris soin de demander l'approbation de l'empereur et que ce fut ainsi probablement que l'on apprit à Constantinople, sans grande édification, à ce qu'il semble <sup>3</sup>, l'accès de piété un peu insolite du roi de Perse. Ainsi se trouve pareillement supprimé le seul motif plausible qui explique l'importance exceptionnelle accordée par Évagrius à l'incident des ex-voto de Rošāpha <sup>4</sup>.

Pour être réduite à la forme épistolaire, la seconde de nos inscriptions votives a dû subir une adaptation subreptice. Le discours de Khosrau est en fait une prière, où le roi, déclinant ses titres et qualités, s'adresse directement à S. Serge, pour lui exprimer sa reconnaissance et lui en offrir un témoignage motivé. Gravé sur le vase sacré, où sont, pour ainsi parler, matérialisés les sentiments du donateur, il y prend une signification sur laquelle il est tout à fait impossible de se méprendre. Du moment qu'on l'en sépare, il devient nécessaire d'y spécifier à qui l'hommage s'adresse et à quoi il se rapporte. Voici comment Théophylacte a essayé d'y

<sup>1</sup> V, 13, 2; DE BOOR, p. 212.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. c., p. 89.

<sup>3</sup> Ne pas oublier que le patriarche Jean le Jeûneur était plus que sceptique sur les velléités pieuses de Khosrau. Voir ci-après, p. 44-45.

<sup>4</sup> Ci-dessus, p. 36.

pourvoir. En tête de la pièce, il a introduit de son cru un protocole qui en indiquait la destination en style épistolaire : *Τῷ μεγαλομάρτυρι Σεργίῳ Χοσρόης βασιλεὺς βασιλέων*. Se peut-il rien qui jure plus maladroitement avec le caractère d'un Khosrau? Chez tout autre qu'un croyant à l'âme très simple, cette fausse naïveté de s'adresser par lettre à un saint du Paradis n'est qu'une pose théâtrale ou une fadaise de la dernière insipidité.

Après une interpolation, une falsification caractérisée. L'original commençait en ces termes : *Ἐγὼ Χοσρόης... τὰ ἐν τῷδε τῷ δίσκῳ γεγραμμένα*. Cette fois ce n'était plus Évagrius, mais Khosrau lui-même qui affirmait que sa dédicace était gravée sur une patère. Le remanieur a biffé ces mots et les a remplacés par ceux-ci : *τὰ δῶρα τὰ μετὰ τοῦ δίσκου ἐξέπεμψα*. Cela fait au moins trois disparates criantes et inconciliables avec le sens de la phrase. Khosrau ne parle pas ici des présents qu'il envoie à S. Serge, mais des sentiments de gratitude dont il tient avant tout à certifier la sincérité. Il s'étendra plus loin sur cet article des dons qu'il prie le saint d'accepter. Il le fera en des termes intelligibles. Les mots *τὰ μετὰ τοῦ δίσκου* ne le sont pas. Quel est ce *δίσκος*? Il eût fallu le dire, puisque les lecteurs de la lettre n'ont pas l'objet sous les yeux et qu'ils ne savent pas encore de quoi il va être ici question. Le faussaire se trahit en reprenant un terme qui était clair de soi dans le texte de l'inscription et qui cesse de l'être dans sa copie démarquée. Autre non-sens, la formule : *τὰ μετὰ τοῦ δίσκου ἐξέπεμψα*. Interprétée grammaticalement, elle se rapporte aux seuls objets qui accompagnaient le *δίσκος*, celui-ci n'étant pas le dénominateur naturel d'un groupe connu<sup>1</sup>. Cette précieuse patère était pourtant la pièce essentielle du don royal et précisément à raison de l'inscription qui s'y trouvait gravée : *εὐτυχία γάρ μοι ἐστὶ, ἵνα τὸ ἐμὸν ὄνομα ἐμφέρεται*<sup>2</sup> *τοῖς ἱεροῖς σου σκεύεσιν*. Ici encore, c'est Khosrau lui-même qui a la parole. *Τοῖς ἱεροῖς σου σκεύεσιν*, si les mots ont un sens, cela veut dire : sur l'un des vases sacrés servant au culte dans votre basilique ou conservés dans son trésor, et non dans les oubliettes des archives, où le nom du donateur passera inaperçu.

Un indice non moins révélateur et qui aurait dû choquer tous

<sup>1</sup> Comme dans la formule classique *οἱ περὶ Θαλήν*, « Thalès et son école ».

<sup>2</sup> Le texte d'Évagrius porte *ἐμφέρεται*, vulgarisme maintenu par les éditeurs.

les critiques doués de quelque sens littéraire, c'est la boursouflure de cette prétendue lettre, où la justesse du ton manque abso-lument. Dans une inscription votive, les pompes de la rhétorique ont leur excuse, parce qu'un texte gravé sur l'or ou sur la pierre est en réalité un discours public, où l'orateur prend le style noble, à l'effet de mieux atteindre la foule indéfinie de ses auditeurs présents et à venir. Mais une lettre d'actions de grâces personnelles pour un bienfait reçu, fût-elle adressée à un destinataire du plus haut rang, est censée ne pas devoir tomber sous d'autres yeux. La grandiloquence oratoire y sonne faux, comme les élégances étudiées d'une harangue détonneraient dans un bordereau. Et ce n'est pas d'une lettre que son auteur peut dire qu'elle est destinée à demeurer un témoignage public et impérissable de sa reconnaissance.

Mais à quoi bon insister ? Le fait qui importe est plus que suffisamment clair. Les « documents de Théophylacte » ont pris figure de lettres par un artifice de déguisement. Celui à qui on a voulu attribuer l'honneur de les avoir conservés à l'histoire les a tout simplement falsifiés. Pour lui épargner ce jugement, il faudrait rejeter sur Évagrius une faute dont il était bien incapable. Si Théophylacte a dit vrai, les deux « lettres » de Khosrau, apportées directement à Rošāpha, sans avoir été montrées à personne, seraient, très peu de temps après leur réception, parvenues à la connaissance d'Évagrius, qui aurait commis la double indécatesse d'en accommoder le texte à une histoire de son invention. Mais la mémoire de l'honnête chroniqueur n'en aura pas le démenti : Théophylacte Simocattès, auteur du méfait, y a mis sa marque. Il faut le vouloir pour s'y tromper.

A Constantinople, ni à la cour ni dans l'Église, on ne paraît avoir, sur le moment, accordé beaucoup d'attention aux ex-voto de Rošāpha. Le patriarche Jean le Jeûneur ne croyait guère aux bons sentiments de Khosrau. Il eût sans doute trouvé mauvais qu'on fît du bruit autour d'un incident qui semblait, à tort du reste, contre-dire son pronostic. Quand il mourut en 595, les événements lui avaient donné raison. Les utopistes qui s'étaient promis de baptiser le roi de Perse ne songeaient plus à réchauffer une histoire qui leur eût donné l'air de s'obstiner dans des illusions que personne ne partageait plus <sup>1</sup>. En 602, Eustrate, le biographe de S<sup>ie</sup> Golin-

<sup>1</sup> S. Domitien lui-même n'avait pas attendu si longtemps pour comprendre

douch, ne fait pas la moindre allusion aux inscriptions votives de Khosrau : silence peu naturel de la part d'un optimiste inconfusable, qui, à cette date, croyait encore <sup>1</sup> aux avantages politiques de l'alliance conclue par l'empereur Maurice avec le roi de Perse. S'il avait lu les effusions dévotes de ce dernier, il aurait su en tirer de quoi faire valoir l'influence de S<sup>te</sup> Golindouch sur son royal compatriote. Il s'en tait parce qu'il les ignore, de même qu'il ignore le fond historique de l'épisode auquel se rattachent nos ex-voto. C'est à peine s'il sait vaguement où était située la basilique de S. Serge <sup>2</sup> : preuve évidente que S. Domitien de Mélitène s'était montré avec lui fort sobre de confidences sur certains souvenirs qui l'eussent exposé au reproche de crédulité. Mais qui ne voit que Domitien n'aurait pas eu la liberté de se taire sur ce sujet, si les fameux « documents de Théophylacte » avaient fait le moindre bruit à Constantinople ?

qu'il s'était abandonné à de trop belles espérances. Rentré dans son diocèse après sa mission auprès de Khosrau, il s'était remis à des travaux d'exégèse. Le pape S. Grégoire, auquel il avait fait part de sa déconvenue, l'en consola sur un ton enjoué, qui n'est pas celui d'un homme atteint par une pénible déception. *Imperatorem Persarum etsi non fuisse conversum doleo, vos tamen ei christianam fidem praedicasse omnimodo exullo. Quia etsi ille ad lucem venire non meruit, vestra tamen sanctitas praedicationis suae praemium habebit. Nam et Ethiops in balneum niger intrat et niger egreditur, sed tamen balneator nummos accipit* (ep. III, 62 ; éd. EWALD, t. c., p. 223). Ce badinage est glissé au bout d'une longue lettre répondant à des questions scripturaires et qui paraît avoir été expédiée, par occasion, au mois d'août 593. Pour se faire une idée de l'intérêt que le pape peut avoir pris à l'entreprise apostolique de Domitien, il convient de se rappeler que tout ceci se passait vers la date où se préparait, en Angleterre, la conversion du roi Ethelbert.

<sup>1</sup> Ou feignait de croire. Si l'on se rappelle que la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch fut composée entre le 12 janvier 602 (mort de S. Domitien) et l'automne de la même année (révolte de Phocas et massacre de Maurice et de toute sa famille), on est conduit à se demander si cette pièce mal venue, qui donne à la vérité le tour et l'accent du mensonge, fut autre chose qu'un plaidoyer politique. Le prêtre Eustrate, confident de Domitien et héritier de sa pensée, peut avoir tenté un dernier effort pour conjurer l'orage qui se formait contre l'empereur, en ranimant une lueur d'espérance autour des prédictions de S<sup>te</sup> Golindouch favorables à la politique de l'infortuné Maurice.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 89.



## VI

LA CONSTRUCTION ARTIFICIELLE DE THÉOPHYLACTE  
SIMOCATTÈS

Finissons-en une bonne fois avec cette fiction pédante, qui flotte dans le vide le plus compromettant. Ces « documents » hypothétiques dont la critique a fait état n'ont jamais existé<sup>1</sup>. La source unique de Théophylacte, c'est la chronique d'Évagrius, qu'il était

<sup>1</sup> Une variante propre à Théophylacte pourrait toutefois faire croire qu'il disposait d'un « document » préférable aux manuscrits actuels d'Évagrius (et de Nicéphore Calliste). Dans le premier ex-voto, Vahrām est désigné sous le nom de *Baḡdū vīōū Baḡyovavāc*. Ainsi libellée, cette leçon est difficilement acceptable (cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 97, note 3). Mais Nöldeke la développe en *Baḡdū vīōū Baḡ<am>yovavāc* et l'harmonise ainsi avec le texte de Tabari : بهرام ابن بهرام جوشن (*Geschichte der Perser und Araber*, p. 270, note 3 ; cf. TABARI, *Annales*, t. I, p. 992). Cette conjecture ingénieuse est, il faut en convenir, fort séduisante. Mais, sans y mettre aucune obstination, il est permis de faire observer que ce patronyme « fils de Bahrām Gūšnās » n'apparaît qu'à une époque tardive et que Théophylacte lui-même pourrait n'être pas étranger à sa fortune. Le roman de Bahrām Čōbine, d'où il provient, est indiscutablement tributaire de sources chrétiennes. A quoi il faut ajouter que la littérature arabe est loin d'être unanime sur la leçon adoptée par Tabari. Ibn al-Aṭīr, par exemple, omet les deux mots بهرام ابن (édition de Boulaq, t. I, p. 210-212. Autres variantes bigarrées dans JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 363). Les contemporains ignorent absolument que Vahrām ait eu pour père un Vahrām Gušnās. L'Anonyme de Guidi l'appelle *Vahrārān* (Vahrām) sans aucun déterminatif. Sebēos ne le connaît que sous le nom de Vahrām *Mehrevandak*, Մեհրեւանդակ, gentilece dont l'orthographe arménienne n'est pas demeurée constante, mais qui dénotait clairement une attache avec la race princière de Mihran (HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik*, p. 52). *Γουσανῶς* — d'où la transcription arabe جوشن — est apocopé de *Gušnasp*, nom de l'une des trois métropoles du feu les plus célèbres de l'Iran (G. HOFFMANN, *Auszüge aus den syrischen Akten persischer Märtyrer*, pp. 286, 289-292). Ce pyrée fut détruit par Héraclius (CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, pp. 443, 463), circonstance qui suffirait à expliquer, de la part de Théophylacte, une réminiscence aberrante (voir ci-après, p. 55). En soi, la leçon *Baḡdū vīōc Baḡamyovavāc* cadre mal avec le contexte. L'emploi du patronyme s'imposait parfois pour éviter une équivoque. Ainsi, dans *Ioh. XIII, 2* : *Iudas Simonis Iscariotae* sert à mettre l'apôtre S. Jude hors de question. Mais sauf le cas où la précision est de rigueur, rappeler le nom du père en parlant de son fils était pour ce dernier une marque d'honneur ou de déférence : intention doublement exclue ici par le ton injurieux de l'inscription et par le soin de



tenu de connaître, qu'il a connue en effet et qu'il a mise à contribution en la dénaturant.

A quoi tendait cette supercherie tortueuse? A plusieurs fins sans doute, que les érudits devront se mettre en peine de pénétrer. Il en est une qui saute aux yeux. Théophylacte a délibérément cherché à repousser dans l'ombre le patriarche d'Antioche. Peut-être lui déplaisait-il que Khosrau, en recourant à l'entremise de Grégoire plutôt qu'à celle de Domitien, ait paru marquer une préférence contraire à la tendance notoire de l'historiographie officielle. Raison mesquine, mais à laquelle Simocattès était fort capable d'obéir. Égyptien d'origine et attaché à un bureau de Palais sacré, il avait au moins deux motifs de ne pas mettre volontiers en évidence le siège patriarcal d'Antioche, jaloué à la fois par Alexandrie et par Constantinople. En plusieurs endroits des livres IV et V de son histoire, cette prévention se laisse voir sans retenue. Tantôt par simple réticence, tantôt en s'appliquant à grossir les services de Domitien, il a rabaisé d'autant le rôle de l'archevêque Grégoire<sup>1</sup>.

ne pas légitimer une prétention de l'usurpateur. Les mêmes auteurs perses et arabes qui appellent celui-ci « fils de Bahrām Gušnās » ne manquent pas d'ajouter qu'il descendait du lignage de Mihrān, une des sept familles qui se rattachaient à la dynastie Arsacide, et pouvaient en cette qualité prétendre à la couronne. Si le patronyme *viōs Bagamrovōnās* était historique, Khosrau se fût probablement gardé de le mettre en évidence. Le surnom Čōbine, sous lequel Vahrām est devenu un personnage légendaire, est traduit (faute de mieux) par « homme de bois » (CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 438) : singulière épithète pour un héros d'épopée. On n'en connaît pas l'origine. Avec la prudence qui s'impose en pareille matière, on serait tenté de conjecturer qu'elle a quelque rapport avec *čōbēγān* (lecture et provenance incertaines), qui est le nom du jeu de polo (H. S. NYBERG, *Hilfsbuch des Pehlevi*, II. Glossar, Uppsala, 1931, p. 45). Čōbine est certainement apparenté à l'arménien *ցույ*, « bâton, maillet, crosse de pâtre », etc. (comparer : pehlvi *čōp*, persan *čōb*, kurde *čohob*, etc. : « bâton » ; A. SOCIN, dans GEIGER et KUHN, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. I, 2, p. 267).

<sup>1</sup> Le service considérable rendu par Grégoire, en apaisant la sédition de l'armée de Philippicus, est expédié en une ligne (III, 5, 10 ; DE BOOR, p. 118-119), et c'est à peu près tout ce qui est rappelé de son rôle dans les événements de l'époque. Domitien est mieux partagé. Ce serait sa diplomatie qui aurait contrecarré le double jeu de Khosrau avant la reprise de Martyropolis et qui serait parvenue à obtenir que la place fût restituée à l'empire romain (IV, 15, 7-17 ; DE BOOR, p. 182-183). Ce succès politique est raconté avant l'équipée de Zātsparham : l'anachronisme ne serait pas plus complet si l'auteur avait pris pour guide le biographe de S<sup>ic</sup> Golindouch. Pour célébrer le retour de Martyropolis à la domination de l'empereur, Domitien prononce une harangue

Cette fois, il n'a pas reculé devant un artifice moins excusable. Plutôt que de répéter un fait susceptible d'ajouter à l'importance de l'archevêque d'Antioche, il a délibérément altéré un document, au risque de fausser les perspectives de l'histoire.

A ce calcul, dont le résultat matériel n'est pas niable, a pu se mêler une considération où l'insuffisance de jugement critique serait seule en cause. Si le second ex-voto a été dédié par Grégoire d'Antioche, la cérémonie a dû se célébrer au plus tard avant la mi-mai 592. Or, Théophylacte s'est mis en tête que l'élévation de Širine au rang d'épouse légitime de Khosrau n'eut lieu qu'après le retour du roi dans ses états, τῷ ἐπιόρτῳ ἐνιαυτῷ, c'est-à-dire au cours de l'année qui suivit l'exécution de Zātsparham et son épilogue. L'ex-voto, qu'il tient pour authentique, puisqu'il le reproduit, prouve pourtant le contraire avec une clarté parfaite. Pour mieux appuyer sur cet anachronisme, il ajoute que ce fut seulement l'année d'après, troisième de son règne, que Khosrau s'avisait d'invoquer S. Serge, pour avoir un fils de sa favorite<sup>1</sup> : ce qui rejette assez loin dans l'année 593 le moment où le second ex-voto fut rendu à destination. Nul moyen de sortir de là si la dédicace en fut célébrée par l'archevêque Grégoire. A cette date, il était mort depuis un an plus ou moins, et on ne l'ignorait pas à Constantinople. Les vacances du siège d'Antioche y étaient surveillées avec attention, et les diptyques en gardaient trace, comme on le voit par la chronographie du patriarche Nicéphore et par celle de Théophane. A la mort de Grégoire, la curiosité dut être tenue en éveil plus que d'habitude par les tractations auxquelles son remplacement donna lieu entre le pape et l'empereur Maurice. Théophylacte, si peu regardant qu'il fût sur l'article de la chronologie, n'était pourtant pas incapable d'apercevoir là une pierre d'achoppement compromettante pour son système. Il l'a tournée en feignant d'ignorer Grégoire d'Antioche et son trop véridique historien.

\*  
\* \* \*

pompeuse, que Théophylacte a soin de reproduire ou de refaire, à moins qu'il ne l'invente (IV, 16 ; *ibid.*, p. 183-187). Il prête également sa faconde à l'évêque de Mélitène, dont l'éloquence guerrière enflamme les soldats de Narsès, qui vont s'ébranler pour passer le Tigre (V, 4 ; *ibid.*, p. 194-196). Évagrius, quand il faisait parler l'archevêque Grégoire, avait au moins l'avantage de s'être trouvé moins éloigné de l'orateur.

<sup>1</sup> THÉOPHYLACTE, V, 13, 7 - 14, 1 ; DE BOOR, p. 213-214.

Nous pourrions nous arrêter ici. L'authenticité des ex-voto de Khosrau a été mise hors de doute non point par nous, mais par la seule évidence des faits qu'il suffisait de regarder. Il est établi par les mêmes preuves que ces ex-voto étaient des inscriptions, dont le texte authentique a été copié par Évagrius directement sur les originaux, et que la source hypothétique où Théophylacte aurait puisé indépendamment de lui est une fiction gratuite et insoutenable. Mais l'habitude est si bien prise de déjuger Évagrius au profit de Théophylacte, qu'un critique non averti peut encore être tenté de lui chercher noise sous prétexte de le compléter par les dires du plagiaire qui l'a démarqué. Il ne sera pas inutile d'élever une protestation formelle contre l'opinion préconçue qui fait de Théophylacte le témoin le plus ancien et le plus sûrement renseigné sur les événements du règne de Maurice <sup>1</sup>. Le lecteur qui a pris la peine de nous suivre jusqu'ici nous pardonnera de lui demander encore un effort : ce ne sera ni bien difficile ni bien long.

Reportons-nous au début de cette année 590, qui vit en quelques mois le renversement du roi Hormizd, l'avènement de Khosrau, la révolte de Vahrām et la fuite de son rival. Au début de notre étude, nous avons très brièvement résumé ces vicissitudes, non à dessein d'en donner un aperçu complet, mais pour en marquer l'enchaînement chronologique. Tout l'essentiel en est noté dans le précis d'Évagrius, bien plus nettement que dans les prétendues sources sous le flot desquelles on l'a noyé. L'histoire de ces quelques mois y est jalonnée par des faits ou des incidents, dont le chroniqueur a recueilli au jour le jour les échos immédiats et sur lesquels aucune légende n'avait encore eu le temps de se former. Il en ressort que Khosrau n'a pu arriver à Circesium avant la fin du printemps de 590 <sup>2</sup>. Plutôt que d'abaisser cette date, il faudrait la remonter, si on le pouvait.

<sup>1</sup> « Bei allen Mängeln der historischen Auffassung kann die Wahrheitsliebe des Theophylaktos kaum verdächtigt werden. Er ist nicht nur für die Zeit des Maurikios der älteste und beste Gewährsmann, sondern einer der wichtigsten Historiker der ganzen spätgriechischen Litteratur » (K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*<sup>2</sup>, p. 249). Depuis que le maître a ainsi laissé surprendre sa confiance, il y a chose jugée dans l'école disciplinée des philologues. S'abandonne-t-on à un soupçon bien téméraire en supposant que Krumbacher, encore jeune alors et aux prises avec une matière immense, a cru permis d'entériner, sans revoir les pièces, l'oracle qui venait d'être rendu (1887) par de Boor, un philologue de réputation bien établie ?

<sup>2</sup> Cf-dessus, p. 11.



cher asile auprès de Maurice, empereur des Romains<sup>1</sup>. » Route « méridionale » est un pur non-sens, que Guidi et Nöldeke s'accordent à juger inadmissible. Cette fausse leçon paraît avoir remplacé une expression formée de ܠܐܬܬܐܠܡܐ ou ܠܐܬܬܐܠܡܐ ܕܡܕܢܚܐ, « pays des Confins », qui sous les Sassanides servait communément à désigner la frontière occidentale du Beth 'Arbāye<sup>2</sup>. La région de Nisibe se trouve en effet dans le prolongement de la direction marquée par les quatre localités qui sont ici nommées par le chroniqueur anonyme. Un copiste de basse époque, à qui cette expression géographique n'était plus familière, aura cru intelligent d'y substituer cet impossible ܠܐܬܬܐܠܡܐ.

Même si ce terme énigmatique devait demeurer inexpliqué, il n'en resterait pas moins évident que Khosrau est parti de sa capitale pour se rendre directement en pays grec, emmenant avec lui une suite peu nombreuse, choisie dans le personnel le moins militaire de la maison royale. Continuons de lire notre clerc nestorien constatant la défaillance du roi en face de l'usurpateur. « Son voyage étant une fuite, » — on pourrait entendre : une désertion — « le catholicos Mār 'Išōjahb se dispensa de l'accompagner. Maurice lui-même fit de sévères reproches à Khosrau, pour n'avoir pas été suivi par le catholicos de son royaume. » L'auteur répète de confiance ce qu'il a entendu raconter. Mais le jugement qu'il prête à l'empereur grec prouve que le roi était décidé à se réfugier auprès de lui quand il partit de Ctésiphon. S'il avait pris cette résolution sur un champ de bataille où il s'était vu sur le point de périr ou d'être fait prisonnier, qui donc aurait pu s'étonner qu'un vénérable dignitaire ecclésiastique ne se soit pas trouvé dans la poignée de fuyards qui avait accompagné Khosrau? L'inventeur de l'anecdote eût reculé devant une telle absurdité.

Le récit d'Évagrius n'est pas moins démonstratif. Après avoir résumé en quelques mots ce qu'il sait de la fuite de Khosrau, l'auteur poursuit<sup>3</sup> : Ἀφικνεῖται δὲ κατὰ τὸ Κιρκήσιον, ὡς γε αὐτὸς ἔφη, τὸν Θεὸν τῶν χριστιανῶν ἐπικαλεσάμενος ἐκεῖσε τὸν Ἱππον ἀπιέναι ἔνθα ἂν πρὸς αὐτοῦ ὁδηγοῖτο. Ἀφίκετο δὲ σὺν καὶ ταῖς γυναιξὶ καὶ παισὶ νεογνοῖς δύο καὶ τισὶ Περσῶν τῶν εὐγενῶν, οἵπερ αὐτῷ ἐθέλονται κατηκολούθουν. Cette énuméra-

<sup>1</sup> GUIDI, l. c., p. 1-2 ; voir la traduction et les notes de Nöldeke, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, l. c., p. 5-7.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 100-101.

<sup>3</sup> VI, 17 ; BIDEZ et PARMENTIER, p. 234.

tion se passe de commentaires. Des femmes, parmi lesquelles la précieuse Šīrīne, deux enfants à la mamelle et une poignée de courtisans : cette suite n'avait pas accompagné son seigneur et maître sur un champ de bataille, assez près de la mêlée, pour que le roi l'ait retrouvée prête à partir en pleine nuit, sans perdre un instant, sous la ruée des cavaliers de Vahrām.

On aura remarqué les mots : ὥς γε αὐτὸς ἔφη. Évagrius est ici l'écho des paroles entendues par Grégoire d'Antioche à Circesium, de la bouche de Khosrau lui-même peut-être mais plus probablement de témoins présents à l'arrivée des fugitifs. Il y a de certaines choses qu'un souverain, si jeune fût-il, n'a pu dire que sous le coup d'une violente émotion. Passé ce premier moment, Khosrau, remis d'aplomb, n'aurait plus déclaré aussi rondement à des Romains qu'il faisait appel à la magnanimité de leur empereur, parce qu'il s'en était rapporté à la décision de son cheval. Si le commandant de la forteresse reçut sans broncher cette confiance ingénue, il dut pourtant se dire que le politique novice à qui elle échappait avait encore des progrès à faire en diplomatie. Mais toute l'anecdote prouve avec une clarté surabondante que la caravane de fugitifs arrivée à Circesium ne s'était pas formée sur le champ de bataille où Khosrau venait d'être mis en déroute. Eût-il complètement perdu la tête, celui-ci n'aurait pas croisé la bride sur le cou de sa monture, sans se dire que l'animal pouvait le faire tomber lui, ses femmes et ses enfants sur une patrouille de l'avant-garde ennemie.

Cette incohérence déraisonnable, Simocattès a trouvé moyen de l'aggraver. Le plagiat qu'il a commis ici encore et l'usage qu'il en a fait achèvent de montrer le caractère artificiel et inconsistent de tout l'épisode que certains critiques continuent d'appeler la première campagne de Khosrau contre Vahrām<sup>1</sup>. Il faut une dose de crédulité peu ordinaire pour perdre son temps et sa peine à débrouiller, en la reportant sur une carte et en la distribuant par échelons dans une chronologie acceptable, cette suite de manœuvres politiques et militaires. Toutes les péripéties en sont resserrées à l'extrême, ou plutôt étranglées avec un mépris total de la vraisemblance, comme elles pourraient l'être dans un poème épique. Elles se terminent par un coup de théâtre<sup>2</sup>. Tandis que Khosrau s'at-

<sup>1</sup> IV, 1-8 ; DE BOOR, p. 149-165.

<sup>2</sup> IV, 9-10 ; DE BOOR, p. 165-169.



tarde sur la rive du Zab, dans une attitude expectante, Vahrām, qui l'épie de la rive opposée, se rend compte de sa timidité et de son irrésolution. Il surprend son faible adversaire en pleine nuit et met son camp au pillage. Khosrau, abandonné par une partie de ses soldats, s'enfuit presque seul. Il franchit le Tigre par des moyens que l'historien néglige d'indiquer. Dans cette détresse, il délibère d'aller se mettre sous la protection de l'empereur romain. Mais il n'abandonne pas encore l'idée de se réfugier chez les Turcs, c'est-à-dire de repasser le Tigre et de s'engager à l'aventure dans le pays même dont Vahrām s'est rendu maître et où ses coureurs tiennent la campagne.

Ne voyant pas d'issue à ses perplexités, Khosrau se retourne vers le Dieu des chrétiens et le prie de lui signifier par sa monture la résolution la plus opportune. Tout cela est expliqué en phrases pompeuses et amphigouriques. Puis, d'un geste théâtral, Khosrau débride son cheval, pour mieux lui laisser l'initiative de la décision. Il est ainsi conduit à Circesium, chez le phrourarque Probus, avec ses femmes et ses enfants en bas âge, qu'il a donc pu regrouper et préparer au départ, dans le tumulte d'un camp mis à sac, au fort d'une surprise nocturne. Et nous sommes priés de croire bénévolement qu'une troupe aussi peu mobile avait atteint et franchi sans encombre, à la barbe de l'ennemi, la redoutable barrière du Tigre.

De Circesium, le fugitif revenu de ses émotions écrit à l'empereur, dans le pathos maniéré de Théophylacte, non pour implorer sa pitié, mais pour lui offrir son alliance, qu'il fait valoir comme si elle avait eu rien de séduisant dans les conditions où il la proposait<sup>1</sup>. L'incohérence est ici à son comble. Toute cette mise en scène dramatique est agencée autour d'un détail anecdotique emprunté à Évagrius. Mais tandis que, chez le confident de Grégoire d'Antioche, le récit porte, ainsi que nous l'avons noté, la marque distinctive d'un souvenir vécu, il n'est ici qu'un ornement factice, introduit, au mépris du sens commun, dans un épisode d'où il est exclu par toutes les vraisemblances.

Sur ce seul exemple on peut juger le procédé de composition de Théophylacte. Il nous a paru opportun d'y insister un peu longuement, parce qu'il est impossible de s'incliner devant l'autorité abusive accordée à ce phraseur aux dépens d'Évagrius. Mais satis-

<sup>1</sup> IV, 11 ; DE BOOR, p. 169-171. Voir ci-dessus, p. 11.



faction ainsi donnée à la méthode historique et à la justice, il serait peu équitable envers lui de taire ce qui peut être dit à l'excuse de ses amplifications sophistiquées.



Si peu tourmenté qu'il fût par des scrupules de véracité, Théophylacte ne semble pourtant pas avoir été enclin à pousser la supercherie jusqu'à l'invention pure. Ce qu'il accorde à la fiction est, en général, brodé sur un fond de vérité, qu'il croit simplement embellir, de bonne foi ou à peu près, par voie de déductions plausibles. Il aggrave le fâcheux effet de ses artifices par l'afféterie prétentieuse et maniérée, qui lui donne l'air d'un sophiste prêt à sacrifier la vérité à la fausse élégance de son verbiage. Mais en fait le sens critique et l'esprit de synthèse lui ont manqué plutôt que la probité. S'il lui est arrivé de falsifier les documents qu'il empruntait à Évagrios, c'est probablement qu'il ne voyait pas le moyen de les concilier avec d'autres informations, dont il était incapable de comprendre l'insuffisance ou la futilité. Aurait-on réussi à lui expliquer en quoi Évagrios l'emportait, mettons sur le biographe de S<sup>te</sup> Golindouch ?

Dans la narration verbeuse et confuse de Théophylacte, on retrouve pêle-mêle des fragments contradictoires de récits ou de souvenirs, frelatés et dénaturés, mais où se reconnaît une source digne d'attention. Sur la mémoire de Khosrau, devenu odieux par ses crimes et avili par sa honteuse contenance devant Héraclius, une légende s'est formée de très bonne heure. Chez les Grecs l'opinion s'était retournée avec mépris contre le tyran qui, après avoir mendié bassement la protection des armées romaines, s'était vengé encore plus bassement de l'humiliation d'avoir dû y recourir. En haine de cet ennemi ingrat et parjure, le sentiment public ne pouvait manquer d'accueillir avec faveur toute tentative de refaire une figure au rival qui avait été sur le point de l'abattre pour le plus grand bien de l'empire et du monde.

En Arménie et au Caucase on n'avait pas attendu ce revirement pour glorifier la mémoire de Vahrām. Pour ces Orientaux férus de leurs prétentions ethniques, il était demeuré dans leurs souvenirs un homme de chez eux, qui avait eu ses jours de triomphe, contre Rome et contre la Perse : deux maîtres qu'ils subissaient sans les aimer. Ses exploits s'étaient fortement emparés de l'admiration populaire. Ils étaient devenus le thème de récits légendaires, d'où

la littérature perse-arabe tira plus tard le personnage épique de Bahrām Čobine <sup>1</sup>.

De ce cycle en voie de formation, Théophylacte a pu recueillir des éléments par tradition orale. Il avait servi de secrétaire à Héraclius. Sous cet empereur, qui était lui-même de descendance arménienne, la cour et les bureaux du Palais sacré devaient compter un bon nombre d'Orientaux hellénisés, qui, au service de l'empire, gardaient des attaches de race et de famille avec leur pays d'origine. On peut tenir pour assuré que beaucoup d'entre eux, quand ils laissaient parler leurs souvenirs, racontaient sur la révolte de Vahrām, la fuite de Khosrau, les péripéties de son rétablissement et la part prise dans cette campagne par l'armée de Jean Mystakon, des histoires ou des historiettes, insoupçonnées des chroniqueurs officiels. Théophylacte a pu en colliger des bribes. Il n'est d'ailleurs nullement exclu que des lettrés arméniens lui aient traduit des extraits de documents orientaux de même inspiration que la rhapsodie semi-poétique de Sebèos. Il dut rencontrer de ces drogmans à Constantinople même et en plus grande variété au cours des expéditions où il aura accompagné l'empereur, en Arménie, en Géorgie ou en Atropatène. Et qu'il ait parlé littérature avec eux, on en a presque la certitude, à lire par exemple, l'allusion anachronique et dûment transposée qu'il fait dans son livre aux exploits vrais ou fabuleux de Sembat Bagratouni <sup>2</sup>.

Quoi d'étonnant, si, en rhéteur qu'il était, il a cherché à tirer parti des informations curieuses mais incomplètes et disparates que le hasard avait mises à sa disposition? Le malheur est que, pour les introduire dans une construction historique, sans détriment de sa solidité, il eût fallu un sens critique et une rectitude de jugement dont il était totalement dépourvu. Il a démenti Évagrius parce qu'il était incapable de voir qu'une ligne de ce témoin oculaire et d'une véracité inattaquable l'emporte sur le bric-à-brac ramassé dans une littérature postérieure aux événe-

<sup>1</sup> La geste de Bahrām Čobine, tirée de l'obscurité par Nöldeke, a été étudiée après lui par plusieurs critiques de mérite, parmi lesquels il est juste de citer Christensen (voir *L'Iran sous les Sassanides*, p. 434 et suiv.). Ceux qui voudraient prendre une idée de ces fictions, sans affronter la lecture de Firda si, peuvent se contenter de lire AL-THA'ĀLABI, *Histoire des Rois des Perses*, texte arabe publié et traduit par H. ZOTENBERG (Paris, 1900), pp. 642-661 (Règne d'Hormoz) et 661-670 (Règne de Kīsrā Abarwīz).

<sup>2</sup> III, 8, 6 ; DE BOOR, p. 126.

ments, si attrayante soit-elle par son bariolage exotique et son mystère inabordable à la curiosité des profanes. On aurait quelque peine à comprendre qu'une telle aberration soit compatible avec la sincérité, si de nos jours encore la même mésaventure n'était advenue à des spécialistes laborieux et dignes de respect <sup>1</sup>.

C'est la leçon de méthode qui, nous l'espérons, sortira des recherches qui précèdent et en excusera l'aridité. Sur les événements qui en sont le sujet, un érudit ne peut ni accepter telle quelle l'histoire de Théophylacte Simocattès, ni la rejeter en bloc. Jusque dans les parties nettement suspectes d'arrangement artificiel, elle contient des détails précis qui suffisent à révéler la présence sous-jacente d'une tradition dénaturée mais encore digne d'attention. A la critique de les discerner et de les passer au creuset. Elle ne le pourra qu'en appuyant son travail sur les quelques données tout à fait certaines que les textes nous ont conservées. Plus celles-ci sont rares, plus il importe de n'en négliger aucune. Les ex-voto de Khosrau à S. Serge comptent parmi les meilleures. Si on les a négligés ou expédiés sans examen sérieux, c'est par l'effet d'un préjugé, qui devait être dénoncé, en tout respect pour les illustres érudits qu'il a induits en erreur. Il faut dire très haut que ces documents méconnus ont droit à plus d'attention qu'on n'en accorde sans marchander à tant de pauvretés couvertes traditionnellement par on ne sait quel prestige.

Il ne manque aux ex-voto de Khosrau que d'avoir été gravés bien en évidence, sur la paroi d'un monument, comme ils l'eussent été sans doute si Rošāpha se fût trouvé en territoire perse. Deux inscriptions autobiographiques du dernier grand roi sassanide, comment la critique a-t-elle pu passer distraitement à côté d'un pareil témoignage? Pour qui entreprend, sans prévention d'école, d'enchaîner en ordre sûr les événements de cette époque, il est impossible de ne pas apercevoir ces points de repère, tirant le regard, tels deux signaux géodésiques bien détachés et visibles de partout, qui s'enlèvent en lignes nettes sur l'horizon sans y rien modifier, mais qui permettent d'en dresser la carte et d'y marquer les distances et les altitudes. Si nous sommes parvenu à inspirer aux historiens la curiosité d'y aller voir, on nous pardonnera la modeste satisfaction de penser que nous avons procuré une petite revanche à l'hagiographie.

P. P.

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 282-283.

# DIE « ACTA XANTHIPPAE ET POLYXENAE » UND DIE PAULUS-AKTEN

Dass die *Acta Xanthippae*<sup>1</sup> auf die Paulus-Akten Bezug nehmen oder sie nachahmen ist schon längst bemerkt worden<sup>2</sup>. Der erste Herausgeber der *Acta Xanthippae*, M. R. James, stellte fest dass in c. 36 auf Thekla hingewiesen werde<sup>3</sup> und fährt dann fort: « Throughout the book, however, coincidences of thought are to be seen. In cc. VII, VIII Paul's first appearance is described: this should be compared with *Paul et Th.* § 3. In c. XIII Xanthippe bribes her porter with gold and a girdle. Thecla (§ 18) bribes hers with her bracelets. The unsuccessful suitor Thamyras, and Polyxena's more violent *μνηστής*, are not dissimilar: in both stories a ruler falls in love with the heroine, and in both there is an unsuccessful exposure to wild beasts, and also a sagacious lioness; the disparagement of the married state is a feature common to many of the spurious Acts<sup>4</sup>. » In den *Additional Notes* auf p. 186 hat James dann noch auf sprachliche Uebereinstimmungen zwischen den *Acta Xanthippae* und den *Acta Pauli et Theclae* hingewiesen<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> BHG. 1877. Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 413.

<sup>2</sup> Da James nicht auf die Benutzung der Johannes-Akten hingewiesen hat, möchte ich auf den auffälligen Gebrauch des Adjektivs *ἀνυπερήφανος* hinweisen, der beiden Schriften gemeinsam ist. *Acta Xanthippae*, pp. 67, l. 4; 79, l. 25, 29, und *Acta Iohannis*, pp. 164, 14; 179, 9; 206, 11. Das Wort ist selten, es fehlt in der letzten Ausgabe von Liddell-Scott, *A Greek-English Lexicon*.

<sup>3</sup> S. *Apocrypha anecdota* (= *Texts and Studies*, t. II, 3, Cambridge, 1893), p. 47; der Text p. 83, l. 8-12.

<sup>4</sup> L. Vouaux, *Les Actes de Paul* (Paris, 1913), p. 131, wiederholt nur James. M. Bonnet in *The Classical Review*, t. VIII (1894), p. 336 sq., hat in seinen in der Hauptsache philologischen Bemerkungen keine neuen Feststellungen über die Beziehung der *Acta Xanthippae* zu den *Acta Pauli* gemacht.

<sup>5</sup> Hinzuzufügen wäre 1) p. 83, 12 f. JAMES: Ἐγὼ οὖν συνεχῶς ἡτένιζον πρὸς τὸν ἄνδρα (= Paulus), dazu vergl. *Acta Pauli et Theclae*, pp. 241, 14; 242, 6 f.; 249, 5; 250, 3 f.; 2) p. 85, 16 JAMES: περιπλανεῖσα ... ἀσπαζομένη,

Umso überraschender ist es, dass C. Schmidt in seiner Ausgabe des Hamburger Papyrus der Paulus-Akten <sup>1</sup> sich der Xanthippe-Akten nicht erinnert hat, als es sich um die Rekonstruktion des Textes handelte. Und doch scheint mir evident, dass *Acta Xanthippae*, c. 13: Παῦλος ... παρενθὲν πλησίον αὐτῆς ἰστῆκει, προάγοντος αὐτοῦ καὶ νεανίου εὐμόρφου <sup>2</sup> mit: νεανίσκος ... προῆγεν αὐτοῦς im Hamburger Papyrus <sup>3</sup> in Verbindung zu bringen ist. Von diesem νεανίας ist noch zweimal in den *Acta Xanthippae* die Rede. In c. 22 heisst es: ἄφνω ἐκ τοῦ ἁέρος νεανίας τις εὐειδὴς ὃν ἐνόμιζον ἀδελφὸν εἶναι Παύλον ἐφώνησεν <sup>4</sup>. Damit vergleiche man die Stelle im Hamburger Papyrus, die Schmidt nicht hat ergänzen können: καὶ νεανίσκ[ος] δ[ι]μοι[ος]... [... σῶ]μα Παύλου <sup>5</sup>. Die Textlücke von etwa sieben Buchstaben könnte durch ἀδελφός gut ausgefüllt werden. Ob die Ergänzung σῶμα beizubehalten ist, mag fraglich erscheinen. Das dritte Mal ist in c. 15 von dem Jüngling die Rede: ἐφάνη σταυρός ἐν τῷ ἀνατολικῷ τοίχῳ <sup>6</sup>, καὶ εὐθέως εἰσῆλθεν δι' αὐτοῦ νεανίας εὐειδής, ἔχων κυκλόθεν ἀκτῖνας τρεμούσας αὐτόν καὶ ὑποκάτωθεν αὐτοῦ φῶς διαπλούμενον, ἐφ' ᾧ καὶ ἐβάδιζεν <sup>7</sup>. Es ist Christus, wie die Fortsetzung zeigt, aber: αὐτὸς δὲ ὁ ἐλεῆμων καὶ φιλάνθρωπος μεταμορφωθείς εὐθέως ἐν σχήματι Παύλου <sup>8</sup>, d. h. Christus nimmt die Erscheinung des Paulus an.

Dass Christus unter der Gestalt des Paulus erscheint, ist aus den *Acta Pauli et Theclae*, c. 21, p. 250, 2, und dem Hamburger Papyrus, p. 3, 28 ff., bekannt; es ist ohne Zweifel ein den Paulus-Akten eigentümlicher Zug. Ob die Begründung, die *Acta Xanthippae* gibt <sup>9</sup>, die « Verwandlung » (μεταμορφωθείς) sei aus Barmherzigkeit und Menschenfreundlichkeit erfolgt, den Paulus-Akten angehört hat, könnte man evtl. bezweifeln. Sehr merkwürdig ist, dass der νεανίας in c. 22 für den Bruder des Paulus gehalten wird. Man denkt

dazu *Acta Pauli et Theclae*, p. 254, 1; cf. C. SCHMIDT, *Πράξεις Παύλου*, p. 54 (Pap. 8, 3), und SCHUBART, bei SCHMIDT, das. p. 121.

<sup>1</sup> C. SCHMIDT, *Πράξεις Παύλου* (= Veröffentlichungen der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek, N. F., Bd. II, Glückstadt-Hamburg, 1936).

<sup>2</sup> JAMES, p. 66, l. 28-30.

<sup>3</sup> P. 3, l. 28 ff., SCHMIDT, p. 34.

<sup>4</sup> P. 74, p. 8-9.

<sup>5</sup> P. 3, l. 28, SCHMIDT, p. 34.

<sup>6</sup> Ueber diese Kreuzes-Erscheinung an der Ostwand habe ich in einem Aufsatz: *La Croce e l'Orientazione della preghiera*, in *Ephemerides Liturgicae*, t. 59 (1945), p. 52 sq., gehandelt.

<sup>7</sup> P. 68, l. 19-22.

<sup>8</sup> P. 68, l. 25-26.

<sup>9</sup> Ibid.

natürlich sofort an die Thomas-Akten, wo Christus als Zwillingbruder des Thomas auftritt<sup>1</sup>. Ist die Idee dort ursprünglich oder hat der Apostel als Bruder Christi auch in den Paulus-Akten eine Rolle gespielt? Wenn ja, dann wäre in Paulus- und Thomas-Akten eine so durchgehende Gleichheit zu konstatieren, dass man die Herkunft aus demselben religiösen Milieu anzunehmen hätte.

Auf jeden Fall scheint mir, da Christus in den Paulus-Akten unzweifelhaft unter der Gestalt des Paulus erscheint, der Gedanke, dass Christus dort wegen seiner Aehnlichkeit, als Bruder Pauli angesprochen worden ist, nicht unmöglich zu sein, die Geschichte aber in c. 15 der *Acta Xanthippae* von der Erscheinung des Jünglings, dem das Kreuz vorausgeht und der erst als Paulus auftritt, dann aber als Christus erkannt wird, scheint mir um so mehr zum ursprünglichen Bestand der Paulus-Akten gehört zu haben, als sie sich mit dem Bericht über die angebliche Vision der Philumene, Anhängerin des Markioniten Apelles, vollkommen deckt, den Tertullian in einem Fragment aus seiner verlorenen Schrift *Adv. Apelleiacos* gibt: *puer apparens Christum se aliquando, aliquando esse assereret Paulum*<sup>2</sup>. Das möchte ich auf unsern Text in *Acta Xanthippae* 15, vorausgesetzt, dass er eine Wiedergabe der *Acta Pauli* ist, direkt beziehen. Entweder hat die Ueberlieferung über Philumene die Erscheinung des Jünglings, der bald als Paulus, bald als Christus erscheint, eine Geschichte aus den Paulus-Akten der Philumene fälschlich zugeschrieben, oder aber Philumene hat sich durch die Lektüre der Paulus-Akten in ihren Gesichtern inspirieren lassen.

Dass die Paulus-Akten von den Markioniten abhängen und etwa aus den Kreis des Apelles und der Philumena hervorgegangen sind, erscheint mir schon aus chronologischen Gründen unmöglich zu sein und findet in der Theologie der Paulus-Akten, bes. wenn der sogen. 3. Korinther-Brief einmal zum Bestand der Paulus-Akten gehört hat, keine Stütze.

Endlich meine ich, dass in den *Acta Xanthippae* eine Bezugnahme (resp. Abschwächung) der Geschichte vom getauften Löwen in den Paulus-Akten zu finden ist. Polyxene und Rebecca sollen von An-

<sup>1</sup> In *Acta Thomae* 12, p. 116, 9, sagt Christus von Thomas ἀδελφός μου.

<sup>2</sup> S. HARNACK, *Markion*<sup>2</sup> (Leipzig, 1924), p. 408. Dass diese Worte dem Tertullian gehören, hat Harnack, *Texte und Unters.*, Bd. 20, H. 3, p. 93 ff., dargetan.



deas getauft werden; da erscheint eine Löwin, die einst mit den Worten: τὸν θεὸν Παύλου<sup>1</sup> von Polyxene beschworen worden war und schaut den Apostel an, der natürlich fragt: Τί ἄρα βούλεται τὸ θηρίον τοῦτο; Ἡ δὲ λέαινα ἀνοίξασα τὸ στόμα λέγει ἀνθρωπίνῃ φωνῇ<sup>2</sup>: Ἀπόστολε τοῦ Χριστοῦ Ἀνδρέα, κατεilahφει με ἡ εὐχὴ τῆς ἐκ δεξιῶν σου ἱσταμένης (= Polyxene)· στήριζον οὖν αὐτάς (Polyxene und Rebekka) καὶ κατήχησον καὶ νοουθήτησον εἰς τὴν ὁρθὴν καὶ ἀληθινὴν πίστιν τοῦ Χριστοῦ, ὅτι πᾶν ἐπιποθοῦσι τὸ ὄνομα τοῦ Κυρίου. Καὶ ὅρα τὸ θαυμαστὸν καὶ ἀνυπερέφανεον τοῦ θεοῦ ὅτι καὶ ἐπὶ τὰ ἄλογα καὶ ἀτίθασσα θηρία ἐξέχεε τὸ ἔλεος αὐτοῦ<sup>3</sup>. Die Löwin wird zwar nicht getauft, aber sie tritt immerhin als Taufpatin auf, die am Tauf-Akt teilnimmt und erst danach heisst es: ἡ μὲν λέαινα εὐθέως ὥρμησεν ἐπὶ τὸ ὄρος<sup>4</sup>. Diese Erzählung wird wohl in irgend einem entfernten Zusammenhang mit der Geschichte vom getauften Löwen stehen, die wenn auch jetzt im Hamburger Papyrus auf sie Bezug genommen ist<sup>5</sup>, uns doch in ihrer ursprünglichen Fassung noch nicht wiedergegeben ist.

C. 37 der *Acta Xanthippae* enthält dann die Erzählung von der Verurteilung der Polyxene zu den Tieren: ἀπελύθη αὐτοῖς λέαινα πικρά· ἥτις δραμοῦσα περιεπλάκη τοῖς ποσὶ τῆς Πολυξένης καὶ περιέλειχε τὰ πέλματα τῶν ποδῶν αὐτῆς<sup>6</sup>, aber das eigentliche *acumen* aus der Geschichte der *Acta Pauli*, dass das angreifende Tier mit dem getauften Tier identisch ist, fehlt in den *Acta Xanthippae*. So ist in c. 36-37 der *Acta Xanthippae* eher die Parallele aus den *Acta Pauli et Theclae* als die aus dem Hamburger Papyrus nahegelegt.

Rom.

Erik PETERSON.

<sup>1</sup> P. 77, l. 34. James hatte ein: <κατὰ> vor τὸν Θεὸν Παύλου dem Texte eingefügt; das war verkehrt, wie die Ausführungen von Ad. Wilhelm über die epigraphische Formel: τὸν Θεὸν μου gezeigt haben. S. *Griechische Grabinschriften aus Kleinasien*, in *Sitzungsber. Berlin. Akad.*, 1932, bes. p. 65 sq.

<sup>2</sup> Vergl. Pap. Hamburg., p. 4, 33 (SCHMIDT, p. 38), wo der Herausgeber γλώσση ergänzt hat, aber φωνῇ wird besser sein.

<sup>3</sup> P. 79, l. 19-26.

<sup>4</sup> P. 79, l. 32. Vergl. im Pap. Hamburg.: ὁ δὲ λέων εἰς τὰ ὄρη ἀπήει (p. 5, 18, SCHMIDT, p. 42).

<sup>5</sup> SCHMIDT, p. 86.

<sup>6</sup> JAMES, p. 83, l. 29-31.



# LE SYNAXAIRE GREC DE CHIFFLET

## RETROUVÉ A TROYES

(MANUSCRIT 1204)

Si l'on excepte le fameux « ménologe de Basile II », publié en 1659 dans la traduction latine d'Arcudius <sup>1</sup>, et le synaxaire de Sirmond, qui a servi de base à l'édition du P. Delehaye, en 1902 <sup>2</sup>, aucun synaxaire grec n'a été aussi assidûment utilisé ni aussi fréquemment cité par nos prédécesseurs que le *synaxarium Chiffletianum* (ou *menaea manuscripta Divionensia*), ainsi appelé du nom de son possesseur, Pierre-François Chifflet, jésuite du collège de Dijon, mort à Paris en 1682 <sup>3</sup>.

Ce dévoué collaborateur des Bollandistes <sup>4</sup>, qualifié par eux d'« hagiographus insignis » et d'« insignis operis nostri adiutor » <sup>5</sup>, était

<sup>1</sup> Éditée d'abord par F. Ughelli, *Italia sacra*, t. VI (Rome, 1659), col. 1049-1230, sous le titre de *Menologium Graecorum*. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xxiii-xxiv. En 1907, M. Pio Franchi de' Cavalieri publia luxueusement, pour la bibliothèque Vaticane, une reproduction intégrale du ms. Vatic. gr. 1613 avec tout un volume d'introduction et de commentaire : *Il Menologio di Basilio II* (= *Codices e Vaticanis selecti, phototypice expressi*, VIII); cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 216-218.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 396-434; *Synax. Eccl. CP.*, col. vi-x. Le manuscrit appartenait jadis au collège de Clermont, à Paris, dont le P. Sirmond était bibliothécaire. Il a fini par aboutir à Berlin.

<sup>3</sup> Né à Besançon en 1592. Cf. C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. II, col. 1125-1132. Il ne faut pas confondre le jésuite Pierre-François avec ses trois frères : l'aîné, Jean-Jacques Chifflet, médecin et antiquaire, et les deux cadets, le chanoine Philippe et le jésuite Laurent. Cf. B. DE MEESTER DE RAVESTEIN, *Lettres de Philippe et de Jean-Jacques Chifflet sur les affaires des Pays-Bas* (Bruxelles, 1913), p. 16-28.

<sup>4</sup> Dans le tout premier volume des *Acta Sanctorum*, paru en 1643, on trouve déjà une notice ou syllogé rédigée presque entièrement par Chifflet (Ian. t. I, p. 566-567).

<sup>5</sup> *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 200 et dans l'*Index historicus* à la fin du volume. Les

déjà septuagénaire, quand les premiers disciples de Bollandus, les Pères Godefroid Henskens et Daniel Papebroch, revenant de leur grande expédition à travers les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et de France<sup>1</sup>, s'arrêtèrent à Dijon, du 24 juillet au 2 août 1662<sup>2</sup>. Il leur fit voir les manuscrits du président Bouhier et ceux du conseiller de la Mare, mais surtout il mit à leur disposition ses propres trésors et leur permit de les prendre avec eux en Belgique : libéralité inouïe, à laquelle Papebroch rend un hommage mérité dans le récit de son voyage à Rome<sup>3</sup>. De son côté, Henschenius vante à Bolland, l'obligeance et la générosité du P. Chifflet et lui signale tout particulièrement les ménées semestriels (*sex menses menaeorum*) qu'il leur a prêtés et qui remonteraient au XI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

En quittant la capitale de la Bourgogne, les hagiographes d'Anvers emportèrent ce précieux manuscrit. A peine installés au collège de Clermont, à Paris, ils en entreprirent l'étude systématique. Le *Diarium itineris romani* de Papebroch et les lettres d'Henschenius nous fournissent maints détails intéressants sur leur méthode de travail. Ils dressèrent d'abord, pour chaque jour de l'année, un index complet des ménées imprimés, qui devait leur servir de guide-âne dans les collations ultérieures. Ils comparèrent ensuite chaque mois de l'édition de Venise, de mars à septembre, avec les manuscrits de Chifflet et de Sirmond et prirent note des textes à copier. L'abondance de ceux-ci fut telle que Papebroch dut consacrer plus de deux semaines au labeur de la transcription.

Tant l'*Index in menaea excusa* que le *Supplementum ad menaea graeca excusa ex ms. P. Sirmondi... et ms. P. Chiffletii*, tous deux de la main de Papebroch, sont parvenus jusqu'à nous dans un recueil de l'ancienne bibliothèque des Bollandistes, le ms. 11322-26 de la Bibliothèque royale de Bruxelles<sup>5</sup>. Le même volume contient

tables de toute une série d'autres volumes des *Acta SS.* répètent à l'envi un éloge analogue : *de musaeo nostro bene (ou optime) meritis* (Sept. t. III à VIII ; Oct. t. I et III).

<sup>1</sup> Sur ce « voyage littéraire », qui dura près de deux ans et demi (1660-1662) et précéda d'un quart de siècle l'*Iter Italicum* de Mabillon et Germain, on peut lire H. DELEHAYE, *À travers trois siècles, L'œuvre des Bollandistes, 1615-1915* (Bruxelles, 1920), p. 64-78 ; P. PEETERS, *L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles, 1942), p. 21-25, et surtout la notice de Bolland par Papebroch, *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxiii-xxxvi.

<sup>2</sup> Voir ci-après les documents publiés en appendice.

<sup>3</sup> Appendice II, ci-dessous, p. 93.

<sup>4</sup> Appendice I, p. 76.

<sup>5</sup> Décrit sous le n° 502 par J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de*

aussi une table du synaxaire de Chifflet, établie par Papebroch<sup>1</sup> : y sont marqués d'une croix les saints qui ont un éloge assez développé, tandis que la lettre *c* indique que la légende, brève ou longue, concorde avec celle des ménées imprimés. Toutes les mentions qui ne sont pas suivies d'un *c* — et il y en a beaucoup, surtout à partir du 1<sup>er</sup> mai — désignent donc des fêtes ou du moins des notices inconnues jusque-là aux Bollandistes et qui leur furent révélées par le volume de Dijon.

On comprend dès lors l'enthousiasme d'Henschenius pour les perles précieuses et les diamants — « gemmas et adamantes » — que sont à ses yeux les synaxaires de Sirmond et de Chifflet. « Aux 82 saints (ou groupes de saints) du mois de mai représentés dans les ménées de Venise, ils nous permettent, écrit-il à Bolland, d'ajouter 110 noms ; en juin, le nombre des nouveaux saints s'élève à 105, en juillet à 95, et ainsi de suite. Pour un seul jour, le 1<sup>er</sup> mai, le profit est de six fêtes ignorées auparavant ; de plus, le martyr perse Bata, qui n'avait qu'une simple *μνήμη*, est maintenant pourvu d'un éloge de deux tiers de colonne<sup>2</sup>. »

Le premier volume des *Acta Sanctorum* qui parut après le retour de nos voyageurs à Anvers (Noël 1662) ne vit le jour qu'en 1668 : c'est le tome I<sup>er</sup> de mars. Nous y trouvons<sup>3</sup> une Vie de S. Hésychius le thaumaturge, tirée du synaxaire de Chifflet et précédée d'un commentaire où le manuscrit de Dijon est présenté au lecteur en des termes presque trop laudatifs. « Tout ce que nous savons de ce saint, écrivent les successeurs de Bolland († 1665), nous le devons à un synaxaire manuscrit de six mois, extrêmement soigné (*sane accuratissimo*) et qui permet de combler, tant pour les distiques que pour les éloges, les infinies lacunes des grands ménées. Nous l'avons découvert à Dijon, chez notre confrère Pierre-François Chifflet, et nous l'avons considéré comme un grand trésor, dès que nous avons pu en détacher les pages collées les unes aux autres et en reconnaître tout le mérite. En effet, par un accident déplorable,

la Bibliothèque royale de Belgique, t. I (1901), p. 315-316. L'*Index in menaea excusa* occupe les fol. 20-36\* (ou 17-33\*, d'après l'ancienne foliotation). Le *Supplementum* se lit aux fol. 73-108 (marqués jadis 70-105 et précédemment 55-90).

<sup>1</sup> Fol. 166-171 (jadis 163-168 et 122-122\*).

<sup>2</sup> Appendice I, lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1662, p. 90-91.

<sup>3</sup> Texte grec, p. 886-887 ; traduction latine, p. 456-457.

l'eau avait dissous la colle du papier et transformé le précieux codex en une masse de feuillets agglomérés et presque impossibles à séparer<sup>1</sup>... »

Dans les trente volumes suivants des *Acta*, c'est-à-dire jusqu'au dernier tome d'août (le VI<sup>e</sup>, paru en 1743), les Bollandistes ne cessèrent d'exploiter le « grand trésor », si riche en renseignements inédits sur les saints grecs du 1<sup>er</sup> mars au 31 août. Nous ne pouvons songer à publier ici un relevé complet des mentions du synaxaire dijonnais éparses dans ces trente volumes d'*Acta*. Cependant, pour donner une idée de leur nombre, voici la liste des passages qu'une rapide enquête nous a permis de repérer. A chaque référence nous ajoutons le mot *elogium*, si la notice du saint a été reproduite non seulement en traduction latine, mais dans le texte grec original ; l'abréviation *dist.* signifie que les *Acta* ont emprunté au manuscrit de Chifflet le ou les distiques correspondant à la fête<sup>2</sup>.

Mart. t. II, p. 431 : S. Aninas le thaumaturge (16 mars<sup>3</sup>) ;  
p. 617 : les 10.000 martyrs de Nicomédie (18 mars) ;  
p. 755 : S. Marin martyr (17 mars).

Mart. t. III, p. 258 : SS. Philémon et Domninus (21 mars) ;  
p. 688 : SS. Philétus, Lydia et autres martyrs (27 mars), 3 *dist.* ;  
p. 778 : S. Marc l'Athénien<sup>4</sup>, *dist.* (20 mai).

April. t. I, p. 401 : S. Therme (5 avril) ;  
ibid. : la maîtresse et la servante martyres (5 avril).

April. t. II, p. 745 : S. Anastase d'Antioche (20 avril, parmi les *praetermissi*).

<sup>1</sup> *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 456.

<sup>2</sup> Cf. L. U. G. SIBER(US), *Ecclesiae graecae martyrologium metricum ex menais, codice Chiffletiano Actisque Sanctorum...* (Leipzig, 1727) ; *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 399.

<sup>3</sup> Nous indiquons les dates de fête d'après le ms. de Chifflet ; elles coïncident habituellement, mais non toujours, avec celles des *Acta Sanctorum*.

<sup>4</sup> Contrairement à ce que le P. Delehaye écrivait en 1895 (*Anal. Boll.*, t. XIV, p. 402, note 3), la Vie de Marc l'Athénien publiée dans ce t. III de mars, p. 40\*-43\* (trad. lat., p. 779-781), « ex ms. graeco Divionensi », ne provient pas du synaxaire de Chifflet, mais d'un manuscrit du conseiller le Mare ou de la Mare, comme il est dit dans le *Commentarius praeuius*, p. 778. Ce ms. est aujourd'hui le n° 1034 du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris ; cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 64.

April. t. III, p. 547 : les apôtres Évode et Onésiphore (28 avril, *praetermissi*) ;

p. 561-562 : S. Néon martyr (28 avril), *dist.*

Mai t. I, p. 46 : S. Sabas martyr (1<sup>er</sup> mai), *dist.* ;

p. 739 : S. Bata (1<sup>er</sup> mai), *elogium.*

Mai t. II, p. 103 : SS. Démétrius, Danax, etc. (6 mai), 4 *dist.* ;

p. 104 : SS. Hilarion, Pachôme et Mamas (6 mai), *dist.* ;

p. 299 : cohorte de soldats martyrs (8 mai), *dist.* ;

p. 306 : S. Mèles hymnographe (8 mai), *dist.*

Mai t. III, p. 452 : martyrs de Lampsaque (15 mai), 2 *dist.* ;

p. 454 : SS. Héraclius, Paulin et Bénédict (15 mai), 2 *dist.* ;

p. 466 : SS. Syméon, Isaac et Bachthisoès (16 mai), *dist.* ;

p. 509 : Nicolas le Mystique, patriarche de CP. (16 mai), *dist.* ;

p. 573 : S. Papylinus martyr (16 mai), *dist.* ;

p. 574-575 : SS. Abdas, Abdiesus et autres (16 mai), 5 *dist.*

Mai t. IV, p. 26 : S. Solochon (17 mai), *dist.* ;

p. 37 : S. Étienne patriarche de CP. (17 mai) ;

p. 146 : S. Julien martyr (18 mai), *dist.* ;

p. 147 : S. Théodore évêque et martyr (18 mai), *dist.* ;

p. 311 : S<sup>tes</sup> Théotime et Cyriaque (19 mai), 2 *dist.*

Mai t. V, p. 178\* : SS. Astère et Alexandre (20 mai), *dist.* ;

p. 402 : S<sup>te</sup> Marthe, mère de Syméon stylite le Jeune (24 mai), *elogium.*

Mai t. VI, p. 3\* : S. André Salos (28 mai), *dist.* ;

p. 744 : SS. Dioscoride, Paul et Crescent (28 mai), *dist.* ;

p. 748 : S. Natalius martyr (30 mai), *dist.*

Mai t. VII, p. 238 : SS. Romain et Méléce (30 mai), *dist.* ;

ibid. : S. Euplius martyr (30 mai), *dist.*

Jun. t. I, p. 326-327 : S. Athanase moine (3 juin), *elogium* ;

p. 375 : S. Lucien et compagnons (3 juin), 3 *dist.* ;

p. 423 : SS. Christophe et Conon (5 juin), 2 *dist.* ;

p. 638 : S. Gélase martyr (6 juin), *elogium* ;

p. 726 : S. Attale thaumaturge (6 juin), *dist.* ;

ibid. : S. Photas confesseur (6 juin), *dist.*

Jun. t. II, p. 274 : S. Timothée de Pruse, *dist.* (10 juin) et *elogium* (26 mai).

Jun. t. III, p. 554 : S. Léonce et compagnons (18 juin), 2 *dist.*

Jun. t. IV, p. 810 : S. Orentius et ses six frères martyrs (24 juin).

Jun. t. V, p. 185 : S. Jean de Gothie (31 mai), *elogium* ;

p. 265 : S. Samson l'hospitalier (27 juin), *dist.* ;

p. 574 : S. Diomède et 4 autres martyrs (30 juin), *dist.*

Jul. t. I, p. 633 : S. Hyacinthe le cubiculaire (3 juillet), *dist.* et *elogium* ;

p. 634 : SS. Théodotus, Théodota et autres martyrs (3 juillet), 2 *dist.*

- Iul. t. II, pp. 551, 555 : S. Procope lecteur (8 juillet) ;  
 p. 576 : les 12 *συγκλητικοί* martyres (8 juillet), *dist.* ;  
 ibid. : SS. Nicostrate et Antiochus (8 juillet), *dist.* ;  
 p. 577 : SS. Abdas et Sabas (8 juillet), *dist.*
- Iul. t. III, p. 484 : S<sup>te</sup> Sara (13 juillet), *dist.* ;  
 p. 524 : S. Étienne le Sabaitte (13 juillet), *dist.*
- Iul. t. IV, p. 371 : S. Émilien de Durostorum (18 juillet) ;  
 p. 590 : S<sup>te</sup> Macrine (19 juillet) ;  
 p. 632 : S. Dius archimandrite (19 juillet), *dist.*
- Iul. t. V, p. 386 : SS. Théophile, Trophime et 13 compagnons (22 juillet), 2 *dist.* ;  
 ibid. : SS. Juste et Matthieu (21 juillet), *dist.* ;  
 p. 388 : S. Apollonius évêque et martyr (23 juillet), *dist.* ;  
 ibid. : S. Eugène martyr (21 juillet), *dist.* ;  
 p. 486-487 : S<sup>te</sup> Anne vierge (23 juillet), *elogium.*
- Iul. t. VI, p. 167 : S<sup>te</sup> Jérusalem martyre (25 juillet), *dist.* ;  
 p. 448-450 : S<sup>te</sup> Anthuse vierge (27 juillet), *elogium.*
- Iul. t. VII, p. 149 : S. Basiliscus et S. Mamas (30 juillet), 2 *dist.* ;  
 p. 180 : douze martyrs romains (31 juillet), *dist.*
- Aug. t. I, p. 112 : S. Étienne pape et martyr (3 août).
- Aug. t. II, p. 342 : SS. Éleuthère et Léonide (8 août) ;  
 p. 730 : SS. Serge et Étienne martyrs (13 août).
- Aug. t. III, p. 547 : S. Sérapion et un autre martyr, dont le nom était illisible (18 août) ;  
 p. 730 : SS. Eutychianus et Stratégus (19 août).
- Aug. t. IV, p. 499 : S<sup>te</sup> Anthuse martyre et ses compagnes (22 août) ;  
 p. 519-520 : SS. Agathonique et compagnons martyrs (22 août).
- Aug. t. VI, p. 543 : six martyrs de Mélitène ; SS. Sarmatas et Bryaina ; S. Eulalius confesseur (30 août, *praetermissi*) ;  
 p. 648-649 : sept vierges de Gaza ; quatre martyrs de Pergé ; S. Philéortus et plusieurs autres saints (31 août, *praetermissi*).

Bien que le synaxaire de Chifflet ne comprît qu'un semestre, le second de l'année byzantine (du 1<sup>er</sup> mars au 31 août), il a fourni quelques notices pour d'autres mois. Au tome X d'octobre, par exemple, l'éloge de S. Théodore, prêtre d'Antioche et martyr, et le distique en son honneur (p. 33-34) sont tirés du *Supplementum ad menaea excusa*, où Papebroch les avait copiés sous la rubrique *Chifflet.*, c'est-à-dire « ex menaeis Chiffletianis », à la date du 3 mars <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La traduction latine publiée par le P. Van Hecke à la suite du texte grec, l. c., est due elle-même à Papebroch, dont l'autographe est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 8919, fol. 114.



Enfin, dans son *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, qui parut d'abord en volume séparé (Bruxelles, 1863), puis fut repris, l'année suivante, en tête du t. XI des *Acta Sanctorum Octobris*, le jésuite russe Jean Martinov utilise constamment le ménologe de Chifflet. Il en décrit, dans ses *Prolegomena*<sup>1</sup>, les extraits et l'index dus à Papebroch et conservés dans le ms. 11322-26 de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

C'est d'ailleurs aussi à travers ces notes de Papebroch qu'au long de deux siècles, depuis Henschenius jusqu'à Van Hecke, en passant par Janning, Verhoeven, Pinus et Boschius, les Bollandistes ont connu et cité le manuscrit de Dijon, comme en témoignent leurs fréquentes références à ce qu'ils appellent *Supplementum nostrum ms. ad menaea graeca* ou bien *Apographum nostrum synaxarii Divionensis seu Petri Francisci Chiffletii nostri* ou encore *Supplementum nostrum... Sirmondo-Chiffletianum*<sup>2</sup>.

Parfois cependant Papebroch dut recourir à son vieux confrère franc-comtois pour compléter les notes qu'il avait prises, en 1662, dans son synaxaire. C'est ainsi qu'en 1666 il l'interrogea sur la notice du moine Malchus. La réponse, adressée de Dijon au P. Henschenius<sup>3</sup>, fournit quelques détails précis, qu'il vaut la peine de relever. Les Actes de Malchus figurent dans le manuscrit à la date insolite du 26 mars; ils commencent par les mots: *Ἀπό τριᾶκοντα μιλίων Ἀντιοχείας τῆς ἐν Συρίᾳ, χωρίων (sic) ἦν καλούμενον Μαρώνεια*. Ils occupent trois feuilles et environ vingt lignes, mais plusieurs passages sont presque entièrement effacés.

Comme on l'aura constaté en parcourant la liste ci-dessus, les enrichissements dont les *Acta Sanctorum* sont redevables au synaxaire de Chifflet ne consistent pas tant en Vies de saints ou éloges développés qu'en mentions brèves, suivies de ces piètres distiques où l'on ne trouve pas plus d'histoire que de poésie. Déjà Henskens en avait fait la remarque, dans une notice imprimée après sa mort,

<sup>1</sup> P. 4.

<sup>2</sup> Voir, par exemple, *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 633; t. IV, p. 632; t. V, p. 388; Aug. t. VI, p. 648.

<sup>3</sup> Lettre datée du 14 août 1666 et conservée dans le ms. 8916 de la Bibliothèque royale de Bruxelles. M. P. Van den Ven en a cité toute la partie qui nous intéresse: *S. Jérôme et la Vie du moine Malchus le captif* (Louvain, 1901; extr. du *Muséon*, N. S., t. I-II), p. 18-19, note 5.

au tome I<sup>er</sup> de juin (1695) : « Souvent, écrivait-il, le manuscrit de Dijon nous révèle l'existence de plusieurs saints et surtout de martyrs dont la commémoration ne se lit pas dans les autres synaxaires. D'un petit nombre d'entre eux nous avons aussi découvert les Actes, mais sur la plupart tout autre renseignement fait défaut <sup>1</sup>. »

L'anonyme qui inséra, en 1743, parmi les *praetermissi* du 31 août, une série de martyrs empruntés au *Supplementum Chiffletianum* désespérait de pouvoir jamais rien dire de sûr ou de précis concernant ces innombrables nouveaux venus : « Eos autem omnes ad genuinam ac distinctiorem notitiam reducere quis possit ? <sup>2</sup> » Et il faut avouer que même aujourd'hui, après deux ou trois siècles de recherches et de publications, malgré l'édition du *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* par le P. Delehaye, en 1902, malgré la monumentale *Ueberlieferung* d'Albert Ehrhard, beaucoup de mentions de fêtes, propres aux « ménées » de Chifflet et aux manuscrits de la même famille, restent énigmatiques et suspectes.



Acquis par le P. Chifflet pour le collège de Dijon <sup>3</sup>, que devint le synaxaire lorsque son savant possesseur fut appelé à Paris, en 1675 ? Dès 1680, Henskens paraît ignorer la réponse à cette question ; il parle, en effet, des « ménées manuscrits conservés jadis (*olim*) à Dijon, en Bourgogne, chez Pierre-François Chifflet <sup>4</sup> ». La trace du volume semble désormais perdue. Aucune indication, que je sache, ne nous est fournie sur son sort. On se sert de la copie de Papebroch, on n'a plus recours à l'original, on ne s'inquiète pas de ce qu'il a pu en advenir.

Tant et si bien qu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle et au début du xx<sup>e</sup>, on en vient à le considérer comme irrémédiablement perdu. Si M. Van den Ven, moins pessimiste que d'autres, se contente de dire qu'on ne l'a « pas encore retrouvé <sup>5</sup> », le P. Delehaye, qui s'était ap-

<sup>1</sup> P. 423, à propos des martyrs Christophe et Conon.

<sup>2</sup> *Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 649.

<sup>3</sup> C'est Papebroch qui le dit expressément : « Collegii nostri Divionensis synaxarium, a Petro Francisco Chiffletio ipsi (collegio) comparatum... » *Acta SS.*, Jun. t. I, p. 326.

<sup>4</sup> *Act. SS.*, Mail t. III, p. 454.

<sup>5</sup> *L. c.*

pliqué à identifier les synaxaires manuscrits utilisés par les anciens Bollandistes et qui avait donné la chasse à ce genre de recueils dans toutes les bibliothèques accessibles, renonce même à le mentionner dans l'introduction de son *Synaxarium Ecclesiae CP.* (1902) <sup>1</sup>.

Et pourtant le codex grec de Chifflet existe encore, non point caché dans une collection privée, fermée aux savants, mais conservé dans une bibliothèque publique et décrit depuis près d'un siècle dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements* <sup>2</sup>. C'est le n° 1204 de la bibliothèque de Troyes en Champagne, que les hellénistes et les byzantinistes sont excusables de n'avoir pas remarqué, bien qu'Omout l'eût dès 1898 signalé brièvement à leur attention, dans les *Addenda* de son *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de Paris et des départements* <sup>3</sup>.

L'identification du volume de Troyes avec le synaxaire de Chifflet ne peut laisser l'ombre d'un doute. Grâce à l'obligeante intervention de M. Porcher, conservateur du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, nous avons pu, sans quitter Bruxelles, compulser à loisir le précieux manuscrit. Tous les passages copiés par Papebroch et cités dans les *Acta* <sup>4</sup> s'y retrouvent exactement aux dates indiquées et sans aucune exception. L'index du recueil, composé aussi par Papebroch, concorde jour par jour ; et les mentions qui n'avaient pu être déchiffrées en 1662 ne sont pas davantage lisibles en 1947, l'eau ayant effacé l'écriture précisément à ces endroits-là. On peut même vérifier dans l'original certaines fautes d'orthographe transcrites fidèlement par Chifflet ou par les anciens Bollandistes <sup>5</sup>.

Comment le synaxaire de Dijon est-il arrivé à Troyes ? Sans doute

<sup>1</sup> Sept ans plus tôt, dans un article sur *Le Synaxaire de Sirmond*, il l'avait signalé comme un des synaxaires manuscrits le « plus souvent cités » et « fréquemment employés par nos prédécesseurs » (*Anal. Boll.*, t. XIV, p. 402, note 3).

<sup>2</sup> T. II (1855), p. 498. Il y est attribué au XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> A la fin du t. III, p. 391, n° 92 bis. La description tient en quelques mots : « Menaeum martii-augusti. XV<sup>e</sup> s. Bombyc. 410 fol. (Bouhier). M. » (La dernière abréviation indique le format moyen). Omout date le manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle ; nous sommes porté à le croire plus ancien.

<sup>4</sup> Tous ceux du moins que nous avons énumérés ci-dessus. Leur nombre est si élevé qu'il légitime une conclusion générale.

<sup>5</sup> Par exemple, *χαρίων* pour *χαρίον*, au début de la légende de S. Malchus (26 mars) ; voir ci-dessus, p. 67.

les jésuites l'auront-ils offert — ou vendu — après la mort de Chifflet (1682) à la bibliothèque du président Bouhier, considérée alors comme « la plus somptueuse du duché de Bourgogne <sup>1</sup> ». Toujours est-il qu'en 1709, lors de leur passage à Dijon, dom Martène et dom Durand purent y admirer « un ancien ménologe des Grecs <sup>2</sup> », qui n'est évidemment pas différent du nôtre, puisque ce dernier porte en guise de titre les indications suivantes : *Menologium Graecum... Codex pervetustus et bonae notae. Codex ms. Bibliothecae Buherianae D. 35* <sup>3</sup>.

En 1781, la bibliothèque du président Bouhier fut achetée en bloc par l'avant-dernier abbé de Clairvaux. Notre codex passa donc aux mains des fils de S. Bernard. Mais il n'y resta pas longtemps : la célèbre abbaye cistercienne fut supprimée par la Révolution et ses manuscrits furent partagés entre la Bibliothèque nationale de Paris, l'École de médecine de Montpellier et la Bibliothèque centrale du département de l'Aube <sup>4</sup>. C'est ainsi que parvint à Troyes le synaxaire grec de Chifflet, dont la découverte avait rempli de joie les premiers collaborateurs de Bolland et que nous sommes heureux d'avoir pu enfin retrouver.

F. H.

<sup>1</sup> Louys JACOB, *Traicté des plus belles bibliothèques* (Paris, 1644), p. 628 ; cité par L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II (1874), p. 277.

<sup>2</sup> *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins*, t. I, 1<sup>re</sup> partie (Paris, 1717), p. 145-146.

<sup>3</sup> Le propriétaire de cette riche collection de manuscrits avait entrepris d'en rédiger un catalogue, qu'il se proposait d'imprimer. On trouve sur la feuille de garde de notre synaxaire la date MDCCXXI, qui rappelle son inscription au catalogue.

<sup>4</sup> Cf. *Catalogue général des mss. des départements*, t. c., p. I-XXVII.

## APPENDICE

TÉMOIGNAGES DES PREMIERS BOLLANDISTES  
SUR LEUR PASSAGE  
EN BOURGOGNE ET A PARIS <sup>1</sup>I. — LETTRES D'HENSKENS A BOLLAND <sup>2</sup>.1. Dijon, 25 juillet 1662 <sup>3</sup>.

Reverende in Christo Pater, Pax Christi.

Accipio iamnunc litteras 14<sup>a</sup> huius scriptas <sup>4</sup> easque primas via Parisiensi missas. Gaudemus et gratulamur nobis R<sup>am</sup> V<sup>am</sup> bene valere et Rivirae <sup>5</sup> animum relaxasse. Ultimas dedi Cabillone 15<sup>a</sup> huius <sup>6</sup>; inde 16<sup>a</sup> discessimus in curru Belnam <sup>7</sup> et 17<sup>a</sup> Nuitium <sup>8</sup>; inde pedites Cistertium, ubi septem diebus descripsimus omnia quae

<sup>1</sup> A l'occasion du troisième centenaire des *Acta Sanctorum* (1643-1943), les Bollandistes avaient formé le projet d'éditer intégralement le *Diarium itineris romani* de Papebroch et la collection des lettres écrites par Henschenius à Bolland au cours du fameux voyage d'Anvers à Rome et retour (voir ci-dessus, p. 62, et la note 1). Obligés de remettre à des temps meilleurs l'exécution de ce projet, déjà caressé par le P. Delehaye (*Biographie nationale*, t. XVI, 1901, col. 582), nous croyons bien faire en publiant ici, mais sans les isoler du contexte environnant, les passages où il est question du synaxaire de Chifflet. Par ce spécimen on pourra juger de l'intérêt que présente cette documentation de première main non seulement pour l'histoire de notre œuvre, mais aussi pour l'étude des mœurs et des milieux érudits dans les différentes provinces de l'Allemagne, de l'Italie et de la France vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Les quelque 140 lettres adressées à Bolland par son premier collaborateur, du 8 août 1660 au 20 décembre 1662, ont été réunies en un volume in-4<sup>o</sup>, qui a passé de l'ancienne bibliothèque des Bollandistes à la Bibliothèque royale de Bruxelles (ms. 7761).

<sup>3</sup> Fol. 175-176.

<sup>4</sup> Les réponses de Bolland à Henskens n'ont pas été conservées.

<sup>5</sup> Depuis 1618, la maison de campagne des jésuites de la maison profess e d'Anvers était située à Rivieren (Deurne). Cf. Alfred PONCELET, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, t. I (Bruxelles, 1927), p. 457, note 3, et p. 479.

<sup>6</sup> La lettre envoyée de Chalon-sur-Saône le 15 juillet 1662 forme les fol. 173-174 du ms. 7761 de Bruxelles.

<sup>7</sup> Beaune.

<sup>8</sup> Nuits (Côte-d'Or).







itinere equestri subinde prandium 3 assium facimus; in navi a mane in vesperam abstinemus: ita scimus abundare suo tempore et penuriam pati<sup>1</sup>. Cluniaci vidimus assistentes ministros in summo sacro communicare sub utraque specie. De reliquiis S. Medardi Divionem olim translatis antiquum tractatum<sup>2</sup> descripsimus Cistertii inter alias vitas.

Hic hodie adivimus cum P. Chiffletio bibliothecam illustrissimi viri<sup>3</sup> et valde copiosam, qui etiam *Acta Sanctorum* habebat. Retulimus aliquot codices manuscriptos de vitis sanctorum, ut quam primum operi accingamur. Alias dabit P. Chiffletius, ut postea suggeram. P. Marionellus Lotharingus est hic concionator, qui cum P. Perry Ministro plurimum salutat R<sup>m</sup> V<sup>am</sup>. Est memor beneficii sibi a D<sup>o</sup> Moreto collati, quando duxi ad officinam videndam et unâ vidimus pinsiones D<sup>i</sup> Moreti<sup>4</sup>. Quam diu hic mansuri simus et quando hinc abituri et quo, necdum resolvimus, forsâ Lingones et inde Claram Vallem, ubi plurima monumenta sunt. Sed haec proximis litteris indicabo. Optarem catalogum Breviariorum Galliae, item et Historicorum Galliae, quia omnium non possum accurate meminisse; sed si aliquos emerim quos habemus, potero commutare: ideo etiam non desidero compingi, quia vel sic in defectu provinciae, si auxilla negentur, potero vendere.

Absolvimus Cistercii duos itineris annos, et hesterno die a biennio bene compluti reliquimus Brabantiam, nec tantum pluviae omnibus simul annumeratis sustinimus toto biennio reliquo<sup>5</sup>. Calores sunt hodie satis intensi, in quibus hic in 3<sup>a</sup> Galliae provincia<sup>6</sup> quiescimus (et ego, qui in cubiculo R. P. Provincialis, ut passim alibi), et summa benevolentia excipimur<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Expression de S. Paul, *Phil.* 4, 12.

<sup>2</sup> BHL. 5871.

<sup>3</sup> La bibliothèque du président Bouhier, dont il sera question dans la lettre suivante. Le nom de P. illustrissimus vir est écrit « Boyer », par Papebroch, *Diarium itineris romani*, t. II, p. 237 (ci-dessous, Appendice II, p. 93).

<sup>4</sup> Les presses de l'imprimerie Moretus étaient une des curiosités que les jésuites d'Anvers faisaient admirer à leurs confrères étrangers. Le P. Henri Marionnelz était prédicateur, consultant de la maison et de la province. Cf. L. CARREZ, *Catalogi sociorum et officiorum Provinciae Campaniae S. I.*, t. V (Châlons, 1902), p. 171.

<sup>5</sup> Henschenius et Papebroch, accompagnés par Bolland, avaient quitté Anvers le 22 juillet 1660. Le 24, faisant route de Turnhout à Luiksgestel et passant ainsi du Brabant en terre liégeoise, ils furent « arrosés » de pluies continuelles. Cf. *Diarium itineris romani*, t. I, p. 2.

<sup>6</sup> Après avoir traversé la Narbonnaise et la Viennoise, nos voyageurs étaient parvenus en Lyonnaise.

<sup>7</sup> A cet endroit, c'est-à-dire en tête du second feuillet de la lettre d'Henschenius (fol. 176 du ms. 7761), le P. Chifflet a écrit le billet suivant: « Divione, 26 iulii 1662. Reverende in Christo Pater, Pax Christi. Nunc tandem exop-

Addo hisce obsequium et salutem R. P. Praeposito, novo P. Ministre, omnibus et singulis patribus et coadiutoribus domus nostrae, R<sup>do</sup> P. Rectori et R<sup>do</sup> P. Superiori eorumque subditis et fratri meo Petro<sup>1</sup>. Item amplissimo Dño Balthasari Moreto eiusque familiae, cuius in sarcina seu bala<sup>2</sup> Lugduni ausus imponere apud D. Prost<sup>3</sup> aliquot libros in sarcinula linea consutos et R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> inscriptos; dignetur vecturam illi solvere. Festum S. Annae summa solemnitate hic celebratur 27 iulii cum publica processione. Erimus memores Domicellae Annae Houtappeliae<sup>4</sup>, quam officiosissime salutamus,

tatissimus ad nos pervenit R. P. Henschenius, cuius in iucundissima consuetudine suavissime acquiesco. Deferet ille ad vos *Paulinum* meum *illustratum*, recens e prelo emersum, cuius primam paginam hic praemitto, Dño Moreto ostendendam : quem velim meo nomine rogari a R<sup>a</sup> V<sup>a</sup> num gratum habiturus sit ut centum vel ducenta huius libelli exemplaria ad eum mittam, cum aliis eius libris ipsomet arbitro permutanda. Optarem Corderii *Catenas* in Psalmos, in Lucam, in Ioannem. Vellem et Rabani Mauri opera editionis Coloniensis Dñi Hierati. Ad haec duo Missalia bene compacta et cooperta hoedino Belgico (*de marroquin de Flandre*), nisi grave est. *Paulinus illustratus* foliorum est dumtaxat 41. Amicae huius commutationis arbiter erit Dñs ipse Moretus cum R<sup>a</sup> V<sup>a</sup>. Si quos alios habet libros permutandos, velim eorum ad me catalogum transmitti. Facile mihi persuadeo praedictum Dñm Moretum, cuius in nostram familiam tanta hactenus benevolentia exstitit, nobiscum haud gravate conventurum. Moneat me, quaeso, an habeat opera S. Thomae Antverpiae edita. Vecturae pretium refundam hinc Parisios usque; illius erit Parisiis Antverpiam usque providere. Mittam libros meos ad Dñm Leonardum vel ad Dñm Gabrielem Cramoisy, prout D. Moretus praescripserit. Notarum benevolarum locum erudito Henschenio nostro relinquo, vestrisque precibus ac ss. sacrificiis me plurimum commendo. bs Oequentissimus R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> servus in Christo Petrus Franciscus Chiffletius. — Henschenius, avant d'achever sa lettre, a ajouté cette note : « Est *Paulinus* valde praeclare illustratus. Est excusus sicut opusculum eius de S. Bernardo. » Le *Paulinus illustratus* du P. Chifflet (Dijon, 1662) est un in-4° de xiv et 311 pages. Son « opusculum » sur S. Bernard compte plus de 700 pages in-4° : *S. Bernardi, Clarevallensis abbatis, genus illustre assertum*, etc. (Dijon, 1660).

<sup>1</sup> Après avoir adressé ses hommages au préposé de la maison professe (cf. p. 73, note 6), au nouveau ministre (cf. p. 86, note 7) et à tous les membres de sa communauté, Henschenius salue aussi le recteur du collège, le supérieur du pensionnat (cf. PONCELET, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, t. II, p. 24) et son frère Pierre. Celui-ci était frère coadjuteur; il devait mourir le 18 août 1667 (PONCELET, *Nécrologe*, p. 89).

<sup>2</sup> On reconnaît le mot français *balle*, flamand *baal*, « ballot » de livres, etc.

<sup>3</sup> Trois libraires du nom de Prost : Louis (1625), Claude (1640) et Pierre (1641) sont mentionnés dans P. DELALAIN, *Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires...* (Paris, 1892), p. 114.

<sup>4</sup> La famille Houtappel s'était montrée fort généreuse à l'égard des jésuites

uti et matrem P. Danielis <sup>1</sup>. Nos sanctis sacrificiis commendo. Divione, 25 iulii 1662.

R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> servus in Christo

Godefridus Henschenius.

## 2. Dijon, 30 juillet 1662 <sup>2</sup>.

Scripsi hinc R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> 25 iulii. Interim descripsimus varia antiqua monumenta ex codicibus D<sup>1</sup> Boyé, apud quem reperimus integrum martyrologium veri Bedae, cum additamentis primo Flori et paucis aliis <sup>3</sup>; id hodie absolvenus. Lustravimus bibliothecam D<sup>1</sup> La Mare consiliarii, et quatuor codices de vitis sanctorum attulimus <sup>4</sup>. Habemus et Usuardi unum codicem ab eo et duos ex bibliotheca cuiusdam advocati <sup>5</sup>. Apud Carmelitas fuimus, sed non erant nisi codices duo Iacobi de Voragine; neque alios in monasterio S. Benigni esse asserit P. Chiffletius, cuius vitas sanctorum examinavimus; et nisi quas in sua *Divione* <sup>6</sup> et aliis tractatibus brevi editurus est, alias a nobis selectas auferemus. Dabit et litteras ad P. Labbe <sup>7</sup>, ut nobis communicet alias a se eo missas. *Habet et 6 menses menaeorum a 600 annis scriptos, quos Parisios usque feremus, ut cum excusis, quia hic in urbe non sunt, conferamus et remittamus* <sup>8</sup>. Curabit et alios codices graecos ad nos deferri. Claraevallis asserit non esse legendaria <sup>9</sup>.

d'Anvers. La demoiselle Anne, mentionnée ici, avait alors plus de quatre-vingts ans. Cf. PONCELET, *Histoire citée*, t. I, pp. 479, 547, 569.

<sup>1</sup> La mère de Papebroch, Marie Marischal, de Bruxelles, veuve depuis 1661, devait mourir en 1673. Cf. J.F. KIECKENS, *Laureys van Papenbroeck, de vader van Pater Daniel genaamd Papebrochius* (Gand, 1891), p. 74.

<sup>2</sup> Fol. 177.

<sup>3</sup> Sur ce manuscrit du président Bouhier, aujourd'hui à Montpellier (École de médecine, H 410), cf. *Act. SS.*, Mart. t. II, p. vi, n<sup>os</sup> 6-7; H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908), p. 27-29.

<sup>4</sup> La bibliothèque du conseiller Philibert de la Mare († 1687) fut acquise en 1719 par la bibliothèque du roi. Cf. L. DELISLE, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I (Paris, 1868), p. 361-364. Notre *Catal. Lat. Paris.* ne décrit pas moins de 11 mss. provenant de ce fonds (voir les *Indices*, p. 16).

<sup>5</sup> Cf. SOLLERIUS, *Martyrologium Usuardi* (Anvers, 1714), p. LXII, n<sup>o</sup> 250 : « Codex A Domini Le Mare, codices B et C Domini Du Cheval, Divione ».

<sup>6</sup> La *Divio christiana* de Chifflet ne fut pas imprimée. Cf. SOMMERVOGEL, t. II, col. 1131.

<sup>7</sup> L'illustre P. Philippe Labbe (1607-1667), éditeur des conciles et auteur de maints ouvrages de bibliographie, de chronologie, etc., résidait au collège de Clermont, à Paris. Voir la lettre suivante.

<sup>8</sup> Nous soulignons les passages relatifs au synaxaire de Chifflet.

<sup>9</sup> Chifflet ne connaissait donc pas le grand légendier de Clairvaux qui comprenait huit volumes in-folio. Un de ces volumes a péri, un second se trouve à Troyes (ms. 1), les six autres sont à Montpellier. Cf. *Anal. Bot.*, t. XXXIV-XXXV, p. 228-239; *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 548,

Ad P. Vignier<sup>1</sup> Lingonas scripsi; quare hic studiis finitis, properabimus Autissiodorum. Inde, praemissis Senonas sarcinis, pedites ibimus Pontiniacum, ubi plura et illustria legendaria asserit esse, inde Senonas abituri et dein navi Parisios. Scribam et P<sup>1</sup> Campiano<sup>2</sup> ut, si sint litterae R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup>, mittat Autissiodorum. Cluniaci, dominicis et festis, ut coram vidimus, assistentes sacro solenni etiam clerici acolythi communicant sub utraque specie<sup>3</sup>.

Hic rector est P. Ioannes Cordier, qui fuit etiam provincialis et scripsit gallice *le Mariage*, quem librum magni faciebat P. Gerssem<sup>4</sup>. Sunt professores theologiae scholasticae duo, alius moralis, alius S. Scripturae; hic P. Petrus l'Escalopier edidit in folio *de Natura deorum* ex Cicerone et aliis<sup>5</sup>. P. Ioannes Galois senior, professor theologiae speculativae, edidit gallice *de Sanctitate sacerdotum*<sup>6</sup>, 8°. Sunt duo professores philosophiae, 6 humaniorum litterarum. Philosophia ubique in Gallia absolvitur biennio, uti Lugdunenses ab anno sequenti faciunt. Sunt hic studiosi circiter 800. Sunt in collegio patres 22, magistri non sacerdotes 5, coadiutores 10. Studiosi philosophiae et theologiae sunt Mussiponti<sup>7</sup>. Est et theologia cum aliis studiis Remis, et philosophia in 7 aut 8 aliis collegiis<sup>8</sup>. Heri ob vigiliam S. P. N. fuit solennis disciplinatio in triclinio<sup>9</sup>. P. Cornelius Hazart multis hic notus est<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> Jacques Vignier, S. J. (1603-1669), s'intéressait à l'hagiographie. Cf. *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 61; Oct. t. I, p. 33-36; SOMMERVOGEL, t. VIII, col. 748-751.

<sup>2</sup> Le P. Guillaume Campian est mentionné par Henskens dans ses lettres écrites de Lyon le 27 et le 30 juin 1662, ainsi que dans sa lettre et son billet du 17 août (ci-après, pp. 83 et 87, note 4). Il s'appelait en réalité William Wigmore et avait deux frères jésuites. Né en 1599, il devait mourir recteur à Gand, le 28 septembre 1665. Cf. H. FOLEY, *Records of the English Province of the Society of Jesus*, t. VII, 2 (Londres, 1883), p. 843.

<sup>3</sup> Cet usage liturgique avait vivement frappé Henschenius. Il en a déjà fait mention dans la lettre précédente.

<sup>4</sup> *La famille sainte*, du P. Jean Cordier (1597-1673), publiée d'abord en 1644, fut maintes fois rééditée. SOMMERVOGEL, t. II, col. 1442-1443. Le P. Pierre De Gerssem (ou De Ghersem) fut longtemps directeur des sodalités et aumônier militaire. PONCELET, *Nécrologe*, p. 105.

<sup>5</sup> *L'Humanitas theologica*, volumineux commentaire du *De natura deorum*, par le P. Pierre Lescalopier (1608-1673), avait paru en 1660.

<sup>6</sup> L'ouvrage du P. Jean Gallois, *De la sainteté du sacerdoce* (Dijon, 1662), venait de sortir des presses. SOMMERVOGEL, t. III, col. 1133.

<sup>7</sup> L'université de Pont-à-Mousson, en Lorraine, était placée sous la direction des jésuites de la province de Champagne.

<sup>8</sup> La philosophie et la théologie ne s'enseignaient pas seulement dans les scolasticats ou maisons de formation de la Compagnie, mais aussi dans les collèges, où les cours étaient suivis par des laïques et des clercs non jésuites.

<sup>9</sup> La fête de S. Ignace (31 juillet) tombait, cette année-là, un lundi. La vigile était donc anticipée au samedi 29.

<sup>10</sup> « Célèbre controversiste par la parole et par la plume », le P. C. Hazart

Rex curavit deiici 300 facile templa haereticorum, nec permittit ullos habitare in urbibus in quibus non habitarent ipsi aut parentes ante bella <sup>1</sup>. Genevensibus legatis dixit se procurasse catholicis in Hollandia 4 publica templa (scilicet Amsterodami, Hagae, Harlemii, Ultraiectionis <sup>2</sup>), se velle Genevae etiam illis concedi: quod aliquis ex legatis hac rediens dixit futurum <sup>3</sup>. Degunt duo ex nostris in suburbio Genevensi <sup>4</sup>. P. Hubertus Langlois <sup>5</sup> hac transivit in Alsatiā, cui dixit rex Angliae <sup>6</sup> sub suo regimine non fundendum sanguinem sacerdotum.

Salutem et obsequium R. P. Praeposito, patribus aliisque omnibus; quorum et R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> sanctis sacrificiis nos commendo <sup>7</sup>. Divione, 30 iulii 1662.

(1617-1690) passa « 36 ans à Anvers ». PONCELET, *Nécrologe*, p. 117, note 12; cf. SOMMERVOGEL, t. IV, col. 181-197.

<sup>1</sup> Dès que Mazarin fut mort (1661), Louis XIV envoya dans les provinces des commissaires chargés de « faire respecter l'Édit de Nantes ». Des centaines de temples furent alors condamnés à la destruction.

<sup>2</sup> Nous n'avons pas trouvé trace dans L. J. ROGIER, *Geschiedenis van het katholicisme in Noord-Nederland in de 16<sup>e</sup> en 17<sup>e</sup> eeuw* (3 vol., Amsterdam, 1945-1947), d'une intervention de Louis XIV pour faire ouvrir aux catholiques de Hollande quatre églises publiques.

<sup>3</sup> Ce n'est qu'à partir de 1679 que la messe fut célébrée à Genève, dans l'hôtel du résident français; d'église catholique il ne fut pas question avant 1803 (G. GOYAU, *Une Ville-Église, Genève, 1535-1907*, Paris, 1919, t. I, p. 162-170; t. II, p. 13-14).

<sup>4</sup> Deux Pères de la province de Lyon travaillaient dans la mission ou station d'Ornex, au pays de Gex (cf. *Litterae annuae*, 1661-1662; catalogue annuel, 1662-1663).

<sup>5</sup> Né à Paris en 1606, le P. Langlois se trouvait, d'après le catalogue triennal de 1661, « in Anglia cum legato regis christianissimi ». Le catalogue annuel « anno 1661 exeunte » mentionne son retour en France: « Rediit ex Anglia ». Il mourut à Paris en 1671.

<sup>6</sup> Charles II, rappelé en Angleterre en 1660, était secrètement favorable au catholicisme.

<sup>7</sup> Au verso, Henschenius a ajouté ce post-scriptum: « Salutem D<sup>o</sup> Comperex, ex quo libenter sciam, si D<sup>us</sup> Carolus filius adhuc sit aeger Parisiis, in qua domo decubat ut quamprimum invisam. P. Ackerboom id libenter inquireret, sed petat schedulam de hospitio et platen. Idem etiam inquirere potest de D<sup>o</sup> Lannoy, uti P. Cerve de D<sup>o</sup> Stortentuin: num brevi venient Parisios? Optarem adhuc aliquot illustriores imagines. Habeo adhuc conciones et carmen P. Gromsel, si forte non extaret venale: quod magni facient Franci, maxime si veniat D. Stortentuin, quia humanior est. Dux Mancinus nostris Ensisheim magnificientissimum collegium extruit. » Le duc de Mazarin (ou Mancini), neveu du cardinal et gouverneur d'Alsace (cf. p. 84, note 4), releva de ses ruines le collège d'Ensisheim (arrondissement de Colmar).



### 3. Paris, 17 août 1662 <sup>1</sup>.

Ultimas dedi Divione, 30 iulii <sup>2</sup>, ubi festum S. Ignatii celebravimus in descriptione actorum et martyrologiorum, nulla plane audita musica in utrisque Vesperis et Laudibus; nam missa non cantatur. Acepi ibidem litteras in iunio scriptas et Lugdunum missas. 1<sup>a</sup> augusti absolvimus studia, et dein a P. Marionelle ducti ad illustrem carthusiam <sup>3</sup> exstructam a duce Burgundiae Philippo Audace, cuius et filii Ioannis in choro magnifica mausolea. Est ibidem corpus Philippi Boni, sed pecunia ad monumentum erigendum <sup>4</sup> fuit a Carolo Audace in bellis consumpta. Vidimus et alia urbis templa.

Carrucâ 2<sup>a</sup> augusti discessimus; 3<sup>a</sup>, celebravimus in templo et loco ubi S. Regina virgo fuit martyrio affecta 7<sup>a</sup> septembris <sup>5</sup>. 4<sup>a</sup>, celebravimus in oppido <sup>6</sup> apud Oratoristas et pervenimus Autissiodorum. 5<sup>a</sup>, eadem carruca abivimus Pontiniacum et redivimus, collatis quatuor legendariis <sup>7</sup>; et memores fuimus biennii elapsi, quando Colonia avulsi fuimus ab amplexu R<sup>mo</sup> V<sup>ae</sup> et fratris mei Petri, et ad utrumque anhelamus <sup>8</sup>. Eodem die, P. Rector le Blancq <sup>9</sup> tulit ad DD. Venier <sup>10</sup>,

<sup>1</sup> Fol. 178-179<sup>v</sup>.

<sup>2</sup> Par distraction Henschenius a écrit *augusti*.

<sup>3</sup> Cf. L.-H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, t. I (Mâcon, 1935-1936), col. 969-970; J. LAURENT et F. CLAUDON, *Diocèses de Langres et de Dijon* (Ligugé, 1941; = *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, t. XII), p. 577-578.

<sup>4</sup> L'autographe porte *erigenda*. Papebroch aussi est plein d'admiration pour les tombeaux princiers qui faisaient la gloire de la chartreuse de Champmol près de Dijon. Voir ci-après, p. 93.

<sup>5</sup> Alise-Sainte-Reine, dans l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or). Cf. p. 94 et notes 4-6.

<sup>6</sup> Le nom de cette localité est resté dans la plume d'Henschenius. Il s'agit de Noyers, que Papebroch écrit Noers (ci-après, p. 94).

<sup>7</sup> De ces quatre légendiers de l'abbaye cistercienne de Pontigny, près d'Auxerre, un au moins est conservé à la bibliothèque publique d'Auxerre sous le n° 127 (114); un autre est à Montpellier, École de médecine, ms. 360 (cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIV-XXXV, p. 266-267); un troisième à Paris, Bibl. nat., lat. 18308 (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 440-441).

<sup>8</sup> C'est en effet le 5 août 1660 que nos voyageurs avaient pris congé de Bolland et du frère Pierre Henskens, qui les avaient accompagnés jusqu'à Cologne. Cf. Papebroch, *Diarium itineris romani*, t. I, p. 14.

<sup>9</sup> Le P. Thomas le Blanc a publié maints ouvrages (cf. SOMMERVOGEL, t. I, col. 1532-1537). Voir ci-dessous, p. 95-96 et la note 1. Sur le collège d'Auxerre on lira la notice d'H. Forestier dans *Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles*, fasc. 3 (Enghien, 1947), col. 427-450.

<sup>10</sup> Pierre le Venier, pénitencier d'Auxerre, avait, dès 1658, envoyé à Bolland la copie d'un texte hagiographique (cf. *Act. SS.*, Sept. t. VI, p. 665 n). L'abbé

Viole <sup>1</sup> et tertium, canonicum, nostra memorialia <sup>2</sup> et monuit de nostro adventu. 6<sup>a</sup> huius, cum singulis hisce egimus et a singulis accepimus aut accepturi Vitas, ac dein domi varia descripsimus, uti et 7<sup>a</sup> huius aliquot horis; ac dein relicta omni descriptione P<sup>1</sup> Le Blancq, uti et examen <sup>3\*</sup> legendariorum tum apud Praemonstratenses S. Mariani <sup>3</sup>, cuius Prior aberat, qui unam archivii clavem habebat, tum in alio distante monasterio: ut remissis legendariis Pontiniacum, petat Acta S. Edmundi Cantuariensis, quae cum Miraculis, Canonizatione, Translatione continent <sup>4</sup> magnum tommum in folio integre describendum <sup>5</sup>. Vidimus ibidem illius corpus et illustres reliquias, uti etiam in abbazia S. Germani.

Eodem 7, circa horam 12<sup>am</sup> navi discessimus, quae sequenti die circa meridiem appulit Senonas. Ex navi P. Daniel deflexerat ad abbatiam Vallis Lucentis, Ordinis Cisterciensis <sup>6</sup>, et postridie venit Senonas, ubi interim examinaram reliquias et archivium ecclesiae cathedralis et duo legendaria ad collegium detuleram. Fuera etiam ad monasteria S. Columbae et S. Petri Vivi; in illo erant corpora SS. Columbae, Lupi episcopi Senonensis et S. Flaviti presbyteri; in isto sunt quam plurima corpora sanctorum <sup>7</sup>, sed aberat etiam Prior, qui totus dicebatur esse in conficiendo libro de sanctis utriusque loci et habebat monumenta utriusque monasterii, quae non licuit videre <sup>8</sup>. Ex legendariis ecclesiae cathedralis erant 5 Acta describenda, quorum curam suscepit magister rhetorices, qui brevi inde migraturus Remos, ante Trekas, Claram Vallem et alia loca abiturus, suscepit omne examen ibidem: vir valde capax <sup>9</sup>.

Lebeuf lui consacre une courte notice dans son *Catalogue des écrivains auxerrois*, publié en appendice au t. IV de ses *Mémoires concernant l'histoire civile et eccl. d'Auxerre*, éd. CHALLE et QUANTIN (Paris, 1855), p. 421.

<sup>1</sup> Georges Viole, bénédictin de Flavigny, prieur de Saint-Germain à Auxerre, puis de Saint-Fiacre en Brie, a été mentionné plusieurs fois par nos prédécesseurs (du t. VI de juillet au t. VIII de septembre); il a écrit sur S<sup>te</sup> Reine (cf. *BHL*. 7097-7098). Voir plus loin, p. 95, ce que Papebroch dit des *grandia volumina* composés par Dom Viole et du peu de chance qu'ils lui semblaient avoir d'être jamais publiés.

<sup>2</sup> Cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxiii, n° 105; ci-après, p. 85.

<sup>3\*</sup> *Sic*. Comprendre: *examine*. <sup>3</sup> Cf. COTTINEAU, t. c., col. 219.

<sup>4</sup> *Sic*.

<sup>5</sup> Aujourd'hui à Auxerre, ms. 123 (110).

<sup>6</sup> Vauluisant, arrondissement de Sens. Cf. COTTINEAU, col. 3305.

<sup>7</sup> Le catalogue des reliques vénérées à Saint-Pierre-le-Vif, dressé par Geoffroy de Courlon (xiii<sup>e</sup> siècle), a été publié par G. Julliot et M. Prou (Sens, 1887; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, pp. 449-452 et 738).

<sup>8</sup> Sur Dom Mathoud, prieur de Saint-Pierre-le-Vif (1622-1705), et sur ses travaux érudits, on peut lire H. BOUVIER, dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, t. XLV (1891), p. 174-177.

<sup>9</sup> Maître Nicolas Audry, de Reims (1638-1729), professeur de rhétorique

10<sup>a</sup>, festo S. Laurentii, navi discessimus, et 11<sup>a</sup> pervenimus Parisios. In navi utraque <sup>1</sup> 4 diebus diversos habuimus viros amoenos et amantes Societatis, inter alios ditissimum mercatorem Lugdunensem Ferrara, qui filium et uxoris fratrem habet in Societate, quos Chamberii noveramus <sup>2</sup>; hic cum D<sup>o</sup> Van Werden negotiatur. Autissiodori in navi expectantes accepimus litteras R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> scriptas 21 iulii <sup>3</sup>. Parisios, beneficio Dei faventis, salvi et incolumes pervenimus 11<sup>a</sup> huius circa 5<sup>am</sup> vespertinam, abducti ad domum professam a D<sup>o</sup> Ferraro <sup>4</sup> et ibidem gratissimi hospites benevolentissimo affectu excepti primo a P. Ministro, singuli ad cubicula abducti mutavimus indusia et quievimus, ivimus ad primam mensam; mox prae reliquis excepti R. P. Ragon, Romae notus <sup>5</sup>, accessit P. Superior ac detinuit, post litanias deduxit ad Venerabile, dein ad cubiculum; laverunt pedes meos P. Minister et P. Procurator provinciae P. de Clercq, qui Romae erat et qui vicinus, cum eo venirem, et a Paschate rebus particularibus peractis recessit <sup>6</sup>.

12<sup>a</sup>, post sacrum ducti iussu P. Superioris ad ientaculum; dein accepi litteras datas 4<sup>a</sup> huius cum inclusis P. Sibenii <sup>7</sup> (nam P. de Clercq pridie sero ab aegro reversus salutavit verbulo iam ad lectum accessurus), dein diu egimus cum R. P. Anat <sup>8</sup>, qui humanissime

à Sens d'après le catalogue de 1662, devint, l'année suivante, professeur de logique à Reims. Il fut plus tard recteur de nombreux collèges et provincial de Champagne. CARREZ, t. VI (1903), pp. 15 et 50; SOMMERVOGEL, t. I, col. 631.

<sup>1</sup> Deux jours en bateau sur l'Yonne, d'Auxerre à Sens, et deux sur l'Yonne et la Seine, de Sens à Paris.

<sup>2</sup> Le catalogue annuel de 1662 mentionne, en effet, parmi les professeurs du collège de Chambéry un « magister Benedictus Ferrary ».

<sup>3</sup> Le bas de la page est occupé par le P.-S. suivant : « N(ota). P. Franciscus Marquesius scribit mihi Roma R. P. Hieronymum Barnaboeum mortuum esse Perugiae, quo ad patrium solum e consilio medicorum aeger abierat. Petit id scribi R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup>, quae aut illi scribat aut curet invisi a P. Schellebroet. Nos tria sacra dicimus pro anima. Salutet semper P. Van der Veken. »

<sup>4</sup> Lisez : Ferrara ou Ferrary. La maison professe des jésuites de Paris était située sur la rive droite, au quartier Saint-Antoine. Elle avait alors pour préposé le P. Jean Brisacier († 1668; cf. SOMMERVOGEL, t. II, col. 186-188) et pour ministre le P. Louis Roy († 1671; cf. ibid., t. VII, col. 258).

<sup>5</sup> Sur le P. Jean-B. Ragon († 1670), voir SOMMERVOGEL, t. VI, col. 1389-1390. Il avait été envoyé par sa province à la Congrégation générale de 1661.

<sup>6</sup> D'après le catalogue triennal de 1661, le procureur de la province de Paris, le P. Pierre Le Clercq ou Le Clerc (né en 1612) était, en effet, « Romae, negotiorum causa ».

<sup>7</sup> Sans doute le P. Remi Siboons ou Syboons († 1672). Cf. p. 87, note 4 (« pecuniam... Sibenianam »), et p. 91; PONCELET, *Nécrologe*, p. 95.

<sup>8</sup> Le célèbre P. François Annat (1590-1670), adversaire de Port-Royal et confesseur de Louis XIV. Cf. SOMMERVOGEL, t. I, col. 399-410.



in domum professam<sup>1</sup>. Ad portam collegii reperimus D. Lannoium<sup>2</sup> et salutavimus, quem risu destructorem sanctorum appellabant.

13<sup>a</sup>, dominica, a fratre anglo Darslé ducti sumus ad novitiatum, ubi P<sup>m</sup> Thiersault, hominem plane senem, et R. P. Rectorem salutavimus<sup>3</sup>. In itu et reditu varia templa et loca lustravimus. A prandio ducti a procuratore Lugdunensi salutavimus D<sup>m</sup> Ferrara, inde ad collegium, ubi primo nos excepit P. Caneu, cui ob beneficia Flandriae collegiis praestita gratias egi<sup>4</sup>. Accesserunt mox PP. Labbe et Cossart, examinavimus codices mss. latinos et graecos, quos cum menaëis volebamus transferre ad domum professam. Sed hi suaserunt et facile persuaserunt ut ad collegium transiremus, quod nostris studiis magis commodum praedixerat fore R. P. Assistens Galliae<sup>5</sup>. Ergo itum ad R. P. Rectorem<sup>6</sup>, qui omni modo approbavit: quod et R. P. Superior domus professae auditis rationibus permisit.

14<sup>a</sup>, mane, ducti a P. Campiano et socio ad bibliothecam Mazarini, quam Praefectus, olim Naudaci famulus, ostendit<sup>7</sup> et ut die lunae proximo rediremus ad studia petiit, se adiuturum dum Parisiis erit, iam ob vacantias se discessurum: oberunt hae nobis plurimum. Inde ivimus ad P. Combefis et diu cum illo egimus. Venturus et ille die lunae est ad bibliothecam; et catalogum codicum mss. graecorum dedit, in quo singuli sancti notati, sed non initia vitarum. Prodiit

<sup>1</sup> La maison professe n'était pas loin de la Bastille, tandis que le collège s'élevait dans la rue Saint-Jacques, sur la rive gauche, « à moins de 50 toises des vieux remparts » (DUPONT-FERRIER, op. c., t. I, p. 90).

<sup>2</sup> Sic. Jean de Launoy († 1678), érudit théologien, à qui son remarquable esprit critique, appliqué notamment à l'hagiographie, avait valu le surnom plaisant de dénicheur des saints, comme on pourra le lire ci-dessous, p. 97, dans le récit de Papebroch.

<sup>3</sup> Le P. Guillaume Thiersault, que Papebroch qualifie de « veterem amicum », était né en 1588 (cf. SOMMERVOGEL, t. VII, col. 1971). Le noviciat des jésuites de Paris se trouvait au quartier de Luxembourg, rue du Pot-de-fer. Le frère coadjuteur John Darcy était « socius procuratoris Anglorum ». Le recteur du noviciat était le P. Jean Mouret.

<sup>4</sup> Il s'agit sans doute du P. Jean Canaye (1594-1670), aumônier militaire pendant 22 ans et dont le catalogue triennal de 1661 indique ainsi le *status*: « est in residentia Dunkercana provinciae Flandro-Belgicae iussu christianissimi regis in favorem catholicorum ». D'après le catalogue annuel de 1659, il avait été envoyé cette année-là « in Belgium ». Cf. SOMMERVOGEL, t. I, col. 610-611.

<sup>5</sup> Le P. Claude Boucher. Cf. SOMMERVOGEL, t. I, col. 1863.

<sup>6</sup> De 1660 à 1663, le recteur du collège était le P. Ch. Lallemand († 1674), ancien supérieur de la mission du Canada. Cf. SOMMERVOGEL, t. IV, col. 1385-1387; DUPONT-FERRIER, op. c., t. III, p. 9, n° 20.

<sup>7</sup> Gabriel Naudé († 1653) avait été le bibliothécaire de Mazarin et son collaborateur dans l'acquisition de ses livres et manuscrits. Cf. DELISLE, *Cabinet*

*Bibliotheca concionatorum e SS. Patribus* 8 crassis voluminibus, quae a typographo satis in Belgium mittentur<sup>1</sup>. A prandio cum variis in domo professa egimus: inter alios humanissimus vir est confessarius ducis Aurelianensis, ideo e rectoratu Turonensi evocatus<sup>2</sup>. Est et P. Petigó confessarius ducis Mazarini, qui est provinciae Campaniae, sed olim in aliqua Rhenana<sup>3</sup> admissus, e novitiatu Trevirensi Tornacum cum aliis missus venit Bruxellas, ubi asserit se humanissime exceptos et ultra, novo viatico et equo pro uno debili et sarcinis adiutos<sup>4</sup>. R. P. Superior<sup>5</sup> eduxit nos ad ultimam ianuam voluitque ut pro commoditate redeamus ad mensam, ad cubiculum et domum etc. In collegio datum mihi cubiculum R. P. Provincialis et P. Danieli vicinum Socii, quod vocatur P. Sirmondi, quod is diu in eo habitavit. Alter vicinus est R. P. Rector, P. Alamannus<sup>6</sup>, qui uti P. Corderius, rector Divionensis<sup>7</sup>, fuerunt cum R. P. Richart Romae<sup>8</sup>. Est hic procurator cognatus P.<sup>10</sup> Falleure, qui cum P. de Fresne, tum rectore Atrebatensi, a triennio fuit Antverpiae<sup>9</sup>. Est etiam P. Corret

*des mss.*, t. I, p. 279-285. Son subalterne, François de la Poterie, était devenu son successeur. Cf. A. FRANKLIN, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, t. III (Paris, 1873), pp. 87, 107-115.

<sup>1</sup> Le P. François Combefis, O. P. (1605-1679), célèbre surtout par ses éditions de Pères grecs, venait de publier en huit in-folio sa *Bibliotheca Patrum concionatoria* (Paris, 1662). QUÉTIF et ÉCHARD, *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, t. II (1721), p. 678-687. Cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxvi.

<sup>2</sup> Depuis la mort de Gaston de France, frère de Louis XIII, le duc d'Orléans était Philippe de France, né en 1640 et unique frère de Louis XIV. Il avait pour confesseur en 1662 le P. Jean Zoccoly, recteur du collège de Tours depuis 1659 et qui venait d'être appelé à la maison professe de Paris. Cf. SOMMERVOGEL, t. VIII, col. 1513.

<sup>3</sup> En 1626, la province du Rhin avait été divisée en Rhénanie inférieure et Rhénanie supérieure.

<sup>4</sup> Le P. Nicolas Petigot (cf. ci-dessous, p. 98) figure, en effet, dans le catalogue de 1662 de la province de Champagne avec la mention: « in Alsatia, apud ill. D. de Mazarini » (CARREZ, op. c., t. VI, p. 17). Le marquis Armand de la Meilleraye était devenu duc de Mazarin en épousant la nièce du cardinal, Hortense Mancini. Il exerçait la charge de gouverneur d'Alsace.

<sup>5</sup> Le P. Brisacier. Cf. supra, p. 81, note 4.

<sup>6</sup> Le P. Ch. Lallemand. Voir ci-dessus, p. 83, note 6.

<sup>7</sup> Le P. Jean Cordier, déjà nommé (cf. p. 72, avec la note 5).

<sup>8</sup> S'agirait-il du P. Claude Richard, mathématicien († 1664; cf. SOMMERVOGEL, t. VI, col. 1808-1809)?

<sup>9</sup> Le P. Michel du Fresne, frère du célèbre historien, lexicographe et byzantiniste Ducange (Charles du Fresne, sieur du Cange), mourut en 1663. Cf. SOMMERVOGEL, t. III, col. 966. Le P. Falleure ou Fallèvre pourrait bien être identique au P. François de la Falvère que le catalogue annuel de 1661 indique comme étant « cum ill. duce d'Enghien ».



ex Gallo-Belgica, qui etiam Antverpiae et Rivirae fuit <sup>1</sup>. Eodem die *Menaea* edita et mss. P. Sirmondi tulimus ad cubiculum.

15<sup>a</sup>, festo Assumptionis, mansimus in collegio et quievimus. Professionem aliquis Pater edidit, qui in prandio loco rectoris sedit. Erant aliqui e domo professa invitati, et praeclare tractabantur omnes etiam duplici portione; erant omnia exquisita <sup>2</sup>. Eodem et 16<sup>o</sup> die *consecimus indicem ex Menaeis excusis et martium contulimus cum mss. Chiffletii et Sirmondi, et varia assignavimus describenda* <sup>3</sup>. Visitarunt nos D. Cramosy et D. Ferrara. Fuit defensio philosophiae D<sup>i</sup> Charon, convictoris, dicata[e] consanguineo D<sup>o</sup> Colbert, praefecto aerarii regii, qui aderat, uti praecipui consiliarii et praeses supremi Parlamenti. Aliquantulum interfuimus <sup>4</sup>. Invitati sumus ut hodie a prandio rheda vehamur ad S. Dionysii monasterium. PP. Labbe et Coissart ducent nos etiam ad praecipuas bibliothecas. P. Le Clercq <sup>5</sup> ad S. Victoris monasterium misit nostrum memoriale cum litteris ad Priorem, eius summum amicum <sup>6</sup>. Ita non deerunt qui nos adiuvent. P. Labbe dedit vitas a P. Chiffletio ad se missas, daturus alias.

Pro valetudine nostra necdum resolvimus purgare aut venam secari <sup>7</sup>; potius moderate agendum, ut praescripsit P. Provincialis <sup>8</sup>, maxime diebus caniculariis. Fateor intolerabilem ubique factorem

<sup>1</sup> Le P. Jacques Coret, né à Valenciennes en 1631, mort à Liège en 1721, composa des ouvrages de piété. SOMMERVOGEL, t. II, col. 1447-1466.

<sup>2</sup> Extrêmement sobre quand il voyageait à cheval ou en bateau (voir ci-dessus, p. 73-74), Henschenius n'était pourtant pas insensible au détail de l'ordinaire, comme le prouve, par exemple, le passage suivant, extrait de la lettre qu'il écrivit à Bolland, de Paris, le 20 octobre 1662: « Hier ontbldt men mit drooch broot, men verwerscht ten 4 uren mit versch water alleen. Antepast isser snoenens 3 maal ter weken; t' savons voor antepast, spanse cappers 20, portie, ende eenen appel voor postpast. Kaes bekants noit alsoock booter, noit potasie van melck, noch oock hoetspot. Dit sal mit bier al nieuw wesen, ende mit verlanghen begeeren » (ms. 7761, fol. 188). La frugalité des Pères français ne pouvait qu'étonner nos voyageurs, habitués au régime plus substantiel et plus varié des communautés flamandes.

<sup>3</sup> Voir ci-dessus, p. 62.

<sup>4</sup> Cette défense de thèses philosophiques, soutenue le 16 août 1662 par un beau-frère de Colbert, n'est pas mentionnée par Dupont-Ferrier, op. c., t. III, appendice I: *Thèses et exercices publics au Collège de Clermont et de Louis-le-Grand, 1589-1754* (p. 273-285). Cf. infra, p. 98.

<sup>5</sup> Sans doute le procureur de province, appelé ci-dessus de Clercq (p. 81 et note 6). Sur le « Mémorial » des deux hollandistes, cf. p. 80, note 2.

<sup>6</sup> Le prieur de l'abbaye augustinienne de Saint-Victor était alors le chanoine Eustache Bouette de Blémur, bibliothécaire. F. BONNARD, *Histoire... de Saint-Victor de Paris*, t. II (Paris, 1908), pp. 157, 264.

<sup>7</sup> L'alternative traditionnelle. Cf. p. 100 et note 4.

<sup>8</sup> Le P. André Castillon, provincial de Paris. Cf. SOMMERVOGEL, t. II, col. 851-852.

esse in plateis aut domibus vicinis, cum omnium culinarum etc. sordes ex singulis domibus deriventur in plateas<sup>1</sup>. In cubiculis nostris procul a plateis et sordibus sumus, cum e cubiculis nostris habeamus optimum prospectum in hortum, ubi fons amoenus suavissima aqua nos recreat<sup>2</sup>. Illa non habuerunt DD. Van Ghessel et Comperez, quibus reditum gratulamur cum plurima salute<sup>3</sup>. P. Brietius amicissimus vir est, totus in missionibus, e quibus redux summo nos affectu exceptit; habet *Asiam* praelo paratam<sup>4</sup>.

P. Diligendi, maximi concionatoris sed mortui, prodierunt *Conciones quadragesimales* tomis tribus<sup>5</sup>. Eas, nisi emeritis, emam<sup>6</sup>. Praecipuus iam concionator est P. Memburgh<sup>7</sup>, qui evangelium totum semper redigit ad unum punctum et quasi continuo manet in ipso evangelii textu, non locum communem excerpit de aliqua virtute, ut illo relicto hanc excolat. Et illius modus Parisiensibus summe placet, et conciones domum ab auditoribus cum fructu deferuntur. Haec cum plurima salute concionatoribus etiam Antverpiae exiniis, quos omnes officiosissime saluto, uti vel maxime R. P. Praepositum, P. Ministrum utrumque, scilicet qui fuit et qui futurus accessit<sup>8</sup>. Item R. P. Rectorem et R. P. Superiorem et omnes ubique sacerdotes, magistros, coadiutores et fratrem meum Petrum<sup>9</sup>.

20<sup>a</sup> huius, annus erit quando Roma eduxerimus RR. PP<sup>es</sup> Praepositum, Blocklandt, Renterghem tum Provincialem: an convaluerit, uti et P. Cools<sup>10</sup>? Fuimus ante in vinca novitiatus ab illo optime

<sup>1</sup> « A toute narine peu parisienne cette boue (des rues de Paris) semblait une odeur insupportable » (DUPONT-FERRIER, t. I, p. 89). D'après le même auteur, *ibid.*, ce n'est qu'en 1666 — quatre ans après le passage de nos voyageurs — qu'on s'avisa de nettoyer les rues de la capitale.

<sup>2</sup> « Le jardin des Pères, que l'on nomma plus tard la cour du Bassin ou la seconde cour » (DUPONT-FERRIER, t. I, p. 125; cf. t. II, pl. xxiii, face à la p. 118: Plan du collège en 1762).

<sup>3</sup> Voir ci-dessus, p. 73 et note 7.

<sup>4</sup> Le P. Philippe Briet avait publié en 1648-1649 trois volumes de ses *Parallela geographiae veteris et novae*, consacrés à l'Europe; il mourut en 1668, avant d'avoir réussi à faire imprimer la suite. Cf. SOMMERVOGEL, t. II, col. 156-161; F. DE DAINVILLE, *La géographie des humanistes* (Paris, 1940), p. 187-197.

<sup>5</sup> Les sermons de carême du P. Claude de Lingendes († 1660) parurent en 1661. Cf. SOMMERVOGEL, t. IV, col. 1845-1848.

<sup>6</sup> Le P. Louis Maimbourg (1610-1686), prédicateur, historien, polémiste gallican. Cf. SOMMERVOGEL, t. V, col. 343-356.

<sup>7</sup> Les PP. Jacques Damman et Remi Van Duppen.

<sup>8</sup> Voir ci-dessus, p. 75, avec la note 1.

<sup>9</sup> Les PP. Jean Van Renterghem († 1681), provincial, Jean Van Blocklandt († 1680) et Pierre Van den Berghe († 1674), préposé de la maison professe d'Anvers, avaient représenté la province flandro-belge à la XI<sup>e</sup> congrégation générale, qui dura du 8 mai au 27 juillet 1661 et élut, le 7 juin, le P. Jean-

recreati<sup>1</sup>; uti hoc die a biennio in prandio electoris Moguntini pro coena in novitiatu et sequenti die apud episcopum suffraganeum<sup>2</sup>. Sed sufficit una vix cum phrasi Congregationis, sed raptissime et variis vicibus<sup>3</sup>. Nos omnium sanctissimis sacrificiis et precibus commendamus, ut pro felici hactenus successu gratiae agantur utque reliqua bene succedant dignentur impetrare. Parisiis, 17 augusti 1662<sup>4</sup>.

Paul Oliva vicaire général de la Compagnie de Jésus. Le P. Adrien Cools devait mourir trois mois plus tard, le 17 novembre 1662 (PONCELET, *Nécrologe*, p. 83, avec la note 15).

<sup>1</sup> La vigne du Macao ou maison de campagne du noviciat de Saint-André du Quirinal était située au delà des murs, près de la Porta Pia. Papebroch relate aussi cette journée de détente offerte par le provincial de la Flandro-Belge, le 17 août 1661 (*Diarium itineris romani*, t. II, p. 170).

<sup>2</sup> D'après le *Diarium* de Papebroch, t. I, p. 25-26, c'est le 18 août 1660 que nos deux voyageurs, déjà assis à la table du noviciat de Mayence, avaient été avertis que l'Électeur les attendait à la sienne.

<sup>3</sup> Le sens de cette phrase nous échappe.

<sup>4</sup> Ce même jour, 17 août 1662, Henskens avait ajouté à une lettre que Papebroch envoyait à Bolland le billet suivant : « Reverende Pater. Haec paucula includo litteris P. Danielis, qui diligentissimus et omnia praeclare agit. Gaudeo R. P. Praepositum avere et addixisse panem Parisiensem. Habeo penes me ad 200 circiter florenos saltem francicos, qui pro itinere nostro forsitan sufficient. Forsan excurremus semel Remos ac redibimus, nisi hic omnia satis reperiantur. D. Bigotius Rotomagi multa parabit, inde tum Ambianum, Atrebatum, Duacum abiremus et (si negligendum Cameracum) inde Insulas, Tornacum, Athum, Hallas, Bruxellas, Mechliniam, Antverpiam. An Amandopolim suadetur? Sed quamdiu hic mansuri ignoramus. Festinabimus in operibus absolvendis, ut saltem cum initio octobris discedamus Rotomagum et isto mense reliquum iter peragamus. Pro pecunia impendenda in libris possum habere a P. Campiano, aut certe scribam ad D. Hoorenbeeck (*add. supra lin.* : sed deest tempus), maxime si socrus Silvaducensis adhuc vivat : tum R<sup>a</sup> V<sup>a</sup> eam pecuniam accipiat a R. P. Praeposito ad panem nostrum et servet sibi Sibenianam, nec tradat D. Meursio. In libris Roma acceptis et chartis Mediolano submissis vecturam satis caram posset R. P. Praepositus solvere. Ob litteras aliquas perditas sciat balam Mediolanensem notatam H. P., olim Hortensium Palavicinum, iam Henschenium et Papebrochium : erit fere 200 librarum, ac tot schellingi dandi. Si P. Praepositus non solvat, accipi vellem reliquum pecuniae restantis ex 600 florenis apud Procuratorem. Scripsi D<sup>o</sup> Roelants petique ut R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> dignetur ferre, aut curare ut quamprimum habeat R<sup>a</sup> V<sup>a</sup> litteras, uti mihi solebat ferre, ut *gratis* non iudicavi apponendum. Iam adfuit D. Leonard et nuntiavit ad diem lunae adfuturum Balthasarem Moretum, quem necdum vidi, et D. Anisson, qui una me invisit. Dignetur PP. Labbe et Cossarts invitare ut nos reducant aut alio tempore veniant Antverpiam : anhelant ambo. Haec modo, alias plura. Nos commendo. 17 augusti. R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> addictissimus, P. S. Si *Historia*

4. Paris, 24 août 1662 <sup>1</sup>.

Die 17, obseratis meis, accepi xi datas, uti modo quas 18 scribere dignata est R<sup>a</sup> V<sup>a</sup>, quam enixe rogo ut nostro nomine saepius invisere dignetur amicissimum nostrum D<sup>m</sup> Iacobum Meursium eumque et D<sup>iam</sup> uxorem cum familia consolari; adfuturi et nos erimus affectu et precibus et sacrificiis <sup>2</sup>. Anhelabo valde ad proximas litteras. Agimus gratias D<sup>o</sup> Comperez pro monitis. Peccarunt illi quod intra 5 dies voluerint omnia videre et nullam sibi quietem dederint. Nos potissimum domi facimus. Semel cum rheda ivimus ad monasterium S. Dionysii, lustravimus omnia, ob bibliothecam alias redituri, ubi cum D<sup>o</sup> Dacherio egerimus. Ivimus etiam cum D<sup>o</sup> Leonard et D<sup>o</sup> Moreto ad S. Victoris, merendula excepti et invitati ad accuratum examen et descriptionem codicum mss. Bis tempus matutinum impendi in bibliotheca Mazarini. Dominica pransi sumus in novitiatu. Die Martis exhibita actio, cuius expensae pro theatro, vestibus, tripudiis etc. excreverunt ad 2 millia franc. Erat de nece Sigerici filii S. Sigismundi. Post singulos actus erant tripudia cum dictione fere gallica in gratiam delphini <sup>3</sup>.

Invitabamur heri ad villam suburbanam <sup>4</sup>, sed excusavimus, ne tempus perderemus, quia valde anhele ad R<sup>am</sup> V<sup>am</sup>. Accepi etiam litteras R. P. Provincialis et R. P. Caroli de Breuille <sup>5</sup>: dignetur illos salutare. Scripsi praecedenti hebdomada Adm. R. P. Vicario <sup>6</sup> et reddidi rationem temporis impensi; scripsi R. P. Assistenti nostro <sup>7</sup>, uti alias R. P. Provinciali nostro, qui omnes hactenus ostendunt

*S. Ursulae et trium Regum* posset haberi parvo pretio Coloniae, dono offerrem P. Chiffletio. \* L'absence du millésime a fait classer ce billet au milieu des lettres de 1660 (ms. 7761, fol. 6), alors qu'il se rapporte manifestement à l'année 1662. Le P. Hermann Crombach, S. J., avait publié en 1647 sa *Vita et martyrium S. Ursulae et sociarum* ou *Vindiciae Ursulanae* et en 1654 ses *Primitiae gentium seu historia SS. trium regum magorum*.

<sup>1</sup> Fol. 180.

<sup>2</sup> Jacques Van Meurs imprima les *Acta SS.* de février (en 1658) et de mars (en 1668), tandis que son père Jean († 1652) avait imprimé ceux de janvier (en 1643).

<sup>3</sup> Sur ces réjouissances du 22 août 1662, voir les références réunies par Dupont-Ferrier, t. III, p. 242, n<sup>os</sup> 36 (tragédie) et 37 (ballet). Papebroch s'étend assez longuement sur les défauts de la représentation (ci-dessous, p. 99).

<sup>4</sup> Située à Gentilly. Cf. p. 100 et note 5.

<sup>5</sup> Le provincial de la Flandre-Belge résidait à Anvers. C'était alors le P. François De Cleyne, † 1669 (cf. PONCELET, *Nécrologe*, p. 92). Le P. Ch. de Breuil ou du Breuil mourut en 1672 (ibid., p. 95).

<sup>6</sup> Le P. Jean-Paul Oliva, qui devint général de la Compagnie à la mort du P. Goswin Nickel, le 31 juillet 1664.

<sup>7</sup> En 1661, le P. Ch. de Noyelle, Bruxellois, avait été élu assistant de Germanie. Il deviendrait général de l'Ordre en 1682.

magnam satisfactionem in laboribus nostris : quos modo videt R<sup>a</sup> V<sup>a</sup>. Quot bibliothecae inquirendae et aditus ad illas procurandi, quot codices lustrandi, ut Vita aliqua reperiatur, quae saepe in antiquissimo codice fugientibus fere characteribus difficulter describenda : et debilitatur visus meus. Non multi in Societate sunt qui istum laborem adhiberent, et maxime in tali aetate <sup>1</sup>. Bibliotheca Mazarini magis distat quam Rivira Antverpiâ. Optime meremur recreationem in illa, sed hanc conscribimus in R<sup>am</sup> V<sup>am</sup> ut iterum per 8 dies se recreet, quod R. P. Praepositus iubilaturus libenter faciet. Eî et P. Ackerboom <sup>2</sup> gratulamur plurimum. Utinam adesse possemus ! utinam, utinam ! et addere : Nunc dimittis servum tuum. Gaudemus laboris tanti effectum ibi esse apud R<sup>am</sup> V<sup>am</sup>, ob quem etiam 12 horas quoque die impendimus. In capitulo Cistertiensi post discessum nostrum propositi fuimus ut exemplar diligentiae etc., ut postea veniens aliquis Divionem dicit.

P. Provincialis Gallo-Belgicae huc scripsit ad me et P. Wilthem ad P. Corret, et invitant <sup>3</sup>. Pretium librorum ad cardinalem Barberinum <sup>4</sup> missorum debetur P. Provinciali, nam P. Engelgrave me impendit, et cupio id beneficium praestare P. Provinciali. Si nolit P. Camargo tantillum facere, quorsum est procurator <sup>5</sup> ? Domnum canonicum Noviomensem invisam forsitan cras, quando invitabimur ad S. Ludovici festum, quia istic in vicinia degit <sup>6</sup>. Inquiram etiam de iuniore Lannoii filio.

Salutem et obsequium R<sup>o</sup> P. Praeposito et P. Ackerboom iubilaturis, uti et P. Smit den olden, R. P. Ioanni magistro meo, cum R<sup>a</sup> V<sup>a</sup> iubilariis <sup>7</sup>, uti et omnibus et singulis R<sup>dis</sup> Patribus, et P. Ministro <sup>8</sup>, si advenerit. Eius in templo Belliolano triumphos cum

<sup>1</sup> Né à Venray en 1601, Henschenius avait 61 ans.

<sup>2</sup> Sur le P. Jean Ackerboom († 1669), cf. PONCELET, *Nécrologe*, p. 91, notes 15 et 16. Voir ci-dessous et le début de la lettre suivante.

<sup>3</sup> La province gallo-belge était gouvernée par le P. Jean Blauwaert, Lillois († 1678). Le P. Alexandre Wiltheim († 1684), Luxembourgeois, correspondait fréquemment avec les Bollandistes (cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xlv ; SOMMERVOGEL, t. VIII, col. 1145-1153). Sur le P. Coret, voir ci-dessus, p. 84-85 et note 1.

<sup>4</sup> Le cardinal François Barberini (1597-1679), neveu d'Urbain VIII. Cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxx ; Sept. t. III, p. 601 A.

<sup>5</sup> Le P. Henri Engelgrave († 1670), écrivain ascétique. Le P. Louis De Camargo († 1690) était procureur de la maison professe d'Anvers.

<sup>6</sup> Apparemment le doyen N. de la Haie. Voir ci-après, p. 101-102, note 7, fin.

<sup>7</sup> Les Pères Pierre Van den Berghe et Jean Ackerboom étaient donc entrés dans la Compagnie en 1612, tandis que les PP. Jean Bolland et Jean De Jonghe († 1669) les avaient précédés d'un an au noviciat. Voir les premières lignes de la lettre suivante. Quant au P. Gilles Smits ou De Smidt, qui était déjà presque octogénaire, il ne devait mourir qu'en 1670, après 68 ans de vie religieuse (PONCELET, *Nécrologe*, p. 93, note 14).

<sup>8</sup> Le P. Remi Van Duppen. Cf. p. 86, note 7.

pegmate in medio <sup>1</sup> laudavit mihi hic aliquis Pater qui illud solum collegium in provincia nostra vidit et ex ungue leonem agnoscebat. Salutem officiosissimam, si detur occasio, Adm. R. D. Decano, R<sup>d</sup>ls D<sup>ls</sup> Halmial officiali <sup>2</sup>, Leermans cantori et aliis, nobilissimo D<sup>o</sup> de Bejar, D<sup>o</sup> Comperez et per eum D<sup>o</sup> Van Gessel, D. Moreto, cui proxime respondebo, aliis bibliopolis; item D<sup>ll</sup>ls Houtappell, Mechelmans, Bierens aliisque. Pro anima matris R. P. Losson <sup>3</sup> etiam sex sacra dicemus. Sed doleo musicam illi non placere: epistulam eius explicui accurate, postea immersus studiis nostris absolvendis reliqui alteri curam, et quod toties experimur, ut contraria nobis petentibus describantur, et oportet habere patientiam. An vitrum pro reliquiis S. Xaverii sit ad votum? Nos sanctis sacrificiis R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> et omnium nostrorum impense commendo <sup>4</sup>. Parisiis, 24 augusti 1662.

##### 5. Paris, 1<sup>er</sup> septembre 1662 <sup>5</sup>.

Mensis september adest, quo finiunt iubilaeum R<sup>a</sup> V<sup>a</sup> et R. P. Ioannes De Jonghen professor meus, et incipiunt R. P. Praepositus et R. P. Ackerboom; ergo

IVBILANTE P. PETRO VAN DEN BERGHEN MAGNA CANTATE PATRES; et  
IVBILANTI PATRI IOANNI ACKERBOOM DONA FERENTI <sup>6</sup>.

Gaudeant bene nati, fuistis in triumpho Hautappelliano, estis in Mechelmannico. Sequentur festivitates innumerae. Interim nos in laboribus diurnis et fere nocturnis; et iam cursum studiorum per octo aut 9 dies impedivit nimius cursus seu diarrhoea, ob quam a biduo sumpsi medicinam, et iam convalesco. Sabbato clapso peius habui, quando Romani, si ibi contigisset, turbassent R<sup>am</sup> V<sup>am</sup> sua scriptione.

*Interim P. Daniel absolvit menaea Chifletii et Sirmondi. Ut con-*

<sup>1</sup> Cf. L. DÉTREZ, *Un collège sous les jésuites : Bailleul-en-Flandre (1595-1793)*, dans *Annales du Comité flamand de France*, t. XLIII (1942), p. 56.

<sup>2</sup> Le doyen du chapitre cathédral d'Anvers était alors Henri Teller († 1<sup>er</sup> nov. 1662). Cf. P. J. GOETSCHALCKX, *Geschiedenis der kanunniken van O. L. V. Kapittel te Antwerpen (1585-1700)*, p. 281-283. Sur l'official Henri Van Halmale, voir *ibid.*, p. 249-252.

<sup>3</sup> Des trois frères jésuites, Jean-Baptiste, Antoine et André Losson, c'est apparemment le troisième qui est désigné ici; il devait mourir à la maison professe d'Anvers le 18 octobre 1678 (PONCELET, *Nécrologe*, p. 104, note 2; cf. note 19).

<sup>4</sup> Au bas de la page Henschenius a ajouté ce P.-S.: « Ex Hispanis P. Provincialis Castellanus, cui subest Callicia, Legio, Navarra, etc., est operi nostro addictus et modo incitandus. An adhuc aliqua pecuniola superesset? An per D. Moretum aut D. Meursium posset offerri P. Michaeli Godella, quem fidsimum fore arbitror. »

<sup>5</sup> Fol. 181.

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 89, note 7.

<sup>7</sup> Allusion à des bienfaitrices nommées au dernier paragraphe de la lettre précédente. Cf. p. 75, note 4.



*ciplat Ra Va quas hic aestimem gemmas, in maio v. g. sunt ordines sanctorum excusi 82 : ex his 1<sup>o</sup> die duo, scilicet Hieremiae prophetae, cuius elogium idem excusum et ms., tum Bata persae martyris, cuius sola μνήμη excusa, sed elogium habemus ms. 213 columnae. Praeterea habemus 6 ordines, scilicet Philosophi martyris, Isidorae, Sabae martyris in Syco, Sabae episcopi Daphnusiae, Philippi et 7 diaconorum, Bassi. Universim habemus ordines sanctorum in maio, qui desunt in excusis, centum et decem. In iunio centum et quinque, in iulio 95, etc. Sunt ibi aliqua menaea mss. ad ianuam, infra biblia, quae solebat contemnere : videat an similia sint<sup>1</sup>. Habemus tam illustria mss. quam sunt excusa, et tanta mole, si aliqua communia et nullius momenti de prophetis et sanctis maxime notis excipiantur. His addi potest ms. martyrologium Basilii imperatoris, cuius solum martium habemus descriptum, et reliqui 5 menses possunt describi in Crypta Ferrata<sup>2</sup>. De hoc ex 6 mensibus tomo 6<sup>o</sup> Ughelli excusis potest iudicare<sup>3</sup>. Sunt in bibliotheca Mazarini multa menaea, ex his 4 tomos seposui, examinanda cum excusis, descriptis hic, Mediolani, Taurini etc., quae ideo contulimus. Illustriora haec sunt quam latina martyrologia propter elogia et acta varia adiuncta : gemmas ideo et adamantes appellamus, acta sanctorum aurum et argentum, subinde plumbum etc. At quando absoluturi simus ignoro, quia quid lateat Parisiis in bibliotheca regia et tot illustribus necdum licuit videre.*

Adirem D. Verspreet et acciperem 100 luisios, qui faciunt solum 100 patacones, non 300 florenos, nisi francos Parisienses intelligat D. Aelst, quod ante examinandum est, ne alias nimium decipiamur. Solebant procuratores 300 francos quotannis dare, iam petuntur 400, quod omnia hic cara sint. In libris R. P. Sibenii nihil peractum erat, omnia nobis et illi integra<sup>4</sup>. Salutem illi et R. P. Habbelio<sup>5</sup>. D. Morinus mortuus est, uti et P. Arturus<sup>6</sup>. Valdorinum debitum plane aliud est<sup>7</sup>. Ago gratias P. Camargo<sup>8</sup>. Contractum circa annum 1647 prius, quod maxime quaero ; posterius est 13 solum pataconum, si recte memini. *Constitutiones* Calvinii sunt gallice inter libros prohibitos nostros saepius, in 1<sup>o</sup> loculamento post 1<sup>am</sup> fenestram et

<sup>1</sup> Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ces ménées grecs manuscrits qui auraient appartenu à l'ancienne bibliothèque des Bollandistes, à Anvers, et dont Bolland aurait fait peu de cas.

<sup>2</sup> Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xxvi, ms. Bc.

<sup>3</sup> Cf. supra, p. 61, note 1.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 81, note 7.

<sup>5</sup> Il s'agit sans doute du P. Bernard Habbel, provincial du Rhin inférieur (avec résidence à Cologne), depuis 1661. Nos voyageurs avaient pu le connaître à Rome, pendant la récente congrégation générale.

<sup>6</sup> Jean Morin, un des fondateurs de la théologie historique, mourut à Paris en 1659. Le P. Arthur du Monstier, récollet, auteur du *Martyrologium franciscanum*, venait de mourir (1662).

<sup>7</sup> Sur les graveurs Valdor, cf. *Biographie nationale*, t. XXVI, col. 64-79.

<sup>8</sup> C'était le procureur. Voir la lettre précédente et la note 5, p. 89.

in cubiculo interiore parvae bibliothecae<sup>1</sup>. Quis est S. Leo is cuius conversio petitur a P. Van der Veken<sup>2</sup>? Allatii conversio ut diuturna sit requiritur gratia extraordinaria<sup>3</sup>. Petieram solum syllabum historicorum quos post meam absentiam accepisset D. Meursius: quam ineptum misit Lucas famulus! Saltem vult videri aliquid facere.

PP. Labbe et Cossart libenter audiverunt quae scripsit, post totum 1<sup>um</sup> *Conciliarum* excusum aut alias peracturi<sup>4</sup>. Litteras ad P. Nadasi<sup>5</sup> lectas claudat, vel adscribat quae desiderat, et mittat quam primum Romam, ne Vita illa cum magnis expensis describatur. Non cupio mihi mitti imagines nisi gratis, quia portorium imaginis esset 3 aut 4 assium, si non sex<sup>6</sup>, quia 10 asses petuntur pro simplici epistula<sup>7</sup>. Litteras aliorum ad me aperiatur, legatur et substantiam indicet. P<sup>i</sup> Laurentii proxime scribam<sup>8</sup>; iam non licuit exire. Salutem R. P. Praeposito, cui scribo, et aliis patribus, quorum et R<sup>ae</sup> V<sup>ae</sup> sanctis sacrificiis nos commendo<sup>9</sup>. Parisiis, 1 septembris 1662<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> L'*Institutio religionis christianae*, publiée d'abord en latin (1536), fut traduite par Calvin lui-même (Genève, 1554) et maintes fois rééditée.

<sup>2</sup> Le P. François Van der Veken († 1664), théologien de la pénitencerie à Rome, ami et correspondant assidu des Bollandistes. Cf. p. 81, note 3.

<sup>3</sup> Léon Allatius († 1669), qui avait succédé à Holstenius comme préfet de la bibliothèque Vaticane en 1661, s'était montré fort peu complaisant à l'égard des hagiographes anversois. Cf. H. DELEHAYE, *L'œuvre des Bollandistes* (1920), p. 70-72. En parlant ici de sa « conversion », Henschenius veut sans doute rap-peler qu'il finit par adopter à leur égard une attitude moins contrariante.

<sup>4</sup> Le tome 1<sup>er</sup> des *Concilia* ne devait paraître qu'en 1671.

<sup>5</sup> Cf. supra, p. 72, note 8.

<sup>6</sup> Les Bollandistes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle s'intéressèrent beaucoup à la diffusion des images religieuses. Henschenius en parle dans plusieurs autres lettres (p. ex., ci-dessus, p. 78, note 7). Le sujet mériterait une étude particulière. Voir, en attendant, Ferd. PEETERS, *De drukkerij en de boekenwinkel der Bollandisten tijdens de laatste jaren van hun bestaan*, dans *De Gulden Passer*, N. S., t. VI (Anvers, 1928), p. 211-215.

<sup>7</sup> Les envois d'imprimés bénéficiaient donc déjà d'une réduction des tarifs postaux ordinaires.

<sup>8</sup> Le P. Pierre Laurens († 1664). Cf. PONCELET, *Nécrologe*, p. 85.

<sup>9</sup> Au verso, Henschenius a ajouté: « Gratulor R<sup>do</sup> P. Cornelio Hazardt eximios triumphos in suis controversiis, accursum maximum ad collationem. Nonne in festo S<sup>mae</sup> Trinitatis quinque passi deliquim ob multitudinem? Quam praeclare tunc dixit de eucharistia contra haereticos, quam erudite refellit Cabillavii scripta. Haec mihi pleno ore gaudenter narrant qui coram adfuerunt. Mitto R. P. Superiori catalogum eorum qui hic praemia acceperunt cum dramatis seu tragoediae argumento, ut videat quomodo hic convictores honorentur. Praeclare student etiam ducum et aliorum filii etc. » — Sur le P. Corn. Hazart, voir ci-dessus, p. 77, note 10. Le prédicant hollandais Pierre Cabeljauw (1610-1668) avait publié des pamphlets anti-romains.

<sup>10</sup> Avant de quitter Paris, Henschenius écrivit encore à Bolland une dizaine

II. — EXTRAITS DU *Diarium Itineris Romani*  
DE PAPEBROCH <sup>1</sup>.

1. Séjour à Dijon, du 24 juillet au 1<sup>er</sup> août 1662 <sup>2</sup>.

24 iulii, quae dies lunae fuit, sumpto mature prandio abivimus Divionem versus circa meridiem <sup>3</sup>, sed urgenti aestu sitique afflicti admodum sero pervenimus, circa nonam videlicet vespertinam. Postridie P. Chiffletius deduxit nos ad D. Boyer, ex cuius bibliotheca mss. (nam alteram impressorum habet et utramque copiosam) libros aliquot desumpsimus <sup>4</sup>, inter quos singularis fuit codex exiguus Bedae martyrologium primitivum continens, in quo dies vacuos diversa et aliquanto recentior manus impleverat. Quod totum descripsimus <sup>5</sup>. Codices etiam aliquos habuimus a D. de la Mare <sup>6</sup>; sed praecipuus ex ipso P. Chiffletio fructus extitit, qui sua nobiscum omnia liberaliter communicavit, facultate concessa ea in Belgium transferendi.

Ante discessum quoque carthusiam urbi vicinam adivimus vidimusque primorum Burgundiae ducum sepulcra marmorea, quibus nihil augustius elegantiusque exprimere ars possit <sup>7</sup>. In D. Benigni nihil erat quod nos moraretur, sed neque in Claravalle futurum quidquam in rem nostram P. Chiffletius pronuntiabat. Ergo omisso longiori diverticulo, carrucam quae nos Auxerram deveheret conduximus, ita suadentibus nostris; ipsa deinde experientia docti commodiores futuros equos fuisse per regionem montosam saxoso in fundo; quin et quadridui esse dicebatur iter: addito tamen ad constitutum pretium scuto altero effecimus ut intra triduum perveheremur.

de lettres, qui s'échelonnent du 8 septembre au 8 novembre 1662 (ms. 7761, fol. 182-191).

<sup>1</sup> Le journal autographe de Papebroch remplit deux volumes de 287 et 248 pages. De l'ancienne bibliothèque des Bollandistes il est passé à celle des Prémontrés de Tongerlo. La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle (ms. 17671-72, fol. 121-172<sup>v</sup>), qui s'arrête à la fin du premier volume, c'est-à-dire à l'arrivée des voyageurs dans la Ville éternelle. Cf. *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. XI (1927), p. 270, n° 7404.

<sup>2</sup> Ms. autographe, t. II, p. 237-238.

<sup>3</sup> Henschenius et Papebroch venaient de passer une semaine entière à Cîteaux. Comparer la première des lettres d'Henskens reproduites ci-dessus, p. 71.

<sup>4</sup> Sur la bibliothèque du président Bouhier, voir ci-dessus, pp. 70, 74, 76.

<sup>5</sup> Cf. supra, p. 76, note 3.

<sup>6</sup> Cf. ibid., note 4.

<sup>7</sup> Comparer le début de la lettre écrite par Henskens le 17 août 1662 (ci-dessus, p. 79).

2. Voyage de Dijon à Paris, du 2 au 11 août <sup>1</sup>.

Et prima quidem die, quae fuit 2<sup>a</sup> augusti, transivimus circa meridiem S. Sequani oppidum, in quo dum equus reficitur et quiescit, abunde nobis temporis erat ad lustrandum amplius unde loco nomen benedictini ordinis monasterium, si quisquam nos monuisset <sup>2</sup>. Postridie primo mane ex hospitio rusticano digressi, S. Marculphi pagum eius corpore et peregrinatione ad illud frequenti celebrem transivimus <sup>3</sup>; porroque vecti sumus ad S. Reginae aediculam, quam PP. Observantes habent, iuxta quam novum ipsi sibi monasterium construunt, nec longe aedificatur hospitale capax peregrinorum <sup>4</sup>. Ad ingressum aediculae in sinistro latere fons occurrit illo e loco scaturiens ubi creditur martyrium passa, cuius aqua undique expetitur; miraculorum et accurrentium frequentiam multitudo anathematum declarat, earumque officinarum in quibus imagines, rosaria, numismata aliaque huiusmodi venduntur. Acta sanctae nulla extant, sed pro eis S. Margaretae acta circumferuntur, solo nomine mutato, forte ob multarum circumstantiarum similitudinem. Corpus olim Flaviniacum translatus vicinam Benedictinorum abbatiam <sup>5</sup>; Minoritae brachium ostendunt, sed ex Germania acceptum, quod translationem eo factam supponit, quam omnino commenticiam esse viri inter Altissiodorenses docti pro certo habent <sup>6</sup>.

Tertio denique die sacrum fecimus in Noers <sup>7</sup> apud PP. Oratorii matureque Altissiodorum pervenimus; et quoniam occasio carrucae aderat nec facile equi inveniendi credebantur, postero die eadem devehi Pontiniacum volumus Ordinis Cisterciensis monasterium ex primariis unum <sup>8</sup>. Hic S. Edmundi Cantuariensis archiepiscopi corpus ostenditur intra praegrandem ligneam capsam serico exterius interiusque ornatam, quam una cum ambiente podio aeneae sex columnae

<sup>1</sup> P. 238-240.

<sup>2</sup> Saint-Seine-l'Abbaye (arrondissement de Dijon) doit son nom au monastère fondé par l'abbé Sequanus au VI<sup>e</sup> siècle. Cf. COTTINEAU, op. c., col. 2885.

<sup>3</sup> L'église de Gissei-sous-Flavigny (Côte-d'Or) ne possède pas le corps, mais quelques reliques de S. Marcoul. « Depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle..., la fête de la translation des reliques, le 30 avril, amenait... un immense concours de malades et de pèlerins. » H.-M. DUPLUS, *Histoire et pèlerinage de saint Marcoul abbé de Nanteuil* <sup>3</sup> (Gissei, 1924), p. 56. Omission étrange : ce lieu de culte n'est même pas mentionné dans les *Acta SS.*, Mail t. I, p. 70-82 ; t. VII, p. 530-539.

<sup>4</sup> Cf. A. ROSEROT, *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or* (Paris, 1924), p. 6, l. v. Alise-Sainte-Reine.

<sup>5</sup> Flavigny, arrondissement de Semur. Cf. COTTINEAU, col. 1149-1150.

<sup>6</sup> Sur S<sup>te</sup> Reine, ses Actes et son culte, cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 384-385.

<sup>7</sup> Noyers, dans l'arrondissement de Tonnerre (Yonne).

<sup>8</sup> Pontigny, seconde fille de Cîteaux. Cf. M. QUANTIN, *Répertoire archéol. du dép. de l'Yonne* (Paris, 1868), col. 47-49 ; COTTINEAU, col. 2331-2332.



Praemonstratenses ad S. Mariani etiam legendaria erant, sed per absentiam Prioris nihil videre potuimus; itaque tum ea tum alia in vicinis monasteriis et quae describenda relinquebamus commendavimus R. P. Le Blanc rectori, Romae noto et studiis nostris addictissimo<sup>1</sup>. Atque 7 augusti navem conscendimus secundo flumine Parisios tendentem.

Noctem eam in Iuniaco oppido sat commodo duximus<sup>2</sup>. Postridie, omisso sacro, quod Senonensis episcopi istic ditio esset, nostros ab altari per iniuriam arcantis<sup>3</sup>, iter nostrum continuavimus eadem in navi, Pater quidem Godefridus Senonas usque; ego vero ad Villam novam Regis<sup>4</sup> exscensionem feci, Villam Lucentem<sup>5</sup> iturus, persuasus solis quatuor leucis eam distare. Mox didici expertusque sum septem ac bene longas numerandas fuisse; neque vero facile eo per meridianos calores incolumis pervenissem, nisi mulierem pauperem a lignis vendendis redeuntem in asino assequutus, oblatus iumentum qualicumque commoditate usus fuisset ultra viae dimidium. Prior monasterii, vir pius ac doctus, *Historiam Claravallensem* iam paene prelo paratam habens<sup>6</sup>, libenter de operis nostri instituto intellexit, posteroque die, nam tunc serius erat, duxit ad bibliothecam, in qua praeclarum legendarium in tres codices divisum, quos examinavi. Cumque aliud nihil superesset quod magnopere cognoscerem, sumpto prandio, in viam redii Senonas versus, nullam reperiens toto illo quatuor milliarium tractu vini aut aquae potabilis copiam, nisi cum iam ad urbem accederem; ubi reperi P. Godefridum lustrasse omnes tam codices quam reliquias quae erant ea in urbe spectabiles<sup>7</sup>.

Quare brevi somno refecti (nam hora quarta navis solutura dicebatur, quae tamen vix ante septimam discessit) sacrisque peractis,

*saeo Scriptorum S. I. Antverpiae* (ms. 24 de l'actuelle Bibliothèque des Bollandistes). Voir les Actes de S<sup>te</sup> Alpais avec le commentaire du P. De Backer dans *Act. SS.*, Nov. t. II, 1 (1894), p. 167-209.

<sup>1</sup> Le P. Thomas Le Blanc était allé à Rome pour la onzième congrégation générale, en 1661. Il représentait la province de Champagne, dont il était alors provincial.

<sup>2</sup> Joigny, sur l'Yonne.

<sup>3</sup> Louis-Henri de Gondrin, archevêque de Sens depuis 1646, soutint contre les jésuites de son diocèse une lutte acharnée qui dura un quart de siècle. Voir les documents contemporains énumérés par le P. Pierre Bliard au t. XI (Paris, 1932) de SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, col. 1044-1047.

<sup>4</sup> Villeneuve-sur-Yonne.

<sup>5</sup> Vauluisant. Lire *Vallem* au lieu de *Villam*. Cf. p. 80 et note 6.

<sup>6</sup> L'*Historia Clarevallensis* de Dom Claude Maillet ne semble pas avoir vu le jour. Cf. J., M. CANIVEZ, *Auctarium D. Caroli de Visch ad Bibliothecam Scriptorum S. O. Cisterciensis* (Bregenz, 1927; extr. de la *Cistercienser-Chronik*), p. 24.

<sup>7</sup> Voir ci-dessus, p. 80, le récit d'Henschenius.



post longam expectationem inde solvimus ac Melodunum <sup>1</sup> adnavigavimus, ubi acta sat commode nocte, postridie 11 augusti Parisios appulimus, ac deducente D. Ferrario mercatore Lugdunensi <sup>2</sup>, qui filium ac fratrem uxoris Camberii habebat in Societate nostra, ingressi domum ibidem professorum ad S. Ludovici <sup>3</sup>, tandem coepimus a longioris peregrinationis labore respirare.

### 3. Séjour à Paris, du 11 août au 9 novembre 1662 <sup>4</sup>.

Inaudierat de adventu nostro D. Allegambe, qui postero mox die adfuit suam nobis operam oblaturus; adfuit etiam ex collegio statim post prandium P. Labbe, nosque iam ad egressum accinctos primum deduxit ad D. Antonium Wyon d'Herouvalle, studiorum nostrorum aestimatorem praecipuum, qui multum nobis commodare et posset et vellet <sup>5</sup>. Deinde ad collegium Claromontanum, in cuius primo ingressu obvium habuimus D. de Lannoy, virum doctum et acrem, vulgo dictum *le dénicheur des saints*, quod receptas vulgo de sanctis traditiones animosius exagitet <sup>6</sup>. Salutavimus deinde P. Cossaert, P. Vavasseur <sup>7</sup>, et in bibliotheca reperimus P. Rapin, pastoritio carmine scriptoque de eodem opusculo celebrem <sup>8</sup>; quin et D. vicecomitem de Turraine, qui eo forte advenerat, nepotulum suum ducis Bullionii filium in convictu commorantem visurus <sup>9</sup>.

13 <sup>10</sup>, novitiatum adivimus salutatum P. Thyrault veterem amicum, invitatiue ad prandium a rectore declinare non potuimus quin saltem in alteram dominicam addiceremus venturos <sup>11</sup>. Post meridiem, cum in collegio ageremus de transferendis ad nos variis libris qua excusis qua mss<sup>12</sup>, incidit P. Cossartio petere: quin potius ipsi ad collegium migraremus, habituri promptiora omnia propiusque abfuturi a bibliothecis propemodum omnibus. Placuit consilium, quod postridie, annuentibus superioribus, exequutioni mandatum,

<sup>1</sup> Melun (Seine-et-Marne).

<sup>2</sup> Ce marchand de Lyon est appelé Ferrara (ou Ferrarus) dans les lettres d'Henschenius, ci-dessus, pp. 81, 83, 85.

<sup>3</sup> L'église de la maison professe était dédiée à S. Louis roi de France. Elle s'appelle aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis.

<sup>4</sup> P. 240-243.

<sup>5</sup> Voir ci-dessus, p. 82 et notes 1-3.

<sup>6</sup> Cf. p. 83 et note 2. Papebroch a aussi écrit *Lannoy* pour *Launoy*.

<sup>7</sup> Le P. Cossart est nommé plusieurs fois par Henschenius, ci-dessus, pp. 82, 83, 85, etc. Le P. François Vavasseur († 1681) composa un grand nombre de poésies et de discours en latin. Cf. SOMMERVOGEL, t. VIII, col. 499-508.

<sup>8</sup> Le P. René Rapin († 1687) venait de se rendre célèbre par ses *Eclogae sacrae* (Paris, 1659). L'ouvrage se terminait par une *Dissertatio de carmine pastorali*.

<sup>9</sup> Cf. supra, p. 82, avec la note 7. Au lieu d'*in convictu*, Papebroch avait d'abord écrit: *inter convictores*.

<sup>10</sup> Le 13 août.

<sup>11</sup> Henschenius parle aussi du P. Thiersault (ci-dessus, p. 83).

adita tamen prius cardinalis Mazarini bibliotheca, quod eo nobis ducem se offerret P. Petigot, ducis Mazarini familiaris cum eoque brevi in Alsatiâ profecturus <sup>1</sup>. Eadem occasione vidimus etiam P. Combefis, qui nobis omnem operam addixit et reipsa humaniter exhibuit <sup>2</sup>.

*15 dies fuit Virgini Assumptae sacer; hunc domi egimus. Nec defuit quod ageremus, cum isthic haberemus insigne synaxarium ms. <sup>3</sup> ex quo et menseis a P. Chiffletio Divione sumptis quamplura colligi possint in menseis excusis desiderata, quorum indicem nobis contexere coepimus, usui deinceps futurum ad omnia quae hoc in genere manu scripta occurrerent <sup>4</sup>; et vero in iis quae iam habebamus tanta reperta est rerum describendarum copia ut ad sequentis initium mensis in ea exhaurienda mihi fuerit laborandum, toto illo tempore quod domi habuimus exinde plurimum ob incommodam P. Godefridi, de qua paulo post, valetudinem.*

16, solemnissima fuit in collegio disputatio, theses sustinente nobili adolescente, quas sororis suae marito D. de Colbert, primo hoc tempore regis regnique ministro, dedicabat <sup>5</sup>.

17, rhedam nobis P. Lebarc curavit qua ad S. Dionysii veheremur <sup>6</sup>, sed praeter augustissimum templum, monumenta regum thesaurumque ditissimum sane ac regum nihil eo die videre potuimus, cum vix satis ad reditum superesset lucis. *Biduo sequenti in menseis laboratum.* Dominica pransuros ad novitiatum ex conducto traxit.

22, post examinata bibliothecae Mazarinianae manuscripta divertimus ad D. Leonardi bibliopolam, Bruxellis natum et hic inter praecipuos suae professionis aestimatum, qui eadem occasione D. Anizon Lugdunensem, Bellerum Duacensem bibliopolas et huius fratrem ex Hispania reducem ac D. Moreti filium Balthazarem cum altero Parisiensi bibliopola ad prandium invitarat, habuitque magnifice <sup>7</sup>. Surgentes a mensa ad S. Victoris duxit, divitisque abbatiae

<sup>1</sup> Voir p. 84, note 4; cf. p. 78, fin de la note 7.

<sup>2</sup> Cf. p. 84, note 1.

<sup>3</sup> Le « synaxaire de Sirmond », mentionné au commencement de cet article, p. 61, avec la note 2.

<sup>4</sup> Cet index des ménées imprimés a été conservé; cf. p. 62 et note 5.

<sup>5</sup> Comparer le passage correspondant de la lettre d'Henschenius, ci-dessus, p. 85 et note 4.

<sup>6</sup> Nous n'avons pas réussi à identifier ce P. Lebarc, qui n'était peut-être pas un jésuite.

<sup>7</sup> Dès le 12 août, nos deux voyageurs étaient allés saluer, place Saint-Jacques, les libraires Léonard et Cramoisy, comme le rapporte Henskens (ci-dessus, p. 82). Laurent Anisson, imprimeur lyonnais, édita en 1677 la *Bibliotheca maxima veterum Patrum*, en 27 in-folio. Balthazar Beller, imprimeur et libraire à Douai, succéda à son père, qui portait le même prénom. Balthazar Moretus, troisième du nom, n'avait que 16 ans.



Combefis eo missis fuimus ad suum conventum abducti amiceque ac frugaliter habiti<sup>1</sup>.

26, S. Ludovici festum agebatur nec potuimus declinare quin ad domum professam iremus, ubi et celebravimus et prandium cum multis e collegio sumpsimus, eramusque solemnes vespervas audituri<sup>2</sup>, nisi P. Godefridum alvi iam sero laxantis tormina domum subito repetere compulissent. Ad complures dies fluxus hic tenuit, admodumque debilitavit quidem, sed abundanti bila congestisque per iter humoribus expurgavit<sup>3</sup>. Quo tempore nec ego ita valui ut tot dierum quies non fuerit mihi admodum opportuna, avertenda cuius principia sentiebam invaletudine. Et habet hoc aer aquaeque parisienses ut adventantibus praesertim aestivo tempore, si ventrem non solvant, febrem aut malignam aut diuturnam causent; unde consilium nobis fuerat Antverpia ab expertis transmissum, ut advenientes nobis vel sanguinis minutione vel stomachi curata evacuatione consulere-mus<sup>4</sup>. Quod tamen ut necessarium imo utile nobis per dies caniculares crederemus non potueramus inducere animum.

1 sept., cum P. Godefrido, qui pridie abstergendis faecium reliquias medicinam sumpserat, iam satis valido Gentiliacum<sup>5</sup> iturus postridie, iterato potionem sumpsit neque ex eo quidquam ille amplius passus incommodi est; simili fortuna et valetudine ego quoque usus sum circa primum octobrem. Porro ab initio huius mensis usque ad finem alterius ita omne tempus occupatum habuimus a primo mane in seram vesperam ut nullo modo vacaverit annotare quid quoque die gestum fuerit.

Ex collectaneis P. a S. Martino Bernardini reformati<sup>6</sup>, ex mss. Patrum Caelestinorum<sup>7</sup>, ex collectaneis D. du Chesne<sup>8</sup> aliisque

<sup>1</sup> Le couvent des Jacobins réformés où résidait Combefis était voisin de la rue Saint-Honoré. Sur sa bibliothèque, voir DELISLE, *Cabinet des manuscrits*, t. II, p. 245-246.

<sup>2</sup> S. Louis IX était le patron de la maison professe.

<sup>3</sup> Comparer la lettre 5 d'Henskens, ci-dessus, p. 90.

<sup>4</sup> Les deux remèdes de l'époque : *saignare, purgare*, dans le latin de Molière. Cf. ci-dessus, p. 85, un passage parallèle dans une lettre d'Henschenius.

<sup>5</sup> Gentilly, arrondissement de Sceaux, non loin des murs de Paris. Le collège de Clermont y avait sa maison de campagne. DUPONT-FERRIER, t. I, pp. 93, 115, 432; t. III, p. 203-208.

<sup>6</sup> Jean de Saint-Martin, moine feuillant, avait écrit d'Amiens, en 1639-1642, plusieurs lettres à Bolland (Bruxelles, Bibl. royale, ms. 8182-90, fol. 143-155). Cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxvi; C. DE VISCH, *Bibliotheca scriptorum S. Ordinis Cisterciensis*<sup>2</sup> (Coloniae, 1656), p. 227.

<sup>7</sup> Les Célestins de Paris avaient une bibliothèque importante. Cf. *Act. SS.*, *ibid.*; DELISLE, t. c., p. 248-250.

<sup>8</sup> André Duchesne, historiographe du roi († 1640), avait communiqué à Bolland beaucoup de textes hagiographiques; voir la « Praefatio generalis » des *Acta SS.*, Jan. t. I, p. XLIII A.

aliunde subministratis codicibus per D. d'Herouval, rerum nostrarum zelosissimum fautorem <sup>1</sup>, pluribus simul scriptoribus occupandis materiam nacti, sub initium octobris toti esse coepimus in graecis : et quidem quae in bibliotheca Mazarina supererant P. Combefis commisimus ; in bibliotheca Cancellarii <sup>2</sup> quidquid minoris molis ex variis erat codicibus desumendum biduo triduove excepimus. Codicem unum pervetustum 360 foliorum, qui totus describendus erat <sup>3</sup>, ut efferre liceret supplici libello impetratum praeter spem <sup>4</sup> ; nemini hactenus neque Domino a Marca petenti ea facultas obtigerat <sup>5</sup>. Quem codicem dum ego domi residens improba assiduitate describo, P. Godefridus aliorum usus humanitate visitationes necessarias absolvit ; nam egit cum bibliopolis quae agenda supererant ; adeo ut ante finem octobris discessuri fuerimus, nisi rebus aliis iam paene absolutis facultas a R<sup>mo</sup> Lucionensi episcopo diu exspectata ac demum desperata adfuisset describendi ex bibliothecae regiae codicibus quae nobis necessaria forent <sup>6</sup> ; quod intra decem dies factum ; nec enim, quamvis multum quaesitus, inveniri Parisiis potuit qui graeca ex mss<sup>is</sup> transcriberet <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Sur Antoine Vyon d'Hérouval, voir ci-dessus, pp. 82 et 97.

<sup>2</sup> La bibliothèque de manuscrits rassemblée par le chancelier Séguier, transmise par voie d'héritage à son petit-fils le duc de Coislin, évêque de Metz, et léguée par celui-ci aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, fut déposée au cours de la Révolution à la Bibliothèque nationale. Cf. R. DEVREESE, *Le Fonds Coislin* (Paris, 1945), p. 1.

<sup>3</sup> Il s'agit du ms. Séguier 5, aujourd'hui Coislin 303, du x<sup>e</sup> siècle (*Catal. Graec. Paris.*, p. 311-312 ; DEVREESE, op. c., p. 286-288). De la copie de Papebroch, achevée en seize jours (cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxvi), il subsiste des fragments dans les mss. 192, 193 et 194 de la bibliothèque des Bollandistes, ainsi que dans le n° 18864-74 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (*Catal. Graec. Germ.*, pp. 220, 227, 235 et 236).

<sup>4</sup> Grâce à l'intervention du P. Annat, comme nous l'apprend ailleurs Papebroch (*Act. SS.*, Mart. t. I, p. xxxvi ; t. III, p. 166 R). Cf. H. OMONT, dans *Revue des Bibliothèques*, t. I (1891), p. 467-468.

<sup>5</sup> S'agissait-il du célèbre Pierre de Marca, écrivain gallican et ministre d'État, qui venait de s'éteindre, le 29 juin 1662, quelques jours après avoir été promu archevêque de Paris ?

<sup>6</sup> Nicolas Colbert, devenu évêque de Luçon en 1661, conservait encore le titre de garde de la librairie du roi, bien que son frère le ministre en eût l'entière direction. DELISLE, op. c., t. I, p. 264.

<sup>7</sup> S'il était impossible de dénicher à Paris un seul copiste capable de transcrire des textes grecs, il n'était guère plus facile d'en trouver un bon pour copier les manuscrits latins. Qu'on en juge par ce passage d'une lettre écrite par Henskens à Bolland le 29 septembre 1662 : « Habuimus scriptores tres, unum in S. Germano, qui pro D. Dacherio et decano Noviomensi scribebat, et habet pro folio asses 8, sed tam late scribit ut sumptus nimium excrescant ; debui 17 florenos dare pro aliquot vitis, quas cum lacunis multis dedit, ut nolim amplius





- Blémur, Eustache Bouette de, O.S.A. 85.  
*Blocklandt* = *Van Blocklandt*.  
 Bois-le-Duc 87.  
*Bolland, Jean* 71-72, 79, 89-91.  
*Boucher, Claude* 83.  
 Bouette de Blémur = Blémur.  
 Bouhier 74, 76, 93.  
 Bouillon, Emm.-Théodose de 82, 97.  
 Bourgogne (ducs de) 93.  
 Boyé, Boyer = Bouhier.  
 Brabant 74.  
*Breuil, Charles de* 88.  
*Briet, Philippe* 86.  
*Brisacier, Jean* 81, 83-84, 97.  
 Bruxelles 84, 87, 98.  
 Cabeljauw, Pierre 92.  
*Caimo, Alexandre* 73.  
 Calixte (S.) 95.  
 Calvin 91-92.  
*Camargo* = *De Camargo*.  
 Cambrai 87.  
*Campion, Guillaume* 77, 83, 87.  
*Canaye, Jean* 83.  
 Carnes 76.  
*Castille (le Provincial de)* 90.  
*Castillon, André* 85.  
 Célestins 100.  
 Chalon-sur-Saône 71-72.  
 Chambéry 81, 97.  
 Champagne 84.  
 Champmol 79, 93.  
 Charles II d'Angleterre 78.  
 Charles le Téméraire 79.  
 Charon, beau-frère de Colbert 85.  
 Chartreux 79, 93.  
*Chifflet, Pierre-François* 74-76, 85, 88, 90, 93, 98.  
 Cicéron 77.  
 Cisterciens. Voir Cîteaux, Clairvaux, Lannoy, Pontigny, Saint-Martin, Ughelli, Vauluisant.  
 Cîteaux 71-72, 74, 89, 93.  
 Clairvaux 74, 76, 80, 93, 96.  
*Clercq, P. de* = *Le Clercq*.  
*Clermont (collège de)* 82-86, 88, 97-100.  
 Cluny 74, 77.  
*Cocx* = *Cox*, Colbert, Jean-Baptiste 85, 98.  
 Colbert, Mgr Nicolas 101.  
 Cologne 75, 79, 88.  
 Colombe (S<sup>te</sup>) 80.  
 Combefis, François, O. P. 83-84, 98, 100-101.  
 Compèze, d'Anvers 73, 78, 86, 88, 90.  
 Cools, Adrien 86-87.  
*Cordier, Balthazar* 75.  
*Cordier, Jean* 72, 77, 84.  
*Corel (Corret), Jacques* 84-85, 89.  
*Cossart, Gabriel* 82-83, 85, 87, 92, 97, 102.  
*Cox (Cocx), Philippe* 78.  
 Cramoisy, libraires 75, 82, 85, 98.  
*Crombach, Hermann* 88.  
 Dacherius = Achery.  
*Damman, Jacques* 86.  
 Damy, Louis-Noël 95.  
*Darcy (Darslé), Jean* 83.  
*De Camargo, Louis* 89, 91.  
*De Cleyn, François* 88-89.  
*De Ghersem, Pierre* 77.  
*De Jonghe, Jean* 89-90.  
*De Smidt* = *Smits*.  
 Dijon 72, 74, 76-77, 79, 89, 93, 98.  
*Diligendus* = *Lingendes, Cl. de*.  
 Dominicains 99. Voir Combefis.  
 Douai 87, 98.  
*Du Breuil* = *Breuil, Ch. de*.  
 Duchesne, André 100.  
 Du Cheval, avocat à Dijon 76.  
*Du Fresne, Michel* 84.  
 Du Monstier, Arthur, O. M. 91.  
 Eckergheim 102.  
 Edmond Rich (S.) 80, 94-95.  
*Engelgrave, Henri* 89.  
*Ensisheim* 78.  
 Espagne 90, 98.  
*Falleure* 84.  
 Ferrara (ou Ferrary), marchand lyonnais 81, 83, 85, 97.  
*Ferrary, Benoît* 81.  
 Flandre 75, 82-83.  
 Flavigny 94.  
 Flavitus (S.) 80.  
 Florus 76.  
*Flouet, Frédéric* 72.

- France 74, 77.  
 Franciscains 91, 94.  
*François Xavier* (S.) 90.  
*Fresne, M. de = Du Fresne, M.*  
 Galice 90.  
*Gallo-Belge* 85.  
*Gallois, Jean* 77.  
 Gênes 73.  
 Genève 78.  
*Gentilly* 88, 100.  
 Germain d'Auxerre (S.) 95.  
*Gersem = De Ghersem.*  
 Gilles de Rome 73.  
*Gillis, Roger* 72.  
 Giséy-sous-Flavigny 94.  
 Godella, Michel (S. J. ?) 90.  
 Gondrin, Mgr L.-H. de 96.  
 Gravelines 102.  
 Grottaferrata 91.  
*Grumel, Guillaume* 78.  
 Haarlem 77.  
*Habel, Bernard* 91.  
 Hal 87.  
 Halmal = Van Halmale.  
 Hannoni, à Anvers 73.  
*Hazart, Corneille* 77, 92.  
*Henschenius, Godefroid* 71, 75, 96, 98, 100-101.  
*Henskens, Pierre* 75, 79, 86.  
 Hérouval = Vyron d'Hérouval.  
 Hierat, Antoine, libraire à Cologne 75.  
 Hollande 72-73, 78.  
 Hoorenbeecq 87.  
 Houtappel, Anne 75, 90.  
*Ignace* (S.) 77, 79.  
 Irénée (S.) 95.  
 Isidora (S<sup>te</sup>) 91.  
 Jacques de Voragine 76.  
 Jean sans Peur 79.  
 Jérémie 91.  
 Joigny 96.  
 Justel, Christoffe 82.  
*Labbe, Philippe* 76, 82-83, 85, 87, 92, 97, 102.  
*La Falvère, François de* 84.  
 La Hale, Nicolas de 89, 102.  
 La Haye 78.  
*Lallemant, Charles* 83-84.  
 La Mare, Philibert de 76, 93.  
 La Meilleraie, Armand de 78, 84, 98.  
*Langlois, Hubert* 78.  
 Langres 74, 77.  
 Lannoy, Jacques de, O. Cist. 72.  
 Lannoy, Lannoil filius 78, 89.  
 Lannoy = Launoy.  
 La Poterie, François de 83-84.  
 Launoy, Jean de 83, 97.  
*Laurens, Pierre* 92.  
 Lebarc (S. J. ?) 98.  
*Le Blanc, Thomas* 79-80, 95-96.  
*Le Clercq, Pierre* 81, 85.  
 Leermans, chantre à Anvers 90.  
*Le Failleux, François* 72.  
*Le Loup, Pierre-François* 72.  
*Le Moleur, François* 72.  
*Le Moyne, Pierre* 102.  
 Leo S. 92.  
 Léon en Espagne 90.  
 Léonard, Frédéric, libraire à Paris 75, 82, 87-88, 98.  
 Le Roy, Jean 102.  
*Lescalopier, Pierre* 77.  
 Le Venier, Pierre 79, 95.  
 Lille 87.  
*Lingendes, Claude de* 86.  
 Livourne 72.  
*Losson, André* 90.  
 Louis IX (S.) 89, 97, 100.  
 Louis XIV 78.  
 Louis, le dauphin 88, 99.  
 Loup (S.) 80.  
 Louvain 102.  
 Luc, domestique des Bollandistes 92.  
 Luçon 101.  
 Lyon 72, 75, 77, 79, 83, 98.  
*Machault, Jacques de* 82.  
*Macao (vigne romaine)* 87.  
 Mages 88.  
 Maillet, Claude, O. Cist. 96.  
*Maimbourg, Louis* 86.  
 Malines 87.  
 Mancini = Mazarin (le duc de).  
 Marca, Pierre de 101.  
 Marchesi, François, Oratorien 81.  
 Marcoul (S.) 94.  
 Marguerite (S<sup>te</sup>) 94.

- Marionnelz, Henri* 74, 79.  
*Marischal, Marie* 76.  
*Mathoud, Hugues, O.S.B.* 80.  
*Mayence* 87.  
*Mazarin, le duc de* 78, 84, 98.  
*Mazarine (bibliothèque)* 83, 88-89, 91, 98-99, 101.  
*Mechaut = Machault.*  
*Mechelmans, M<sup>lle</sup>, a Anvers* 90.  
*Médard (S.)* 74.  
*Melun* 97.  
*Meursius, imprimeurs* 87-88, 90, 92.  
*Milan* 73, 87, 91.  
*Moretus, imprimeurs* 74-75, 87-88, 90, 98.  
*Morin, Jean* 91.  
*Mouret, Jean* 83, 97.  
*Nadasi, Jean* 72, 92.  
*Naples* 82.  
*Naudé, Gabriel* 83.  
*Navarre* 90.  
*Noyelle, Charles de* 88.  
*Noyers* 79, 94.  
*Noyon* 89, 101-102.  
*Nuits (Côte-d'Or)* 71.  
*Oliva, Jean-Paul* 88.  
*Oratoriens* 79, 94. Voir *Barnabeo, Marchesi, Rinaldi.*  
*Orléans, Philippe duc d'* 84.  
*Pallavicino, Hortensius* 87.  
*Papebroch, Daniel* 71, 76, 80, 82, 84, 87, 90, 93 ss.  
*Paris* 73, 75-78, 81-92, 97-102. *Saint-Germain* 101; *Saint-Victor* 85, 88, 98.  
*Paris, Collège = Clermont; Maison professe* 81, 83-84, 97, 100; *Noviciat* 83, 88, 97-98.  
*Paulin de Nole (S.)* 75.  
*Pérouse* 81.  
*Perry, Claude* 72, 74.  
*Petitot, Nicolas* 84, 98.  
*Philippe diacre (S.)* 91.  
*Philippe le Bon* 79.  
*Philippe le Hardi* 79.  
*Philippe d'Orléans* 84.  
*Philosophe m. (S.)* 91.  
*Pont-à-Mousson* 77.  
*Pontigny* 77, 79-80, 94.  
*Prémontrés* 73, 80, 96.  
*Prost, libraire à Lyon* 75.  
*Raden, Grégoire* 72.  
*Ragon, Jean-Baptiste* 81.  
*Rampat, de Louvain* 102.  
*Rapin, René* 97.  
*Raynaldus = Rinaldi.*  
*Reims* 80, 87.  
*Reine (S<sup>te</sup>)* 79-80, 94.  
*Renterghem = Van Renterghem.*  
*Rhaban Maur* 75.  
*Rhénanie* 84.  
*Richard (Claude?)* 84.  
*Rinaldi, Odoric* 73.  
*Rivira = Ter Rivieren.*  
*Roelants* 87.  
*Rois mages* 88.  
*Rome* 81-82, 84, 86-87, 92, 96.  
*Rouen* 87, 102.  
*Roy, Louis* 81.  
*Sabas év. (S.)* 91.  
*Sabas m. (S.)* 91.  
*Saint-Amand* 87.  
*Saint-Denis* 85, 88, 98.  
*Saint-Martin, Jean de, O. Clst.* 100.  
*Saint-Seine-l'Abbaye* 94.  
*Schellebroot, Jacques* 81.  
*Séguier, le chancelier* 101.  
*Seine* 81, 96-97.  
*Seine (S.)* 94.  
*Sens* 77, 80, 96.  
*Sibenius (Siboons?)* 81, 87, 91.  
*Sigérie* 88, 99.  
*Sigismond (S.)* 88.  
*Sirmond, Jacques* 84-85, 90, 98.  
*Sixte (S.)* 95.  
*Smits, Gilles* 89.  
*Stortentuin, d'Anvers* 78.  
*Syboons, Remi. Voir Sibenius.*  
*Teller, Henri, doyen du chapitre cathédral d'Anvers* 90.  
*Ter Rivieren (Deurne)* 71, 85, 89.  
*Teschenmacher, Werner* 82.  
*Thiersault, Guillaume* 83, 97.  
*Thomas d'Aquin (S.)* 75.  
*Timmerman* 102.  
*Tongerloo* 73.

- Tournai 84, 87.  
 Tours, collège 84.  
 Trèves, noviciat 84.  
 Troyes 80.  
 Turenne 82, 97.  
 Turin 91.  
 Ughelli, Ferdinand 73, 91.  
 Ursule (S<sup>ie</sup>) 88.  
 Usuard 76.  
 Utrecht 78.  
 Valdor, graveurs 91.  
 Van Blocklandt, Jean 86.  
 Van den Berghe, Pierre 73, 75, 86-87, 89-90, 92.  
 Van der Veken, François 81, 92.  
 Van Duppen, Remi 75, 86, 89.  
 Van Ghessel, d'Anvers 73, 86, 90.  
 Van Halmale, Henri, official 90.  
 Van Meurs = Meursius, imprimeur.  
 Van Renterghem, Jean 86.  
 Van Werden, marchand à Anvers 81.  
 Vauluisant 80, 96.  
 Vavasseur, François 97.  
 Venier = Le Venier.  
 Verspreet 91.  
 Vignier, Jacques 77.  
 Villeneuve-sur-Yonne 96.  
 Viole, Georges, O.S.B. 80, 95.  
 Wyon (Wion) d'Hérouval, Antoine 82, 97, 101.  
 Wigmore = Campian.  
 Wilheim, Alexandre 89.  
 Wion (Wyon) d'Hérouval = Wyon d'Hérouval.  
 Yonne 80-81, 96-97.  
 Zoccoly, Jean 84.

UN OPUSCULE INÉDIT DU CARDINAL BESSARION

## LE PANÉGYRIQUE DE SAINT BESSARION

### ANACHORÈTE ÉGYPTIEN

Le nom sous lequel mon illustre concitoyen, le cardinal Bessarion († 1472 <sup>1</sup>), est connu dans l'histoire n'est pas celui qu'il reçut au baptême <sup>2</sup>, mais bien celui qui lui fut imposé lorsqu'il se fit moine <sup>3</sup>. Devenu le serviteur et le dévot client <sup>4</sup> de S. Bessarion, il entreprit de composer en l'honneur de son nouveau patron non pas une Vie complète <sup>5</sup>, mais un bref encomion <sup>6</sup> destiné à nourrir sa propre piété <sup>7</sup> et à porter au bien ses auditeurs éventuels <sup>8</sup>. Plus tard, vers 1444 <sup>9</sup>, quand il réunit en un seul corpus

<sup>1</sup> La date de naissance de Bessarion doit se situer vers 1401, à cause de l'âge canonique requis pour le diaconat (25 ans) et le sacerdoce (30 ans); or Bessarion a reçu le premier de ces ordres en 1426 et le second en 1431.

<sup>2</sup> Probablement Basile, car c'est le nom qu'il donne à son filleul, le fils d'Amiroutzès (P. G., t. CLXI, col. 726 c). Cf. R. LOERNERTZ, O. P., *Pour la bibliographie du cardinal Bessarion*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, t. X (1944), p. 123. Le nom de Jean, qu'on lui attribue parfois (L. BRÉHIER, art. *Bessarion*, dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. VIII, col. 1181), est sans doute fautif; car la règle de l'identité des initiales était assez rigoureuse. Ainsi S. Athanase I<sup>er</sup>, patriarche de CP. (1289-1293 et 1304-1310), eut trois noms successifs: Alexis au baptême, Acace quand il devint rhasophore et Athanase comme mégaloschème (cf. H. DELEHAYE, *La Vie d'Athanase I<sup>er</sup>*, dans *Mélanges d'arch. et d'hist. de l'École franç. de Rome*, t. XVII, 1897, p. 49). Voir aussi *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 153, note 4; t. LIV, p. 69, note 2.

<sup>3</sup> Sur l'initiation à la vie monastique et ses degrés voir, dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. V, col. 107-110, l'article *Athos* de C. Korolevskij.

<sup>4</sup> οἰκέτης, λάτρης, dit-il lui-même au § 23, ci-dessous, p. 133.

<sup>5</sup> Τί γὰρ δεῖ καταλέγειν ἕκαστα τῶν ἐκείνου πειρᾶσθαι καλῶν; ... Οὐδὲ τοῦτο προθέμενος, ἀνοθεν τὰκείνου καταλέγειν ἀκριβῶς διὰ πάντων (§ 15).

<sup>6</sup> μικρὰ ὑμνήσαντας (§ 1).

<sup>7</sup> ἡμῖν δ' αὐτοῖς χαριουμένους ... ὅσα ἐμποιεῖν οἶδεν ἀγιασμόν (§ 1); cf. aussi le § 23 en entier.

<sup>8</sup> τὸν ἀκροατὴν ... πρὸς οὐρανὸν μεθιστᾷ (§ 1).

<sup>9</sup> Date du dernier écrit contenu dans le codex Marcianus graecus 533.

ses œuvres classées dans l'ordre chronologique<sup>1</sup>, il plaça en tout premier lieu cet éloge de S. Bessarion, dans lequel nous sommes donc en droit de reconnaître les prémices de son activité littéraire<sup>2</sup>.

Après s'être excusé de son audace à écrire la Vie d'un si grand saint (§ 1), il fait l'éloge de l'Égypte, patrie de son héros (§ 2); il expose ensuite sa première éducation à la maison et à l'école (§ 3), sa prompte obéissance à l'appel de Dieu (§ 4), avec l'aide duquel il élève contre le Malin des trophées admirables, grâce à l'exercice de toutes les vertus : force, tempérance (§ 5) et prudence. A l'exemple de Moïse et du Christ séjournant au désert, il se retire à Scété (§ 6), dont il fait sa demeure et son lieu de prière (§ 7). On peut facilement imaginer les combats qu'il doit y soutenir contre les démons, mais il en sort vainqueur et dompte sa chair par la prière et le jeûne (§ 8). Plutôt que de vivre sous un toit (§ 9), il erre comme un oiseau, sans aucun souci, se confiant à Dieu (§ 10). Il pratique héroïquement le jeûne, notamment en restant une fois 40 jours debout à prier au milieu des ronces (§ 11), le silence extérieur ou intérieur (§ 12) et la charité fraternelle (§ 13), qui l'amène à se faire lui aussi maître de perfection (§ 14). L'auteur s'arrête ici dans l'énumération des vertus; son but n'est pas d'épuiser le sujet. Cependant il devra ajouter quelques miracles, témoignages de la faveur de Dieu (§ 15). Le saint change l'eau de la mer en eau potable (§ 16), fait tomber à plusieurs reprises la pluie en période de sécheresse (§ 17), marche sur les eaux du Nil (§ 18), arrête le soleil dans sa course (§ 19), chasse le démon à son insu (§ 20). Enfin, plein de jours, il s'en va

<sup>1</sup> Les mots de la préface de Bessarion au fol. 1<sup>v</sup> du Marcianus 533 : *ἐφεξῆς ἀεὶ τοῦ χρόνου προβαίνοντος*, laissaient déjà supposer que les œuvres y étaient rangées suivant l'ordre d'ancienneté. Le P. Loenertz, l. c., en a fait la preuve définitive. La préface de Bessarion a été publiée par Sp. Lambros dans son *Néος Ἑλληνομνήμων*, t. III (1906), p. 12-14, ainsi que la table des matières du codex (fol. 2-2<sup>v</sup>). Ce pinax omet entre les nos 27 et 28 la lettre τῷ σοφῷ Θεοδώρῳ (inc. *Ἄ μὲν περὶ τῆς ἀκρισίας*), du fol. 166-167. L'omission n'est signalée ni par Sp. Lambros, l. c., ni par Mgr Chrysanthé, métropolite de Trébizonde, dans sa monumentale *Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος* (= *Ἀρχαῖον Πόντον*, t. IV et V, Athènes, 1936), p. 291-293, ni même par L. Mohler, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, t. I (Paderborn, 1923), p. 52, qui a cependant publié la lettre au t. III du même ouvrage : *Aus Bessarions Gelehrtenkreis* (Paderborn, 1942), p. 485, et y cite parmi les mss. utilisés le Marc. gr. 533.

<sup>2</sup> Comparer les mots suivants de la préface de Bessarion au codex 533 : *ἔτι νέφθοντι καὶ ἄρτι πρώτης ἡμένης τῆς περὶ τὸ συγγράμην γυμνασίας* (cf. Sp. Lambros, l. c.).



contempler Dieu face à face (§ 21). Suit une brève comparaison avec Moïse, Josué, Élie et le Précurseur (§ 22). Une prière du jeune moine à son saint patron termine l'encomion (§ 23).

Bessarion ne dit pas un mot des sources où il a puisé. Mais il suffit de lire dans les ménées les deux synaxaires consacrés à S. Bessarion, le 20 février<sup>1</sup> et le 17 juin<sup>2</sup>, pour constater qu'il a pu y trouver presque tous les renseignements qu'il a mis en œuvre. Ainsi les § 3 et 4 dépendent de la première partie du synaxaire du 20 février; les § 5, 6, 7 et 10, de celui du 17 juin; le § 11 est une refonte en une seule narration des deux récits de la fin du 17 juin, combinés avec le récit parallèle du 20 février. Les miracles des § 16, 17, 18 et 19, ainsi que la comparaison du § 22 se retrouvent dans la seconde partie du synaxaire du 20 février. Il est à noter que Bessarion emploie parfois exactement les mêmes termes que les synaxaires<sup>3</sup>.

Cependant deux passages de notre panégyrique n'en proviennent certainement pas: l'épisode du § 9 et le miracle du § 20. Bessarion les aurait-il empruntés à la collection alphabétique des *Apophtegmata Patrum*, où ils se lisent tous les deux, avec une dizaine d'autres sentences, sous la rubrique *Περὶ τοῦ ἀββᾶ Βισαρίωνος*<sup>4</sup>? Ce n'est pas vraisemblable; car s'il avait connu ce recueil dans sa teneur actuelle, il y aurait pris également d'autres traits, comme par exemple l'apophtegme n° 9 pour son chapitre sur les tentations des démons (§ 8), de même que le long épisode du n° 4 et surtout l'apophtegme n° 11, qui aurait pu relever le très bref et vraiment trop sobre § 21 sur la mort de son patron<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Le ménée de février, édité par Gianetti (Venise, 1596) et souvent réimprimé, ne contient que le synaxaire. Le P. Delehaye a reproduit cette notice biographique dans *Synax. Eccl. CP.*, col. 477-478, à la même date du 20 février, en note, d'après le ms. Paris. gr. 1582, avec les variantes des ménées de Venise.

<sup>2</sup> Ménée de juin, édition de Venise (1591, etc.); synaxaire seul. N'ayant rencontré cet éloge que dans les ménées imprimés, le P. Delehaye s'est borné à en signaler la présence (*Synax. Eccl. CP.*, col. 753, ligne 60: *Βισαρίωνος*). On en trouvera le texte dans *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 300, n° 3; les dernières phrases, *ibid.*, p. 302-303, n° 11.

<sup>3</sup> Voir, par exemple, pp. 118, note 4; 122, note 1; 125, note 1.

<sup>4</sup> *BHG.* 1444 (COTELIER, p. 403-408; *P. G.*, t. LXV, col. 137-144). Comparer les *Verba Seniorum*, *BHL.* 6525, 6529, 6531 (ROSWEYDE, pp. 518, 532, 649, 671).

<sup>5</sup> Bessarion ignore aussi le trait sur l'évangéliste du saint que nous rappor-

Une autre source possible serait la volumineuse compilation ascétique de Paul Évergétinos (XI<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>, où sont dispersés maints passages relatifs à S. Bessarion. Mais si notre jeune panégyriste avait utilisé la *Συναγωγή τῶν θεοφθόγγων ῥημάτων... τῶν... ἁγίων πατέρων*, on ne voit pas pourquoi il n'en aurait pas tiré aussi la mémorable parole de son héros moribond que nous venons de rencontrer dans les Apophtegmes (n<sup>o</sup> 11).

Il semble donc plus probable que le synaxaire du saint, tel que Bessarion l'avait sous les yeux dans les livres de chœur de son monastère, était plus étendu que les abrégés des ménées. Il devait comprendre au moins toute la matière des deux synaxaires actuels. C'est ce qui nous paraît ressortir de la marche même de l'encomion qu'on va lire et davantage encore de l'examen d'un texte liturgique beaucoup plus ancien que lui.

Le « canon », composition poétique qui se chante aux matines, retrace à sa manière la vie du saint dont on fait l'office. Or, il existe, en l'honneur de S. Bessarion, un canon acrostiche signé Joseph<sup>2</sup>. Nous l'avons rencontré dans deux manuscrits grecs de Paris, soit au 6 juin<sup>3</sup> soit au 29 novembre<sup>4</sup>. Il se retrouve aussi, en traduction, dans les ménées slaves à la date du 6 juin<sup>5</sup>. Nous en publions le texte original en appendice<sup>6</sup>.

Il n'est pas facile de déterminer avec certitude si ce canon de S. Bessarion est l'œuvre de l'un des deux grands mélodes grecs ap-

te l'*Histoire Lausique*, recension amplifiée, ch. 116 (P. G., t. XXXIV, col. 1219-1220), et qui est attribué à Sérapion dans la Vie de S. Jean l'Aumônier (*Anal. Boll.*, t. XLV, 1927, p. 50-51, ch. 35). Sur les confusions entre Sérapion et Bessarion, voir F. Nau, dans *Annales du Musée Guimet*, t. XXX (1903), pp. 54, 71.

<sup>1</sup> Cf. BHG., p. 202, i. v. *Patrum Vitae*, n<sup>o</sup> 12. Édition d'Athènes (1900), I. I-II, p. 238 ; I. III, pp. 11, 23 et 105 ; I. IV, p. 53-55. Paul Évergétinos ignore aussi les dits 4 b-c, 9 et 10 des Apophtegmes ; il a, par contre, le dit 11, absent chez Bessarion.

<sup>2</sup> La signature est dans l'acrostiche : Ἀδω, μάχαρ, σοῦ τὸν βίον τὸν φωσφόρον, Ἰωσήφ.

<sup>3</sup> Ms. Paris gr. 345 (ménée du 6 juin, du xv<sup>e</sup> siècle, sur papier), fol. 29<sup>v</sup>-38<sup>v</sup>. Cf. *Act. SS.*, Jun. t. I, pp. 617 D et 758 E.

<sup>4</sup> Ms. Paris Suppl. gr. 33 (lectionnaire du XIII<sup>e</sup> siècle), fol. 96-97.

<sup>5</sup> *Минея служебныя*, édition sans date, imprimée sous le tzar Nicolas I<sup>er</sup>. L'*Annus ecclesiasticus graeco-slavicus* du P. J. Martinov (Bruxelles, 1863, et en tête des *Act. SS.*, Oct. t. XI) énumère, p. 147, d'autres calendriers et livres liturgiques slaves qui mentionnent S. Bessarion le 6 juin.

<sup>6</sup> Ci-après, p. 134-138.

pelés Joseph<sup>1</sup> : S. Joseph l'hymnographe († 886) et S. Joseph le studite, archevêque de Thessalonique († 832). Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il est bien antérieur au x<sup>v</sup>e siècle, puisqu'il se lit déjà dans un manuscrit du xiii<sup>e</sup>. Bessarion a donc pu le connaître. Et c'est là sans doute — ou plutôt dans le synaxaire primitif qui en est la source présumée — qu'il aura puisé tous ses renseignements sur son héros, non seulement ceux qui ont survécu dans les ménées imprimés, mais les autres aussi, tels l'épisode du § 9 et le miracle du § 20.

Un seul détail — l'intervention prodigieuse du saint pour mettre fin à une sécheresse désastreuse (§ 17) — ne saurait provenir du canon de Joseph. Mais on peut être sûr qu'il ne manquait pas dans le synaxaire qui lui a servi de canevas. J'en trouve sinon une preuve, du moins un indice, dans un des tropaires en l'honneur de S. Bessarion conservés dans un autre ménée de novembre, le manuscrit grec 259 de Paris<sup>2</sup> :

Λιμῶ νοητῶ τοὺς ἐκτακέντας  
τῷ ἄρτῳ τῶν λόγων σου ἐστήριξας,  
μόνον σέβειν Κύριον  
[τὸν] ἄρτον τῆς ζωῆς ἡμῶν  
καθυποδείξας, ἐνδοξε ...

Sous le symbolisme de la « famine spirituelle » et du « pain » de la bonne parole, l'allusion aux pauvres gens consumés par la faim et réconfortés par le thaumaturge semble assez transparente.

Or, tout le reste de cet office manuscrit, aussi bien les « cathismes » ajoutés dans les marges que les quinze tropaires du texte<sup>3</sup>, suit pas à pas la marche du canon de Joseph, dont il est comme une réplique abrégée. La conclusion s'impose : les deux hymnographes ont mis en vers le même modèle, un synaxaire relativement développé, où le futur cardinal devait puiser à son tour, comme dans une source unique, tous les éléments de son encomion.

<sup>1</sup> Cf. C. ÉMÉREAU, *Hymnographi byzantini*, dans *Échos d'Orient*, t. XXIII (1924), pp. 200, 276-283.

<sup>2</sup> Parchemin, xii<sup>e</sup> siècle. S. Bessarion y partage l'office du 29 novembre (fol. 288-293) avec S. Paramonos, martyr, commémoré en premier lieu, et les SS. Cosme et Damien, qui viennent au troisième rang.

<sup>3</sup> Ce second canon était attribué par Mgr Eustratiadès à Théophane l'hymnographe (ix<sup>e</sup> siècle), dont il se flattait de reconnaître le style.

Il reste à résoudre une difficulté importante. Le S. Bessarion du 20 février est-il bien identique au S. Bessarion du 17 juin ? A lire les deux synaxaires, on a nettement l'impression qu'il s'agit de deux saints qui ne se ressemblent guère. Celui du 20 février, dont l'amour du Christ est la caractéristique, est un anachorète que Dieu glorifie par des miracles. Le second n'est pas un thaumaturge, mais un ascète de Scété, qui bat des records d'austérité et s'en vante<sup>1</sup>. Nous sommes, dirait-on, en présence de deux types d'âme différents. Or, sans parler du fait que l'identification des deux Bessarions, si jamais il en avait existé deux, est déjà accomplie dans les apophtegmes de Cotelier, les canons liturgiques, qui remontent peut-être au ix<sup>e</sup> siècle, fondent tous ces traits, à première vue disparates, dans un même personnage, ascète solitaire et maître de perfection pour ses disciples<sup>2</sup>.

Un synaxaire slavon<sup>3</sup> paraît même avoir emprunté deux traits à un autre homonyme ou quasi-homonyme, l'higoumène palestinien S. Passarion, qui nous est connu par Cyrille de Scythopolis<sup>4</sup>. Cette dernière assimilation est certainement indéfendable. Le canon de Joseph parle bien de l'arrivée du saint dans « la cité de Dieu » ; mais il s'agit là évidemment du ciel, où « il se réjouit saintement avec les saints<sup>5</sup> », et non pas de la Jérusalem terrestre.

La confusion entre deux moines égyptiens de même nom aurait évidemment pu se produire dès le haut moyen âge. Mais tant que le dépouillement systématique de l'abondante littérature des *Περγουτικά*, dont une grande partie est encore inédite, ne nous aura pas obligé à adopter une autre attitude, nous croyons sage de

<sup>1</sup> Comparer les apophtegmes n<sup>os</sup> 6 et 8 (*P. G.*, t. LXV, col. 141) et dans le recueil de Paul Evergétinos la fin du ch. 17 du livre II (éd. 1900, p. 238).

<sup>2</sup> Même « fusion », le 20 févr., dans le Ménéde de Venise, 1876, et le *Μένας συν-αξιαστής* de Doukakis (Athènes, 1890), p. 338. Cf. *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 170b.

<sup>3</sup> Résumé par I. Kovalevskij, *Jurodstvo o Hristi* (Moscou, 1895), p. 115, note.

<sup>4</sup> Vies de S. Euthyme et de S. Sabas, éd. Ed. Schwartz, *Kyrrillos von Skythopolis* (= *Texte u. Untersuchungen zur altchristl. Literatur*, t. XLIX, 2, Leipzig, 1939), pp. 26, l. 18 ; 27, l. 1 ; 90, l. 20. Voir aussi la notice de F. Delmas, *Saint Passarion*, dans *Échos d'Orient*, t. III (1899-1900), p. 162-163, qui fixe la mort du saint au 25 novembre d'après un passage de Zacharie le rhéteur. Le *Synax. Eccl. CP.* fait mention au 27 nov., en note (ms. Bb), de *Βισσαρίωνος*, et au 29 nov., dans le texte (la plupart des mss.), de *Βησσαρίωνος θαυματουργοῦ* ; mais il s'agit là de notre Bessarion plutôt que du Passarion de Palestine.

<sup>5</sup> Neuvième ode, 3<sup>e</sup> tropaïre (ci-après, p. 138).



En bon élève des humanistes, Bessarion ne se contente pas d'amplifier le récit en recourant à des topiques, tels que l'énormité de la tâche (§ 1), l'éloge de l'Égypte (§ 2), les montagnes du désert (§ 7), les artifices des démons et la confiance en Dieu dans les tentations (§ 8), etc. Il cherche de plus à unifier la vie, à expliquer et à justifier les actes du saint qui pouvaient paraître déraisonnables et même choquants. Pourquoi l'ermite s'est-il réfugié dans ces lieux déshérités, séjour habituel des démons selon la croyance commune? Pour exercer sa confiance en Dieu, certes, mais aussi pour ne pas « adorer l'idole », c'est-à-dire ses passions (§ 8). De même, pourquoi reste-t-il quarante jours au milieu des épines? Pour mater sa chair, *φίμωτρον σαρκός* (ibid., fin). Le chiffre de quarante années que Bessarion aurait passées sans s'étendre pour dormir <sup>1</sup> lui paraît une invraisemblable exagération; il ne retient donc que les quarante jours de prières debout et sans s'étendre; même réduit à ces proportions un peu plus raisonnables, le fait lui paraît tellement extraordinaire qu'il y insiste longuement et y voit la preuve irréfutable de la grande sainteté et de l'esprit de prière de son saint (§ 11 et 15). Toute l'ascèse, d'ailleurs, n'a qu'un seul but : rendre l'homme *αὐτάρκης πρὸς ἀρετὴν καὶ εὐδαιμονίαν* et capable par là de conduire un plus grand nombre d'âmes dans les voies de la sainteté (§ 14). Enfin, il a conscience de la difficulté qu'on pourrait avoir à admettre la réalité du 3<sup>e</sup> miracle; il tâche d'y répondre et de préparer ainsi à la lecture du 4<sup>e</sup> miracle, plus extraordinaire encore que le précédent (§ 18). D'autre part, il passe sous silence certains points des ménées, soit que sa conscience d'humaniste les réprouve, soit qu'il ne les ait pas trouvés dans son modèle : le mépris des livres (*οὐ βιβλίων περιφοραί* <sup>2</sup>), la vie errante <sup>3</sup>, les soupirs et les fleuves de larmes <sup>4</sup>.

La tenue littéraire de l'encomion se ressent de la jeunesse de l'auteur : la prose, rythmée en quelque sorte et scandée par de très nombreuses virgules; des termes poétiques <sup>5</sup>; le style recherché et le

<sup>1</sup> *Apophth.* 8 et synaxaire du 17 juin; cf. canon de Joseph, 6<sup>e</sup> ode, 1<sup>re</sup> tropaire.

<sup>2</sup> Synaxaire du 17 juin.

<sup>3</sup> Ibid.; c'est sans doute cette vie errante qui l'a fait classer parmi les fous de Dieu par I. Kovalevskij, op. c., p. 111-115.

<sup>4</sup> Comparer le canon de Joseph, 6<sup>e</sup> ode, 3<sup>e</sup> tropaire, et 9<sup>e</sup> ode, 3<sup>e</sup> tropaire (ci-après, pp. 136, 138).

<sup>5</sup> *Κυδαίνουσι* (§ 1), *προσαγοχώς*, *λεῖμα* (§ 5), *βρέτας* (§ 8), *παλαμών* (§ 18), etc.



souci de se conformer aux préceptes de la rhétorique, tout cela atteste ses récentes études littéraires.

Quant à la date de composition du discours, l'*ἐπίλογος* fournit une indication très claire<sup>1</sup>. Bessarion y dit en effet qu'« il est maintenant sous le patronage » du saint et le supplie « de le préserver des pièges de sa jeunesse et des flots impétueux de son âge, qui risquent de l'engloutir », surtout lorsque « paresse, négligence et tiédeur s'y ajoutent » (§ 23). Nous sommes donc peu après la prise d'habit, qui comportait l'imposition du nom monastique et qui eut lieu le 30 janvier 1423<sup>2</sup>. D'autre part, nous ne pouvons descendre au delà du 21 juillet 1425, date de l'écrit suivant de ce même codex Marcianus 533.

Où l'opuscule a-t-il été composé? Probablement à Constantinople, où le jeune moine, après ses études littéraires<sup>3</sup>, continua son éducation philosophique et religieuse à l'école de Georges Chrysococcès<sup>4</sup>.

Le seul manuscrit connu qui contienne l'encomion se trouve à Venise; c'est le Marcianus graecus 533, fol. 3-12, qui est considéré par tous<sup>5</sup> comme autographe, du moins pour cette partie. En tout

<sup>1</sup> Elle a cependant échappé à Mohler, op. c., t. I, p. 53-54 : « Möglicherweise gehört in diese letzte Gruppe (aus der Zeit, da er Hegoumenos oder Erzbischof geworden war..., sogar erst kurz nach dem Konzil verfasst) noch sein Enkomion auf den sel. Bessarion, wenn es nicht bei späterer Gelegenheit entstanden ist. » Le même auteur est moins affirmatif à la p. 258 : « Möglicherweise gehört in ihre Umgebung (de l'homélie *Ἐάν μὴ ἀπέλω*, du temps de son higouménat) auch eine Lobrede auf seinen Namensheiligen Bessarion, wenn diese nicht unter seine Jugendschriften zu rechnen ist ». On lira avec profit la pertinente critique des hésitations de Mohler par G. Mercati dans *Studi e Testi*, t. XLIV (1925), p. 72, note 3, et par R. Loenertz dans son remarquable article déjà cité, p. 121.

<sup>2</sup> Suivant la note autographe de Bessarion dans son *Ὁρολόγιον* également autographe; cf. J. MORELLI, *Bibliotheca manuscripta graeca et latina*, t. I (Bassano, 1802), p. 28-29; MOHLER, t. c., p. 43.

<sup>3</sup> *Ἐν Κωνσταντινουπόλει τραφέντι καὶ παιδευθέντι* (préface du codex 533, fol. 1 v); cf. NICOLAI (CAPRANICA), EP. FIRMANI, *Oratio in funere Bessarionis*, 2 (éd. MOHLER, op. c., t. III, p. 406, l. 20 sqq.) : « ubi (Constantinopoli)... Basilii religione... initiandum se tradidit Dositheo archiepiscopo Doriensi ». Il s'agit de Dosithée de Trébizonde.

<sup>4</sup> CAPRANICA, l. c., l. 27.

<sup>5</sup> Cf. MOHLER, op. c., t. I, p. 51. Les réserves formulées ibid., t. III, p. 416, note, ne concernent pas notre encomion. Une bonne étude sur l'évolution de l'écriture de Bessarion fait encore défaut.

cas, le texte en a été soigneusement revu et corrigé par le scribe lui-même<sup>1</sup>.

Le panégyrique de S. Bessarion a été traduit en latin, du vivant de l'auteur, probablement au temps de son higouménat, par son ami Nicolò Perotti, évêque de Siponto<sup>2</sup>. Cette version est restée inédite<sup>3</sup>.

Marseille - Bruxelles.

Pierre JOANNOU.

<sup>1</sup> Voir, par exemple, deux additions marginales (§ 6 et 19), une correction *supra lineam* (§ 8), la numérotation des miracles (§ 16-21) et les titres des deux derniers paragraphes (22 et 23).

<sup>2</sup> Cf. G. MERCATI, *Per la cronologia della vita di N. Perotti*, dans *Studi e Testi*, t. XLIV (1925), pp. 32 et 72.

<sup>3</sup> Elle est conservée à Milan dans le ms. Ambros. R 4 Sup., fol. 253-268, et à Venise dans les mss. Marciani latini 133 (fol. 238-241), 134 et 135.

<sup>3</sup> *Εγκώμιον*

εἰς τὸν ὁσίου πατέρα ἡμῶν καὶ θεοφόρον  
Βησσαρίωνα τὸν θαυματουργόν

*e codice Marciano graeco 533.*

fol. 3 1. Καὶ πᾶσι μὲν τοῖς κατὰ Θεὸν βεβιωκόσιν (1) ἀγίοις καὶ τὸν  
ἑαυτῶν δρόμον διηνυκόσι (2) θεοφιλῶς αἰδῶς καὶ τιμῇ πρὸς πάν-  
των ἡμῶν ἐποφείλεται καὶ πανηγύρεις εἰτήσiai, τούτων δὲ μά-  
λιστα τοῖς πολλῷ τῷ περιόντι τῆς ἀρετῆς τοὺς πολλοὺς ἀφείσι  
κατόπιν, καὶ μέχρι τοῦ θαυμάζειν τοῖς ἀκροαταῖς συγκεχωρηκόσι,  
τὴν δὲ μίμησιν ὥς ἀνέφικτον οὐχ ὑπισχνουμένοις. Ὡν εἰ τοῦ χο-  
ροῦ τε καὶ κύκλου σκοποῦμένοις ἀκριβῶς ἐξ ἀπάντων ὀφθείη καὶ  
ὁ τοῦ Θεοῦ θεῖος θεράπων ὁ μέγας τῷ ὄντι καὶ τὸ ὄλον ἀγγελικὸς  
Βησσαρίων, πῶς οὐκ ἂν εἰκότως ἡμᾶς ἐπὶ τὸν ἑαυτοῦ κρότον κε-  
λεύσειεν αὐτῷ μὲν τὴν ἀπαραίτητον ὀφειλὴν ἀποδώσοντας, ἢ  
μᾶλλον αὐτῆς μέρος τοῦλάχιστον, ἡμῖν δ' αὐτοῖς χαριουμένους  
τὰ μέγιστά τε καὶ μάλιστα καὶ ὅσα ἐμποιεῖν οἶδεν ἀγιασμόν; Τὸ  
γὰρ ἐκείνου μεμνησθαι καὶ τῶν ἐκείνου πᾶσαν μὲν ἡδονὴν ὑπερ-  
βάλλει, παντὸς δὲ μᾶλλον θίου τις ἂν εἴποι τὸν νοῦν ἐκκαθαίρει  
καὶ τὴν ψυχὴν ἀγιάζει καὶ τὸν ἀκροατὴν ὄλον ἀπλῶς ἀπανίστησί  
τε τῶν τῆδε καὶ πρὸς οὐρανὸν μεθιστᾷ. Οὐ χρεὶ δὲ θαυμάζειν οὐδ'

(1) I Petr. 4, 6.

(2) II Tim. 4, 7.

ἐν δεινῷ τίθεσθαι, εἰ πόρρω ἀμαθίας ἐληλακότες, εἰς τὸ πέλαγος  
 ἑαυτοὺς τῶν τοῦ μεγάλου θαυμάτων καθήκαμεν · πρῶτον μὲν  
 γὰρ οὐχ ὥς ἂν τις οἰηθείη, θράσει ἀλόγῳ ἢ τόλμῃ φερόμενοι, τοῖς  
 ὑπὲρ ἡμᾶς ἑαυτοὺς ἐκδεδώκαμεν, ἀλλ' ὥστε τὸν πόθον ἀφοσιω-  
 σαμένους καὶ μικρὰ τῶν ἐκείνου ὑμνήσαντας κατὰ δύναμιν, ἀπο-  
 στιῆναι ταχέως. Ἐπειτα δέ μοι κἀκεῖνο ἐπῆλθε λογίσασθαι, μὴ  
 δεῖν ἀσκεῖν παντελῇ σιωπῇ, τῷ μὴ τοὺς λόγους ἔχειν ἐπιμετρεῖν  
 τῇ τοῦ εὐφημουμένου ἀξίᾳ · εἰ μὲν γὰρ ἦν εὐρεθῆναι τινα τὸν  
 ἀντισηκώσοντα τοὺς λόγους τοῖς κατορθώμασιν, ἐχρῆν ἴσως,  
 ἐκείνῳ παραχωρήσαντας, αὐτοὺς ἐν σιγῇ τὰ τῶν ἀγίων θαυμά-  
 ζειν · ἐπεὶ δὲ | τοῦτο μὲν, οὐδ' εἰ δέκα γένοιτό τι στόματα, fol. 3<sup>v</sup>  
 ποιητῆς ἂν εἶπεν, ἀνυστόν (πῶς γάρ;), τίν' ἔτι χώραν ἔχει, τὸ  
 μὴ οὐ τοῖς βουλομένοις ἐνδοῦναι χωρεῖν ὥς ἕκαστος ἔχει περὶ  
 ταῦτα δυνάμεως; Ἡ καὶ τὰ πρὸς τὸν Θεὸν ἡμῖν οὕτως ἄθικτα  
 καταλειφθεῖν, τοῦ πρὸς αὐτὸν γιγνομένου πάντων ἐξῆς ἡττωμέ-  
 νων λαμπρῶς. Ὁρῶμεν δ' οὖν τὰς ἀπαρχὰς αὐτῷ προσαγομένης ἀ-  
 παντας γιγνομένους · καὶ τοσοῦτον ἀπέχουσιν ἀνθρωποι τοῦ  
 σιγαῖν ἐπὶ τοῖς αὐτοῦ μεγαλείοις, ὥστε καὶ μᾶλλον τοῦτοις ἀεὶ  
 ἐντροφῶσι, καὶ ταῦτα διὰ παντός αὐτῶν τοῦ βίου κυδαίνουσι, τοῦ  
 συνειδέναι σφίσις ὥς οἶμαι μὴ τῷ Θεῷ προσάπτουσι δόξαν, ἀλλ'  
 ἑαυτοῖς ἐντεῦθεν ὠφέλειαν, ἐπὶ τοῦτο παρακαλοῦντος. Μεθ' οὗ  
 καὶ ἡμῖν ὀρμηθεῖσι, καλῶς ἂν ἔχοι τοῦργον λοιπὸν ἄψασθαι, πολλὰ  
 πρότερον εὐξαμένοις αὐτῷ, χεῖρα ὑπόθεν ὀρέξαι, καὶ καταπαῦσαι  
 τὸν λόγον, οἱ <sup>1</sup> ἂν ἢ βουλομένῳ.

2. Ἐκεῖνον τοίνυν, ἵνα τὴν ἄνω πατρίδα παρῷ, τὴν τῶν ἐκλεκ-  
 τῶν λέγω μητροπόλιν (1), τὴν μακαρίαν καὶ ἀνώλεθρον κατοι-  
 κίαν, ἣς ἐξήρτησε τὴν ψυχὴν, καὶ πρὸς ἣν ἅπασαν ἔφεσιν ἔτρεψε,  
 μνησθῶ δὲ τῆς κάτω, τῷ κρατοῦντι περὶ τούτων χαριζόμενος νό-  
 μῳ, πατρὶς μὲν ἡμιοῖρησεν Αἴγυπτος (2), ἡ περιφανὴς Αἴγυπτος,  
 ἡ πρὸς τὴν τῶν καρπῶν οὐχ ἥττον ἐπιτηδεῖα φορὰν ἢ τὴν τῶν  
 ἀγίων ἀνδρῶν εὐθηνίαν · αὕτη γὰρ καὶ τὸν μέγαν ἐκεῖνον Ἀντώ-  
 νιον ἠνεγκε, καὶ τὴν τῶν ἄλλων χρυσόπλοκον ὄντως ἀγίων σει-  
 ράν · οἷς μάλιστα σεμννομένη καὶ μέγα φρονοῦσα, πρὸς τε τὰς

1. — <sup>1</sup> fortasse legendum οὗ vel ἧ.

(1) Même expression dans le canon de Joseph, 8<sup>e</sup> ode, 2<sup>e</sup> tropaïre (ci-après, p. 137).

(2) Comparer le synaxaire du 20 février, début.

fol. 4 ἄλλας ἀγωνίζεται χώρας καὶ πόλεις · καὶ τοῦτο ποιοῦσα, νικᾷ · καὶ νικῶσα θαυμάζεται · κἀντεῦθεν παρὰ πασῶν ἔχει τὸ συγκεχωρηκός, τοῖς ἄλλοις αὐτῆς προτερήμασι χαίρειν εἰποῦσα, καίτοι πολλῶν ὄντων αὐτῇ τῶν ἐν ἐπαίνου, καὶ ὧν ἕκαστον ἄλλαις τισὶ προσγιγνώμερον ἀντὶ παντὸς κόσμου ταύταις ἂν ἐρίγινετο · τὴν τε γὰρ τῶν ὥρων ὑπὲρ αὐτῆς κρᾶσιν | ἐμμελῇ τινα μιμεῖσθαι χορείαν, καὶ τὸ βαθὺ δὲ καὶ πῶν τῆς γῆς, οἷον οὐκ ἄλλοθι μαρτυρεῖται, καὶ τᾶλλα δ' οἷς ἂν σεμνύνοιτο πόλεις ἐδ' ἔχονσα, ταύτῃ μετὰ πολλοῦ τοῦ περιόντος ἐπιφημίζεται, ὅτε τοῦ τῆς γῆς ἀρίστου ἀρίστον οὕση τε καὶ δοκούση · πάσης μὲν γὰρ γῆς κρᾶτιστον, ἕως · ταύτης δ' αὖ Αἴγυπτος.

3. Οὕτω δὲ σχόντι πατρίδος, καὶ πατέρες οὐκ ἀγεννεῖς ἀναδείκνυνται, οὐδ' οἷοι τῷ παιδὶ πρὸς ὄνειδος εἶναι, ἀλλ' οἷοι προάξουσιν εἰς φῶς ἔμελλον τὸν τοιοῦτον · ὧν γνώρισμα μὲν ἡ εὐσέβεια, δόλος δὲ καὶ πλοῦτος καὶ δόξα ἢ τοῦ Θεοῦ ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς καὶ καρδίας καὶ διανοίας ἀγάπη (1), καὶ ἡ πρὸς αὐτὸν ὁλοσχερῆς ἀνάτασις καὶ εἰλικρινὴς θεωρία τοὑπίσημον · οἱ πόνοις τοῖς τῶν χειρῶν (2), ὡς εἰκὸς τοὺς τῶν βιωτικῶν θορύβων ἀπεχομένους καὶ τὴν κοσμικὴν ἀποπτύοντας δόξαν, τὸν βίον ποιοῦμενοι, τῷ παιδὶ τοῦ τε λιτοῦ βίου καὶ τῆς κατὰ Θεὸν ἀρετῆς διδάσκαλοί τε καὶ μυσταγωγοὶ ἀνεφαίνοντο, ἔργοις καὶ πράγμασιν, ἀλλ' οὐ λόγοις αὐτῷ τὴν τῶν πρακτέων καὶ μὴ διδασκαλίαν ὑποτιθέμενοι, καὶ πάσης ἀρετῶν ἰδέας εἰκόνα τινα σπεύδοντες αὐτὸν ἀποδείξαι καὶ τῷ δεδωκότι Θεῷ ἀντιδοῦναι θυσίαν ζῶσαν, ἁγίαν, εὐάρεστον (3) · ἐνθεν τοι καὶ τὴν τῶν θείων γραφῶν παιδευσιν (4) οὐκ ὀλίγον εἰς ἀρετῆς ἀνάληψιν φέρειν εἰδότες, ἥθη τε ῥυθμίσαι καὶ καταστεῖλαι τὰ πάθη, ἔργον οὐ τι μικρὸν τίθενται τὴν εἰς τοῦτο σπουδὴν, ἀλλὰ καὶ διδασκάλῳ παραδεδώκασιν φέροντες · καὶ τῆς ἄλλης δὲ πάσης ὅση τείνει πρὸς ψυχὴν προμηθείας πολλὴν εἶχον φροντίδα. Φοιτῶν τοίνυν ὁ μέγας ἐς παιδευτοῦ, καὶ φόβον Κυρίου, ὃς ἀρχὴ σοφίας ἐστὶ (5) τε καὶ δοκεῖ, πλουτῶν μάλιστα, ὃ τῆς μητρικῆς ἐκ κοιλίας ἦν ἀφωρισμένος (6) ὡς ἀληθῶς, πλουτεῖ μὲν ἐν βραχεὶ πᾶσαν θείας γραφῆς παιδευσιν, πλουτεῖ δ' ἐν τεῦθεν νοῦ καθαρότητα καὶ ψυχῆς εἰρηναίαν κατάστασιν, καὶ τὸν fol. 4<sup>v</sup> πρὸς τὸν Θεὸν αὖξει πόθον μᾶλλον ἢ πρότερον, | καὶ ὁ φόβος <sup>1</sup>

3. — <sup>1</sup> *legendum videtur πόθος.*

(1) *Matth.* 22, 37.

(2) *I Cor.* 4, 12.

(3) *Rom.* 12, 1.

(4) *Cf. Synax.* 20 Iénv.

(5) *Prov.* 1, 7.

(6) *Gal.* 1, 15.



πεπυρωμένα σβέσαι (1) δεδύνηται, καὶ τρόπαιον ἀπ' αὐτῶν οὐ μικρόν, οὐδ' ὅλον καὶ παρελθεῖν μὴ θαυμάσαντα, στήσαι· οὐκ ἀμογῆτι μὲν οὐδ' ἄνευ ἰδρώτων τε καὶ καμάτων, ἀλλὰ μετὰ βίας καὶ πόνου συντόνου καὶ τεταμένης ἀσκήσεως καὶ σώματος ἀρνήσεως ὡς εἰπεῖν, ὡς μᾶλλον μὲν εἶναι θαυμάσαι τοῦ τροπαίου τὸν τρόπον, μᾶλλον δὲ τοῦ τρόπου τὸ τρόπαιον, ὡς πάντων ἐξῆς ἦψατο τῶν καλῶν καὶ πάντα κατώρθωσε μεθ' ὑπερβολῆς οὕτως ὡς ἕτερος ἔν, οὐ μικρόν οὐ μέγα καθυφαίρει τῆς σπονδῆς, οὐδὲ τῶν πόνων ἐπὶ μικρόν γοῦν δλως ἐνδοῦς, οἷς ἂν ᾤετο τὰ τῶν ὑπεραντίων δουλώσειν φρονήματα καὶ καθαιρήσειν αὐτῶν τὴν οὐρανίαν. Τί γὰρ αὐτῷ τῶν τῆς ἀρετῆς εἰδῶν ἀνάσκητον καταλέλειπται; μᾶλλον δ' ἐν ποίῳ τὸ συγκεχωρηκὸς οὐκ εἴληφε παρὰ πάντων; Εἴτε γὰρ ἀνδρείαν ἐπαινεῖ τις, ταύτης τὰ πρῶτα ἐφέρειτο, εἴπερ ἀνδρεία ψυχῆς ἀληθείας, τὸ τοῖς νοητοῖς ἐχθροῖς εἰς τέλος ἀντικαταστήναι γενναίως, ὀρμῆσαι τε καὶ ἰσχύσαι, τὰς ἐκείνων ὑπεραλλόμενον πολλὰς καὶ δεινὰς μηχανάς. Εἴτε σωφροσύνην ἀσκεῖν ἔδει καὶ τῶν ἡδονῶν πάσῃ δυνάμει κρατεῖν, οὐκ οἶδ' εἴ τις μᾶλλον ἐτήρησεν ἄγνόν ἑαυτὸν τῷ Θεῷ (2) καὶ τούτῳ τῷ μέρει τοῦτον ὑπερβαλέσθαι δεδύνηται· ᾧ δῆπου μαρτυρεῖται σαφῶς κατ' ἐξαίρετον τὸ μὴδ' ὅπως οὖν ὅπερ ὡς ἱμάτιον σωτηρίου (3) παιδοῦθεν ἀνεβάλλετο τίμιον λοῦμα, ἐν οἰκῇ τινι πράγματι χρᾶναι (4), μὴδέ τι τούτου τελέσαι δλως ἀνάξιον. Δικαιοσύνης δὲ τῆς καλῆς, τῆς ἰδία τε καὶ κοινῇ θαυμαστῆς, ἐν τε πόλεσιν ὁμοίως καὶ οἴκοις, τίς ἐκεῖνον πλεόν μετέσχε; μᾶλλον δ' εἰ χρητὰ ληθὲς εἰπεῖν, τίς οὕτω τοὺς αὐτῆς ὅρους ὡς οὗτος ὑπερεβάλετο, πάντων καταφρονήσας ὧν εἶχε καὶ τοῖς βουλομένοις προέμενος, οὐχ ὅτι γε τῆς πλεονεξίας ἀπεχόμενος ἢ τοῦ ἰσοῦ φροντίζων, οἷς οἶδασι δικαιοσύνην ὀρῖεσθαι;

fol. 5v

6. | Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ τῆς φρονήσεως καθαρῶς ἦν αὐτοῦ· ὁ γὰρ εἰδὼς ἐκάστον καιρὸν πράγματος (5) καὶ τίνων μὲν ἀπέχεσθαι χρητῶν, τίνων δ' ἀντέχεσθαι, καὶ τίνα τίνων καὶ πότε καὶ πῶς προτιμᾶν, ὅτι τῶν ἐπιγείων τὰ ἐπουράνια, καλοῦντος καιροῦ, μετὰ πάσης ἰσχύος, ἀναβολῆς τινος δίχα, πῶς οὐκ εἰκότως παρὰ πᾶσι νουνεχῆς ἂν κριθεῖν καὶ τρόφιμος εἰ δεῖ φάναι φρονήσεως; Ταύτη καὶ γὰρ οὗτος καταπεπυκνωμένως τὸν νοῦν, προὔργου παντός ἔθετο

(1) Eph. 6, 16.

(2) II Cor. 11, 2.

(3) Cf. Gal. 3, 27.

(4) Cf. Synax. 20 Iénv.: μὴδ' ὅπως οὖν χρᾶναις ... τὸ ἅγ. βάπτισμα νηπιόθεν.

(5) Act. 17, 26.





φάραγι καὶ ῥαγῶσιν ἐπιεικῶς γνωριζόμενα · οἷς φόβος μὲν καὶ δειλία τὸ προσελθεῖν, τῆξις δὲ καὶ θάνατος, εἰ δεῖ φάναι, σώματος πρὸ θανάτου τὸ προσμένειν καὶ τὴν οἰκῆσιν ἔχειν · οἰκῶ δὲ μὴ περικλειόμενος (1), ἀλλ' ἀντὶ στέγους μὲν ἔχων τὸν οὐρανόν, ἀντὶ δὲ τοίχων τὸν πανταχόθεν περὶ αὐτὸν ἄερα, προσεκαρτέρει ταλαιπωρούμενος ὁ γεννάδας, καὶ τὸν ἔσωθεν ἀνακαινῶν ἄνθρωπον (2) τῇ τοῦ ἔσωθεν τούτου φθορᾷ · οὐπω γὰρ ὤφθη τῆς τῆς ἀποικομένης ὥρας ἀμετρίας ἀπαλλαγείς, καὶ τινος ἄλλης αὐτὸν ἐπελθοῦσα κατελάμβανεν ἀταξία, ἐκ ταλαιπωρίας εἰς ταλαιπωρίαν ἐμβάλλουσα καὶ πανταχόθεν αὐτῷ στενὰ παρεχομένη τὰ πράγματα. Ἐν οἷς ὧν, ὅμως ἀεὶ τῷ Θεῷ προσανεῖχε τὸν νοῦν, οὐχ ἡμέραν, οὐ νύκτα λήγων τοῦ πρὸς αὐτὸν ὕμνου, ἀλλ' εἰ καὶ ποτε μικροῦ τινος ἔδει μετασχεῖν ὕπνου παραμυθία τῆς φύσεως, ἐργήγορος ἦν αὐτῷ ἡ καρδία (3), τῷ πρὸς Θεὸν ὕμνῳ προσοδολεσχούσα · ὥστε κἀκεῖνον ἐν παντὶ καιρῷ τὸν Κύριον εὐλογεῖν, καὶ τὴν αἴνεσιν αὐτοῦ διὰ παντός ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ εἶναι (4), ὃ φησι μὲν ὁ θεῖος Δαυὶδ περὶ ἑαυτοῦ, ἐξέβη δὲ καὶ εἰς τοῦτον οὐχ ἥκιστα.

8. Ὅσα μὲν οὖν καὶ ὁ πατήρ, τοῖς τοιοῖσδε τῶν χώρων προσμένων, πρὸς τοὺς ἀοράτους ἐχθροὺς ἡγωνίσαστο καὶ τοὺς ἐκείνων πολυσχιδεῖς πειρασμούς, οἷς εἰκὸς ἦν προσβάλλειν αὐτῷ, τῆς προθυμίας ἐμποδῶν γενήσεσθαι προσδοκῶντας, πολλοῦ ἂν ἐτιμησάμεν εἰδέναι καὶ τῷ λόγῳ δῆλα ποιῆσαι τοῖς ἐκείνου θερμοῖς ἐρασταῖς · νῦν δὲ παρήρηται τούτων τὴν γνῶσιν ἡμᾶς ἡ τῆς ἐκείνου παροικίας ἐρημία καὶ μόνωσις, καὶ τὸ μὴ εἶναι αὐτῷ βουλομένῳ θεατὴν ἔχειν τῶν λαμπρῶν καὶ γενναίων ἐκείνων ἀγώνων. | Δι' αὐτὸ μὲν οὖν τοῦτο καὶ μάλιστα φεύγειν τὰς συναυλίας, τῷ ἐν τῷ κρυπτῷ βλέποντι πατρὶ καὶ μόνῳ ἀρκούμενος (5) · ἀνὴρ δὲ σοφὸς τὰ τοιαῦτα, καὶ τῶν πολεμίων οὐκ ἀπείρατος λόχων οὐδὲ τῆς πρὸς αὐτοὺς ἀντικαταστάσεως, εἰδείη ἂν ἀκριβῶς, ὅσοις μὲν αὐτοὶ πρὸς αὐτὸν ἐχρῶντο τοῖς δόλοις, ἄνδρα ἐν μέσῃ νεότητι τὰς τῶν ἀνθρώπων ἐκκλίναντα συνουσίας, πλαζόμενον δὲ ταῖς ἐρῆμοις καὶ ὄρεσιν, ὅσαις <sup>1</sup> δ' αὖ οὗτος ἀπωθεῖτο τὴν λύτταν ἐκείνων ὁδοῖς παλαισμάτων. Ἐκ δ' οὖν τῶν εἰκότων φαίμεν ἂν καὶ ἡμεῖς ὑπερ-

fol. 6v

8. — <sup>1</sup> ὅσοις cod.(1) Cf. *Synax.* 17 juiln: οὐ κτήσεις οἰκημάτων.

(2) Cf. II Cor. 4, 16.

(3) Eccl. 2, 23.

(4) Ps. 33, 1.

(5) *Matth.* 6, 6.

φυῆ τινα καὶ μεγάλα τὰ τότε δρώμενα παρὰ τῶν ἐχθρῶν, καὶ γενναίας ψυχῆς εἶναι τὸ μὴ καταπεσεῖν μηδ' ἐνδοῦναι τῷ πλήθει καὶ μεγέθει τῶν προσβολῶν καὶ δεινότητι. Καὶ γὰρ αὐτοῖς ἔσκειται τοῖς δολίοις καὶ τοῦτο, τὸ καταλλήλως τῇ τῶν ἀθλητῶν σπουδῇ κακείνους ὥπλίσθαι, καὶ οὕς ἂν αἰσθωνται σφοδρότερον κατ' αὐτῶν ἐπιόντας τῇ τῶν ἀρετῶν ἀναλήψει, τούτοις ἀντεπιτίθεσθαι κραταιότερον, οὐ πρότερον αὐτῶν ἀφιστάμενοι, πρὶν ἡττηθῶσι τελείως ἤγουν ἡττήσῃσι. φεῦ · οἷα δὲ συμβαίνει πολλά πολλάκις, καθυφέντων τῶν ἀθλητῶν καὶ λειποτακτούντων καὶ τοῖς προσκόψασιν εἰς αὐτοὺς ἐνδόγων ἀνέμοις καὶ ποταμοῖς καὶ βροχαῖς (1), τῷ μὴ τεθεμελιῶσθαι ἐπὶ τὴν πέτραν, τὸν ἀκρογωνιαῖον λίθον Χριστόν (2), ἀλλ' ἐπὶ τὴν ἄμμιον, τὴν τῶν ἔργων σαθρότητα καὶ τὴν τῆς οἰκείας ἀβεβαιότητα γνώμης. Μετὰ δὲ ταύτης τῆς παρασκευῆς προσπεσόντες καὶ τῷδε τῷ μακαρίῳ ἀπεκρούσθησαν ὡς πέτρα τινὶ προσραγέντες, καὶ εἰς ἀφρόν διελύθησαν, τὴν σφῶν ἐνδειξάμενοι μόνον κακίαν καὶ τὴν ἀσθένειαν διελέγξαντες. Οὐ γὰρ ἦν μόνος, ὅτι μετ' αὐτοῦ ἦν ὁ Θεός, ὁ πατεῖν ἐπάνω ὄφρων καὶ σκορπίων (3), τούτων δὲ τῶν ἀντικειμένων δυνάμεων, παρεχόμενος ἐξουσίαν τοῖς πιστεύουσιν εἰς αὐτόν · εἰ καὶ συγχωρεῖ παρὰ τὴν ἀρχὴν τοῖς ἐχθροῖς τὴν κατὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ πάροδον, ἅτε κηδόμενος πάντως καὶ στεφάνοις ἀναδεῖν λαμπροτέροις τοὺς ἰδίους βουλόμενος, ἀλλ' οὐ καταλιμπάνων οὐδ' εἰς τέλος ἔων · ὅπερ ἦν ὀρεῖσθαι ἐνταῦθα τελούμενον. \* Ἐκδόντος γὰρ αὐτόν ἐπὶ μικρὸν τοῦ Θεοῦ, τῷ τῇ | πίστιν αὐτοῦ γενέσθαι κατάδηλον καὶ 101. 7 τὸν πόθον δοκιμασθῆναι, οἱ μὲν ἐπετίθεντο σφόδρα ῥαγδαῖοι, ὁ δ' ἐπὶ τῇ προσευχῇ καὶ νηστείᾳ (4) καὶ ταῖς ἄλλαις ἡγάπα καταφεύγειν σκληραγωγίαις καὶ τούτοις τὸν Σωτῆρα ἐπικαλεῖσθαι · καὶ οἱ μὲν ἐφέροντο <sup>2</sup> χαλεπῶς ἐπ' αὐτόν, ὁ δ' οὐ παρεσύρετο · καὶ οἱ μὲν ἐφόβουν, ὁ δ' ἀντεφόβει · καὶ πᾶσιν ἀντικρυς μαρτύριον ὥσπερ ὕψιστο, τυράννους μὲν τοὺς αὐτοὺς καὶ δημίους πλουτῶν, τοσοῦτω ποιηροτέρους τῶν ἄλλων, ὅσω καὶ διαρκεστέρους ὄντας ἐγίνωσκε, κολάσεων δὲ παντοίαν ἰδέαν, καὶ οἷα ἂν γένοιτο δαιμόνων εὐρημα καὶ μηχανήμα · ἀλλὰ καὶ βρέτας ἦν, ᾧ κατηνάγκαζον θύειν, εἰ γε δὲ σαφῶς εἰδῶλων προσκύνησις καὶ Θεοῦ

<sup>2</sup> corr. sup. lin. ; prius ἐφέρετο.

(1) Matth. 7, 25-26.

(2) Eph. 2, 20.

(3) Luc. 10, 19.

(4) Matth. 17, 21.

χωρισμός τὸ δουλεύειν τοῖς πάθεσιν · ὅπερ ἦν διὰ σπουδῆς τοῖς ἀντάρταις ἐχθροῖς. Ὡν πάντων ὁ Θεὸς ἐρρύετο τελευτῶν καὶ μετὰ στεφάνων ἀπήλλαττεν · ᾧ δῆλον καθίστη, ὥς, ὅπερ ἔφη, βουλόμενος ἐφήσει τοὺς πειρασμοὺς τοῖς ἰδίους θεράπουσι.

9. Τοῦτο δὴ καὶ συνεῖς ὁ μέγας, ὥς ἔοικεν, οὐκ ἡνείχετο κατὰ μικρὸν γοῦν ἐκὼν εἶναι τῶν ἐν τοῖς ἀπέδοις χώροις διατριβῶν ἀποστῆναι, ἀλλ' αἰεὶ περιγίει ζητῶν, ἧ ἂν μάλιστα τὸ σῶμα στενώσειε καὶ κακύνειεν, οὕτως ἡγοῦμενος μᾶλλον τὴν θείαν ἐπισπάσσεσθαι ῥοπὴν ἐφ' αὐτόν · ὅπερ καὶ ἦν · πίστιν γὰρ παρεχόμενος, τὸν τῆς πίστεως ἐτύγα καρπὸν. Εἰ δέ ποτε τύχοι, φασίν, αὐτὸν γενέσθαι παρ' ἡμερώτερον τόπον (1), ἔνθα καὶ τινες ἀδελφῶν ἀγνώτες αὐτῷ κατωκισμένοι ὄντες ἐτύγγανον, τοῦτοις μὲν οὐδ' ὁμιλεῖν καθάπαξ ἢ συλλαλεῖν ὅλως ἡνείχετο, ἥγουν ἁλῶν κοινωνῆσαι τραπέζης αὐτοῖς, θυραῖος δέ που καθήμενος ἐθρῆνει τε τὰ πολλὰ καὶ δεινὸν ἔστεινεν, οὐ κρίνων ἑαυτὸν ἄξιον ἴσως τῆς ἐκείνων τῶν τόπων οἰκῆσεως, ζητῶν δὲ τοὺς οἰκείους αὐτῷ καὶ συνήθεις · παραμυθουμένοις δὲ καὶ τῶν ἀναγκαίων ἀπολαύειν κελεύουσι, καὶ τὴν αἰτίαν πυνθανομένοις τῶν θρηγῶν, οὐσίας τινὸς ἀπώλειαν καὶ δεσπότην καὶ θησαυρὸν ὑπεκρίνετο, πιστευθέντα μὲν αὐτῷ πρὸς τοῦ δεσπότην, | χρησάμενον δὲ ναυαγίῳ καὶ πειρασμοῖς περιπεσόντα, τὸν τε φόρτον ἀπολέσαι πάντα καὶ τὴν ἐπάνοδον δειλιᾶν, καὶ διὰ τοῦτο τὴν ὑπὸ στέγην μονὴν οὐκ ἀνέχεσθαι, ἐν τοσοῦτων κακῶν πείρᾳ γενόμενον · οὐδὲρ ἀκούσαντας καὶ λαβόντας αὐτοῦ ἔλεον, ἄρτον τι τρύφος αὐτῷ προσρίψαντας · « Δέξαι τόνδε, φάναι, τὸν ἄρτον », καὶ τὴν τοῦ θησαυροῦ καὶ πατρίδος καὶ γένους ἐπεύξασθαι εὖρεσιν, μὴ συνιέντας ὄντινα τὸν δεσπότην καὶ τίνα θησαυρὸν καὶ πατρίδα καὶ γένος ἔφασκεν ἐκεῖνος ἀπολωλέναι · ὅτι τὸν ἀπάντων Θεόν, καὶ τὸν ἀληθῆ καὶ πολλοῦ ἄξιον θησαυρὸν (2), τῆς ἰδίας ψυχῆς τῆς ἀξίαν (3), καὶ τὴν ἀνώλεθρον καὶ ὄντως ἐκείνου πατρίδα, τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν ἁγίαν Ἰερουσαλήμ (4) · μετριάζων δῆπουθεν καὶ τὸ τοῦ τύφου κλῶν ἄριστα κέρας, ἅτε δὴ καὶ τοῦτο καλῶς ἐπιστάμενος, καὶ ἄλλους τε διδάσκων καὶ αὐτὸς οὕτως ἔχων · ἐκείνου γάρ ἐστι λόγος, τὸ « Μὴ μέτρα σεαυτὸν » (5).

fol. 7<sup>v</sup>

(1) Le trait ne se trouve point dans les synaxaires grecs, mais bien dans les *Apophthegmata* et dans Paul Évergétinos. Voir ci-dessus, p. 109-110.

(2) *Matth.* 13, 44.

(3) *Matth.* 16, 26.

(4) *Gal.* 4, 26.

(5) Cf. *Apophth.* 10: μὴ μετρήσης ἑαυτὸν (P. G., t. LXV, col. 141 c). La même maxime est attribuée aussi à S. Bessarion par l'abbé Poëmen (*ibid.*, col. 341, n° 79). Cf. *4cf. SS.*, Aug. t. VI, p. 37 E.

10. Ἀμέλει τοι καὶ πτηνοῦ βίῳ τὸν βίον αὐτῷ γεγενῆσθαι μαρτυρεῖται ὅμοιον, ἡγουν τινὸς ἄλλου τῶν ἐστερημένων παρὰ τῆς φύσεως ὅσα τείνει πρὸς μέριμναν (1), τρεφομένων δὲ τῷ Θεῷ καὶ πρὸς αὐτοῦ σκεπομένων · οὔτε γὰρ οἶκος, ὡς ἔφημεν (2), ἐπήγγυτο τῷ μεγάλῳ, καὶ τῶν ἄλλων δὲ πολλὴν εἶχε τὴν ἀλογίαν, ὅσα δὴ τὸν ἀκτήμονα βίον λυμαίνονται καὶ τὴν εὐαγγελικὴν τρίβον οὐ συγχωροῦσιν ἀνύτειν τὸν κεκτημένον. Ὅθεν οὐ ῥάβδος, οὐ πῆρα παρ' αὐτῷ ἐπεδείκνυτο, ἢ ὑποδήματα · διπλοῦς δὲ χιτῶν (3) πόρρω τῶν ἐκείνου καταγωγίων · πολὺ μὲν οὖν, εἰ καὶ τῷ ἐνὶ παρεῖχε τὴν πάροδον · καὶ τοῦτο, τῇ τῆς φύσεως ὑπέικων ἀνάγκῃ καὶ τῷ συγκεχωρηθῆναι πρὸς τοῦ Σωτῆρος (4). Οὕτως ἐκεῖνος καὶ μετὰ τοσαύτης τῆς ἀκριβείας τὴν πολλοῖς ἀτριβῇ τρίβειν ὁδὸν (5) ἔσπευδε, καὶ διὰ τοῦτο καὶ πάντων ὡς εἰπεῖν ἐπλούτησε τὴν συμφορὰν τῶν καλῶν, καὶ βίον ἀγγελικὸν οἶον διέζησε μετὰ Θεοῦ, τοῖς ἐκείνου πρὸς τοὺς σφῶν ἐργάτας κατέλκουσιν ἐργοῖς καὶ τούτους ἐνοῦσι χωρήσας, καὶ πάντα ῥαδίως ἀνύσας · τῶν μὲν γὰρ ἄλλων ἄλλος ἄλλο τι κατώρθωσεν ἢ μικρὸν ἢ μεῖζον τῶν ἀρετῶν · τῷ δὲ τοσοῦτον ὁ ἀγὼν ἐπετάθη, ὡς πάντων ἐξῆς ἀφασθαι | καὶ πᾶσιν ἀγαθὸν θεῖναι τέλος.

fol. 8

11. Τὸ μὲν οὖν τῆς νηστείας ὅσον ἦν παρ' αὐτῷ, ὅπως δὲ διὰ ταύτης ἐπαιδαγώγει τὴν σάρκα, τῶν αὐτῆς σκιρτημάτων φίμωτρον ταύτην ποιούμενος, μαρτυρήσει μὲν αὐτόθεν τὸ τῶν τόπων ἐν οἷς εἶχε τὴν οἴκησιν ὀρεινὸν καὶ πετρῶδες καὶ τοῖς ἀνθρώποις ἄβατον πάντῃ, τῷ μὴ ῥαδίως ὑπέικειν ἀρότροις, καὶ διὰ τοῦτο τὸν ἄρτον ἐπιλείπειν τῷ ἀθλητῇ, χρῆσθαι δ' ἀντὶ τούτου βοτάναις ὅσον ἀποζῆν μόνον, εἴ που κἀκείνας φῦναι συνέπεσε, καὶ ποτῷ καταλήλῳ τῷ τῶν πηγῶν νάματι. Μαρτυρήσει δὲ γε οὐχ ἥκιστα καὶ ἡ τεσσαρακονθήμερος ἐκείνου πρὸς Θεὸν ἀκλινὴς νεῦσις (6), ἦν ἐν μέσῳ ῥάμνων ἰστάμενος διετέλεσεν, σχολάζων τῇ προσευχῇ, ἀπεωσάμενος μὲν ὕπνον, τροφῆς δ' ἀμελήσας, καὶ μηδὲ μικρὰς ἀνακλίσεως ὅλως ἐπιμνησθεὶς, ἀλλ' ὅλος ἀλλοιωθεὶς, ὅλος μετὰ

(1) Cf. Synax. 17 juin : ὡς ἐν τῶν ἀερλίων πτηνῶν ἢ νηκτῶν ἢ χειρσαίων ζῶων.

(2) Cf. § 7.

(3) Luc. 9, 3.

(4) Cf. Matth. 10, 10.

(5) Cf. Matth. 7, 14.

(6) Cf. Synax. 17 juin : καὶ νυχθήμερα τεσσαράκοντα πεποίηκεν ἐν μέσῳ ῥάμνων ἑσθηκῶς καὶ μὴ κοιμώμενος ; 20 février : τεσσαράκοντα γὰρ ἡμέρας καὶ τεσσαράκοντα νύκτας ἑστη ἀκλόνητος ὥσπερ στηλὴ ἀνω τὰς χεῖρας καὶ τὰ ὄμματα ἔχων καὶ τὴν ψυχὴν ἀχώριστον ἐκ Θεοῦ.

Θεοῦ γεγονώς, τῇ πρὸς ἐκεῖνον ἀνατάσει καὶ θεωρίᾳ τοῦ νοῦ· καίτοι, τί τούτου μεῖζον ἢ βέλτιον τῆς ἐκείνου ζητήσείς τις ἀμμιμήτον πολιτείας ἄλλο τεκμήριον, ὃ πάντα αὐτῷ συνίστησι τὰ γαθὰ, καὶ πᾶσαν ἀρετῶν ἰδέαν ἐκεῖνον κατηγορεῖ; Ἐντεῦθεν γὰρ αὐτοῦ κατῖδοι τις ἂν καὶ τὸ πρὸς τὸν Θεὸν ὃ ἐνῆν φίλτρον, καὶ τὸ τῆς ἱερᾶς προσευχῆς τε καὶ ἐγκρατείας ὅλον εἰπεῖν ἄνθρωπον καὶ ἀσώματον, καὶ τὸ τῆς ἀγρυπνίας καὶ στάσεως εὐτονόν τε καὶ ἀπαράμιλλον. Ἐγὼ γ' οὖν ἐπ' ἐμῆς σκοπῶν, εὐρίσκω μὲν τῶν ἁγίων καὶ ἄλλους τὸ τοσόνδε τῆς νηστείας κατωρθωκότας (1), ἀλλ' ἦν αὐτοῖς ἀνάγκησιν τις τοῦ λιμοῦ τὸ καὶ καθεύδειν ἐν μέρει καὶ καθῆσθαι καὶ τοῖς τῶν χειρῶν ἔργοις ἀσχολεῖσθαι κατὰ μισθόν· οὐπω δ' ἄμα πάντα κατὰ | ταῦτόν, καὶ στάσιν καὶ προσευχὴν καὶ νηστείαν σὺν ἀγρυπνίᾳ μέχρι καὶ τήμερον παρ' ἄλλω τινὶ περιείργασμαι τῶν ἀπάντων, ὅτι μὴ μόνω ἐν τούτῳ· καὶ διὰ τοῦτο τεθαύμακα τοῦτον ἐγὼ καὶ θαυμάζω, τῷ πάντ' εὐθὺς ἀρχῆς ἀπ' ἄκρης σκοποῦμένοις αὐτοῦ θαυμαστά τινα φαίνεσθαι καὶ ἄντικρυς ἀνυπέρβλητα.

fol. 8<sup>v</sup>

12. Ἀλλὰ μὲν εἰ τις τοῦ καλοῦ τῆς σιγῆς (2) οὐκ ἀπειράτος, ἦν φασὶ πάσας τὰς ἄλλας ἀρετὰς ἀντισηκοῦν μόνην (3), οὐκ οἶδα τί νιν πρὸ τούτου δοίην τὰ ταύτης ἄθλα, ἢ τί νιν μᾶλλον προσθεῖτο τοῦ διὰ πάσης αὐτοῦ τῆς ζωῆς | ἡλικιωτίν ὥς ἔπος εἰπεῖν καὶ σύζυγον σχόντος τὴν σιωπὴν. Ποῦ γὰρ ἂν ἐμελλε λυμῆσθαι τὴν αὐτῆς εὐκλειαν ὃ μὴδὲ πρόσωπον ἀνθρώπου ῥαδίως ὀρῶν; Εἰ δὲ καὶ τοῦτο συνέπιπτεν (οὐδὲ γὰρ οὐδὲν ἀπεικός, τῆς περὶ αὐτοῦ φήμης ἀπανταχῇ διαδεδομένης, ἢ πρὸς αὐτόν ἵεναι τινάς, ἢ μετακαλεῖσθαι πρὸς σφᾶς, εὐλογίας ἐφιεμένους), οὐδέποτε τὸ τῆς σιγῆς κατέλυνεν ὁλως, ἀλλὰ καίπερ αὐτοῖς ὁμιλῶν σωτηριώδεις λόγοις, τὴν ἐργασίαν ἀλώβητον διετήρει τοῦ νοῦ, τῇ συνουσίᾳ μὴδὲν λυμαινόμενος, κατὰ τὸν ἐν μέσῳ τε πολλῶν ὄντα (4), τὸν αὐτὸν δὲ καὶ κατὰ μόνας, ἕως ἂν παρέλθῃ, φησὶν (5).

13. Ἀλλὰ τί ταῦτα, καίπερ ὄντα τοιαῦτα, πρὸς τὴν τῆς ἀγάπης ἀγάπην τοῦ ἀνδρός, ἦν ἡγάπησέ τε καὶ ἔστειρε παντὸς μᾶλλον, ὥς μεῖζονα πασῶν ἐντολῶν οὖσαν εἰδώς, καὶ τὸν νόμον καὶ τοὺς

(1) Un bon nombre d'exemples extraordinaires d'abstinence et de jeûne extraits du *Γερωντικόν* ont été réunis par Paul Évêgétinos au livre II, chapitre 16, de sa *Συναγωγὴ τῶν θεοφθόγων ἐρημάτων* (éd. d'Athènes, 1900, p. 233).

(2) Sur le silence du saint rien ne se trouve dans les sources indiquées.

(3) Cf. PAUL ÉVÊGÉTINOS, op. c., l. II, ch. 47 (p. 326).

(4) Ps. 108, 30.

(5) Ps. 140, 10.





παραπλήσιον ὥσπερ ἂν εἴ τις τῷ λόγῳ διαλαβεῖν ἐβελήσοι τὰ πλὴν τούτοις ἀγήρω τοῦ Σωτήρος ἅθλα Χριστοῦ καὶ στεφάνους, οἷς ἀναδεῖν οἶδε τοὺς ἐκζητοῦντας αὐτόν. Ταῦτά τε γὰρ ὀφθαλμοῖς ἀνθρώπων ἀθέατα καὶ ἀνήχητα τοῖς ὤσιν, ἣ φησι Παῦλος (1), καὶ διὰ τοῦτο τὴν γνῶσιν ἡμῶν ὑπεξέφυγε· κἀκεῖνα τὸν αὐτὸν τούτοις προβαλλόμενα γνόφον, διὰ ταῦτα καὶ γὰρ ἐσπουδάζοντο, οὐκ εἰκονσι λόγῳ, οὐδὲ τῷ βουλομένῳ δηλῶσαι ἑραστώνην παρέχουσιν. Ἐπεὶ τ' <sup>1</sup> οὐδὲ τοῦτο προθέμενος, ἄνωθεν τὰ κείνου καταλέγειν ἀκριβῶς διὰ πάντων, τὸν λόγον ἀνήρημαι (2), μή ποτ' ἐς τοσοῦτον τόλμης ἢ θράσους, ἣ οὐκ οἶδ' ὅτι φῶ, τὸν νοῦν ἀπαχθείην, ἀλλ' ὥστε μικρὰ τῶν αὐτοῦ καὶ ταῦθ' ὥς οἶόν τε διὰ βραχέων εἰπόντα, ἀγαπητὸν οἶσθαι, καὶ τοῦτ' ἀξιώσαντα προθύμως

fol. 9<sup>v</sup> ἔπειτ' ἀπαλλαγῆναι καὶ παύσασθαι λοιπὸν τῆς σπουδῆς· | τοῦτο δὴ καὶ ποιήσας, καὶ τοῖς προειρημένοις ἐπαρκεσθεὶς τῶν ἀγώνων, ἐπὶ τὴν ἀναμφίλεκτον τῆς ἐκείνου πρὸς τὸν Θεὸν παρρησίας ἀπόδειξιν εἶμι τῷ λόγῳ, τὴν τῶν θαυμάτων ἐργασίαν δὴ λέγω. Κὰν τούτοις γὰρ ἔφθη πολλοὺς ὑπερακοντίσας, ἵνα παρῶ πάντας εἰπεῖν, οὐ τῶν κατ' αὐτὸν μόνον, ἀλλ' ἤδη καὶ τῶν πολλῶ πρὸ τούτου τῷ χρόνῳ· ἃ γὰρ ἐκείνων ἕκαστος τῇ πρὸς Θεὸν παρρησίᾳ, προσθήσω δ' ἔτι καὶ τοῦ καιροῦ χρηζόντος τούτων διὰ τὴν πανταχοῦ περιεχυμένην τοῖς ἔθνεσιν ἀπιστίαν (3), κατωρθωκώς ὑπὲρ τοὺς πολλοὺς ἐνομίσθη, τούτων οὗτος ἅμα πολλοὺς ἔσχε τοὺς μάρτυρας, τοὺς αὐτοὺς δὲ καὶ θαυμαστάς· ὅτι δ' οὐ λόγος ἄλλως, ταῦτα δηλώσει νῦν ὁ λόγος σαφῶς.

16. Πρὸ τὸν θ. α. ὅμα <sup>1</sup>. Ἐμαθήτενον μὲν, ὡς ἔφημεν πεφθακότες (4), οὐκ ὀλίγοι τῶν μοναχῶν τῷ μεγάλῳ, καὶ ὑπ' ἐκείνῳ μάλα προφρόνως ἐτάττοντο, μυσταγωγῶ τῆς ἀρετῆς αὐτῷ χρώμενοι καὶ τοῦ κατὰ Θεὸν παιδευτῆ βίου καὶ κανόνι τῶν ὁρθῶν τε καὶ μὴ τοιούτων ἀκριβεστάτῳ. Τούτων ἐνός ποτ' αὐτῷ συνοδεύοντος, ᾧ Δουλᾶς ὄνομα, διὰ τῆς ἡόνος τὴν ὁδὸν ἐποιοῦντο (5), περικλυζομένης ἀπάσης τοῖς κύμασι καὶ περιρρομένης τῷ μὲν ὕδατι τῆς θαλάττης ἀφθόνῳ, τοῦ δὲ ποτίμου καὶ διειδυῖς καὶ

15. — <sup>1</sup> ἔπειτ' *cod.*

16. — <sup>1</sup> πρ. θ. *in marg.*

(1) I Cor. 2, 9.

(2) Cf. § 2.

(3) Cf. I Cor. 14, 22.

(4) Cf. § 14.

(5) Cf. *Synax.* 20 févr.; *Apophth.* 1 (t. c., col. 137). Pour les passages parallèles, cf. W. Bousset, *Apophthegmata* (Tubingue, 1923), p. 93, Table I, 1.

γλυκέος ἐστερημένης ἐκ διαμέτρου παντάπασιν. "Ηλιος δὲ τὴν πορείαν ἀπ' ἄκρου ποιούμενος οὐρανοῦ, πρὸς τὸ μέσον ἦν ἤδη κατηντηκώς, καὶ τὰς ἀκτῖνας ἐπαφείς ἐκ τοῦ σύνεγγυς, τὴν οὐκ ἀήθη φλόγα τοῖς ὁδίταις ἀνῆπτε. Τῷ δ' ἄρα Δουλᾷ πρὸς χάριν οὐκ ἐμελλεν ἔσσεσθαι · καὶ γὰρ αὐτῷ δεινῶς ἐπετίθετο δῖψα, καὶ προϊόντι σφοδρῶς ἐπετείνετο, καὶ τὸ πρᾶγμα ἦν οὐδαμῶς φορητόν · ἀλλ' (ἐφευρετικὸν γάρ, φασίν, ἡ ἀνάγκη) πρὸς τὸν ἄγιον καταφεύγει καὶ θεραπείαν αἰτεῖται, καὶ μέντοι τετύχηκε ταύτης. Ἡ δ' ἦν · τῷ τοῦ σταυροῦ σημείῳ τὴν θάλατταν εὐλογήσας ὁ μέγας, μετὰ πολλῆς ἀρτύεσθαι τῆς ἀδείας ἐξ αὐτῆς ἐκείνης παρεκελεύετο · οὐ πίνοντα καὶ τῆς γλυκύτητος | τὸν Δουλᾶν ἀγασθέντα, δείσαντα δὲ καὶ fol. 10 τὴν μετὰ ταῦτα δῖψαν, καὶ διὰ τοῦτο λαβόντα μεθ' ἑαυτοῦ, τῆς ἀπιστίας ὠνειδίσεν ὁ πατήρ, καὶ αὐτὸν τὸν Θεὸν ἔφησεν εἶναι καὶ παρῆναι πανταχοῦ.

17. Δεῦτερον <sup>1</sup>. Αὐχμῶ δὲ τῆς γῆς ἄλλοτε πιεζομένης (1) ἐπ' οὐ μικρόν, καὶ τῶν καρπῶν ὡς εἰκὸς ἐπιλιπεῖν ὅσον οὐκ ἦδη μελλόντων, τῶν τε ἄλλων καὶ τῶν δραγμάτων οὐ πληρωσόντων ἐντεῦθεν τὰς τῶν θεριζόντων ἢ συλλεγόντων χεῖρας καὶ κόλπους, ἀθυμία πάντας κατεῖχε δεινή, καὶ λύσιν ἐζήτουν μὲν, εὖρεῖν δὲ ὅμως οὐκ εἶχον · ἀλλ' ἐπὶ τὸν κοινὸν διαλλακτὴν Θεοῦ καὶ ἀνθρώπων χωροῦσι τὸν μέγαν, καὶ πάντ' εὐθὺς λένεται τὰ δεινά, καὶ χαρὰς ἅπαντ' ἀνάπλεα, τὴν πρώτην ἀποβαλλόμενα σκυθρωπότητα · καὶ ὁ φιλεῖ γίνεσθ' ἐν τοῖς τοιούτοις, τῆς ἐπιγεγονυίας χαρὰς ὑπερβαλλούσης τὴν λύπην, πάντων ἦν ἀκούειν ἐν στόμασιν ἠδόμενόν τε καὶ θαυμαζόμενον τὸν τοῦ Θεοῦ θεῖον θεράποντα · οὐ τῆς πρὸς Θεὸν ἐπεὶ πείραν εἰλήφεσαν παρησίας, τοῖς αὐτοῖς ἀδθῖς αὐ περιπεπωκότες, πάλιν ἐπ' αὐτόν τε κατέφευγον καὶ τῆς δεήσεως ἐπετύχανον.

18. Τρίτον <sup>1</sup>. Οὐ μὴν ἀλλ' εἴ τω δοκεῖ μέγα καὶ σχεδὸν ὑπὲρ ἀνθρώπον τὸ κατὰ τῶν κυμάτων πεζεύειν (2), οὐδὲ ταύτης τῆς φιλοτιμίας ἐστέρηται · χρείας γάρ ποτ' αὐτὸν ἐπαιγούσης τὸν χρυσορρόαν

17. — <sup>1</sup> β' in marg.

18. — <sup>1</sup> γ' in marg.

(1) Cf. *Synax.* 20 févr.

(2) Cf. *Synax.* 20 févr. ; canon de Joseph, 7<sup>e</sup> ode, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tropaires (cf. après, p. 136-137) ; *Apophth.* 2 (t. c., col. 140). Des récits parallèles sont énumérés dans Bousset, op. c., p. 96, Table I, 2.

fol. 10<sup>v</sup>

Νεῖλον διαβάнта τῷ κατὰ νοῦν ἐντυχεῖν, ἐπεὶ μηδὲν ἦν ὃ ἐπιβάнта ἔδει περᾶσαι, χρῆται τῇ πρὸς Θεὸν πεποιθήσει, καὶ τῷ σωτηρικῷ ἑαυτὸν καθοπλίσας σημείῳ, ἐπιβαίνει τοῦ ὕδατος, καὶ πεζῇ τὴν πορείαν ποιούμενος, τῷ ἀντιπέραν (ὃ τοῦ θαύματος) πλαταμῶνι κατήντησεν ἀσινήs, μηδὲ νοτίδα μικρὰν τῶν ἱματίων αὐτῷ δεξαμένων. Ὅπερ ἰδόντα τὸν θαυμαστὸν Δουλᾶν καὶ θαυμάσαντα—καὶ γὰρ ἔτυχεν ὧν μετ' ἐκείνου—ὅπως ῥησθήθῃ<sup>2</sup> τοῦ ὕδατος, ἐρέσθαι μεθ' ἱκεσίας αὐτόν· πρὸς δὲν, μέχρι τῶν ἀστραγάλων ἔφησεν ὑπενδοῦναι τὸ ὕδωρ, τὸ δὲ λοιπὸν εἶναι δοκεῖν στερεόν. Τούτοις ἐκείνου καὶ τοῖς τοιούτοις τὸ περιὸν ἐν ἅπασιν τοῖς καλοῖς δεικνύνται | καὶ ἡ πρὸς τὸν Θεὸν ἀληθῆς πίστις, δι' ἣν τούτων ἀπάντων αὐτουργὸς γενέσθαι ἡξίωται. Εἰ δέ τι καὶ λοιπὸν ἔτι προσθεῖναι τις τῷ λόγῳ ζητήσῃ, δέδοικα μὲν μὴ καὶ δόξω τισὶν ἀπιστα λέγειν· ἀλλ' οὐ διὰ τοῦτο τὰ τοῦ Θεοῦ χρὴ κρύπτειν θαυμάσια (1)· καὶ γὰρ εἰ καὶ πάντες ἀπιστήσουσιν, ἀλλ' οὐχ ὅστις τῶν θείων γραφῶν τρόφιμος καὶ τῆς Ἰησοῦ πεπειραμένος ἰσχύος· δι' δὲν οὐχ ἦττον δεῖ ταῦτα κηρύττειν, ἢ καλύπτειν διὰ τοὺς ἀπιστήσοντας.

19. Τέταρτον θαῦμα<sup>1</sup>. Εἶχε μὲν αὐτὸν ἡ πρὸς τινα τῶν τότε ἁγίων ἀνδρῶν<sup>2</sup>, εὐλογίας τε χάριν τῆς παρ' ἀλλήλων (2) καὶ χρείας τινὸς ἔνεκεν ἀναγκαίας, τὸ δὲ μῆκος πολὺ τῆς ὁδοῦ καὶ ἡ ἀνάγκη κατήπειγε· πρὸς ἐσπέρας δ' ἦν, καὶ ἡ ἡμέρα ἐκλινεν ἡδὴ· ἀλλ' ὃ καθαροῦ συνειδότος, ὃ πεποιθὼς ἐξητεῖτο θαρρῶν καὶ τάνεφικτα<sup>3</sup>, δι' ὃ καὶ τάνέλπιστα ἐξητεῖτο· επικαλεῖται τὸν Θεὸν εἰς βοήθειαν, καὶ στήσαι τὸν ἥλιον ἐλιπάρει, ἕως φθάσωσι πρὸς τὸν ἀνδρα. Τί οὖν; ὃ τὸ τῶν φοβουμένων αὐτὸν ποιῶν θέλημα (3) καὶ τῶν παραδόξων σημείων καὶ τεράτων Θεός, ἐπακούει τοῦ ἰδίου θεράποντος, καὶ τὴν ὁδὸν ἅπασαν λάμποντος αὐτὸν τοῦ ἡλίου παρέσχεν ἀνύσαι, καθὰ τοῦ Ἰησοῦ πρότερον ἐπακούσας (4) ταῦτο τοῦτο πεποιηκῶς φαίνεται, στήσας τὸν ἥλιον κατὰ Γαβῶν καὶ παρασχὼν αὐτῷ μετ' ἀδειάς συγκόπτειν τὰς τῶν ἐχθρῶν πολλὰς φάλαγγας. Καὶ τοῦτο μὲν τοιοῦτον εἰς θαύματος λόγον καὶ κρότου καὶ χάριτος, ἦν

<sup>2</sup> ῥησθήθῃ cod.

19. — <sup>1</sup> δ' θ. in marg. — <sup>2</sup> suppl. ὁδός. — <sup>3</sup> (δ. π. - τὰ.) in marg., praemissa vocula προσθετες).

(1) Cf. Tob. 12, 7.

(2) Cf. Synax. 20 févr.; Apophth. 3 (t. c., col. 140); Bousset, l. c., 3.

(3) Ps. 144, 19.

(4) Ios. 10, 12. •

ἐκ Θεοῦ πλουτῶν ἦν ὁ γεννάδας · ἐγὼ δ' οὐδ' ὁ πρὸς τοῖς ἄλλοις αὐτῷ καὶ πολλὴν μαρτυρεῖ μετριότητα, λέγειν παρήσω.

20. Πέμπτον<sup>1</sup>. Ἀνδρὶ τινι (1) δαίμων ὁ κοινὸς τῆς ἡμῶν ἐχθρὸς φύσεως ἐπεισφρήσας, πολλὰ τοῦτον ἐποίει δεινὰ σπαράττων ἄνω καὶ κάτω, καὶ κατὰ τὸν ἐν τοῖς εὐαγγελίοις δαιμονιζόμενον, ἄρτι μὲν εἰς πῦρ ἐπιρρίπτων, ἄρτι δ' εἰς ὕδωρ (2), καὶ πανταχόθεν ἀβίωτον αὐτῷ τὸν ταλαίπωρον καθιστῶν βίον, τοῖς δ' οἰκείοις αὐτοῦ καὶ προσήκουσιν ὁδύνην καὶ λύπην καὶ πικρίαν ἀνήκεστον προξενῶν. Ἐπεὶ δὲ πάντα λίθον τὸ τοῦ λόγου κεκινηκότες (3) οὐδὲν μᾶλλον ἀπαλλαγὴν | εὗρισκον τοῦ λυποῦντος, τοῖς ἐν τῇ Σκῆτει πατράσιν, fol. 11  
ὧν ἔπαθλα ταῦτα, προσφέρουσι τοῦτον πεδήτην. Τὸ δ' οὕτω δεινὸν ἦν καὶ σκληρόν, ὥστε πολλῆς παρ' αὐτῶν γεγονουίας τῆς πρὸς Θεὸν ἐκτενοῦς ἐκείνης, οὐδὲν μᾶλλον τάνδρὸς ἀπηλλάττετο, καὶ τὸ πρᾶγμα πολλὴν ἐνεποίει τὴν ἀθυμίαν. Ὅθεν αὐτοῖς ὁ μέγας ἐπὶ νοῦν Βησσαρίων, ὡς μόνος ἀεικῶς τὸν ἐχθρὸν ἀπελάσων · ἐπεὶ δ' αὐτὸν ἵδεσαν οὐκ οὖν τῆς ἐπιδείξεως ὀρεγόμενον, τὴν περὶ τούτου πρὸς αὐτὸν προφανῇ δέησιν ἀποδειλιάσαντες, ὡς μὴ τῷ λόγῳ σοβήσαντες αὐτὸν ἀποτυχεῖς τῆς ἡδίστης γένοιτο θήρας, σοφίζονται τι τοιοῦτον πρὸς αὐτόν, ἴν' ἐπειδὰν εἰς τὴν ἐκκλησίαν ἔλθῃ πρῶτ' (καὶ γὰρ αὐτόν οὕτω τυχόν ἀνέμενον τῇ ἐπαύριον), αὐτοῦ που κατακλίνωσιν ὡς ἐπὶ τῷ καθευδοῦναι τὸν δαιμονῶντα, εἰτα πρὸς τὸν ἅγιον ἀνυπόπτως κελεύσωσιν διυπνίσαι τὸν κείμενον, ὥς τινα τυχόντα τῶν ἀδελφῶν. Ὁ δὲ καὶ εἰργάσαντο, καὶ τοῦ σκοποῦ οὐκ ἀπέτυχον · οὕτω γὰρ ἔφθῃ φωνήσας ὁ μέγας τὸν ἄνδρα, καὶ τούτου ταχέως ἀποφθαρεῖς ὁ πολέμιος, φρυγὰς ἀπιὼν ὥχετο · οὕτως ἐκεῖνος ἐδεδίει καὶ τὴν φωνὴν μόνην αὐτοῦ, καὶ μετὰ τοσαύτης ἀπείης τῆς σπουδῆς φεύγων · καὶ σώφρων εὐθὺς ὁ ἀνὴρ, καὶ τοῖς ποσὶ καλινδούμενος τοῦ μετὰ Θεὸν εὐεργέτου, προσεκύνει τε τὰ ἴχνη καὶ τὰ τίμια πέσματα κατησπάζετο, καὶ χαίρων ἀπεφέρετο τὴν ὑγίαν ἀπιὼν τῶν κακῶν ἀπαλλάξας. Ταῦτα τῶν μακρῶν πόνων καὶ μόχθων τὰ κατορθώματα, ὡς ἐκ γούν τούτων τὸ πᾶν ἐννοῆσαι.

20. — <sup>1</sup> e' in marg.

(1) Ce miracle n'est pas dans les ménées grecs, mais bien dans les *Apo-phthegmata*, n° 5 (col. 141). Liste de récits parallèles dans BOUSSER, l. c., 5. Cf. *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 1009 c.

(2) Cf. *Marc.* 9, 22.

(3) Locution proverbiale. Cf. MACAIRE CHRYSOCÉPHALE, *Ῥοδωνία*, cent. VII, 4, dans E. L. v. LEUTSCH, *Ῥaroemio-graphi graeci*, t. II (Gœttingue, 1851), p. 201.

21. Ταῦτα τῆς ἀρετῆς ἐνταῦθα τὰ ἐπαθλα · τὰ γὰρ ἐκεῖ τις ἂν ἐξέλποι νοῦς, οἷα περιμένει τοὺς ἀγίους βραβεῖα (1) ; Μετὰ τούτων ἐκεῖνος καὶ τῶν τοιούτων τὸν ἅπαντα βίον διηνυκώς, καὶ πλήρης ἡμερῶν γενόμενος τῶν τοῦ Πνεύματος, ἐν γήρᾳ καλῶ (2) καταλύει τὸν βίον · καὶ προστίθεται τοῖς ἀπ' αἰῶνος ἀγίοις (3), ὁ μάρτυς τοῖς μάρτυσι, καὶ τοῖς ὁσίοις ὁ τούτων τὴν πολιτείαν ἐξηλωκώς · καὶ τὸν Θεόν, τῶν ἐσώπτρων λυθέντων (4), τρανώτερον καθορᾷ, τὸ τέλος τῆς ἐφέσεως φθάσας.

fol. 11<sup>v</sup>

22. | Σύγκρισις ἐν τεύθειν ἥδε σύντομος <sup>1</sup>. Ὁν ὁ τῶν ἀγίων ἅπας ἰδὼν κύκλος ἤσθη τε καὶ κοινωνὸν παρεκλήφεσαν τῆς λαμπρότητος, ὀρῶντες ἐν μόνῳ ᾧ συνειδώς ἦν ἕκαστος ἑαυτῷ · Μωσῆς (5) μὲν γὰρ ὁ τὸν Ἰσραηλίτην λαὸν διασώσας ἐν τῇ θαλάττῃ, καταποντίσας δὲ τὸν Φαραὼ καὶ τὴν στρατιὰν αὐτοῦ πᾶσαν (6), εἶδεν αὐτὸν ἀβλαβῆ τὸν ὀρῶντα τὸν Θεὸν ἴδιον νοῦν διὰ τῆς θαλάττης τοῦ βίου διαβιβάσαντα, τὸν δὲ νοητὸν Φαραὼ καὶ τὴν ἐκείνου δύναμιν ἅπασαν τοῖς τῶν δακρύων καταποντίσαντα ῥεύμασι · καὶ πρὸς τὴν γῆν τῆς ἐπαγγελίας αὐτόν τε ἡγμένον καὶ τοὺς τοῖς ἐκείνου λόγοις παιδευομένους καὶ πρὸς τὴν ἀρετὴν καὶ τὸν τῶν καλῶν ζῆλον διαναστάνας. Ὅπερ οὐκέτι μὲν τοῦ Μωσέως, τὸ δὲ τοῦ Ἰησοῦ κάλλιστόν τε καὶ πρῶτον (7) · ᾧ καὶ τοῖς ἄλλοις φαίνεται κεκτημένος τὸ ἴσον · καὶ γὰρ εἴ τις τοῦ περὶ τὸν ἥλιον θαύματος μέμνηται, πολλὴν αὐτῷ τὴν πρὸς ἐκείνον οὔσαν ἰσότητα εἴσεται. Ἥλιον δ' εἴ τις ἐπαινεῖ τὴν οἶον ἄνθρωπον ζωὴν ἐν σαρκὶ καὶ τὴν ἐκείνου φίλην σκηνήν, τὸν Κάρμηλον λέγω, καὶ τὴν ἀβρόχως τοῦ Ἰορδάνου διάβασιν (8), ἐπαινείτω καὶ τούτου ταῦτά μὴδὲν ἥττον, ὥς οὐκ ἔλαττον ἐκ τούτων γνωριζόμενον. Τούτοις δὲ καὶ τῷ Προδρόμῳ τῆς χάριτος ἔχοι τις ἂν αὐτὸν παραθεωρῆσαι, καὶ δεῖξαι τῆς ἐκείνου ζηλωτὴν ἀκριβῆ πολιτείας · καὶ γὰρ ἔρημον καὶ οὗτος ᾤκησε (9), καὶ τὴν ἀκτημοσύνην

22. — <sup>1</sup> lemma in marg.

(1) I Cor. 2, 9.

(2) Gen. 25, 8. Cf. Synax. 20 févr. : ἐν γήρᾳ πλοῖνι.

(3) Cf. Luc. 1, 70.

(4) Cf. I Cor. 13, 12.

(5) La comparaison avec Moïse, Josué et Élie se trouve dans le synaxaire du 20 février, précédant les miracles n<sup>os</sup> 1, 4, 2 (ci-dessous, § 16, 19, 17) ; et le miracle n<sup>o</sup> 3 (§ 18) y appelle la comparaison avec Élisée. Bessarion remplace Élisée par le Précurseur.

(6) Cf. Exod. 15.

(7) Cf. Ios. 10, 12.

(8) Cf. IV Reg. 2, 8.

(9) Cf. Matth. 3.



ἡσπάσατο, καὶ τὴν αὐτὴν ἡγάπα τροφὴν καὶ ἐγκράτειαν, Θεῷ κα-  
θαίρων ἑαυτὸν διὰ τούτων. "Ολως δὲ πᾶσι παραβαλλόμενος, τὸν  
μὲν ὑπερβαλὼν φαίνεται, τῷ δ' εἰς ἴσον ἐλθὼν, τοῦ δ' ἐφ' ἐνὸς ἀπο-  
λειφθεὶς, ἐν ἑτέροις οὐδ' ὅσοις ἔστιν εἰπεῖν ὑπερακοντίσας. Καὶ διὰ  
τοῦτο σὺν τούτοις χορεύει, τῷ πάντων Θεῷ παριστάμενος καὶ τοῖς  
ὕμνουσιν αὐτόν, παρ' ἐκείνου τὰς ἀμοιβὰς ἐξαιτούμενος.

23. Ἐπίλογος <sup>1</sup>. Ἀλλ', ὦ φίλη κεφαλὴ καὶ τῶν οὐρανῶν  
ἐπαξία, ἔχεις τόδε τὸ πρόσφθεγμα παρ' ἡμῶν τῶν σῶν παίδων,  
τῆς μὲν ἰσχύος τε καὶ σπουδῆς οὐδὲν ἐλλιπές, τῆς δ' ἁξίας καὶ μάλα ·  
τί γὰρ ἂν τις ἅξιον εἴποι τῆς σῆς ἀρετῆς, ἥγουν | ἐννοῆσαι τὸ ῥᾶστον ; fol. 12  
σὺ γὰρ δεδοξασμένος ὢν, οὐ δεδοξάσαι τῆς ὑπερβαλοῦσης ἔνεκα δό-  
ξης. Φίλτατον δ' οὐκ σοὶ καὶ τὸ εἰς δύναμιν ἦκον, καὶ μάλισθ' ὅταν  
ἐκ πόθου καὶ φίλτρον καὶ παρ' οἰκείου παιδὸς ἢ προσαγόμενον · σὸς  
γὰρ οἰκέτης ἐγώ, καὶ σοῦ τοῦ σεβασμίου ὀνόματος ἐξήρηται τὴν  
ψυχὴν. Καὶ πρὸς τὸ τοῦ Θεοῦ θέλημα τὸν σὸν λάτρεν ὁδηγῆσαι λι-  
παρῷ σου τὴν φιλόφρονον γνώμην · καὶ τῶν ἐκείνου σεπτῶν ἐντολῶν  
ἐργάτην ἐργάσαιο, τῶν τῆς νεότητος ἐξαιρούμενός με θηράτρων, καὶ  
χορηγῶν μοι τὰ τῷ κρείττονι μέρει συνοίσοντα. Ὅρᾳς γὰρ οἷα τὰ κύ-  
ματα ταύτης, εἰς τὸ καταβαπτίσαι ψυχὴν, καὶ μάλισθ' ὅταν προσῇ  
ῥαθυμία τε καὶ ἀμέλεια καὶ πᾶσα ῥαστώνη, τοῖς λόγῳ μὲν ἐθέλουσιν  
ἀντιβαίνειν αὐτοῖς, ἔργου δ' οὐδὲ μικροῦ τολμῶσιν ἅπτεσθαι. Ἀλλὰ  
σὺ τούτων ἀπάντων ἀπάλλαξον ὥς συμπαθῆς τὸν ἐπὶ σοὶ τὰς ἐλπίδας  
σαλεύοντα, ὥς ἂν ἐξάγων ἅξιον ἐξ ἀναξίου, στόμα Χριστοῦ κλη-  
θείης καὶ δι' ἐμέ, καὶ τὰς ὑπὲρ τῆς ἐμῆς σωτηρίας ἀντιδόσεις δέξαιο  
πρὸς αὐτοῦ. Ὡς πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ  
ἀνάρχῳ αὐτοῦ Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ αὐτοῦ  
Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

23. — <sup>1</sup> in marg.

Dans l'Appendice qui suit, nous n'avons pas cru nécessaire de renvoyer constamment aux passages parallèles du panégyrique ci-dessus. On les retrouvera sans peine en se reportant à l'analyse du texte donnée plus haut (p. 108-109).

## APPENDICE

CANON ACROSTICHE DE L'HYMNOGRAPHE JOSEPH  
EN L'HONNEUR DE S. BESSARION

Ὁ κανὼν τοῦ ἁγίου Βησαρίωνος ·  
φέρει ἀκροστιχίδα · Ἄδω, μάκαρ, σοῦ τὸν βίον τὸν φωσφόρον ·  
Ἰωσήφ

*e codice Parisino graeco 345, fol. 31-38<sup>v</sup>, die 6 iunii (1).*

## Première ode.

Ἄδει Θεῷ ἡ ἐκκλησία χορεύουσα | ἐπὶ τῇ μνήμῃ σήμερον |  
τῇ σῇ, θεόπνευστε Βησαρίων, | καὶ πίστει δοξάζει | τοὺς με-  
γίστους, πάτερ, ἀγῶνάς σου.

Δοῦλος Θεοῦ ἀποδειχθεὶς κατεδούλωσας | ταῖς ψυχικαῖς δυνά-  
μεσι | πάθῃ τοῦ σώματος, καὶ κακίας | ἐλεύθερος πάσης | ἀπε-  
φάνθης, πάτερ πανθαύμαστε.

Ὁραιοθεὶς ταῖς καλλοναῖς τῶν ἀγῶνων σου, | σκεῦος ἐφάνης  
εὐχρηστον | τοῦ θείου Πνεύματος, ἐνεργείας | τὰς τούτου<sup>1</sup> χωρη-  
σαν, | Βησαρίων μακαριώτατε.

Θεότοκιον (2). Μόνη Θεὸν ἀνερμηνεύτως ἐχώρησας, | ὑπερ-  
βολῇ χρηστότητος | ἡμῖν θελήσαντα τοῖς τεταπεινωμένοις | σαρκὶ  
ὁμοιωθῆναι, | <sup>2</sup> θεοχαρίτωτε.

## Troisième ode (3).

Ἀνῆλθες εἰς τὸ ὕψος τῆς ἀπαθείας, | εἰσῆλθες εἰς τὸν γνόφον

**Appendice.** — <sup>1</sup> *correxī*; αὐτοῦ *cod.*

<sup>2</sup> *supplendum Παναγία vel simile quid* ( — — — — ).

(1) Dans le ms. Paris Suppl.<sup>gr</sup> 33, que nous n'avons pas collationné, le même canon se lit au 29 novembre. Voir ci-dessus, p. 110 et la note 4.

(2) Ces courtes invocations à la Vierge n'ont aucun rapport avec la vie du saint; mais elles font partie intégrante du canon, puisque leurs initiales sont comprises dans l'acrostiche.

(3) Il n'y a pas de deuxième ode, la fête devant tomber hors des temps de jeûne.

τῆς θεωρίας, | ἐδέξω ἐν καρδίᾳ σου τὸν θεῖον νόμον, | ᾧ κρα-  
ταιούμενος φωστὴρ ὑπέρλαμπρος | μοναζόντων, δσιε, ἐχρημάτισας.

Κατάκαρπος ἐλαία ἐν οἴκῳ θείῳ | σαφῶς πεφντευμένος ἐδέλ-  
χθης, πάτερ, | ἐλαίῳ τῶν ἀγώνων σου ἱλαρύνων | ἡμῶν τὰ πρόσ-  
ωπα τῶν εὐφημούντων σοῦ, | Βησαρίων δσιε, τὰ τεράστια.

Ἀκτῆμονα βιώσας, παμμάκαρ, βίον, | πτηνῶν ἐν ὁμοιώματι  
ἐξῆς, πάτερ · | πτεροῖς δὲ κουφιζόμενος ἀπαθείας, | τὰς ἄνω  
ἐφθασας μονὰς γηθόμενος · | διὰ τοῦτο πίστει σε μακαρίζομεν.

Théotokion. Ῥαθύμως τὴν ζωὴν μου ἐκδαπανήσας | καὶ πάθεσι  
καρδίαν καταρρυπώσας, | προσέρχομαι, Δέσποινα, κατανύξει |  
ψυχῆς καὶ δέομαι · οἴκτειρον<sup>1</sup>, σῶσόν με, | μετανόιας τρόποις με  
βελτιώσασα (1).

#### Quatrième ode.

Σταγόνας λαμάτων εἴληφας | ἐκ πελάγους τῶν χαρισμάτων · |  
ἐντεῦθεν μετέβαλες ὕδωρ θαλάσσης | προσευχῇ σου, σοφέ, | εἰς  
γλυκύτητα, ἰώμενος | τοῦ φοιτητοῦ τὸ δίψος, ἀξιάγαστε.

Οὐδ' ὅλως ἕως γήρως ἔλιπες | ἐν τῷ βίῳ, θεόφρον πάτερ, | ἐρῆ-  
μοις καὶ ὄρεσιν ἐθελουσίως | πλανώμενος, ζητῶν | τὸν Θεὸν τὸν  
ταῖς λαμπρότησι | τῶν ὑπὲρ νοῦν θαυμάτων σε λαμπρύναντα.

Ὑπῆρξας ταπεινὸς καὶ μέτριος, | ἀνυψούμενος ἀπαθείᾳ · | ἐν-  
τεῦθεν κατέρραξας ἐπάρσεις πάσας | τῶν δαιμόνων, φωστὴρ |  
μοναστῶν, πάτερ, γενόμενος | τῶν εὐσεβῶς ἐν πίστει εὐφημούν-  
των σε.

Théotokion. Τὰ πάθη τῆς ψυχῆς μου ἴασαι | τὰ φνέντα μοι  
παναθλίως, | τὸν λογισμόν φώτισον, μακρὰν τὸ σκότος | διώ-  
κουσα, ἀγνή, | τῶν δαιμόνων τῶν θλιβόντων με | καὶ καθ' ἐκά-  
στην λόχους τεκταινόντων μοι.

#### Cinquième ode.

Ὁ φωτισμὸς ἐνσκηνώσας, παμμάκαρ, | τοῦ Παρακλήτου ἔν-  
δον τῆς ψυχῆς σου, | τὰς ἀπαγούσας πρὸς βασιλείαν | καθυπέδει-

<sup>1</sup> *correxi*; οἴκτειρison *cod.*

(1) Suit un *κάθισμα*, qui commence par les mots Ἀσκήσεως πυρί. Dans  
le ms. Suppl. 33, le texte en est différent; *inc.* Τὴν τοῦ βίου ἀπάτην. Nous  
avons omis ces deux petites pièces, dont les initiales ne rentrent pas dans l'a-  
stiche du canon.

ξε τρίβους, | ἄς ὁδεύων δάιμόνων ἔνεδρα | καὶ τὸν σκοτασμόν  
τῶν ψυχῶν ὑπεξέκλινας.

Νέος δειχθεὶς Ἰησοῦς, θεοφόρε, | ἡλίου δρόμον ἔστησας ἐντεύ-  
ξει, | λαμπαδουχία ἐνθέων λόγων | σεμνυνόμενος, μάκαρ, | καὶ  
θανμάτων αἴγλη λαμπόμενος | καὶ θεοσημίαις πολλαῖς καλλυνό-  
μενος.

Βίβλω ζωῆς κατεγράφης ἀξίως, | τὰ γεγραμμένα πάντα ἐκτε-  
λέσας | ἐν θείοις βίβλοις ὅθεν βοῶ σοι, | τὸ χειρόγραφον, πάτερ, |  
τῶν κακῶν μου ταῖς σαῖς διάρρηξον | πρὸς τὸν παντεπόπτην  
Θεὸν παρακλήσεσιν.

Théotokion. Ἰχνηλατῶν τῶν ὁσίων ὁ δῆμος | τὸν ἐκ γαστροῦ  
σου λάμπαντα ἀρρήτω | κυφορία, παρθενομήτορ, | οὐρανίαις χο-  
ρείαις | ἡριθμῆθη ἡμεῖς οὐ, δεόμεθα, | αἰτησαι ἡμῖν ἰλασμόν τοῖς  
τιμῶσί σε.

#### Sixième ode.

Οὐκ ἔλιπες πολλοῖς προσομιλῶν ἀγωνίσμασι · | νυξὶ γάρ, ὅσιε,  
καὶ ἡμέραις τεσσαράκοντα | διέμεινας ἐστώς, | μὴ κατακαμπτόμε-  
νος | ταῖς βιαίαις ἀνάγκαις τῆς φύσεως.

Νεκρώσας σου τὰ μέλη τὰ ἐπὶ γῆς, θανμάσιε, | ζῶσαν ἐνέργειαν  
ἱαμάτων κατεπλούτησας, | καὶ ζῆς ἐν οὐρανοῖς | τὰ νεκροῦντα  
πάντοτε | τὰς ψυχὰς ἡμῶν πάθη ἰώμενος.

Τὸν βίον σου θρηνῶν ἀδιαλείπτως ἐτέλεσας · | ἔρως γὰρ θεῖός  
σε, πάτερ, ἔνδον ἀνέφλεγε | καὶ νῦν ἐν οὐρανοῖς | εὖρες τὴν παρὰ-  
κλησιν, | τῶν ὁσίων χοροῖς συνταττόμενος.

Théotokion. Ὁ Κύριος ἐκ σοῦ σωματικῶς ἀποτίκτεται, | πάν-  
των κυρίαν σε ποιημάτων ἐργαζόμενος · | δὲ αἰτησαι, ἀγνή, |  
κατακυριεύοντος | λυτρωθῆναι ἐχθροῦ τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

#### Septième ode.

Νεώσας ψυχὴν | ἐγκρατείας εὐσεβοῦς, | πάτερ, ἀρότρω, στάχυν  
πολύχοον ἐγεύωρησας, | ταῖς ἀποθήκαις τηρούμενον | ταῖς ἐπου-  
ρανίαις, | καὶ τρέφεις τοὺς πιστῶς ἀναμέλποντας · | εὐλογητὸς  
ἐν τῷ ναῷ τῆς δόξης, Κύριε<sup>1</sup>.

Φωτὶ συγκραθεῖς | τῷ ἀύλῳ καθαρῶς | ἐχηρηματίσας<sup>2</sup> καὶ ῥοῦν

<sup>1</sup> supplévi ex cod. Paris. 259, fol. 292, ode 7.

<sup>2</sup> sic ponendus est accentus propter rhythmum.

ποτάμιον διεπέρασας, | βραχεῖς οὐδ' ὄλως τὰ ἔχνη σου · | τρέβοντες  
τε εὐθείας, | θεόφρον Βησαρίων, διώδενσας, | τῆς ἁμαρτίας <τὰ>  
θολὰ ξηράνας ὕδατα.

Ὡ θαῦμα φρικτόν, | πῶς τὰ ἄποτά ποτε | ὕδατα πότιμα θεία  
σφραγίδι διαπετέλεσας, | καὶ ποταμοῦ <sup>1</sup> ῥοὴν ἐπέρασας, | δρό-  
μον τε ἐπέσχεες | ἡλίου, Βησαρίων θεόσοφε, | θεοσημίαις ἱεραῖς  
μεγαλυνόμενος.

Θεότοκion. Σοφία Θεοῦ ἐνυπόστατος, ἀγνή, | ἐκ σοῦ ἐτέχθη, καὶ  
τῆς κακίας ἀπεμώρανε | τὸν σοφιστὴν καὶ ἐσόφισε <sup>2</sup> | πλῆθος μο-  
νασιῶν καὶ ὁσίων ἀναμέλπειν ἐν χάριτι · | εὐλογητὸς <ἐν τῷ  
ναῶ τῆς δόξης, Κύριε <sup>3</sup>>.

## Huitième ode.

Φῶς σοι ἀνέτειλε σαφῶς | ὥς δικαίῳ, καὶ χαρὰ καὶ εὐφροσύνη |  
ὥς πενήσαντι, πάτερ, | ἐπὶ τῆς γῆς ἐμμελῶς, | καὶ ξένῳ ταύτης  
χρηματίσαντι | τῇ ἀκτημοσύνῃ | καὶ πάσῃ κακουχίᾳ.

Ὅλως διόλου συγκραθεῖς | ἀκροτάτῳ ἐφετῶν, ὅσιε πάτερ, |  
πόλεις τε καὶ ἐρήμους | ἐν κατανύξει πολλῇ | διήρχον, ἕως τὴν  
μητροπόλιν | ἐφθασας τὴν ἄνω | παιδρῶς ὥραϊσμένος.

Ῥωμαλεότητι νοός | συμπατήσας τοῦ ἐχθροῦ πάσας, παγίδας, |  
ὥς ἐυκέλαδος ὄρνις | πτέρυγας ἔχων χρυσᾶς, | ἀνῆλθες πρὸς ὕψος  
οὐράνιον, | μάκαρ Βησαρίων, | φωστὴρ τῶν μοναζόντων.

Ὁρθος ἀνέτειλας ἡμῖν, | παιδροτάτων ἀρετῶν λαμπαδουχία |  
τὰς ἡμῶν διανοίας | καταλαμπρύνων ἀεὶ · | διό σου τὴν φωσφόρον  
σήμερον, | πάτερ Βησαρίων, | ἐπιτελοῦμεν μνήμην.

Θεότοκion. Νέον ἐγέννησας νῖδον | τὸν συνάναρχον, ἀγνή, Πα-  
τρὸς ἀνάρχον · | καὶ ἐκαίνισας μόνη | παλαιωθεῖσαν ἡμῶν | τὴν  
φύσιν δειναῖς παραβάσεσιν · | ὅθεν σε συμφώνως | ὑμνοῦμεν,  
Θεοτόκε.

## Neuvième ode.

Ἰσχὴν καθεῖλες τοῦ πλάνου, | τὴν ἰσχὴν ἐξωσμένος | τοῦ Πνεύ-  
ματος, καὶ ὥφθης δυνατὸς | κατὰ παθῶν, παμμακάριστε · | διὰ  
τοῦτο θαυμάτων | χαρίσματα λαβὼν <sup>4</sup> παρὰ Θεοῦ, | τῶν πιστῶν  
θεραπευεῖς | ἀνίατα νοσήματα.

<sup>1</sup> correcti; ποτάμιον cod.<sup>2</sup> supplevi ut supra.<sup>3</sup> ἐσοφίσθη cod.<sup>4</sup> παραλαβὼν cod.

ᾠφθη σου μέγα τὸ κλέος, | διαθέον εἰς κτίσιν | τὴν ἅπασαν<sup>1</sup>,  
 φωτίζον τοὺς πιστοὺς | ἱερωτάταις μιμήσεσι | τοῦ ἀμέμπτου σου  
 βίου, | θεόφρον Βησαρίων, ἀληθῶς | μοναστῶν ὥραιότης, | πατέ-  
 ρων ἀκροθίνιον.

Στένων, πενθῶν, σκυθρωπάζων, | κατανύξεως ῥαίνων | τοῖς  
 δάκρυσι τὴν γῆν διηνεκῶς, | πάτερ, ἐτέλεις, θεόσοφε, | ἕως εὗρες  
 τὴν θείαν | παράκλησιν ἐν πόλει τοῦ Θεοῦ, | μετὰ πάντων ἁγίων |  
 δόσις εὐφραινόμενος.

Ἦνθησας, πάτερ, ὥς κρῖνον, | ἀρετῶν εὐωδίαις | ἡμῶν εὐωδιά-  
 ζων τὰς ψυχάς · | ὅθεν τελοῦμεν τὴν μνήμην σου, | δυσωδίας  
 πταισμάτων | αἰτούμενοι ῥυσθῆναι διὰ σοῦ, | Βησαρίων, καὶ  
 πάσης | δαιμονικῆς κακώσεως.

Θεότοκιον. Φρενοβλαβῶς ἀμαρτάνων | ἀδιόρθωτος μένω, | πολ-  
 λῇ ἀναισθησίᾳ πορρωθεῖς · | ὅθεν κραυγάζω σοι, Δέσποινα · | ἐν  
 τοιαύτῃ ἀνάγκῃ | ὑπάρχοντα ἐπίσκεπαί με νῦν | καὶ ἱάτρευσον  
 πάθη | τῆς ταπεινῆς καρδίας μου.

<sup>1</sup> *correci* ; εἰς πᾶσαν τὴν κτίσιν *cod.*



## UNE SOURCE INSULAIRE D'ADDITIONS A UN MANUSCRIT DU MARTYROLOGE HIÉRONYMIEN

Le *codex Senonensis* du martyrologe hiéronymien<sup>1</sup>, écrit en Normandie au x<sup>e</sup> siècle, comporte, à la fin de la liste du 1<sup>er</sup> mars, de la première main, une mention qui ne se retrouve nulle part ailleurs : *et indinse davigilisi*. Le P. Delehaye, dans son commentaire<sup>2</sup>, après avoir émis à ce propos une conjecture qui ne le satisfaisait guère, laissait en terminant le champ ouvert à de nouvelles suggestions. D'après lui, ces quelques syllabes mystérieuses, qu'il avait soigneusement vérifiées sur le manuscrit, représenteraient les débris rassemblés de deux mentions. Du nom de S. David, il resterait : *davi*, tandis que *indinse* et *gilisi*, rapprochés, correspondraient à l'épithète dérivée de l'ancien nom de Saint-Hubert en Ardenne, *Andainum*, *Andagium* ou *Andaginum* (tiré de celui du ruisseau *Andaina* ou *Andagina*), suivie, au génitif, de *Egili* ou *Egilis*, deux formes, attestées ailleurs, du nom de S. Egil, l'ami de Loup de Ferrières et de Markward de Prüm. Egil mourut archevêque de Sens, en 871, après avoir été abbé de Flavigny et de Prüm. Le P. Delehaye admet qu'à cette époque Saint-Hubert dépendait de Prüm. Il note cependant une double difficulté : comment ce manuscrit mentionnerait-il un archevêque de Sens en le qualifiant de *Indinensis* (pour *Andainensis*), et que vient faire, au 1<sup>er</sup> mars, un personnage dont l'obit est inscrit en toutes lettres, d'une main plus récente, en marge du même manuscrit, au 29 mai : *Obiit Egil archiepiscopus Senonensis*?

Une troisième objection, fondamentale, celle-ci, oblige à écarter définitivement la conjecture du P. Delehaye : Kurth a démontré<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Mutilé et divisé, c'est le manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, Nouv. acq. lat. 1604, et celui du Vatican, Reginensis 567. Cf. J.-B. DE ROSSI et L. DUCHESNE, dans *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. xiv.

<sup>2</sup> *Act. SS.*, Nov. t. II, 2, p. 121.

<sup>3</sup> *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert*, dans *Compte rendu des*

que l'union personnelle supposée entre Prüm et Saint-Hubert est un mythe, postérieur à l'an 922. A cette dernière date, Richaire, abbé de Prüm, devint évêque de Liège. Il apporta avec lui un manuscrit des Annales de Prüm, qui fut continué dans son nouveau diocèse. Une copie de ces Annales arriva à Saint-Hubert. On l'y reprit en y inscrivant les élections successives des abbés. Les Annales de Prüm se transformèrent finalement en Annales de Saint-Hubert. Vint un moment où les moines ardennais, « en lisant les noms des divers abbés qu'ils y trouvaient mentionnés ne pouvaient pas se dérober à la persuasion que tous étaient également ceux de leur maison. Cette illusion était d'autant plus facile que nulle part, dans la rédaction ancienne des *Annales*, le nom de Prüm n'était prononcé. <sup>1</sup> » Les deux plus anciens catalogues originaux que l'on possède des abbés de Saint-Hubert sont l'œuvre d'Adolphe Happart (début du xvi<sup>e</sup> siècle) et de Romuald Hancart (milieu du xvii<sup>e</sup> siècle). Le premier dépend évidemment des Annales, et peut-être directement <sup>2</sup>.

Il n'a pas fallu nécessairement attendre six cents ans pour que la liste de Saint-Hubert fût interpolée par l'intrusion des huit abbés de Prüm. Mais supposer l'erreur établie et acceptée assez tôt pour trouver place dans le manuscrit qui nous occupe, ce serait vraiment accorder trop peu de temps à toutes les vicissitudes que nous venons de rappeler : Annales de Prüm, continuées à Liège après 922, adoptées ensuite comme telles à Saint-Hubert, complétées par la mention successive d'abbés de ce dernier monastère pendant un espace assez long pour que l'on pût oublier, entre autres, que Richaire, mort le 23 juillet 945, avait été évêque du diocèse, et non abbé du monastère. De Saint-Hubert, seul endroit où l'intrusion de S. Egil parmi les *abbates Andainenses* ait pu se produire, il faudrait encore que la mention de ce personnage, comme tel et à l'exclusion de son titre d'archevêque de Sens, fût arrivée avant la fin du x<sup>e</sup> siècle dans le pays de Bayeux ou d'Avranches et qu'elle s'y fût corrompue suffisamment pour devenir l'inintelligible *indininse*. C'est bien là, en effet, et dans ce siècle que fut écrit le manuscrit qui, un peu plus tard, parvint à Sens <sup>1</sup>.

*séances de la Commission royale d'histoire ou Recueil de ses Bulletins*, V<sup>e</sup> série, t. VIII (Bruxelles, 1898), p. 57-65 ; *id.*, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. I (Bruxelles, 1903), p. XLVIII-L.

<sup>1</sup> KURTH, *Les premiers siècles*, p. 61.      <sup>2</sup> *Id.*, *Chartes*, p. xxxviii-xlvi.

<sup>3</sup> DE ROSSI et DUCHESNE, l. c,

Et pourtant, d'après quelques auteurs, le 1<sup>er</sup> mars serait le jour où se célébrait à Saint-Hubert la fête de S. Egil <sup>1</sup>. Remontons à l'origine : cette date n'a d'autre autorité que celle de Romuald Hancart, déjà cité, qui a fourni au P. Barthélemy Fisen les éléments au moins de sa notice <sup>2</sup>, transcrite ou utilisée par tous ceux qui placent S. Egil au 1<sup>er</sup> mars. Il est intéressant de relever que Fisen, immédiatement avant S. Egil, traite de S. Markward : celui-ci est le prédécesseur de S. Egil à Prüm, et sa notice, rédigée, elle aussi, d'après les renseignements fournis par Romuald Hancart, fait de S. Markward également un abbé de Saint-Hubert. Les deux saints se suivent chez Fisen, et les deux dates, presque consécutives, 27 février et 1<sup>er</sup> mars, semblent arbitrairement choisies par Hancart. En effet, nous l'avons dit, une des mentions marginales ajoutées, au 29 mai, dans la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle, au *codex Senonensis*, alors déjà conservé à Sens, consiste en ces mots : *Obiit Egil archiepiscopus Senonensis* <sup>3</sup>. Il paraît difficile de récuser ce témoignage, bien qu'aucune trace de culte à Sens ne vienne l'appuyer. On ne possède que l'építaphe, aujourd'hui perdue, qui se lit, parmi celles de quelques archevêques de Sens, dans le manuscrit 577 de la Reine Christine, d'une écriture du xi<sup>e</sup> siècle :

*Epitaphium domni Egilonis archiepiscopi*

ARTUS ALMIFLUI CONDUNTUR HIC TUMULATI

PRÆSULIS EGILIS, QUEM CAPIT AULA POLI <sup>4</sup>.

D'autre part, à Prüm, se lisaient jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle deux inscriptions, aujourd'hui disparues <sup>5</sup>. En voici le texte <sup>6</sup>, avec les indications du P. Christophe Brouwer qui aident à les situer :

<sup>1</sup> D'après le P. Delehaye, l. c. ; cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 3.

<sup>2</sup> *Flores Ecclesiae Leodiensis* (Lille, 1675), p. 129.

<sup>3</sup> Éd. L. DELISLE, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXX, 1 (Paris, 1884), p. 425.

<sup>4</sup> Éd. A. MAI, *Spicilegium Romanum*, t. IX (Rome, 1843), p. 102.

<sup>5</sup> C. SCHORN, *Eiflia Sacra*, t. II (Bonn, 1889), p. 338, note 2.

<sup>6</sup> D'après F. X. KRAUS, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, t. II (Fribourg-en-Brisgau et Leipzig, 1894), p. 207, n° 438, 1 et 2. Kraus, par erreur, indique le Reginensis 577, du xi<sup>e</sup> siècle, comme renfermant une copie de ces deux inscriptions, mais le Reginensis ne rapporte que l'építaphe sénonnaise d'Egil. Cette distraction de Kraus a eu pour effet de supprimer, pour les auteurs plus récents, la difficulté d'une double sépulture d'Egil, à Sens et à Prüm.

« Marcwardi Epitaphium in saxo humi strato adhuc legitur :

HIC REQUIESCIT MARCVARDVS ABBAS  
QVI TERTIVS HOC MONASTERIVM REXIT  
ANNIS XXVI. ET IV. CALEND. IVNII OBIIT DCCCLIII.

Porro communem sepulchri titulum hunc ante S. Benedicti altare Marquardus et Egil sortiti sunt :

HIC PATER ET NATVS RECVBANT MARQVARDVS ET EGIL  
ISTIVS ABBATES AMBO FVERE LOCI  
AMBOS HOS VENIENS IVDEX HIC SVSCIPE IESV  
BLANDVS CVM IVSTIS PROEMIA PLENA DABIS. <sup>1</sup> »

La date du 29 mai pour Markward est confirmée par un témoin de toute première valeur, le Nécrologe ajouté, d'une main du ix<sup>e</sup> siècle, au *Liber Vitae* de Remiremont, qui forme aujourd'hui le manuscrit A. 2. 12 de la Biblioteca angelica, à Rome : *IIII kal. iun. Obit Marcuardus abbas* <sup>2</sup>. Egil n'est pas mentionné dans ce Nécrologe, mais, quoique leurs noms ne soient pas accompagnés de titre épiscopal ou abbatial, il n'est pas impossible que les deux célébrités de Prüm se rencontrent au *Liber Vitae* proprement dit (vers 862 ou 863), parmi les *Nomina monachorum de monasterio Prumia* : ... *Egil ... Marquardus* <sup>3</sup>. Nous nous trouverions pourtant alors à l'extrême limite des dates possibles : Markward mourut en 853, Egil en 871.

Au Nécrologe de Flavigny, compilé par Hugues, abbé de ce monastère, vers l'an 1100, Egil est commémoré sous la date du 28 juin, en ces termes : *Eygilis Senonensis archiepiscopi sancti, primum Prumiensis deinde Flaviacensis abbatis, qui multis claret miraculis* <sup>4</sup>.

D'après le *Gallia Christiana* <sup>5</sup>, le culte de S. Egil n'existait pas dans l'Eglise de Sens, si ce n'est à Saint-Pierre-le-Vif, où son sépulcre se trouvait dans la chapelle Saint-Étienne, à gauche du

<sup>1</sup> *Metropolis Ecclesiae Treviricae...*, BROWER et MASENII opus emendavit, auxit, edidit C. DE STRANBERG, t. I (Coblence, 1855), p. 464.

<sup>2</sup> A. EBNER, *Der liber vitae und die Nekrologen von Remiremont*, dans *Neues Archiv*, t. XIX (1894), p. 70.

<sup>3</sup> EBNER, l. c., p. 68-69.

<sup>4</sup> M.G., Script., t. VIII, p. 286.

<sup>5</sup> T. XII (1770), col. 25.

maître autel<sup>1</sup>; sa fête se célébrait alors le 26 avril<sup>2</sup>. Mais il faut s'entendre sur ce dernier point, admis sans contrôle jusqu'ici : le 26 avril n'était pas, à Saint-Pierre-le-Vif, la fête propre et anniversaire de S. Egil. On y commémorait en général toutes les reliques conservées dans l'église<sup>3</sup>. Nous pouvons donc considérer comme nulle la mention d'une fête au *Gallia Christiana*.

Le Supplément du Ménologe bénédictin a commis une lourde erreur en inscrivant notre Egil au 7 août : c'est le jour consacré à son homonyme, l'abbé de Fulda, mort en 822<sup>4</sup>. Que Bucelinus et

<sup>1</sup> Sur la position exacte du tombeau, le *Gallia Christiana*, qui parle au présent, est d'accord avec un témoignage de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le plus ancien que nous ayons retrouvé, celui de Geoffroy de Courlon, *Le Livre des Reliques de l'Abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens*, éd. G. JULIOT et M. PROU (Sens, 1887), p. 94 : *Iacet intus in oratorio Sancti Stephani*.

<sup>2</sup> La date du 26 juin, chez A. Zimmerman (*Kalendarium Benedictinum*, t. II, Metten, 1934, p. 371), n'est qu'une coquille; de même celle du 27 mai (au lieu du 29) pour la mort de Markward chez A. Neijen, *Biographie luxembourgeoise* (Luxembourg, 1862), p. 442, et chez ceux qui l'ont copié.

<sup>3</sup> Calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle, annoté par Geoffroy de Courlon, *Le Livre des Reliques*, éd. cit., p. 132 : *Sollempnitas sanctorum reliquiarum in ecclesia Sancti Petri Vivi, totum duplex*; Sanctoral d'un bréviaire d'été de Saint-Pierre-le-Vif, fin du XIII<sup>e</sup> ou début du XIV<sup>e</sup> siècle, Paris, Bibliothèque nationale, lat. 1041, office non daté, mais entre la Saint-Marc (25 avril) et la Saint-Andéol (1<sup>er</sup> mai) : *In sollemnitate reliquiarum huius ecclesiae* (V. LEROQUAIS, *Les Bréviaires manuscrits*, t. III, p. 33). Cette fête des reliques ne se trouve nulle part mentionnée dans le missel de la même abbaye, de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, conservé à Sens, Bibliothèque municipale, manuscrit 18 (V. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et Missels manuscrits*, t. II, p. 83-85); on y rencontre seulement une messe votive *De sanctis qui in presenti loco requiescunt*, mentionnant dans la collecte : *per horum sanctorum martirum tuorum Saviniani et Potentiani, Serotini atque Sanctiani sociorumque eorum qui in presenti requiescunt ecclesia, merita gloriosa*. Il pourrait donc sembler que la solennité fût toute récente du temps de Geoffroy de Courlon. Aucun de ces trois monuments liturgiques ne mentionne Egil. Les additions faites par Geoffroy au calendrier d'après un ancien obituaire s'arrêtent malheureusement un peu avant la mi-mai. On eût été fort curieux de constater si la date assignée par lui à la mort d'Egil coïncidait bien avec celle des *Notae Senonenses* (29 mai).

<sup>4</sup> *Menologii Benedictini pars secunda, Supplementum...* collectum et conscriptum a R. P. Gabriele BUCELINO. Opus posthumum, nunc demum multis auctum a R. P. Roberto SCHINDELE (Kempten, 1763), p. 169.

<sup>5</sup> Les quelques auteurs auxquels se réfère le Supplément n'indiquent pas le 7 août comme date de fête; celle-ci n'a certes pas non plus été portée aux livres liturgiques et archives, cités fort vaguement, à la mode de l'époque.

Schindele, après avoir remué tous les anciens documents accessibles, n'aient pas mieux réussi que les auteurs du *Gallia Christiana* à découvrir un seul témoin irrécusable de la fête de S. Egil à Sens, mais se soient laissé induire en erreur par une ressemblance de nom, c'est bien la preuve qu'aucune tradition de culte n'existait à Prüm ni à Sens, qu'aucun monument liturgique ne conservait ce souvenir <sup>1</sup>.

Les dates à retenir après notre examen présentent des ressemblances étranges :

29 mai : mort de S. Egil d'après les *Notae Senonenses* ;

28 juin : mort de S. Egil d'après le Nécrologe de Flavigny ;

29 mai : mort de S. Markward d'après son épitaphe à Prüm et le Nécrologe de Remiremont.

Le Nécrologe de Flavigny n'est qu'une compilation faite sans soin et de réputation douteuse <sup>2</sup>. Ici, l'erreur se laisse déceler sans embarras. Elle ne porte que sur le mois et non sur le quantième (IV. kal. iul. pour IV. kal. iun.). Ainsi ce témoignage, au lieu d'infirmer celui des *Notae Senonenses*, vient plutôt l'appuyer.

Quant à l'épitaphe de Prüm, le hasard a pu faire, assurément, qu'Egil, disciple, successeur et ami de Markward, mourût dix-huit ans après son maître, jour pour jour (29 mai 853 - 29 mai 871). Cependant, la coïncidence paraît assez singulière pour attirer l'attention, et d'autant plus qu'elle se combine avec une autre, trop bien faite pour éveiller les soupçons : à côté de la mention de cet obit au 29 mai, une seconde inscription prétend que la même tombe renferme les restes de Markward et d'Egil, contrairement à toute la tradition sénonaise, représentée déjà, à une date très haute, par l'épitaphe transcrite dans le Reginensis 577. Le moins qu'on puisse dire des deux épitaphes de Prüm, aujourd'hui dis-

<sup>1</sup> Le P. Zimmermann (t. c., p. 371, note C) s'est contenté d'aligner ces dates diverses de fête, sans en examiner le bien fondé. Claude Chastelain (*Martyrologe universel*, Paris, 1709, p. 930), range notre saint parmi les aémères en notant fort justement : « Le Ven. Egil, nommé *Saint* aux Epitaphes du Chevet de l'Eglise de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, quoique cette Eglise même n'en fasse aucun Office. »

<sup>2</sup> « Ex anterioribus documentis non accurate congestum », écrit Pertz, l'éditeur, p. 286.





On peut se demander si la mention *et indinse davigilisi* ne renfermerait pas l'ancien nom de Kornelimünster, à deux lieues au sud-est d'Aix-la-Chapelle, sur la petite rivière Inde, affluent de la Roer. Les formes *Inda*, *Hinda* et *Enda* (*Indensis*, *Endensis* et *Yndensis*) ont été relevées, *Inda* étant la plus usuelle<sup>1</sup>. *Davigilisi*, s'il fallait lire *Davigisili*, représenterait un anthroponyme germanique formé de *Dava* (le simple *Davo* se rencontre, au ix<sup>e</sup> siècle, dans la *Vita Lebuini* d'Hucbald, *BHL.* 4812) et de *Gisil*, élément bien connu. Signalons deux composés qui s'en rapprochent : *Daigisil*, au vii<sup>e</sup> siècle, et *Domigisil*, au vi<sup>e</sup><sup>2</sup>. Mais l'hypothèse d'un S. Davigisil à Kornelimünster doit être écartée : dans ce cloître impérial fondé en 814 pour S. Benoît d'Aniane et célèbre à travers tout le moyen âge, il est proprement incroyable qu'un saint local, s'il en avait existé, fût tombé dans l'oubli, à telles enseignes qu'on n'en retrouvât plus le nom que dans la marge d'un martyrologe français du x<sup>e</sup> siècle.



Duchesne a réuni en un tableau commode les additions propres à la première main du *Senonensis*<sup>3</sup>. Elles n'ont jamais été étudiées d'ensemble. Ce sont les suivantes :

1<sup>o</sup> (1<sup>er</sup> mars) *et indinse davigilisi*, qui fait l'objet de la présente note.

2<sup>o</sup> (15 mars) *et in carralis monte rosario spinoso regoli*. Le P. Delehaye<sup>4</sup> ne voit aucune raison de ne point admettre ce li-

obre que commander : mais quelques années après il fut contraint par Charles le Chauve d'accepter l'Evesché de Sens, auquel il mourut l'an 881. après l'avoir administré l'espace de 15. ans » (*Le Martyrologe, ou Hagiologe Belge : c'est à dire le Recueil des Saints et des Bien-Heureux du Pays Bas*, par le P. Bauduin WILLOT, Lille, 1658, p. 22). Ni l'un ni l'autre ne figurait dans le premier ouvrage du P. Willot, *Le Martyrologe Belgeois : C'est à dire le Recueil des Saints du Pays-Bas* (Mons, 1641) ; non plus que dans les éditions du martyrologe d'Usuard publiées par les Chartreux de Cologne en 1515 et en 1521, ou dans les notes de Hermann Greven qui ont servi à ces éditions (cf. *Anal. Boll.*, t. LVI, p. 316-358).

<sup>1</sup> E. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, t. II<sup>3</sup>, 1 (Bonn, 1913), col. 1566.

<sup>2</sup> Ibid., t. I<sup>2</sup>, col. 394, 416.

<sup>3</sup> *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. xv.

<sup>4</sup> *Comm. marty. hieron.*, p. 146, col. 2. Une faute d'impression s'est glissée à la quatrième ligne de cette notice : au lieu de « *neminem ex iis* », lire : « *omnes* ».

bellé sans y changer un mot. Il s'agirait d'un S. Regulus de Cagliari, inconnu, d'ailleurs, à tous ceux qui se sont occupés d'hagiographie sarde, quel que fût leur désir de gonfler leur liste de saints. Cette conclusion présente quelque difficulté, bien que la leçon du Senonensis soit confirmée par le *Riguli* que l'on trouve ajouté à la fin de la liste du jour dans le seul manuscrit d'Echternach parmi les *codices pleniores*, et surtout par l'abrégé de Tallaght, ce manuscrit irlandais étroitement apparenté à l'Epternacensis<sup>1</sup>. Ici, la liste du 15 mars se termine comme suit : *Saturnini. Ingenuae. Spinosi. Innocentii. Efiro. Reguli et aliorum IIII*. De ces cinq noms, *Ingenuae*, parfois *Ingenui*, dont on ne sait rien, se rencontre, au même jour et aux environs, dans le martyrologe hiéronymien, et le P. Delehaye conjecture que *Efiro* représenterait *Eufراسي*, *Eufrosi*, *Eufراسيا*, qui y figure plus d'une fois vers cette date. Nous ferons la même remarque à propos de *Saturnini* et d'*Innocentii*. *Spinosi* n'est mentionné nulle part, soit dans le martyrologe hiéronymien soit ailleurs, à notre connaissance, comme nom de saint, ce qui rend plus curieuse encore la coïncidence relevée ci-dessus entre l'abrégé de Tallaght et l'addition de première main au Senonensis. Nous hésiterions beaucoup, cependant, à admettre telle quelle cette dernière notice<sup>2</sup>. *In Carralis*, sans doute,

<sup>1</sup> H. J. Lawlor, dans ses remarques sur les listes latines de ce martyrologe (*The Martyrology of Tallaght*, éd. R. I. BEST et H. J. LAWLOR, Londres, 1931, p. xxiii), écrit : « The main conclusion is that the Tallaght scribe used the Epternach manuscript, though perhaps at second hand. » En réalité — le présent exemple l'indique assez clairement —, le compilateur irlandais disposait d'un texte plus complet que l'Epternacensis, bien que se rattachant à la famille de celui-ci. Un examen approfondi permettra peut-être de marquer un jour plus clairement les rapports de l'Epternacensis avec la tradition celtique. On se contentera, en attendant, des remarques assez générales de Dom H. Quentin, *Comm. marty. hieron.*, p. xv, col. 1 : « Perspicere mihi visus sum mentiones quae Epternacensi et breviario Cambrensi unice propriae sunt, additamenta fuisse in apographo unde fluxerunt Epternacensis et breviarium Cambrense tam conspicuo loco posita, ut quasi necessario oculis se obtulerint tum illius qui Epternacensem exaravit, tum excerptoris qui breviarium concinnavit. » L'abrégé de Tallaght remonte sans doute aussi à cet exemplaire copieusement et très visiblement annoté, antérieur à l'Epternacensis. Ce dernier, comme l'on sait, est un manuscrit anglo-saxon de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> « Adeo aperte scribit S(enonensis) ... ut nihil addendum vel demendum videatur » (*Comm. marty. hieron.*, p. 146).

peut fort bien représenter l'ancienne appellation de Cagliari, chez les classiques *Carales* (pluriel), *Caralis*, *Calaris*; l'annotateur du Senonensis, au n° 11, ci-dessous, fait une insertion sarde, mieux garantie que la précédente et tout aussi inattendue. Nous ne voyons pas plus de raison de rejeter *Regoli*, confirmé par l'Epternacensis et le Tamlachtensis, mais l'indication topographique *monte Rosario Spinoso* soulève des difficultés. *Rosarium* signifie bien un lieu planté de rosiers, et *spinosum* s'accorde avec la nature de cette plante, mais aucun toponyme dérivé du premier de ces termes ou composé des deux ne semble se rencontrer en Sardaigne, aucune éminence dans l'île ne porte un de ces deux noms. Faudrait-il supposer qu'ici, comme, un peu plus bas, au n° 8, *monte* n'est qu'une erreur de lecture pour *monasterio*, ou même que la première syllabe de *Rosario* serait une corruption de la fin de *monasterio*? Il y avait, non loin de Cagliari, un fort ancien établissement de moniales, dédié aux SS. Gavinus et Luxurius<sup>1</sup>, et, à quelque distance, le monastère d'hommes *Urbani quondam abbatis*, abandonné, mais sur le point d'être fondé à nouveau, en octobre 600<sup>2</sup>. Un érudit local réussira mieux que nous à débrouiller cette question.

3° (17 mars) *Patricii episcopi*. C'est l'apôtre des Irlandais, qui figure comme addition, en fin de liste, dans tous les manuscrits et abrégés connus du martyrologe hiéronymien, mais en tête dans l'abrégé de Tallaght.

4° (24 mars) *et Hierosolymis crux portata in campo Salvatoris*. Cette curieuse notice n'a de parallèle nulle part et reste sans explication. Elle n'est probablement pas sans rapport avec la commémoration de la Passion au 25 mars, de la Résurrection au 27, qui se rencontre çà et là fort anciennement<sup>3</sup>.

5° (25 mars) *et in Baiocassino ad Duos Gemellis (sic) depositio (sic) Magnovei abbatis et Iohannis episcopi*. Magnoveus, abbé de Deux-Jumeaux (canton d'Isigny, Calvados), n'est connu que par la présente notice, et la liste épiscopale de Bayeux ne contient pas de

<sup>1</sup> GREGORII I Papae *Registrum Epistolarum*, IX, 197, juillet 599, éd. L. M. HARTMANN, *M.G.*, Epist., t. II, 2, p. 186.      <sup>2</sup> Ibid., XI, 13, t. c., p. 274.

<sup>3</sup> Ce *campus Salvatoris*, à Jérusalem, ne semble mentionné nulle part ailleurs. Il est différent, en tout cas, du *campus, ager Domini* d'Antorin de Plaisance, clairement situé par ce dernier à Jéricho (*Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII*, éd. P. GEYER, Vienne, 1898, p. 168, ch. 13).



nes. Cette dernière forme est certainement la bonne, et le nom signifie « Deux Ormes » en gallo-latin <sup>1</sup>. Paléographiquement, *onellico* offre beaucoup de ressemblance avec *duelimo*, *duelivio*, *duelinio*.

11<sup>o</sup> (15 mai) *et in civitate Fausiana Rosole*. Le texte même du martyrologe hiéronymien porte, à ce jour, vers le milieu de la liste : *in Sardinia Simplici presbiteri*. L'abrégé de Tallaght, à deux endroits séparés par quelques noms, commémore : *Rosulae ... Simplicii*. L'abrégé gallois, dont nous avons signalé les liens étroits avec l'*Epternacensis* <sup>2</sup>, se termine par les mots : *et in Sardinia nat. Simplici presbiteri et in civitate Falisiana Rosulae*. Rhaban Maur lit : *In civitate Filasiana Rosulae* <sup>3</sup>. S. Grégoire le Grand mentionne, en Sardaigne <sup>4</sup>, un *locus qui dicitur Fausiana*, probablement dans l'est de l'île, au nord de Cagliari <sup>5</sup>. Il n'est pas impossible que la notice soit exacte, mais le silence de tous les monuments sardes sur cette sainte <sup>6</sup> invite à un redoublement de prudence. Mgr Lanzoni a montré par de bonnes raisons que l'indication *in Sardinia*, au 15 mai, ne devait pas se rapporter à Simplicius <sup>7</sup>, mais il paraît trop affirmatif quand il conclut <sup>8</sup> que S<sup>te</sup> Rosula ou Rotula <sup>9</sup> appartient à la cité de Filasia ou Filasiana, près du Danube, aujourd'hui en Valachie. Rien de moins assuré : ce nom latin, que les anciens Bollandistes ont lu chez Lazius et qui aurait été une variante de celui de *Τριφουλον*, une des villes importantes de

îles qui forment le groupe des Saint-Marcouf, l'île de Terre et l'île du Large, en face du village de Saint-Marcouf, près de Montebourg, sur la côte est du Cotentin.

<sup>1</sup> Cf. Irlandais moyen *lem*, moderne *leamhan*, même sens.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 147.

<sup>3</sup> Par suite d'une erreur de Duchesne et De Rossi (*Act. SS.*, Nov. t. II, 1, pp. xv, 61), cette notice est souvent attribuée à Notker ; elle provient en réalité de Rhaban (*P.L.*, t. CX, col. 1 : *Et in Sardinia natale Simplicii presbyteri ; et in civitate Filasiana, Rosulae*).

<sup>4</sup> Ou peut-être dans les Baléares (F. LANZONI, *La prima introduzione dell' episcopato e del cristianesimo nell' isola di Sardegna*, Cagliari, 1916 ; extr. de l'*Archivio Storico Sardo*, t. XI, 1915 ; p. 5-7).

<sup>5</sup> Id., *Le Diocesi d'Italia* (Famza, 1927), p. 677-678.

<sup>6</sup> Il ne faut pas ranger dans leur nombre les hagiographes de l'île qui ont fait de S<sup>te</sup> Rosula ou Rosa une compagne de martyre de S. Simplicius (devenu pour eux évêque de Fausiana), la mère de S. Antiochus de Cagliari et la *puella Rhode* du livre des Actes, 12, 13.

<sup>7</sup> *La prima introduzione*, p. 10.

<sup>8</sup> *Le Diocesi*, p. 678.

<sup>9</sup> Simple faute d'impression qu'il ne faut pas perpétuer.



Dacie<sup>1</sup>, est complètement inconnu à la géographie danubienne tant ecclésiastique que séculière<sup>2</sup>. Il ne figure, aux *Acta Sanctorum*, que dans une série de conjectures fort hasardeuses ou plutôt dans une liste de toponymes qui ressemblent plus ou moins à *Fausiana* et à ses variantes. Aucune S<sup>te</sup> Rosula ou Rosola n'est signalée dans ces régions. N'y a-t-il pas lieu de reporter les yeux plus près

<sup>1</sup> PROLÉMÉE, III, 8, 4; cf. E. POLASCHEK, dans PAULY-WISSOWA-KROLL-MITTELHAUS, *Real-Encyclopädie*, 2<sup>e</sup> série, t. VII, col. 185-186. « Est Filesia ad Ystrum flumen in Walachia, quae Triphulum antiquis, teste Lazio, fuisset » (*Act. SS.*, Maii t. III, p. 457, col. 2). Wolfgang Lazius, à sa mort, en 1565, laissait derrière lui, outre une série d'ouvrages imprimés, plusieurs recueils manuscrits. Ses *Reipublicae Romanae in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae Commentarii*, publiés à Bâle en 1551, furent réédités à Francfort, en 1598, avec des corrections et additions tirées principalement des papiers de l'auteur lui-même. C'est cette seconde édition que possédaient les anciens Bollandistes, sous la cote Y 44 (d'après leur catalogue, manuscrit 121 du Museum Bollandianum, fol. 16), et le passage qu'ils avaient en vue ne saurait être que la phrase suivante de la page 931 : « Non procul ab his finibus (c'est-à-dire de la *statio ad Fines*, que Lazius vient de mentionner, en la plaçant, certainement à tort, entre Klausenburg, en hongrois Koloszvár, et Thorenburg, en hongrois Torda, en roumain Turda, où les trois inscriptions citées par lui ont été retrouvées *in situ*, *C.I.L.* III, 886, 917, 918) est in comitatu Dobacensi Filesia, quae et ipsa Romanam memoriam retinet, quam nos Triphili Ptolemaeiani vestigia esse coniecimus, ubi illa leguntur... ». Suivent trois inscriptions, aujourd'hui disparues (*C.I.L.* III, 1597-1599). Dans sa note au n° 1597, Mommsen rappelle que les *Commentarii rerum austriacarum* de Lazius (manuscrit de Vienne, n° 8664, fol. 81) situent Filesia « ubi forte Marco-dovae ruinae », faisant ainsi allusion à *Μαρκόδωνα*, en Dacie, à l'ouest d'Apulum, connu seulement par Ptolémée, *ibid.* Les conjectures de Lazius ne méritent pas qu'on s'y arrête : il identifie Filesia et Triphillum (*Τρίφυλλον*) à cause de trois lettres communes. Mais la comparaison suivie des recueils épigraphiques à laquelle s'est livré Mommsen permet d'affirmer que Lazius ne fait ici que copier Jean Mezerius (de son vrai nom, sans doute, en orthographe moderne, Megyericséi), qui mit la dernière main à sa collection peu avant sa mort, survenue en 1516. Or, Mezerius situe ces trois inscriptions « in Filesd » ou peut-être « in Filesa » (les copies hésitent sur la dernière lettre). Cet endroit ne semble pas avoir été identifié avec certitude. Le Filesia de Lazius n'est donc qu'une latinisation arbitraire du toponyme hongrois Filesd ou Filesa, que rien n'autorise à faire remonter plus haut que l'installation des Magyars en Transylvanie.

<sup>2</sup> Rien de semblable, par exemple, chez J. ZEILLER, *Les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain* (Paris, 1918; = *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. CXII).

du Bessin et de se demander s'il ne s'agirait pas de Falaise (Calvados), anciennement *Falesia* (1066) et *Fallizia* (1125)<sup>1</sup>?

12<sup>o</sup> (16 mai) *in Abrincatino Patricii abbatis*. Ce Patrice, abbé au pays d'Avranches, n'est connu par absolument aucune autre mention.

13<sup>o</sup> (28 juillet) *in territorio (sic) Toroni civitate (sic), Lucas castro, depositio sancti Ursicini abbatis et confessoris*. C'est le saint abbé que Grégoire de Tours appelle *Ursus* et dont il situe également la fondation principale à Loches (Indre-et-Loire). On ne le rencontre que dans des suppléments au martyrologe d'Usuard, sous la forme *Ursus*.

14<sup>o</sup> (1<sup>er</sup> août) *et Baiocas depositio Exsuperi episcopi*. C'est, s'il en faut croire la tradition, le premier évêque de Bayeux. Nous avons ici la plus ancienne mention martyrologique de ce saint<sup>2</sup>, devenu le patron de Corbeil à la suite d'une translation. L'addition du Senonensis est confirmée par la leçon d'une compilation beaucoup plus récente. L'auteur, Henri Van Eyck, chanoine d'Eindhoven, qui termina son ouvrage le 13 décembre 1486, utilisa des recueils fort anciens, dont plusieurs aujourd'hui perdus<sup>3</sup>. Il lisait, en désaccord avec tous les martyrologes qui placent Exupère à Corbeil : *Civitate Baiocas, sancti Exsuperii episcopi et confessoris*<sup>4</sup>. Si la translation se place vraiment dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, il faudrait sans doute faire remonter jusqu'avant cette date la confection de l'exemplaire représenté par les extraits marginaux du Senonensis.

15<sup>o</sup> (18 août) *et Metis depositio Arnulfi episcopi*. La plupart des manuscrits du martyrologe hiéronymien placent S. Arnulf de Metz au 18 juillet, la seconde main du Senonensis au 16 août ; on hésite à décider si la vraie date est le 18 juillet ou le 18 août.

16<sup>o</sup> (30 août) *in Mellizano Rausbace maria ster.... depositio Aghylli abbatis*. Il faut évidemment lire : *Rausbace monasterio*, car c'est la plus ancienne attestation martyrologique de S. Ayeul, premier

<sup>1</sup> A. VINCENT, *Toponymie de la France* (Bruxelles, 1937), p. 216, col. 2, n° 501.

<sup>2</sup> Un texte de légende pourrait remonter au ix<sup>e</sup> siècle (DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II<sup>3</sup>, pp. 214, 217).

<sup>3</sup> *Act. SS.*, lan. t. I, p. LII ; Maii t. I, p. 489 B ; Maii t. III, p. x. Greven, ici comme souvent ailleurs, est proche de Van Eyck (SOLLERIUS, *Martyrologium Usuardi*, p. 442).

<sup>4</sup> *Act. SS.*, Aug. t. I, p. 53 B.

<sup>5</sup> Voir Note additionnelle, ci-dessous, p. 156.

abbé de Rebais (Seine-et-Marne), disciple de S. Colomban et compagnon, dans ses missions apostoliques, de S. Eustase de Luxeuil (n° 8, ci-dessus).

17<sup>o</sup> (1<sup>er</sup> septembre) *in Parisiaco Noviente depositio sancti Chloaldi regis*. Notre manuscrit est seul à marquer ici la fête de S. Cloud, généralement inscrite au 7 septembre, notamment dans le texte même du martyrologe hiéronymien.

Nous trouvons donc, dans ces additions du x<sup>e</sup> siècle, pour un texte mutilé de six mois environ<sup>1</sup>, dix-sept notices qui, topographiquement, peuvent se classer comme suit :

- 5 ou 6 du Bessin et des diocèses voisins ;
- 4 de la région parisienne ;
- 3 à répartir entre la Touraine, la Bourgogne et la Lorraine ;
- 1 pour Jérusalem, 1 ou 2 pour la Sardaigne ;
- 2 pour les pays celtiques : S. Patrice d'Irlande et, nous allons le montrer, S. David de Galles.

S. Eustase (8<sup>o</sup>) et S. Ayeul (16<sup>o</sup>) appartiennent tous deux au cycle de Luxeuil, fondation celtique en pays franc. Il convient de rappeler enfin l'incertitude et la bizarrerie de certaines graphies, ainsi que les liens que, çà et là, l'on croit entrevoir, de ces suppléments au Senonensis avec la tradition martyrologique insulaire.



Dans ces conditions, il ne paraîtra sans doute point trop audacieux de suggérer que le *g* de *dauigilisi* appartient au nom du saint patron du Pays de Galles.

En effet, d'abord, le nom gallois de S. David, *Dewi*, du latin *Davidus*, parfois au moyen âge *Dewid* (correspondant au moderne *Dewidd*<sup>2</sup>), est rendu, au 1<sup>er</sup> mars, sous une forme saxonne quelque peu gauche : *et Deapig episcopi*, dans le calendrier du manuscrit Cottonien Nero A. II, fol. 4 (xi<sup>e</sup> siècle), qui provient du Wessex, la région d'Angleterre la plus voisine de St. Davids, et qui représente un état fort proche des abrégés du martyrologe hiéronymien.

<sup>1</sup> Il y manque les jours compris entre le 6 juin et le 25 juillet, entre le 5 septembre et le 25 décembre.

<sup>2</sup> A. W. WADE-EVANS, *Life of Saint David* (Londres, 1923), p. 57.

Le *g* de *Dauig* serait donc la dernière lettre du nom du saint, à moins de supposer qu'il y faille joindre encore la suivante, pour former un génitif latinisé *Dauigi*.

Ce qui suit, *ilisi* ou *lisi*, n'est peut-être qu'une fausse lecture de la suspension, normale en Irlande, *epis* pour *episcopi*, tracée d'une main insulaire déjà assez pointue <sup>1</sup>.

Restent les lettres qui précèdent le nom du saint : *indininse*. Il faut s'attendre à y trouver l'indication de son siège, aujourd'hui St. Davids, en latin médiéval et moderne *Menevia*. Quelles sont les anciennes formes de ce toponyme ? La brève chronique bretonne en latin du manuscrit Harley 3859, affublée par les modernes du titre d'*Annales Cambriae*, date, dans la recension qui nous est parvenue, de la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. On y trouve *Miniu*, indéclinable, aux années 810, 831, 840, 906, 944 et 946. L'endroit est désigné, à l'an 645, comme *cenobium David*, dans la *Demetica regio*, c'est-à-dire dans le Dyfed. A l'an 601, on lit, sans plus, les mots : *David episcopus moni iudeorum*. Les critiques croient reconnaître ici le toponyme *Moniu* <sup>3</sup>. Quant aux trois dernières syllabes, on hésite à donner raison à J. Loth, qui lit *De-  
<s> orum*, du nom des *Dési*, occupants irlandais de la région <sup>4</sup>, contre M. Wade-Evans, qui y voit un génitif pluriel bizarrement

<sup>1</sup> Le Livre d'Armagh, du début du ix<sup>e</sup> siècle, n'est pas encore trop sensiblement éloigné de la demi-onciale arrondie ; on y discerne pourtant déjà des tendances qui justifient notre conjecture : comparer, dans le fac-similé édité par Edward Gwynn, *Book of Armagh, The Patrician Documents*, fol. 16, col. 1, les différents *epis* (*episcopus*) ou ceux du fol. 9, col. 2, début (*episcopus, epis-*  
*copi*), avec la première syllabe de *sibi* (*s* avec *i* souscrit) au fol. 16, col. 1, en face de la note marginale *ymnus*.

<sup>2</sup> E. PHILLIMORE, *The Annales Cambriae and Old-Welsh Genealogies from Harleian MS. 3859*, dans *Y Cymmrodor*, t. IX (1888), p. 144 ; cf. A. W. WADE-EVANS, *Nennius's « History of the Britons »*, Londres, [1938], p. 29-31. C'est l'édition de Phillimore que nous utiliserons, en ajoutant, pour la commodité du lecteur, une référence à la réimpression de J. Loth, *Les Mabinogion* <sup>2</sup> (Paris, 1913), t. II, p. 371-382.

<sup>3</sup> J. F. Kenney admet, un peu précipitamment, *Moniu* comme la forme correcte en vieux gallois (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 178). Ce pourrait n'être qu'un *lapsus calami* pour *Miniu*, comme semble le penser A. W. Wade-Evans (op. c., p. 90, note 1).

<sup>4</sup> Dans la *Revue Celtique*, t. XXXVII (1917-1919), p. 315-346 ; cf. t. XX (1899), p. 206.

formé (*moniuideorum*, sans doute) pour signifier les deux *Miniu* sanctifiés par le séjour de S. David, le premier en Ceredigion, Hen-Fynyw (« Vieux-Mynyw »), le second en Dyfed <sup>1</sup>. Ainsi, *Moniu*, si cette forme a réellement existé, nettement archaïque dès le milieu du x<sup>e</sup> siècle, aurait en tout cas été remplacé, dans ces Annales, peut-être depuis le début du ix<sup>e</sup>, par *Miniu*.

La première main du Livre de Llan Dâw (milieu du xii<sup>e</sup> siècle) utilise avec un certain esprit de suite l'adjectif dérivé *Minuensis* <sup>2</sup>, bien que des correcteurs ou annotateurs quelque peu postérieurs se rallient à *Meneuensis* <sup>3</sup>, qui devait l'emporter comme latinisation officielle, si l'on peut dire <sup>4</sup>.

Enfin, quatre manuscrits de l'*Historia Brittonum* de Nennius (ou mieux Nemnivus), copiés aux xii<sup>e</sup>, xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles, insèrent, soit en marge, soit dans le texte même, une incise, qui pourrait remonter au x<sup>e</sup> siècle : *ubi civitas est quae vocatur Mineu* <sup>5</sup>.

Nous trouvons donc, autour de l'an 1000, pour désigner le siège épiscopal de S. David et le principal centre de son culte, le nom de *Miniu*, variante *Mineu*, et l'adjectif dérivé *Minuensis*, à côté duquel a pu s'employer aussi *Miniuensis*. La facilité avec laquelle se confondent *u* et *n* et l'énormité des fautes qu'a laissées passer ailleurs l'annotateur du x<sup>e</sup> siècle, autorisent à conjecturer pour : *et indininse davigilisi* l'énoncé normal du siège et du nom du saint, suivi de sa qualité d'évêque : *et in Minuense* (ou *Miniuense*) *Dauig* (ou *Dauigi*) *episcopi*.

<sup>1</sup> Op. c., p. 38, note 2. Comparer à ce « David des Mynyws », les mots *Depositio Danielis Bancorum* (dans les mêmes Annales, à l'an 584), c'est-à-dire « Daniel des Bangors », ce saint ayant fondé Bangor, au comté de Carnarvon, dont il est regardé comme le premier évêque, et Bangor, au comté de Flint, sur la rivière Dee.

<sup>2</sup> J. G. EVANS et J. RHYS, *The Text of the Book of Llan Dâw* (Oxford, 1893), pp. 52 (deux fois), 100, 115.

<sup>3</sup> Ibid., pp. 333, 338, 339.

<sup>4</sup> *Mynyw*, forme galloise moderne, se prononce à peu près *Mê-néou*, avec ou bref quasi-consonne. C'est assez bien le *Meneu* dont on a fait *Meneuensis*, puis, simple changement graphique, *Menevensis*. La toponymie galloise est mal connue. Nous ne savons comment s'est introduit l'*i* consonne après le *v* dans *Menevia*, mais cette forme paraît solidement établie dès Giraud de Cambrie (xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècle), archidiacre du siège, qui emploie couramment *Menevensis* à côté de *Menevia*. Il y aurait lieu de comparer *Dublinensis*, *Dublinium*, et *Landavensis*, *Landavia*.

<sup>5</sup> Éd. MOMMSEN, *M.G.*, Auct. Antiq., t. XIII, p. 156, note 1. La leçon *miniu*, chez J. Loth (*Revue Celtique*, t. XXXVII, p. 316), est une faute d'impression. Elle ne se rencontre dans aucun manuscrit.





# INTACTAM SPONSAM RELINQUENS

## A PROPOS DE LA VIE DE S. ALEXIS

### I

#### APPRÉCIATIONS DE LA LÉGENDE DE S. ALEXIS DANS QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Au cours des trente dernières années, la légende de S. Alexis a fait l'objet de nombreuses études <sup>1</sup>, sorties presque toutes de la plume de romanistes. Parmi celles-ci, plusieurs se sont attachées à porter un jugement sur la conception de la sainteté telle qu'elle apparaît dans la conduite du saint et plus particulièrement sur la valeur morale de la décision qu'il aurait prise de quitter sa jeune épouse au soir de la journée des nocés.

Afin que le lecteur se rende mieux compte des termes dans lesquels le problème a été posé, nous passerons rapidement en revue les travaux qui ont abordé ce sujet.

#### 1. Rompant avec une tradition établie depuis longtemps déjà,

<sup>1</sup> « Das Alexiuslied ist wieder in den Blickpunkt wissenschaftlichen Interesses getreten », remarquait Émile Winkler dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LX (1937), p. 241. Le texte de la « Chanson » est constamment réédité ; mais si nous exceptons le travail de Pio Rajna (voir plus bas, p. 158), ces publications apportent peu de neuf. Voici la série des dernières éditions dont nous avons pu prendre connaissance : G. PARIS, dans la collection des *Classiques français du moyen âge*, n° 4 (Paris, 1921) ; W. FOERSTER et E. KOSCHWITZ, *Altfranzösisches Übungsbuch*, 6<sup>e</sup> éd. (Leipzig, 1921), col. 98-162 ; M. RÖSLER, dans *Sammlung Romanischer Übungstexte*, t. XV (Halle s/S., 1928) ; V. L. DEDECK-HÉRY (New-York, 1931) ; J. MEUNIER (Paris, 1933) ; V. TODESCO (Florence, 1936) ; C. STOREY, dans la collection *Blackwell's French Texts* (Oxford, 1946). Pour l'étude des variantes, le texte établi par W. Foerster et E. Koschwitz (dans la 6<sup>e</sup> éd., il a été revu par A. Hilka) est particulièrement commode. Seul, le livre du chanoine Meunier présente la traduction en français moderne (cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 129-132).

Émile Winkler apprécie en des termes peu laudatifs la chanson de S. Alexis <sup>1</sup>. Elle est, dit-il, sans grande valeur morale, et on en a surestimé considérablement la profondeur. « Dans la Chanson, la piété n'a aucune flamme mystique ni rien qui entraîne ; elle ne dénote pas davantage une foi enfantine, comme les légendes de la Vierge. Tout se déroule en surface, comme l'ordonnance d'une procession. <sup>2</sup> » Et plus loin : « Sacrifier son propre bonheur terrestre en vue de la béatitude céleste peut être chrétiennement méritoire ; anéantir sans hésitation le bonheur d'autrui, afin de ne pas compromettre sa destinée éternelle, paraît au saint une nécessité inéluctable. » Winkler conclut par ces mots : « Aber wird Alexius auch kirchlich sündig <sup>3</sup> », car c'est à la légère, avec un demi-consentement et presque avec une restriction mentale, qu'il prononce un serment que l'Église pourtant a sanctifié. Donc, d'après notre critique, Alexis aurait agi contre l'esprit des lois ecclésiastiques et se serait, matériellement tout au moins, rendu coupable d'une faute.

2. Deux vers du poème ont donné occasion à M<sup>lle</sup> Élise Richter de poser le même problème qu'É. Winkler <sup>4</sup>. S'appuyant sur le nouveau manuscrit fragmentaire découvert par P. Rajna <sup>5</sup>, M<sup>lle</sup> Richter suggère de remplacer :

Por felonie o lassas o por grant meil

par : Por felonie nem la(i)ssas ne por [grant] meil.

Ce vers, placé dans la bouche de l'épouse, serait destiné à justifier la conduite d'Alexis : « Tu ne m'as pas abandonnée par félonie ou méchanceté », et il contrebalancerait le vers de la strophe 22 :

Co dist la spuse : « Pechez le mat tolut »,

où s'exprimerait un reproche de l'épouse à son mari : « En m'abandonnant, tu as commis une faute. » Revenant peu après sur le même

<sup>1</sup> *Von der Kunst des Alexiusdichters*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLVII (1927), p. 588-597. Ces quelques pages sont extraites d'un ouvrage que l'auteur projetait d'écrire sur l'art littéraire de la France du moyen âge. Nous n'avons pu savoir s'il a paru.

<sup>2</sup> Ibid., p. 588.

<sup>3</sup> L. c.

<sup>4</sup> *Alexius 95e « Pur felonie nient ne pur lastet »*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LVI (1932), p. 65-67.

<sup>5</sup> *Un nuovo testo parziale del « Saint Alexis » primitivo*, dans *Archivum romanicum*, t. XIII (1929), p. 1-86.



prétation proposée par M<sup>lle</sup> É. Richter des deux vers cités plus haut lui paraît inacceptable. *Pur felonie nient ne por lastet* doit être compris comme suit : « Souvent j'ai regardé au loin pour voir si tu ne reviendrais pas afin de reconforter ton épouse. Dans cette démarche, il ne fallait voir ni une lâcheté ni un manque de fidélité ; c'est bien toi que j'attendais <sup>1</sup>. » Quant à l'autre vers : *Pechez le m'al tolut*, M. Spitzer traduit : « C'est à cause de mes péchés que j'ai été privée de mon mari <sup>2</sup>. »

4. En face de ces appréciations divergentes, M<sup>lle</sup> Melitta Hürsch a traité ex professo le problème : Quel jugement l'Église catholique porte-t-elle sur la conduite de S. Alexis <sup>3</sup> ? Sans s'astreindre à l'examen des versions de la légende et à l'analyse minutieuse des textes, elle se pose la question un peu dans l'abstrait, tout en se référant de préférence à la légende française : « Wie liegt der Fall vom Standpunkt der katholischen Lehre gesehen ? <sup>4</sup> » Les remarques préliminaires de l'auteur dénotent une certaine inexpérience. L'Église, dit-elle, ne s'est jamais prononcée sur le cas particulier de S. Alexis, qui n'a pas été solennellement canonisé, puisque la première canonisation a eu lieu en 983 <sup>5</sup>. Les Bollandistes n'ont pas publié dans les *Acta Sanctorum* la Chanson française, mais seulement la version latine, où tout ce qui touche au mariage du saint est très confus <sup>6</sup>. Enfin, les textes liturgiques adoptés par l'Église ne font aucune allusion à la virginité.

Après ces réflexions assez décousues, l'auteur aborde la question de la culpabilité de S. Alexis. Elle rapproche quelques canons de conciles et autres documents ecclésiastiques, qui interdisent aux conjoints de se séparer, même dans un but de perfection, sans consentement mutuel, et elle conclut : « Ces exemples (de discipline religieuse) montrent clairement que l'Église catholique n'approuve

<sup>1</sup> Ibid., p. 487.

<sup>2</sup> « Nicht seine, sondern meine Sünde, indem ein Unglück als schuldverursacht aufgefasst wird » (ibid.).

<sup>3</sup> *Alexiuslied und christliche Askese*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LVIII (1934), p. 414-418.

<sup>4</sup> L. c., p. 414.

<sup>5</sup> En fait, la première canonisation formelle date de 993 sous Jean XV (cf. Ph. JAFFÉ - S. LOEWENFELD, n° 3848).

<sup>6</sup> Le lecteur qui voudra bien lire la dernière partie de notre travail se rendra compte que cette appréciation de la légende latine est inexacte.



réflexions de L. Petit de Julleville, qui, dans la strophe 122<sup>e</sup> du poème :

Saint Alexis est el ciel senz dutance ;  
Ensemble ot Deu, en la compaigne as Angeles,  
Od la pulcela dunt il se fist estranges,  
Or l'at od sei ; ensemble sunt lur anemes.  
Ne vus sai dire cum lur ledice est grande.

avait vu la conclusion et, pourrait-on dire, la morale du récit : « Ainsi les derniers vers de ce poème austère semblent une concession à l'humanité ; l'amour n'est pas condamné ; mais c'est au ciel qu'il faut aimer... Attendons la mort, c'est-à-dire la vie véritable, pour permettre à nos âmes une tendresse enfin épurée <sup>1</sup>. »

Le mémoire d'E. R. Curtius provoqua une réponse brève, âpre et vive d'É. Winkler qui, d'une manière péremptoire, écrit : « Das Problem der Askese des Alexius ist endgültig klargestellt » et renvoie aux travaux de M<sup>lle</sup> Hüirsch et de G. Eis <sup>2</sup>.

Telle est, en résumé, la discussion qui s'est élevée ces dernières années. Elle n'a pas, semble-t-il, fait avancer la question, et cela pour une double raison. On a incriminé la décision prise par S. Alexis sans la confronter avec des cas similaires qui se rencontrent dans la littérature hagiographique. De plus, on a trop isolé la Chanson française des versions grecques et latines, surtout dans l'analyse du passage qui décrit les instants de la séparation des deux époux. C'est seulement en le rapprochant de ces recensions anté-

vençale, qui, en effet, met dans la bouche de la jeune épouse des réflexions pleines de compréhension au sujet de la conduite de S. Alexis.

<sup>1</sup> *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*, t. I (1896), p. 13. Petit de Julleville ajoute : « Mais cette tendresse discrète des derniers vers explique peut-être un des traits singuliers de cette légende ou plutôt nous fait entendre comment notre poète a voulu l'expliquer. Pourquoi donc Alexis s'enfuit-il le soir du mariage plutôt que la veille ? Pourquoi abandonner cette épouse vierge et veuve au lieu de la laisser libre ? C'est qu'il l'aime lui-même comme il en est aimé ; c'est qu'il veut la conquérir au ciel par violence et mériter pour elle et pour lui la réunion éternelle par la vertu d'un double sacrifice. Il dit, avant Polyeucte :

Je vous aime  
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même...  
C'est peu d'aller au ciel ; je vous y veux conduire. »

<sup>2</sup> *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LX (1937), p. 241-242.



rieures qu'il est possible de saisir quelles étaient, d'après les hagiographes, les dispositions du héros au moment de quitter les siens. Nous nous proposons donc de replacer la Vie de S. Alexis dans la série des textes qui exploitent un thème identique ou semblable et ensuite d'interroger les principaux témoins de la légende, afin de voir comment les compilateurs successifs décrivent les circonstances du départ.

Avant d'aborder cet exposé, il convient de rappeler que la forme traditionnelle du récit légendaire ne s'est constituée que peu à peu au cours d'un lent travail d'élaboration dont le noyau primitif est la Vie syriaque de l'Homme de Dieu (*BHO.* 36), rédigée à la fin du v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Elle ne comporte que les traits suivants : Un jeune patricien romain, cédant aux instances des siens, consent à se marier. « Le premier jour de la noce », il quitte Rome à la dérobée et se rend à Édesse. Après avoir mené une existence pauvre et cachée, il y meurt.

Les hagiographes ont, dans la suite, brodé sur ce canevas primitif et ajouté de nouveaux développements. L'Homme de Dieu, qui s'appelle désormais Alexis, ne part pas à l'insu de sa femme. Le soir du mariage, il a un long entretien avec elle et la persuade de garder la continence parfaite ; puis, il disparaît sans laisser de traces. Après un séjour de dix-sept ans en Orient, il s'embarque et aborde à Rome, sous l'aspect d'un mendiant. Reçu dans la maison de ses parents, il n'est reconnu qu'après sa mort.

Si nous exceptons le retour dans la maison paternelle, épisode emprunté à la Vie de S. Jean le Calybite<sup>2</sup>, la trame du récit présente les trois épisodes que voici : le jeune saint a été contraint de se marier ; le soir du mariage, à la suite d'un entretien qui se déroule dans la chambre nuptiale, il obtient que sa jeune femme voue à Dieu sa virginité ; il quitte tout pour vivre pauvre et inconnu.

A propos du second thème, il n'est pas inutile de remarquer que la distinction entre fiançailles et mariage jusqu'au xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècle n'avait pas la netteté qu'elle a prise dans la suite. Les premières comprenaient souvent plus d'un acte dont la série formait un tout

<sup>1</sup> Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 292, et la notice de Mgr Kirsch dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 379-381.

<sup>2</sup> Sur tout ceci, on lira avec intérêt les deux articles du P. Albert Poncelet, parus dans *La science catholique*, t. IV (1890), pp. 269-271, 632-645.

et se terminait par le mariage proprement dit. En outre, les *sponsalia*, c'est-à-dire la promesse d'un futur mariage, « eurent, comme le dit E. Chénon, à un moment donné, une très grande importance, au point de se confondre dans la forme avec le mariage lui-même »<sup>1</sup>. Et dans son récent travail, M. L. Anné notait : « Sous l'influence de l'Orient et du christianisme, les fiançailles avaient pris sous le Bas-Empire une importance beaucoup plus grande que celle qu'elles possédaient sous le Haut-Empire. La morale chrétienne n'admettait leur rupture que pour des raisons graves bien déterminées »<sup>2</sup>.

En parcourant le dossier, on s'apercevra que les hagiographes développent soit le second thème, soit le troisième, mais en général ne les combinent pas. Ce sera une des caractéristiques de la légende de S. Alexis d'unir les deux épisodes.

## II

### TEXTES HAGIOGRAPHIQUES APPARENTÉS

Bien que plusieurs de ces *Vitae* soient difficiles à dater, nous tâcherons de les présenter dans l'ordre chronologique. Sans donner un résumé de chaque document, nous viserons surtout à montrer comment, soit dans la réalité historique soit dans la fiction édifiante, de jeunes époux ont été amenés, au seuil de leur union, à renoncer définitivement l'un à l'autre.

#### 1. *Actes de S. Thomas*<sup>3</sup>.

Se rendant aux Indes, l'apôtre fait halte à Andrapolis où se célèbre le mariage de la fille du roi de la région. Obligé d'assister à la

<sup>1</sup> *Recherches historiques sur quelques rites nuptiaux*, dans *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, t. XXXVI (1912), p. 574.

<sup>2</sup> *Les rites des fiançailles et la donation pour cause de mariage sous le Bas-Empire* (= *Dissertationes in Facultate theologica... Universitatis Lovaniensis*, ser. II, t. XXXIII, Louvain, 1941), p. 61. L'auteur ajoute : « Les fiancés étaient tenus à une fidélité comparable, jusqu'à un certain point, à la fidélité conjugale. »

<sup>3</sup> BHG. 1800-1801; BHL. 8136. Ces textes ont été souvent étudiés, récemment encore par G. Bornkamm, *Mythos und Legende in den apokryphen Thomas-Akten* (= *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, N. F., Heft 31, Göttingue, 1933).



contenterons d'évoquer deux faits qui n'ont rien de légendaire. Dans une biographie de S<sup>te</sup> Mélanie <sup>1</sup>, dont la véracité ne doit pas être suspectée, il est raconté que la jeune femme prit à part son mari et lui dit : « Si tu veux vivre chastement avec moi, selon les lois de la continence, je te reconnais pour maître et souverain de ma vie ; si cela te semble pesant, en raison de ta jeunesse, prends tous mes biens ; seulement, donne à mon corps sa liberté, afin que j'accomplisse mon désir, qui est selon Dieu <sup>2</sup>. » On sait la suite. Pinien, son époux, lui demanda de lui donner un héritier. Après avoir eu une fille, la jeune mère mit au monde un fils, qui mourut le lendemain de sa naissance. Mélanie elle-même était aux portes du tombeau, quand une voix dit à Pinien que, s'il voulait garder son épouse, il devait acquiescer au vœu qu'elle avait exprimé le soir de ses noces. Il accepta.

Presque à la même époque, comme le relate S. Augustin, deux fonctionnaires de l'empereur trouvèrent au hasard d'une promenade la Vie de S. Antoine par S. Athanase. Enflammés par cette lecture, ils décident de quitter le monde. *Et habebant ambo sponsas : quae posteaquam hoc audierunt, dicaverunt etiam ipsae virginitatem tibi* <sup>3</sup>.

Tous les traits qu'on va lire, authentiques ou non, prouvent que le prestige exercé par cet idéal de pureté s'est maintenu au long des siècles.

## 2. Ammon ou Amoun le Nitriote.

L'histoire de ce pieux personnage, mort vers 350, se lit dans l'*Historia monachorum* de Rufin (c. 30) et l'*Histoire Lausiaque* de Pallade (c. 8) ; c'est dire que, depuis le début du v<sup>e</sup> siècle, elle a été lue et relue dans le monde chrétien. Voici le passage de Rufin : *Hic igitur Ammon locupletibus et generosis parentibus natus est, a quibus invitus ad nuptias cogebatur. Et cum vim parentum non posset effugere, accepta virgine, cum intra nuptiales thalamos convenissent*

<sup>1</sup> BHL. 5885.

<sup>2</sup> Georges Goyau supposait que la jeune fille « savait l'histoire de sainte Cécile » ; qu'elle n'ignorait pas la vie vertueuse de Paulin de Nole et de Thérèse et avait lu « l'histoire authentique » de S. Malchus écrite par S. Jérôme (*Sainte Mélanie*, Paris, 1908, p. 34). Il ne ferait plus aujourd'hui la première supposition, les Actes de S<sup>te</sup> Cécile étant, comme on le verra plus loin (p. 169), postérieurs au iv<sup>e</sup> siècle. Nous parlons de S. Malchus, p. 169.

<sup>3</sup> *Confessiones*, l. VIII, 6, § 15 (éd. de LABRIOLLE, t. I, p. 188).

*et data eis essent cubiculi secreta silentia*<sup>1</sup>, *alloquitur puellam de pudicitia et de conservanda virginitate coepit cohortari, dicens: « Quia corruptio sine dubio invenit corruptionem, incorruptio vero incorruptionem sperat*<sup>2</sup>, *multo ergo melius est si uterque nostrum in virginitate perduret, quam ut alter corrumpatur ex altero. » Ac quiescit ei virgo, silentio legitur incorruptionis thesaurus. Cumque plurimo tempore, solius Dei contenti testimonio, spiritu magis essent quam carne sanguineque coniuncti, post obitum amborum parentum, ille quidem ad vicinum deserti secedit locum, virgo vero intra domum residens, in brevi et ipsa multitudines virginum et ille multitudines congregat monachorum*<sup>3</sup>. On aura relevé les traits suivants : famille fortunée, contrainte exercée par les parents, célébration du mariage, discours de l'époux, consentement de l'épouse. Nous les retrouvons fréquemment.

<sup>1</sup> Cette expression mérite d'être relevée, car on la retrouvera à plusieurs reprises dans les pages qui suivent pour décrire les mêmes circonstances : *At ubi ventum est ut cubiculi adirentur secreta silentia* (p. 169) ; *nox in qua suscepit una cum Valeriano sponso suo cubiculi secreta silentia* (p. 170) ; *datur silentium noctis* (BHL. 4529) ; *cum secreta thalami recepissent* (BHL. 3814) ; *et facto noctis silentio cum pervenisset ad secreta cubitis, incepit virgo predica...* *In secreto thalamo* (p. 179) ; *in secreto thalamo* (ibid.) ; *secreta cubiculi silentia* (p. 181).

<sup>2</sup> Des expressions analogues se lisent fréquemment. Dans les *Acta Thomae*, par exemple, on trouve : *προσδοκῶντες ἀπολήψεσθαι ἐκείνον τὸν γάμον τὸν ἄφθορον καὶ ἀληθινόν* (c. 12) ; *ἡ κοινωνία ἐκείνη διαφθορᾶς ἦν, αὕτη δὲ ζωῆς αἰώνιον* (c. 124).

<sup>3</sup> P. L., t. XXI, col. 455-456 ; cf. BHL., p. 64. Le récit de Pallade offre quelques variantes : Amoun est orphelin et, à l'âge d'environ vingt-deux ans, son oncle l'oblige à se marier ; le soir des noces, quand tout le monde dort, il ferme à clef la porte de la chambre nuptiale, commence un discours et, ajoute le texte : *ἐξενεγκὼν ἐκ τοῦ κόλπου αὐτοῦ βιβλιδάριον ἐκ προσώπου τοῦ ἀποστόλου καὶ τοῦ σωτῆρος ἀνεγίνωσκε τῇ κόρῃ ἀπείρω οὐση γραφῶν καὶ τῷ πλείστῳ μέρει πάντα προστιθεὶς τῇ ἰδίᾳ διανοίᾳ τὸν περὶ παρθενίας καὶ ἀγνείας εἰσηγεῖτο λόγον*. La jeune fille, éclairée par la grâce, désire, elle aussi, garder la virginité. Ils vécurent ensemble dans la même maison pendant dix-huit ans, observant une continence parfaite ; puis ils se séparèrent. Amoun s'enfonça dans la solitude de Nitrie, où il vécut encore vingt-deux ans. Tous les six mois il rendait visite à son épouse. Citons encore, à cause de l'intérêt des expressions, le résumé de la vie d'Amoun donné par Aldhelm de Malmesbury († 709) dans son *De laudibus virginitalis*, c. 37 : *Quorum (parentum) obstinatum importunitatem cum refutando frustrari non posset, simulata matrimonii conventia, invitus anulo subarratam sortitur virginculam, quam in obstruso thalami cubiculo clandestinis verborum hortamentis ad pudicitiae praemia persuadet. Cuius precibus et monitis obsecundans ad summum virginitalis fastigium anhelat* (M. G., Auct. antiq., t. XV, p. 285).







*in quo thalamus collocatus est, ... venit nox in qua suscepit una cum Valeriano sponso suo cubiculi secreta silentia*<sup>1</sup>. Après avoir entendu de la bouche de Cécile ce que l'hagiographe appelle le *mysterium* et reçu le baptême, Valérien aperçoit l'ange qui veille sur son épouse et, pleinement convaincu, il promet de rester chaste: *Et quia tu, Valeriane, consensisti consilio castitatis...* Comme dans le récit de l'historien africain, Cécile convertit son mari et réussit à lui faire promettre une virginité parfaite.

### 7. Macaire le Romain.

Cet ermite légendaire, racontant sa propre histoire à trois voyageurs qui l'ont découvert dans sa solitude, évoque les années de sa jeunesse et comment, marié contre son gré, il s'est enfui le jour de ses noces. *Ego, inquit, ... Macarius vocor, in regali civitate natus et nutritus, filius viri Romani, qui inclutus fuit et in imperiali pollebat civitate. Cum autem pueriles excessissem annos, me renuente ac nolente, pater meus desponsavit mihi uxorem, diemque statuit nuptiarum. Interea thalamo adornato, cum iam frequentia populi fuisset invitata, et sponsa sedente, pater meus hilarior effectus, cunctos invitatos hortatur ad voluptatem convivii. Omnibus aulem, qui aderant, iocis ac saltationibus intentis, furtim exivi...*<sup>2</sup>. On remarquera que les parents du jeune homme appartiennent, comme dans la légende de S. Alexis, à une illustre famille romaine. La décision de quitter le monde semble avoir été prise non seulement sans le consentement de la jeune femme, mais tout à fait à son insu<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ibid., p. 196. J.-B. De Rossi a le premier, croyons-nous, rapproché ce passage de celui de l'*Histoire* de Victor de Vite. Comme nous l'avons signalé plus haut (p. 167), on le rencontre antérieurement dans l'*Historia monachorum* de Rufin.

<sup>2</sup> BHL. 5104; cf. BHG. 1004-1005. A. Vasiliev, qui a édité les textes grecs, croyait pouvoir dater cette Vie du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle (*Anecdota graeco-byzantina*, Moscou, 1893, p. xxxviii). Le résumé de la légende se rencontre, au 19 janvier, dans le Ménologe de Basile (fin du x<sup>e</sup> siècle). Au sujet de ce récit, cf. R. RUTZENSTEIN, *Historia Monachorum und Historia Lausiaca* (= *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, N. F., Heft VII, 1916), p. 182-183.

<sup>3</sup> C'est ce qui ressort également de la fin de la *Vita*, où l'hagiographe raconte que le diable se présenta à l'ermite sous l'aspect d'une pauvre exténuée de fatigue et lui dit: *Ego miserrima, o pater sanctissime, filia sum viri Romani; quae (sic) cum me invitam ac nolentem desponsasset iuveni cuidam nobilissimo*

## 8. Abraham de Qiduna.

Les érudits ont à plusieurs reprises étudié le dossier <sup>1</sup> de S. Abraham, que sa légende fait vivre au vi<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Ses parents, nobles et fortunés, cherchèrent à lui ménager une brillante carrière, et, l'ayant fiancé dès son enfance, ils le forcèrent à se marier : *Cumque memorati parentes eius tempus nuptiarum propinquabile iudicarent, compellebant eum matrimonii vinculis obligari. Sed cum haec ille primo renueret, postmodum molestiam eorum iugem sedulamque non ferens, pudoris verecundia superatus acquiescere perurgetur. Cum itaque, celebratis nuptiis, sponsa die septimo <sup>3</sup> in thalamo resideret, repente quasi lux quaedam in corde eius divina gratia refulsit, quam veluti ducem quemdam sui voti inveniens, illico exsiluit et secutus est et ab urbe egreditur <sup>4</sup>*. Retrouvé par les siens, il finit par les persuader de le laisser dans la voie qu'il a choisie.

## 9. Théophile et Marie ; le mendiant Procope.

Les *Commentarii de beatis orientalibus* de Jean d'Éphèse († 586) contiennent, au chapitre LII <sup>5</sup>, un assez long récit qui touche à notre

romano, ac dies nuptiarum venirent, et thalamum ac convivium ordinarent, inter nuptias ipsas sponsus meus disparuit. Cumque turbati omnes, huc illucque eum inquirendo, turbarentur, ego gavisus effecta, clam exii (P.L., t. LXXIII, col. 424). Touché par ces mots, l'ermite accueille celle qu'il croit être son épouse. *Miser ego, qui antea nunquam cum femina peccare consensi, in somnis me peccatum perpetrasse cognovi* (ibid.) Mais immédiatement pris de regret, il fait une austère pénitence.

<sup>1</sup> BHG. 5-8 ; BHO. 16-17 ; BHL. 12-13 et 12 a-e.

<sup>2</sup> *Comm. martyr. rom.*, p. 100. Pendant qu'on imprimait le commentaire historique du martyrologe romain, A. Wilmart, O.S.B., a publié : *Les rédactions latines de la Vie d'Abraham ermite*, dans *Revue bénédictine*, t. I. (1938), p. 222-245. Il y dit notamment : « Quant à la version latine, objet exclusif de cette étude, elle a dû être faite sous sa première forme au vi<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dès l'origine. Historique ou non pour le fond, ce récit a édifié, dans le monde occidental, d'innombrables générations » (p. 223).

<sup>3</sup> D'après quelques textes de la Bible, les fêtes nuptiales duraient parfois sept jours. Cf. *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, col. 1660 ; P.L., t. LXXIII, col. 293.

<sup>4</sup> P.L., t. c., col. 283. Nous avons comparé les autres versions : elles ne présentent pas, pour le but que nous poursuivons dans ces pages, de variantes notables.

<sup>5</sup> Nous suivons la traduction latine de W. J. Van Douwen et J. P. N. Land : *Iohannis episcopi Ephesi syri monophysitae commentarii de Beatis orientalibus*





*tibi consentiens esse ; volo ut possideam sponsum aeternum Dominum Iesum*<sup>1</sup>. » Après la mort de leurs parents, Julien et Basilisse fondent, lui, une communauté d'hommes, elle, de femmes.

Nous avons eu l'occasion de montrer qu'une des versions de la légende de S. Alexis avait décalqué ou simplement transcrit les premiers paragraphes de cette Passion<sup>2</sup>.

## 12. S. Wandrille († 663).

La Vie de S. Wandrille<sup>3</sup> présente également les trois traits : mariage forcé, entretien qui se conclut par la décision de garder la continence, séparation. Elle souligne aussi pourquoi le saint attendit la célébration des noces avant de faire connaître ses intentions. *Et pavibat, se ei innotisceret, consensum ei minime darit. Cogitavit ut acciperit eam et postea ei de conversationis habetum fabularit. Qui accipiens eam et post acceptam suam volens lucrare coniugem... prudente ortamine, ut erat eruditus, suadebat ei conversacionis gratiae virtutem magnam habere mercedem*<sup>4</sup>. Les prévisions du saint se réalisèrent au delà de ses espérances, car, de son côté, la jeune épouse avait formé le dessein de rester vierge. *Fit ex utraque parte consensus*, et ils se séparent. *Ipsi autem sibi comam capitis deposuit et ei velamenti gracia circumdedit*.

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, l. c. Nous relevions un certain nombre de points de ressemblance avec la Passion de S<sup>te</sup> Cécile (p. 48). De la Passion des SS. Julien et Basilisse, on peut rapprocher les Actes des SS. Chrysanthé et Darie, qui étaient répandus en Occident avant le VII<sup>e</sup> siècle (*BHL*, 1787). Chrysanthé, converti au christianisme, est en butte à l'hostilité des siens. Après avoir résisté aux violences et aux séductions, il réussit à gagner à la foi chrétienne et même à la vie parfaite la vestale Darie : *et quasi simulata voluntate inter se et Chrysanthum habens consilium, nomen coniugii assumpserunt... Erat tamen iuncta Chrysantho non calore corporeo, sed spiritus sancti fervore sociata* (*Act. SS.*, Oct. t. XI, p. 476). Tout comme dans la Passion des SS. Julien et Basilisse, chacun amène à la vraie religion de nombreux disciples. Après avoir gardé intact leur serment de virginité, ils subissent le martyre : *Facti sunt in passione sociati sanguine, sicut fuerant etiam mente coniuges, quasi in uno lectulo ita in una fovea durantes* (*ibid.*, p. 483).

<sup>3</sup> *BHL*, 8804, document ancien, qui aurait été composé aux environs de 700. Éd. Krusch, dans *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. V, p. 13-24.

<sup>4</sup> *Op. c.*, p. 14-15. D'après le ms. de la Bibliothèque nationale de Paris lat. 18315, de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.



## 13. S. Maxime, abbé de Saint-Jean de Limony.

S'il faut en croire sa Légende<sup>1</sup>, Maxime aurait vécu au VII<sup>e</sup> siècle. C'était un jeune homme d'une rare beauté et très studieux. Un noble puissant, Beraldus, voulut lui donner sa fille en mariage. Tout autres étaient les projets de la mère de Maxime : « *Spero, dit-elle, quod filius noster Maximus, non sit ducturus uxorem.* » *Elevans autem vir eius manum suam, dedit ei alapam*<sup>2</sup>. Craignant d'être contraint au mariage, Maxime s'enfuit. Son père, l'ayant découvert, le ramène de force et annonce à Beraldus qu'il a retrouvé son fils, auquel il dit : « *Accipe annulum de manu Beraldi et mitte eum digito filiae suae arrhabonem.* » *Ille autem noluit eum accipere. Tunc pater eius, furore repletus, dixit ei : « Fac citius. » Dubitante autem B. Maximo, pater eius de baculo, quod in manu tenebat, conatus est eum percutere. Ille autem nolens accipit annulum, et posuit illum in digito filiae ipsius. « Ego, inquit, te sponso sponsalitia causa, ut tu sis mihi sponsa in Domino et ego tibi in Christo, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. »*<sup>3</sup> Comme on le voit, les mœurs étaient rudes, à cette époque, et on se souciait peu des moyens employés pour obtenir le consentement. Au moment de la célébration des noces, Maxime disparaît avec un pèlerin étranger et se rend dans le diocèse de Vienne, où plus tard il devint abbé du monastère de Limony (départ. de l'Ardèche).

## 14. Théophane le Chronographe († 818).

La Vie de S. Théophane, écrite par le patriarche S. Méthode († 847)<sup>4</sup>, illustre d'une manière fort intéressante les deux premiers thèmes que nous étudions. Cédant aux instances de sa mère<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> BHL. 5850. Ce texte a été peu étudié. L'article que lui a consacré A. de Ponton d'Amécourt dans les *Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie, Section de géographie historique* (Paris, 1870), p. 51-59, se limite à résumer l'histoire et à identifier les noms de lieux.

<sup>2</sup> Act. SS., Ian. t. I, p. 91.

<sup>3</sup> Ibid., p. 92.

<sup>4</sup> Publiée pour la première fois en 1913 par D. Spyridon dans l'*Ἐκκλησιαστικός Φάρος*, t. XII, pp. 88-96, 113-165 (cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 361-363) et ensuite par B. Latyšev dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Russie*, 8<sup>e</sup> série, t. XIII, n° 4, 1918 (cf. Ed. Kurtz, *Zum Leben des hl. Theophanes*, dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. V, 1927, p. 390-396).

<sup>5</sup> Les empereurs Constantin Copronyme et Léon IV s'intéressèrent aussi à l'avenir du jeune noble (J. PAROIRE, *Saint Théophane le Chronographe et ses*









aurait-il dit un jour, *oportet nos vel S. Alexii exemplo ab invicem discedere, vel ambos religiosam professionem sectari*<sup>1</sup>. Finalement, il entre dans les vues de Delphine. Dans la supplique adressée à Jean XXII, en 1327, par l'évêque d'Apt, Raymond Bot, et qui aurait été rédigée par le confesseur de S. Elzéar<sup>2</sup>, il est fait allusion non seulement au mariage de Marie et de Joseph, mais à la rupture des fiançailles de S. Jean, *qui de nuptiis a Christo fuit vocatus*, au mariage de S<sup>te</sup> Cécile et à celui de S. Alexis. *Tamen*, ajoute le texte, *equidem iste caelibatus modernus videtur esse mirabilior, quantum ad observantiam castitatis, quam caelibatus beati Alexii: quia ille non fuit sic consorti approximatus, a qua recessit; iste autem per viginti septem annos in eadem domo et in eodem thalamo et in eodem thoro cum coniuge intacte servatus, ut sublimitas istius virtutis magis admirabilis quam imitabilis videatur*<sup>3</sup>.

#### 19. Catherine de Suède († 1381).

Le moine de Vadstena, Ulf Birgerson, qui rédigea au début du xv<sup>e</sup> siècle la Vie de S<sup>te</sup> Catherine, fille de S<sup>te</sup> Brigitte, rapporte ce qui suit : *Annos insuper nobiles attingens, cum fiducia, quam semper in Deo et gloriosa Virgine Maria de castitate servanda habebat, voluntati patris obediens in matrimonium nobilis viri Domini Egardi consensit. Veniente autem die nuptiarum, cum in secreto thalami soli commanerent, virgo illa Deo et beatæ Virgini devota, ad castitatis votum sponsum suum sanctis exhortationibus inflexit, ipso cooperante, qui totius puritatis et casti consilii in mentibus electorum est infusor*<sup>4</sup>. Ils s'engagèrent par vœu à la plus stricte continence.

<sup>1</sup> Ibid., p. 541. - <sup>2</sup> BHL. 2521; Acta SS., t. c., p. 558.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Act. SS., Mart. t. III, p. 506. Le biographe relate le trait suivant, qui, dit-il, montre *quam gratum Deo erat eorum votum*. Catherine traversait une forêt, au moment où les chasseurs poursuivaient un daim. Celui-ci se réfugia près de la noble dame : *caput suum in sinu mulieris pudicæ, quæ in se bestiales motus amputaverat, mansuetissime reclinavit*. Après la mort de son mari, S<sup>te</sup> Catherine fut encore l'objet de nombreuses demandes en mariage. Un comte romain, irrité de ne pouvoir obtenir le consentement de la jeune veuve, résolut des'empareur d'elle par la force. Il posta des hommes d'armes sur la route de Rome à Saint-Sébastien, mais, au moment où le groupe des pieuses femmes s'approchait, un cerf magnifique traversa la campagne. Oubliant son projet, le comte se mit à la poursuite de l'animal (Act. SS., t. c., p. 509). Ce dernier trait est à rapprocher de la Vie de S<sup>te</sup> Osgith ou Osithe (BHL. 6532) où on lit : *Cum iam adulte esset etatis, invita, ut postea patuit, tradita est in coniugium Sihero regi orientalium Anglorum. Qui cum post celebratas nuptias eius vellet*





de Crépy. A sa manière le texte *BHL*. 1242 montre et le prestige que le thème étudié ici continue à exercer et aussi avec quelle désinvolture un hagiographe sans scrupule introduit de toutes pièces des éléments nouveaux dans une Vie de saint.

Cette liste, déjà longue <sup>1</sup>, prouve la vogue de la « pieuse histoire » au cours des siècles. Si nous jetons maintenant un regard d'ensemble sur le dossier réuni plus haut, nous constatons que les *Vitae* se répartissent en deux groupes principaux. Le premier comprend les cas où l'un des contractants, moralement forcé par les siens, accepte de se marier, tout en ayant la volonté de garder la virginité. Au moment de consommer le mariage, l'époux ou l'épouse met son conjoint au courant de son dessein et obtient son assentiment. Ce sont : le couple des Actes de S. Thomas, Amoun, Pélage, Martinien et Maxima, Cécile, Théophile et Maria, Injurius et Scholastique, Julien et Basilisse, Théophane, Elzéar et Delphine, Catherine de Suède, Jeanne-Marie de Maillé. Le second réunit les récits caractérisés par ce trait commun : le jeune homme ne voit d'autre possibilité d'échapper aux instances paternelles et au mariage, ou à sa consommation, qu'en fuyant à la dérobée, avant ou après les noces : frère de S<sup>te</sup> Synclétique, Macaire, Abraham de Qiduna, Procope, Léobard, Venant, Maxime, Bernard du Montjoux <sup>2</sup>.

de mariage, au départ du saint. Cf. A. LECOY DE LA MARCHE, *Le Mystère de S. Bernard de Menthon* (= *Société des anciens textes français*, Paris, 1888), p. XXV-XXVII ; P. AEBISCHER, *Le « Mystère de Saint-Bernard de Menthon »*, dans *Augusta Praetoria*, 1925, p. 49-61.

<sup>1</sup> Signalons encore la *Vita Amatoris episcopi Antisiodorensis* (*BHL*. 356), qui contient un curieux épisode. Amateur, fils unique de riches parents, épouse une jeune fille de Langres. Le soir du mariage, l'évêque procède à la *benedictio thalami*. Par méprise, il lit la formule de la bénédiction des clercs. Amateur voit dans ce fait un avertissement divin et propose à sa femme de garder la virginité. Elle consent. De la *Vita Amatoris* il faut rapprocher la *Vita S. Simplicii ep. Augustodunensis* (*BHL*. 7787-7788). La *Vita S. Pharaïdis* (*BHL*. 791), composition sans valeur du XI<sup>e</sup> siècle, reprend le thème du mariage forcé et du discours dans la chambre nuptiale (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. 170). Rappelons aussi que les compilateurs de Miracles de Notre-Dame ont exploité souvent le thème romanesque du jeune époux abandonnant sa femme le jour des noces. Le héros devient le *sponsus marianus*. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 463. Dans son étude : *Origines du roman en France*. (Paris, s. a.), M. Wilmotte avait signalé deux ou trois exemples de notre thème ; il ajoutait : « On en pourrait alléguer bien d'autres » (p. 112). Notre liste ne veut pas être complète.

<sup>2</sup> Nous mettons sous les yeux du lecteur les expressions qui décrivent soit



pas perdre de vue que, d'après le droit, un double consentement était requis pour la validité du mariage : celui des futurs époux et celui des personnes dont ils dépendaient. Le chef de famille était avant tout préoccupé de se survivre dans une lignée légitime. A cette époque, le mariage n'était pas principalement un fait d'ordre individuel, mais familial. Dès lors, si un enfant désirait vouer à Dieu une continence parfaite, il n'avait parfois que deux solutions : ou contracter mariage en obtenant du conjoint la promesse de la chasteté ou s'enfuir loin du toit paternel<sup>1</sup>. La morale n'élève aucune objection contre la première solution ; quant à la seconde, il faut préciser à quel moment a lieu le départ clandestin : pendant la période des fiançailles, au moment de la conclusion du mariage, après sa consommation.

Sans étudier chaque cas en particulier, nous nous demanderons à quel groupe appartient S. Alexis. Et tout d'abord, rappelons la distinction signalée plus haut entre la forme traditionnelle de la *Vita Alexii* et la Vie syriaque de l'Homme de Dieu. Celle-ci se classe dans la deuxième série. Quant à la légende évoluée, avant de la rattacher à un des groupes, force nous est d'examiner attentivement le passage qui dévoile les intentions et les décisions du saint au moment de partir. Cet examen est d'autant plus nécessaire que ce paragraphe est assez obscur et a été soumis à des remaniements successifs.

dont le héros dut aussi se marier pour ne pas désobéir à ses parents, le P. Delehaye écrivait dans ses *Saints de Chypre* : « L'histoire de son mariage est une de celles que l'on hésiterait de notre temps à proposer comme modèle, et nous concevons difficilement ces unions contractées uniquement en vue de ne point mécontenter les parents et ces liens intimes presque aussitôt brisés par l'engagement de garder la continence. Néophyte paraît s'en être vaguement rendu compte ; aurait-il, sans cela, énuméré longuement les exemples plus ou moins démonstratifs qui semblent justifier une pareille détermination ? Parmi les précédents, il cite S. Conon, évêque et martyr, le prêtre Anastase, dont il est parlé dans la Vie apocryphe de S. Basile, Ammon de Nitrie et un prêtre Jean » (*Anal. Boll.*, t. XXVI, 1907, p. 285). Néophyte insère également dans cette liste le frère de S. Basile, S. Pierre de Sébaste (*ibid.*, p. 186).

<sup>1</sup> Nous n'avons pas rencontré le cas d'une jeune fille fuyant la maison de ses parents. A plusieurs points de vue en effet, il lui eût été difficile de mener une vie errante et solitaire. Quand une femme voulait s'évader, il lui arrivait de se déguiser en homme. L'hagiographie connaît plusieurs de ces travestissements. Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*<sup>3</sup>, pp. 59-60, 186-194.

















(xii-xiv) l'exhortation du saint à son épouse, décrit les instants de la séparation :

Quant sa raison li at tote mostrede,  
 Donc li comandet les renges de sa spede  
 Ed un anel dont il l'out esposede.  
 Donc en ist fors de la chambre son pedre :  
 En mie nuit s'en fuit de la contrede <sup>1</sup>.

Alexis remet un double présent : l'anneau et la « renges » de son épée. Ce mot, qui a retenu l'attention de tous les philologues qui ont étudié la chanson de S. Alexis, est expliqué clairement par A. Thomas : « Attache, qui fixe l'épée au baudrier (fixé lui-même au ceinturon) en passant dans un anneau (ou virole) qui se trouve sur le fourreau de l'épée <sup>2</sup> ». Le sens, en effet, n'est pas douteux ; il s'agit d'une boucle, d'une agrafe ou fibule attachée à un ceinturon destiné à suspendre une épée. Le poète français a traduit par *reng* le *caput baltei*.

Pouvons-nous deviner pourquoi le versificateur a mentionné l'épée ou l'anneau qui tient l'épée ? Pour deux raisons, croyons-nous. Un écrivain du moyen âge évoquait tout naturellement un glaive quand il parlait de la ceinture masculine <sup>3</sup>. Mais de plus, l'épée jouait un rôle dans les contrats matrimoniaux. Au xi<sup>e</sup> siècle,

<sup>1</sup> G. PARIS, *La vie de saint Alexis* (= *Les classiques français du moyen âge*, vol. IV, 1921), p. 3. Au sujet des variantes de cette strophe, cf. A. HILKA, *Altfranzösisches Übungsbuch*<sup>3</sup>, col. 107-108.

<sup>2</sup> K. BARTSCH, *Chrestomathie de l'ancien français*, 12<sup>e</sup> éd. (Leipzig, 1920), p. 486 ; cf. W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (Heidelberg, 1911), n° 4208, 7323 ; DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, i. v. *rinca*, cite ce passage d'Henri de Bracton (xiii<sup>e</sup> siècle) : *Ringae enim dicuntur quod renes girant et circumdant... ringae cingunt renes italium, ut custodiant se ab incessu luxuriae*. Nous relevons ce passage non pour ses données étymologiques, mais parce qu'il rappelle le symbolisme dont nous avons parlé. D'après W. Foerster, *ranges* signifierait la sangle : « Es bedeutet ausschliesslich den Gurt des Schwertes » (*Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXII, 1908, p. 456) et non pas la boucle. Bref, on peut hésiter au sujet du sens précis : fibule ou ceinturon ; mais dans le cas où il s'agirait simplement de la boucle, l'auteur désigne le tout par la partie.

<sup>3</sup> « Dass ein Gürtel in der Normandie im Mittelalter nur zur Befestigung des Schwertes gedacht werden konnte, ist nicht verwunderlich und ist wohl selbständige Änderung des Dichters », écrit M<sup>lle</sup> Rösler, *Alexiusprobleme*, t. c., p. 523.





Se li pria qu'ele soit bien gardée,  
 S'on li dimande, k'ele soit aprestée ;  
 Ensamble lui a l'autre portée.  
 Que se jamais revient a sa contrée,  
 Et il le moustre les enseignes prouvées <sup>1</sup>.

On retrouve ici un usage très en vogue au moyen âge. Les parties contractantes brisent ou sectionnent un objet, et la parfaite coïncidence des deux fractions réunies fera la preuve du pacte dont elles sont le signe. Alexis emporte la moitié de l'anneau ; s'il revient, il pourra revendiquer les droits qu'il aura gardés sur son épouse.

Il est aisé de répondre maintenant à la question posée plus haut. Dans quel groupe devons-nous ranger la légende traditionnelle de S. Alexis ? Celui des conjoints qui se promettent une mutuelle continence ou celui du conjoint qui fuit pour échapper aux instances paternelles ? En fait, et c'est une de ses caractéristiques, elle combine les deux thèmes. C'est en parfait accord qu'au soir de la cérémonie nuptiale, Alexis et son épouse ont pris l'engagement de la vie virginale ; mais il quitte immédiatement la maison paternelle, après avoir mis sa femme au courant de ses desseins.

La morale trouvera cette décision « plus admirable qu'imitable » ; toutefois, vu l'acquiescement de la jeune mariée, Alexis ne tombe pas sous les censures ecclésiastiques condamnant ceux qui se séparent sans l'aveu du conjoint. Contrairement à ce que pense M<sup>lle</sup> Hüirsch, canonistes, théologiens et moralistes se sont préoccupés de la licéité de la décision prise par le saint. Il serait trop long d'exposer ici cet aspect de notre sujet ; nous y reviendrons ailleurs. Mais nous croyons utile de relever, en terminant, une réflexion du jésuite polygraphe Théophile Raynaud († 1631) : « Pro miraculo sane fuit apud omnes, S. Alexii divulsio a desponsa sibi compare, nobilissima simul ac speciosissima, mutuo consensu peracta. Tametsi enim vulgaria acta secessum Alexii a sponsa praetermisso

<sup>1</sup> P. 226. Une Vie irlandaise du dix-huitième siècle présente une version similaire de l'anneau coupé en deux. En voici la traduction anglaise : « Alexis arose and said to her : « I have a ring, » quoth he, « and do thou keep half the ring by thee, and when I die the other half will come to thee. » And he broke the ring in two and gave half of it to his wife, and he said to her : « Believe not that I am dead till the other half comes to thee » (J. QUINN, *Life of Saint Alexis*, dans *Revue celtique*, t. XXXVIII, 1920-1921, p. 140.



## LA VIE DE SAINTE ODE D'AMAY

A côté des nombreux saints dont les actions d'éclat ont par avance fourni l'amorce aux légendes posthumes, il en est d'autres, plus obscurs, auxquels les hagiographes ont imposé, parfois après plusieurs siècles de silence, un état civil et une histoire également factices. C'est le cas de S<sup>te</sup> Ode d'Amay, veuve.

Sa *Vita* n'a été publiée qu'en épitomé dans les *Acta Sanctorum*, et le commentaire qui lui fut consacré, au tome X d'octobre <sup>1</sup>, est, il faut le reconnaître, bien déficient. Nous revenons donc au sujet, qui, dans l'entretemps, a bénéficié des résultats de mainte recherche érudite ; par la même occasion, nous éditerons pour la première fois la *Vita Odae viduae* dans sa recension complète <sup>2</sup>. Ce n'est pas, pourtant, que l'analyse de ce texte nous ait réservé des surprises fort agréables ; au contraire. A aucun moment, le critique tant soit peu avisé ne saurait se croire là sur un terrain solide. Et ceci, à première vue, donne à réfléchir, car le nom même de la sainte qui fait l'objet du récit légendaire, ne trouve pas pour s'adapter à un personnage historique l'appui d'un document de quelque antiquité. Ce nom ne parvient qu'avec peine à se légitimer aux yeux de l'historien moderne <sup>3</sup>, en conclusion d'un raisonnement sur les données du problème, comme nous allons le voir.

<sup>1</sup> BHL. 6259 ; *Act. SS.*, Oct. t. X, p. 128-140 (J. VAN HECKE).

<sup>2</sup> BHL. Suppl. 6258 d.

<sup>3</sup> Le problème critique relatif à S<sup>te</sup> Ode a été posé avec une clairvoyance méritoire pour l'époque par J. Demarteau dans son étude *Saint Hubert d'après son plus ancien biographe*, parue en 1882 (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XVI, p. 26). Cet auteur, revenant sur le sujet, neuf ans plus tard, à propos des *Origines de Huy*, y rattacha des considérations moins heureuses (*Conférences de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, 4<sup>e</sup> série, 1891, p. 10). La solution est déjà mieux entrevue par J. Daris, en 1893, lorsqu'il publie quelques pages sur *Sainte Ode fondatrice de l'église d'Amay*, dans le tome XIV de ses *Notices historiques sur les églises du diocèse de Liège* p. 6-14. Il a été suivi par A. Delescluse (voir *Biographie nationale*, t. XVI,

La première de ces données, qu'il convient de prendre pour point de départ de notre étude, est le lieu de culte, l'église d'Amay, où, de nos jours encore, S<sup>te</sup> Ode est honorée et qui abrite dans une châsse de grand prix ses restes mortels. Le village d'Amay (*Amanium*)<sup>1</sup>, au diocèse de Liège, est situé sur la rive gauche de la Meuse ; il est distant de cinq lieues, au sud-ouest, de la cité épiscopale et d'une lieue et demie, au nord-est, de la ville de Huy. Amay compte parmi les plus anciens lieux habités du pays, comme en témoignent les importants vestiges d'un cimetière belgo-romain et d'une nécropole franque qu'on y a successivement mis au jour<sup>2</sup>. Son sanctuaire chrétien, dédié à S. Georges, émerge fort tôt à la lumière de l'histoire, grâce au testament, heureusement conservé, d'un diacre de Verdun, Adalgisel, surnommé Grimon, qui disposa de ses biens en l'année 634.

Cet instrument, des plus précieux pour les juristes qui étudient l'évolution du genre<sup>3</sup>, a été maintes fois publié et mis à profit depuis un siècle. Ce n'est qu'en 1932, toutefois, qu'il bénéficia d'une édition et d'un commentaire en tout point satisfaisants de la part de W. Levison<sup>4</sup>, le docte professeur de Bonn et de Durham, dont

1901, col. 66-67). Depuis lors, la question a été traitée avec plus de rigueur scientifique par S. Balau, dans son *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge* (Bruxelles, 1902), p. 245-246 ; et par M. L. Van der Essen, dans son *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 189-191. Voir aussi B. Krusch, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI (1913), p. 416, note 2 ; H. Grégoire, à l'occasion de la controverse que suscita son étude sur l'origine des Nibelungen, dans *Byzantion*, t. X (1935), pp. 230-236, 243-245 ; le P. É. de Moreau, dans son *Histoire de l'Église en Belgique*, t. I<sup>er</sup> (1947), pp. 197 et 298-299 ; ainsi que l'article de W. Levison, cité ci-dessous, note 4.

<sup>1</sup> Voir A. DE RYCKEL, *Les communes de la province de Liège* (Liège, 1892), p. 18-21.

<sup>2</sup> Cf. B. WIBIN, *Découverte d'une nécropole ancienne à Amay* (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. LVII, 1933, p. 119-134). — Pour mieux comprendre l'histoire des hommes et des choses dans cette région, il conviendra de se reporter parfois, au cours de la lecture de ces pages, à l'instructif mémoire de M. F. Rousseau, *La Meuse et le pays mosan en Belgique. Leur importance historique avant le XIII<sup>e</sup> siècle*, dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXXIX (1930), p. 1-248.

<sup>3</sup> Voir, par exemple, H. AUFFROY, *Évolution du testament en France des origines au XIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1899), p. 685-691.

<sup>4</sup> *Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634*, dans *Trierer*

nous déplorons la perte récente. Adalgisel-Grimon <sup>1</sup>, un Franc de famille notable — il a pour neveu un duc Bobon <sup>2</sup> —, était richement pourvu en terres, en vignobles et en revenus de toute sorte dans une région qui va de Liège à Verdun, ainsi que sur la Moselle. Nous transcrivons ici le passage du testament où sont énumérés plusieurs legs d'origine mosane <sup>3</sup>:

... Villa in Tongrinse territorio sita nomine Fledismamalacha <sup>4</sup> portionem meam quam mihi legibus obvenit, cum integra soliditate, sicut a me presenti tempore possidetur, leprosi Treiectenses <sup>5</sup> ad suam recipiant potestatem. Villa vero mea Chambo <sup>6</sup> secta super Orto <sup>7</sup> fluviolo, quantum portio mea continet, ad integrum omnia et ex omnibus matricula Choinse <sup>8</sup> ecclesie in integro possideant... Vineas ad Lesuram <sup>9</sup>, quas de basilica domni Maximini Treverense sub usufructuario possedi, necnon et domni Iorgii in Ama-

*Zeitschrift*, t. VII (1932), p. 69-85. On trouvera dans cette étude l'indication des éditions précédentes du document. Celui-ci est daté *sub die III kal. ian. anno XII regni gloriosi domni nostri Dagoberti regis*, ce qui, comme le montre Levison, après Krusch, correspond au 30 décembre 634, et non 636, ainsi qu'on le répétait après H. Beyer, *Urkundenbuch zur Geschichte der mittelrheinischen Territorien*, t. I (Coblence, 1860), p. 5-8. Demarteau, dans le premier des deux articles cités ci-dessus, Daris, de Ryckel et Delescluse ont opté pour 633. L'édition de Levison a été mise à profit par C. Wampach, qui analyse le testament de Grimon dans son *Urkunden- und Quellenbuch zur Geschichte der allluxemburgischen Territorien bis zur burgundischen Zeit*, t. I (Luxembourg, 1935), p. 3-7. Au moment de mettre sous presse, nous recevons un ouvrage posthume de W. Levison, publiée par les soins de M. Walther Holtzmann et dans lequel ont été reproduits une trentaine d'articles dispersés du regretté professeur, sous le titre : *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit* (Düsseldorf, Schwann, 1948). L'étude sur le testament d'Adalgisel-Grimon s'y trouve insérée, sans modifications, p. 118-138.

<sup>1</sup> *Adalgyselus qui et Grimo*. Comparez, par exemple, *Allowinus qui vocatus est Bavo*. Dans l'usage, c'est le surnom qui semble avoir prévalu : *Grimo peccator hoc testamentum meum... relegi et subscripsi*.

<sup>2</sup> *Nepoti meo Bobone duci*. Sur les ducs de ce nom à l'époque mérovingienne voir W. LEVISON, *Das Testament*, p. 80, note 82.

<sup>3</sup> Lignes 39 à 45 du document dans l'édition Levison.

<sup>4</sup> Flémalle. On distingue aujourd'hui Flémalle-Grande et Flémalle-Haute.

<sup>5</sup> De Maastricht, alors résidence épiscopale du diocèse de Tongres.

<sup>6</sup> Han, aujourd'hui Grand-Han, sur la rive droite de l'Ourthe. Vestiges romains.

<sup>7</sup> La rivière Ourthe, affluent de la Meuse.

<sup>8</sup> Huy, sur la Meuse.

<sup>9</sup> La rivière Lieser, affluent de la Moselle.



*nio*<sup>1</sup> *constructa, ubi amita mea requiescit*, exinde similiter sub usu vineas possedi; post transitum vero meum ad basilicas ipsas revertantur. Portionem vero meam in Bastoneco<sup>2</sup>, hoc est medietatem ad basilicam domni Maximini Treveris, ubi in corpore requiescit, et vaccariis duos cum gregibus in ipso Bastonego commanentes cum familia et peculiare eorum dare decernor. Villa Hogregia<sup>3</sup>, quem germana mea Ermengundis quondam dyacona pro animæ suæ remedium ecclesie Viridunense dedit et ego ipse sub usufructuario per precatoria possedi, cum integra soliditate omnibusque ad se pertinentibus cum id quod ibidem augmentare vel laborare potuero omnia et ex omnibus post discessum meum ad sepedicta ecclesia Viridunensis revertat...

Voilà donc le cadre où apparaît pour la première fois, en 634, la basilica d'Amay, avec ce trait authentique, qui doit retenir particulièrement notre attention : *ubi amita mea requiescit*. La mention, pour précieuse qu'elle soit, nous laisse cependant un regret : c'est que Grimon, qui, un peu plus loin, appellera sa sœur Ermengundis, n'ait pas cru devoir exprimer le nom de sa tante<sup>4</sup>. Lacune malencontreuse ; d'autant plus que trois longs siècles vont s'écouler avant que les documents — ceux du moins dont nous disposons — évoquent la mémoire d'une personne que la tradition, dès lors, rattachera invariablement à l'église d'Amay comme la fondatrice du sanctuaire et comme une sainte qui reçut la sépulture en ce lieu. Cette personne est honorée sous le nom de S<sup>te</sup> Ode, veuve<sup>5</sup>. A quelle

<sup>1</sup> Amay. On sait que les Mérovingiens favorisèrent le culte de S. Georges. C'est sous le patronage de ce martyr que la reine Clotilde fonda une église à Chelles, d'après la *Vita Bathildis*, c. 18 (éd. Krusch, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. II, p. 506), et S<sup>te</sup> Bathilde elle-même, en y organisant son monastère de femmes, fit consacrer un autel particulier à S. Georges.

<sup>2</sup> Bastogne.

<sup>3</sup> Iré, sur la rivière de ce nom, affluent de la Chiers.

<sup>4</sup> On ne peut, d'emblée, imputer l'omission à un copiste distrait.

<sup>5</sup> Date ancienne du culte, 23 octobre. A Sint-Oedenrode, localité du Brabant septentrional, appartenant autrefois au diocèse de Liège, puis au nouvel évêché de Bois-le-Duc, on honore, le 27 novembre, une S<sup>te</sup> Ode avec le titre de vierge. Nous comptons étudier aussi son dossier hagiographique dans un volume prochain des *Analecta*. L'analyse de ces textes, *BHL*. 6263-6267, qui n'ont jamais fait l'objet d'une édition complète, pourrait réserver quelques surprises. Une troisième Oda, bienheureuse de l'ordre de Prémontré († 1158), honorée en Hainaut le 20 avril, a eu pour biographe Philippe de Harpengt, abbé de Bonne-Espérance (*BHL*. 6262).

époque son culte a-t-il pris naissance, on ne saurait aujourd'hui le déterminer, quoi que raconte le rédacteur de la *Vita Odae*<sup>1</sup>.

Avant de passer en revue les documents qui nous ont transmis la mémoire de S<sup>te</sup> Ode, il est utile de faire observer qu'on ne peut, d'emblée, — comme on l'a fait généralement — se réclamer de ces écrits tardifs pour appeler *Oda* la tante dont Adalgisel-Grimon faisait mention dans son testament. Tout en inclinant à voir dans cette noble parente inhumée en l'église d'Amay la fondatrice du sanctuaire — ce à quoi ne s'oppose nullement le passage visé —, il ne faut pas perdre de vue qu'une trop longue durée sépare les documents littéraires de l'époque où vivait le diacre de Verdun. En outre, le caractère nettement légendaire de ces textes montre bien que les imaginations avaient déjà suppléé largement aux silences du passé. Ils ne désignent pas leur *Oda* comme la tante de Grimon, mais comme celle de S. Hubert, évêque de Liège, qui mourut en 727, près de cent ans plus tard!

Il semble, néanmoins, qu'on ne puisse, sans preuve solide, supposer dans une même église rurale l'existence de deux sépultures, particulièrement honorées, de femmes qui seraient l'une et l'autre caractérisées comme étant l'*amita* d'un personnage de marque. De plus, si on distingue de la parente de Grimon celle qui se nomme S<sup>te</sup> Ode, on ne pourrait évidemment revendiquer pour cette Ode, tante du patron des chasseurs, le titre de fondatrice du sanctuaire d'Amay, lequel existait certainement avant 634.

Ainsi donc, tout en réservant l'historicité du nom d'Ode<sup>2</sup>, qu'au-

<sup>1</sup> Au ch. 17, il attribue à l'évêque Floribert, successeur de S. Hubert, l'*eleuatio* du corps de S<sup>te</sup> Ode. D'autre part, J. Demarteau, après avoir eu le mérite de replacer au début du VII<sup>e</sup> siècle le décès de la patronne d'Amay, a conclu avec plus d'enthousiasme que de discernement : « La première sainte hutoise devient, de la sorte, la plus ancienne des bienheureux ancêtres de la maison carlovingienne, en même temps que le royal trait d'union qui rattache la race de Charlemagne à la race de Clovis et de sainte Clotilde! ... Elle est, dans l'ordre chronologique, la doyenne de toutes les belges portées sur les autels par la vénération des peuples » (*Les origines de Huy*, p. 10). Outre la critique qu'appelle la première phrase, on se demande si, dans la seconde, l'auteur entend affirmer que la tante d'Adalgisel-Grimon reçut aussitôt après sa mort la consécration d'un culte public.

<sup>2</sup> Réserve d'autant plus nécessaire que la forme féminine *Oda* ne se répandit, à notre connaissance, que bien après le VI<sup>e</sup> siècle. Cf. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I: *Personennamen*, col. 187 et 1175.

cune inscription ancienne ne nous a, malheureusement, conservé à Amay, on peut estimer que le culte rendu en ce lieu à une S<sup>te</sup> Ode comme à la fondatrice de l'église s'adresse en réalité à la tante du clerc de race franque, dont la famille, à en juger par la teneur de son testament, devait être une des plus notables et des plus influentes du pays entre Meuse et Moselle <sup>1</sup>.



Notre enquête sur les vestiges que S<sup>te</sup> Ode a laissés dans les textes tant littéraires que liturgiques du moyen âge et sur la place qui revient à la *Vita Odae* suivra dans la mesure du possible l'ordre de la chronologie. Il faut regretter, avant tout, que la série des documents débute si tard. Si, par un hasard favorable, nous savons que la vie chrétienne était déjà organisée à Amay au commencement du VII<sup>e</sup> siècle autour d'une *basilica*, nous ignorerons sans doute toujours à quelle date les clercs desservant cet oratoire se groupèrent en collège canonial et regardèrent S<sup>te</sup> Ode comme leur patronne <sup>2</sup>.

La plus ancienne mention qui nous ait été conservée d'une

<sup>1</sup> Plus tard, on ne manqua pas, à Verdun, de rattacher Adalgisel-Grimon aux dynastes mérovingiens. Une tradition, accréditée vers 920 par Bertaire dans ses *Gesta episcoporum Verdunensium* (c. 8; *M.G.*, Script. t. IV, p. 43), fit de notre diacre le propre neveu du roi Dagobert, ce qui ne saurait se soutenir. Plus près de nous, A. Halbedel a vu en lui un membre de la famille des Carolingiens, mais les déductions de cet auteur sont parfois assez aventureuses (*Fränkische Studien*, Berlin, 1915, p. 30). On notera que le premier signataire du document, après Grimon, est l'évêque S. Paul de Verdun. Sur ce personnage, dont la légende fit le propre frère de S. Germain de Paris, et sur son milieu, on lira avec profit W. Levison, *Zur Geschichte des Klosters Tholey*, dans les *Historische Aufsätze*, dédiés à Aloys Schulte (Dusseldorf, 1927), p. 62-81; cet article vient aussi d'être réimprimé dans le recueil posthume déjà cité *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*, p. 96-117.

<sup>2</sup> Il n'y a pas lieu de tenir compte d'une assertion inconsistante de Jean d'Outremeuse (cf. ci-dessous, p. 218), suivant laquelle un couvent de moniales aurait précédé, à Amay, le chapitre collégial que S<sup>te</sup> Ode y aurait établi. Aucune trace de cela dans les documents, même légendaires. A ceux qui inclineraient à croire que des compagnes se seraient jointes à Ode pour mener la vie religieuse sous sa direction, nous ferons observer que la sainte fut toujours honorée, liturgiquement, comme veuve et non comme abbesse. Quand il sera question de l'*abbatia* d'Amay, ce sera en raison de l'abbé séculier, résidant à Liège, de qui dépendait le chapitre.

*sancta Oda* se lit dans les Annales de Lobbes. Voici le passage, tel qu'il est transmis par l'unique témoin survivant, le manuscrit E. III. 18 de Bamberg, qui date du XI<sup>e</sup> siècle : *Hoc tempore constat sanctum Hubertum Leodicensem obiisse et Florebertum, filium eius, successisse. Cuius < ....> sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum, multum non solum Leodicense sed et alia episcopia praediis suis vidua ditavit, ad ultimum in Leodicensi parrochia requievit*<sup>1</sup>. Il n'est pas facile de déterminer les apports successifs dans l'élaboration des Annales de Lobbes, notamment en ce qui concerne certaines annotations de caractère liégeois, qui pourraient avoir été ajoutées tardivement. Parmi celles-ci Sylvain Balau désignait précisément le passage qui vient d'être cité<sup>2</sup>. Faisons aussitôt observer que c'est dans le cadre de la famille prétendue aquitaine de S. Hubert, évêque de Liège, que le souvenir d'Ode est évoqué par l'annaliste, en un siècle où les constructions généalogiques augmentant le lustre des maisons régnautes connurent une grande vogue. Pour remplir le vide laissé après le mot *cuius*, par lequel débute la deuxième phrase de notre texte, G. Waitz, usant de conjecture, imprima entre crochets : *soror*. En quoi il fut mal inspiré. Les Annales de Stavelot, en effet, qui sur ce point dépendent mot pour mot de celles de Lobbes, portent : *amita*<sup>3</sup>, leçon qu'il convient d'adopter.

La légende — car c'en est une<sup>4</sup> — de l'origine aquitaine de S. Hubert a été fatale à la mémoire de la bienfaitrice d'Amay qui depuis le début du VII<sup>e</sup> siècle reposait avec honneur dans l'église Saint-Georges. La déviation de la tradition, que nous venons de constater au début du XI<sup>e</sup> siècle et qui n'a guère pu se produire qu'à la suite d'un long obscurcissement du souvenir local primitif, effacé peut-être au cours des ravages normands, cette déviation est désormais un fait accompli. Tous les écrivains postérieurs, en effet, feront vivre S<sup>te</sup> Ode à l'époque où S. Hubert occupa le siège épisco-

<sup>1</sup> *M. G.*, Script., t. XIII, p. 227, l. 22-25.

<sup>2</sup> *Étude critique*, p. 254.

<sup>3</sup> *M. G.*, t. c., p. 41, note 7.

<sup>4</sup> Nous renvoyons volontiers aux pages si bien conçues, mais d'une diffusion malheureusement trop restreinte, que le chanoine F. Baix fit paraître en plusieurs articles successifs, sous le titre *Saint Hubert*, dans *La Terre Wallonne*, à partir de juin 1927. Sur le pays d'origine de l'évêque *Chugoberctus* et sur ses attaches probables avec la famille paternelle de Plectrude, femme de Pépin II, maire du palais, lire le ch. II (t. XVI, p. 114-122) et, au ch. III, les p. 212-213. Cf. W. LEVISON, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, p. 471-472.

pal de Liège<sup>1</sup>. Ainsi, le chroniqueur Sigebert de Gembloux (vers 1100) rapporte à l'année 711 : *Sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum, sanctitate claret in Gallia ; quae aecclesias Dei sua ditavit munificentia et moriens in Leodicensi quievit parochia*<sup>2</sup>. Cette brève notice, qui semble, quoique moins clairement que la précédente, étendre à plus d'un diocèse le rayonnement charitable de la sainte veuve, sera complétée par un autre moine de Gembloux, fixant le lieu de la dernière résidence d'Ode *in villa supra Mosam sita quae dicitur Ammanium*<sup>3</sup>.

De même, Nicolas, chanoine de Saint-Lambert, ne suivait pas une autre tradition que l'annaliste de Lobbes, lorsque, peu après l'année 1143, il nota dans sa *Vita Lamberti* à propos de S. Hubert : *Adherebat ei, quasi comes individua, amita*<sup>4</sup> *sua Oda, que erat Bohggis Aquitanorum ducis recens defuncti vidua*<sup>5</sup>. Et après avoir décrit l'accueil fait à S. Hubert à la cour épiscopale de Maastricht, Nicolas poursuit : *Sed et amita eius Oda, venerabilis matrona, cuius paulo superius memoriam fecimus, doctrinam sancti pontificis grantanter expelebat, depositoque secularis glorie ambitu, humiliter sedens secus pedes eius, audiebat assidue ab eo verba castitatis et sobrietatis, que in corde suo tanquam in terram bonam semen recondens et in his die ac nocte meditans, retulit in tempore suo Deo acceptum sancte viduitatis fructum sexagesimum. Nam Christi sacerdotis Lamberti spirituali exhortatione ad contemptum mundi viriliter accincta, possessionum suarum redditus, qui erant amplissimi, in usus pauperum et servorum Dei cepit habundanter erogare. Et ad ultimum, cum post passionem beati Lamberti omnium que habebat Christum scripsisset heredem, in predio suo quod Amanium dicunt, non longe a Leodio, ecclesiam in honore Georgii martyris extruxit, ubi in sancto viduitatis proposito Deo infatigabiliter serviens, feliciter requievit*<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Nous passons sous silence la trop fameuse charte d'Alaon, dont le P. Van Hecke a cru pouvoir se servir dans son commentaire de la Vie de S<sup>te</sup> Ode (cf. *Act. SS.*, Oct. t. X, p. 130-134), mais que le P. De Smedt, après Rabanis, a dénoncée comme un faux moderne, en traitant de S. Hubert au tome I<sup>er</sup> de novembre (p. 772-775).

<sup>2</sup> *M. G.*, Script. t. VI, p. 329, l. 31-32.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 391, l. 22.

<sup>4</sup> Remarquons que la leçon *amita* est ici confirmée. C'est sans doute une lecture trop rapide de ce passage de la Vie de S. Lambert qui a fait appeler S<sup>te</sup> Ode « amita S. Lamberti » dans le *Gallia christiana*, t. III, col. 937.

<sup>5</sup> C. 12 ; éd. Krusch, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, p. 415, l. 7-8.

<sup>6</sup> *M. G.*, t. c., p. 416, l. 4-15.

Le remanieur ajoute ici, de son cru, un trait nouveau à l'activité apostolique de S. Lambert. L'on y voit Ode, pareille à Marie de Béthanie, s'asseoir aux pieds du saint évêque et recueillir avidement la doctrine évangélique qui devait produire en elle des fruits si abondants.

Si ce dernier épisode avait de quoi édifier maint lecteur du chanoine Nicolas, il offre au critique moderne un avantage d'un ordre tout différent. Il lui fournit, en effet, le moyen de débrouiller un problème littéraire qui se pose assez naturellement à cette étape de notre enquête. Il s'agit de la *Vita Odae*, texte auquel il faut maintenant assigner dans la suite de nos documents la place qui lui convient.

\*  
\* \* \*

La tradition manuscrite nous présente la *Vita Odae* sous deux formes, une longue et une courte. Seule, cette dernière recension (*BHL*. 6259) a été publiée. Le P. Van Hecke lui fit trop d'honneur en la faisant remonter au x<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Pour qui la compare à la recension longue (*BHL*. 6258 d), que nous éditons ci-dessous, elle apparaît manifestement comme un abrégé. Ainsi avait déjà conclu pratiquement le P. Albert Poncelet <sup>2</sup>, lorsqu'il classa le texte inédit dans le Supplément de la *Bibliotheca* (1911) <sup>3</sup>. C'est donc cette rédaction originale qu'il nous faut essayer de dater. D'emblée, elle s'avère moins ancienne que la *Vita Lamberti* de Nicolas. Une phrase du chanoine liégeois confrontée avec un passage parallèle de la *Vita Odae*, que le P. Van Hecke, semble avoir ignoré, parce qu'il manque précisément à la recension abrégée, nous permet de conclure sans risque d'erreur à la dépendance de la *Vita Odae* par rapport à la *Vita Lamberti*. Qu'on en juge :

NICOLAS, c. 12.

*Vita Odae*, c. 10.

*Nam Christi sacerdotis Lamberti spirituali exhortatione a d invenitur codicibus quod eadem*

<sup>1</sup> *Act. SS.*, Oct. t. X, pp. 129 c et 141 E. Les motifs invoqués n'ont pas de valeur probante.

<sup>2</sup> Peu de mois avant son décès (19 janvier 1912). C'est à notre regretté prédécesseur que nous devons, presque en totalité, le recensement des manuscrits de la *Vita Odae*, ainsi que les collations qui ont servi à en établir le texte critique.

<sup>3</sup> Page 238, où il faut noter aussi la correction, en regard du nom de S<sup>te</sup> Ode; « † saec. VII in. »



*contemptum mundi matrona... precibus ac monitu viriliter accincta, preciosi martyris Dei Lamberti, possessionum suarum redditus, Traiectensis pontificis, viriliter accincta, redditus pauperum et servorum Dei cepit suos, qui erant amplissimi, pauperibus consilio dicti antistitis erogavit*<sup>1</sup>.

Non seulement l'auteur de la *Vita Odae* déclare expressément qu'il se réfère ici à des écrits antérieurs, mais la maladresse même de son démarquage suffit à nous convaincre : l'expression *viriliter accincta* trouve dans le contexte de Nicolas son complément naturel (*ad contemptum mundi*)<sup>2</sup>, tandis qu'elle demeure en porte-à-faux chez l'emprunteur. Celui-ci, du reste, pour truffer son éloge de la patronne d'Amay, a pris son bien dans plus d'un texte hagiographique, notamment dans la Vie de S<sup>te</sup> Gertrude de Nivelles<sup>3</sup>.

La *Vita Odae* est postérieure à l'œuvre de Nicolas, donc à l'année 1143, voilà un point établi<sup>4</sup>. Nous estimons qu'il faut encore la rajeunir de plusieurs dizaines d'années. Nicolas, en parlant de S<sup>te</sup> Ode, se conformait, nous l'avons dit, aux traditions, déjà légendaires, dont on recueille le premier écho dans les Annales de Lobbes. L'auteur de la *Vita Odae*, afin de rattacher plus sûrement son héroïne à la race royale des Francs, a inséré dans son œuvre, comme on le lira plus bas, des fantaisies généalogiques nouvelles. A l'entendre, Ode descendrait en droite ligne de Clovis par son père, qui se serait appelé Childebert, et elle aurait été la sœur de Dagobert. Or, de ces innovations nous ne trouvons nulle trace chez les anciens chroniqueurs liégeois ; leurs crayons généalogiques sont nettement

<sup>1</sup> Éd. Krausch, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, p. 416, l. 9-12.

<sup>2</sup> Ci-dessous, dans notre édition.

<sup>3</sup> On en voit une preuve certaine dans le fait que l'expression e lit déjà dans l'ancienne Vie de S. Monon (*BHL.* 6005), dont il existe des manuscrits antérieurs à l'époque où écrivait Nicolas ; *ad mundi contemptum seipsum viriliter accingere* (c. 4 ; éd. *Anal. Boll.*, t. V, p. 200). Il n'est nullement exclu qu'un traité d'ascétisme ou quelque écrit des Pères ait fourni le modèle.

<sup>4</sup> Comme nous l'indiquerons ci-dessous, dans la *Vita Odae*, aux ch. 9, 12 et 13.

<sup>5</sup> Nous n'avons rencontré nulle part des vestiges d'une rédaction antérieure de la *Vita* ; le prologue du texte que nous publions semble d'ailleurs exclure une hypothèse de ce genre.

divergents <sup>1</sup>. L'impression s'en dégage que la *Vita* ne se lisait pas encore au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle ; il semble même qu'elle ne se répandit pas bien longtemps avant l'époque de Gilles d'Orval, lequel, on le verra, doit l'avoir eue sous les yeux.

Peut-être faut-il chercher la date d'origine en ce premier tiers du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, où les gens d'Amay firent briller d'un éclat particulier le culte de leur bienfaitrice et déposèrent ses reliques dans une nouvelle fierte, qui fut dès lors le principal joyau de leur église <sup>2</sup>. Ce beau reliquaire présente, sur un des versants de sa toiture, trois plaques d'argent repoussé où se trouvent ciselées autant de scènes de la légende de S<sup>te</sup> Ode. L'orfèvre a dû, selon toute vraisemblance, s'inspirer des récits de la *Vita*, laquelle, notons-le, ne mentionne pas le transfert des reliques dans la célèbre châsse.

La Vie paraît bien avoir été rédigée en vue d'un panégyrique de la sainte devant le chapitre collégial en l'église d'Amay. Cela ressort à la fois du prologue et du récit de l'*elevatio*, où il est dit que les reliques furent placées *in maiori altari ecclesie in qua congregati sumus* (c. 17). A propos des funérailles de la sainte, on raconte, un peu plus haut, que sa dépouille avait été portée *ad ecclesiam quam propriis facultatibus ad laudem sui Conditoris et honorem excellentissimi martyris Georgii construxerat et in qua sepelienda erat* (c. 14). Enfin, le panégyriste — sans aucun doute un membre du chapitre — s'adresse particulièrement à ses confrères (*spiri-*

<sup>1</sup> Pour ménager l'attention des lecteurs, nous omettons à dessein d'entrer dans une discussion détaillée de ces généalogies. Leur caractère manifestement artificiel et les anachronismes flagrants qui les déparent montrent d'ailleurs à suffisance combien il est oiseux de supputer longuement quel Childebart ou quel Dagobert certains auteurs de basse époque ont entendu désigner. Pour nombre d'entre eux, manifestement ignorants en matière de chronologie, ce n'étaient plus là que des grands noms. S. Balau a reproduit, p. 246-247 de son *Étude critique*, plusieurs des généalogies de S<sup>te</sup> Ode. Nous y renvoyons. Voir aussi L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire*, p. 191.

<sup>2</sup> Sur la châsse d'Amay, on peut lire une note récente du comte de Borchgrave d'Altena, communiquée à M. Henri Grégoire et imprimée par celui-ci en annexe (p. 243-245) à son article, cité plus haut, de la revue *Byzantion*. Voir aussi une description détaillée dans le *Catalogue* de l'Exposition d'art ancien à Liège en 1905, publié par les soins de Jos. Destrée (classe I, n° 2). Reproductions dans *L'Art mosan depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, par J. Helbig et J. Brassinne (t. I, Bruxelles, 1906, pp. 64 et 68). On s'accorde aujourd'hui à fixer la date de cette œuvre d'art vers 1230.



samment sa descendance royale, laquelle se clôt par un vibrant éloge de Charlemagne. Cette gloire rejaillit sur Ode, qui elle-même — on le répète ici — descendait de Clovis. Nous apprenons par la même occasion que son père s'appelait Childebart et son frère Dagobert<sup>1</sup>. Bref, la sainte d'Amay est un des plus beaux fleurons de la couronne de France<sup>2</sup>.

Le récit, édifiant et prolixe, de l'hagiographe prend alors une orientation nouvelle. Au temps où sévissait la cruauté d'Ébroïn, écrit-il, un jeune Aquitain nommé Hubert remplissait les fonctions de comte du palais auprès du roi Thierry. Dégoûté du régime, Hubert gagna l'Austrasie et chercha un refuge chez Pépin. En sa compagnie voyageait Ode, sa tante, qui était veuve. (On retrouve ici<sup>3</sup> la phrase, déjà lue, du chanoine Nicolas : *Adhaerebat ei quasi comes individua...*). Sur le terme de cette émigration et sur le nouvel établissement de la sainte, aucune indication ne nous est fournie. Mais aussitôt on nous montre Ode administrant avec diligence son douaire (*dotalicii sui possessionibus et quibusdam aliis agrorum terminis a filio suo sibi specialiter assignatis*<sup>4</sup>), pour le plus grand profit de ses œuvres charitables. On nous parle de terres labourées, mises par Ode sous la protection divine et que, par un miracle cher aux hagiographes à court de copie, les passants, les oiseaux du ciel et les bêtes de la forêt respectèrent toujours, contribuant par là à l'intégrité des récoltes<sup>5</sup>.

Le biographe ne loue pas moins la vénération que S<sup>te</sup> Ode témoignait aux ministres de l'Église. Parmi ceux-ci, il mentionne

giographe, qui fait de S<sup>te</sup> Ode à la fois la mère de S. Arnoul et la tante de S. Hubert, lequel décéda en 727. Nous aurons à y revenir plus loin.

<sup>1</sup> Ces noms font évidemment bon effet dans une galerie d'ancêtres. Voir ci-dessus, note 1 de la p. 206. On peut s'étonner que l'auteur n'ait pas nommé Childebart au ch. 1<sup>er</sup>, où le père de S<sup>te</sup> Ode est évoqué anonymement : *Surrexit... rex magnus et potens, potenter regnans in Gallia*. C'est la formule des contes populaires : « Il y avait une fois un roi très puissant, qui régnait sur la France... ». Un historien quelque peu conscient, qui aurait voulu faire prévaloir une opinion personnelle en désignant Childebart III († 711) comme père de S<sup>te</sup> Ode, s'y serait pris tout autrement.

<sup>2</sup> A-t-on voulu solliciter ainsi la munificence de la cour de Paris ? Cf. ci-dessous, p. 221.

<sup>3</sup> Au ch. 7.

<sup>4</sup> Au ch. 8.

<sup>5</sup> Exemples dans les Vies de S<sup>te</sup> Amelberge, vierge, de S<sup>te</sup> Godelive de Ghisteltes, etc.

particulièrement le prêtre Pompée <sup>1</sup>, présenté comme un modèle de vertu et de mortification. On ne rattache cet ecclésiastique (*quendam sacerdotem*) à aucun endroit déterminé. Les lieux de pèlerinage que S<sup>te</sup> Ode visite *per diversas terrarum partes* ne sont pas davantage désignés, non plus que les sanctuaires édifiés par ses soins et qu'elle enrichit de précieuses reliques. Ode exerce aussi son apostolat auprès des étrangers venus d'outre-mer (*ex transmarinis partibus*) <sup>2</sup>.

L'auteur se réclame ensuite d'écrits antérieurs pour déclarer que la pieuse veuve se laissait guider dans les voies de la bienfaisance par les conseils de l'évêque de Maastricht, le futur martyr S. Lambert. Seul ce détail nous aide à localiser quelque peu le récit, qu'on estimait sans doute assez clair pour les auditeurs. Une grande famine ayant éprouvé la population environnante <sup>3</sup>, Ode devient la providence visible de toute la contrée (*totius provinciae*). Elle vend ses bijoux et ses parures superflues. Cette excessive prodigalité fait murmurer les familiers de la sainte, dont la confiance en Dieu demeure inébranlable. Le Seigneur est avec elle et lui donne bientôt un signe extraordinaire de sa bienveillance. Le Christ lui-même, sous les apparences d'un jeune homme pauvre, frappe à sa porte

<sup>1</sup> *Pompeius*, un nom qui détonne dans le contexte; on s'attendrait plutôt à *Poppo* ou *Bobo*. Le personnage n'apparaît pas dans la Vie abrégée qu'ont publiée les *Acta*. Honoré d'un culte populaire à Amay, Pompée (S. Popé) n'est pas un saint officiellement reconnu. Le P. Van Hecke lui a fait une place dans son commentaire de la Vie de S<sup>te</sup> Ode (num. 35) en se fondant sur Molanus. Dans ses *Natales Sanctorum Belgii*, cet auteur en traite, après S<sup>te</sup> Ode, au 23 octobre: « De beato Pompeio, eius sacellano ». Molanus indique comme source l'*historia sanctae Odae*. Il a dû connaître la *Vita* telle que nous la publions ou incorporée dans l'office de la sainte à l'église d'Amay.

<sup>2</sup> Cf. *Vita Geretrudis*, c. 2: *vel de transmarinis partibus ad ignaros inbuendos carmina divina...* (éd. KRUSCH, p. 457). L'expression se retrouve chez Hériger de Lobbes, *Gesta ep. Leodiensium*, c. 30: *Supervenit quidam de partibus transmarinis peregrinus, qui visione angelica fuit monitus ut mare transiret* (éd. KOEPKE, dans *M. G., Script.*, t. VII, p. 177). Il s'agit là d'une prophétie faite à S. Jean l'Agneau sur son épiscopat futur par un pèlerin venu d'Irlande ou d'Angleterre. A noter que le passage a été repris dans la *Vita Mononis*, c. 3: *a peregrino quodam transmarino* (éd. *Anal. Boll.*, t. V, p. 198).

<sup>3</sup> Si l'hagiographe rédigeait son œuvre vers 1200, il a pu s'inspirer, pour narrer cet épisode, de l'affreuse disette qui désola le pays liégeois, en 1196 et 1197, sous Albert de Cuyck. Cf. RENIER DE SAINT-JACQUES, *Annales*, dans *M. G., Script.*, t. XVI, p. 652-653.

pour obtenir aide et secours. Généreusement accueilli, l'indigent se fait reconnaître de son hôtesse, laquelle trouve son garde-manger miraculeusement garni. Là-dessus, Ode traite royalement ses serviteurs ; ceux-ci, après le repas, s'émerveillent à leur tour de voir les celliers et les granges regorgeant soudain de farine et de victuailles. L'hagiographe brode encore quelque temps sur ce thème de la bienfaisance inépuisable de son héroïne. Enfin, il s'exclame : *Sic Oda Domino dignas dans odas, a Domino grata et accepta caelestium datur odis*<sup>1</sup>. Ces jeux d'esprit préludent à la récompense qui va couronner les mérites de la pieuse veuve. Les veilles et les abstinences ont fatigué son corps ; l'heure de son bienheureux passage est proche. Avertie par une révélation divine, Ode prend des mesures afin que le soin des pauvres demeure assuré après son décès. Elle s'abandonne alors à la prière et à l'espérance des biens célestes. Le moment venu, elle mande les prêtres et les fidèles et reçoit les sacrements de l'Église. A part une vile tunique pour sa sépulture, elle avait donné en aumônes tout ce qui lui restait.

Elle expire suavement le x des calendes de novembre. Ses funérailles se célèbrent dans le sanctuaire qu'elle avait, de ses deniers, fait construire en l'honneur du martyr S. Georges. « Et maintenant, mes frères, poursuit le panégyriste, enrichis de ses bienfaits, nous devons rendre grâces à Dieu et, par l'intercession de notre mère, obtenir l'éternel salut. »

Les quatre derniers chapitres décrivent la gloire posthume de S<sup>te</sup> Ode. Sa renommée s'étend, les prodiges dus à son intercession se multiplient. Floribert, évêque de Liège, procède bientôt à l'élé-

<sup>1</sup> Le facile jeu de mots portant sur le nom d'Ode apparaît aussi dans les textes qui concernent la sainte homonyme de Sint-Oedenrode, notamment dans les hymnes de son office. Ainsi, dans un graduel de Bois-le-Duc, du xv<sup>e</sup> siècle, on lit : *Christo plaude, plebs mundata / Oda gaudet odis data / Castitatis lilio* (cf. DREVES et BLUME, *Analecta hymnica*, t. XXXVII, p. 233) ; et dans un office rimé, de même origine : *Oda odis gloriae / Caelitus laetatur* (cf. *ibid.*, t. XXVIII, p. 91). Dans un poème latin du xvii<sup>e</sup> siècle : *Sancti Hiberniae in Belgio*, publié ici même (t. XLIII, p. 118-121), nous notons au vers 15 : *Oda pias odas quam tibi Rhoda canit*. Signalons aussi que dans le Sermon sur S. Monon (BHL. 6006), édité dans les *Acta SS.*, Oct. t. VIII, p. 367-368, on rencontre, vers la fin, l'expression : *qui persolverent o d a s Domino*, dans une phrase où l'auteur mentionne précisément des prêtres venus à Nassogne *ex Ammania villa*. Faut-il y voir une allusion consciente ? Cf. S. BALAU, *Étude critique*, p. 214.



vation solennelle de ses restes au milieu d'un grand concours de peuple. Cela se passa le VII des ides de juillet. A cette occasion, on distribua des reliques de la sainte aux églises qu'elle avait érigées ou dotées. La *Vita* se termine par un dernier appel à la dévotion : *Proinde, nos odas Domino in beata Oda decantemus...*



Quand on a fait la part des traditions légendaires et des clichés habituels de l'hagiographie édifiante, on constate que le résidu historique de ce texte littéraire est bien mince. Nous retiendrons avant tout le fait, qui est à la base même du document, à savoir l'existence du culte public envers S<sup>te</sup> Ode en l'église collégiale d'Amay, où elle est regardée comme la fondatrice et où ses restes mortels sont en grand honneur. Comme on nous déclare, en outre, que d'autres églises de la région ont reçu de ses reliques, tout laisse supposer qu'une *elevatio* a eu lieu. Mais à quelle époque ? Il n'y a guère à faire fond sur le rôle attribué à l'évêque Floribert, fils et successeur de S. Hubert. Son nom ne se trouve mêlé au récit, semble-t-il, qu'à la faveur du contexte, nettement légendaire. Si une *elevatio* avait mis S<sup>te</sup> Ode en évidence dès le VIII<sup>e</sup> siècle, on ne s'expliquerait pas le complet silence des deux siècles suivants<sup>1</sup>. Une *Vita Odae* n'aurait-elle pas dû trouver place dans les recueils hagiographiques du diocèse<sup>2</sup> ? Aucune mention de S<sup>te</sup> Ode non plus dans les Vies anciennes de S. Lambert et de S. Hubert ; rien sur elle dans la chronique d'Anselme, continuateur d'Hériger. Elle n'est pas invoquée dans les anciennes litanies des saints ; nulle église n'est dédiée à son nom. On peut se demander si, pendant une période assez longue, la fondatrice de la *basilica* d'Amay n'aurait pas été entourée d'une dévotion simplement populaire, sans consécration liturgique.

Le plus ancien témoignage de culte dont nous ayons connaissance est celui qui a été signalé ici même, lorsque nous publiâmes, en 1940,

<sup>1</sup> Une Gertrude, une Aldegonde, une Waudru, pour ne parler que des saintes, sont commémorées fort tôt dans les livres liturgiques, et leurs biographies sont anciennes.

<sup>2</sup> Elle ne figura même pas dans celui de Saint-Hubert. Cf. *Anal. Boll.*, t. I, pp. 494-503, 505-520 ; t. LVII, p. 109-122. Notons déjà qu'aucun des manuscrits actuellement conservés de la *Vita Odae* ne remonte plus haut que la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; voir ci-dessous, p. 224.

un calendrier-obituaire de Saint-Laurent de Liège, contenu dans le manuscrit 2031-2032 de la Bibliothèque royale de Bruxelles<sup>1</sup>. Parmi les fêtes qui forment le fond primitif de ce calendrier, composé sous l'abbé Étienne (1026-1060), on lit, au 23 octobre : *Severini conf. Ode vidue*. On trouve, de même, la fête : *Ode vidue*, annoncée au 23 octobre dans un missel liégeois du XII<sup>e</sup> siècle, actuellement conservé parmi les manuscrits de la cathédrale de Cologne (cod. 157)<sup>2</sup>. La concurrence de la fête de S. Séverin, évêque de Cologne, siège métropolitain, a pu entraver, à Liège, la célébration de celle d'Ode, que l'on verra reculer souvent au 24, puis au 25 octobre<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. LVIII (1940), p. 48-78.

<sup>2</sup> On peut lire une brève description de ce missel dans JAFFÉ-WATTENBACH, *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti* (Berlin, 1874), p. 63.

<sup>3</sup> Sur la célébration de la fête de S<sup>te</sup> Ode à Amay, nous sommes renseignés par une lettre que le chapitre adressa, le 4 juillet 1446, à l'abbé et aux religieux de Saint-Arnoul de Metz. Ceux-ci avaient sollicité des informations au sujet de l'histoire et du culte de S<sup>te</sup> Ode, laquelle passait pour la mère de leur patron. Dans la réponse de ceux d'Amay, publiée « ex authentico » parmi les Preuves du tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet et reproduite dans les *Acta Sanctorum* (Oct. t. X, p. 141-142), on lit : *Item scire dignemini, venerabiles Religiosi, quod nos solemniter celebramus annuatim tria festa in nostra ecclesia collegiata Amaniensi in honorem B. Odae viduae, patronae nostrae. Videlicet festum sui obitus, quando ipsa migravit ab hoc saeculo, XXIII die mensis octobris; item celebramus secundum festum, scilicet festum Translationis B. Odae IX die iulii; item celebramus tertium festum, scilicet festum Exaltationis B. Odae, semper dominica die post festum S. Matthaei apostoli et evangelistae in mense septembri, et tunc fit sollemnis processio circa villam Amaniensem, deferendo unum pulcherrimum feretrum argenteum, in parte deauratum, in quo feretro ossa benigni corporis beatissimae Odae sunt collocata. De quibus tribus festis primum festum praetactum, scilicet sui obitus, est maius; quia illud celebratur per omnes ecclesias totius episcopatus et dioecesis Leodiensis cum novem lectionibus in matutinis, secundum ordinarium Leodiense. En dehors d'Amay, nous trouvons souvent S<sup>te</sup> Ode commémorée le 24 octobre, par exemple, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans le calendrier d'un psautier-livre d'heures à l'usage de Saint-Servais de Maastricht : *Evergisti ep. et marl. Ode vidue* (manuscrit 125 de la bibliothèque d'Angers; cf. V. LEROQUAIS, *Les psautiers manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I, p. 33). De même, dans le Missel liégeois imprimé à Cologne en 1486 par Louis de Renchen. Vers 1865, dans les Offices propres de Liège, S<sup>te</sup> Ode fut fixée au 25 octobre; de nos jours, elle est revenue au 23, sa date primitive. L'office de S<sup>te</sup> Ode à neuf leçons demeura longtemps en vigueur dans le diocèse. Faute de bréviaires lié-*

Nous empruntons un indice de culte d'un genre tout différent, et qui vaut pour la seconde moitié du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. à une antique boîte à reliques originaire de l'église de Momalle et qui se trouve actuellement au Musée diocésain de Liège <sup>1</sup>. Cette boîte en plomb, de forme cylindrique, porte une double inscription, sur le couvercle et sur le pourtour. La première nous révèle l'âge du reliquaire : *Ego Petrus, Sancti Lamberti canonicus, ecclesiae de Momale investitus, idcirco nomina sanctorum, quorum hic habentur reliquie, sublati breviculis, in summam colligere curavi...* Pierre, chanoine de Saint-Lambert depuis 1176, apparaît comme « investi » de Momalle en 1182 ; il décéda peu avant 1193. Dans la liste des reliques de Notre-Seigneur, de la Vierge et des saints qui fait l'objet de la seconde inscription, on relève, vers la fin : *Ode vidue*. Depuis quand l'église de Momalle possédait-elle ce fragment ? On ne saurait le dire, et le « brevet », s'il avait été conservé, ne nous informerait sans doute pas de façon précise sur ce point. Du moins, l'inscription du chanoine Pierre confirme-t-elle le fait que des reliques d'Ode furent distribuées en dehors d'Amay.

Un autre renseignement témoigne de la diffusion, à la même époque, du renom de S<sup>te</sup> Ode <sup>2</sup>. Par un acte de l'évêque Hugues

geols manuscrits qui alent survécu, nous n'avons pu contrôler sur ce point l'usage le plus ancien, ni comparer leur texte avec celui de la *Vita* que nous publions. Dans le bréviaire de 1558 (BOHATTA, n° 2330), qui fait partie de notre bibliothèque, les leçons, fort courtes, reproduisent encore des extraits des ch. 1, 2 et 10. Les *Officia propria festorum ecclesiae et dioecesis Leodiensis ad formam Breviarii Romani redacta*, publiés en 1623 « in gratiam et usum eorum qui in eadem dioecesi ritu Romano utuntur », présentent, au 2<sup>e</sup> nocturne de la fête (24 octobre), deux leçons historiques dans une rédaction nouvelle résumant la Vie, la troisième leçon étant tirée « ex libro S. Ambrosii de viduis, ut in Communi non virginum ».

<sup>1</sup> Elle figura parmi les objets d'orfèvrerie religieuse, à l'Exposition d'art ancien au pays de Liège, en 1905. Description du reliquaire dans le *Catalogue*, classe I, n° 54. Momalle est une commune du canton de Hologne-aux-Pierres, arrondissement de Waremmé.

<sup>2</sup> Renommée locale ou, si l'on veut, régionale. Nous n'irions pas jusqu'à parler de « la grande vogue d'Oda d'Amay » (H. GRÉGOIRE, t. c., p. 236). La fréquence du prénom *Oda* à Cologne vers la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle s'explique-t-elle vraiment par « le prestige d'Ode d'Amay, devenue soudain une sainte fameuse » (ibid., p. 235) ? Nous hésitons à le croire, aucune confirmation ne nous étant fournie d'une réelle notoriété de S<sup>te</sup> Ode en pays rhénan par des documents liturgiques, artistiques ou littéraires. Et on a quelque peine à faire sienne

de Pierrepont, daté de l'année 1205, la chapelle de Lexhy, qui à l'origine était sans doute un simple oratoire castral, fut érigée en chapelle publique ; elle serait dès lors desservie par un prêtre présenté par les habitants de Lexhy à la nomination du curé de Hozémont, l'église-mère<sup>1</sup>. On sait par ailleurs que la *capella* de Lexhy était dédiée à S<sup>te</sup> Ode, dont c'est là, pour l'époque, le seul patronage connu<sup>2</sup>. Il n'est pas téméraire de conjecturer que ce patronage fut introduit par les Warfusée, qui acquirent la seigneurie de Lexhy au XII<sup>e</sup> siècle. Cette puissante famille qui, soit dit en passant, possédait aussi l'avouerie de Momalle, dont il vient d'être question, résidait à Warfusée, sur le territoire de la commune actuelle de Saint-Georges<sup>3</sup>, pas bien loin d'Amay. Or, l'église *Sancti Georgii in Hasbania* était regardée comme une fondation de S<sup>te</sup> Ode<sup>4</sup>. Ce patronage du guerrier S. Georges, devenu cher aux Mérovingiens, se retrouve, il convient de le noter ici, en plusieurs anciens lieux de culte de la contrée, notamment à Huy et aux Wa-

l'ingénieuse conjecture de M. Grégoire, qui confère à l'« Ode hagiographique » un rayonnement nouveau dans l'épopée : selon lui, en effet, c'est notre sainte qui aurait donné son nom au personnage épique de l'aïeule des Burgondes, la vieille *Uote* de la Chanson des Nibelungen. Il nous semble que la parente d'Adalgisel-Grimon qui reposait à Amay et dont l'identité s'était entièrement effacée, au X<sup>e</sup> siècle, réapparut surtout, dans la tradition liégeoise, comme la tante du S. Hubert aquitain et comme fondatrice d'églises. Si, bien tardivement, un hagiographe local sans grande audience lui fit suivant le goût de l'époque une belle place dans les généalogies princières, ce n'est pas cette circonstance, pensons-nous, qui aurait pu, en temps utile, ouvrir à S<sup>te</sup> Ode les voies vers une renommée du genre héroïque dans les poèmes de la Germanie.

<sup>1</sup> Le texte de cet acte a été publié par G. SIMENON, *Érection de la chapelle de Lexhy en 1205*, dans la revue *Leodium*, t. VI (1907), p. 70-72. D'après la teneur du document, Lexhy ne fut nullement « détaché de la paroisse de Hozémont », comme l'avait cru par erreur J. Brassinne avant la publication de l'acte (*Les paroisses de l'ancien concile de Hozémont*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XII, 1900, p. 265). Lexhy est aujourd'hui une dépendance d'Horion-Hozémont ; sa chapelle est redevenue un oratoire privé.

<sup>2</sup> Cf. J. BRASSINNE, t. c., et, du même, *Analecta leodiensia*, I : *Pouillé des églises du diocèse de Liège*, dans le même *Bulletin*, t. XVI (1907), pp. 36 et 108.

<sup>3</sup> A. DE RYCKEL, *Les communes de la province de Liège*, p. 500-504. Le territoire de Saint-Georges est traversé par la route romaine, dite « Chaussée verte », venant d'Amay et se dirigeant vers Tongres.

<sup>4</sup> Voir ci-dessous, p. 218.

leffes <sup>1</sup>. La question se pose : y aurait-il un fond de vérité dans la tradition qui attribue à la bienfaitrice d'Amay l'établissement d'autres oratoires <sup>2</sup>? J. Brassinne, sans rien affirmer de tel, incline du moins « à reporter vers son époque l'érection première » de l'église de Saint-Georges <sup>3</sup>. Il ajoute : « Dans cette paroisse nous trouvons réunis par une curieuse coïncidence les trois grands saints de l'époque franque : Georges (Saint-Georges, Hepsée), Martin (Dommartin) et Remi (Verlaine). »



La diffusion de la *Vita Odae viduae* ne semble avoir été ni bien rapide ni très étendue. Elle n'entra pas dans les grands légendiers de la région, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Il est vrai que, là aussi, à la date du 23 octobre, S. Séverin de Cologne avait le pas sur la patronne d'Amay <sup>4</sup>.

On peut se poser la question si Gilles d'Orval, vers 1250, a déjà mis à profit notre texte. J. Heller s'exprime avec la prudence requise : « *Pauca ex Vita Odae et ex Vita Herlindis et Reinulae* affert, quas Vitas num ipse legerit, non ita certe contendam <sup>5</sup>. » En effet, lorsque le chroniqueur mentionne S<sup>te</sup> Ode, au livre I<sup>er</sup>, ch. 36, comme épouse de Boggis, le contexte de sa généalogie est en désaccord avec les données de la *Vita Odae* <sup>6</sup>; et lorsque, plus loin, au livre II, ch. 10, Gilles nous montre Ode, devenue veuve, accompagnant son neveu Hubert et prenant conseil de S. Lambert, c'est dans la *Vita Lamberti* de Nicolas qu'il l'a lu <sup>7</sup>. D'autre part, l'addition marginale au ch. 30 du livre II, où il est question de l'élévation des restes mortels de S<sup>te</sup> Ode par l'évêque Floribert, cor-

<sup>1</sup> Cf. J. BRASSINNE, *Pouillé*, p. 88, et ci-dessous, p. 218-219.

<sup>2</sup> C'est sa munificence envers les églises qui fait comme la trame du souvenir qu'on avait conservé d'elle au seuil du XI<sup>e</sup> siècle. Voir ci-dessus les témoignages de l'annaliste de Lobbes et de Sigebert de Gembloux.

<sup>3</sup> *Les paroisses de l'ancien concile de Hozémont*, p. 267.

<sup>4</sup> Par exemple, dans le légendier de Saint-Trond, conservé à la bibliothèque de l'Université de Liège, mss. 57 et 58 (anc. 210, I et II), décrits dans *Anal. Boll.*, t. V, p. 320-345. De nombreux saints du diocèse y figurent; au 23 octobre (ms. 58, 13<sup>o</sup>), on lit la Vie de S. Séverin.

<sup>5</sup> Dans la préface à l'édition des *Gesta ep. Leodiensium* (M. G., Script., t. XXV, p. 7).

<sup>6</sup> Éd. HELLER, p. 29.

<sup>7</sup> Éd. HELLER, p. 40.

respond au ch. 17 de la *Vita*, laquelle, sur ce point particulier, a dû être, nous inclinons à le croire, la source de Gilles, lors du dernier achèvement de ses *Gesta*<sup>1</sup>. N'omettons pas de faire observer que la *Vita Odae* citée expressément par deux fois dans cette chronique (livre II, ch. 29, et livre III, ch. 14) n'est pas celle de la patronne d'Amay, mais la *Vita Odae virginis Rodensis*<sup>2</sup>. Cette biographie (BHL. 6263) existait donc déjà vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Or, comme nous comptons le démontrer dans un article subséquent, elle est, en de nombreux endroits, un pur démarquage de la *Vita Odae viduae*. Pareille dépendance littéraire constitue donc un nouveau *terminus ante quem* pour la diffusion de la légende que nous publions aujourd'hui.

Dans les *Gesta abbreviata* dont J. Heller a joint des extraits à son édition de la chronique de Gilles d'Orval, il y a lieu de signaler une intéressante addition au livre II, ch. 42. Elle a trait aux travaux de restauration matérielle et morale que l'évêque Richaire († 945) entreprit dans son diocèse : *Hic reedificavit per dyocesim suam, sicut et predecessores sui Stephanus et Franco, plures ecclesias a Normannis destructas, interfectis abbatibus, monachis et monialibus. In quibus novenos constituerunt clericos, inter quos unum statuerunt, qui curam gereret et hospitalitatem tam presens quam absens exhiberet, ipsumque abbatem vocaverunt, ne antiqua devotio periret. Nomina abbatiarum : Prima Leodiensis sancte Marie sanctique Lamberti. Secunda sancte Marie, sancte Reinile et Herlendis Ekensis. Tercia sancte Marie, sancti Georgii s a n c t e q u e O d e A m a n i e n s i s. Quarta...*<sup>3</sup>. Treize abbayes sont dénombrées de la sorte. On ignore malheureu-

<sup>1</sup> Éd. HELLER, p. 46, l. 42. Sur les caractéristiques de la composition chez Gilles d'Orval, lire la préface de Heller et S. BALAU, *Étude critique*, p. 451-454.

<sup>2</sup> Éd. HELLER, p. 45, l. 31, et p. 91, l. 39-42. Dans l'Index de ce tome des *Scriptores*, Ode d'Amay et Ode dite l'Irlandaise ont été fondues en une seule personne.

<sup>3</sup> Éd. HELLER, p. 130. Sur Richaire, ou Richer, lire la notice de G. Kurth, dans la *Biographie Nationale*, t. XIX, col. 288-292, dont nous extrayons les lignes suivantes : « Le pontificat de Richer fut, comme celui de ses prédécesseurs Francon et Étienne, une ère de réparation. Après les désastres de l'invasion normande de 882, Liège et le diocèse étaient jonchés de ruines, et nos trois évêques s'employèrent activement à les relever. Les chroniqueurs qui nous signalent leur rôle ne se sont pas attachés à faire la part de chacun d'eux dans cette tâche, et certains historiens, qui les ont mal lus, se sont fourvoyés en attribuant toute l'œuvre au seul Richer. »



sement la source de ce complément d'information, contemporain des *Gesta* et dont l'intérêt ne peut être sous-estimé. Lorsqu'on parle de l'« abbaye » d'Amay, il faut entendre le chapitre collégial de neuf chanoines présidés par un prévôt sous un abbé séculier, lequel était généralement choisi parmi les tréfonciers de Saint-Lambert à Liège.

Nous mentionnerons, pour mémoire, les deux *Genealogiae ducum Brabantiae*. L'une et l'autre ont été composées vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et proviennent des milieux d'Affligem. Dans la première on donne pour père à S. Arnoul de Metz *Arnoldus*, sans préciser le nom de sa mère <sup>1</sup>. Dans la seconde, *ampliata*, on lit : *Arnoldus genuit ex sancta Oda sanctum Arnulphum principem, tandem episcopum Mettensem. Sanctus Arnulphus genuit ex sancta Doda sanctum Clodulphum...* (c. 1) <sup>2</sup>. L'auteur ignore, comme on le voit, ou du moins néglige, le Boggis que la tradition suivie par l'hagiographe d'Amay donne pour mari à S<sup>te</sup> Ode. Des généalogistes, soucieux d'unifier les disparates, n'ont pourtant pas manqué d'ajouter au nom d'Arnold ou d'Arnoald la mention : *seu Boggis* <sup>3</sup>. On notera aussi le nom prétendu de l'épouse de S. Arnoul, *Doda*, lequel n'est pas attesté dans les documents anciens. *Oda* et *Doda* se retrouvent parmi les *Nomina quorundam sanctorum et sanctarum prosapie illustrissimorum ducum Lotharingie et Brabantie*, qu'on lit à la suite de la *Genealogia ampliata* dans le manuscrit lat. 14194 de la Nationale de Paris. A propos de *sancta Oda*, l'auteur de la liste a noté : *Hec apud Amanium quiescit iuxta Hoium. Hec genuit sanctum Arnulphum* <sup>4</sup>.

Pour voir la légende de S<sup>te</sup> Ode s'agrémenter de quelques fantaisies nouvelles, il faut attendre Jean d'Outremeuse. Son fertile génie de conteur ne nous laisse rien ignorer. D'après lui, c'est en 640, au cours d'une grande bataille entre l'empereur *Éracle* et les Sarrasins de Perse, secourus par le *roy de Calay*, que fut occis *Boggis*, sires de *Potieres*, maris à *sainte Oude* <sup>5</sup>. Une sœur de celle-ci, appelée

<sup>1</sup> Éd. J. HELLER, dans *M. G.*, Script., t. XXV, p. 387.

<sup>2</sup> Ibid., p. 392.

<sup>3</sup> Voir l'addition en partie marginale dans Gilles d'Orval, lib. I, c. 36 : ... *Arnoaldum seu Bodegtsilum sive Boggis ; trinomius enim fuit* (*M. G.*, t. c., p. 29).

<sup>4</sup> Éd. HELLER, *M. G.*, t. c., p. 398.

<sup>5</sup> *Ly Myreur des Histors*, éd. A. BORGNET, t. II, p. 333. Jean d'Outremeuse distingue ici deux Boggis, père et fils : le duc d'Aquitaine et le prince, sire de Poitiers. C'est de ce dernier qu'il fait le mari de S<sup>te</sup> Ode.

Hugberne, avait épousé Bertrand ; c'est elle qui donna le jour — et son nom — au futur évêque de Liège, S. Hubert <sup>1</sup>. Lorsque son neveu quitta l'Aquitaine, Ode *vendit tout ses possessions, et apporta tout son tressoir en Allemangne avec lée, et querit une belle plaiche deleis Huy que ons nommoit Vals d'Amain, et fonda là une vilhe et une engliese, où elle viscat mult saintement longtemps ; et apres son trespas elle fut là ensevelie*. On précise qu'Oude vint là de Potier habiter, *al instigation de sains Hubers, qui li avoit tant presiel sains Lambers qu'elle li voloit estre plus pres ; et, por l'amour de lée, sains Lambers consecrat l'engliese d'Amain* <sup>2</sup>. En 712, Ode *fonda II englieses en l'honneur de sains George à Huy, assavoir l'une en Rioul, et l'autre ens en forbos de Huy. Et fonda encor II englieses de sains George, l'une en la vilhe de Waleve et l'autre en la terre de Warfesée. Et olat de son engliese de sains George en la ville de Amain les dammoiselles religieux, et y mist des canones reguleres, laqueile engliese est à present apellée l'engliese Sainte-Oude* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Parallèlement à Hugberne-Hubert, on a inventé Floribane-Floribert. Au lieu de Hugberne, la lettre du chapitre d'Amay aux religieux de Saint-Arnou de Metz porte Phigberte ; mais peut-être Dom Calmet a-t-il mal lu ? Voici comment ceux d'Amay s'efforcèrent de débrouiller, à l'intention de leurs correspondants, ces inextricables relations de famille : *Etiam, venerabiles domini, vos facitis querimoniam de nomine patris S. Arnulfi, vestri patroni. De hoc rescribimus vestris reverentiis, quod pater S. Arnulfi vocabatur Boggus, qui fuit dux in Aquitania, prout invenietis in legenda B. Odae, per nos transmissa...* Et, plus loin : *S. Hubertus erat filius sororis B. Odae, et pater S. Huberti fuit filius Boggi supradicti ; quia Boggus habuit duas uxores : ex prima genuit quemdam Bertrandum, et ille Bertrandus ex sua coniuge, vocata Phigberta, genuit S. Hubertum, quae Phigberta fuit soror legitima B. Odae viduae. Post mortem suae primae uxoris, idem Boggus desponsavit B. Odam, ex qua genuit B. Arnulfum, vestrum patronum ; et B. Oda fuit amita S. Huberti, et B. Arnulfus, filius B. Odae, fuit avunculus S. Huberti ex parte Boggi, patris sui, quia Bertrandus et S. Arnulfus fuerunt fratres, non de una matre, sed de duabus matribus et de uno patre, scilicet Boggo. Item S. Arnulfus desponsavit sibi unam nobilem dominam...* (*Act. SS.*, Oct. t. X, p. 142). On croit entendre les laborieuses discussions des chanoines préparant l'envoi de leur lettre ; nous ignorons si les moines de Metz marquèrent leur adhésion. Sur l'opinion de certains chroniqueurs messins, qui font venir de So uabe la mère de S. Arnoul (*Oda ex nobilissimo Suevorum genere ; Oda Sueva*), voir *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 776, num. 69.

<sup>2</sup> Éd. BORGNET, t. II, p. 354.

<sup>3</sup> Ibid., p. 432. Voir, ci-dessus, p. 214, ce qui a été dit des fondations attribuées à S<sup>te</sup> Ode. Les deux églises que Jean d'Outremeuse signale à Huy sont

Nous clôturons cette revue des textes médiévaux où est évoqué le souvenir de S<sup>te</sup> Ode par la double mention que lui consacre l'auteur de la *Chronique liégeoise de 1402*. Cette compilation anonyme, qu'Eugène Bacha fit connaître en 1900<sup>1</sup>, reflète assez fidèlement l'idée que les Liégeois se faisaient de la patronne d'Amay, au seuil du xv<sup>e</sup> siècle. Le premier passage de la *Chronique*, se rapportant à l'époque de S. Lambert, est emprunté sans changement notable, comme Bacha l'indique en marge, aux *Gesta episcoporum Leodiensium abbreviata*; nous ne le transcrivons pas ici. Quant au second, qui se rattache à l'épiscopat de Floribert, nous croyons utile de le reproduire en entier, d'après le manuscrit de Bruxelles 3802-07, originaire de l'ancienne abbaye de Gembloux, qui servit à l'édition de Bacha<sup>2</sup>, partielle à cet endroit. Fol. 183<sup>v</sup> : *Circa idem tempus, Floribertus, filius beati Huberti, vir magne perfectionis et sanctitate plenus, ex plurimis facultatibus et bonis possessionibus dotavit ecclesias beatorum Lamberti et Petri Leodiensis, instituens in qualibet canonicos sub regula. Sed et beata Oda ducissa, Boggi quondam ducis Aquitanie relictæ, adhuc vivens sed iam senio confecta, necnon virtutibus et sanctitate clarens, quam beatus Lambertus ad mundi contemptum induxerat, ex prediis, terris, villis et possessionibus aliis quam plurimis etiam canonicos sancti Lamberti adhereditavit, nil retinens nisi aliquas possessiones ex quibus instinctu predicti Floreberti dotavit ecclesiam Amaniensem, in qua idem Florebertus canonicos regulares instituit. Et post hec beata Oda feliciter in Domino quievit et est sepulta in ecclesia beati Georgii Amanii predicta, nunc dicta ecclesia sancte Ode. Igitur, sanctissima Oda ex*

respectivement Saint-Georges-en-Rioul, qui fut plus tard desservi par les Augustins, et Saint-Georges-aux-Prés, aujourd'hui disparu. Cf. J. BRASSINNE, *Pouillé* p. 28-29. L'église de Waleffe-Saint-Georges est celle de la commune actuelle des Waleffes (canton de Jehay-Bodegnée, arrondissement de Huy), non loin de la chaussée romaine vers Tongres. De Warfusée, sur le territoire de Saint-Georges, il a déjà été question plus haut. En 1446, les membres du chapitre d'Amay écrivaient dans leur lettre, déjà citée : *Item reperitur in chronicis, quod B. Oda, nostra patrona, fundavit villam et ecclesiam Amaniensem in honore B. Georgii... et adhuc fundavit quatuor ecclesias parochiales in episcopatu Leodiensi, omnesque in honore S. Georgii suis sumptibus* (Act. SS., t. c., p. 142).

<sup>1</sup> *La chronique liégeoise de 1402* (Bruxelles, 1900) fait partie des publications in-8° de la *Commission royale d'Histoire*.

<sup>2</sup> Cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. IX, p. 319-320,

*magnis regibus Gallorum fidei christiane cultoribus>, Clodoveo primo christiano scilicet atlavo, Lotharico patre, Dagoberto fratre, claruit decorata, sed et filio eius sanctissimo Arnulpho presule Metensi et eius consanguineo beato Huberto episcopo Leodiensi et, ut fertur, eius amita, necnon et sanctissimis imperatoribus et regibus ac ducibus ex suo genere procreatis amplius extitit apud Deum et homines glorificata*<sup>1</sup>. Notons aussitôt que la dernière phrase a été reprise mot pour mot à la *Vita Odae* (c. 6, ci-dessous), à part, toutefois, le nom de Lothaire, par lequel le chroniqueur a cru devoir remplacer celui de Childebert.

On voit le long chemin parcouru, depuis la brève et sèche mention diplomatique de la tante d'Adalgisel-Grimon, en 634, jusqu'à la fixation de la légende de S<sup>te</sup> Ode, telle que la plupart des hagiographes l'ont dès lors transmise à la postérité.

\* \* \*

Parmi ces hagiographes, à l'époque moderne, il suffira de nommer ici Jean-Érard Foullon, S. J., dont la *Vie de S<sup>te</sup> Ode* parut à Liège en 1641 et fut plusieurs fois réimprimée sous ce titre : *Modèle très-parfait du saint Mariage et Viduité dans la Vie de sainte Ode*<sup>2</sup>. Dans sa préface, le P. Foullon déclare prendre la plume, d'abord

<sup>1</sup> Cf. éd. BACHA, p. 67-68. On observera que le chroniqueur, dans la première partie du passage cité, favorise à l'excès le point de vue liégeois : à l'entendre, ce sont les chanoines de Saint-Lambert qui auraient recueilli des biens de S<sup>te</sup> Ode, l'église d'Amay n'héritant que d'une part modeste, en vue de réaliser un dessein de l'évêque Floribert.

<sup>2</sup> SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 900. Nous citerons d'après l'édition de Liège, 1665. De nos jours encore, de larges extraits de cet opuscule ont servi à étoffer une *Vie de sainte Ode, par un prêtre ardennais, d'après un document du Père G.-J. Foulon S. J.* (sic), publiée à Bruxelles en 1936. Cette plaquette illustrée s'adresse spécialement aux bénéficiaires de l'Institut Sainte-Ode, sanatorium édifié dans le « Domaine de Sainte-Ode » sur les bords de l'Ourthe, à Amberloup (Luxembourg belge). Le culte de la « Bonne-Dame », comme on dit dans la région, a été introduit depuis plusieurs siècles en cette contrée forestière, sans doute par les religieux de l'abbaye voisine, Saint-Hubert. Il a son centre dans la chapelle Sainte-Ode à Lavacherie, commune où s'érige aussi le château, jadis seigneurial, de Sainte-Ode. Lire à ce propos la note du P. P. Grosjean (*Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 119), qui relève diverses particularités du culte et de l'iconographie écartant toute confusion qui pourrait s'établir avec S<sup>te</sup> Ode dite l'Irlandaise,



est morte avant S. Lambert et que la fondation du chapitre qui porte le nom de ce saint à Liège s'est faite des biens que cette sainte aura laissés à la disposition de son neveu S. Hubert.<sup>1</sup> »

Pour terminer, glanons chez le jésuite liégeois quelques dernières informations, notamment sur le culte. Racontant les obsèques de St<sup>e</sup> Ode, il écrit qu'on plaça le corps « dans un tombeau magnifique, de marbre jaspé, élevé de terre, dont deux grosses pièces se gardent encore aujourd'hui, pour mémoire, dans l'église d'Ama, enchâssées d'un côté du grand autel.<sup>2</sup> » Seuls, les derniers mots de cette phrase conservent pour nous un intérêt documentaire. Ils corroborent un témoignage semblable de l'érudit Henri Van den Berch, qui fut l'auteur, en 1633, des *Monumenta historiae Leodiensis*<sup>3</sup>. M. J. Brassinne, commentant dans une étude récente le croquis laissé par Van den Berch, estime avec raison que c'est probablement après 1645, quand les chanoines d'Amay « entreprirent de mettre au goût du jour leur antique église », que ces vieux vestiges ont définitivement disparu<sup>4</sup>.

Tout en se plaignant, dans la préface, que l'histoire de St<sup>e</sup> Ode soit trop peu connue parmi le peuple, Foullon n'en assure pas moins, dans ses *Remarques*, que « l'honneur de St<sup>e</sup> Ode croît de jour en jour ». Il invoque tout d'abord, à l'appui de son dire, le grand concours de fidèles qu'on voit au sanctuaire d'Amay. « Témoignage aussi, note-t-il, l'honneur que l'on a fait à une parcelle de ses reliques dans le très-célèbre Monastère de Liessies et dans notre Collège de Huy, et puis la dévotion extraordinaire avec laquelle on en a reçu et enchâssé en argent avec parcelle à S. Georges en Hasbaye et à Valeffe S. George, où une bonne matrone ayant esté guérie soudain par les mérites de nostre sainte, comme elle croyoit, luy fit faire un beau reliquaire.<sup>5</sup> » Nous retrouvons ici deux églises

<sup>1</sup> P. 260-261.

<sup>2</sup> P. 244.

<sup>3</sup> Van den Berch, héraut d'armes de la principauté, grand collectionneur d'épithaphes et généalogiste passionné, a laissé un nombre considérable d'ouvrages demeurés manuscrits. Ceux-ci sont entrés pour la plupart dans les collections de l'Université de Liège ; quelques-uns se trouvent à la Bibliothèque royale de Belgique ou dans des collections privées. É. Poncelet a consacré une intéressante notice à Henri Van den Berch dans la *Biographie Nationale*, t. XXVI, col. 258-260.

<sup>4</sup> *Monuments d'art mosan disparus*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXIX (1938), p. 143-195 : I. *Fragment de la tombe de sainte Ode à Amay* (p. 153-155).

<sup>5</sup> P. 263.



que la tradition affirmait avoir été fondées par S<sup>te</sup> Ode en l'honneur de S. Georges<sup>1</sup>.

Signalons enfin quelques lignes que, dans le corps de son récit, Foullon accroche au nom de S. Pompée, « que nous appelons aujourd'hui S. Popé ». Après avoir vanté les vertus que ce chapelain de S<sup>te</sup> Ode exerça de son vivant, l'auteur ajoute : « La mémoire de ce saint prestre est maintenant honorée par beaucoup de vœux et pèlerinages ; et on voit encore son sépulcre dans la chapelle de Sainte Catherine, que le vulgaire appelle plus communément chapelle de Saint Popé, bastie sur la pente de la montagne d'Ama.<sup>2</sup> »



Voici maintenant le classement des manuscrits sur lequel se fonde l'édition de la *Vita Odae viduae*, telle que l'avait préparée par de nombreuses collations le P. Albert Poncelet.

Un premier groupe, qui compte cinq manuscrits, présente la Vie dans sa recension originale (*BHL*. 6258 d) :

1a = Bruxelles, Bibliothèque royale, II. 2328, fol. 80-91<sup>v</sup>. Ce recueil, qui date du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, contient une douzaine de textes hagiographiques se rapportant tous à des saintes femmes, notamment Waudru, Madelberte, Ode d'Amay, Gudule, Christine l'Admirable, Dymphne, Ode de Sint-Oedenrode. On ne peut établir avec certitude son origine première, mais il séjourna successivement à Bois-le-Duc (fol. 1 : *Liber domus fratrum clericorum in Buscoducis*), à l'abbaye de Berne, dans l'ancien diocèse d'Utrecht (fol. 6 : *Abbatiae Bernensis ordinis Praemonstratensis*), et en Angleterre (collection Phillipps, ms. 8319), avant d'entrer dans la Bibliothèque royale de Belgique<sup>3</sup>.

1b = Paris, Bibliothèque nationale, lat. 11769, fol. 18-27<sup>v</sup>. C'est une copie faite au xvi<sup>e</sup> siècle pour les religieux de Saint-Germain-des-Prés « ex ms. cod. monasterii Sancti Arnulphi ». De la lettre écrite le 4 juillet 1446 par le chapitre d'Amay à l'abbé et aux moines de Saint-Arnoul de Metz, il appert que ces derniers

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, pp. 214, 219.

<sup>2</sup> P. 211. On peut voir la « chapelle de Saint-Pompée » sur la gravure de Remacle le Loup représentant la vue d'Amay, dans *Les délices du pays de Liège*, t. I, p. 367.

<sup>3</sup> J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. V, p. 299-300.

se virent adresser par la même occasion le texte de la légende et de l'office de S<sup>te</sup> Ode, qu'ils avaient exprimé le désir de recevoir<sup>1</sup>. Il est assez vraisemblable que la copie de Saint-Germain-des-Prés remonte, par cet intermédiaire, à la tradition manuscrite d'Amay. Elle porte malheureusement d'assez nombreuses traces de négligence.

1c = Londres, British Museum, Add. 18628, fol. 88-94<sup>v</sup>. Ce manuscrit, du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, fut acheté à Liège en 1851<sup>2</sup>. Le prologue de la *Vita* y fait défaut.

1d<sup>1</sup> = Vienne, ancienne Familien-Fideicommiss-Bibliothek, 9397 a, tome III, fol. 792<sup>v</sup>-794. Ce tome du *Sanctilogium* de Jean Gielemans<sup>3</sup> fut achevé en 1479 à Rouge-Cloître. Le compilateur n'a reproduit que le prologue et les six premiers chapitres de la *Vita Odae*.

1d<sup>2</sup> = Nimègue, Musée de la ville (anciennement « Kabinet van Oudheden »), manuscrit C. XIV, A. n<sup>o</sup> 15, fol. 210<sup>v</sup>-214. Ce recueil, du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, contient comme le précédent la première partie de la *Vita*, jusqu'au ch. 7 exclusivement.

Il a été tenu compte aussi, là où il convenait, d'un second groupe de manuscrits, où le texte de la *Vita Odae* a subi des condensations et des amputations notables<sup>4</sup>. Dans ces abrégés (BHL. 6259), le prologue et les ch. 2, 7-10, 12, 15, 18 ont été entièrement omis ; les ch. 4-6, 11, 13, 14, 16, 17 présentent diverses lacunes, tandis que les ch. 1 et 3 ont été fortement résumés.

2a<sup>1</sup> = Bruxelles, Bibliothèque royale, 7917, fol. 168-169<sup>v</sup>. Ce manuscrit, le seul sur parchemin et le seul qui pourrait encore remonter au xiv<sup>e</sup> siècle, provient de la bibliothèque des Frères de la vie commune de Saint-Jérôme à Utrecht (fol. 1 : *Pertinet ad librariam domus sancti Ieronimi in Traiecto*). Au xvii<sup>e</sup> siècle, il

<sup>1</sup> Act. SS., Oct. t. X, p. 142 B. Cf. supra, p. 212, note 3.

<sup>2</sup> Note du P. Poncelet. Cf. *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the Years MDCCCXLVIII-MDCCCLIII* (Londres, 1868), p. 123.

<sup>3</sup> Voir *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 14-42.

<sup>4</sup> Il n'y a pas lieu d'y inclure la notice que le chartreux de Cologne Hermann Greven compesa pour son *Légendier* (manuscrit de Berlin, Theol. lat. fol. 706, fol. 219<sup>v</sup>-220<sup>v</sup>). Inc. *Sancta Oda vidua nobilissima, in villa que dicitur Anianum* (sic) *Leodiensis dyocesis...* Des. *Venerata enim fuerat hunc sanctum martyrem pluribus in locis devocione speciali*. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 351.

fit partie du fonds rassemblé par Rosweyde et porta ensuite la cote *P. Ms. 17* du Musée bollandien. C'est un recueil d'une exécution extrêmement soignée, renfermant une cinquantaine de pièces, toutes relatives à des saintes <sup>1</sup>.

2a<sup>2</sup> = Utrecht, Bibliothèque de l'Université, 391, t. II, fol. 218-220. Ce manuscrit, achevé en 1424, fait partie d'un *Passionale* <sup>2</sup> en trois volumes ayant appartenu aux Chartreux (fol. 1<sup>v</sup> : *Istud volumen pertinet ad Carthusienses prope Traiectum inferius*).

2b = Bruxelles, Bibliothèque royale, 858-861, fol. 304-305<sup>v</sup>. Tome premier du légendier de Corsendonck <sup>3</sup>, écrit en 1490 (fol. 1 : *Hic liber est fratrum de Korssendonck prope Turnout*).

2c<sup>1</sup> = Vienne, anc. Familien-Fideicommiss-Bibliothek, 9363 t. I, fol. 39-40<sup>v</sup>. C'est l'*Hagiologium Brabantinorum* de Jean Gielemans <sup>4</sup>, composé à Rouge-Cloître entre 1476 et 1484. L'épitomé de la Vie de St<sup>e</sup> Ode y est précédé de quelques lignes d'introduction, dues, semble-t-il, au compilateur (cf. *BHL*. 6260).

2c<sup>2</sup> = Paris, Bibliothèque nationale, lat. 11769, fol. 14-17. Copie moderne (xvii<sup>e</sup> siècle), dans le même recueil de Saint-Germain-des-Prés où se lit aussi un texte de la Vie complète (1b).

L'édition de la Vie abrégée dans les *Acta Sanctorum* (Oct. t. X, p. 139-140) a été faite par le P. J. Van Hecke d'après les manuscrits 2a<sup>1</sup> et 2b décrits ci-dessus.

M. C.

## VITA S. ODAE VIDUAE

### Prologus in Vitam beatissime Ode vidue <sup>1</sup>.

Sanctorum merita, Deo et hominibus probata, digne sunt nobis ad memoriam revocanda, ut quorum gloriosis foveamur patrociniiis,

**Prologus.** (*Deest in 1 c et in 2*). — <sup>1</sup> Vita sancte O. vid. Prologus 1 b ; Vita

<sup>1</sup> Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 155. J. Van den Gheyn date le manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'indique un titre, imprimé sur le dos de la reliure moderne : *Passionale XV saec.* Voir *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 165.

<sup>2</sup> Cf. W. LEVISON, *Conspectus codicum hagiographicorum*, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 692.

<sup>3</sup> Cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. V, p. 88-99.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 42-61.

ANAL. BOLL. LXV. — 15.

eos nostre honoremus obsequio servitutis<sup>2</sup>, et quos intercessores apud Christum volumus habere in celis, ipsos digna veneratione exaltemus in terris. Quoniam multitudo hominum, unde defectus restauratur angelorum, ex utroque fidelium sexu<sup>3</sup> colligitur, non<sup>4</sup> 5 incongrue cum virginibus sacris<sup>5</sup> venerabiles etiam vidue ad regnum celorum pervenire<sup>6</sup> declarantur. Ex<sup>7</sup> quarum sacro et venerabili collegio extitit beata et venerabilis Oda vidua, que<sup>8</sup> ex<sup>9</sup> hoc mundo meritorum multitudine declarata<sup>10</sup>, in celo premiorum magnitudine eternitatis fulget<sup>11</sup> gloria coronata. In ecclesiis autem Dei 10 universis, quas<sup>12</sup> eadem venerabilis matrona ad laudem Creatoris omnium et ad honorem sanctorum in diversis locis sue possessionis construxit et<sup>13</sup> de suis bonis ad divinum servitium<sup>14</sup> peragendum copiose dotavit, in quibus etiam Deus venerabiles sacri corporis illius reliquias permanere permisit, plebs<sup>15</sup> fidelis eam cum reve- 15 rentia et devotione digna debet venerari, quam celesti gratia habere matronam promeruit. Ut autem merita beate Ode venerabilis<sup>16</sup> Christi vidue mundo amplius elucescant et ad consolationem fidelium et ad<sup>17</sup> posterorum notitiam<sup>18</sup> incrementum<sup>19</sup> recipiant<sup>20</sup>, necessarium duximus genus eius et patriam, divitias<sup>21</sup> et gloriam 20 litteris annotare, ut fama nominis eius<sup>22</sup> requiratur a generatione in<sup>23</sup> generationem. Ad<sup>24</sup> huius rei propositum<sup>25</sup> in medio ecclesie proferendum, nobis invocandum est lumen illud divinum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (1).

sancte O. vid. que est decimo kal. novembris 1 d<sup>1</sup>; De S. Oda vidue (*sic*) 1 d<sup>2</sup>; Prologus in Vitam sancte O. vid. ac matris beati Arnulphi principis et postea episcopi socii sancte Begge 2 c<sup>1</sup> (*ubi sequitur prologus de quo supra*, p. 225). — <sup>2</sup> (o. s.) s. obsequiis 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>3</sup> (f. s.) s. f. 1 b d<sup>1</sup>. — <sup>4</sup> igitur *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> sanctis 1 b. — <sup>6</sup> venire 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>7</sup> De 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>8</sup> *om.* 1 b d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>9</sup> in 1 b d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>10</sup> dotata et 1 d<sup>1</sup>. — <sup>11</sup> (e. f.) f. eternaliter 1 d<sup>1</sup>. — <sup>12</sup> (u. q.) q. u. 1 d<sup>2</sup>, q. universaliter 1 d<sup>1</sup>. — <sup>13</sup> ac 1 d<sup>1</sup>. — <sup>14</sup> officium 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>15</sup> (plebs ... promeruit) *om.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> *om.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>17</sup> (et ad) ac 1 d<sup>1</sup>. — <sup>18</sup> et *add.* 1 d<sup>2</sup>. — <sup>19</sup> publicari *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>20</sup> accipiant 1 b, incipiant 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>21</sup> eius *add.* 1 b. — <sup>22</sup> (n. e.) e. n. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>23</sup> (a g. in) in generationem et 1 b. — <sup>24</sup> (Ad ... mundum) *om.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>25</sup> (h. r. p.) huiusmodi meritum 1 b.

Incipit <sup>1</sup> Vita sancte <sup>2</sup> Ode vidue <sup>3</sup>.

1. Beata <sup>4</sup> et venerabilis Christi famula Oda in Gallie <sup>5</sup> provincia ex nobili et regia progenie refulsit exorta <sup>6</sup>, nobilitatis sue lineam longe <sup>7</sup> in regem <sup>8</sup> Gallorum retrahens <sup>9</sup>, cuius et <sup>10</sup> ipsam <sup>11</sup> constat filiam extitisse. A tempore namque beati <sup>12</sup> Remigii Remorum archiepiscopi <sup>13</sup> fides christiane <sup>14</sup> religionis <sup>15</sup> effulsit <sup>16</sup> in Gallia et <sup>17</sup>, Clodoveo rege cum <sup>18</sup> populo baptizato, reges Gallorum postmodum fidelius <sup>19</sup> viventes in fide permanserunt <sup>20</sup> catholica. Proplantata <sup>21</sup> igitur <sup>22</sup> sacre fidei vinea <sup>23</sup> et confirmata christiana <sup>10</sup> religione in universa <sup>24</sup> Galliarum provincia <sup>25</sup>, evolutum est longi temporis spatium. Et surrexit ex regum <sup>26</sup> genere magno rex <sup>27</sup> magnus et potens, potenter regnans in Gallia. Qui competentem sibi uxorem, filiam ducis nobilissimi Aquitanie regionis <sup>28</sup>, accepit; quam ob procreandam sobolem et posteritatis <sup>29</sup> lineam nobilitandam <sup>15</sup> <sup>30</sup> omni affectu dilexit. Hic autem rex cum sua coniuge Christo irreprehensibiliter serviens <sup>31</sup>, inter ceteros quos genuit liberos, dilectissimam sibi genitam <sup>32</sup> habuit filiam, quam quasi futurorum <sup>33</sup> presagio baptizandam <sup>34</sup> in Christo nuncupari fecit Odam, eo quod ipsa, divina gratia largiente, salutis eterne acceptura <sup>20</sup> esset coronam. Hoc enim futurorum <sup>35</sup> nominis eius <sup>36</sup> presagium postea <sup>37</sup> completum est in ea, quando <sup>38</sup> vita eius humilis facta est et <sup>39</sup> laude digna et <sup>40</sup> omnium creatori Christo accepta. Oda <sup>41</sup>

1. — <sup>1</sup> om. 1 c, 2 a<sup>1</sup>. — <sup>2</sup> beatissime 1 c. — <sup>3</sup> (I. V. s. O. v.) om. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>; Vita incipit 1 b; Item XXIII die sancte Ode vidue 2 a<sup>2</sup>; XXIII die octobris sancte Ode vidue amite sancti Huberti episcopi 2 b; lemma recens in 2 c<sup>2</sup>. — <sup>4</sup> sancta 1 d<sup>2</sup>; igitur add. 1 b d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>; (Beata ... intendens c. 3 in.) Gloriosa Christi famula Oda, potentissimi Gallorum regis filia, felici auspicio tali nomine digna, quod laudem Dei vel ymnum sonat, Boggis nobilissimi Aquitanorum ducis uxor fuit. Hec ... 2. — <sup>5</sup> Galilee 1 d<sup>2</sup>, Galie 1 d<sup>2</sup> corr. — <sup>6</sup> exhorta 1 c. — <sup>7</sup> loge 1 c. — <sup>8</sup> regno 1 d<sup>1</sup>. — <sup>9</sup> ita 1 b; trahens ceteri. — <sup>10</sup> om. 1 b. — <sup>11</sup> (et i.) etiam et i. 1 d<sup>1</sup>; etiam et i. et ipsam 1 d<sup>2</sup>. — <sup>12</sup> sancti 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>13</sup> pontificis 1 d<sup>1</sup>. — <sup>14</sup> Christi 1 b. — <sup>15</sup> ita add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> refulsit 1 b. — <sup>17</sup> ut 1 d<sup>1</sup>. — <sup>18</sup> suo add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>19</sup> fidelium 1 b. — <sup>20</sup> permanserint 1 d<sup>1</sup>. — <sup>21</sup> ita 1 b; plantata ceteri. — <sup>22</sup> sic add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>23</sup> (s. f. v.) v. s. f. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>24</sup> universis 1 b corr. al. man. — <sup>25</sup> provinciis 1 b corr. al. man. — <sup>26</sup> (ex r.) a 1 b. — <sup>27</sup> quidam add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>28</sup> om. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>29</sup> sue add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>30</sup> cum add. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> (Ch. i. s.) i. s. Ch. 1 d<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> sui unigenitam 1 b. — <sup>33</sup> prefuturorum 1 c. — <sup>34</sup> baptizatam 1 b, baptizandum 1 d<sup>2</sup>. — <sup>35</sup> futurum 1 b. — <sup>36</sup> (n. e.) e. n. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> postere 1 b. — <sup>38</sup> quoniam 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>39</sup> om. 1 b c. — <sup>40</sup> ac 1 d<sup>1</sup>. — <sup>41</sup> vel odos add. 1 d<sup>2</sup>.

enim <sup>42</sup> grece laus vel hymnus dicitur <sup>43</sup>; item lingua qua gens hybernica <sup>44</sup> utitur, Oda humilis interpretatur. Extitit <sup>45</sup> hec <sup>46</sup> cum omni integritate corporis <sup>47</sup>, ut prolem decuit regiam, nimium speciosa et <sup>48</sup> aspectu amabilis; ab ipsa infantia <sup>49</sup> omnium <sup>50</sup> clausa <sup>51</sup> ruit <sup>52</sup> oculis gratiosa (1). <sup>53</sup> Cum omni <sup>54</sup> affectu et diligentia nutriebatur, quoniam <sup>55</sup> a parentibus tenerrime diligebatur. Crescebat huius <sup>56</sup> infantia <sup>57</sup> ut lampas ignita <sup>58</sup> choruscans. Segregata ergo <sup>59</sup> a nutricis cura, cum matre <sup>60</sup> dulcissima <sup>61</sup>, dum poterat, ecclesie frequentabat devotissime <sup>62</sup> limina <sup>63</sup>, etate iuvenis <sup>64</sup> et corpore parvula, divinis manens intenta <sup>65</sup> et sensu matura. Deinde donis celestibus cum tempore etatis <sup>66</sup> crescentibus, a dilectis sibi parentibus traditur <sup>67</sup> litterarum studiis, imbuenda fidei sacre <sup>68</sup> dogmatibus quibus colitur et cognoscitur <sup>69</sup> Deus omnium <sup>70</sup> rex eternus.

2. Gloriosa igitur <sup>1</sup> Christi famula Oda <sup>2</sup> institutionis evangelice <sup>3</sup> preceptis imbuta, regi regum in operibus bonis cum <sup>4</sup> sanctitate et iustitia cupiens servire, cepit existere humilis et devota <sup>5</sup>. Orationibus manens frequenter intenta, in vigiliis <sup>6</sup> Domino serviebat. Cuncta <sup>7</sup> que habere poterat preter <sup>8</sup> corporis indumentum pauperibus erogabat. Erat autem omni familie predilecta, parentibus <sup>9</sup> subdita et pia, eloquio blanda, caritate <sup>10</sup> erga Deum et proximum cum virtute perfecta. In flore itaque adolescentie virtutum fragrabat <sup>11</sup> odore, pulchra facie, sed pulchrior fide; probata est in divino cultu et pietatis ac iustitie actione. Non est inventa specie vel <sup>12</sup> virtute illi similis in universis Gallie regni <sup>13</sup> provinciis, ideoque <sup>14</sup> et suis cara parentibus et cunctis Christi placuit amata fidelibus.

<sup>42</sup> vel odos *add.* 1 d<sup>1</sup>. — <sup>43</sup> latine 1 b, latine *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>44</sup> hyberica 1 b. — <sup>45</sup> enim *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>46</sup> humilis *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>47</sup> om. 1 b. — <sup>48</sup> in 1 d<sup>1</sup>. — <sup>49</sup> sua *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>50</sup> omnibus 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>51</sup> omnium *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>52</sup> Hec etiam *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>53</sup> omnibus 1 d<sup>3</sup> *ante corr.* — <sup>54</sup> que 1 b. — <sup>55</sup> eius 1 c. — <sup>56</sup> vanis iustitia 1 b. — <sup>57</sup> et *add.* 1 d<sup>1</sup>. — <sup>58</sup> igitur 1 b c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>; postea *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>59</sup> nutrice 1 b. — <sup>60</sup> dilectissima 1 c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>61</sup> (f. d.) d. f. 1 b. — <sup>62</sup> (d. l.) l. d. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>63</sup> vivens 1 b. — <sup>64</sup> intententa 1 c; operibus *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>65</sup> (t. e.) e. sue t. 1 d<sup>1</sup>, t. sue e. 1 d<sup>2</sup>. — <sup>66</sup> trahitur 1 c. — <sup>67</sup> (f. s.) et s. f. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>68</sup> unus verus *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>69</sup> omnipotens 1 c.

2. — <sup>1</sup> om. 1 c. — <sup>2</sup> sic *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>3</sup> in d<sup>1</sup>. — <sup>4</sup> in *add.* 1 d<sup>1</sup>. — <sup>5</sup> plurimis *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>6</sup> Et cuncta etiam 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>7</sup> simplex *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>8</sup> caritati 1 b. — <sup>9</sup> flagrabat 1 b. — <sup>10</sup> et *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>11</sup> (G. r.) r. G. 1 d<sup>1</sup>. —



Cum vero longe lateque nomine, forma<sup>12</sup> et virtute a regni primoribus esset agnita, a Boghe<sup>13</sup> nobilissimo Gallorum duce extitit postulata, ut sibi<sup>14</sup> parentum ac<sup>15</sup> primorum<sup>16</sup> regni<sup>17</sup> consensu traderetur legali matrimonio desponsata<sup>18</sup>. Gloriosus itaque rex  
 5 cum dilecta sibi coniuge regina, nobilium consilio consentiens, filiam ob spem prolis Deo servitute nuptui<sup>19</sup> tradere decrevit, ex qua posteritatis sue lineam decoraret, ordinante Altissimo, qui omnia ut vult ordinat et disponit<sup>20</sup>. Sic beata Christi famula Oda, in benedictione seminis Abrahe (1), viro nobili et duci christianissimo Boh-  
 10 gi<sup>21</sup> legitime sociata in lege sancta, cum castitate thoro<sup>22</sup> matrimoniali<sup>23</sup> debita<sup>24</sup>, vixit dilecta Deo et hominibus (2), gratia et natura<sup>25</sup>.

3. Itaque, marito consentiente, ad bona intendens gloriose Virginis<sup>1</sup> matris Domini<sup>2</sup> parentum<sup>3</sup>, Ioachim videlicet<sup>4</sup> et<sup>5</sup> Anne, votum et exemplum<sup>6</sup> secuta, omnia bona<sup>7</sup> temporalia que habuit  
 15 vel habere potuit<sup>8</sup> in tres partes divisit: unam partem in<sup>9</sup> sacris ecclesiarum edificiis<sup>10</sup> construendis et<sup>11</sup> Deo servientibus abundanter exhibuit; alteram<sup>12</sup> infirmis et egentibus<sup>13</sup> et<sup>14</sup> quibuslibet oppressis doloribus et angustiis compatiens ministravit; tertiam ad suos usus<sup>15</sup> et<sup>16</sup> sue familie vite necessaria reservavit. Inde<sup>17</sup>  
 20 ergo ecclesias in suis possessionibus ad Dei laudem et sanctorum honorem constructas fecit venerabiliter consecrari, in timore nocte<sup>18</sup> dieque cum reverentia et devotione serviens omnium Creatori. Esurientibus victum, sitientibus potum, nudis vestimentum<sup>19</sup> pro Christi amore et nomine tribuebat; infirmos et in carcere positos

<sup>12</sup> fama 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>13</sup> Bogone 1 b, Bogge 1 d<sup>1</sup>, Bolige 1 d<sup>2</sup>. — <sup>14</sup> scilicet 1 b. — <sup>15</sup> et 1 b c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> (pa. ac pr.) pr. et pa. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>17</sup> om. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>18</sup> desponsanda 1 b d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>19</sup> in perpetuum 1 b. — <sup>20</sup> disposuit 1 d<sup>2</sup>. — <sup>21</sup> Boggi 1 b d<sup>1</sup>, Bolige 1 d<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> thora 1 c. — <sup>23</sup> maritali 1 b. — <sup>24</sup> ita 1 b; dedita cet. — <sup>25</sup> grata et matura 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>.

3. — <sup>1</sup> Marie add. 2. — <sup>2</sup> Dei 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>; (m. D.) D. m. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>3</sup> Domini add. 2b (iterum). — <sup>4</sup> om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> atque 2 c<sup>1</sup>. — <sup>6</sup> exempla 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>7</sup> om. 2 a<sup>3</sup> b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>8</sup> (v. h. p.) om. 2. — <sup>9</sup> om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>10</sup> (s. e. e.) ecclesiis 2. — <sup>11</sup> inde add. 1 d<sup>1</sup>, ideo add. 1 d<sup>2</sup>. — <sup>12</sup> de altera 1 b, 2. — <sup>13</sup> (i. et e.) egenis et i. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>14</sup> om. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>; (et ... compatiens) om. 2. — <sup>15</sup> (ad s. u.) in s. u. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b; vero (om. 2 c<sup>2</sup>) in sue familie usus (usum 2 c<sup>2</sup>) 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> (et ... necessaria) om. 2. — <sup>17</sup> (Inde ... maligno c. 3 extr.) om. 2. — <sup>18</sup> noctu 1 c. — <sup>19</sup> vestimenta 1 b d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>.

(1) Cf. Gen. 22, 18; 26, 4.

(2) Cf. Luc. 2, 52.

solatia<sup>20</sup> deferens visitabat; hospites et advenas et peregrinos reficiens colligebat. His itaque virtutibus Christo sine intermissione placebat et celica terrenis mercando in humilitate vivebat, quia humiles et Deo humiliter<sup>21</sup> servientes ad regnum celorum pervenire sciebat. Pompam mundi et vanam gloriam fugiebat<sup>22</sup>, cor suum semper<sup>23</sup> ad Dominum dirigebat, quia auctorem<sup>24</sup> vite pre omnibus diligebat. Venerabilis ergo<sup>25</sup> Christi famula Oda humiles<sup>26</sup> et parvos amabat, superbos<sup>27</sup> divites et<sup>28</sup> seculares Deo contrarios contemnebat. Singulis namque diebus aliquid virtuosum viriliter<sup>29</sup> faciebat et a multis ad cultum corporis<sup>30</sup>, ad<sup>31</sup> seculi vanitatem spectantibus pro Christi nomine abstinebat. Sic<sup>32</sup> ab adolescentia sua humiliter<sup>33</sup> Deum habuit pre oculis, ipsum in omnibus factis suis invocando, dulciter nominando, in ipsum omnes actus<sup>34</sup> suos dirigendo. Cuius gratia et auxilio protecta fuit ab hoste maligno.

15 4. Pauperum vestes et cathecuminis<sup>1</sup> pauperibus<sup>2</sup> propriis<sup>3</sup> manibus consuebat, <sup>4</sup> faciens eos <sup>5</sup> baptizari et <sup>6</sup> extrahens <sup>7</sup> de sacro fonte<sup>8</sup>; compaternitate<sup>9</sup> cum ipsis<sup>10</sup> contracta, eis libentius<sup>11</sup> benefaciebat. Ad mortuorum etiam sepulturam pauperum<sup>12</sup> propriis manibus vestes<sup>13</sup> fecit<sup>14</sup> et eos<sup>15</sup> suis manibus<sup>16</sup> tangens<sup>17</sup> et<sup>18</sup> tractans<sup>19</sup> exequiis eorum interfuit<sup>20</sup>. Paupercularum<sup>21</sup> parientium<sup>22</sup> frequens fuit consolatrix<sup>23</sup>, et cum<sup>24</sup> nuntii talium vel infirmorum aliquid ab ea petebant<sup>25</sup>, ipsa eorum<sup>26</sup> hospitium inquirebat<sup>27</sup> et, ut magis ad misericordiam et compassionem excitaretur, ad ipsos pertingere cupiebat. Quantumcumque<sup>28</sup> distarent hospi-

<sup>20</sup> eis *add.* 1 d<sup>1</sup>. — <sup>21</sup> *om.* 1 b. — <sup>22</sup> et *add.* 1 b. — <sup>23</sup> (su. se.) se. su. 1 d<sup>2</sup>, se. sursum 1 d<sup>1</sup>. — <sup>24</sup> actorem 1 a c. — <sup>25</sup> *om.* 1 b, igitur 1 c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>26</sup> humillos 1 d<sup>2</sup>, humilia humilis 1 b. — <sup>27</sup> *om.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>28</sup> *om.* 1 d<sup>2</sup>, vero 1 d<sup>1</sup>. — <sup>29</sup> operis 1 c. — <sup>30</sup> et 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> sicque 1 d<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> similiter 1 b *corr. al. m.* — <sup>33</sup> affectus 1 d<sup>1</sup>.

4. — <sup>1</sup> cathecuminis 1 b, cathucuminis 1 c, cathecumlnorum 1 d<sup>1</sup>. — <sup>2</sup> *om.* 1 d<sup>1</sup>; (et c. p.) *om.* 2. — <sup>3</sup> propriisve 2 b. — <sup>4</sup> et *add.* 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> *om.* 2 a<sup>1</sup>. — <sup>6</sup> *om.* 2 a<sup>1</sup>; atque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>7</sup> eos *add.* 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2 a<sup>1</sup>. — <sup>8</sup> (s. f.) f. s. 2 a<sup>1</sup>; (e. de s. f.) de s. f. e. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>9</sup> paternitate 1 b, maternitate 2. — <sup>10</sup> illis 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, eis 2 b c<sup>1</sup>; (c. l.) *om.* 2 c<sup>2</sup>. — <sup>11</sup> (e. l.) l. eis 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>; l. eis (*delet.*) ipsis 2 b; ipsis l. et liberius 2 c<sup>1</sup>; l. et pauperum liberius ipsis 2 c<sup>2</sup>. — <sup>12</sup> *om.* 2 c<sup>2</sup>; (s. p.) p. s. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>13</sup> (p. m. v.) v. p. m. 2 c<sup>2</sup>; (vestes... manibus) *om.* 2 b. — <sup>14</sup> confecit 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>15</sup> (et e.) eosque 2 c<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> (s. m.) *om.* 1 d<sup>1</sup>. — <sup>17</sup> (t. et) *om.* 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>18</sup> ac 1 d<sup>1</sup>; (et ... interfuit) sepulture tradidit 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b. — <sup>19</sup> contrectans 2 c<sup>1</sup>. — <sup>20</sup> (e. e. l.) sepulture contradidit 2 c<sup>1</sup>, tradidit sepulture 2 c<sup>2</sup>. — <sup>21</sup> paupercularum 2 c<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> (parientium ... cupiebat) *om.* 2. — <sup>23</sup> et visitatrix *add.* 1 b. — <sup>24</sup> *om.* 1 d<sup>2</sup>. — <sup>25</sup> patebant 1 c. — <sup>26</sup> talium 1 d<sup>1</sup>. — <sup>27</sup> requirebat 1 d<sup>1</sup>. — <sup>28</sup> quanticumque 1 b; (q. d. h. e.) hospicula q. d. (distabant 2 c<sup>1</sup>) 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>, hospitalla q. distabat 2 c<sup>2</sup>.

tia earum<sup>29</sup> et<sup>30</sup> quantumlibet via esset lutosa<sup>31</sup> vel<sup>32</sup> aspera, eas<sup>33</sup> benignissime visitabat cum<sup>34</sup> salutifera consolatione. Et<sup>35</sup> sic triplicem captabat remunerationem et<sup>36</sup> itineris labore<sup>37</sup> et<sup>38</sup> animi compassione et<sup>39</sup> rerum temporalium largitione. Ad<sup>40</sup> ecclesiam autem vel ad quemcumque locum venire solebat, alimonia et victum ad usus pauperum et defectus<sup>41</sup> egentium<sup>42</sup> secum frequentius deferebat et per sequaces suos necessaria vite diversa deferri in sua presentia faciebat et cunctis necessitatem patientibus ab ipsa aliquid<sup>43</sup> petentibus caritatis beneficium impendebat.

10 His et<sup>44</sup> aliis piis et bonis<sup>45</sup> operibus Deo et hominibus dilecta venerabatur ab omni familia, laudabatur<sup>46</sup> a cunctis fidelibus, amabatur ab omnibus in tribulatione positis ut mater et nutrix misericors<sup>47</sup> et matrona<sup>48</sup>.

5. Post aliquot<sup>1</sup> annos, cum<sup>2</sup> sponsus<sup>3</sup> eius dux gloriosus principatum<sup>4</sup> in pace patrie<sup>5</sup> tenuisset et Deo serviens a suis debite<sup>6</sup> servitutis obsequia recepisset, in confessione vere<sup>7</sup> deitatis<sup>8</sup> pane vivifico premunitus<sup>9</sup>, ex hac luce migravit et ad futuram<sup>10</sup> vite<sup>11</sup> mansionem perpetue<sup>12</sup> post mortem temporalem melius<sup>13</sup> cum iustis victurus<sup>14</sup> pervenit. Corpore<sup>15</sup> itaque illius more ecclesiastico a fidelibus terre honorifice commendato, beata Oda in<sup>16</sup> viduitate permanens<sup>17</sup>, Christum secuta<sup>18</sup>, voto<sup>19</sup> facto, in continentia perpetua studuit vivere<sup>20</sup> sine<sup>21</sup> viro, immunis ab omni peccato. Provinciam autem sui principatus per fideles viros optime gubernabat<sup>22</sup>, suis<sup>23</sup> subditis in omni loco et in omni tempore<sup>24</sup> et<sup>25</sup> in omni angustia et<sup>26</sup> necessitate salutis subsidia conferebat. Iam<sup>27</sup> vero

<sup>29</sup> eorum 1 d<sup>1</sup>. — <sup>30</sup> etiam 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> (e. l.) l. e. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b, l. erat 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> et 2 c<sup>2</sup>. — <sup>33</sup> om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>34</sup> cuius 1 b. — <sup>35</sup> (Et ... impendebat) om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>36</sup> ac 1 d<sup>1</sup>, ex 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> laborem 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>38</sup> ex 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>39</sup> ex 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>40</sup> (Ad ... impendebat) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>41</sup> refectorem 1 d<sup>1</sup>. — <sup>42</sup> indigentium 1 b. — <sup>43</sup> (ab i. a.) a. ab i. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>44</sup> atque 1 d<sup>1</sup>, 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>45</sup> (et b.) om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>46</sup> om. 2. — <sup>47</sup> mesiricors 1 c. — <sup>48</sup> (m. et m.) laudabatur 2.

5. — <sup>1</sup> aliquos 1 d<sup>2</sup>. — <sup>2</sup> om. 2. — <sup>3</sup> om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>4</sup> (principatum... recepisset) om. 2. — <sup>5</sup> (in p. patr.) patr. in p. 1 c. — <sup>6</sup> devote 1 b. — <sup>7</sup> vera 1 b. — <sup>8</sup> pietatis 2; (v. d.) Dei veritatis 1 c. — <sup>9</sup> (pa. v. pr.) v. pa. munitus 2. — <sup>10</sup> om. 2; future 1 c. — <sup>11</sup> appositus add. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>12</sup> om. 2 c<sup>2</sup>; (m. p.) p. m. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>13</sup> (p. m. t. m.) om. 2. — <sup>14</sup> om. 2 a<sup>1</sup>. — <sup>15</sup> (Corpore ... commendato) Post mortem (itaque add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>) viri 2. — <sup>16</sup> sancta add. 2. — <sup>17</sup> om. 2 a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>, permansit 2 a<sup>1</sup>. — <sup>18</sup> (Ch. s.) om. 2. — <sup>19</sup> votoque 2. — <sup>20</sup> (s. v.) v. s. 2. — <sup>21</sup> (sine ... peccato) om. 2. — <sup>22</sup> administravit 2 c<sup>2</sup>. — <sup>23</sup> suisque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>24</sup> (in o. l. et in o. t.) in o. t. et l. 2. — <sup>25</sup> om. 2, atque 1 d<sup>1</sup>. — <sup>26</sup> (a. et) om. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>27</sup> (Iam ... reparatrix) om. 2.

beata Oda summis cepit pollere virtutibus, quoniam, sicut in omni vita sua fuit pauperum consolatrix <sup>28</sup>, ita tunc esse plene cepit famelicorum <sup>29</sup> diligentissima reparatrix, precipiens sibi <sup>30</sup> iuxta suam mansionem <sup>31</sup> fieri <sup>32</sup> hospitale <sup>33</sup>, in quo plurimos <sup>34</sup> pauperes <sup>5</sup> et <sup>35</sup> infirmos receptos <sup>36</sup> ab omni studuit angustia relevare <sup>37</sup>. Omnibus ibi etiam elemosinam requirentibus et caritatis beneficium large distribuit; et non solum ibi, sed in omnibus finibus et terminis proprii principatus omnes proventus suos taliter evacuavit et in usus egentium letanter consumpsit. Pauperes <sup>38</sup> autem <sup>39</sup> hospitalis sui bis in die, mane et vespere <sup>40</sup>, personaliter visitavit et cum hilaritate <sup>41</sup> omnia <sup>42</sup> eis <sup>43</sup> vite necessaria procuravit <sup>44</sup>. Sancta <sup>45</sup> ergo <sup>46</sup> matrona, quamvis plurimis infirmis et egentibus victualia <sup>47</sup> ministraverit, tamen quosdam debiliores specialiter ex illis elegit et solatium habens <sup>48</sup> in his omnia eis <sup>49</sup> officia humanitatis <sup>15</sup> impendit.

6. <sup>1</sup> Cum autem <sup>2</sup> his et <sup>3</sup> aliis virtutum <sup>4</sup> insignibus <sup>5</sup> in tota provincia <sup>6</sup> coruscaret, dilectus filius suus <sup>7</sup> venerabilis <sup>8</sup> Arnulphus, Deo et hominibus amabilis <sup>9</sup>, ad annos pubertatis pervenit <sup>10</sup>, et <sup>11</sup> mater magnatum consilio <sup>12</sup> principatum provincie <sup>13</sup> cum relicto <sup>20</sup> sibi a patre patrimonio <sup>14</sup> gubernandum <ei> tradidit et commisit <sup>15</sup>. Beatus ergo <sup>16</sup> Arnulphus <sup>17</sup> in iuventute dux <sup>18</sup> genuit <sup>19</sup> Ansigisilum <sup>20</sup> ducem <sup>21</sup>. Deinde <sup>22</sup>, relicta militia, factus est <sup>23</sup> Deo devotus;

<sup>28</sup> (p. c.) c. p. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>29</sup> tribulorum 1 d<sup>1</sup>, famulorum 1 d<sup>2</sup>. — <sup>30</sup> (p. s.) precepit autem 2. — <sup>31</sup> (s. m.) m. s. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> c<sup>2</sup>; sibi add. 1 c. — <sup>32</sup> (i. s. m. f.) f. i. s. m. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>33</sup> hospitali 1 d<sup>2</sup>. — <sup>34</sup> om. 2. — <sup>35</sup> om. 2 b. — <sup>36</sup> (receptos ... consumpsit) pleno caritatis affectu refovebat 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b, plena caritate (et add. 2 c<sup>2</sup>) affectuose visitavit 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> revelare 1 d<sup>2</sup>. — <sup>38</sup> (Pauperes ... visitavit) om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>39</sup> om. 2 a<sup>1</sup>, etiam 1 c. — <sup>40</sup> (et v.) om. 1 b. — <sup>41</sup> omni humilitate et (ac 2 c<sup>1</sup>) hil. 2 b c<sup>1</sup>; omni hil. ac humilitate 2 c<sup>2</sup>. — <sup>42</sup> om. 2. — <sup>43</sup> eius 1 c. — <sup>44</sup> ministravit 2. — <sup>45</sup> (Sancta ... impendit) om. 2. — <sup>46</sup> igitur 1 b c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>47</sup> actualia 1 c. — <sup>48</sup> habuit 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. — <sup>49</sup> (o. e.) omniaque illis 1 d<sup>1</sup>.

6. — <sup>1</sup> Ista sancta Oda fuit mater sancti Arnulphi Metensis episcopi et amita sancti Huberti episcopi add. 2 b in marg. — <sup>2</sup> igitur 2. — <sup>3</sup> (his et) sit 2 c<sup>2</sup>. — <sup>4</sup> virtutem 2 c<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> insignis 2. — <sup>6</sup> (in t. p.) om. 2. — <sup>7</sup> (f. s.) s. f. 1 b c d<sup>2</sup>, f. eius 2 c<sup>2</sup>. — <sup>8</sup> om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>9</sup> (D. et h. a.) om. 2; iam add. 1 b. — <sup>10</sup> om. 1 b, devenit 2 a<sup>1</sup>. — <sup>11</sup> ei 1 b corr. — <sup>12</sup> (m. c.) magnatis in c. 1 d<sup>2</sup>, cum c. principum atque (ac 2 c<sup>2</sup>) m. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>13</sup> (pri. pro.) pro. pri. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>14</sup> testimonio 2 a<sup>1</sup>. — <sup>15</sup> (et c.) om. 2. — <sup>16</sup> igitur 1 b c<sup>1</sup> d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2. — <sup>17</sup> Arnolphus 1 d<sup>2</sup> hic. — <sup>18</sup> om. 2. — <sup>19</sup> habuit 2 b. — <sup>20</sup> Angisilum 1 a c, Ansigisum 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2, Angisum 1 b. — <sup>21</sup> om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> (Deinde ... celestem) om. 2 c<sup>2</sup>, et post electus est Metensis episcopus 2 a<sup>1</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>23</sup> om. 1 c d<sup>2</sup>.

divina providentia electus <sup>24</sup> a Metensibus consecratur in presulem, et sic virtutum floribus <sup>25</sup> decoratus meruit obtinere principatum celestem. Ansigisilus <sup>26</sup> dux, desponsata sibi <sup>27</sup> Begga <sup>28</sup>, Pipini <sup>29</sup> principis <sup>30</sup> filia <sup>31</sup>, gloriose <sup>32</sup> virginis <sup>33</sup> Gertrudis <sup>34</sup> sorore dilectissima <sup>35</sup>, genuit <sup>36</sup> Pipinum <sup>37</sup> ducem <sup>38</sup> ex ea <sup>39</sup>. Pipinus <sup>40</sup> dux genuit <sup>41</sup> Carolum <sup>42</sup> ducem <sup>43</sup>. Carolus <sup>44</sup> dux <sup>45</sup> genuit <sup>41</sup> Pipinum <sup>46</sup> primo <sup>47</sup> ducem <sup>48</sup>, qui <sup>49</sup> per <sup>50</sup> electionem nobilium Gallie electus, extitit unctus <sup>51</sup> in <sup>52</sup> regem. Pipinus <sup>53</sup> rex genuit <sup>41</sup> Carolum <sup>42</sup> Magnum, qui unctus <sup>54</sup> in regem <sup>55</sup> Gallorum erat pre cunctis <sup>56</sup> regibus <sup>57</sup> exaltatus; qui <sup>58</sup> fide, vita et meritis <sup>59</sup> venerandus a Leone papa <sup>60</sup> in imperatorem est Romanorum imperii <sup>61</sup> consecratus <sup>62</sup>. Hic <sup>63</sup> regum omnium maximus et imperatorum <sup>64</sup> fortissimus in diebus suis, Deo adiuvante, in diversis terrarum partibus ecclesiam fidelium roboravit, hereticos et ethnicos <sup>65</sup> Christi vexillo armatus a consortio credentium viriliter expugnavit <sup>66</sup>. Sic <sup>67</sup> beata Oda <sup>68</sup> ex magnis regibus fidei <sup>69</sup> christiane cultoribus, Clodoveo videlicet <sup>70</sup> attavo, Childeberto patre, Dagoberto fratre <sup>71</sup>, claruit decorata; sed et <sup>72</sup> filio eius sanctissimo Arnulpho presule <sup>73</sup> et sanctissimis imperatoribus et regibus ex <sup>74</sup> eius genere procreatis 20 amplius extitit apud Deum et homines <sup>75</sup> glorificata <sup>76</sup>.

<sup>24</sup> (Deo dev. div. p. el.) div. p. Deo dev. et 1 d<sup>1</sup>. — <sup>25</sup> meritis 1 d<sup>1</sup>. — <sup>26</sup> om. 2 c<sup>2</sup>; Angisilus 1 a c, Ansigisus 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2, Angisus 1 b. — <sup>27</sup> sancta add. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>28</sup> Bogga 2 a<sup>1</sup>. — <sup>29</sup> Pippini 1 c, 2 a<sup>2</sup>. — <sup>30</sup> ducis 1 d<sup>1</sup>. — <sup>31</sup> ac add. 1 d<sup>1</sup>, atque add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> gloriosa 1 b. — <sup>33</sup> om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>34</sup> Ghertrudis 1 d<sup>1</sup>, 2 c<sup>1</sup>, Gheertrudis 2 a<sup>1</sup>; (v. G.) G. v. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>35</sup> dulcissima 2 c<sup>2</sup>. — <sup>36</sup> ex ea add. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>; habuit ex ea 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> Pippinum 1 c d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup>. — <sup>38</sup> secundum ducem huius nominis add. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>39</sup> (ex ea) om. 2. — <sup>40</sup> Pippinus 1 c d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup>; vero add. 2 a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>, ut add. 2 c<sup>2</sup>; (Pipinus ... ducem) om. 2 a<sup>1</sup>. — <sup>41</sup> habuit 2 b. — <sup>42</sup> Charolum 1 a, Karolum 1 c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>43</sup> om. 2. — <sup>44</sup> Charolus 1 a, Karolus 1 c d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup> a<sup>3</sup> b c<sup>1</sup>; vero add. 1 d<sup>1</sup>, autem add. 2 a<sup>2</sup>. — <sup>45</sup> om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>46</sup> Pippinum 1 c d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup>. — <sup>47</sup> prius 2 a<sup>2</sup>. — <sup>48</sup> tertium huius nominis add. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>49</sup> (qui ... unctus) post vero unctum 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>, postmodum vero unctus 2 c<sup>2</sup>. — <sup>50</sup> post 1 b. — <sup>51</sup> (el. ex. u.) constitutus et u. ex. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>52</sup> om. 2 b c<sup>1</sup>. — <sup>53</sup> Pippinus 1 c d<sup>2</sup>, 2 a<sup>2</sup>. — <sup>54</sup> (unctus ... venerandus) om. 2. — <sup>55</sup> (u. in r.) in r. u. 1 c. — <sup>56</sup> om. 1 b. — <sup>57</sup> principibus 1 d<sup>1</sup>. — <sup>58</sup> hic 1 d<sup>1</sup>. — <sup>59</sup> (v. et m.) ac m. et v. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>60</sup> pontifice 1 d<sup>1</sup>. — <sup>61</sup> om. 1 c, 2; (R. i.) i. R. 1 d<sup>1</sup>. — <sup>62</sup> consecratus 1 c; (in imp. est R. imp. c.) c. est in R. imperatorem 2 a<sup>1</sup>, in R. imperatorem est c. 2 a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>63</sup> quoque add. 1 d<sup>1</sup>; (Hic ... expugnavit) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>; (Hic ... glorificata) om. 2 b<sup>1</sup> c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>64</sup> imperatoris 1 d<sup>2</sup>. — <sup>65</sup> inimicos 1 b. — <sup>66</sup> expugnans 1 b. — <sup>67</sup> igitur add. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>68</sup> Odo 1 c. — <sup>69</sup> om. 1 b. — <sup>70</sup> scilicet 1 d<sup>1</sup>. — <sup>71</sup> (D. f.) f. D. 2 a<sup>1</sup>, f. Degoberto 2 a<sup>2</sup>. — <sup>72</sup> om. 1 c, 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>73</sup> om. 1 c, 2 a<sup>2</sup>, a<sup>3</sup>. — <sup>74</sup> om. 1 b. — <sup>75</sup> homine 1 c. — <sup>76</sup> Hic des. 1 d<sup>1</sup> d<sup>2</sup>. Fuit etiam (autem 2 b) beata Oda amita beati Huberti Leodiensis episcopi (ep. L. 2 a<sup>1</sup>) add. 2.

7. Igitur<sup>1</sup> dilecta Deo Oda, filio gubernamine collato provincie, assumptis sibi quibusdam possessionibus et bonis<sup>2</sup> ad suam dotem specialiter assignatis, pauperum et sue curam egit familie, et intenta divinis officiis, carnem castigans cilicio, corpus macerans  
 5 ieiunio, carnem spiritui coegit servire et totis desideriis regi altissimo studuit adherere. Eo in super tempore, quo crudelitas Ebroini<sup>3</sup> regnum Francie graviter opprimebat, erat adolescens nobilis Aquitanus genere, Hubertus nomine, sub Theoderico<sup>4</sup> rege comes palatii et litterarum studiis et armorum exercitatione<sup>5</sup> strenuus. Hic, quia prudentis erat ingenii, con-  
 10 siderans Ebroinum<sup>6</sup> ad omnem nequitiam promptissimum et precipue viris ecclesiasticis singularem inimicum, execratus omnes actus eius, Franciam deseruit et in Austriam ad Pipinum, cuius iustitia et virtus bellica in i-  
 micos<sup>7</sup> circa se fere omnes compresserat, se contulit. Adherebat ei quasi comes individua et amita sua sancta<sup>8</sup> Oda, que erat tunc temporis Boh-  
 15 gis<sup>9</sup> Aquitanorum<sup>10</sup> ducis recens defuncti vidua; quin<sup>11</sup> etiam ad imitationem<sup>12</sup> et exemplum beate Anne vidue, quam beatus Lucas evangelista vita et moribus predicat<sup>13</sup> comprobata, famula Christi Oda in viduitatis professione in templo cotidie ieiuniis et obsecrationibus serviens (1), corde contrito, spiritu contribulato, hostiam Deo  
 20 sacrificavit acceptam (2), et hoste triplici triumphato in omni profectu persistens iustitie<sup>14</sup> purificate mentis contemplatione lucem celestium contuens ad coronam properabat eternam. Sicque intenta celestibus, cum beata Maria Magdalena optimam partem eligens (3) contemplative vite delectabatur<sup>15</sup> dulcedine, Christo pascebatur<sup>16</sup>,  
 25 vivo pane. Posthabito mundi presentis labore, de celesti divinitus saciata pinguedine, aqua salutaris potatur sapientie. Item beate Marthe studio<sup>17</sup> circa frequens satagebat ministerium (4), ut in activa vita Domino placita Creatorem et Salvatorem<sup>18</sup> pasceret

7. — <sup>1</sup> (Igitur ... gratiarum, c. 10 extr.) om. 2. — <sup>2</sup> dotis 1 c. — <sup>3</sup> Ebionis 1 b ante corr. — <sup>4</sup> Theodorico 1 c. — <sup>5</sup> (et a. e.) om. 1 a c. — <sup>6</sup> servitiorum 1 b, Ebroinum 1 c. — <sup>7</sup> (inimicos ... compresserat) clarebant 1 a c. — <sup>8</sup> beata 1 b. — <sup>9</sup> Bobgis 1 b. — <sup>10</sup> Equitaniorum 1 c. — <sup>11</sup> ita 1 b, que ceteri. — <sup>12</sup> (ad i.) administrationem 1 b. — <sup>13</sup> om. 1 b. — <sup>14</sup> iusticia 1 b. — <sup>15</sup> delectatur 1 b. — <sup>16</sup> pascitur 1 b. — <sup>17</sup> studia 1 b. — <sup>18</sup> (et s.) om. 1 b/

(1) Luc. 2, 37.

(2) Cf. Ps. 50, 19, 21.

(3) Cf. Luc. 10, 42.

(4) Luc. 10, 40.



omnium in suorum compassione membrorum; cui operi ipsa Veritas perhibet testimonium: « Esurivi, et dedistis mihi manducare; sitiivi, et dedistis mihi bibere; hospes eram, et collegistis me (1). »

Item: « Quod uni ex minimis <sup>10</sup> meis fecistis <sup>20</sup>, mihi fecistis (2). »

5 Sic ergo utriusque vite perfecta operis exhibitione grata et dilecta placuit maiestati divine. Mater pauperum et pia consolatrix, sic in temporalibus permanebat et bonum vivendi exemplum cunctis fidelibus exhibebat.

8. Electa <sup>1</sup> igitur <sup>2</sup> Dei famula Oda dotalicii sui possessionibus  
 10 et quibusdam aliis agrorum terminis a filio suo sibi specialiter assignatis, fecit familiam suam in agricultura pro messe frugum augmentanda frequentius laborare, ut de bonis iuste et laboribus manuum acquisitis Deo servientibus et cunctis paupertatem patientibus beneficium caritatis a se petentibus posset abundantius vite  
 15 necessaria ministrare. Unde in suis agris contigit quoddam miraculum cunctis <sup>3</sup> Christi dilectoribus et Christo servientibus mirabiliter <sup>4</sup> venerandum. Cum ergo <sup>5</sup> iumenta usui humano servientia et fere silvestres diversique generis volucres in satis agrorum et frugibus messium suum soleant <sup>6</sup> pastum requirere, beata Christi  
 20 famula omnia bona sua tam <sup>7</sup> in agris quam <sup>8</sup> etiam in domibus et horreis, ne in aliquo minuerentur, divine servanda commisit custodie. Unde cum in ceterorum <sup>9</sup> hominum agrorum terminis <sup>10</sup> sata et fruges a transeuntibus calcabantur et a bestiis terre et feris <sup>11</sup> silvestribus diversisque celi <sup>12</sup> volucris vastabantur, divine pietatis custodia fructus et proventus beate Ode messium in cunctis  
 25 agrorum suorum terminis inconculcati ab hominibus undique permanebant et nullum a bestiis vel feris <sup>13</sup> silvestribus et pennatis volatilibus damnum vel detrimentum sive in aliquo minorationem <sup>14</sup> accipientes, ad domine usus necessarios veniebant. Populus autem  
 30 stupidus ad hoc factum, sanctam Dei famulam exinde amplius di-

<sup>10</sup> om. 1 b. — <sup>20</sup> et add. 1 b.

8. — <sup>1</sup> Dilecta 1 b. — <sup>2</sup> om. 1 b. — <sup>3</sup> tunc 1 a c. — <sup>4</sup> mirabilite 1 a. — <sup>5</sup> igitur 1 b c. — <sup>6</sup> solerent 1 b. — <sup>7</sup> que 1 b. — <sup>8</sup> tum 1 b. — <sup>9</sup> ceterum 1 b. — <sup>10</sup> (a. t.) om. 1 b. — <sup>11</sup> fere 1 c. — <sup>12</sup> om. 1 c. — <sup>13</sup> (b. v. f.) f. v. b. 1 b. — <sup>14</sup> minerationem 1 c.

(1) *Matth.* 25, 35.

(2) *Matth.* 25, 40.

ligebat et dignam Deo fide, vita, virtutibus, et venerandam miraculis honorandamque <sup>15</sup> hominibus predicabat. Sancta autem semper in humilitate posita, non elata in animo suo, custodi altissimo gratias referebat, quod sua semper misericordia ad salutem fidelium ei temporalia conservabat. Sacerdotes et sacros ecclesie ministros in Domino diligens et precipue quendam sacerdotem, Pompeium <sup>16</sup> nomine, virum vita et moribus comprobatum in tantum ut, licet percussio <sup>17</sup> abfuerit, tamen palmam martyrii in maceratione sui corporis et afflictione <sup>18</sup> non creditur amisisse. Aliosque <sup>19</sup> 10 boni testimonii homines <sup>20</sup> penes se habuit et ex Scripturarum interpretationibus ab eisdem expositis in omni profectu iustitie de die in diem, Deo <sup>21</sup> donante, profecit <sup>22</sup>.

9. Sanctorum itaque per diversas terrarum partes visitans limina exorabat electorum suffragia, ut suis eam interventionibus Domino 15 commendatam post finem vite presentis ad celorum transferrent fastigia. Omni vero dedita christiane <sup>1</sup> devotionis cultui, venerandas sanctorum reliquias ex diversis locis a Christi cultoribus implevit et in ecclesiis sibi <sup>2</sup> constructis et <sup>3</sup> in locis <sup>4</sup> ad servitium divinum sacratis honorifice collocavit <sup>5</sup>. Homines etiam ex transmarinis partibus venientes ad discendum humane reparationis sacramenta habere frequentissime nitebatur et illorum doctrinis et exhortationibus in sui Conditoris timore pariter et amore cotidie replebatur. His et aliis virtutum insignibus apud Deum et apud <sup>6</sup> homines decorata cum omni reverentia suo servivit Conditori sine 25 querela. Unde pre ceteris matronis in seculari gloria perornatis virtute divina ut sol de celo et ut luna lucet <sup>7</sup> plena, sicut stella resplenduit matutina. Robur enim erat validis <sup>8</sup> et consolatio paupertatem sustinentibus et oppressis diversis doloribus ceteris <sup>9</sup> extitit medicina. Virum enim mente ut Iudith sancta et Hester <sup>10</sup> pro 30 liberatione patrie <sup>11</sup> viriliter induit et hostes tam visibiles quam invisibiles <sup>12</sup> patria expulit, et pacem precibus et meritis in diebus suis ecclesiis Dei reliquit et patrios fines ab omni incursu persequentium custodivit.

<sup>15</sup> honorandum 1 b. — <sup>16</sup> Pompeium 1 b. — <sup>17</sup> gladius percussus (corr. -oris) 1 b. — <sup>18</sup> (et a.) om. 1 b. — <sup>19</sup> Alios quoque 1 c. — <sup>20</sup> (t. h.) h. t. 1 c. — <sup>21</sup> Domino 1 b. — <sup>22</sup> profecit 1 c.

9. — <sup>1</sup> om. 1 b. — <sup>2</sup> sibi 1 b post corr. — <sup>3</sup> add. al. m. 1 b. — <sup>4</sup> (in l.) om. 1 b. — <sup>5</sup> collocabat 1 b. corr. al. m. — <sup>6</sup> om. 1 b c. — <sup>7</sup> luce 1 b. — <sup>8</sup> valoris 1 c. — <sup>9</sup> celeris 1 b. — <sup>10</sup> (s. et H.) om. 1 b, spatio relicto vacuo. — <sup>11</sup> patria 1 b corr. — <sup>12</sup> (q. l.) a 1 b.

10. Veneranda igitur <sup>1</sup> Christi famula Oda Christum semper diligens et sanctos in veneratione memoriter retinens, ecclesiis per circumiacentes provincias positis predia et lata patrimonialia tribuit, et Christo servientes in locis et edificiis consecratis fideliter aggregavit. In pluribus enim legitur et <sup>2</sup> invenitur codicibus quod eadem matrona, vera Christi in tempore suo pedissequa <sup>3</sup>, precibus ac monitu <sup>4</sup> preciosi martyris Dei Lamberti, Traiectensis ecclesie pontificis, viriliter accincta, redditus suos, qui erant amplissimi, pauperibus consilio dicti antistitis erogavit. Factum est autem eius in diebus ut fame valida populus totius provincie opprimeretur et alimonia et victus a multis divitibus Christi membris pauperibus negarentur <sup>5</sup>. Unde diversa turba egentium ex diversis partibus ad sepius dictam famulam Dei concurrebat et necessitate coacta ad refec-tionem corporum <sup>6</sup> ab ipsa caritatis beneficium capiebat. Beata ergo Oda videns undique multum populum fame et inedia mace-ratum studuit omnibus Christi nomine et amore victum impen-dere cottidianum. Vendens ergo residua que habuit ornamenta, pauperibus et egenis ex eis prebuit alimenta. Sic universos ad se pro elemosina petenda venientes pauperes satiavit, ut <sup>7</sup> nec sibi nec sue familie ita <sup>8</sup> copiose ut prius fecerat victus necessaria ministraret. Murmurabant itaque voce garrula servientes quod domina ex suis sibi servitio debitis refecisset eduliis indigentes. Sancta autem Dei famula iactans cogitatum suum in Domino, qui non dat in eternum fluctuationem iusto (1), familiam servien-tium <sup>9</sup> consolabatur <sup>10</sup> corde sereno, ut segura cum omni devotione Deo <sup>11</sup> serviat <sup>12</sup>, non timeat, sed abundantiam <sup>13</sup> sciat <sup>14</sup> sibi ex <sup>15</sup> summa Dei providentia in tribulatione corporis et anime alimen-ti <sup>16</sup> futuram <sup>17</sup>. Sic itaque Christi <sup>18</sup> famula, de largitate Creatoris confisa, Dominum rogat mente devota ut qui dat iumentis escam ipsorum et pullis corvorum invocantibus eum (2), ipse sue con-ferre dignetur familie necessarium alimentum <sup>19</sup>, quo suo Conditori actiones referat gratiarum.

Cf. VII.  
Lamberti,  
auct. Nico-  
lao, c. 12.

10. — <sup>1</sup> om. 1 b. — <sup>2</sup> (l. et) om. 1 b, spatio relicto vacuo. — <sup>3</sup> pedissequa 1 b. — <sup>4</sup> (ac m.) ad (corr.) monitū 1 c. — <sup>5</sup> negaretur 1 b. — <sup>6</sup> corporis 1 b. — <sup>7</sup> om. 1 b. — <sup>8</sup> (ita ... ministraret) ad reficiendum panem aliquem reservavit 1 b. — <sup>9</sup> servientem 1 b. — <sup>10</sup> consolatur 1 b. — <sup>11</sup> Domino 1 b. — <sup>12</sup> serviens 1 b. — <sup>13</sup> habundanciam 1 c. — <sup>14</sup> sicut 1 b, speret 1 b corr. — <sup>15</sup> a 1 b corr. — <sup>16</sup> alimento 1 b. — <sup>17</sup> om. 1 b. — <sup>18</sup> Dei 1 b. — <sup>19</sup> om. 1 b.

(1) Ps. 54, 23.

(2) Ps. 146, 9.

11. Quid <sup>1</sup> plura? Hac a sancta Deo <sup>2</sup> prece fusa, advenit Dominus in forma pauperis iuvenis <sup>3</sup> hilari vultu <sup>4</sup> et iocundo <sup>5</sup>, postulans hospitium sibi pro nomine <sup>6</sup> Christi <sup>7</sup> et <sup>8</sup> amore conferri cum omni necessario corporis alimento. Beata Dei famula, audito nomine Christi <sup>9</sup> dulcisono, letanter iuvenem <sup>10</sup> inspiciens <sup>11</sup>, dignissime <sup>12</sup> ipsum recepit <sup>13</sup> hospitio <sup>14</sup>. Iuvenis <sup>15</sup> autem assidens <sup>16</sup> venerabili matrone rogabat <sup>17</sup> eam <sup>18</sup> surgere et sibi victualia <sup>19</sup> ministrare. Surgens autem vadit ad sportam, quam servientes predixerant <sup>20</sup> a victualibus evacuata, invenitque <sup>21</sup> eam panibus et ceteris alimentis <sup>22</sup> usque ad summum repletam <sup>23</sup>. Unde <sup>24</sup> gratias agens Deo ministrat iuveni ex edulio sibi divinitus apportato <sup>25</sup>. Iuvenis autem <sup>26</sup> sumens victum a devota matrona gratias retulit et his <sup>27</sup> verbis dulcissime eam <sup>28</sup> alloquitur et infit <sup>29</sup>: « Quia hodie <sup>30</sup> in me ipso, ceteris vero diebus <sup>31</sup> me <sup>32</sup> in meis membris <sup>33</sup> sepius <sup>34</sup> refecisti, scito tibi eterne vite <sup>35</sup> gaudia preparari et presentis vite subsidia <sup>36</sup> a <sup>37</sup> te petentibus abundantiam <sup>38</sup> tecum positus tui Redemptoris gratia ministrari. » His <sup>39</sup> dictis, iuvenis ab oculis eius <sup>40</sup> evanuit et <sup>41</sup> sancta Dei famula consolatorem omnium Dominum benedixit, et familiam suam ad epulas mirifice collocatas <sup>42</sup> letius invitavit. Facto vero prandio, venientes servi et famule <sup>43</sup> ad cellaria, solaria et horrea, viderunt messibus, farinis, panibus ceterisque victualibus ita esse repleta, quasi non possent <sup>44</sup> plura ibidem reponi <sup>45</sup> ad commodum <sup>46</sup> reservanda.

12. Gloriosa igitur matrona Deum omnium auctorem cum sua

11. — <sup>1</sup> (Quid ... fusa) Cum igitur die quadam omnem (q. d. omnes 2 c<sup>2</sup>) victum suum (om. 2 c<sup>2</sup>) pauperibus erogasset 2. — <sup>2</sup> Domino 1 b. — <sup>3</sup> om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>4</sup> om. 2 b. — <sup>5</sup> (v. et i.) ac i. v. 2 c<sup>1</sup>, ad i. v. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>6</sup> Iesu add. 1 c. — <sup>7</sup> (n. Ch.) Ch. n. 2. — <sup>8</sup> (et ... Christi) om. 1 b; (et ... famula) prestari (parari 2 c<sup>2</sup>). Que 2. — <sup>9</sup> (a. n. Ch.) Ch. a. n. 2. — <sup>10</sup> hominem 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>11</sup> conspiciens 1 b. — <sup>12</sup> benignissime 2. — <sup>13</sup> (i. r.) eum recipit 1 c. — <sup>14</sup> in hospitium 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>15</sup> Ille 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>17</sup> rogat 1 b, 2. — <sup>18</sup> eum 2 b. — <sup>19</sup> (s. v.) v. s. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>20</sup> dixerant 2 c<sup>2</sup>. — <sup>21</sup> invenit 2 b. — <sup>22</sup> victualibus 2 c<sup>2</sup>. — <sup>23</sup> (u. ad s. r.) plenam u. ad s. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>24</sup> (Unde ... apportato) om. 2. — <sup>25</sup> apportatas 1 b corr. — <sup>26</sup> (I. a.) Pauper a. ille 2 c<sup>1</sup>, Ille 2 c<sup>2</sup>. — <sup>27</sup> hisce 2 c<sup>2</sup>. — <sup>28</sup> illam 2 c<sup>2</sup>. — <sup>29</sup> (et i.) om. 2. — <sup>30</sup> hodierna (-no 2 c<sup>2</sup>) die me 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> (v. d.) d. v. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> om. 2. — <sup>33</sup> om. 2 a<sup>1</sup>; me add. 2 c<sup>1</sup>, me 2 c<sup>2</sup>. — <sup>34</sup> (e. v.) v. e. 2. — <sup>35</sup> (p. v. s.) praesidia v. p. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>36</sup> om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> quoque add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>38</sup> (His ... conservanda, c. 12 extr.) om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>39</sup> (o. e.) e. o. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>40</sup> (et ... invitavit) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>41</sup> familie 1 a c. — <sup>42</sup> possunt 2 a<sup>1</sup>. — <sup>43</sup> re| 2 a<sup>1</sup>; *inipit linea insequens*: Post ... (= c. 13). — <sup>44</sup> (ad ... conservanda, c. 12 extr.) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>45</sup> comodum 1 a.

magnificavit familia, qui talia sua ineffabili pietate mortalibus ostendere<sup>1</sup> dignatur<sup>2</sup> mirabilia. Gaudens autem devota familia<sup>3</sup>, monitu et instantia domine sue<sup>4</sup> libentius postmodum studuit egenis alimoniam et victum impendere, ut inde<sup>5</sup> mereretur cum sua  
 5 domina Creatoris omnium gratiam obtinere. Inde cunctis ex bonis Domini<sup>6</sup> collatis divinitus indigentibus sancta victualia conferebat et semper laus Domini in ore eius cum spe et<sup>7</sup> caritate ineffabili permanebat. Sic itaque hec vidua in gazophilacium cum vidua totum quod habuit misit pretium (1) et, nihil sibi retinens, omnem  
 10 thesaurum temporalium contulit thesauro celestium. Sic Oda Domino dignas dans odas a Domino grata et accepta celestium datur odis<sup>8</sup>, digna vite [et] premio<sup>9</sup> et gaudiis sempiternis. Devota Christi famula Oda caritate integra, elemosinis larga, ieiuniis et orationibus dedita, curis pauperum ac peregrinorum provida, infirmis ac senibus pia,  
 15 iuvenibus disciplina circa vasa ecclesiastica<sup>10</sup> strenua, summo studio viri s boni testimonii omnium suorum commisit regimina, ut<sup>11</sup> exemplo boni operis posterius accepto ab ipsis in sua<sup>12</sup> ecclesia ad Dei laudem et ad fidelium salutem ordinarent omnia perpetuo conservanda.

13. Post aliquot<sup>1</sup> autem annos ex<sup>2</sup> nimia abstinencia et vigiliarum custodia cum eius corpusculum<sup>3</sup> nimia egritudine fatigatum<sup>4</sup> existeret, per revelationem divinam cognovit quod eius de hac luce transitus appropinquaret. Consilio igitur servorum Dei vel ancillarum<sup>5</sup> omnem honorem<sup>6</sup> vel<sup>7</sup> temporalium facultatem<sup>8</sup> curamque<sup>9</sup> erga pauperes Christi corporaliter habitam ob<sup>10</sup> sola<sup>11</sup> spiritualia propter amorem  
 25 Christi<sup>12</sup> funditus dereliquit<sup>13</sup> et divina dilectione ferventes famulos et famulas sacris<sup>14</sup> institutionibus obediens ad ministrandum egentibus vice<sup>15</sup> sua Deo famulari constituit<sup>16</sup>. Postquam<sup>17</sup> ergo<sup>18</sup>

*Vita Gertrudis*, c. 2.

*Ibid.*, c. 6-7.

12. —<sup>1</sup> om. 1 b. —<sup>2</sup> non dedignatur 1 b. —<sup>3</sup> om. 1 b. —<sup>4</sup> om. 1 b. —<sup>5</sup> idem 1 b. —<sup>6</sup> om. 1 b. —<sup>7</sup> om. 1 b. —<sup>8</sup> edis 1 a. —<sup>9</sup> praemiis 1 b. —<sup>10</sup> (v. e.) e. v. 1 c. —<sup>11</sup> et 1 b. —<sup>12</sup> sancta 1 b.

13. —<sup>1</sup> aliquos 1 b. —<sup>2</sup> (ex ... custodia) om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. —<sup>3</sup> (c. e. c.) dum corp. e. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. —<sup>4</sup> (fatigatum ... appropinquaret) fatigaretur revelatione (fatigare his retributione 2 c<sup>3</sup>) divina cognovit excessum suum imminere 2. —<sup>5</sup> (v. a.) om. 2. —<sup>6</sup> (o. h.) om. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. —<sup>7</sup> et 2. —<sup>8</sup> facultates 2 c<sup>1</sup>; (t. f.) temporales facultates 2 c<sup>1</sup>. —<sup>9</sup> (curamque ... habitam) om. 2. —<sup>10</sup> in 2. —<sup>11</sup> solo 1 b. —<sup>12</sup> (a. Ch.) Ch. a. 1 b c, 2. —<sup>13</sup> permutavit 2. —<sup>14</sup> sacrisque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. —<sup>15</sup> vita 1 b. —<sup>16</sup> instituit 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. —<sup>17</sup> Post 1 b. —<sup>18</sup> vero 2 a<sup>1</sup>.

vinculum et curam oneris terrenorum <sup>19</sup> de sua conscientia <sup>20</sup> relaxavit, quasi libera Deo quo postea vite vixit <sup>21</sup> spatio indesinenter vacavit <sup>22</sup> ecclesiarumque <sup>23</sup> sacras edes perambulando exhortat i o n i b u s <sup>24</sup> et verbis mellifluis suis <sup>25</sup> predicando <sup>26</sup>, meditari in lege Domini et loqui spiritualia <sup>27</sup> non cessavit <sup>28</sup>. Spe <sup>29</sup> gaudens, in tribulatione patiens, mente invicta, vultu serena <sup>30</sup>, in Domino exultabat transitusque sui diem extremum sibi divinitus revelatum cum patientia expectabat. De carcere ad regnum, de merore ad letitiam, de tenebris ad lucem, de <sup>31</sup> morte festinabat ad vitam <sup>32</sup>; et cum in mundo esset <sup>33</sup> corpore, animo <sup>34</sup> 10 cotidie ad eterna s studuit virtutes transire <sup>35</sup>. Continuis <sup>36</sup> orationibus proficiebat, afflictioni <sup>37</sup> et abstinentie singulariter serviebat. Insuper et aspero <sup>38</sup> cultu veste cilicina suum induit corpusculum, et nullum in hac vita habuit suavitatis <sup>39</sup> refrigerium <sup>40</sup>, sed eternis semper erat intenta, ubi <sup>41</sup> fulgent sancti sicut sol in regno patris eorum.

15 14. Cumque ad diem venisset extremum, vocari fecit ad se <sup>1</sup> sacerdotes et alios fideles <sup>2</sup>, confessioneque facta fide pura et <sup>3</sup> devotione <sup>4</sup> devotissime corpus dominicum <sup>5</sup> humane salutis <sup>6</sup> recepit sacramentum <sup>7</sup> sanctoque inuncta oleo a <sup>8</sup> cunctis circumsedentibus orationum <sup>9</sup> petivit suffragium <sup>10</sup>, ut de hac <sup>11</sup> instabili <sup>12</sup> 20 vita perveniret ad regnum celorum. Inde <sup>13</sup> omnem substantiam et supellectilem <sup>14</sup> et omnia que habuit Christi pauperibus iussit distribui, excepta vili tunica in qua voluit sepeliri. Post hec <sup>15</sup>, dicta oratione dominica et symbolo Apostolorum finito <sup>16</sup>, iacuit exultans <sup>17</sup>, oculis intenta in celum, vidit Iesum Christum 25 in medio sanctorum angelorum eam dulcissime vocantem ad refrigerium sempiternum <sup>18</sup>. Sicque cum gratiarum actione omnes sibi assidentes <sup>19</sup> devotissima voce et mente <sup>20</sup> Domino commenda-

<sup>19</sup> (o. t.) t. o. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>20</sup> mente 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>21</sup> (v. v.) vixit vite 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>, vixerit vite 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> oravit 1 b, 2. — <sup>23</sup> (-que) quoque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>24</sup> etiam add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>25</sup> om. 2. — <sup>26</sup> alios informando 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>27</sup> (et l. s.) om. 2. — <sup>28</sup> cessans 1 b. — <sup>29</sup> Ope 2 a<sup>2</sup>. — <sup>30</sup> sereno 1 b ante corr., 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> deque 2 c<sup>1</sup>. — <sup>32</sup> (f. ad v.) ad v. f. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>33</sup> vel 2 c<sup>2</sup>. — <sup>34</sup> tamen 1 a c. — <sup>35</sup> (v. t.) t. v. 2. — <sup>36</sup> Continuisque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>37</sup> (afflictioni ... eorum) om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>38</sup> aspera 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>39</sup> sanctitatis 2 a<sup>1</sup>. — <sup>40</sup> ita 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> cum Vita Geretrudis; refugium 1 a b c. — <sup>41</sup> (ubi ... eorum) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>.

14. — <sup>1</sup> (f. ad se) ad se f. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>2</sup> fedeles 1 a. — <sup>3</sup> om. 1 b. — <sup>4</sup> (et d.) om. 2. — <sup>5</sup> divinum 1 b. — <sup>6</sup> (h. s.) om. 2. — <sup>7</sup> om. 2. — <sup>8</sup> et 1 c. — <sup>9</sup> eorum 2 c<sup>2</sup>. — <sup>10</sup> suffragia 2 c<sup>2</sup>. — <sup>11</sup> om. 1 c. — <sup>12</sup> om. 2. — <sup>13</sup> (Inde ... sepeliri) suppl. in marg. inf. in 1 a. — <sup>14</sup> superlectilem 1 c. — <sup>15</sup> hac 1 b. — <sup>16</sup> om. 2. — <sup>17</sup> et add. 2. — <sup>18</sup> aeternum 2 c<sup>2</sup>. — <sup>19</sup> assistentes 1 b. — <sup>20</sup> (et m.). om. 2 c<sup>2</sup>.



vit<sup>21</sup> et<sup>22</sup>, astantibus<sup>23</sup> in oratione persistentibus<sup>24</sup>, in manus Dei sui<sup>25</sup> suum commendans spiritum<sup>26</sup>, quasi<sup>27</sup> obdormiendo suaviter<sup>28</sup> decimo kalendas novembris expiravit. Multi vero circum manentes<sup>29</sup> eius obitum audientes ad eius<sup>30</sup> exequias veniebant<sup>31</sup>  
 5 et debiles ac pauperes, quos vivens pascere solebat, ut matrem dulcissimam flentes se amisisse dolebant. Corpus vero eius<sup>32</sup> fidelium manibus honeste compositum<sup>33</sup> non quasi mortuum sed<sup>34</sup> quasi dormiens apparebat et<sup>35</sup> quasi<sup>36</sup> cinamomum et balsamum aromatizans suavitatis odorem<sup>37</sup> (1) optime redolebat<sup>38</sup>. Sacerdotes  
 10 autem et ceteri Christi<sup>39</sup> ministri<sup>40</sup> corpusculum<sup>41</sup> beate matrone feretro<sup>42</sup> compositum<sup>43</sup> ad ecclesiam quam propriis facultatibus ad laudem sui Conditoris et honorem excellentissimi<sup>44</sup> martyris Georgii, quem<sup>45</sup> pluribus in<sup>46</sup> locis privilegio amoris in similibus<sup>47</sup> venerata est<sup>48</sup>, construxerat et in qua sepelienda<sup>49</sup> erat, cum  
 15 psalmis et orationibus detulerunt et, officio exequiarum completo<sup>50</sup>, populo<sup>51</sup> provinciali<sup>52</sup> convocato<sup>53</sup>, sepulchro<sup>54</sup> lapidibus<sup>55</sup> pretiosis<sup>56</sup> constructo<sup>57</sup> tante Dei<sup>58</sup> famule<sup>59</sup> dignissimo<sup>60</sup> cum<sup>61</sup> omni reverentia et aromatibus condiderunt.

15. Nunc<sup>1</sup> autem, spirituales fratres et uterini<sup>2</sup>, qui non solum  
 20 matris nomine et domine exemplis sumus instructi, verum larga manu eius in dicta ecclesia bonis temporalibus locupletes, non modicas et utinam acceptabiles eterno Patri ad laudem eiusdem domine referre debemus gratiarum actiones. Iugi etiam prece eam postu-

<sup>21</sup> (D. c.) commendans D. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> om. 2. — <sup>23</sup> stantibus 1 b. — <sup>24</sup> (a. in o. p.) om. 2. — <sup>25</sup> om. 1 b. — <sup>26</sup> (in m. D. s. c. sp.) suum in m. Domini tradens (tradidit 2 c<sup>2</sup>) sp. 2. — <sup>27</sup> quam 2 b. — <sup>28</sup> (o. s.) s. o. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>; (q. o. s.) suaviterque o. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>29</sup> circumiacentes 2 c<sup>2</sup>. — <sup>30</sup> ipsius 2 c<sup>1</sup>. — <sup>31</sup> (e. v.) venerunt e. 2. — <sup>32</sup> om. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>33</sup> (f. m. h. c.) h. c. f. m. 2 a<sup>1</sup>. — <sup>34</sup> (q. m. s.) om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>35</sup> sed 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>36</sup> cum 1 b, ut 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b c<sup>1</sup>. — <sup>37</sup> (s. o.) om. 2. — <sup>38</sup> reddebat 1 b. — <sup>39</sup> om. 1 a c. — <sup>40</sup> (Ch. m.) m. Ch. 2. — <sup>41</sup> corpus 2 c<sup>2</sup>. — <sup>42</sup> feretro 2 a<sup>2</sup>. — <sup>43</sup> impositum 2. — <sup>44</sup> beati 2 c<sup>2</sup>. — <sup>45</sup> quam 1 b corr. al. m. — <sup>46</sup> (p. in) in p. 2 b. — <sup>47</sup> (in s.) om. 1 a c. — <sup>48</sup> (in s. v. e.) v. e. in s. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>49</sup> splendida 2 a<sup>1</sup>. — <sup>50</sup> expleto 2. — <sup>51</sup> populoque 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>52</sup> comprovinciali 1 b, 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup>. — <sup>53</sup> convocata 2 c<sup>2</sup>; in add. 2. — <sup>54</sup> exquisitis add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>55</sup> lapidus 1 c. — <sup>56</sup> om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>57</sup> constricto 1 b. — <sup>58</sup> fidei 2 a<sup>1</sup>. — <sup>59</sup> corpusculum add. 2 a<sup>1</sup>. — <sup>60</sup> dignissime 2 a<sup>1</sup>; om. 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>; reliquias add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>61</sup> (cum ... condiderunt) om. 2 a<sup>1</sup>.

15. — <sup>1</sup> Totum caput om. 2. — <sup>2</sup> veterini 1 c.

lare debemus ut quos visibilibus<sup>3</sup> replevit muneribus, invisibilibus virtute Dei Patris et gratia Domini nostri Iesu Christi ditet honoribus, quatenus, exacto huius vite brevi curriculo, bravium regni celestis nobis impetret<sup>4</sup> et obtineat. Sed hec hactenus; nunc ad<sup>5</sup> historiam redeamus<sup>5</sup>.

16. Post obitum vero eius<sup>1</sup>, Dominus omnium<sup>2</sup>, quem<sup>3</sup> sincere dilexit<sup>4</sup> et cuius<sup>5</sup> pauperum<sup>6</sup> turbam<sup>7</sup> pascere non cessavit<sup>8</sup>, famulam<sup>9</sup> suam in hoc mundo ad suam laudem et ad<sup>10</sup> suorum consolationem fidelium glorificavit, cum infirmis diversa egritudi-  
10 dine aggravatis<sup>11</sup> ad<sup>12</sup> eius tumbam pro salute confluentibus sanitatis remedia reparavit<sup>13</sup>. Inde Christus digne laudatur a cunctis, qui sanctos suos gloriose coronat in celis et virtutum prodigiis<sup>14</sup> et miraculorum signis<sup>15</sup> mirificat<sup>16</sup> frequenter<sup>17</sup> in terris. Tanta enim signa et virtutes<sup>18</sup> Dominus<sup>19</sup> operari per eius dignatus est  
15 merita<sup>20</sup> ut cecis visus surdisque<sup>21</sup> reddatur<sup>22</sup> auditus<sup>23</sup>, claudis reparetur<sup>24</sup> incessus<sup>25</sup> et mutis<sup>26</sup> lingue usus, debilis etiam<sup>27</sup> quisque<sup>28</sup> sospitatis<sup>29</sup> sue compos factus, divina consolatione gavisus sit et corpore et animo roboratus. Unde<sup>30</sup> non immerito perpetua et immortalis corona esse<sup>31</sup> creditur coronata<sup>32</sup>, que in vi-  
20 duitatis professione posita elemosinarum semine<sup>33</sup>, vigilis et orationibus in templo frequenter<sup>34</sup> Deo<sup>35</sup> serviens<sup>36</sup> in omni bono claruit opere comprobata.

17. Cum igitur in circumpositis<sup>1</sup> terrarum provinciis crebris virtutum<sup>2</sup> miraculis fama nominis eius fieret celebris, placuit Altis-  
25 simo ut pro celebranda nomini<sup>3</sup> eius<sup>4</sup> ecclesiastica<sup>5</sup> celebritate<sup>6</sup>,

<sup>3</sup> visibus 1 c. — <sup>4</sup> impeteret 1 c. — <sup>5</sup> veniamus 1 b *corr. al. m.* De translatione eiusdem *add.* 1 b *al. m.*

16. — <sup>1</sup> beatae Odae viduae 1 b. — <sup>2</sup> *om.* 2 b. — <sup>3</sup> super omnia *add.* 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>4</sup> dilexerat 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> amore *add.* 2. — <sup>6</sup> pauperes 1 b *corr. al. m.* — <sup>7</sup> *om.* 1 b. — <sup>8</sup> cessaverat 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>9</sup> familiam 1 c, 2 c<sup>2</sup>. — <sup>10</sup> *om.* 1 c, 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>11</sup> aggravatus 1 c; et *add.* 2 c<sup>1</sup>. — <sup>12</sup> (ad ... sanitatis) *om.* 2 a<sup>1</sup>. — <sup>13</sup> contulit 1 a c. — <sup>14</sup> signis 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>15</sup> prodigiis 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>16</sup> mirificavit 2 c<sup>2</sup>. — <sup>17</sup> *om.* 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>18</sup> miracula 2 c<sup>2</sup>. — <sup>19</sup> *om.* 2 c<sup>2</sup>. — <sup>20</sup> (p. e. d. est m.) d. est p. e. m. 2. — <sup>21</sup> surdis 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>22</sup> redditur 1 c, redderet 2 a<sup>1</sup>, redderetur 2 a<sup>2</sup> b, repararetur 2 c<sup>1</sup>. — <sup>23</sup> (r. a.) a. r. 1 b. — <sup>24</sup> repararetur 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b, reddetur 2 c<sup>2</sup>, redderetur 2 c<sup>1</sup>, 2 c<sup>2</sup> *corr.* — <sup>25</sup> gressus 1 b, 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>26</sup> multis 2 c<sup>2</sup>. — <sup>27</sup> et 2 b; (d. e.) et d. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>28</sup> quisquis 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b. — <sup>29</sup> hospitatis 1 c. — <sup>30</sup> *om.* 2 c<sup>2</sup>. — <sup>31</sup> *om.* 2 c<sup>2</sup>. — <sup>32</sup> percoronata 2 c<sup>2</sup>. — <sup>33</sup> semini 1 b. — <sup>34</sup> (in t. f.) f. in t. 2 c<sup>2</sup>. — <sup>35</sup> *om.* 1 b; Domino 2. — <sup>36</sup> (D. s.) s. D. 2 c<sup>2</sup>.

17. — <sup>1</sup> circumadiacentibus 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>2</sup> virtutibus et 2 c<sup>2</sup>. — <sup>3</sup> nominis 2 (nomini 2 c<sup>2</sup> *corr.*). — <sup>4</sup> *om.* 2 c<sup>2</sup>. — <sup>5</sup> ecclesia 1 b. — <sup>6</sup> festivitate 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>.



in sanctorum ecclesiis per circumiacentes <sup>47</sup> provincias pro sancte <sup>48</sup>  
 Ode memoria memoriter decantare <sup>49</sup>. Reliquie vero reliquie <sup>50</sup>  
 cum magna devotione recondite sunt <sup>51</sup> in aliis <sup>52</sup> ecclesiis hones-  
 tissime et laudatur Deus deorum <sup>53</sup> in famule <sup>54</sup> sue Ode <sup>55</sup> odis  
 5 gloria et honore, qui <sup>56</sup> eam magnificavit virtutibus et coronavit  
 in <sup>57</sup> perpetua claritate <sup>58</sup>. Benedictus <sup>59</sup> ergo sit Deus, qui sibi  
 servientes honorat et cum sanctis in celo <sup>60</sup> exaltat.

18. Proinde nos odas Domino in beata Oda decantemus et seculi  
 vanitates et <sup>1</sup> mundi gloriam contemnamus, et cum beata Oda in  
 10 humilitate Deo servientes omnia que <sup>2</sup> possumus pauperibus vite  
 necessaria ministremus, ut, post hanc vitam vite celestis odis dati,  
 cum sanctis omnibus gaudere possimus. Quod ipse prestare dignetur  
 Iesus Christus Dominus noster, qui cum Deo Patre et Spiritu <sup>3</sup>  
 sancto vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen.  
 15 Finis <sup>4</sup>.

<sup>47</sup> circumpositas 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>48</sup> sanctissime 2 c<sup>1</sup>. — <sup>49</sup> decantari 2 b c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>; (de-  
 cantare ... deorum) om. 1 b. — <sup>50</sup> (Rel. v. rel.) Reliquie itaque 2; electe Dei  
 add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>51</sup> simili libramine add. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>52</sup> cunctis 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>53</sup> om.  
 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>54</sup> familie 2 a<sup>2</sup>. — <sup>55</sup> (f. s. O.) famula Oda 1 b, 2 c<sup>2</sup>. — <sup>56</sup> quique 2 c<sup>1</sup>.  
 — <sup>57</sup> om. 1 c. — <sup>58</sup> (et co. in p. cl.) etiam in p. cl. co. 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>. — <sup>59</sup> (Benedictus ...  
 Finis) om. 2 a<sup>1</sup> a<sup>2</sup> b. *Pro his haec in 2 c<sup>1</sup> c<sup>2</sup>: infinitis premiorum ac (primorum  
 et 2 c<sup>2</sup>) dignitatum muneribus. Que (Oda 2c<sup>2</sup>) licet pridem sepulta fuerit (sit  
 2 c<sup>2</sup>) in terra, nunc se vivere adstruit in celo evidentibus signis et miraculis.  
 Quinymmo (Omnino 2 c<sup>2</sup>) tam in vita sua sanctissima quam in prole devo-  
 tissima viventem posteris sui quodammodo dereliquit (reliquit sui 2 c<sup>2</sup>) ima-  
 ginem; propter quod nomen eius vivet (vivit 2 c<sup>2</sup>) in secula seculorum (Amen  
 add. 2 c<sup>2</sup>). Tres siquidem filios genuisse fertur filiamque unam, qui omnes  
 sanctitatis meritum et nomen consecuti sunt apud Deum et homines, beatos  
 videlicet (scilicet 2 c<sup>2</sup>) Ferreolum, Modericum, Arnulphum atque Tharsiciam  
 (C... 2 a<sup>2</sup>, Charciciam 2 c<sup>2</sup> in marg.), quos pia mater sicut dudum foverat lacte  
 carnis, ita virtuosus quoque instruxit exemplis; quibus tandem (tam Dei 2 c<sup>2</sup>)  
 feliciter iuncta est in celis. (Explicit vita sancte Ode vidue add. 2 c<sup>1</sup>). — <sup>60</sup> (cum  
 s. in c.) in c. cum s. 1 b c.*

18. — <sup>1</sup> in 1 c. — <sup>2</sup> qua 1 b. — <sup>3</sup> om. 1 b. — <sup>4</sup> om. 1 b; (A. F.) Amen, amen  
 1 c.

## LES PREMIÈRES VERSIONS OCCIDENTALES DE LA LÉGENDE DE SAÏDNAIA

En 1882, Gaston Raynaud publiait, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Tours, le *Miracle de Sainte Marie de Sardenai* <sup>1</sup>, petit poème en vers octosyllabiques, dont il croyait avoir trouvé la source dans un récit latin <sup>2</sup> fourni par les manuscrits n° 1423 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale de Paris et n° 275 de la bibliothèque de Charleville.

Depuis lors, lui-même, dans un article complémentaire <sup>3</sup>, et d'autres érudits ont repris le problème, plus complexe qu'il ne semblait à première vue, des origines de la légende de Saïdnaia, dans les différentes formes, latines et françaises, où cette histoire fit son apparition en Occident, vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle.

Décisive en la matière fut la publication, par le P. L. Cheikhov <sup>4</sup>, d'une homélie arabe sur l'icone miraculeuse, tirée d'un manuscrit trouvé à Homs et conforme, dans l'ensemble, à un exemplaire plus ancien de près de trois siècles, exécuté à Damas en 1561 et appartenant au P. C. Bacha. Deux autres textes parallèles, conservés dans les manuscrits arabes 262 <sup>5</sup> et 155 de la Bibliothèque nationale

<sup>1</sup> *Le miracle de Sardenai*, dans *Romania*, t. XI, p. 519-537; manuscrit du xiii<sup>e</sup> siècle, n° 237 du fonds de Marmoutier (catalogue d'A. Dorange, n° 927).

<sup>2</sup> *BHL.* 5408.

<sup>3</sup> *Romania*, t. XIV (1885), p. 82-93. Dans ce complément, le texte du poème est amélioré grâce aux variantes de deux autres manuscrits, Brit. Museum, Royal 4.C.XI (xiii<sup>e</sup> siècle; cf. WARNER et GILSON, *Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections*, t. I, p. 89) et Oxford, Corpus Christi, 232 (début du xiv<sup>e</sup> siècle), et de nouvelles recensions latines de la légende sont signalées, que nous énumérerons plus bas, en même temps que nous dirons ce que représente *BHL.* 5409 (p. 251, note 2). Les deux articles de Raynaud ont été reproduits dans ses *Mélanges de philologie romane* (Paris, 1913), p. 75-107.

<sup>4</sup> *Histoire de l'icone miraculeuse de Saïdnaia*, dans *al-Machriq*, t. VIII (1905), p. 461-467 (en arabe) = *BHO.* 665.

<sup>5</sup> Document déjà signalé dans *Anal. Boll.*, t. XXV (1906), p. 157.

de Paris, furent édités à leur tour par l'historien de Saïdnaia, M. Habib Zayat<sup>1</sup>.

Deux études consacrées ici même<sup>2</sup> à l'examen des diverses recensions en présence n'ont pas manqué d'attirer l'attention sur ces documents orientaux et d'en déduire les conséquences qu'ils faisaient entrevoir. Rappelons brièvement celles-ci, dans les termes mêmes de l'auteur<sup>3</sup> : « Le récit apparaît dès l'abord sous sa forme complète. Il faut se rendre à l'évidence et admettre qu'il a été composé d'original en arabe<sup>4</sup>... Il reste donc à conclure que la première version latine du Miracle de Saïdanaya, c'est-à-dire, jusqu'à nouvel ordre, celle de Maître Thietmar, a été faite sur place, d'après l'arabe, par un clerc de Terre-Sainte. Les Templiers, quand ils n'étaient pas sur pied de guerre avec les infidèles, se rendaient fréquemment à Saïdanaya... Est-il vraiment si difficile à concevoir qu'ils aient trouvé dans leurs rangs ou dans le clergé latin de Syrie, un drogman capable de leur traduire un livret de pèlerinage rédigé dans le dialecte du pays? »

Un vœu accompagnait ces réflexions, celui de voir publier, à bref délai, les variantes que pourraient présenter les deux derniers exemplaires connus et inédits de la légende arabe, tous deux à la bibliothèque Vaticane, le ms. arabe 170 et le ms. syriaque 202 (en karšuni). C'est chose faite aujourd'hui, grâce à M. E. Cerulli<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> *Histoire de Saïdanaya* (Harissa, 1932), pp. 110-114, 114-121 (= *Documents inédits pour servir à l'histoire du patriarcat melkite d'Antioche*, III, en arabe). Le n° 155 est un manuscrit égyptien daté de 1486.

<sup>2</sup> P. PEETERS, *La légende de Saïdnaia*, dans *Anal. Boll.*, t. XXV (1906), p. 137-157; ID., compte rendu de H. ZAYAT, *Histoire de Saïdanaya*, ibid., t. LI (1933), p. 434-438.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. LI, p. 437.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XL, p. 261 : « A mesure qu'on réfléchit mieux aux conditions concrètes du pays et de l'époque, on se sent moins persuadé que des récits comme la légende de Saïdnaia n'ont pu être traduits de l'arabe, qui existe encore, aussi bien que d'un original présumé grec, qui n'existe plus. » Pour apprécier, par contraste, la nouveauté et même la hardiesse de cette remarque, qu'on veuille bien se reporter au jugement suivant, prononcé par Ch. Kohler dans le compte rendu de l'article, déjà cité, des *Analecta*, t. XXV : « La seule chose que l'on puisse tenir pour certaine — et sur ce point le P. Peeters a fortifié les conjectures de G. Raynaud — c'est que l'histoire de la Vierge de Sardenai est d'origine grecque et qu'elle a pénétré en Occident par une version retouchée, œuvre d'un latin résidant en Syrie » (*Revue de l'Orient latin*, t. XI, p. 355).

<sup>5</sup> ENRICO CERULLI *Il Libro etiopico dei Miracoli di Maria e le sue fonti nelle*



qui joint au texte arabe trois versions éthiopiennes, empruntées aux Miracles de Marie et au synaxaire, et une rédaction latine, extraite du manuscrit lat. 44 de la Vaticane <sup>1</sup>.

L'occasion paraît bonne de confronter de manière systématique les divers éléments qui sont venus, ces derniers temps, en accord avec les conclusions reproduites plus haut, éclairer les rapports que présentent, entre elles, vis-à-vis du chroniqueur auquel elles sont attribuées et enfin vis-à-vis de l'original arabe, les recensions occidentales de la légende dont on s'est surtout occupé jusqu'à présent : la version qu'on retrouve dans Thietmar et la version de Burchard. Il ne manquera pas d'intérêt, à la suite de cet exposé, de faire connaître un nouveau témoin de la légende, la version de Guy Chat, peu répandue sans doute, mais l'emportant sur les autres par l'ancienneté et la précision contrôlables de ses origines, qui remontent à 1186.

### 1. LA VERSION DE THIETMAR <sup>2</sup>.

C'est par elle qu'il convient de commencer, car elle se rapproche le plus sensiblement du prototype arabe qui a survécu, légèrement remanié sans doute, dans l'homélie anonyme.

Mais dans quelle mesure cette version, d'après l'état actuel des recherches, mérite-t-elle encore d'être dite de Thietmar <sup>3</sup>? Qu'on juge si l'appellation ne paraît pas, désormais, usurpée. Dès 1906, la remarque était faite dans une étude déjà citée <sup>4</sup> que Thietmar, pour la composition de son *Itinéraire*, avait fort bien pu s'approprier des matériaux préexistants. La vérification de cette hypothèse

*letterature del Medio Evo latino* (= R. Università di Roma, *Studi orientali pubblicati a cura della Scuola Orientale*, vol. I, Rome, 1943), chap. 19-21.

<sup>1</sup> BHL. 5409 a. Cf. A. PONCELET, *Catal. Lat. Vatic.*, p. 1.

<sup>2</sup> Expression commode, dont, en cet endroit de l'exposé, nous continuons à nous servir, quitte à en discuter aussitôt et à en rejeter l'exactitude.

<sup>3</sup> Comme on sait, ce personnage n'est connu que par sa relation de voyage en Terre Sainte, l'an 1217. Rappelons la note de R. Röhricht, *Bibliotheca geographica Palaestinae* (1890), p. 47 : « In einer Nürnberger Handschrift Bibl. Solg. 34 wird unter N<sup>o</sup>. 7, fol. 2 : « dy merfart Gotfriedes Dietmar » citirt ; ist dies unser Th., dessen Vorname sonst nirgends genannt wird? »

<sup>4</sup> *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 146 et note 7.

se restreignait à un nombre volontairement limité de textes choisis à titre d'exemples. Il n'est pas difficile, aujourd'hui, d'en prouver tout le bien fondé en ce qui concerne le passage relatif à Saïdnaia.

Il était tout d'abord étrange que, des neuf manuscrits cités par Laurent, le codex Hamburgensis 143 b, du xiv<sup>e</sup> siècle, qui sert de base à son édition critique de la *Mag. Thietmari peregrinatio*<sup>1</sup>, fût seul à posséder cette section<sup>2</sup>. L'anomalie n'a pas tardé d'être relevée par K. E. H. Krause<sup>3</sup>, qui avait réussi à identifier un des manuscrits, mentionné, mais non utilisé, par Laurent.

<sup>1</sup> J. C. M. LAURENT, *Mag. Thietmari Peregrinatio, ad fidem codicis Hamburgensis*; Hambourg, 1857; publication reproduite telle quelle par l'auteur, sous forme de supplément à la seconde édition de son ouvrage : *Peregrinatores Medii Aevi quatuor : Burchardus de Monte Sion, Ricoldus de Monte Crucis, Odo-ricus de Foro Julii, Wilbrandus de Oldenburg*, Leipzig, 1873.

<sup>2</sup> Il ne figure point, par exemple, dans le codex B. X. 25 de la bibliothèque de l'Université de Bâle, d'après lequel Titus Tobler a publié *Magistri Thetmari Iter ad Terram Sanctam anno 1217*, Saint-Gall et Berne, 1857; ni dans le manuscrit 486-486a de l'Université de Gand, dont Jules de Saint-Genois a combiné les leçons avec celles du codex Hamburgensis pour obtenir le texte de l'*Epistola Magistri Thetmari*, dans ses *Voyages faits en Terre-Sainte par Thetmar, en 1217, et par Burchard de Strasbourg, en 1175, 1189 ou 1225* (61 pages des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XXVI, 1851). A noter que, dans aucun de ces deux manuscrits, non plus que dans le codex de Berlin, theol. 141, qui leur est apparenté, on ne lit au ch. VII, 13 : *Transitis autem locis memoratis et visa ycona Domine nostre reversus sum Acon*, comme semble l'indiquer l'apparat critique de Laurent, p. 64, mais seulement : *Deinde in nomine Domini regressus sum ad Acon*. Nous reparlerons bientôt de cette famille de manuscrits.

<sup>3</sup> Zu *Magister Thetmarus (Thietmarus)*, dans *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. XV (1875), p. 153-156; cf. p. 155 : « Dagegen lässt die Rostocker Handschrift die augenscheinlich eingeschobene Legende der Incarnation des Marienbildes zu Saidanaya... ganz aus. » Ce manuscrit de Rostock, hist. 10, le Maschianus de Laurent (p. 60), offre un texte souvent fort intéressant, très proche de celui du Stenzlerianus, aujourd'hui Berolin. lat. 277, du xiv<sup>e</sup> siècle, dont Laurent reconnaissait qu'il était « criticae ratione habita gravissimi momenti ». La leçon qu'ils ont en commun, à propos de Saïdnaia, a chance d'être la meilleure : *Cum autem fuisset sex diebus in Damasco, abiit et ivi versus montem Seyr ad opidum Sardanaym (et oppidum Saadanaym, Rost.) quod situm est in montibus Seyr, ubi ycona beate virginis Marie incarnata*. Aucune mention n'est faite des deux fleuves Habana et Pharphar — un écho lointain du IV<sup>e</sup> Livre des Rois, 5, 12 — ni, comme il a été dit, de l'épisode miraculeux propre au codex Hamburgensis. Dans sa note, Krause se prononce également pour la forme du nom : Thetmarus, représentée par la majorité des témoins.

Dans un récit rédigé d'un bout à l'autre à la première personne du singulier, encore que l'auteur signale à diverses reprises la présence de compagnons de voyage, l'unique exemple de l'emploi d'un pluriel pour la première personne : *ut ... didicimus*<sup>1</sup> retient l'attention ; or on constate qu'il appartient aux pages consacrées à Saïdnaia. Autre indice<sup>2</sup> d'une interpolation, dont la probabilité est maintenant devenue une certitude.

En effet, la publication de M. Cerulli a manifesté que la narration propre à l'exemplaire hambourgeois de la *Peregrinatio* figure déjà dans le Vaticanus latin 44, à l'état d'ensemble indépendant, se fermant sur une déclaration importante que nous transcrivons : *Isla translata sunt de armario Sardani veraci stilo scripta. Testantur autem hoc ita esse priores Templariorum et alii religiosi quamplures tam Latini quam Teutonici tam clerici quam laici, qui hoc oculis suis viderunt et manibus tactaverunt. Sunt autem CCC aut plus anni impleti quum primum revelata est ista yconia gloriosa*. Pour mieux faire ressortir la signification de cette pièce, M. Cerulli insiste

<sup>1</sup> LAURENT, op. c., p. 16.

<sup>2</sup> Les trois manuscrits étroitement apparentés dont nous avons déjà parlé, le B. X. 25 de l'Université de Bâle, le 486-486a de l'Université de Gand et le theol. 141 de Berlin — les deux premiers datant du xiv<sup>e</sup> siècle — font suivre l'Itinéraire de Thietmar d'une autre pièce, intitulée : *Magister Burchardus vicedominus Gentinensis (ecclesie, add. Gand.)*, débutant comme la relation de Burchard — dont il sera question au chapitre suivant — et qui est bien la compilation la plus déroutante qui se puisse imaginer. L'auteur, qui ponctue son récit de *Ego Burchardus*, invoque à plusieurs reprises le témoignage écrit d'un *Magister Thetmarus*. Celui-ci ne peut être que Burchard lui-même, ou du moins un Thietmar farci de Burchard ou du modèle commun que les deux voyageurs ont exploité, comme le prouve notamment ce passage : *De illa regione et hominibus magister Thetmarus loquitur et expertus est sicut et ego quod verum est* (LAURENT, dans *Serapeum*, t. XIX, 1858, p. 119 ; SAINT-GENOIS, op. c., p. 59). Ne rencontre-t-on d'ailleurs pas dans l'Itinéraire même de Thietmar la phrase : *Magister Thetmarus specificat hic de arboribus que sunt in Iherusalem...* (éd. SAINT-GENOIS, p. 57) ? Ce que nous voudrions relever ici, c'est que l'exemplaire de Thietmar que ce pseudo-Burchard avait à sa disposition lorsqu'il rédigeait son résumé, ne comprenait apparemment pas l'épisode de Saïdnaia, puisque celui-ci est raconté selon la version de Burchard. C'est un dernier indice à ajouter aux précédents. Signalons que dans le manuscrit de Gand, que nous avons pu consulter, le texte de ce singulier document s'interrompt après la mention de *Saydanea*, de l'église et de ses desservants ; puis vient la conclusion : *Explicit modus bonus de statu mundi*.

<sup>3</sup> Op. c., p. 272.

sur l'âge de son manuscrit, un évangélaire du XII<sup>e</sup> siècle, dans les feuillets duquel un second copiste, au XII<sup>e</sup> siècle également, a reproduit l'histoire de l'icone fabuleuse. Le tout serait donc antérieur au voyage de Thietmar, lequel assure s'être mis en route en 1217.

Ici cependant, un doute reste permis. Cette seconde main est-elle aussi ancienne que le déclare M. Cerulli après les éditeurs du catalogue<sup>1</sup>? Ayant achevé de couvrir du récit de Saïdnaia le feuillet 73, que précède l'Évangile selon S. Matthieu, le scribe annonçait en fin de page : *Require miracula post finem Marci latine* (*latini* dans la transcription du catalogue). Ces Miracles ont dû se lire autrefois au fol. 105, à la suite de l'Évangile de Marc. Mais depuis lors, ainsi que l'explique M. Cerulli, « il foglio è stato tagliato a metà e la metà tolta fu sostituita da un altro pezzo di pergamena ; sicchè i Miracoli... non si leggono più ».

Toutefois, la perte n'est pas irréparable. Nous connaissons ces Miracles ; ils forment un groupe qu'on retrouve dans le codex Hamburgensis de Thietmar<sup>2</sup> et chez les chroniqueurs Roger de Wendover<sup>3</sup> et Matthieu Paris<sup>4</sup>, pour ne parler pas des versions correspondantes en vieux français. Le premier concerne un sultan de Damas qui recouvre la vue, le second un soldat chrétien enfermé dans les basses-fosses de Damas. Essayant à l'aide d'un couteau de joindre les deux parties, supérieure et inférieure, de l'« huile incarnée » de Saïdnaia qu'il conserve dans une fiole, le prisonnier fait saigner cette substance précieuse. Le phénomène est dit se passer en présence de témoins, le mardi saint de l'an 1204, date à laquelle la notice sur Notre-Dame de Sardenai, encadrée des deux Miracles, a trouvé place dans les chroniques anglaises susmentionnées<sup>5</sup>. A parler en rigueur de termes, et à moins de supposer que

<sup>1</sup> M. VATTASSO et P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Codices Vaticani latini*, t. I (Rome, 1902), p. 54 : « alia manu saec. XII exarata » ; cf. A. PONCELET, *Catal. Lat. Vatic.*, p. 1.

<sup>2</sup> LAURENT, op. c., p. 16-18.

<sup>3</sup> *Rogeri de Wendover liber qui dicitur Flores historiarum*, éd. H. G. HEWLETT, t. II (= *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, n° 84, Londres, 1887), p. 3-7.

<sup>4</sup> *Matthaei Parisiensis Chronica Maiora*, éd. H. R. LUARD, t. II (même collection, n° 57, Londres, 1874), p. 484-488.

<sup>5</sup> L'artifice de l'insertion de ce passage est souligné dans une note margi-



codex II. 1146 de la Bibliothèque royale de Belgique<sup>1</sup>, écrit au XIII<sup>e</sup> siècle et ayant appartenu à l'abbaye d'Aulne. On y lit entre autres le pluriel *ut... audivimus*, qui détonnait dans le style de Thietmar et restait sans parallèle dans le Vaticanus ; le voyageur de 1217 n'a donc pas fait de pèlerinage à Saïdnaia ou du moins ce n'est pas lui qui parle ici. Afin de fournir une base de comparaison avec « Thietmar », nous reproduisons cette recension, laquelle offre en outre un certain nombre de leçons plus satisfaisantes<sup>2</sup>.

de *Sardani*, qui forme le chapitre 53 d'une série de *Miracula sancte Dei genitricis Marie*, commençant au fol. 109 ; il est difficile de dire si le *De miraculis beatae Mariae*, s'ouvrant, au fol. 174<sup>v</sup>, par ces mots : *Hic ostendit auctor miraculum de quadam abbatissa* et se terminant par *fidei catholicae informavit*, a également trait à notre récit (cf. *A Catalogue of the Manuscripts... of the University of Cambridge*, t. IV, 1861, p. 391-392). A cette collection de textes, Röhricht (*Bibliotheca geographica Palaestinae*, p. 48) ajoute le n° 1011 de l'Université de Padoue, du XV<sup>e</sup> siècle, et le n° 510 (lisez 519) de la bibliothèque impériale de Vienne, dont l'incipit est : *Fuit apud Damascus civitatem Syrie*. Notre dessein n'étant pas ici d'établir une liste complète des témoins latins d'une forme quelconque de la légende ni de définir leurs rapports entre eux, nous signalerons seulement, pour clore cette énumération, le manuscrit de la Laurentienne, Conventi soppressi (Camaldoli) 747. D. 3, contenant un récit en vers : *Intuens quedam pagana quod eius plebs christiana* (= *Mir. BVM.*, n° 903 ; cf. A. MUSSAFIA, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, t. II, p. 87, n° 73) ; le manuscrit Arundel 407, du XIII<sup>e</sup> siècle (= *Mir. BVM.*, n° 554, inc. : *Fuit apud Damascus quaedam sanctimonialis Deum timens* ; cf. H. L. D. WARD, *Catalogue of Romances...*, t. II, p. 655) ; le manuscrit Royal 5. F. VII (cf. WARNER et GILSON, t. c., p. 122), et enfin le manuscrit Lambeth 51, qui contient les *Visiones* de Pierre de Londres (cf. M. R. JAMES et C. JENKINS, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*, p. 81, à propos du chapitre 571 du *secundus liber revelationum a Petro priore collectarum*, où le lecteur est renvoyé à Ward, l. c.). Il y aurait probablement intérêt à examiner quelle influence cette dernière version, exécutée au prieuré de la Sainte-Trinité d'Aldgate dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, pourrait avoir exercée sur Roger de Wendover, prédécesseur de Matthieu Paris à St. Albans.

<sup>1</sup> J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. II (Bruxelles, 1902), n° 1209, p. 216-217 ; cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. II (1889), p. 506-507.

<sup>2</sup> En note, nous apportons quelques variantes, prises parmi d'autres que présentent le Vaticanus lat. 44 (V) et le Hamburgensis 143 b (H) d'après les éditions déjà citées.



Miraculum de quadam yconia Domine nostre,  
que a mammillis et deorsum carne induta, liquorem  
ex se emittit : quo peruncti infirmi sanantur.

E cod. Brux. II. 1146.

1. Tempore quo Greci terram<sup>1</sup> inhabitabant, fuit apud Damascus metropolim civitatem Syrie<sup>2</sup> quedam venerabilis matrona, que sanctimonialis habitum suscipiens, Domino devote servire studebat et, ut liberius divinis obsequiis vacare potuisset, seculi<sup>3</sup> declinans tumultum, sexto miliario ab urbe predicta secessit, ad locum tunc temporis Sardini<sup>4</sup> nominatum, ibique domum sibi et oratorium in honore sancte Dei genitricis et virginis Marie edificans, hospitalitatis officium pauperibus et peregrinis ministrabat<sup>5</sup>. Contigit ergo ut<sup>6</sup> quidam monachus de Constantinopolitana urbe<sup>7</sup> cum orationum devotione sacra loca visitandi gratia<sup>8</sup> Ierosolimam veniret<sup>9</sup>, <et> susceptus est a sanctimoniali in hospitium. Que cum audisset eum ad sanctam civitatem<sup>10</sup> tendere, humiliter et cum magna prece rogavit eum ut afferret ei de sancta civitate quandam yconiam, id est quandam tabulam pictam, quam in oratorio suo poneret, que imaginem sancte Dei genitricis Marie sibi oranti representaret. Et promisit se delaturum yconiam.

fol. 99,  
col. 2

2. Qui cum venisset Ierosolimam, expletis orationibus suis et sacris locis visitatis<sup>1</sup>, sui promissi immemor, redire voluit et, aggressus iter, egressus civitatem, ecce vox de celo emissa dixit ad eum : « Quomodo sic redis, vacua manu? | Ubi est yconia illa quam te delaturum sanctimoniali promisisti? » Tunc rei monachus memor, civitatem regressus, interrogavit ubi venundarentur yconie. Inter ceteras vero que venundabantur yconias, quandam sibi placuit emere<sup>2</sup>. Et egressus est civitatem, secum deferens yconiam. Iter suum faciens, venit ad locum quandam qui modo<sup>3</sup> Gath<sup>4</sup> nominatur, ubi tunc leo ferox absconditus omnes quos poterat<sup>5</sup> devorabat. Qui venienti obvians<sup>6</sup> monacho, humiliter cepit lambere pedes eius ; et

fol. 99v

1. — <sup>1</sup> promissionis *add.* V. — <sup>2</sup> (metropolim c. Syrie) *om.* V. — <sup>3</sup> civilem V, H. — <sup>4</sup> Sardany V, Sardanaïm H. — <sup>5</sup> exhibebat V, ministravit H. — <sup>6</sup> quod H. — <sup>7</sup> (C. u.) Constantinopoli V. — <sup>8</sup> (v. g.) visitans V, visitando H. — <sup>9</sup> (I. v.) veniret Damascus V. — <sup>10</sup> Ierusalem V.

2. — <sup>1</sup> (et - visitatis) *om.* V. — <sup>2</sup> in qua super scriptum fuit : Ave Maria gratia plena. Que omnino aspectui mirabilis fuit *add.* V. — <sup>3</sup> mons V. — <sup>4</sup> Gith V, H. — <sup>5</sup> (omnes q. poterat) ita et H, omnia transeuntia V. — <sup>6</sup> (v. o.) ita et V, veniens obviam H.

ita se protegente divina gratia evadit illesus. Deinde venit ad quandam speluncam latronum, ubi plures convenerant latrones<sup>7</sup>. Qui videntes eum, voluerunt manus inicere in eum, sed angelica voce se prohibente<sup>8</sup>, exterriti sunt nec movere nec loqui valebant. Monachus vero Deo opitulante securus suum peragebat<sup>9</sup> iter.

3. Tunc, considerans yconiam quam gerebat divine aliquid habere virtutis, secum deliberavit ut sanctimoniali non deferret yconiam, sed ad suam deportaret patriam. Tunc veniens ad Accon civitatem, intravit navem volens ad patriam remeare. Parantes autem navem, ceperunt naute navigare Constantinopolim. Cumque per aliquot dies mare fuissent ingressi<sup>1</sup>, orta subito tempestate valida in mare, ceperunt periclitari et sua queque singuli proicere in mari. Cum autem predictus monachus suum vellet proicere sacculum in quo erat yconia, dixit ad eum angelus: « Vide ne proicias yconiam, sed eam<sup>2</sup> leva in manibus ad Deum<sup>3</sup>. » Qui angelicis obtemperans iussis<sup>4</sup>, yconiam cum devotione levavit ad celum<sup>5</sup>; mox itaque cessante tempestate, fit in mari tranquillitas. Ignorantes quo pergerent, volentes nolentes, cito redierunt ad Accon civitatem unde navigaverant. Tunc monachus que circa se gesta fuerant videns et Dei voluntatem intelligens suisque promissis satisfacere volens, venit ad sanctimonialem, secum deferens yconiam. Que devote<sup>6</sup> suscepit eum, utpote religiosum. Ignotus enim sibi fuerat propter hospitem frequentiam, et<sup>7</sup> promissam ab eo non requirebat yconiam.

4. Cum igitur monachus a se non requiri videret yconiam, sanctimoniali non reddere sed secum deferre cogitabat. Et vale facto ad invicem, intravit oratorium ut oraret, et postea<sup>1</sup> facta oratione cum egredi vellet non inveniebat quo ab oratorio egredi potuisset. Ponens autem yconiam quam ferebat, ostium oratorii videns apertum, iterum exire volebat; et ite<ru>m assumpta yconia, nec ostium nec qua egrederetur<sup>2</sup> videbat. Et ita per totum diem laborans, cum yconiam deponebat, videbat ostium apertum, sumpta vero yconia, cum egredi vellet, non videbat<sup>3</sup>. Monachus vero iusticiam divine voluntatis | in-

<sup>7</sup> (ubi - latrones) om. V. — <sup>8</sup> (se p.) prohibente V, elus H. — <sup>9</sup> paregit V, tendebat H.

3. — <sup>1</sup> (mare f. ingressi) sat's prosperus ventus ageret V. — <sup>2</sup> exemptam cum devotione V. — <sup>3</sup> celum V. — <sup>4</sup> missis V. — <sup>5</sup> (qui - celum) om. H. — <sup>6</sup> devota H. — <sup>7</sup> quia H.

4. — <sup>1</sup> ad sua remearet H. — <sup>2</sup> regrederetur H. — <sup>3</sup> (Et - videbat) Et ita per totam diem, cum yconiam deponeret, vidit, sumpta vero ycona, cum egredi vellet, non videbat H.

telligens, yconiam ponens in oratorium, ad sanctimoniam revertitur et ei omnia que facta fuerant dispositione divina in rei veritate <sup>4</sup> per ordinem narravit. Dixit ergo quia divine voluntatis fuerat ut yconia ibi remaneret et a fidelibus ibi veneraretur. Accepit ergo sanctimonialis yconiam et laudavit <sup>5</sup> Deum et gloriosam virginem Mariam de omnibus que facta fuerant <sup>6</sup>. Monachus vero in eo loco Deo servire proposuit per reliquum tempus vite sue, propter virtutem quam Dominum fecisse cognoverat per imaginem <sup>7</sup> sue genitricis.

5. Cum autem in magna reverentia haberetur yconia, cepit eadem desudare et liquorem quandam emittere. Sanctimonialis vero desudationis liquorem cum <sup>1</sup> sindone munda detergebat. Considerans itaque rem, <paravit> <sup>2</sup> parvum vasculum ereum, ad recipiendum liquorem ab imagine manantem, quem infirmantibus in Dei nomine tribuebat <sup>3</sup>. Fuit enim tante virtutis emanans ab imagine liquor, ut infirmis superpositus <sup>4</sup> expelleret languores; quam virtutem adhuc habere dinoscitur. Cepit ergo yconia valde honorari, quia plurimi variis infirmitatibus <sup>5</sup> laborantes illuc veniebant et a languoribus curabantur. Sanctimonialis vero locum preparans venerabiliorem <sup>6</sup> ubi yconiam reponeret, rogavit quendam presbiterum, prope a loco, honestate morum preeditum, tanquam digniorem, ut eam assumeret et in preparato loco reponeret. Et <sup>7</sup> induens se sacris vestibus, ad yconiam accessit et cum imaginem liquorem manantem tangeret <sup>8</sup>, arefacte sunt manus eius, et toto corpore infirmatus post triduum migravit a seculo. Postea vero nullus presumpsit yconiam movere vel tangere. Sanctimonialis vero ereum vasculum subter yconiam preparavit, in quo liquor ab imagine manans excipitur. Cepit autem Dei genitricis imago carnis mammillas <sup>9</sup> emittere et carne vestiri. Que scilicet imago, ut a Fratribus <sup>10</sup> Templi testantibus qui eam viderunt, scilicet Fratre Thoma, qui eam digito suo palpavit, et pluribus qui eam viderunt, didicimus, a mammillis deorsum carne videtur induta; ex qua carne liquor ille

<sup>4</sup> (in r. v.) ita V, H; rei veritatem cod. — <sup>5</sup> cepit laudare et benedicere V, H. — <sup>6</sup> et yconiam posuit intra fenestras, ubi adhuc manet, sicut viderunt multi Christiani add. V. — <sup>7</sup> corr. cod. ex imaginem.

5. — <sup>1</sup> sub H, om. V. — <sup>2</sup> supplevi ex V. — <sup>3</sup> (Considerans - tribuebat) om. H. — <sup>4</sup> (i. s.) infirmitatibus suppositus H. — <sup>5</sup> languoribus infirmantibus H. — <sup>6</sup> venerabilem H. — <sup>7</sup> Imprudens vero sacerdos, qui dignus iudicio hominum putabatur, sed inspectorem cordium quis esset non latebat V. — <sup>8</sup> (cum - tangeret) cum tetigisset liquorem ab imagine sacra manantem V. — <sup>9</sup> paulatim add. H. — <sup>10</sup> fidelibus cod., fratribus H.

manat<sup>11</sup>. Quem liquorem idem Fratres Templi ad domos suas afferunt, gratia orationum illuc venientes, quando cum paganis inducias habent.

fol. 100

6. Contigit autem ut quidam soldanus Damascenorum, qui monoculus erat, in oculo cum quo videbat infirmaretur; et amittens visum factus est cecus. Audiens autem de imagine Dei genitricis Marie quanta Deus per eam operabatur miracula, venit ubi venerabatur yconia, et intravit oratorium, fidem habens in Domino, quamvis paganus erat, ut per imaginem sue matris sanitatem ei redderet, et proiecit se in terram et oravit. Surgens ab oratione<sup>1</sup> v[er]dit ignem ardentem in lampade que ante Dei genitricis imaginem posita erat<sup>2</sup>. Et quia primum viderat lampadem ardentem, votum vovit Domino, ut annuatim daret in reddito ad luminaria eiusdem basilice LX metretas olei; quas usque ad tempus Noradini<sup>3</sup>, damascene civitatis soldani, ecclesia illa habuit. Servitores autem habitant in eadem ecclesia sanctimonialis<sup>4</sup>. Sunt autem monachi greci in quadam parte ministerium divinum agentes. Dignitas tamen et magistratus est sanctimonialium, pro reverentia supradicte sanctimonialis, que locum illum primum inhabitavit et in honore beate Marie ecclesiam fabricavit. Sunt autem alia plurima miracula, que per imaginem sue matris cotidie Dominus operatur ad honorem et gloriam genitricis ipsius Domini nostri Iesu Christi, cui cum Patre et Spiritu Sancto honor et potestas in secula seculorum<sup>5</sup>. Contigit autem apud Damascum in priona militum, ut quidam miles aspiceret phialam suam, die martis ante pascha; quod cum cognovisset oleum sacrum mutatum in carne, ut nobis videretur illud sanctuarium, cultello suo defixit, unde coram omnibus gutte sanguinis defluerunt<sup>6</sup>.

<sup>11</sup> (ex - manat) de qua carnis liquor emanat H.

6. — <sup>1</sup> atque suspiciens add. H. — <sup>2</sup> Deinde cetera omnia videns glorificavit Deum ipse et omnes qui aderant add. H. — <sup>3</sup> Moradini H. — <sup>4</sup> (ecclesia illa - sanctimonialis) ecclesie illius habuerunt servitores. Habitant in eadem ecclesia sanctimoniales H. — <sup>5</sup> (Sunt autem alia - seculorum) post sequens miraculum in H. — <sup>6</sup> (Contigit - defluerunt) Anno MCCIII ab incarnatione Domini, feria tertia ante Pascha, contigit in carcere militum in fovea soldani de Damasco, ut quidam miles extraheret phialam unam de oleo sancte Marie de Sardanaia armiolo, in quo reposuerat, ad videndum, et vidit quod oleum esset incarnatum, sed in duas partes divisum, ita quod una pars olei in inferiore parte phiale, et altera in superiore. Et accipiens cultellum, cum acumine cultelli voluit coniungere superiorem partem inferiori; et ut acie cultelli tetigit oleum, quod in superiori parte phiale pendeat, statim inde gutte sanguinis effluerunt

Nous terminerons ce premier chapitre, consacré à l'examen de la « version de Thietmar », par quelques observations à propos du texte qu'on vient de lire, dont la teneur est connue de reste.

1. Dans le Brux. II. 1146, comme dans le Vatic. lat. 44, les seuls Grecs sont dits occuper la Terre-Sainte, à la différence des récits latins que G. Raynaud rapproche d'Albéric de Trois-Fontaines<sup>1</sup> et du *Miracle de Sardenai*, où les Arméniens leur sont adjoints (*Greci et Armenii, li Gresois et li Ermine*).

2. Le lieu auprès duquel se tient le lion féroce, Gith dans le cod. Hamburg. de Thietmar et le Vatic. lat. 44 (*modo [m̃] Gith* changé en *mons Gith* à la suite d'une erreur de lecture?), est devenu Gath, sans doute par la faute d'un copiste. Le nom varie dans les manuscrits arabes avec les points diacritiques différents : وادي الجنب

(BHO. 665), الجيب (Paris. ms. ar. 262), الجيث (exemplaire que dut avoir à sa disposition le traducteur éthiopien; cf. CERULLI, op. c., p. 256). Le ms. Vatic. ar. 170 n'a pas gardé le nom du wādī en question, non plus que le ms. Paris. ar. 155; ces deux derniers recueils ne représentent d'ailleurs pas la tradition syrienne locale<sup>2</sup>.

3. Les récits arabes que nous possédons ne connaissent que le prodige de l'huile embaumée qu'exsude l'image, non celui de l'incarnation, à propos duquel les versions occidentales invoquent le témoignage de ceux qui ont vu et touché. La description que les auteurs donnent de ce phénomène n'est pas précise ni uniforme : *Cepit autem Dei genitricis imago carnis mammillas emittere et carne vestiri. Que scilicet imago... a mammillis deorsum carne videtur induta; ex qua carne liquor ille manat* (ms. Brux. II. 1146; Thietmar, cod. Hamburg.; Roger de Wendover et Matthieu Paris); *est autem in predicta tabula imago Domine nostre a cingulo sursum depicta, que*

coram capellanis et militibus qui aderant et ceteris captivis universis. Sunt alla - seculorum. Amen H.

<sup>1</sup> *Chronica Albrici monachi Trium Fontium*, dans M. G., Script., t. XXIII, p. 935-936.

<sup>2</sup> Il y a une localité du nom de Djett, à plus de quinze kilomètres au N.-E. de Saint-Jean d'Acre, donc entre cette ville et Damas, non entre Jérusalem et Saint-Jean d'Acre. Cf. R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris, 1927), carte n° 1.

*ibidem nutu Dei permanens cepit carnea apparere et quasi vera carne vestiri* (ms. Vat. lat. 44) ; *ymago pretereā postmodum crescente fidelium devotione cepit inspissari et quasi in carnem commutari* (ms. Bibl. nat., nouv. acq. lat. 1423, et ms. 275 de Charleville, éd. RAYNAUD ; Albéric de Trois-Fontaines).

4. Le rôle des Templiers dans la diffusion du culte populaire est mis en évidence : *Ut a Fratribus Templi testantibus qui eam viderunt, scilicet Fratre Thoma, qui eam digito suo palpavit, et pluribus qui eam viderunt, didicimus... Quem liquorem idem Fratres Templi ad domos suas afferunt, gratia orationum illuc venientes, quando cum paganis inducias habent* (ms. Brux.)<sup>1</sup> ; *Testantur autem hoc ita esse priores Templariorum... qui hoc oculis suis viderunt et manibus tactaverunt* (ms. Vatic. lat. 44). Nous aurons plus loin une preuve manifeste de cette intervention, en même temps qu'une nouvelle description de la statue d'après un témoin oculaire.

5. Notre exemplaire n'accorde qu'une attention restreinte aux miracles dont bénéficient le sultan de Damas et le prisonnier chrétien ; il ne cite pas de dates. Par contre, le nom de Nur ad-Din (*Noradinus*), sultan de Damas de 1154 à 1174, est mieux conservé que dans le ms. de Hambourg (*Moradinus* corrigé en *Coradinus* par Laurent) ; chez Gautier de Coincy, il deviendra *Voradius*.

6. Dans le codex Brux. II. 1146, la main qui a transcrit le Miracle de l'icone de Saïdnaia le fait suivre, sans transition, au fol. 100, du *Miraculum de quadam ymagine lapidea Domine nostre stupendum et mirabile*. Inc. : *Cum adhuc essent regum exercitus intus et extra Castellum Radulfi...* Des. : *Quidam autem et de lapide eodem sanguine sumpto et ad parrochias fidei devotione contulerunt. Quis sapiens et intelliget ista? Hystoria rei geste plana est et manifesta, signa eius Deo nota*. Il s'agit d'une<sup>2</sup> des nombreuses versions de l'histoire bien connue du soudard furieux de perdre au jeu, qui se venge en profanant une statue de la Vierge et de l'Enfant. Le fait est d'ordi-

<sup>1</sup> Cf. *Miracle de Sardenai*, versets 350 et suivants :

*Se tesmoigne maistre Tomas  
Qui del temple fut chappelains  
E la senti o ses deus mains  
E plusors autres l'ont veü  
Qui bien devient estre creü.*

<sup>2</sup> N° 255 des *Mir. BVM.*, à côté des n° 168, 256, 264, 497, 785, 936 et d'autres narrations analogues.



naire censé se passer près de Châteauroux, en 1187, au cours de la guerre qui mit aux prises Philippe Auguste et Henri II. L'incipit de ce Miracle dans le cod. Brit. Mus. Harley 2851 <sup>1</sup> : *Est quaedam abbatia in transmarinis partibus, in qua est imago...*, semble indiquer qu'ici également les deux récits, développant le thème de l'image de la Vierge traitée indignement et émettant un liquide, se suivent <sup>2</sup>, jusqu'à fusionner peut-être, comme dans Gautier de Coincy <sup>3</sup>, où ils forment un seul poème, la connexion étant renforcée par une exhortation à ajouter foi aux miracles et par la mention de l'église de l'abbaye Saint-Médard à Soissons, où des souvenirs de l'un et l'autre prodige avaient été déposés, l'huile de Saïdnaia en particulier, *n'a pas III ans passez, par un bon borjois de Soissons qui encor vit.*

## 2. LA VERSION DE BURCHARD <sup>4</sup>.

Jusqu'il y a peu d'années, c'est chez Arnold de Lubeck qu'il fallait consulter le texte le plus complet des observations prétendument recueillies par Burchard de Strasbourg au cours de sa mission auprès de Saladin. Au livre VII de sa continuation de la

<sup>1</sup> N° 497 des *Mir. BVM.*; cf. WARD, *Catalogue of Romances*, t. II, p. 671.

<sup>2</sup> A en juger par le catalogue, p. 81, c'est dans l'ordre inverse qu'ils se suivent dans le Lambeth 51, déjà mentionné.

<sup>3</sup> *Les Miracles de la Vierge*, éd. POQUET (Paris, 1857), p. 603. L'éditeur traduit à tort Castellum Radulphi par Châtellerault. Rappelons que c'est la donnée au début de ce second Miracle :

*Quant au tens le sage Philippe  
Qui fu uns des bons roys de France,*

qui permet de préciser la date de composition de l'ouvrage de Gautier, ou du moins de ce poème-ci : avant 1233 et après 1223, respectivement les années de la nomination de Gautier au priorat de Saint-Médard, et de la mort de Philippe-Auguste. Voir sur ce point WARD, op. c., p. 718, corrigeant Poquet.

<sup>4</sup> Sur Burchard de Strasbourg et le notaire impérial, son homonyme, dont il convient de le distinguer, voir P. SCHEFFER-BOICHORST, dans *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, N. F., t. IV (1889), p. 456-477. Il est encore d'autres homonymes, comme lui auteurs d'une *Description de Terre Sainte* (Burchardus de Monte Sion, au XIII<sup>e</sup> siècle), ou rattachés à Strasbourg, avec lesquels il court le risque d'être confondu ; on trouvera leurs noms dans les encyclopédies. La première mention officielle d'un Burchard, vidame de l'évêque de Strasbourg, remonte à 1182, la dernière à 1194.

*Chronica Slavorum*, le chapitre 8, intitulé : *De statu Egypti vel Babylonie*<sup>1</sup>, introduit en ces termes le rapport, où le nom de l'auteur est défiguré<sup>2</sup> : *Anno dominice incarnationis 1175, domnus Frithericus Romanorum imperator et augustus misit domnum Gerardum Argentinensem vice dominum in Egyptum ad Salahadinum regem Babylonie. Nunc igitur ipsius personam loquentem attendatis : Quecunque ibi, michi commissa legatione, vidi vel veraciter percepi, que habitabili nostre terre rara vel extranea videbantur per mare et per terram, scripto commendavi.* La pièce, telle qu'elle est éditée, se termine, avant la clausule : *Hec de statu gentilium sive ecclesie, quam inter ipsos mirabiliter Deus conservare dignatur, dicta sufficiant*, par une digression d'une vingtaine de lignes, chargée de citations scripturaires, sur les voies de la clémence divine envers les justes et les impies, où l'on cherche en vain le moindre rapport avec les propos qui précèdent immédiatement.

Depuis 1940, nous disposons d'une nouvelle source d'information en la matière. Comme cette revue l'a signalé en son temps<sup>3</sup>, le professeur Lehmann a retrouvé, grâce à la patiente reconstitution de deux quaternions au moyen de fragments de parchemin arrachés à la reliure d'ouvrages postérieurs, une copie, écrite en Allemagne au xiv<sup>e</sup> siècle, de l'opuscule de Burchard<sup>4</sup>. Le texte en est très proche de celui du codex Vaticanus lat. 1058, fol. 108-112<sup>5</sup>, dont les leçons, jointes à celles de Burchard dans Arnold de Lubeck, ont

<sup>1</sup> M.G., Script., t. XXI, p. 235-241.

<sup>2</sup> Le nom fut rectifié par J. C. M. LAURENT, *Ueber Burchard von Strassburg*, dans *Serapeum*, t. XVII (1856), p. 255-256 ; cf. id., *ibid.*, t. XIX (1858), p. 145-147, et *Mag. Thielmari Peregrinatio*, p. 56.

<sup>3</sup> T. LX (1942), p. 247-248, compte rendu de Paul LEHMANN - Otto GLAUNING, *Mittelalterliche Handschriftenbruchstücke der Universitätsbibliothek und des Georgianum zu München* (Leipzig, 1940 = *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 72). Les « Fragmenta Monacensia », comme les appelle l'éditeur, occupent les pages 61-73.

<sup>4</sup> Au recto de l'avant-dernier feuillet du second quaternion, le scribe, dont le nom a disparu, a écrit en lettres rouges :

*Cronica completa Brokardi pectora l<eta>*

*... scriptori parit Iacoboque priori.*

*Karl<am iste dedit>, alter scribendo resedit.*

<sup>5</sup> Manuscrit sur parchemin du xiii<sup>e</sup> siècle ; cf. A. PELZER, *Codices Vaticani latini*, t. II, pars prior (Rome, 1931), p. 610. Nous remercions les autorisés de la Bibliothèque Vaticane qui ont bien voulu mettre à notre disposition la reproduction photographique de ce passage.

permis à M. Lehmann de combler les lacunes qu'a values aux « *Fragmenta Monacensia* » la destination barbare à laquelle on les avait condamnés.

La phrase par laquelle s'ouvre le récit est rédigée à la première personne ; on pouvait déjà s'en douter en lisant la *Chronica Slavorum*. La voici, empruntée au Vatic. 1058<sup>1</sup>, plus complet notamment en cet endroit : *Anno incarnationis Domini M<sup>o</sup>C<sup>o</sup>LXXV<sup>o</sup> Fridericus Romanorum imperator misit me Burcardum ad regem Babilonie. Quecumque ergo in michi commissa legacione vidi vel veraciter percepi, que habitabili nostro rara vel extranea videbantur per mare, per terram, scripto commendabam. Apud Ianuam mare intravi VII idus septembris...* La dernière phrase clôt une description des mœurs des Sarrasins par l'exclamation : *qui vivunt et regnant cum diabolo in secula seculorum*. Vient ensuite, sans aucun avertissement dans le Vatic. 1058, et après l'annonce trompeuse *Descriptio Ebron*, sur le modèle des rubriques précédentes : *De Alexandria, Descriptio Damaschi*, dans les fragments de Munich, l'opuscule de Fretellus<sup>2</sup>, débutant anonymement par ces mots : *Vertam eia stilum sumens inicium a Chebron qui et Ebron...* et se terminant par : *Ipse eciam Herodes turrin que Ierosolimam supereminet que et turris David dicitur Iosepho atestante construxit eamque Antoniam vocavit. Ista de situ Terre Sancte a nobis habita vobis sufficiant*. On constate sans étonnement que l'excursus édifiant sur lequel s'achevait le *De statu Egypti vel Babylonie* dans l'édition des *M. G.* est absent de ces pages.

De cette relation de Burchard, la seule chose qu'on puisse affirmer avec certitude, c'est qu'elle était parvenue à la connaissance

<sup>1</sup> Fol. 108, après la double annonce : *Incipit cronica Burcardi. Incipit chronica Burchardi.*

<sup>2</sup> Éd. *P. G.*, t. CXXXIII, col. 991-1004 (en latin, sous le nom d'Eugesippus). C'est ce même morceau : *Vertam eia stilum nostrum...*, commencé sans nom d'auteur et s'interrompant abruptement après les mots : *In sinistro capite maris in concavo montis*, que l'on rencontre aux fol. 122<sup>v</sup>-124<sup>v</sup> du manuscrit 546, du XIII<sup>e</sup> siècle, à la Bibliothèque de l'Université de Gand. Il faut donc rayer cet exemplaire de la liste des codices de Thietmar, dans RÖHNIGT, *Bibliotheca geographica Palaestinae*, p. 47, n° 4 b. L'auteur a été induit en erreur par la notice de J. de Saint-Genois, dans son *Catalogue des Manuscrits de Gand*, n° 568, p. 392 : « Une courte description de la Terre Sainte, dont les détails semblent empruntés à la narration de Thetmar, intitulée : *Epistola magistri Thetmari*. »

d'Arnold un peu avant 1209 ; il ne la recueillit pas plus tard, puisque sa Chronique ne va pas au delà de cette limite, ni beaucoup plus tôt, puisque la pièce a été glissée au milieu d'événements datés de 1207, avec un retard de plus de trente ans par rapport au voyage dont elle prétend commémorer les incidents marquants. Ce qu'un tel raccord a d'artificiel ne saurait échapper au lecteur, dont un vers d'Horace doit atténuer la surprise : *Quia « aut prodesse volunt aut delectare poete », nos paululum dimissa historia regum ad alia nobis comperta et utilitati legentium profutura, ad Egyptum et partes Libie transeamus.*

Pour le reste, ce document est de nature à n'inspirer qu'une médiocre confiance. Il est difficile d'y voir autre chose qu'un assemblage des anecdotes fantaisistes ou incontrôlables qui circulaient au sujet des *partes transmarinae* et que se transmettaient inlassablement les « auteurs » de relations de voyage, depuis les débuts insaisissables, remontant au moins au Pèlerinage d'Arculphe, de ce qu'on a appelé le « Compendium »<sup>1</sup>, jusqu'à Burchard, Thietmar et leurs émules ou leurs épigones, en passant par l'Anonyme de M. de Vogüé<sup>2</sup>, Rorgo Fretellus et des générations de plagiaires.

Le passage relatif à Saïdnaia, le seul que nous ayons à considérer ici, échappe-t-il à la présomption de démarquage qui pèse sur l'ensemble ? Présente-t-il le caractère d'un témoignage autorisé ? Peu vraisemblable a priori, la supposition se révèle insoutenable à l'épreuve.

Pour procéder avec clarté, nous croyons utile de soumettre au lecteur, entourée d'une partie de son contexte géographique et folklorique, la version du miracle de Saïdnaia selon Burchard, d'après l'exemplaire encore inutilisé du Vindobonensis 362, un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. M. Lehmann, qui la connaissait par des photographies, voyait dans cette rédaction « die Urfassung » du rapport de Burchard, non encore surchargée d'emprunts faits à Fretellus. C'est là, nous semble-t-il, exagérer un peu son importance. Nous

<sup>1</sup> R. RÖHRICHT, op. c., p. 32-33.

<sup>2</sup> *Les églises de la Terre Sainte* (Paris, 1860), p. 412-433.

<sup>3</sup> Fol. 36-38. Notre libellus, intitulé *De Sarracenis*, y fait suite à un traité *De ritibus Tartarorum* ou *De Tartaris* dont l'auteur est Jean de Plan Carpin et qui commence au fol. 27. La Direction de la Nationalbibliothek, à qui nous devons la photographie des pages qui nous intéressent, voudra bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

en avons collationné le texte avec celui du Vaticanus 1058 (V), dont les leçons n'avaient pas encore été systématiquement relevées, et celui des « Fragmenta Monacensia » (M) <sup>1</sup>. L'extrait que nous publions suffit à prouver qu'aucun de ces trois codices n'a été copié directement sur un des deux autres, pas même M sur V. Mais tous trois sont intéressants à consulter pour préciser la tradition manuscrite.

### De Sarracenis.

E cod. Vindob. 362.

1. *De Babilonia transivi in Damascum per desertum XX dietas quod<sup>1</sup> non inveni terram cultam. Est autem desertum terra sabulosa<sup>2</sup> per planum in<sup>3</sup> montana disposita, nichil prorsus germinans nisi humilia<sup>4</sup> arbusta, in paucis tamen locis. Et terra illa plurimum distemperata<sup>5</sup> est, in hyeme nimis frigida<sup>6</sup>, in estate nimis calida. Transitus illius terre<sup>7</sup> difficillimus est et ignotus, quia flantibus ventis sabulo ita infunditur<sup>8</sup> ut vix via<sup>9</sup> a<sup>10</sup> quoquam sciatur, nisi a Bodewiniis<sup>11</sup> qui illuc sepe<sup>12</sup> transeunt et alios<sup>13</sup> transeuntes ducunt, sicut naucleri<sup>14</sup> navigantes in mari. Nota, desertum<sup>15</sup> nutrit leones<sup>16</sup>, struciones, porcos silvestres, onagros, asinos silvestres<sup>17</sup> et lepores. Aqua rarissime<sup>18</sup> ibi<sup>19</sup> invenitur nisi de quarto<sup>20</sup> in quartum vel in quintum diem<sup>21</sup>. Mare Indicum transit<sup>22</sup> ex uno<sup>23</sup> latere<sup>24</sup>, iuxta quod fui duabus noctibus<sup>25</sup>. Vidi etiam in deserto<sup>26</sup> septua-*

fol. 37r,  
col. 2

<sup>1</sup>. — <sup>1</sup> (d. q.) dietis et V, M. — <sup>2</sup> (t. s.) s. t. M. — <sup>3</sup> et V, M. — <sup>4</sup> humillima V, M. — <sup>5</sup> temperata in rasura. — <sup>6</sup> et add. V. — <sup>7</sup> (i. t.) t. i. V. — <sup>8</sup> (et - infunditur) om. V, M. — <sup>9</sup> om. V, M. — <sup>10</sup> sup. lin. add. cod. — <sup>11</sup> Bedewinis V, M. — <sup>12</sup> (qui i. sepe) quia sepius illuc V, M. — <sup>13</sup> (et a.) aliosque M. — <sup>14</sup> aucler in rasura. — <sup>15</sup> illud add. M. — <sup>16</sup> sevissimos add. M. — <sup>17</sup> a. s. om. V, M. — <sup>18</sup> prius rarissimo cod. — <sup>19</sup> om. V; (r. i.) i. r. M. — <sup>20</sup> die add. V, M. — <sup>21</sup> om. V, M. — <sup>22</sup> tangit V, M. — <sup>23</sup> o in rasura. — <sup>24</sup> desertum et mare rubrum ex altero latere add. V, M. — <sup>25</sup> (f. d. n.) d. n. (nocibus M) f. V, M. — <sup>26</sup> etiam in deserto om. V, M.

<sup>1</sup> Éd. LEHMANN. Il sera facile de poursuivre ce travail de comparaison en ce qui concerne Burchard tel que nous l'ont conservé, d'une part les différents exemplaires d'Arnold de Lubeck et les trois manuscrits qui ont accueilli l'abrégé du pseudo-Burchard, de l'autre deux compilations qui seront mentionnées ci-après, p. 269.

*ginta duas palmas, ubi*<sup>27</sup> *Moyse perculso silice aquas eduxit. A monte Synai*<sup>28</sup> *duas dietas transivi. Nota quod*<sup>29</sup> *amplitudinem nec*<sup>30</sup> *terminum*<sup>31</sup> *deserti nemo hominum umquam cognovit, quia ad modum maris impervium*<sup>32</sup> *est.*

2. *Postquam transivi desertum, inveni terram planam, aliquando a Christianis inhabitatam*<sup>1</sup> *sed modo vastatam et raro cultam, quia in marchia*<sup>2</sup> *Christianorum et Sarracenorum sita est; in qua inveni civitatem antiquam nomine Buscretum aliquando a Christianis inhabitatam*<sup>3</sup>, *marmore exciso decoratam, in cuius*<sup>4</sup> *vestigiiis apparet*<sup>5</sup> *aliquando eam pulcherrimam et delitiosam fuisse*<sup>6</sup>; *sed nunc a Sarracenis inha|bitatur*<sup>7</sup>, *in angustum redacta*<sup>8</sup>, *ita quod*<sup>9</sup> *castrum in ea remanserit*<sup>10</sup> *quod valde munitum est. In tribus diebus*<sup>11</sup> *usque*<sup>12</sup> *Damascum perveni per terram cultam et*<sup>13</sup> *maxima parte*<sup>14</sup> *a Christianis*<sup>15</sup> *domino Damasci tributum solventibus*<sup>16</sup>. *Damascus est*<sup>17</sup> *civitas*<sup>18</sup> *nobilissima, duplici muro et turribus plurimis ornata et*<sup>19</sup> *optime munita, aquis decurrentibus, fontibus et aqueductibus*<sup>20</sup> *ex utraque parte*<sup>21</sup> *interius*<sup>22</sup> *per varia loca et domos decorata, elegantiss<im>e*<sup>23</sup> *edificiis constructa et populosa, viridariis et*<sup>24</sup> *pomeriis ex omni latere longe lateque circumsepta*<sup>25</sup> *et delicatissime*<sup>26</sup> *perornata. Habet enim irriguum intra*<sup>27</sup> *et extra pro voluntate hominum quasi ad modum paradysi terreni; et sunt plures in ea ecclesie Christianorum et inhabitant in ea*<sup>28</sup> *Iudei, Christiani*<sup>29</sup>, *Sarraceni, et*<sup>30</sup> *in confini*<sup>31</sup> *Damasci optimum crescit vinum*<sup>31</sup>. *Et nota quod*<sup>32</sup> *Damascus*<sup>33</sup> *est sanissima civitas*<sup>34</sup> *et multos nutrit*

fol. 38

<sup>27</sup> bi in rasura. — <sup>28</sup> Synai M; per add. V, M. — <sup>29</sup> om. V, M. — <sup>30</sup> in rasura. — <sup>31</sup> um in rasura; (n. t.) et terminos V, M. — <sup>32</sup> corr. cod. ex impervium; (m. l.) mare pervium V, maris pervium non M.

2. — <sup>1</sup> habitata V, M. — <sup>2</sup> rechia in rasura. — <sup>3</sup> (sed - inhabitata) om. V, M propter homoioteleuton. — <sup>4</sup> (i. c.) et ut in eius V, M. — <sup>5</sup> (v. a.) a. (apparuit M) v. V, M. — <sup>6</sup> (eam - fuisse) pulcherrima et plurimum deliciosa fuit V, M. — <sup>7</sup> habitatur V, M. — <sup>8</sup> ducta V, M. — <sup>9</sup> (i. q.) quia V, M. — <sup>10</sup> remansit V, M. — <sup>11</sup> prius omiserat librarius; deinde add. M. — <sup>12</sup> ad add. M. — <sup>13</sup> ex V, M. — <sup>14</sup> et habitata add. V, M. — <sup>15</sup> (a C.) om. V, M. — <sup>16</sup> solve in rasura; persolventes V, persolventem M; Descriptio Damaschi add. M. — <sup>17</sup> om. V. — <sup>18</sup> (e. c.) c. e. M. — <sup>19</sup> ornata et oq. V, M. — <sup>20</sup> aqueductus cod. — <sup>21</sup> add. sup. lin. cod.; ex u. p. om. V, M. — <sup>22</sup> et exterius add. V, M. — <sup>23</sup> elegantissime V, elegantissimis M. — <sup>24</sup> sive V, M. — <sup>25</sup> septa in rasura. — <sup>26</sup> deliciosissime V, M. — <sup>27</sup> infra M; intus, in marg. infra V. — <sup>28</sup> inhabitant in ea om. V, M. — <sup>29</sup> (Iudei, Christiani) Christiani et Iudei V, M. — <sup>30</sup> S. et om. V, M. — <sup>31</sup> (c. v.) v. c. V, M. — <sup>32</sup> Et n. quod om. V, M. — <sup>33</sup> vero add. V, M. — <sup>34</sup> (e. s. c.) s. c. e. V, M; sanissima bis V.



senes. Damascus<sup>35</sup> distat a Ierusalem per V dietas<sup>36</sup>, ab<sup>37</sup> Accaron<sup>38</sup> quattuor.

3. A Damasco quasi<sup>1</sup> IIII<sup>or</sup> miliaria est locus quidam in montitus situs qui Sardonea<sup>2</sup> vocatur et a Christianis inhabitatur, et est ibi ecclesia in rupe sita<sup>3</sup> in honore beate Marie dedicata, in qua XII moniales<sup>4</sup> et VIII monachi<sup>5</sup> assidue<sup>6</sup> serviunt. In qua ecclesia vidi tabulam ligneam, ad mensuram unius ulne longam et latam ad modum dimidie, retro altare positam<sup>7</sup> in muro sanctuarii in fenestra ferro laqueatam<sup>8</sup> cancellatim<sup>9</sup> firmatam<sup>10</sup>, in qua effigies beate virginis<sup>11</sup> Marie depicta fuit<sup>12</sup>. Sed<sup>13</sup>, quod dictu mirabile est, pictura super<sup>14</sup> lingnum est incarnata et oleum odoriferum super odorem balsami incessanter manat<sup>15</sup>; de quo oleo<sup>16</sup> multi Christiani et<sup>17</sup> ceteri a<sup>18</sup> diversis languoribus<sup>19</sup> sanantur. Et oleum<sup>20</sup> illud nunquam minuitur, quantumcumque accipitur<sup>21</sup>. Nunquam tamen<sup>22</sup> predicta tabula tangi audetur<sup>23</sup>, videri autem omnibus conceditur. Oleum autem a Christianis<sup>24</sup> religiose<sup>25</sup> servatum augmentatur, et pro quacumque re<sup>26</sup> cum devocione et sincera fide<sup>27</sup> sumptum fuerit pro honore sancte<sup>28</sup> Virginis cum missarum sollempnitatibus, indubitanter impetrabitur<sup>29</sup>. Ad illum locum in Assumpcione et<sup>30</sup> Nativitate gloriose virginis Marie<sup>31</sup> omnes Sarraceni illius provincie<sup>32</sup> una cum Christianis orandi causa<sup>33</sup> confluunt et cerimonialia sua illuc offerunt cum magna<sup>34</sup> devocione. Nota<sup>35</sup>, hec tabula<sup>36</sup> Constantino- poli<sup>37</sup> facta et depicta fuit<sup>38</sup> in honore beate Vir|ginis; inde a quo-

col. 2

<sup>35</sup> Rursus Damaschus M. — <sup>36</sup> et add. V, M. — <sup>37</sup> b in rasura. — <sup>38</sup> Acharon per V, M.

3. — <sup>1</sup> per V, ad M. — <sup>2</sup> Sardeneia V, Sardencia M. — <sup>3</sup> et add. V. — <sup>4</sup> virgines add. V, M. — <sup>5</sup> Deo et beate virgini add. M. — <sup>6</sup> om. V, M. — <sup>7</sup> in rasura, ut videtur. — <sup>8</sup> in rasura, ut videtur. — <sup>9</sup> cancellatim cod. — <sup>10</sup> (sanctuarii - firmatam) patens per fenestram et ferro laqueari cancellatim firmatam V, que patens videbatur per fenestram et ferro laqueari cancellatim fuit firmata M. — <sup>11</sup> om. V, M. — <sup>12</sup> resplenduit M. — <sup>13</sup> nunc add. V, M. — <sup>14</sup> supra V. — <sup>15</sup> emanat M. — <sup>16</sup> (de q. o.) pro quo V, per quod M. — <sup>17</sup> homines add. M. — <sup>18</sup> om. M. — <sup>19</sup> oppressi add. M. — <sup>20</sup> (Et o.) oleumque M. — <sup>21</sup> inde add. V; inde accipitur M. — <sup>22</sup> om. V, M. — <sup>23</sup> (Nunquam - audetur) Tabula predicta a quoquam tangi nunquam audetur M. — <sup>24</sup> is in rasura. — <sup>25</sup> (Oleum - religiose) Oleum vero a Christiano religioso V, Item oleum a Christiano religioso M. — <sup>26</sup> infirmitate V, M. — <sup>27</sup> (s. f.) f. s. V, M. — <sup>28</sup> beate M. — <sup>29</sup> impetrabit V, M. — <sup>30</sup> in add. M. — <sup>31</sup> om. V, M. — <sup>32</sup> (i. p.) terre illius V, M. — <sup>33</sup> (o. c.) c. o. V, M. — <sup>34</sup> (cerimonialia - magna) Saraceni cerimonialia sua illic offerunt cum maxima V, Sarraceni quoque sua cerimonialia illic offerunt cum maxima M. — <sup>35</sup> om. V, M. — <sup>36</sup> primum add. M. — <sup>37</sup> Constantinopolis V. — <sup>38</sup> (et d. f.) f. et d. V, M.

dam patriarcha in<sup>39</sup> Ierusalem perducta fuit<sup>40</sup>. Tunc temporis quedam abbatissa supradicti<sup>41</sup> loci causa orationis<sup>42</sup> Ierusalem [perducta] descenderat<sup>43</sup> et inpetrata tabula<sup>44</sup> a patriarcha<sup>45</sup>, eam secum ad ecclesiam sibi commissam<sup>46</sup> deportavit. Fuit autem hoc anno incarnationis Domini<sup>47</sup> CCC<sup>o</sup>LXX<sup>48</sup>. Sed multo<sup>49</sup> tempore<sup>50</sup> cepit oleum sacrum<sup>51</sup> manare.

4. Nota, in terminis Damasci, Antiochie<sup>1</sup>, Alapi[d]e<sup>2</sup>, est quo<d>dam genus Sarracenorum quod est<sup>3</sup> in montanis, quod vulgari-ter Hesiffessim vocatur et in romano Veteris de montano<sup>4</sup>. Hoc genus hominum sine lege vivit<sup>5</sup>, carne quoque porcina vescitur contra legem Sarracenorum et omni muliere abutitur indifferenter, sed non<sup>6</sup> matre<sup>7</sup> et sorore<sup>8</sup>. In montanis habitant et sunt<sup>9</sup> inexpugnabiles quia<sup>10</sup> in munitissimis castris recipiuntur, et<sup>11</sup> terra eorum non multum fertilis est, nisi quod de peculio vivunt. Habent etiam dominum inter se qui ab omnibus principibus Sarracenis prope vel longe positus<sup>12</sup> timetur, quoniam eos miro modo occidere solet<sup>13</sup>. Qua vero arte hoc facit<sup>14</sup> sic<sup>15</sup> accipe. Princeps ille habet pulchra<sup>16</sup> et pulcherrima palatia altissimis muris clausa, ita quod non nisi per parvum ostium<sup>17</sup> et diligentissime seratum<sup>18</sup> pateat introitus. In quibus palaciis filios rusticorum nutriri facit a cunabilis et diversis linguis inbui<sup>19</sup>. Quibus a magistris suis<sup>20</sup> a primeva<sup>21</sup> etate sua usque ad perfeccionem viri hoc<sup>22</sup> predicatur<sup>23</sup>, ut domino illius terre<sup>24</sup> obediant; quod si fecerint, gaudia paradysi eis<sup>25</sup> dabit<sup>26</sup>, tamquam

<sup>39</sup> om. V, M — <sup>40</sup> (p. f.) transducta M. — <sup>41</sup> prius supradicta. — <sup>42</sup> orandi V; (s. l. c. o) l. s. gracia orandi M. — <sup>43</sup> (Ierusalem perducta descenderat) Ierusalem descendit V, descendit Ierusalem M. — <sup>44</sup> om. M. — <sup>45</sup> prefata tabula add. M. — <sup>46</sup> gaudens add. M. — <sup>47</sup> om. V dominice M. — <sup>48</sup> viii<sup>o</sup> et lxx V, c<sup>o</sup> et lxxviii M. — <sup>49</sup> o in rasura. — <sup>50</sup> e in rasura; (m. t.) postea per multa tempora V, M. — <sup>51</sup> ex ea add. V, M.

4. — <sup>1</sup> et add. V, M. — <sup>2</sup> Alapie V, Alupie M. — <sup>3</sup> (q. e.) om. V, M. — <sup>4</sup> (vulgariter - montano) eorum vulgari Hessessim vocantur (vocatur M) et in latino veteres promontani V, M. — <sup>5</sup> vivunt V. — <sup>6</sup> (s. n.) om. V, M. — <sup>7</sup> scilicet add. V, M. — <sup>8</sup> Hii add. M. — <sup>9</sup> quasi add. V, M. — <sup>10</sup> et V, M. — <sup>11</sup> om. V, M. — <sup>12</sup> habitantibus V, M. — <sup>13</sup> (eos-solet) eosdem modo mirabili solet occidere M. — <sup>14</sup> faciat V, M. — <sup>15</sup> om. V, M. — <sup>16</sup> plura V, M. — <sup>17</sup> (p. o.) hostium parvum V, M. — <sup>18</sup> era in rasura; servafum V, M. — <sup>19</sup> (nutriri - inbui) suorum plurimos a cunabulis faciat (facit M) enutriri ac (om. V) diversis linguis inbui, scilicet latino, greco, romano, saraceno (sarracenico M) sermone V, M. — <sup>20</sup> hoc predicatur add. V, M. — <sup>21</sup> prima M. — <sup>22</sup> ei add. prius, deinde deletit librarius. — <sup>23</sup> hoc predicatur om. V, M. — <sup>24</sup> (i. t.) t. i. V, M; in omnibus add. V, M. — <sup>25</sup> add. sup. lin. — <sup>26</sup> (e. d.) eis sibi daturus M.

*potestatem habens super omnes deos vivos. Instruuntur etiam non posse salvari si in aliquo voluntati principis resistent. Et nota quod <ex quo>*<sup>27</sup> *a cunabulis palaciis includuntur*<sup>28</sup>, *preter doctores et magistros suos [ita ut]*<sup>29</sup> *neminem hominum unquam vide[re]*<sup>30</sup>, *nec aliam doctrinam*<sup>31</sup> *capiunt*<sup>32</sup> *quousque ad presentiam principis evocentur ad interficiendum aliquem*<sup>33</sup>. Tunc in presentia principis constituti, querit ab eis si preceptis suis velint obedire, ut eis conferat paradysum. Qui ut instructi sunt omni contradictione remota<sup>34</sup> pedibus suis provoluti serventi animo respondent se fore obedientes in omnibus que preceperit<sup>35</sup> eis. Tunc princeps dat unicuique eorum<sup>36</sup> cultellum<sup>37</sup> acutum et ad quemcumque principem voluerit mittit<sup>38</sup>.

5. Item a Damasco per Taboream<sup>1</sup> usque<sup>2</sup> Acaron<sup>3</sup> sunt<sup>4</sup> | IIII<sup>or</sup><sup>5</sup> *diete vel*<sup>6</sup> *III usque Ierusalem*<sup>7</sup>; 'a Ierusalem usque Ascoloniam<sup>8</sup> *dieta*<sup>9</sup> *una*<sup>10</sup>. Hec civitas<sup>11</sup> parva est et supra<sup>12</sup> mare sita, muris et fossatis valde munita et satis<sup>13</sup> sana. Inde vero per desertum VIII diebus reversus fui in Babyloniam<sup>14</sup>, in qua via stratam per miliare unum salgemma[m] coopertam inveni et plures vidi onagros et boves silvestres. Nota<sup>15</sup>, apud Chayr<sup>16</sup> publicum est<sup>17</sup> prostibulum Sodomitarum<sup>18</sup>. Mulieres Sarracenorum linteaminibus velate<sup>19</sup> incedunt, si umquam templa eorum<sup>20</sup> ingrediuntur. In maxima custodia habentur eunuchorum<sup>21</sup>, in qua<sup>22</sup> maiores domine numquam domicilia<sup>23</sup> egrediuntur<sup>24</sup> nisi per preceptum<sup>25</sup> dominorum suorum. Et nota quod non frater non<sup>26</sup> alius propinquus viri vel mulieris sine consensu viri<sup>27</sup> ad mulierem audeat<sup>28</sup> ingredi. Viri quoque V vicibus infra diem et noctem<sup>29</sup> vadunt orare et loco campane precon-

fol. 39

<sup>27</sup> ex quo supplēvi ex V, M. — <sup>28</sup> includantur M. — <sup>29</sup> (i. ut) om. V, M. — <sup>30</sup> (hominum u. videant) u. videbunt V, M. — <sup>31</sup> disciplinam V, M. — <sup>32</sup> capiant cod., capient V, M. — <sup>33</sup> (i. a.) a. i. M. — <sup>34</sup> emota in rasura. — <sup>35</sup> precepte in rasura; preceperis M. — <sup>36</sup> om. V, M. — <sup>37</sup> unum add. V. — <sup>38</sup> (principem - mittit) voluerit principem interficiendum mittit (emittit M) V, M.

5. — <sup>1</sup> Dabariam V, Thabariam M. — <sup>2</sup> ad add. V. — <sup>3</sup> Acharon V, Achon M. — <sup>4</sup> om. V, M. — <sup>5</sup> sunt add. M. — <sup>6</sup> et V, M. — <sup>7</sup> et add. V, M. — <sup>8</sup> Ascalonam V, Aschalonam M. — <sup>9</sup> prius dietam, elemento m. eraso. — <sup>10</sup> (d. u.) II diete V, M. — <sup>11</sup> (h. c.) civitas illa V, M. — <sup>12</sup> super M. — <sup>13</sup> (et s.) satissime M. — <sup>14</sup> (per - Babyloniam) Babiloniam per VIII diet reversus fui, in marg. per desertum V; per desertum per VIII dies in Babiloniam reversus fui M. — <sup>15</sup> (in qua - nota) om. V, M. — <sup>16</sup> Cayr V, Kayr M. — <sup>17</sup> (p. e.) e. p. M. — <sup>18</sup> publicum - Sodomitarum om. V. — <sup>19</sup> et cooperte add. V, M. — <sup>20</sup> (si - eorum) numquam templa deorum V, M. — <sup>21</sup> (h. e.) e. h. V, M. — <sup>22</sup> (in q.) ita quod V, M. — <sup>23</sup> domitilia cod. — <sup>24</sup> sua egrediantur M. — <sup>25</sup> precepta V, M. — <sup>26</sup> (nota - non) nec frater nec V, M. — <sup>27</sup> domini M. — <sup>28</sup> suam audeat M. — <sup>29</sup> ad templum add. V, M.

utuntur; et <sup>30</sup> religiosi et <sup>31</sup> Sarraceni ad quamlibet horam se <sup>32</sup> lavare solent cum aqua, incipientes a capite usque ad pedes, et postea vadunt orare et <sup>33</sup> numquam sine venia orant <sup>34</sup>. Credunt <sup>35</sup> in Deum creatorem omnium, et Machomet <sup>36</sup> prophetam esse <sup>37</sup> dicunt et legis eorum <sup>38</sup> auctorem, quem etiam frequentare solent in <sup>39</sup> peregrinationibus suis. Habent etiam <sup>40</sup> alios <sup>41</sup> legis auctores in veneratione. Unicuique Sarraceno licet ducere VII uxores <sup>42</sup> legitime <sup>43</sup> et unicuique <sup>44</sup> earum divisas <sup>45</sup> expensas conductas et promissas <sup>46</sup> a contractu <sup>47</sup> providet. Insuper quodquod <sup>48</sup> slavus <sup>49</sup> vel servus habet <sup>50</sup> cum illis licenter peccat, quasi inde non <sup>51</sup> habeat peccatum. Quarum ancillarum si aliqua conceperit, statim a dominio domini sui <sup>52</sup> libera erit; et quemcumque <sup>53</sup> filiorum Sarracenus de libera vel ancilla <sup>54</sup> heredem constituere <sup>55</sup> suum <sup>56</sup> poterit <sup>57</sup> secundum velle suum. Multi tamen Sarraceni adeo religiosi sunt <sup>58</sup> quod <non> nisi unam habeant uxorem <sup>59</sup>. Infra VII uxores licet habere, sed non ultra ascendere <sup>60</sup>, nisi in concubinis, sicut <sup>61</sup> dictum est. Qui vivunt et regnant cum dyabolo in secula seculorum. Explicit libellus de Sarracenis <sup>62</sup>.

L'apparente expérience personnelle dont se prévaut l'auteur du texte ne réussit pas à dissimuler ce que la composition a de lâche et d'artificiel. Ce caractère emprunté apparaît plus nettement lorsqu'on observe que la notice sur Saïdnaia et son contexte prochain, la description du désert et de Damas, la digression sur les Assassins avant la mention du retour en Égypte et une seconde série de réflexions sur les mœurs des Sarrasins, non moins que le contexte éloigné, qui n'est pas transcrit ici, les propos sur l'Égypte,

<sup>30</sup> om. M. — <sup>31</sup> om. V, autem M. — <sup>32</sup> lavant sive add. M. — <sup>33</sup> om. M. — <sup>34</sup> (sine - orant) sine venia orant ut dicunt V, vero, ut dicitur, sine venia orant M. — <sup>35</sup> enim add. M. — <sup>36</sup> chomet in rasura; Mahomet V, Mahometh M. — <sup>37</sup> fuisse V, M. — <sup>38</sup> (et l. e.) et e. l. V, eorumque legis M. — <sup>39</sup> om. V. — <sup>40</sup> insuper M. — <sup>41</sup> sue add. M. — <sup>42</sup> (VII u.) u. VII V, M. — <sup>43</sup> simul add. V, M; add. s prius, deinde erant librarius. — <sup>44</sup> cuilibet M. — <sup>45</sup> (e. d.) illarum divisim V, M. — <sup>46</sup> commissas V, M. — <sup>47</sup> nupciarum add. V, M. — <sup>48</sup> quotquot M; habuerit add. V, M. — <sup>49</sup> sclavus V, M. — <sup>50</sup> om. V, M. — <sup>51</sup> (i. n.) n. l. V. — <sup>52</sup> (a - sul) om. V, M. — <sup>53</sup> corr. cod. ex quodcumque. — <sup>54</sup> (Sarracenus - ancilla) suorum sive de ancilla sive de libera V, M. — <sup>55</sup> voluerit add. V. — <sup>56</sup> om. V, M. — <sup>57</sup> potest M. — <sup>58</sup> (S. a. r. s.) s. S. a. r. V, M. — <sup>59</sup> (quod - uxorem) qui non habent nisi tantum unam uxorem V, quod non habent tantum nisi unam uxorem M. — <sup>60</sup> om. V, M. — <sup>61</sup> ut V, M. — <sup>62</sup> (Explicit - Sarracenis) *Mia manu cod., deest V, Amen M.*

les curiosités de ses villes et les coutumes de ses habitants, se retrouvent, avec des modifications d'arrangement et de détails, dans un passage du pseudo-troisième livre de l'*Historia Orientalis et Occidentalis* de Jacques de Vitry<sup>1</sup>. C'est le fragment intitulé *Ierusalem gloriosa Iudaeae metropolis*. Avec le trop fameux rapport du patriarche de Jérusalem à Innocent III<sup>2</sup>, auquel il fait suite : *Dominus papa Innocentius bonae memoriae volens scire mores Turcarum et vires Saracenorum*, il forme la partie commune aux deux recensions connues du pseudo-troisième livre de l'évêque de Saint-Jean d'Acre : l'une éditée par Gretser<sup>3</sup> et reprise par Bongars<sup>4</sup>, d'après un manuscrit de la bibliothèque des Ducs de Bavière, l'autre publiée par Martène et Durand<sup>5</sup> « ex MS. codice Bigotiano nunc Bibliothecae regiae<sup>6</sup>... cuius character ad auctoris aetatem proxime accedit ». Chacune de ces rédactions est d'ailleurs déparée par des fautes dues à l'incurie ou à la fantaisie des copistes : *tabula... lapidea* ; *oleum odoriferum super odorem Libani* (éd. GRETSEB-BONGARS) ; *imago... incurvata* (pour *incarnata*) et *deflexa* ; *oleum odoriferum super oleum balsami* (éd. MARTÈNE-DURAND).

D'autres relations de Terre Sainte, telles que l'*Itinéraire* de Thietmar, dont nous avons parlé, présentent une combinaison différente des mêmes éléments<sup>7</sup>, ou d'une partie d'entre eux, celle-ci variant

<sup>1</sup> Sur ce personnage, voir Ph. FUNK, *Jakob von Vitry, Leben und Werke*, Leipzig, 1909 (= *Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, Heft 3).

<sup>2</sup> Dont le manuscrit de Bruxelles cité plus haut, II. 1146, fol. 95<sup>v</sup>-96, a conservé une copie, suivie, fol. 96-99, de la septième Lettre de Jacques de Vitry, écrite devant Damiette le 18 avril 1221. Ce dernier texte, désigné dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale*, t. II, p. 216, comme contenant des extraits de Jacques de Vitry, a servi à l'édition qu'a donnée R. Röhrich, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVI (1896), p. 84-113.

<sup>3</sup> *Opera omnia*, t. III (Ratisbonne, 1734), appendice : *Mantissa ad tertium tomum de Sancta Cruce*, p. 3-12. La première édition du *Liber tertius Historiae Orientalis Iacobi de Vitriaco antea ineditus* avait paru à Ingolstadt en 1608.

<sup>4</sup> *Gesta Dei per Francos* (Hanau, 1611), p. 1125-1145.

<sup>5</sup> *Thesaurus novus anecdotorum*, t. III (Paris, 1717), col. 267-287.

<sup>6</sup> C'est le n° 193 du *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Bigotianae* (éd. L. DELISLE, Rouen, 1877, p. 56), aujourd'hui Paris. lat. 5695, « anno 1350 exaratus », d'après le *Catal. cod. mss. Bibl. Regiae*, t. IV (1744), p. 149.

<sup>7</sup> Que l'on compare, par exemple, la dissertation suivante sur les mœurs des Sarrasins, dans Thietmar, au passage correspondant de Burchard (ci-dessus, § 5) :

avec les manuscrits. Bien hardi celui qui prétendrait fixer avec rigueur les limites et les origines de ce fonds banal auquel ont puisé sans vergogne, et que sont venues grossir en retour, des lignées de chroniqueurs dont toute la science se bornait à répéter leurs devanciers sans même se mettre toujours en peine de brouiller les pistes.

Encore est-il souhaitable de remonter à la source du paragraphe consacré à Saïdnaia dans l'opuscule de Burchard. Cette version<sup>1</sup> diffère notablement de la recension longue dite de Thietmar. Cependant on a pu montrer<sup>2</sup> que ces deux formes de la légende étaient

*Et hec est eorum confessio. Quater in die orant et semel in nocte. Loco campanarum precone utuntur, ad cuius vocationem solent sollempniter ad ecclesiam conventre. Religiosi vero Sarraceni ad quamlibet horam solent se lavare aqua, vel sabulo, si defuerit aqua. Incipientes a capite, faciem lavant, deinde brachia, manus, crura, pedes, pudibunda et anum. Postea vadunt orare et nunquam orant sine venia. Multas venias faciunt. Versus meridiem orant. Tundunt pectora sua, et in pupplico et altis vocibus. Super pannos quadratos, quos semper sub cingulo suo secum portant, venias querunt, et in veniis terram fronte pulsant. Mortuos suos in dextris lateribus cum magno cantu in monumentis ponunt ita ut versus meridiem ad templum Maumet respicere videantur. Mulieres Sarracenorum lintheaminibus de bocran velate et cooperte incedunt. Numquam templa eorum ingrediuntur cet. (éd. LAURENT, p. 12).*

<sup>1</sup> Les traits saillants de la version brève ressortent dans ce passage de la *Continuation de Guillaume de Tyr*, dite de Rothelin : *Or vos dironz des autrez pelerinaiges qui estoient es leuz loingtieus. Prèz de la cité de Damas avoit une montaigne. En cele montaigne avoit une esglyse de Nostre Dame Sainte Marie à la Roche, disoit on. En cele esglise avoit .XII. nonnainz et .VIII. moïnnes. Cil leuz estoit apeléz Sardainnes. Aucunes genz l'apeloient Nostre Dame de Sardenay. En cele eglise avoit une table de just; cele table si avoit une aune de lonc et demi aune de lé. En cele table si estoit pointe l'ymaige Nostre Dame Sainte Marie, et estoit entuillée suer le just. Et de cele ymaige si en nest oille plus souef flairant que basme. Et pluseurz genz s'en estoient oint et en avoient eü plus souef en leur maladies. Et cil oilles n'apetissoit point, ia tant n'en preïst on. En cele esglyse venoient tuit li Sarrazin del païz entor la feste Nostre Dame, la mi aoust et en septembre. Là prioient et aouroient et offroient. Cele ymaige fu faite en Costantinoble, et unz patriarchez de Iherusalem l'en aporta, et une abeesse li demanda : si l'ot, si l'aporta là où ie vouz ai dist (H. MICHELANT et G. RAYNAUD, *Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre Sainte rédigés en français*, Genève, 1882, p. 173-174, édités sur la base de onze manuscrits dont trois avaient servi à M. de Vogüé pour la publication des *Pèlerinages de la Sainte Terre*, à la suite de la *Citez de Iherusalem*, en appendice à ses *Églises de la Terre Sainte*, 1860, p. 444-451).*

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XXV (1906), p. 152-153.



moins étrangères l'une à l'autre qu'il ne semblait au premier abord. Le recours au texte arabe a même permis de prouver que la divergence la plus marquante relevée chez Burchard — le fait que le tableau peint à Constantinople est acquis, par la moniale en personne, à Jérusalem, où un patriarche l'avait apporté, sans qu'il soit soufflé mot du pèlerin voleur — loin d'infirmar la thèse d'une origine commune aux deux formes de la légende, la renforce au contraire. Une confusion s'est produite entre ce patriarche et celui dont les documents arabes rapportent que, venu de Constantinople à Saïdnaia en l'an 1370 de l'ère d'Alexandre, il donna au préfet de l'église locale la permission de procéder au transfert de l'image; cette opération eut un épilogue tragique, narré dans la version longue, dont on retrouve l'écho (ou plutôt l'explication) dans une phrase de Burchard : *nunquam predicta tabula tangi audetur, videri autem omnibus conceditur*.

A ces preuves nous ajouterons une dernière confirmation, tirée de la date de 1370 <sup>1</sup> qui vient d'être évoquée. Ce millésime propre à la tradition arabe que reflète avec le moins de déformation la « version de Thietmar », nous donne la clef de l'année à laquelle les différents représentants de la recension de Burchard font remonter l'événement qui fonda la renommée de Saïdnaia : 870 (VIII C et LXX) dans Arnold de Lubeck et le Vaticanus 1058, CLXXVIII, par un déplacement de ces mêmes chiffres, dans les Fragmenta Monacensia, 370 (CCCLXX) dans le Vindobonensis 362, ainsi que dans les trois exemplaires connus de l'abrégiateur du xiv<sup>e</sup> siècle qui opère sous le nom de Burchard <sup>2</sup>. La date de 1370, une énigme pour qui perdait de vue qu'elle appartenait à une ère étrangère ou se sentait incapable de l'interpréter, ne pouvait devenir utilisable que moyennant une mutilation (la chute du M initial ou sa transformation en

<sup>1</sup> Ère d'Alexandre (= 1059 ap. J.-C.); 1373 dans d'autres documents arabes : l'exemplaire du P. C. Bacha (*al-Machriq*, t. VIII, p. 465, note 2), le Vatic. ar. 170 (éd. CERULLI, op. c., pp. 236, 240).

<sup>2</sup> Cf. supra, p. 249, n. 2. Cet abrégiateur offre, pour ce qui regarde la légende de Saïdnaia, un texte étonnamment proche de celui que nous a conservé Arnold de Lubeck : mêmes noms, mêmes erreurs, mêmes tournures de phrase d'un bout à l'autre : *Saydaneia, in rure sita, in assumptione gloriose Virginis et in festo natiuitatis sue*, etc., avec, toutefois, d'autres leçons, comme on vient de le voir, et l'omission de l'excursus sur les Assassins. S'il n'a pas tout simplement démarqué le chroniqueur (en restituant à la première phrase sa forme originale), il faut admettre qu'ils se sont inspirés l'un et l'autre d'un même modèle.

D ou en V, valeurs plus acceptables<sup>1</sup>), qui n'empêche pas de retrouver les traits du lointain prototype arabe sous le remaniement qui a abouti à Burchard.

### 3. LA VERSION INÉDITE DE GUY CHAT.

Le numéro II. 1064 de la Bibliothèque royale de Belgique<sup>2</sup> est un manuscrit sur parchemin en deux colonnes, copié au XIII<sup>e</sup> siècle ; il porte au bas du fol. 158, par la main du rubricateur de cette époque, l'indication : *Liber Sancte Marie de Alna* (Aulne), qui fut répétée plus tard deux fois au verso : *Liber beate Marie de Alna*. La dernière pièce du recueil, au fol. 158, venant après deux lettres du pape Alexandre III au sujet de la canonisation de S. Bernard, datées respectivement des 17 et 18 janvier 1174, et trois épitaphes du même saint, n'est autre qu'une nouvelle recension indépendante et inédite de la légende de Saïdnaia ; à ce titre elle mérite d'être versée au dossier du célèbre pèlerinage. Le morceau commence sans suscription après une ligne restée vacante ; la première initiale a été aussi laissée en blanc par le rubricateur.

#### RELATIO GUIDONIS CHAT DE MIRACULO B. V. M. IN SARDENA E cod. Brux. II. 1064.

- fol. 158      1. <N>obilis et fidelis viri Guidonis relatione didicimus miracula, que Dei virtute in Dei genitricis honore modernis temporibus in transmarinis partibus contigerunt. Vir enim predictus cum Haimerico Brun Iherosolimam perrexit et nuper rediit, et que dicturi sumus ipso referente scripsimus. Retulit itaque nobis quod fuerit in Sardena, gentiliū urbe, religiosa quedam mulier suriana, que negotiatorem quendam aliunde venientem et Iherosolimam iturum rogavit ut ychoniam sculptam in sancte Dei genitricis honore sibi emeret et afferret. Fuit igitur | et emit, sed per mare ad propria redire securus et commodius iudicavit. Et cum prospero navis flatu quam ascenderat
- fol. 158v

<sup>1</sup> Le D pourrait provenir aussi d'une erreur de lecture touchant l'abréviation de *Domini* ou *dominicæ*.

<sup>2</sup> *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. II, n° 1450, p. 355-356 ; cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 502-503.

*beheretur, contra ventorum impetum nautis mirantibus substitit; hoc ab ipsa imagine responsum est negotiatori, navem ultra progredi non posse, nisi eo reducto et ad litus deposito. Cumque et nautis quod audierat retulisset, illi statim ad litus eum revexerunt et optatum cursum navigandi recuperaverunt. Ille vero, sicut ab ipsa imagine quam portabat ammonitus fuerat, per terram ad predictam religionem ire cepit.*

2. *Sed dum iter ageret, in latrones incidit Sarracenorum, quos Aschairanos appellant. Et cum terrore nimio turbari cepisset, iterum loquuta est ei dicens: « Nichil timeas, quia tibi nocere non possunt. » Et ita, securus et illesus per medium illorum ibat<sup>1</sup>, et ad urbem Sardenam pervenit. Tunc, ut aiunt, cepit secum tacitus<sup>2</sup> cogitare dicens: « Hanc tante virtutis ychoniam mulieri illi non reddam, sed mihi potius retinebo. » Cum autem predicta mulier eius cognovisset adventum, statim affuit, et utrum sibi attulisset pro quo rogaverat eum ab eo quesivit. At ille cepit negare, volens, ut diximus, eam sibi retinere. Sed contra Dei voluntatem nichil potuit, quia de archa ubi eam absconderat respondit: « Mentiris, quia ego hic sum. » Tunc ille erubuit et amplius celare non valens mulieri tradidit. Quam illa susceptam linteaminibus diligenter involvit et in subterranea domo propter metum Sarracenorum abscondit et ibi eam iugiter adorabat. De qua magnum refero miraculum, quod scilicet ab umbilico et sursum carne induta sit et ex uberibus eius liquor quidam emanat, in similitudinem olei, qui postmodum in carnem vertitur.*

3. *Et propter hec tanta miracula, Suriani qui christiani sunt in urbe illa ecclesiam in honore sancte Dei genitricis edificaverunt, ad quam Sarraceni Christianos undecumque secure venire permittunt, et magna ibidem alia miracula Dei virtute in sancte Dei genitricis honore fiunt. Contigit igitur unum de militibus templi, Galterium de Marangiers, qui captus fuerat a gentilibus, cum de captivitate rediret, per urbem Sardenam transire; qui de predicto liquore in Iherusalem attulit. Unde Hamericus Brun ad ecclesiam Sancte Marie de Altis Vallibus per Guidonem Chat misit, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo LXXX<sup>o</sup>VI<sup>o</sup>. Monachus de ipsa domo attulit miraculum in Valle Regis. Amen<sup>3</sup>.*

La version qui se réclame de Guy Chat se distingue des précédentes par plusieurs traits caractéristiques.

<sup>1</sup> Cf. Luc. 4, 30. — <sup>2</sup> (s. t.) prius t. s. cod. — <sup>3</sup> add. alia manu.

1° Le pèlerin qui se rend à Jérusalem est un marchand<sup>1</sup> dont l'origine n'est pas précisée.

2° La statue (*ychonia sculpta*) est douée de parole. Comme dans le récit arabe, c'est sa voix — non une voix descendue du ciel, ou un ange, ainsi que l'a compris la version de « Thietmar », — qui apostrophe le fuyard. En outre, elle le dénonce à la moniale, ce qui nous dispense de l'épisode où le voleur, chargé de son trésor, cherche en vain la porte du sanctuaire.

3° Le voyage en mer se place avant la rencontre des brigands ; ceux-ci sont censés appartenir à la tribu des Aschairani, les Assassins de la chronique de Burchard (*Heyssessini, Hessessis, Hassaseri, Egisseri, Heresim*, etc., selon les différents témoins), ou peut-être les Ansariyés (*Nuşairis*), autre secte extrémiste de l'Islam.

4° La statue, enveloppée de linges, est mise à l'abri dans une demeure souterraine. Le haut du corps est revêtu de chair et émet, par les seins, un liquide huileux qui se solidifie ensuite sous forme de chair. On rapprochera cette description, d'une part de l'aventure arrivée au prisonnier des basses-fosses de Damas et de ce passage de l'*Itinéraire de Londres à Jérusalem* : *e i a une ymage peinte de Nostre Dame of sun enfant à ovre grezesche, dunt oille en curt, e quant est vée[e], devient gumme u char*<sup>2</sup>, d'autre part de cette notation du n° 903 des *Mir. BVM.*, déjà cité : *de figure mamilla olei manat copia*, et de la tradition dont Gervais de Tilbury s'est fait l'écho vers 1214 : *Cum de mirabilibus mundi tractatus nostri sit propositi, nihil inter mirabilia dignius quam id, quod quotidiana admiratione dignum et divina virtute firmatur et utilitati nostrae deservire censetur. Ecce in Syria inferiore et provincia Damascena sub potestate paganorum est ecclesia, quam B. Mariae de Sardenay nominant. In hac est iconia, imaginem beatissimae Virginis repraesentans, sub cuius mamilla carnea, divino miraculo facta, oleum vice lactis stillat, infirmorum sanitati proficuum, quod, qualiter aut quo divino iudicio provenerit, a multis celebriter tam testificatum, quam scripturae commendatum habemus*<sup>3</sup>. Rappelons aussi, à ce propos,

<sup>1</sup> A comparer au récit éthiopien publié par CERULLI, op. c., p. 280-281, où un marchand franc, désireux de dérober la statue, en est réduit à y tailler un bout de chair ; découvert et menacé de mort, une voix sort de l'icône pour prendre sa défense.

<sup>2</sup> H. MICHELANT et G. RAYNAUD, *Itinéraires français*, p. 131-132.

<sup>3</sup> *Gervastii Tilberiensis Otia imperialia*, Tertia Decisio, § 46, dans G. LEIBNITZ, *Scriptores rerum Brunsvicensium*, t. I, p. 975-976 ; cf. t. II, p. 781.

quelques traits d'un récit parallèle au *De itinere Terre Sancte* de Ludolphe de Sudheim (vers 1350) : *Ubi retro maius altare est tabula lignea, in qua ycona vel ymago beate Marie ab humilico et sursum est depicta, que nunc est oculis denigrata, quod vix ymago apparet fuisse. Hec dicitur yconia incarnata, quod dicunt mamillas carneas habuisse, ymo utique non est ita... Ipsaque ycona adhuc resudat oleum valens in salutem multorum; ipsum quoque oleum nunc mutatur in lac, mox in sanguinem, et a nautis portatur in mari*<sup>1</sup>. Mais de toutes les descriptions de la statue, celle que nous lisons dans Gautier de Coincy, aux vers 464 et suivants de son poème, rappelle le plus fidèlement le tableau tracé par Guy Chat; il la devait, lui aussi aux souvenirs d'un témoin oculaire, le Soissonnais

*Qu'il nous donna de l'huile assez  
Qu'il sourt du piz la sainte ymage.*

5° Le nom de Gautier de Marangiers<sup>2</sup> vient illustrer de façon pittoresque ce que nous savions de la curiosité pieuse — on peut le supposer — qui attirait les Templiers à Saïdnaia durant les trêves. Ce guerrier met à profit son retour de captivité pour visiter le sanctuaire et rapporter à Jérusalem de l'huile précieuse.

Les deux personnages par l'entremise desquels cette relique est ensuite acheminée en France nous sont connus par un autre document, officiel celui-là, et tout juste à propos du transfert en question. Il s'agit de l'« Inventaire des reliques du prieuré d'Altavaux »<sup>3</sup>, dans un cahier de parchemin de six feuillets, aujourd'hui aux Archives départementales de la Haute-Vienne, D. 271. Des acqui-

<sup>1</sup> *Archives de l'Orient latin*, t. II (1884), Documents, p. 361. L'*Itinéraire* de Ludolphe présente un texte quelque peu différent, éd. F. DEYCKS, dans *Bibliothek des litterarischen Vereins*, t. XXV (Stuttgart 1851), p. 99-101.

<sup>2</sup> Galterus de Marangiers ne figure pas au nombre des Templiers cités dans *Les Familles d'Outremer* de Du Cange, publiées par E.-G. Rey (Paris, 1869 = *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*), p. 869-892, ou dans les *Zusätze und Verbesserungen zu Du Cange, Les Familles...*, par R. Röhrich (= *Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Humboldts-Gymnasiums*, Berlin, 1886), p. 16-23. En novembre 1164, un *Frater Gallerius* est porteur d'une lettre de *Berctinus, Militiae Templi minister humilis*, à Louis VII, roi de France (BONGARS, op. c., p. 1184).

<sup>3</sup> Édité par Alfred Leroux, *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement la Marche et le Limousin*, t. I (Limoges, 1883), p. 83-87.

sitions de reliques sont enregistrées, en 1181, en 1182, et *consequenti eciām tempore*, à diverses reprises. Puis vient le paragraphe qui nous intéresse : *Postea vero, Aimericus Bruni misit de Iherusalem in Altas-valles de oleo quod ex uberibus imaginis sancte Dei genitricis emanat, de oleo tumuli sancte Katerine, virginis et martyris, per manum Guidonis Chati*<sup>1</sup>. La même année, on signale que Arnaldus de Claromonte, tunc prior, *perrexit apud Sanctum Aredium* (Saint-Yrieix, Haute-Vienne) *et impetravit reliquias duos dentes de capite Amos prophete, cet.*

Il est difficile d'imaginer plus parfait accord de documents indépendants. Aymeric Brun, seigneur de Montbrun, fut le fondateur du monastère d'Altavaux<sup>2</sup>, qu'il fit édifier en 1178 et 1179 et dota de manière à y assurer l'établissement de religieux conventuels augustins de La Couronne. Ceux-ci y arrivèrent le 23 août 1180. Les notes historiques qui encadrent l'« Inventaire des reliques » cité plus haut, et qu'on a pu grouper sous le titre de « Brève chronique du prieuré d'Altavaux », nous ont gardé les détails suivants sur l'installation des religieux et la construction, qui suivit bientôt, d'un nouveau monastère<sup>3</sup> : *Anno ab incarnatione Domini MCLXXX, venit conventus de Corona et moravit in Altis-vallibus X kalendas septembris, regnante Domino nostro Iesu Christo, interdum presidente sedi beati Petri apostoli papa Alexandro, Henrico rege Anglorum et Lodovico rege Francorum, ducatum Aquitanie tenente Ricardo, Henrici regis filio, Sebrando Lemovicensi episcopo, qui secunda die adventus fratrum visitavit eos in predicto loco cum magna virorum religiosorum et secularium caterva, inter quos dominus Iohannes abbas de Corona, et Bernardus Nantoliensis abbas, et populi multitudo non modica. Deinde, post annos quinque, anno scilicet ab incarnatione Domini MCLXXXVI, VIII kalendas iunii, decurrente gracia Dei, ceperunt edificare monasterium novum in honore Dei et beate*

<sup>1</sup> Dans l'édition, une note renvoie, à tort, à un passage des *Chroniques de l'abbaye de S. Martial* : *Anno gracie M<sup>o</sup> C<sup>o</sup> nonagesimo IIII<sup>o</sup>, apud Tarn, imago Dei genitricis visa est sanguinem profluere per brachium, dominico die, in festo S. Ferreoli* (ibid., p. 84).

<sup>2</sup> De Altis-vallibus, Altavaux, Autavaux, Altevaux, Haut-en-Vaux, Tavaux (Haute-Vienne, arr. Rochechouart). Sur l'histoire du prieuré de Notre-Dame d'Altavaux, voir A. LECLER, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 780-784.

<sup>3</sup> Op. c., p. 81-82.



*Marie semper virginis et sancti Iohannis evangeliste et sancte Marie Magdalene et omnium Sanctorum, adiuvante et agente id Aymerico Bruni, qui MD solidos ad edificandum domum tam in pecunia quam in pecudibus obtulit.* La présence d'Aymeric Brun est encore signalée, à côté d'autres dignitaires, à la cérémonie de consécration de l'église, plus de vingt ans après.

Quant à Guy Chat, *le nobilis et fidelis vir* qui l'accompagna à Jérusalem et fut chargé dès 1186<sup>1</sup> de rapporter à Altavaux la relique et son histoire, on ne trouve pas son nom mentionné ailleurs, à moins qu'il ne faille l'identifier au Guido Cattus dont un acte de donation de 1149, scellé du sceau de l'évêque de Laon, Barthélemy, atteste que *dedit eisdem Fratribus (Templi) quicquid habebat in territorio de Berezicurte* (Brazicourt, dép. Aisne, arr. Laon, cant. Marle, comm. Grandlup-et-Fay) ; *unde Fratres Templi duos modios frumenti ad mensuram de la Ferte ei dederunt et duos acomodaverunt ; hoc concessit uxor Guidonis. Unde testes sunt : Hemelinus et Aubertus de Mabecurte* (Mesbre-court-Richecourt, canton Crécy-sur-Serre)<sup>2</sup>. L'éloignement dans l'espace et dans le temps de ces deux homonymes rend moins probable une identification qu'appuierait un intérêt commun porté aux Templiers ; mais il pourrait s'agir du père et du fils.

Le récit de Guy Chat fut mis par écrit, à Tavaux probablement, peu après le retour de son auteur (*nuper rediit*). De là, un « moine » l'apporta *in Valle Regis* en même temps sans doute que le *miraculum*, par quoi il nous semble devoir entendre un peu de l'huile miraculeuse, objet ou témoin du miracle. Vallis Regis, Vallis Regia<sup>3</sup> est la Val-Roy ou Valroy, une abbaye de Cisterciens, fondée

<sup>1</sup> C'est la date la plus ancienne qui nous soit sérieusement attestée touchant le retentissement du culte de Saïdnaia dans les pays d'Occident. Dans le même ordre d'idées, il y aurait peut-être lieu d'envisager l'influence qu'ont pu exercer l'un sur l'autre les deux noms de Notre-Dame de Sardenaï près de Damas et de *Sancta Maria de Sardena* (Sarzana, en Ligurie, prov. Spezia), citée à l'occasion du passage par cette ville, en 1191, du roi de France Philippe Auguste (*Ex gestis Henrici II et Ricardi I*, dans *M. G.*, Script., t. XXVII, p. 131). Le même *castrum* est appelé ailleurs *Sancte Marie de Sarcenai* (*E Gervasi Tilleberiensis otiiis imperialibus*, *M. G.*, *ibid.*, p. 387 ; *Sancte Marie de Sarcenai* dans l'édition des *Otia imperialia* des *Scriptores rerum Brunsvicensium*, t. I, p. 968).

<sup>2</sup> Cf. D'ALBON, *Cartulaire général de l'Ordre du Temple, 1119?-1150* (Paris, 1913), p. 344.

<sup>3</sup> L.-H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, col. 3264.

en 1150 par Hugues le Roucy (dioc. Reims, dép. Ardennes, arr. Rethel, cant. Château-Porcien, comm. Saint-Quentin-le-Petit). Il n'y a pas loin de Valroy à l'autre abbaye cistercienne d'Aulnesur-Sambre (prov. Hainaut, arr. Thuin, comm. Gozée), où la version de Guy Chat fut recopiée telle quelle, avec la finale dont elle s'était enrichie en passant par Valroy, à la dernière page d'un manuscrit qui portait, dès avant la date de cette transcription, la marque de son appartenance au monastère<sup>1</sup>. La même bibliothèque se trouva donc posséder de bonne heure deux versions différentes de la légende de Saïdnaia, issues, par des voies indépendantes, de la lointaine tradition locale dont chacune contribue, pour sa part, à faire revivre des détails caractéristiques.

P. D.

<sup>1</sup> Cf. *supra*, p. 272.

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

Carlo CECCHELLI. *Monumenti cristiano-eretici di Roma*. Rome, Palombi, 1944, in-4°, VIII-276 pp., 64 pl.

Id. *Mater Christi*, t. I : *Il « Logos » e Maria*. Rome, Ferrari, 1946, in-8°, xxviii-335 pp., ill. (= *Oriente e Occidente*, I).

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps M. Cecchelli, le distingué professeur d'archéologie chrétienne à l'université de Rome : dix-sept ouvrages signés de son nom leur ont été présentés ici même de 1926 à 1942 (cf. *Analecta Bollandiana*, *Indices in tomos XLI-LX*, 1944, p. 194-195). Des deux volumes que nous annonçons aujourd'hui, le premier surprend dès l'abord par son apparence luxueuse : beau papier, grandes marges, illustrations abondantes (il y a même des planches en couleurs). Seuls quelques dessins à la plume rappellent par leur pauvreté la dure époque où ce superbe in-quarto a vu le jour. Le titre ne correspond qu'imparfaitement au sujet traité, l'auteur l'avoue lui-même (p. VII-VIII) : plusieurs des monuments qu'il examine sont d'origine païenne, mais ils témoignent d'un mysticisme qui trahit une certaine influence chrétienne. Le P. Ferrua a bien montré la fragilité des arguments sur lesquels on fonde trop souvent l'attribution de peintures ou d'inscriptions à une secte hérétique (dans *La Civiltà cattolica*, 1944, t. II, p. 388-392). Toute la première moitié du volume concerne le seul hypogée des Aurelii, découvert en 1919 au viale Manzoni et depuis lors objet des interprétations les plus diverses et les plus fantaisistes (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 244-245 ; G. LUOLI, *I monumenti antichi di Roma e suburbio*, t. III, 1938, p. 435-455). M. C., reprenant et complétant les recherches qu'il avait publiées en 1926, voit dans cet hypogée une sépulture montaniste. Il fait valoir en faveur de sa thèse une série d'ingénieux rapprochements. Mais il a la sagesse de conclure qu'elle reste après tout une « pura e semplice ipotesi » (p. 101). Des 191 notes, malencontreusement rejetées au bout de la monographie (p. 103-119), nous relèverons la 17<sup>e</sup>, où, sur l'autorité de M. H. Grégoire (dans *Byzantion*, t. I, p. 709), l'épithaphe d'un Gennadius, trouvée à Laodicea combusta, est rapportée sans aucune hésitation à un évêque martyr sous Dioclétien : c'est là transformer en certitude acquise une conjecture extrêmement discutable.

Parmi les « *Diversi monumenti eretici, scismatici, sincretistici* » qu'il examine dans la seconde section de son ouvrage, M. C. s'arrête notamment (p. 208-220) à l'inscription, aujourd'hui disparue, du Galate Ablabès, qualifié de *πνευματικός* et considéré pour ce motif comme un adhérent de la secte phry-

gienne des montanistes. L'auteur souligne le caractère montaniste — évident, d'après lui — d'autres inscriptions provenant du même quartier de Rome, à l'entrée de la via Aurelia, et fait remarquer l'origine phrygienne attribuée par la Passion *BHL*. 6420-6427 à S. Pancrace, le célèbre martyr romain dont le tombeau était précisément situé dans ces parages. Il en vient ainsi à se persuader qu'il a dû exister avant le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle une rédaction « plus riche » de la légende, « écho de traditions répandues de longue date au Transtévère » (pp. 213-215). Nous ne pensons pas qu'il aurait maintenu cette hypothèse s'il avait songé à relire la brève et lumineuse conclusion de l'*Étude sur le légendier romain* publiée par le P. Delehaye en 1936.

Bien que laïque et non point théologien de profession, M. C. a entrepris de publier en trois volumes une espèce de somme mariale, où toutes les questions concernant la Sainte Vierge seraient mises au point d'après les derniers travaux des savants. Programme audacieux et démesuré, dont la réalisation exigerait une parfaite compétence en exégèse, en histoire des dogmes, en patristique, en archéologie, en histoire de l'art et en liturgie. N'étant pas spécialisé dans toutes ces branches à la fois, l'auteur doit fatalement, aussitôt qu'il s'écarte de son domaine familier, s'en remettre à des guides plus ou moins sûrs, sans pouvoir contrôler lui-même leurs assertions. Réduit ainsi à travailler de seconde main, il se contente trop facilement d'accumuler les renseignements, au lieu de les trier et de les critiquer. Il ne se dissimule pas que son tome I<sup>er</sup> ressemble à un « affastellamento di notizie e di temi svariati » (p. xvi). En parcourant ces 350 pages toutes farcies d'érudition, de discussions et d'opinions personnelles, on se sent comme submergé sous la multitude des références et sous le flot d'un style volontiers redondant.

La première partie, intitulée *Sedes Sapientiae*, est centrée sur le chapitre XII de l'Apocalypse : la vision de la femme revêtue du soleil. Nous en signalerons le § ix, consacré aux légendes de l'Aracaeli et de Sainte-Marie au Transtévère, ainsi que les §§ x-xiii et xvi, où il est surtout question de la basilique romaine de S. Maria Antiqua. De la seconde partie : « Le fasi più antiche del culto della Madonna », nous retiendrons de préférence les trois dernières sections (p. 190-273). M. C. y passe en revue les centres les plus anciens du culte marial : Éphèse, Rome, Constantinople et l'Orient, l'Afrique, l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Pour l'Égypte (p. 249-251), ajoutons qu'une peinture murale, qui peut remonter au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, a été découverte naguère à Antinoë ; elle représente une défunte ΘΕ(ΟΛΟ)CΙΑ entourée de ses protecteurs, le martyr ΑΓΙΟC ΚΟΛΛΟΥΘΟC et la Sainte Vierge ΟΓΙΑ (sic) ΜΑΡΙΑ. Celle-ci tient en main un disque marqué d'une croix. Cf. M. SALMI, *I dipinti paleocristiani di Antinoe, dans Scritti dedicati alla memoria di Ippolito Rosellini* (Florence, 1945), p. 157-169, avec les planches h et xxviii, 2.

Les tomes II et III intéresseront plus directement la littérature hagiographique. L'un aura pour objet les épisodes de la vie de Marie dans l'histoire, dans la légende et dans la commémoration liturgique ; l'autre, les miracles de la Vierge et l'extension de son culte à partir du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle.

F. H.

Paul LEMERLE. *Philippines et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*. Paris, E. de Boccard, 1945, in-4°, v-568 pp., 66 fig. et un album de 82 pl. (= *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 158).

L'éloge de cette volumineuse et savante monographie de Philippines en Macédoine n'est plus à faire : biblistes et byzantinistes, archéologues et historiens en ont vanté à l'envi les mérites exceptionnels. Nous n'avons pas la prétention de rien ajouter à ce concert de louanges. Qu'il nous suffise de marquer la distance parcourue depuis 1918. En cette année-là, dans le tome II du *Dictionary of the Apostolic Church*, publié par J. Hastings, le Rev. J. Strahan terminait sa notice sur la première communauté chrétienne d'Europe par ces deux phrases mélancoliques : « L'histoire ultérieure de cette Église (après le passage de S. Ignace d'Antioche et la lettre de S. Polycarpe aux Philippiens) est pour ainsi dire une page blanche. Le village de Filibedjik est tout ce qui reste de la cité jadis fameuse » (p. 216). Quelque trente ans après, M. Lemerle ne consacre pas moins de 200 pages in-quarto à retracer les vicissitudes de Philippines depuis le triomphe du christianisme jusqu'à la conquête turque ; et les heureuses fouilles qu'il a menées à bien au nom de l'École française d'Athènes lui ont permis de reconstituer, de décrire et de faire revivre deux grandes basiliques, celle de la Terrasse, qui peut être datée « d'environ 500 » (p. 283), et celle de Direkler, qui remonte au VI<sup>e</sup> siècle. Les dimensions considérables de ces deux sanctuaires n'ont aucune proportion avec les ressources d'un modeste chef-lieu de canton agricole. Elles ne semblent pouvoir s'expliquer, suggère M. L. (p. 106), que par le souvenir de S. Paul, fondateur de cette chrétienté, et par l'afflux des pèlerins aux lieux qu'il avait sanctifiés.

Les trois séjours de l'Apôtre à Philippines, son épître aux Philippiens et un épisode des *Acta Pauli* font l'objet du premier chapitre (p. 7-60). Parlant de la marchande de pourpre Lydia (*Act.* 16, 14-15), M. L. se garde bien de l'identifier, comme fit naguère un philologue classique, avec la Jézabel de Thyatires (*Apoc.* 2, 20-23), avec la sœur de Paul (*Act.* 23, 16), avec sa « sœur-épouse » (*I Cor.* 9, 5), voire avec l'ange de Satan, le *stimulus carnis* dont il supplia trois fois le Seigneur de le délivrer (*II Cor.* 12, 7-8 ; cf. L. HERRMANN, *Le treizième apôtre*, Bruxelles, 1946, p. 37). A propos des SS. Ruf et Zosime (p. 65) et de S. Érate (p. 270, note 1), l'auteur invoque le témoignage du martyrologe romain, comme s'il s'agissait d'un document original. Il eût été préférable de remonter aux sources de cette compilation liturgique, c'est-à-dire, dans le premier cas, à Florus de Lyon, retouché par Adon (*Comm. marty. rom.*, p. 591), dans le second, au même Adon (cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 592). La Vie grecque de S. Grégoire le Décapolite, éditée et commentée par F. Dvorník (Paris, 1926), a été mise à profit par M. L. dans ses pages bien documentées sur les Slaves de Macédoine. La liste des évêques de Philippines (p. 268-280) comporte 77 noms ; dix sont mis entre crochets, comme certainement intrus, tandis qu'une vingtaine d'autres, pour lesquels subsistent des doutes plus ou moins graves, sont marqués d'un point d'interrogation. Le plus ancien de ces titulaires douteux est l'écrivain et martyr S. Méthode, que S. Jérôme plaçait sur le siège épiscopal d'Olympe en Lycie, mais que feu Mgr Diekamp a revendiqué pour Philippines. L'évêque Basile est rapporté au IX<sup>e</sup> siècle, sur la foi de Le Quien ; il n'est connu que par une homélie sur la

Présentation de la Vierge, conservée dans deux manuscrits de la Bodléienne, à Oxford, le Baroccianus 234 (non 284) et le Seldenianus B 53 (cf. *Catal. Graec. Germ.*, pp. 318 et 347-348). Parmi les évêchés suffragants de Philippes, M. L. mentionne celui de Périthéorion, dont il esquisse brièvement l'histoire (p. 260-261). On pourrait ajouter que, vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, l'higoumène de Vatopédi, Théophane, biographe de S. Maxime le Kausokalybe, devint métropolitain de Morachrida et aussi, à ce qu'il semble, de Périthéorion (cf. *Anal. Boll.* LIV, 39 et 100; LIX, 347). F. H.

Samuel CAVALLIN. *Saint Genès le notaire*. Extr. de *Eranos Löfstedtians* (= *Eranos*, t. XLIII, Upsal, 1945), p. 150-175, fac-similé.

Anders CAVALLIN. *Die Legendenbildung um den Mailänder Bischof Dionysius*. Ibid., p. 136-149.

Dans le volume de mélanges offert à leur professeur, le latiniste suédois Einar Löfstedt, les deux frères Samuel et Anders Cavallin ont publié chacun une contribution se rapportant à nos études. L'aîné, qui a imprimé dès 1934 une dissertation hagiographique (*Literarhistorische und textkritische Studien zur Vita S. Caesarii Arelatensis* = *Lunds Universitets Årsskrift*, t. XXX, n° 7) et qui caresse depuis longtemps le projet de réunir en un corpus les Actes des saints arlésiens, donne une nouvelle édition des deux textes anciens relatifs au martyr Genès, patron de la vieille métropole provençale. De la Passion BHL 3304, il a collationné vingt manuscrits, tous conservés à Paris, sauf un de Bruxelles et un de Turin; ce dernier, le D. V. 3, remonte à l'époque de Charlemagne et représente le plus fidèlement le texte primitif. M. C. a réparti ces vingt témoins en cinq familles. Il désigne la quatrième par le sigle M (« version mutilée »), ce qui pourrait faire croire à un accident de transmission; l'appellation « abrégé » ou « version écourtée » eût été préférable. La dernière famille (D ou « version dramatisée ») correspond au remaniement tardif qui a reçu dans la BHL le n° 3305. Les variantes des manuscrits individuels ne sont pas relevées, mais bien toutes les leçons caractéristiques des quatre premières familles. Le Sermon BHL 3306, qui fait partie d'une collection d'homélies mise très tôt sous le nom d'Eusèbe d'Émèse (cf. *Anal. Boll.* XXXVIII, 243; É.-M. BUYTAERT, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLIII, 1948, p. 5-89), est reproduit d'après les *Acta Sanctorum*, comparés au manuscrit 1651-2 de Bruxelles, du ix<sup>e</sup> siècle. Les conclusions de l'article méritent d'être signalées, même si elles ne s'imposent pas définitivement. D'après M. C., le Sermon serait antérieur à la Passion et aurait été rédigé par S. Hilaire, évêque d'Arles de 429 à 449. La Passion ne daterait que du vi<sup>e</sup> siècle; mais est-il vraisemblable, comme on nous l'affirme (p. 173), que son auteur ait « compté le Sermo, qui a été sa source principale, comme *memoria mutua*, tradition orale »?

L'article de M. Anders Cavallin, dont nous signalons ci-dessous une thèse sur la correspondance de S. Basile, est consacré à la formation des légendes concernant S. Denys de Milan. Tout ce que les témoignages contemporains nous apprennent sur la fin de cet évêque orthodoxe, c'est qu'il fut banni en 355 par les Ariens et qu'il mourut en exil. S. Ambroise, écrivant à l'Église de Verceil en 396, n'hésitera pas à le comparer aux martyrs; mais il ne précise pas l'endroit où il est décédé et n'indique pas si ses restes ont été ramenés dans



sa ville épiscopale. L'építaphe de l'évêque Aurelius, enterré à Milan en 475, « le même jour que le saint pontife et confesseur Denys » et à côté de lui (cf. H. DELEHAYE, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1929, p. 313-320), nous prouve que le corps du confesseur de la foi était dès cette époque vénéré dans un sanctuaire de la capitale lombarde. Mais quand la translation avait-elle eu lieu et par les soins de qui? La lecture de l'inscription d'Aurelius, combinée sans doute avec la mention du martyrologe hiéronymien, au 8 février (*Act. SS.*, Nov. II, 2, p. 81), suggéra une première réponse à ces questions: Denys, exilé en Arménie, fut accueilli par Aurelius, qui ramena ses reliques à Milan, y demeura auprès de S. Ambroise et y mourut un an jour pour jour après son arrivée. Tel est le récit, follement anachronique, de la Vie d'Aurelius (*Act. SS.*, Nov. IV, 134-137), qui est postérieure à 830, mais reflète peut-être une tradition locale plus ancienne. D'un autre côté, les martyrologes historiques du ix<sup>e</sup> siècle (Florus, Adon et Usuard) représentent une tradition différente: c'est en Cappadoce que S. Denys serait mort pour l'orthodoxie et S. Ambroise aurait reçu ses restes, non de l'évêque Aurelius, mais par l'entremise du grand S. Basile. Comment l'illustre Cappadocien a-t-il remplacé l'obscur Aurelius? S'il faut en croire M. C. (p. 145-146), ce développement légendaire serait tout naturel: les hagiographes, sachant qu'Ambroise avait joué un rôle de premier plan dans plusieurs « inventions » de reliques (cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 75-80) et qu'il avait été en relation avec S. Basile, n'hésitèrent pas à associer ces noms fameux à celui de leur héros, l'évêque Denys. On peut se demander si une faute de lecture n'a pas suggéré ou facilité la substitution: les deux initiales mises à part, il n'y a guère de différence, dans certaines minuscules du haut moyen âge, entre Aurelius et Basilus. Toujours est-il que l'intervention de l'évêque de Césarée était jusqu'à présent admise par tous sur la foi de la lettre 197, envoyée par Basile à Ambroise. Or M. C. croit pouvoir démontrer que la seconde partie de cette lettre, la seule où il soit question des restes de S. Denys et de leur retour à Milan, est apocryphe. Elle ne se lit, en effet, que dans un seul manuscrit, le n° 1020 du Suppl. grec de Paris, et ce témoin du xi<sup>e</sup> siècle ne mérite habituellement pas une grande confiance. De plus, le ton et le style du morceau ne semblent guère conformes ni aux circonstances ni au caractère de l'auteur présumé. Resterait à expliquer l'origine de cette « forgerie ». M. C., dont l'enquête se lit jusqu'au bout avec intérêt, incline à penser qu'il s'agit simplement d'une pièce de rapport, empruntée à Dieu sait quelle collection et relative à un autre évêque du nom de Denys. La provenance de l'unique manuscrit ne pourrait-elle mettre sur la piste du faussaire? F. H.

Anders CAVALLIN. *Studien zu den Briefen des hl. Basilus*. Lund, Gleerup, 1944, XII-127 pp.

Dans un excellent mémoire posthume, publié par C. H. Turner en 1919-1922, l'abbé M. Bessières avait étudié *La tradition manuscrite de la correspondance de S. Basile* (dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXI-XXIII; tirage à part, Oxford, 1923). Son principal critère pour le classement des témoins était l'ordre des lettres dans les différents recueils. M. Cavallin a repris le travail d'un autre point de vue; il a comparé les variantes, et son enquête

minutieuse aboutit à confirmer les résultats de Bessières. A vrai dire, la guerre l'a empêché de faire des collations complètes et même d'atteindre certaines copies. Mais il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter sur place, « dans le saint et royal — nous dirions plutôt : impérial — monastère de S. Jean le Théologien », le codex Patmiacus 57, qu'il date du début du x<sup>e</sup> siècle. Il a disposé en outre d'une photographie intégrale du Marcianus 61 de Venise (xi<sup>e</sup> siècle). Par une longue série d'exemples (p. 29-54), il montre que ces deux manuscrits ont habituellement conservé la bonne leçon, défigurée dans les autres comme aussi dans les éditions. Dans le chapitre III (p. 71-98), il examine trois « problèmes d'authenticité ». Voici les solutions qu'il propose. La lettre 38 n'est pas de S. Basile, mais de S. Grégoire de Nysse. Les lettres 169-171 sont également démarquées ; il faut les restituer à S. Grégoire de Nazianze. Enfin, l'auteur de la lettre 44 n'est certainement aucun des grands Cappadociens, mais selon toute probabilité un imitateur ou « pasticheur » de Grégoire de Nazianze. Un important appendice « Ueber die Akzentklauseln » met en évidence le parti que la critique textuelle peut tirer de l'étude des clauses accentuées. La dissertation de M. C. n'est pas exempte de quelques défauts de jeunesse : de-ci de-là un peu trop d'assurance et une sévérité parfois excessive à l'égard de certains devanciers ; mais elle est menée avec sûreté de méthode et avec un sens rare du possible. Souhaitons qu'elle soit suivie bientôt de nouvelles recherches aussi sérieuses et aussi fécondes. La voie sera ainsi préparée pour l'édition définitive des lettres de S. Basile. F. H.

Pieter STEUR, C. M. *Het karakter van Hieronymus van Stridon bestudeerd in zijn brieven*. Nimègue et Utrecht, Dekker et van de Vegt, 1945, in-8°, xi-234 pp.

Tauno NURMELA. *Traduction en vers français du XIII<sup>e</sup> siècle de l'épître de saint Jérôme à Eustochium publiée pour la première fois*. Helsinki, 1947, in-8°, 215 pp. (= *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, B, t. LX, 2).

Martta JAATINEN. *Die mittelniederdeutsche Uebersetzung der sogenannten Hieronymus-Briefe*. Eine sprachliche Untersuchung nebst Textausgabe. Helsinki, 1944, in-8°, xii-373 pp., 4 fac-similés (Même collection, t. LII).

Étudier le caractère de S. Jérôme dans ses lettres, c'est assurément un sujet des plus piquants. Mais le P. Steur s'est astreint à suivre une méthode « strictement scientifique », disséquant chaque épître du grand docteur pour y découvrir tous les éléments, positifs ou négatifs, susceptibles d'être classés en catégories et sous-catégories, d'après les « terrains » auxquels ils se rapportent : biologique et biologique 2, matériel et matériel 2, culturel, social, éthique, religieux, etc. Il arrive ainsi à dresser des statistiques, en apparence fort savantes, mais parfaitement inintelligibles pour le profane que nous avouons être. Il a beau se défendre (p. 18-19) de réduire la psychologie en chiffres ; nous ne voyons pas comment des « rapports de chiffres » peuvent lui permettre de tracer « une image nuancée de la figure de Jérôme ». Le lecteur qui serait tenté de nous trouver trop sévère est prié de se reporter aux tableaux dépliant insérés par le P. St. aux pages 152 et 216 de son volume : ces séries de colonnes où il n'y a que des chiffres et qui se terminent par des totaux fort élevés (2207, 1435, 2601 et 1885) suffisent pour condamner la méthode.



trons, au bout du t. II du *Monasticon batavum* de M. Schoengen (Amsterdam, 1941). Sur l'origine des lettres apocryphes, M<sup>110</sup> J. se range simplement à l'opinion de J. Klapper, qui les date toutes trois des environs de l'an 1300. Elle ne rencontre pas les arguments du P. F. Cavallera, qui fait remonter la première au XII<sup>e</sup> siècle (*Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, t. II, Louvain-Paris, 1922, p. 144-145). Elle ne semble connaître qu'une édition incunable des trois écrits (p. 51-52), alors que la *Bibliotheca hagiographica latina* n'en mentionne pas moins de 25 : preuve pour ainsi dire mathématique de leur extraordinaire popularité.

F. H.

Jean MOSCHUS. *Le Pré spirituel*. Introduction et traduction de M.-J. ROUET DE JOURNEL, S. J. Paris, Éditions du Cerf, 1946, in-8°, 300 pp., carte (= *Sources chrétiennes*, 12).

On ne peut que se réjouir de voir figurer dans la collection patristique des Pères de Lubac et Daniélou une traduction du *Pré spirituel* de Jean Moschus. En effet, ce recueil d'anecdotes, souvent plus étranges qu'édifiantes, constitue, de l'avis d'un connaisseur, « le tableau le plus complet et le plus exact de la vie monastique » vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle (S. VAILHÉ, dans *Échos d'Orient*, t. V, 1901-1902, p. 107). Très populaire au moyen âge dans tous les pays de culture grecque, l'ouvrage connut aussi la vogue en Occident, surtout à partir de la Renaissance. Il a donc contribué depuis plus d'un millénaire à former — non sans l'altérer plus ou moins — l'idéal de la perfection religieuse dans presque tout l'univers chrétien.

Il est d'autant plus regrettable que le collaborateur à qui la préparation de ce volume a été confiée ne semble pas avoir mesuré exactement les difficultés de sa tâche. Pour rédiger les chapitres 1 et 2 de son introduction (1. Vie de Moschus, 2. mss. et éditions du *Pré spirituel*), il paraît n'avoir pris la peine de consulter que la notice de Fabricius recopiée par Migne (*P. G.*, t. LXXXVII, 3, col. 2843-2848), l'article déjà cité du P. Vailhé et la préface de Hesselung à ses *Morceaux choisis du Pré spirituel* (Paris, 1931). Encore n'a-t-il pas tiré de cette documentation insuffisante tout le parti possible. Il croit que Migne « reproduit » Cotelier, alors que son édition a fondu en un texte continu les chapitres publiés en 1624 par Fronton du Duc et les suppléments ajoutés par Cotelier en 1681 (cf. *BHG*. 1441-1442). Il ignore les récits inédits trouvés par Nissen dans les manuscrits de Vienne et de Berlin et imprimés dans la *Byzantinische Zeitschrift* en 1938 (cf. *Anal. Boll.* LIX, 303). Il n'a pas lu la notice de Moschus insérée par H. Usener dans ses recherches sur S. Jean l'Aumônier et ses amis (*Der heilige Tychon*, Leipzig, 1907, p. 86-100). Il écrit sereinement que la version latine du *Pré spirituel*, dont il ne connaît pas les éditions de Paris, 1575 et 1589, et d'Anvers, 1628 (cf. *BHL*. 6536 et *Suppl.*<sup>2</sup>, p. 247), est « due à un camaldule nommé Ambroise », sans même se douter qu'il s'agit d'un humaniste célèbre, le B. Ambroise Traversari, général de son Ordre et membre influent des conciles de Bâle, Ferrare et Florence (cf. *BHL*. 385 ; *Anal. Boll.* XXXII, 106-107). Deux autres traductions latines, fragmentaires il est vrai, mais intéressantes par leur ancienneté, sont passées sous silence : celle d'Anastase le bibliothécaire, au IX<sup>e</sup> siècle (cf. *BHL.*, p. 948, X b), et celle de Jean le moine, vers l'an 1000 (cf. *Anal. Boll.* XXXIII, 364). De la tra-



84-85, 100; A. JÜLICHER, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. IX, 2, 1916, col. 1810).

La traduction, à laquelle le P. R. de J. a comme de juste consacré plus de temps qu'à l'introduction, pourrait serrer le modèle de plus près. En maints endroits, d'importance fort inégale, d'ailleurs, elle serait aisément améliorée. Ainsi, au § 136, *κατόν* n'est pas n'importe quelle prière, mais l'office des heures canoniales. § 137, *φύσει γνωρίζω αὐτόν* ne signifie pas : « En effet, je te connais », mais : « Naturellement, je le connais ». § 138, *ἐνταῦθα* ne veut pas dire « là », mais « ici ». § 139, pourquoi ne pas dire « scandalisé » comme le grec ? § 141, Moschus ne parle pas du « ver qui ne meurt pas », mais « qui ne s'endort pas » (*ἀκοίμητος*). Le titre du § 111 ne correspond pas au récit : il n'est pas question d'un « fou qui enterre l'argent », mais d'un ascète qui simule la folie et qui jette à terre l'aumône qu'il a reçue. Au § 70, on a l'impression que le P. R. de J. a suivi la version latine de préférence à l'original grec ; que ne s'est-il inspiré plutôt de Hesselung (p. 71), dont la traduction est autrement exacte ! L'index trop bref et la carte des « monastères et laures en Palestine du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle » pourront rendre service, à la condition toutefois que le lecteur tienne compte des remarques et corrections du P. Abel (*Revue biblique*, t. LIV, 1947, p. 461-462).

F. H.

Emil DONCKEL. *Ausserrömische Heilige in Rom von den Anfängen unter Liberius bis Leo IV. (847)*. Luxembourg, 1945, in-8°, xiv-162 pp., tableaux synoptiques.

Le P. Delehaye avait rendu compte en son temps d'un bon article de M. Donckel sur le culte de S<sup>te</sup> Bibiane (*Anal. Boll.* LIV, 283). Continuant ses études à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne, à Rome, l'auteur y a présenté, en 1938, la dissertation indiquée ci-dessus, qui lui a valu le titre de docteur, mais que les circonstances et notamment l'occupation du Grand-Duché par l'Allemagne l'ont empêché de publier avant 1945. Ce retard de sept années explique que des publications récentes, telles que celles de G. Lucchesi sur S. Apollinaire (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 264) ou de C. Lazzeri sur S. Donat (ibid. LIX, 308) ou encore le commentaire du martyrologe romain, publié dans les *Acta Sanctorum* en 1940, n'aient pu être mis à profit. Mais on se demande pourquoi le distingué professeur du Séminaire de Luxembourg, ordinairement si bien au fait de la « littérature » de son sujet, ne cite jamais que la première édition de Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, alors que la seconde (1927) a été améliorée en maints endroits et considérablement augmentée. L'objet précis de l'enquête menée par M. D. est exprimé dans le sous-titre du volume : *Ein Beitrag zur Entwicklung des stadtrömischen Festkalenders*, et mieux encore dans le paragraphe suivant de l'introduction : « Notre tâche consistera à déterminer l'époque où s'est introduit à Rome le culte de chacun des martyrs ou confesseurs non romains à qui un sanctuaire fut consacré ou dont la fête fut inscrite au calendrier avant 847. » Cette date-limite que M. D. ne veut dépasser à aucun prix ne s'imposait peut-être pas comme allant de soi (p. 3). Une cinquantaine de saints, depuis S<sup>te</sup> Agathe, patronne de Catane, jusqu'à S. Vit, martyr en Lucanie, sont passés en revue suivant l'ordre alphabétique, que corrige dans la mesure du possible une liste chronologique (p. 125-126).



Chaque notice comporte l'examen des témoignages, rarement nombreux, qu'on peut glaner dans les livres liturgiques, les martyrologes, le *Liber pontificalis*, les inscriptions, mosaïques et peintures, les itinéraires, enfin les Passions des martyrs et quelques autres textes littéraires. M. D. ne prétend évidemment pas avoir découvert du neuf à chaque étape de son pèlerinage romain. C'est déjà un vrai mérite que d'avoir réuni tant de renseignements épars, de signaler le parti que d'autres critiques en ont tiré et de choisir parmi les opinions divergentes celle qui paraît la mieux établie. A ces recherches analytiques, qui remplissent presque tout le volume (surtout si on tient compte des trente pages de notes groupées en queue), fait suite une brève partie synthétique. L'auteur y étudie les causes qui ont favorisé l'introduction et le développement à Rome du culte des saints étrangers. Il en relève quatre principales : l'esprit particulariste des colonies grecque, syrienne, égyptienne et autres établies dans la capitale ; l'afflux des réfugiés, moines ou laïques, amenant avec eux les reliques de leurs patrons ; la dévotion personnelle de certains papes d'origine non romaine ; enfin des motifs de politique ecclésiastique, tels que le souci de plaire à Théodoric, en honorant son protecteur, S. Théodore, ou le saint national des Goths, S. Martin. Les tableaux synoptiques dépliant nous paraissent plus ingénieux que réellement pratiques. C'est la légende latine qui a fait de S. Georges un Cappadocien ; mieux vaut l'appeler S. Georges de Diospolis, puisque là se trouvait son tombeau et le centre de son culte (cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*<sup>3</sup>, p. 184). F. H.

Kirsopp et Silva LAKE. *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the year 1200 : Indices, Vol. I to X*. Boston, American Academy of Arts and Sciences, 1945, in-8°, xxxv-185 pp.

A la veille de la guerre nous avons présenté ici même (LVII, 405-409) le monumental recueil de fac-similés des manuscrits grecs datés antérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle, préparé et réalisé par M. et M<sup>me</sup> Lake. Nous n'en connaissons alors que neuf « fascicules » (entendez : neuf albums in-folio). Un dixième a vu le jour en 1939 ; il contient des spécimens d'écriture d'une quarantaine de codices : 12 de la Laurentienne à Florence, 22 de l'abbaye de Grottaferrata près de Rome, 3 de la Bibliothèque nationale d'Athènes et 2 des Météores en Thessalie. La publication du volume XI, prévue pour 1940, a dû être remise à des temps meilleurs. Sans attendre la fin des hostilités, les auteurs ont eu l'excellente idée de rédiger et d'éditer sous un format commode les *Indices* des dix tomes parus, comprenant déjà 757 planches. Ces tables provisoires sont au nombre de 14. Elles groupent avantageusement toutes les indications recueillies dans les colophons des 401 manuscrits étudiés, concernant leur date, le nom des copistes, le lieu d'origine, le réglage, l'ornementation, etc. Elles sont appelées à rendre de précieux services tant aux paléographes qui essaient de retracer l'évolution de la minuscule grecque selon les époques et les régions qu'aux savants de toute classe (historiens, théologiens, philologues, etc.) qui utilisent des manuscrits dépourvus de colophons et voudraient en préciser l'âge et la provenance par la comparaison avec des manuscrits datés.

Un instrument de travail de cette importance et de cette valeur devrait être aussi parfait que possible. Or il faut bien reconnaître que, si les fac-similés

sont au-dessus de tout éloge, la transcription et surtout l'interprétation des colophons laissent parfois à désirer. C'est particulièrement frappant quand on parcourt l'Index II, un des plus indispensables au chercheur, vu qu'il classe les manuscrits par pays d'origine. Il ne remplit que six pages (137-142) et ne mentionne, par exemple, qu'un seul codex cypriot, le Berolinensis Fol. 51, écrit en 1193 par Thomas, diacre et prosmonarios de Saint-Jean-l'Aumônier de Trachona près de Leucosia. Pourtant, le Sabaiticus 259, daté de 1090, provient de la même île, puisqu'il a été commandé par un certain Basile, du village de Babla (Larnaca), et qu'il a été déposé plus tard à Saint-Nicolas du Promontoire, célèbre monastère de Chypre (cf. J. HACKETT, *A History of the Orthodox Church of Cyprus*, 1901, p. 358). Les n° 668 et 1531 du fonds grec de Paris, originaires de la *μονή τῶν ἱερέων*, doivent aussi être rangés sous la rubrique *Cyprus*. Le « couvent des prêtres », en effet, était situé à Paphos (cf. *Catal. Graec. Paris.*, pp. 228, 344); et la dernière page du Parisinus 1531 mentionne, dans une note tardive, il est vrai, un Léonce, métropolitaine de Paphos. Deux autres manuscrits du même fonds, cotés 710 et 164, ont probablement aussi une origine cypriot: copiés l'un et l'autre pour le compte de Léon Sarbandinos, prêtre *τῆς Βουρτζαίνης*, le premier fut donné, en 1465, à l'*Ἐγκλείστρα* de Paphos, ce fameux monastère de S. Néophyte le Reclus (cf. *Anal. Boll.* XXVI, 275), qui a fourni tant de codices à la Bibliothèque nationale de Paris (cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 343).

Parmi les « Places not identified » (p. 141-142), il est facile de reconnaître plusieurs sanctuaires de Constantinople et de sa banlieue: les Galakrènes, près de Chalcédoine (cf. DU CANGE, *Constantinopolis christiana*); la *μονή τῶν Ὁδηγῶν* (ibid.); celle du Sauveur Pantepoptos (ibid.); Saint-Élie *τῆς Μονοκαστάνου* (cf. *Μεγάλη Ἑλληνική Ἐγκυκλοπαίδεια*, i. v.); la chapelle de la Vierge et de S. Abercius au patriarcat (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 89, l. 50). Le monastère de Magoula est à chercher sur l'Athos, aux confins des Ibères et de Lavra (cf. *Μεγ. Ἑλλ. Ἐγκυκλ.*, i. v.), et la *Πρωγωνιανή* était un archidiocèse d'Épire. Zagora est aussi en Épire, et non en Roumanie. Le ms. Addit. 28.816 du Musée britannique, à Londres, n'a rien à voir avec une *μεγάλη Θεούπολις* qui serait Antioche de Syrie ou Brousse en Bithynie (p. 116); il a été copié au monastère du Sauveur fondé par S. Mélèce le Jeune en Attique. Les mots *εἰς τὸ ὄρος ... τῆς Μυονπόλεως* signifient tout simplement: « sur la montagne de Myopolis » et non « according to the regulation... », comme il est dit p. 97, note 144a.

Le dernier Index (p. 175-181) énumère, en suivant l'ordre chronologique, tous les manuscrits datés, au nombre d'une centaine environ, qui n'ont pas encore été compris dans la publication. C'est le cas notamment des codices de deux fonds importants, restés inaccessibles aux auteurs: l'Escorial et le Sinaï. La liste, déjà longue, est loin d'être complète. Il y aurait lieu d'y ajouter, entre autres, les sept numéros suivants: Vienne, theol. 5, daté de 938 (*Catal. Graec. Germ.*, p. 1; EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand*, t. II, p. 278); Bruxelles, II. 2404, de 976, si du moins le colophon est authentique (cf. LEFORT et COCHEZ, *Album palaeographicum codicum graecorum minusculis litteris saec. IX et X certo tempore scriptorum*, Louvain, 1932, pl. 87); Halki, Mon. 76, de 1053 (depuis 1936 au Phanar, à Constantinople; cf. *Anal. Boll.* XLIV, 7; EHRHARD, t. c., p. 327, n° 37); Oxford, Bibl. Bodl., Cromw. 23, de 1064-1065



une amplification dolente sur les maux de l'exil et l'infortune de mourir loin des siens, privé de leurs soins et de l'espérance de recevoir d'eux la sépulture chrétienne. Peut-être un connaisseur sera-t-il en mesure de certifier que la langue et le style de ce thrène interminable et déclamatoire sont bien ceux de l'auteur auquel il est ici attribué. L'attestation tardive de quelques rares manuscrits ne suffit pas à en décider. Dans l'état de dispersion où l'œuvre poétique de Jacques de Saroug nous a été livrée, il est à peu près impossible de croire qu'elle ait jamais été réunie en une collection unique. Des 763 discours métriques qui ont été mis sous son nom, Ebedjésu n'a pu en retrouver que 233. Forte raison de suspecter que ce trésor est allé grossissant au cours des siècles et que les faussaires ont eu toute facilité pour y introduire des pièces apocryphes. Le *Discours sur les étrangers* ne serait-il pas de ce nombre? Ce qui laisse planer sinon un doute du moins une ombre d'incertitude sur son authenticité, c'est le thème de cette monodie lyrique. Procurer des funérailles décentes à un étranger à qui ses proches ne rendront pas ce pieux devoir est une œuvre de miséricorde recommandable, mais sur laquelle on n'insiste avec cette emphase que là où un conseil aussi pressant est d'application pratique. Le poète a donné à son exhortation la forme d'une complainte. Un jour, dit-il, passant par « les rues profanes », مَقَامَاتٍ دُنْيَا، il s'arrêta pour écouter les lamentations déchirantes d'un pauvre étranger, qui agonisait sur la voie publique. Cette victime du sort lui déroule le long récit de ses malheurs; après quoi, il expire sous ses yeux, dans le plus complet dénuement. Ainsi que le P. M. n'a pas manqué de le faire observer, tout ce scénario est de pure invention. C'est une fiction poétique où les traits et les couleurs sont forcés, à l'effet d'introduire une conclusion morale. Mais est-il bien naturel que ce thème pathétique se soit imposé avec ce degré de véhémence à l'imagination d'un prédicateur métromane habitant le centre rural de Saroug ou Ḥaura, bourgade encore plus chétive, dont on ne connaît guère que le nom? Dans ce coin perdu, la leçon pratique qu'il voulait inculquer n'avait chance de trouver son application que très exceptionnellement. Son homélie grandiloquente eût été beaucoup mieux en situation dans un centre populeux, à Édesse, par exemple, grande ville et nœud des routes caravanières qui sillonnaient la Mésopotamie septentrionale. On sait qu'il y existait des hôpitaux, des hospices pour les pèlerins et un champ des morts, qu'on appelait le cimetière des étrangers. Il en est parlé dans la légende de l'Homme de Dieu (S. Alexis) et ailleurs encore. Ce qui en est dit donne à penser que l'attention du clergé local et des fidèles charitables avait dû être émue par des infortunes ressemblant à celles dont notre poète a fait un tableau poussé au noir. On songerait encore plus naturellement à Antioche. Il y avait à Daphné, aux portes de cette cité cosmopolite, un cimetière réservé aux étrangers, qui avait reçu le nom de Πάνδοκτον. S. Thomas d'Émèse, et peu de jours après lui, S<sup>te</sup> Marthe, mère de S. Syméon stylite le jeune, y furent d'abord inhumés dans une fosse commune (voir à ce sujet *Anal. Boll.* XLV, 270). Il devait s'y trouver au moins une chapelle funéraire, puisque Sévère d'Antioche y prononça sa 76<sup>e</sup> homélie (*ASSEMANI, Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, t. III, p. 238). Ce lieu consacré semble donc avoir été entouré d'une certaine notoriété. Son origine et les cérémonies qu'on y célébrait pourraient avoir quelque rapport avec la pieuse sollicitude dont notre versificateur

s'est inspiré. Ceci est une simple hypothèse : nous la donnons prudemment pour ce qu'elle vaut, sans y insister plus que de raison.

Quant à l'autre discours publié par le P. M., il ne paraît pas que son authenticité puisse être mise en doute. Il est mentionné distinctement dans une Vie abrégée de Jacques de Saroug, publiée par Mgr Abbeloos, d'après une copie que lui avait communiquée notre prédécesseur le P. Henri Matagne, qui l'avait prise au manuscrit Add. 14174 du Musée britannique (*De vita et scriptis sancti Iacobi Batnarum Sarugi in Mesopotamia episcopi*, Louvain, 1867 ; cf. *Act. SS.*, Oct. XII, 824, 927). Il a été souvent question de ce manuscrit, dont le contenu a passé en grande partie dans les utiles publications du P. Bedjan. Il suffira de rappeler ici qu'il porte une apostille autographe de Michel le Syrien (cf. *Anal. Boll.* LXI, 50). Le document qu'il nous a conservé, n'étant lui-même garanti que par une attestation assez tardive, n'apporte pas à l'authenticité du discours sur Marie et le Golgotha un témoignage décisif. Mais celle-ci est confirmée par un ensemble de vraisemblances qui intéressent au plus haut point l'interprétation de ces *novissima verba* de Jacques de Saroug. Il y a là-dessous un problème qui pourrait bien réserver des surprises et dont les ramifications s'étendent un peu loin en plus d'un sens. Plutôt que d'en étrangler la discussion en essayant de l'abrégier, nous croyons préférable d'en faire le sujet d'une note qui paraîtra, s'il plaît à Dieu, dans le prochain numéro des *Analecta*.

La publication aussi importante qu'originale du P. M. représente seule la part de l'hagiographie dans le t. XXVI des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*. Celle des archéologues est plus largement faite. C'est à eux qu'il appartient d'apprécier les deux savants mémoires du P. René Mouterde et du regretté P. Sébastien Ronzevalle. Mais les plus modestes amis des études orientales peuvent exprimer leur satisfaction de voir que la Faculté des lettres de l'Université Saint-Joseph reste fidèle aux traditions qui lui ont valu sa légitime renommée. La disparition ou l'obscurcissement de ce foyer de doctes recherches serait une perte sensible pour le monde de l'érudition — et un vrai malheur pour la Syrie.

P. P.

R. A. S. MACALISTER. *Monasterboice, Co. Louth.* Dundalk, Tempest, in-8°, 79 pp., 17 fig., 20 planches.

Le nom et le souvenir de S. Buite (latinisé *Boethius*, *Boetius*, *Boecius*) sont attachés à Monasterboice, anglicisation de Mainistir Buite, « le monastère de Buite ». On ne possède sur lui qu'une Vie latine composite (*BHL*. 1388) et un poème irlandais qui célèbre la pierre placée sur sa tombe et vénérée à cause de lui (*Livre de Leinster*, p. 150, col. 1, lignes 26-47 ; cf. *Vita Ailbei*, *BHL*. 197, éd. DE SMEDT et DE BACKER, col. 236-237). La relique de son chef, en l'église paroissiale de « Monasterboth », est mentionnée deux fois, en 1521, dans le Registre de l'archevêque Cromer (fol. 71<sup>v</sup> et 106-106<sup>v</sup> ; cf. L. P. MURRAY, dans *County Louth Archaeological Journal*, t. VIII, pp. 187, 259, 273-274, et la grande Vie de S. Columba attribuée à Manus O'Donnell, éd. O'KELLEHER et SCHOEPFERLE, n° 41 et 99, pp. 26 et 96). Les premières pages du livre de M. Macalister sont consacrées au fondateur et à l'histoire de l'abbaye, dont les dernières années, avant que celle-ci disparût dans le rayonnement de Mellifont,

sa voisine cistercienne, furent illustrées par un auteur de vers mnémoniques, le *lector* Flann, mort le 18 novembre 1056. S. Buite aurait établi encore, non loin de là, un couvent de moniales, mais aucun vestige n'en a été découvert et on ne le connaît que par le témoignage de sa Vie (éd. PLUMMER, c. 10, p. 90).

La gloire de Monasterboice, ce sont ses trois croix sculptées, qui font aussi le principal sujet du volume, après les autres monuments. M. M. les étudie depuis plus de trente ans. Son grand ouvrage, *Muiredach, Abbot of Monasterboice*, parut en 1914. Des recherches de détail l'ont suivi, que *Monasterboice, Co. Louth*, remplace définitivement. La croix septentrionale (p. 52) est la moins ornée de toutes. Les deux autres, celle de Muiredach (du nom de l'abbé qui la fit élever) et la croix occidentale, comportent des dizaines de panneaux sculptés ou décorés en relief. On y trouve, avec la représentation de nombreuses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, un seul sujet hagiographique, et celui-ci n'est pas irlandais : c'est la visite de S. Antoine à S. Paul ermite, deux fois répétée sur la croix de Muiredach (p. 41 et planches X et XI). Il faut y ajouter peut-être une Tentation de S. Antoine, dont l'identification reste douteuse, sur la croix occidentale (p. 49 et planche XVI). Les descriptions détaillées de M. M. s'accompagnent de photographies vraiment excellentes. Prises dans des conditions d'éclairage particulièrement favorables, elles révèlent des détails insoupçonnés jusqu'ici. Les pages qui préludent à l'étude des croix (p. 27-32) constituent le meilleur aperçu général sur ces monuments. L'illustre archéologue y montre que les motifs de décoration et les sujets des panneaux sculptés ont dû atteindre l'Irlande par l'intermédiaire de représentations textiles, d'origine orientale et peut-être copte. A noter aussi les remarques sur les ornements linéaires (p. 54-65), spirales, frettes et surtout entrelacs, aux règles précises, dont les imitateurs modernes se départent trop souvent. M. M. observe en passant que les artistes gallois du moyen âge n'ont jamais su s'y conformer non plus. Il eût été intéressant de poursuivre cette comparaison jusque dans la métrique galloise opposée à l'irlandaise. P. G.

René COUFFON. *La Légende de sainte Triphine et de saint Trémeur et l'origine de leur culte*. Extr. du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. LXXI (1944, paru en 1946), p. 9-20.

Id. *Les « Pagi » de la Domnonée au IX<sup>e</sup> siècle d'après les hagiographes bretons*. Extr. des *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. XXIV (1944), 23 pp., carte.

M. Couffon, dont on connaît le grand *Répertoire des Églises et Chapelles du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier* (cf. *Anal. Boll.* LXI, 292), a publié deux études de détail. Dans la première, après avoir rappelé la légende de S<sup>te</sup> Triphine et de son fils S. Trémeur, ses diverses localisations en Bretagne et les résultats atteints jusqu'ici par la critique, il établit exactement la topographie du culte, dans les Côtes-du-Nord, le Finistère et le Morbihan. Sauf un endroit, Trémeur, où Triphine et Trémeur sont des nouveaux venus, introduits par une fausse étymologie, ils ne sont éponymes d'aucun lieu en *Plou, Lan, Tré* ou *Lok*, éléments caractéristiques de la plus ancienne couche de toponymie chrétienne. Leur culte est donc récent et en tout cas postérieur au XI<sup>e</sup> siècle. Leur prétendu tombeau au cimetière de l'église de Sainte-Triphine (Côtes-du-





René COUFFON. *Limites des Cités Gallo-Romaines et Fondation des Évêchés dans la Péninsule Armoricaïne*. Extr. des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*. Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1943, 24 pp., cartes.

Id. *Vorgium, Civitas Aquilonia et Vetus Civitas*. Extr. de la même revue, 1947, 7 pp., cartes.

Id. *Toponymie bretonne. La forêt centrale. Les Plous*. Extr. des *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. XXVI (1946), p. 19-34, avec 3 cartes.

C'est une question fondamentale pour les origines ecclésiastiques de la Bretagne comme pour l'hagiographie du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle que vient éclaircir le premier de ces articles. Dès longtemps, et pour des motifs divers, parfois quelque peu étrangers à la recherche désintéressée de la vérité, ou en vue de soutenir quelques prétentions archéologiques, héraldiques et même cléricales, en sollicitant doucement les textes, les ténèbres n'ont fait que s'épaissir. M. Couffon suit tranquillement le chemin qu'il déblaie, sans trop se préoccuper des cadavres d'opinions qui en jonchent les abords. Son information tient compte des récentes découvertes de l'archéologie et de la toponymie romaine et bretonne. Il trace les limites sur le terrain avec toute la précision possible.

Voici ses conclusions générales. Des peuplades mentionnées par César au nord de la Loire, cinq occupaient le territoire de la Bretagne actuelle. Elles donnèrent naissance à cinq cités de même nom, que nous énumérons avec leurs chefs-lieux : les Namnètes (*Condivicium* ou *Portus Namnetum*, Nantes), les Venètes (*Darioritum*, Vannes), les Osismes (*Vorganium* ou mieux *Vorgium*, Carhaix), les *Coriosolites* (*Fanum Martis*, Corseul) et les *Redones* (*Condate*, Rennes). On admet aujourd'hui que les diocèses de Nantes, Rennes et Vannes (en partie) gardèrent les limites des cités qui les avaient précédés, sauf rectifications de détail. Elles ont subsisté jusqu'en 1789. Il reste donc à déterminer les frontières primitives des cités gallo-romaines occupées par les Bretons au v<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire des Osismes, des *Coriosolites* et des Venètes. C'est à quoi M. C. a réussi, en s'appuyant uniquement sur les textes, seuls recevables, des géographes anciens, qui d'ailleurs s'accordent parfaitement. On notera, en appendice (p. 21-22), l'identification des stations romaines, avec la correspondance des coordonnées de Ptolémée et des coordonnées réelles.

Ces frontières des cités n'ont aucun rapport avec les limites des diocèses bretons, quoi qu'en aient pensé les érudits du xix<sup>e</sup> siècle. C'est là une nouvelle confirmation de la thèse magistrale de René Largillière (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 186), indiquant, après Joseph Loth, que les émigrés bretons firent, à leur arrivée en Armorique, table rase des institutions politiques et religieuses de la péninsule. M. C. étudie donc ensuite l'établissement des évêchés à l'époque romaine et s'efforce de déterminer quand ont été délimités les évêchés bretons. En l'absence de document antérieur à la fondation de Quimper et mentionnant la *civitas Coriosopitum*, il conclut que dans chacune des cinq cités de la péninsule armoricaïne fut créé, suivant l'usage général, un siège épiscopal, probablement vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle, et que, dans le courant du v<sup>e</sup>, celui des *Coriosolites* fut transféré de la capitale, alors en décadence, au *castrum* d'Alet, où l'avait précédé le commandement militaire. Cet état subsista jusqu'à ce que



*plous*, c'est-à-dire au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Elle pourrait donc remonter jusqu'au temps de S. Colomban, mais les Actes de S. Menulphe (*BHL*. 5931) la placent sous Dagobert également, et d'autres indices semblent confirmer cette date.

La forêt centrale était-elle aussi déserte, au moment de l'occupation bretonne, que le prétendent les Vies de saints et notamment celle de S. Armel (*BHL*. 678)? C'est la question que résout M. C. par l'étude conjuguée de la carte des voies romaines et de la toponymie ancienne et moderne. Sans nul doute, il s'agit d'une exagération hagiographique, à laquelle se sont laissé prendre bon nombre d'historiens. Loin d'être impénétrable et inhabitée, la forêt était coupée de vastes et nombreuses clairières. Il est même possible d'en préciser l'étendue et le mode de pénétration des nouveaux immigrants, venus de Grande-Bretagne. M. C. donne une carte des plus anciens noms bretons, ceux des *plous*, créés, après l'occupation armée et simultanément dans tout le territoire, par des moines, gallois pour la plupart, qui en furent les éponymes et que les générations suivantes canonisèrent. Trois zones bien nettes se distinguent, correspondant aux trois immigrations dont le souvenir a été conservé, celle des Domnonéens, celle des Cornouaillais, celle d'un autre groupe qui paraît originaire du nord du Pays de Galles. Vannes et Rennes, villes fortifiées après les invasions barbares du III<sup>e</sup> siècle, furent les deux bastions qui résistèrent à la poussée bretonne. Loth avait remarqué que la *Vita Melanii* (*BHL*. 5887-5889), rédigée certainement d'après des documents anciens, ne mentionne aucun nom breton, bien que le saint fût né sur les bords de la Vilaine. M. C. confirme cette observation en montrant combien la situation décrite par l'hagiographe concorde avec la réalité géographique. D'autre part, contrairement à Loth et en s'appuyant sur les travaux récents de M. l'abbé Falc'hun, il fait voir que la linguistique ne permet pas à l'historien d'aller plus loin et de retrouver les vestiges caractéristiques des diverses tribus bretonnes qui occupèrent la péninsule armoricaine. Une note ancienne concernant la Vie, aujourd'hui perdue, de S. Cado, dans le Cartulaire de Quimperlé (éd. L. MAITRE et P. DE BERTHOU, Paris, 1896, p. 217-218), établit qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, pas plus qu'à la fin du VIII<sup>e</sup>, le territoire au sud et à l'est de la Vilaine n'était aux mains des Bretons. Ce n'est pas non plus par erreur que Grégoire de Tours (*In gloria Martyrum*, LXI) place dans le diocèse de Nantes et non dans celui de Vannes le lieu où reposaient les reliques de S. Nazaire et qui en conserve le nom.

P. G.

René COUFFON. *Répertoire des Églises et Chapelles du Diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier*. Quatrième fascicule. Extr. des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*. Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1947, p. 731-772.

Id. *Recherches sur les Églises primitives de l'évêché de Saint-Brieuc et de Tréguier*. Extr. de la même revue, 1946, 40 pp.

Après ces études générales sur les anciens diocèses, M. Couffon revient à celui qu'il connaît le mieux. Le quatrième fascicule de son *Répertoire* comporte de nouvelles additions et corrections aux trois premiers (cf. *Anal. Boll.* LXI, 292). Signalons surtout celles qui complètent et amendent la liste des saints bretons honorés dans les Côtes-du-Nord (p. 764-765).



Polycarpus RADÓ, O.S.B. *Libri liturgici manuscripti bibliothecarum Hungariae*, t. I: Libri liturgici manuscripti ad missam pertinentes. Budapest, Musée national, 1947, in-8°, 224 pp. (= *Az Arsazgos Széchényi Könyvtar Kiadványai*, fasc. XXVI).

Id. *Répertoire hymnologique des manuscrits liturgiques dans les bibliothèques publiques de Hongrie*. Ibid., 1945, in-8°, 59 pp. (Même collection, fasc. XX).

L'*Index codicum manuscriptorum liturgicorum Regni Hungariae* publié par le P. Radó il y a quelques années (cf. *Anal. Boll.* LXI, 302) ne faisait que pré-luder au grand ouvrage dont le premier tome, limité à la Hongrie de 1944, renferme la description de 2 sacramentaires, de 46 missels et de 6 lectionnaires. Chaque notice reproduit le calendrier, à l'exception des fêtes considérées comme normales depuis le IX<sup>e</sup> ou le X<sup>e</sup> siècle et dont le tableau remplit les pages 12-13. Tous les noms de saints sont repris dans l'index avec leur date de fête. C'est un outil précieux pour l'hagiographe, de même que la liste des patrons de diocèses et de chapitres (p. 13-15), celle des fêtes propres au pays en général et à l'Ordre de Saint-Paul ermite en particulier (p. 15-16), et la description de l'office des SS. Étienne, roi, Ladislas, Émeric et Élisabeth. On attendra avec impatience les tomes suivants et surtout celui qui doit traiter des bréviaires.

Le *Répertoire hymnologique* catalogue les hymnes, proses et séquences de l'Église latine dans les manuscrits hongrois, dont la liste sommaire (p. 7-12) atteint le chiffre de 196 ; en outre, ceux qui figurent dans les notes ou appendices manuscrits de 144 volumes imprimés au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle. Au total 727 pièces liturgiques, dont 44 inconnues au *Reperlorium Hymnologicum* d'Ulysse Chevalier.

P. G.

Vernam HULL. *The Middle Irish Apocryphal Account of « The Seventeen Miracles at Christ's Birth »*. Extrait de *Modern Philology*, t. XLIII, n° 1 (août 1945), p. 25-39.

Entre autres curiosités apocryphes, l'Irlande du moyen âge a connu une série de miracles qui, à Bethléem, à Jérusalem, ailleurs encore, auraient marqué la naissance du Sauveur. Il faut distinguer ces prodiges de ceux que divers auteurs médiévaux, suivant et amplifiant Orose (*Historiae*, lib. VI, c. 20), rapportent comme s'étant alors produits à Rome. On consultera sur ces derniers H. F. Massmann (*Der keiser und der kunige buoch, oder die sogenannte Kaiserchronik...*, 3<sup>e</sup> partie, Quedlinburg et Leipzig, 1854, p. 556-558), en y ajoutant surtout une pièce dont nous avons montré les attaches irlandaises, la Catéchèse celtique du manuscrit 49 de la Reine Christine (WILMART, *Analecta Reginensia*, p. 99-100 ; cf. *Anal. Boll.* LIV, 113-136). Le même manuscrit renferme une louange du jour de la Nativité (WILMART, op. c., p. 106), différente de celle du *Lebor Brecc* (p. 135, col. 2 ; éd. E. HOGAN, *The Irish Nennius from L. na Huidre*, p. 50-52) que M. Hull, sans citer le manuscrit de la Reine Christine, range avec les Miracles, bien qu'elle appartienne à un autre genre. A part le codex de Paris (Fonds celtique et basque 1, fol. 16-16<sup>v</sup>), qu'il n'a pu atteindre, M. H. édite soigneusement toutes les recensions irlandaises connues, soit quatre en prose et une en vers, avec traduction anglaise. La recherche des sources, si elle était poussée plus loin, permettrait assurément de remonter bien au delà









fesseur, Brigide, Edmond le Martyr, Frideswide, Édouard, roi et martyr, Alphège, Augustin de Cantorbéry et Oswald, évêque de Worcester et d'York, chapitres 94-101). Divers problèmes concernant les versions françaises et anglaises de la Légende dorée qui ont précédé les incunables de Jean de Vignai (un Vignai remanié, vers 1480) et de William Caxton ont été étudiés de près par la Sœur Mary Jeremy, O. P., dont le dernier article s'intitule : *Caxton's Golden Legend and De Vignai's Légende Dorée*, dans *Mediaeval Studies*, t. VIII (Toronto, 1946), p. 97-106. P. G.

Franciscus Salesius SCHMITT, O.S.B. *Sancti Anselmi Cantuariensis archiepi-scopi Opera omnia*. T. I-III. Édimbourg, Nelson, 1946, in-4°, ix-290 pp., 4 pl.; vi-288 pp., 3 pl.; xvi-298 pp., 1 pl.

Bien que ces beaux volumes portent tous trois la date de 1946 et la marque de la grande maison d'édition écossaise qui les a reproduits anastatiquement, leur histoire est différente. Le premier fut tiré dès 1938 sur les presses de l'abbaye de Seckau, en Styrie. Les exemplaires originaux du second et du troisième sortaient de la maison Sansaini, à Rome, en 1940 et 1943. L'ouvrage achevé comportera six tomes.

Le P. Schmitt avait prélué à cette édition par de savants travaux, annoncés ici en leur temps (*Anal. Boll.* XLVIII, 250; L, 229 et 230). Non moins poussées avaient été les études sur les *Orationes sive Meditationes* du regretté Dom André Wilmart, qui mit tous ses papiers à la disposition de son confrère autrichien. Cependant, exemple trop rare, le P. S. a voulu rendre l'œuvre accessible au lecteur plutôt que de produire un spécimen d'acribie rébarbative. L'orthographe est normalisée. Les variantes inutiles à l'établissement du texte ont disparu de l'appareil critique, où un étage spécial, en caractères de même force que ceux de la pleine page, porte les recensions antérieures à la rédaction définitivement adoptée par S. Anselme. Les parallèles, principalement augustinien, sont transcrits complètement. La tradition manuscrite et les caractéristiques des différents témoins feront l'objet d'une discussion générale, rejetée au futur tome VI, avec les fragments et les tables.

Le premier volume renferme les écrits composés par S. Anselme à l'époque de son priorat et de son abbatiat, au Bec; ce sont le *Monologion*, le *Prosligion* avec ses appendices, le *De grammatico*, le *De veritate*, le *De libertate arbitrii*, le *De casu diaboli* et la première recension, découverte naguère par le P. S., du *De incarnatione Verbi*. Dans le second, les œuvres de l'archevêque : recension définitive du *De incarnatione* et tout le reste, sauf les *Orationes sive Meditationes*, qui ouvrent le tome troisième, suivies du début de la correspondance, les 147 lettres de la période du Bec. P. G.

Jean LECLERCQ, O. S. B., et J.-P. BONNES. *Un maître de la vie spirituelle au XI<sup>e</sup> siècle, Jean de Fécamp*. Paris, J. Vrin, 1946, in-8°, 237 pp. (= *Études de Théologie et d'Histoire de la spiritualité*, t. IX).

Charles DEREINE, S. J. *Vie commune, règle de saint Augustin et chanoines réguliers au XI<sup>e</sup> siècle*. Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLI (1946), p. 365-406.



pas résoudre, entre l'érémisme et le cénobitisme, un dilemme spéculatif. Il réfléchit tout simplement... sur les différentes formes que la vie religieuse revêt dans l'Eglise de son temps » (p. 94). Par ailleurs, entre les diverses institutions : solitude des reclus, érémitisme organisé des Chartreux, vie conventuelle des moines, l'abbé de Cluny manifeste pour le second une admiration sans réserves. Pour satisfaire le désir de réclusion de ses moines, il permettait aux plus généreux de vivre dans des granges isolées, près d'une chapelle. Cette solution, qui n'était pas neuve, tâchait de combiner les avantages de la vie en commun et de la vie solitaire.

Les recherches que le P. Dereine poursuit avec persévérance se rattachent au même problème. Nous avons mentionné naguère (*Anal. Boll.* LXIII, 216) la thèse, encore inédite, présentée par notre confrère à l'Université de Louvain. Depuis, il a publié les deux mémoires signalés plus haut. Dans le premier, il énumère cent quarante-quatre témoignages relatifs à la réforme canoniale du XI<sup>e</sup> siècle. Il a constaté que bien des tentatives de restauration religieuse sont issues de milieux érémitiques (p. 389) et que le prestige des solitaires attirait autour d'eux des disciples qui se réunissaient peu à peu en groupements organisés. C'est au cours de cette enquête qu'il a étudié de plus près les origines de Prémontré. Faisant écho à une remarque de H. Grundmann, il note avec raison que souvent les historiens d'un ordre religieux « s'efforcent de retrouver, dès les premières années, les caractères essentiels qui distinguent la fondation et qui ont été peut-être acquis avec le temps : ils ignorent la lente maturation des idées, suppriment les tâtonnements et les hésitations du début et donnent à leur récit une unité et une stabilité factices » (p. 353). Le P. D. n'a pas de peine à montrer que l'œuvre de S. Norbert n'a pas échappé à cette loi de lente élaboration. Il analyse avec soin le concours d'événements qui ont amené le prédicateur errant à jeter, durant les années 1119-1122, les fondements d'un nouvel ordre. Et tout d'abord, le pape Calixte II, loin de défendre à Norbert de prêcher, le confirme dans sa mission. Par ailleurs, l'ami et le protecteur du saint, Barthélemy évêque de Laon, soucieux de s'attacher de précieux auxiliaires, les installe dans son diocèse. De cette première communauté, Norbert refuse d'être le chef ; il désire continuer son apostolat et n'a pas encore l'intention précise de créer un ordre (p. 374-375). Enfin, au début, les Prémontrés n'ont pas reçu de leur fondateur une orientation systématique vers la vie active, et ce n'est que lentement, par le jeu des circonstances, qu'il seront conduits à se charger de la *cura animarum*. On peut même affirmer que ce qui caractérise les premières années de Prémontré, c'est l'érémisme, la pauvreté et le travail manuel. Quant à la règle que le saint a proposée à ses religieux, ce serait, semble-t-il, la *regula secunda* ou *ordo monasterii*. Nous n'insistons pas sur ce point, le P. D. comptant y revenir prochainement.

Ce que le P. Dereine relevait au sujet de la fondation des ordres religieux peut s'appliquer au Carmel. Il n'y aurait jamais eu de querelles à ce propos, si au lieu d'une descendance institutionnelle directe on s'était limité à revendiquer une lointaine influence, qui s'explique par le souvenir persistant et glorieux de la vie solitaire du Thésbite sur la sainte montagne. C'est dans cette voie qu'est entré le P. François de Sainte-Marie, le compilateur du petit livre : *Les plus anciens textes du Carmel*. Sous une apparence modeste et écartant de prime abord toute volonté de faire une œuvre d'érudition, l'auteur a grou-



pé, en traduction française, une série de documents qui permettent de voir dans les grandes lignes les origines de son Ordre. Après avoir cité les passages bibliques relatifs à Élie, il réunit plusieurs extraits tirés des œuvres des Pères afin de montrer combien le souvenir du prophète restait vivant dans la tradition chrétienne. Puis viennent les mentions des pèlerins qui visitèrent le mont Carmel, depuis Éthérie, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Jacques de Vitry et Étienne de Salanhac. C'est après ce préambule que l'auteur présente le premier document carmélitain, la règle donnée à Brocard au début du xiii<sup>e</sup> siècle par S. Albert, patriarche de Jérusalem († 1214; cf. *BHL*. 222). Nous reviendrons plus loin sur ce texte. On remarquera qu'Albert n'était pas carme et que c'est à la demande de Brocard qu'il a rédigé un règlement de vie, au total fort sommaire, qui est destiné à des ermites. Dans un paragraphe : *Influences* (p. 71-76), le P. François de Sainte-Marie tente de dégager l'originalité de ce document par rapport aux règles antérieures. Trois traits : dépouillement absolu, soumission à un chef, vie laborieuse qui assure la subsistance, rappelleraient les prescriptions de S. Basile. « Le point essentiel de la règle, celui de la prière continuelle, fait partie de l'apport original des religieux du Carmel » (p. 74). Par le mot « original », l'auteur signifie sans doute les éléments que Brocard et ses compagnons avaient spontanément soumis au patriarche Albert, car on ne peut dire qu'un fondateur qui au xii<sup>e</sup> siècle propose à ses disciples de toujours prier institue une nouveauté parmi les formes de vie religieuse. D'après le P. François de Sainte-Marie, l'organisation carmélitaine est en « rupture avec les grandes règles occidentales et représente une véritable réaction vis-à-vis d'elles » (p. 74-75). Cette affirmation ne suppose-t-elle pas chez ces ermites, qu'on nous représente comme « ignorants, pauvres, mal installés, peu nombreux », des vues d'ensemble sur l'évolution des règles monastiques qu'ils étaient sans doute bien incapables d'avoir? La vie rudimentaire des premiers Carmes ne permettait pas l'office, célébré solennellement par une nombreuse communauté, comme Cluny en donnait l'exemple; mais il n'y a là aucune réaction consciente contre telle ou telle forme de vie religieuse. L'auteur voit aussi dans la règle une « rupture avec la règle de S. Augustin, parce que l'adoption de celle-ci aurait fait rentrer les frères dans une catégorie de chanoines réguliers consacrés en principe au ministère » (p. 75). C'est une fausse perspective. La règle de S. Augustin n'implique pas la *cura animarum* et, comme le rappelle le P. Dereine, des communautés de clercs ermites, qui poursuivaient uniquement une vie de pauvreté et de contemplation, ont délibérément adopté le code augustinien. De plus, une influence de la règle de S. Augustin doit être d'autant moins écartée qu'Albert de Jérusalem appartenait lui-même à une famille religieuse où la *regula S. Augustini* était sans doute en honneur.

L'auteur analyse ensuite ce qu'on a appelé la *Charta magna* du Carmel, à savoir le *De Institutione primorum monachorum*, dont la date est contestée. Le P. Xiberta, dans sa critique du livre de Cl. Kopp (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 424), écrivait : « Certo certius ante medium saeculum XIII, fortasse ipso saeculo XII et quidem probabilius in Palaestina conscriptus fuit liber De institutione primorum monachorum » (*Analecta Ordinis Carmelitarum*, t. VII, 1930, p. 207). Le P. François de Sainte-Marie use d'une formule très prudente : « Reconnaissons seulement que l'absence de toute allusion aux préoccupations





tion bénédictine, mais il a adapté la règle au courant ascétique de pauvreté et de solitude rigoureuses qui caractérise le XI<sup>e</sup> siècle (cf. p. 199). De plus, il ne suffit pas de rattacher un auteur à une école, il faut encore tâcher de découvrir les sources de sa pensée. Or, sur ce point l'enquête du P. B. aurait pu être plus poussée. Outre la Bible, qui lui était familière, Pierre Damien a aimé de s'entourer de manuscrits. Il veillait avec un soin jaloux sur la bibliothèque de Fonte Avellana et, comme on l'a rappelé naguère, il recherchait des scribes habiles pour son monastère (P. PALAZZINI, *Frammenti di codici in Beneventana. Amanuensi cassinesi a Fonte Avellana?* dans *Aevum*, t. XVII, 1943, p. 254-258). Sa méthode parénétique porte les traces de ses lectures. N'a-t-il pas composé un de ses opuscules, le *De bono religiosi status*, en s'inspirant du *Physiologus*? Et il n'y a pas là un cas accidentel; on rencontre ailleurs la même tournure d'esprit, par exemple dans le chapitre XI du *De divina potentia*, où Pierre Damien emprunte à S. Augustin une série de faits merveilleux, pour prouver sa thèse (cf. P. BREZZI e B. NARDI, *De divina omnipotentia e altri opuscoli*, Florence, 1943, p. 128). Il est sûr qu'un esprit aussi prévenu contre tout ce qui était futilité littéraire ou scientifique n'a pas laborieusement transcrit ces comparaisons pour le plaisir d'écrire; suivant une vieille tradition, qu'on retrouvera jusque dans S. François de Sales, il devait y voir une manière imagée d'enseigner la vertu.

En outre, l'auteur, tout en insistant sur l'idéal érémitique de son héros, n'a guère montré comment le saint était en cela tributaire de son temps ni dans quelle mesure il a été un réorganisateur de la vie solitaire. A Fonte Avellana, Pierre Damien semble avoir imposé une discipline qui était un compromis entre le cénobitisme pur et l'érémitisme abolu. La lettre inédite que vient de publier et de commenter Dom J. Leclercq, donne, à propos d'un cas concret, des précisions intéressantes sur le genre de vie des moines dirigés par Pierre Damien (*Studia Anselmiana*, fasc. XVIII-XIX, 1947, p. 283-293).

Les œuvres du cardinal sont riches en renseignements sur les pratiques ascétiques en usage dans les milieux fervents de l'époque. Le P. B. en a relevé quelques-unes, par exemple la *metanea* ou *melanoea* (pp. 115, 157), les récitation privées du psautier (p. 155), les flagellations (pp. 114-119, 200). Au sujet du don des larmes, il y avait lieu de citer: B. STEIDLE, *Die Tränen. Ein mystisches Problem im alten Mönchtum*, dans *Benediktinische Monatschrift*, 1938, p. 181-187, et I. HAUSHERR, S. J., *Penthos* (Rome, 1944), p. 177 et passim.

Le P. B. a repris le problème de l'authenticité de quelques sermons faussement attribués à Pierre Damien et qui sont en fait l'œuvre de Nicolas de Clairvaux, secrétaire de S. Bernard (p. 42-45). S'appuyant sur l'examen des plus anciens manuscrits et sur le style, il se rallie à la thèse admise par tous que, des 66 sermons 19 ne sont pas de la plume du cardinal. Le même problème vient d'être étudié par J. Joseph Ryan: *Saint Peter Damiani and the Sermons of Nicholas of Clairvaux: a Clarification* (dans *Mediaeval Studies*, t. IX, 1947, p. 151-161). En détestant le dossier de S. Pierre Damien de ces quelques pièces, auxquelles son nom aurait pu donner un certain prestige, on n'appauvrit guère son héritage littéraire.

Signalons la contribution du P. Blum aux intéressants mélanges *Studi Gregoriani* (t. II, Rome, 1947, p. 459-476), dont deux volumes viennent de nous parvenir. Elle décrit les rapports de Pierre Damien avec les papes: *The Mo-*



interpolé de la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. Le pays d'origine, appelé en l'occurrence la Nubie, évoque à peine quelque chose de concret à un Burchard de Strasbourg, que M. C. ne distingue pas de son homonyme, le notaire impérial, et dont le texte devrait appeler des réserves analogues à celles qui sont formulées à propos du pèlerin Théodoric. Le nom d'Abyssinie ne se laisse pas plus clairement entrevoir : à cet égard, les conclusions de l'auteur auraient été plus fermes s'il avait remarqué que l'*Avesguia* de Richard de Poitiers, qui retient son attention, se retrouve, sous des formes approchantes, dans divers documents contemporains, avec référence aux Géorgiens (cf. par exemple, dans les *Itinéraires français* publiés en 1882 par la Société de l'Orient latin, l'index, i. v. *Avegie, Anegie*). L'Abazgia (l'Abkhazie) a en effet été géorgienne à certaine époque.

Nous ne pouvons ici suivre l'auteur dans le détail de ses remarques sur la communauté éthiopienne de Jérusalem. Nous plaçant au point de vue qui intéresse nos études, relevons tout d'abord une confusion répétée en plusieurs endroits. Ce n'est pas « al suo amico Lutgardo dell' abbazia benedettina di Saint-Trond » que Jacques de Vitry adresse sa lettre de 1217, mais *Domine Lutgardi de Sancto Trudone, amice sue specialissime, et conventui de Avvria*. Il s'agit de S<sup>te</sup> Lutgarde, qui n'est plus, à ce moment-là, prieure de l'abbaye bénédictine Sainte-Catherine, près de Saint-Trond, mais simple moniale parmi les cisterciennes d'Aywières en Brabant.

Arrêtons-nous ensuite au chapitre consacré à l'histoire du miracle posthume de S. Thomas. L'auteur en publie, d'après le synaxaire éthiopien, une version qu'il met en parallèle avec un passage de l'itinéraire de Nicolas de Martoni, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette comparaison est intéressante ; mais rien n'autorise M. C. à bouleverser l'ordre dans lequel on a rangé certaines pièces occidentales des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qui ont trait à ce miracle, notamment la lettre d'Odon de Saint-Remy, à laquelle il n'est pas assigné de date exacte, et la relation *De adventu*, dont la valeur de source littéraire est méconnue. Nous nous proposons de revenir, à l'occasion, sur ce problème. L'étude iconographique, abondamment illustrée, sur un thème cher à l'art éthiopien, le Christ accablé de coups, est mieux venue, et l'explication proposée trop timidement (t. I, p. 272), de l'origine du « second type » de l'icône, nous semble s'imposer. M. C. l'a soumise depuis à un examen fort poussé dans un article de la *Rassegna di Studi Etiopici*, t. VI (1947), p. 109-129 : *Il « Gesù percosso » nell' arte etiopica et le sue origini nell' Europa del XV secolo*.

Les imperfections signalées n'empêcheront pas le livre de M. C. de rendre de précieux services à ceux qui consulteront cette somme très complète de documentation ; ils y trouveront un stimulant en vue de recherches ultérieures.

P. D.

Justin McCann, O.S.B. *The Cloud of Unknowing*. Londres, Burns, Oates and Washbourne, 5<sup>e</sup> édition, 1947, in-8°, xxviii-215 pp.

C'est le texte, en anglais modernisé, de quelques œuvres d'un mystique du XIV<sup>e</sup> siècle que publie le Maître de St. Benet's Hall : après le *Cloud of Unknowing*, l'*Epistle of Privy Counsel*, le petit traité sur la création de l'âme à l'image et ressemblance de la Trinité, la traduction de la Divinité cachée de Denys





Après avoir défini le terme anglais *dedication*, au sens de « patronage », et pesé la valeur des statistiques et des listes existantes, il retrace l'histoire religieuse du territoire soumis à sa juridiction et fournit, en tableaux, les dédicaces des trois comtés séparément et du diocèse dans son ensemble. L'ordre de popularité des divers patronages dans l'Angleterre en général, puis dans le diocèse et dans chacun des trois comtés, est présenté de la même manière, avec un relevé du pourcentage pour les 18 principaux saints, que voici dans l'ordre : la Sainte Vierge, S. Pierre (le plus souvent avec S. Paul), Tous les Saints, S. Michel, S. Nicolas, S. Jacques (non déterminé, probablement le Mineur dans la plupart des cas), S. Laurent, S. Paul, S. André, S. Jean Baptiste, la Sainte Trinité, S<sup>te</sup> Marie Madeleine, S. Gilles, S. Léonard, S. Jean l'Évangéliste, S. Barthélemy, S<sup>te</sup> Marguerite et S. Martin. Par rapport à l'ensemble de l'Angleterre, on constate une préférence particulière pour la Sainte Vierge et pour S. Jacques, ainsi que la popularité vraiment remarquable de S<sup>te</sup> Marie Madeleine, de S. Nicolas, de S. Laurent et de S. Gilles ; au contraire, la place est fort mesurée à S. Jean Baptiste, à S. Barthélemy, à S. André, à S<sup>te</sup> Marguerite et à S. Martin.

D'après ces données précises, patiemment accumulées, M. K. s'efforce de dessiner les principaux traits de la religion, ou plus exactement de la dévotion aux saints, telle qu'elle apparaît dans son diocèse. La base en est statistiquement établie, certes, mais le lecteur ne peut se défendre d'appréhender de graves erreurs historiques, du fait que les patronages n'ont pas été distribués, fût-ce par conjecture, en couches correspondant aux diverses époques. La chronologie peut avoir quelque chose à nous apprendre sur une période de quinze siècles. Notons cependant, comme un résultat assuré, la prépondérance des saints locaux, à l'exclusion presque complète, non seulement des saints du Cornwall (il fallait s'y attendre), mais encore des principaux saints du nord de l'Angleterre, S<sup>te</sup> Hélène, S. Oswald, très rares, et S. Cuthbert, S. Chad et S. Wilfrid, entièrement absents. S. Swithun, le grand évêque du sud, est très bien partagé, de même que S<sup>te</sup> Edburga et S. Kenelm. S. Augustin et S. Thomas, tous deux de Cantorbéry, sont assez bien représentés. S. Georges l'est relativement peu : mais ici aussi, c'eût été le lieu de faire entrer en ligne de compte la date récente du culte (p. 46). S. Édouard le Confesseur avait été considéré comme le patron de l'Angleterre jusqu'à Édouard III. C'est ce roi qui adopta le cri de guerre : « St. George for England », institua un ordre de chevalerie en son honneur (celui de la Jarretière) et fonda à nouveau la chapelle Saint-Georges, à Windsor, vers 1350. Peu à peu, S. Georges remplaça S. Édouard, et sa fête fut élevée, en 1415, au même degré de solennité que celle de Noël.

La réflexion de M. K. à propos des saints du Cornwall ne laisse pas de sembler étrange. Les essais comparatifs et statistiques sur les patronages de l'Angleterre resteront faussés et viciés aussi longtemps qu'on ne se défera pas de l'habitude, prise au xix<sup>e</sup> siècle, d'y inclure le Cornwall. Bien que la langue cornique eût pratiquement disparu, rien dans l'histoire ou dans les mœurs ne permettait cette assimilation ; bien peu de chose l'autorise encore aujourd'hui. Le Cornwall, c'est-à-dire les diocèses anglicans de Truro et en partie d'Exeter, du point de vue choisi par M. K., doit être aussi résolument retranché des régions germanisées que le Pays de Galles et l'Écosse celtiques. Faut de quoi, toutes les proportions demeureront mensongères.

En dépit de ses imperfections, la méthode de l'auteur permet de déceler les patronages rares. M. K. y consacre un chapitre (p. 48-66), non sans observer que les deux saints du diocèse, Birinus, le premier évêque de la région, et la vierge Frideswide, ne sont guère l'objet que de deux ou trois dédicaces toutes modernes (depuis 1872). Une seule exception : la sainte d'Oxford est patronne de Frilsham, dans le Berkshire, près de la route d'Oxford à Southampton. Ceci pourrait faire songer à un chemin de pèlerinage : la vierge anglaise est vénérée sous le nom de Fréwisse, Frévisse ou Frévisse, à Bomy en Artois (commune du canton de Fauquembergue, arrondissement de Saint-Omer, Pas-de-Calais, qu'il n'était guère difficile d'identifier, p. 50). Aux saints locaux, il serait permis d'ajouter Maître Jean Schorne, qui devint recteur de North Marston, au comté de Buckingham, en 1290. On l'invoquait contre les fièvres intermittentes. Son tombeau fut fort fréquenté. En 1478, ses reliques furent transférées, pour ne point dire enlevées, par le Doyen et le Chapitre de Windsor, qui leur réservèrent un coin de la chapelle Saint-Georges. Cette translation fut sanctionnée par Sixte IV (et non V, comme on lit p. 51). L'époque tardive où vécut le saint homme et la suppression du pèlerinage sous la Réforme l'empêchèrent seules, assurément, de compter parmi les patrons de paroisses.

Les patronages rares en général, mais normalement représentés dans la région, sont ceux de S. Dunstan, de S<sup>te</sup> Etheldreda, abbesse d'Ely, et de S. Olav ; pour ce dernier, le saint des Danois, c'est le seul que l'on connaisse à grande distance de la côte. Très rares dans toute l'Angleterre, mais singulièrement nombreux dans le diocèse sont S. Kenelm, S<sup>te</sup> Edburga de Pershore (peut-être à cause d'une mention dans une recension tardive de la Vie de S<sup>te</sup> Osyth) et S<sup>te</sup> Ebba de Coldingham. Enfin, et par manière de correction nécessaire, l'auteur fait bien de rappeler que St. Aldate's, connu de tous les Oxoniens, n'est qu'un fantôme : la vieille forme est Ald-Gate (l'église près de) la vieille porte. Parmi les saints étrangers assez populaires figurent S<sup>te</sup> Agathe et S<sup>te</sup> Cécile, S. Blaise, S. Firmin (on ne sait exactement lequel, et les candidats sont plus nombreux que ne le croit M. K.), S. Lô (à Sherington, manoir qui appartient autrefois aux évêques de Coutances) et enfin S. Brice de Tours, à la suite d'une fausse étymologie (p. 61-63). L'auteur fait intervenir ici quelques noms d'églises du Pays de Galles, qu'il aurait pu contrôler sans peine : S. Berrys ou Berrres (et non Bernes), patron de Llanferres (Denbighshire), est fêté, en effet, le 13 novembre, mais S. Peris de Llanberis (Carnarvonshire) est honoré le 11 décembre (ou le 26 juillet). C'est donc un personnage différent. Eglwys Brewis (Glamorganshire) est peut-être un parallèle de Brize Norton (Oxfordshire) : en pays celtique, ce serait le nom de Braose qui survivrait dans le toponyme.

L'information hagiographique est parfois un peu courte. Il n'eût pas été inutile de mesurer la popularité des saints à leur importance littéraire, en notant la présence de leurs Vies et Miracles dans les collections proprement anglaises : ainsi, S. Kenelm figure dans le manuscrit de Gotha (*Anal. Boll.* LVIII, 94). A propos de S<sup>te</sup> Edburga, M. K. signale (p. 65-66, avec carte, p. 87) un chemin de pèlerinage à Sainte-Édith de Polesworth. Une note de Dom A. Wilmart (*Anal. Boll.* LVI, 53) était à citer, mais l'auteur ne remonte guère, ici et ailleurs, qu'à l'antique et respectable *Dictionary of Christian Biography*. P. 29, le nom des Frères Mineurs (Greyfriars) ne devrait pas être rangé parmi les patronages : c'est une simple désignation d'appar-

tenance. On notera le très petit nombre de dédicaces à S. Paul isolément. M. K. discute ce fait, pour toute l'Angleterre (p. 36), sans en rencontrer la véritable raison : la fête solennisée en réalité était celle des Saints-Pierre-et-Paul conjointement. Parmi quelques survivances du moyen âge catholique, la mention de l'angélus, sonné à midi, le dimanche, à Uffington (p. 12), heurte d'abord comme un anachronisme. Ce n'en est pas un : l'auteur ou son correspondant auraient pu appuyer leur conjecture sur le seul exemple tout à fait clair et bien daté de cette coutume en Angleterre, un legs pieux, de 1512, à Cropredy (Oxfordshire), sur lequel on consultera Thomas North (*The Church Bells of the County and City of Lincoln*, Leicester, 1882, p. 169). En ce qui concerne le patronage de Tous les Saints, M. K. note fort à propos que souvent, à la Réforme, on le substitua à d'autres dont on souhaitait se débarrasser (p. 85). Cette remarque est pour nous une nouvelle occasion de regretter qu'il n'ait guère essayé d'établir, avec plus ou moins de probabilité, la chronologie des dédicaces, l'époque où la paroisse fut fondée, l'église édiflée ou rebâtie. On aurait voulu aussi, et surtout pour les patronages douteux ou récents, une liste des fêtes annuelles et marchés locaux, qui permettraient souvent soit une identification, soit la découverte d'un ancien titulaire.

C'est le cas en particulier d'un problème qui préoccupe l'auteur et auquel il revient à maintes reprises, y consacrant, du reste, tout un chapitre (p. 67-86, avec cartes) : les églises de l'Assomption. D'après M. K., elles formeraient une caractéristique de son diocèse et s'expliqueraient peut-être par un ancien chemin de pèlerinage vers Walsingham. C'est une théorie entre beaucoup d'autres. Il serait fort long de les réfuter chacune, et l'imprécision chronologique dont nous nous sommes plaint rendrait la tâche ardue à qui ne disposerait que des renseignements contenus dans ce petit livre. Mais, à notre avis, le problème ne se pose même pas : il n'y eut que très exceptionnellement, avant l'époque moderne, des églises consacrées en l'honneur de la Sainte Vierge sous le titre de l'Assomption. Au moyen âge, le patronage était normalement celui de Marie, *sine addito*. Des raisons de convenance pratique ont fait adopter pour la fête locale le 15 août, plutôt que d'autres dates. Cela dépendait des régions. Une fois exclues les fêtes d'hiver et de carême, pour des motifs très compréhensibles, le choix s'imposait pratiquement entre la Nativité (8 septembre) et l'Assomption (15 août), la Visitation (2 juillet) étant d'institution trop tardive. C'est, semble-t-il, le 7 septembre que Margery Kempe désigne sous le nom de *Owr Ladijs Euyn* (*The Book of Margery Kempe*, éd. MEECH et ALLEN, t. I, p. 119 ; cf. p. 312), bien que *Lady-day-day* (*sic*) ne signifie plus, dans le peuple, que le 25 mars (Joseph WRIGHT, *The English Dialect Dictionary*, t. III, Londres, 1902, p. 499, col. 2). L'ancien usage est pourtant attesté d'appeler de ce nom (*Lady day*, *Our Lady day*) le 8 décembre, le 15 août et le 8 septembre également (Henry BRADLEY, *A New English Dictionary*, t. VI, 1, Oxford, 1903, p. 24, col. 3 ; R. T. HAMPSON, *Medii Aevi Kalendarium*, t. II, Londres, 1841, p. 232-233). Quant au nom de la fête du 15 août, tiré du latin, *Assumption*, il ne paraît pas avoir jamais été populaire. Mais l'Assomption, comme fête principale de la Sainte Vierge, semble l'avoir emporté généralement, soit pour des motifs déterminés (comme, plus tard, aux Pays-Bas, la procession du Vœu de Louis XIII, pénétrant peu à peu par le diocèse de Tournai, et le choix du 15 août pour la Saint-Napoléon, entraînant son maintien







fautes d'impression. Sous la mention : « Archivio Gonzaga di Mantova, vol. I et II. Turin, Torelli, 1920 », il faut reconnaître les deux importants volumes publiés l'un par P. Torelli en 1920 et l'autre par A. Luzio en 1922. La meilleure édition de Cepari est celle qu'édita en 1926 le P. L. Rocci (cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 476). Enfin, notons une double erreur dans l'arbre généalogique des Gonzague de Castiglione. A côté du nom de Rodolphe (1451-1495), arrière-grand-père de S. Louis, on ajoute : « marié à Antonia Malatesta qu'il décapita, puis à Catherine Pic de la Mirandola, étranglée par deux de ses filles ». A. Luzio met en doute le premier crime, car le cardinal François de Gonzague, dans une lettre écrite à son frère Rodolphe, qui lui avait annoncé le mort de son épouse, non seulement ne fait aucune allusion à une tragédie de famille, mais parle de la « *dilectissima* consorte », et plus loin, de la tristesse de son frère qui aimait tendrement la disparue : « *amandola tanto come ella faceva* » (A. Luzio, op. c., p. 263). Comme le dit Luzio, ou l'affirmation du chroniqueur A. Schivenoglia, qui relate ce fait, est fautive, ou Rodolphe avait réussi à cacher à son frère le drame domestique. P. Litta a eu également des doutes : « *Così almeno si scrive* », note-t-il (tableau XVI). Quant à Catherine, seconde femme de Rodolphe, elle n'a pas été étranglée par « deux de ses filles », mais par deux femmes, qui s'étaient mises d'accord pour la dévaliser.

Une seconde édition « revue » a paru naguère. Elle atteste le succès bien mérité du volume. B. G.

Dirigée par MM. Jean Quasten et Joseph C. Plumpe, professeurs à l'Université catholique de Washington, la nouvelle collection *Ancient Christian Writers* (éd. The Newman Bookshop, à Westminster, Maryland) se propose de mettre à la disposition des lecteurs de langue anglaise les œuvres des Pères latins, grecs et orientaux. Les quatre premiers volumes parus font bien augurer de l'avenir de cette grande entreprise. En voici les titres : 1. *The Epistles of St. Clement of Rome and St. Ignatius of Antioch*, translated by James A. Kleist, S. J. (1946, x-162 pp.) ; 2. *St. Augustine, The First Catechetical Instruction [De catechizandis rudibus]*, translated by Joseph P. Christopher (1946, vi-171 pp.) ; cf. *Anal. Boll.* XLV, 385) ; 3. *St. Augustine, Faith, Hope and Charity [Enchiridion]*, translated by Louis A. Arand, S. S. (1947, vi-165 pp.) ; 4. *Julianus Pomerius, The Contemplative Life*, translated by Sr. Mary Josephine Suelzer (1947, vi-220 pp.). Les introductions, brèves et substantielles, répondent bien au but de la collection. L'annotation, aussi sérieuse que sobre, n'est malheureusement pas distribuée au bas des pages sous le texte qu'elle éclaire ; groupée à la fin de chaque tome, elle risque de n'être pas consultée autant qu'elle le mériterait. La présentation matérielle (typographie, papier, reliure) fait honneur à la maison d'édition. Des quelque cent volumes qui sont, paraît-il, déjà sur le métier, une demi-douzaine sont annoncés comme devant être publiés prochainement.

M. Apost. E. Bakalopoulos, chargé de cours à l'université de Salonique, vient de publier une brève *Ἱστορία τῆς Θεσσαλονίκης*. 315 π. X. - 1912 (Thessaloniki, Société des amis de la Macédoine byzantine, 1947, viii-185 pp.) ; elle pourra rendre service, surtout aux lecteurs qui n'auraient pas sous la main le volume d'A. Adamantou. *Ἡ βυζαντινὴ Θεσσαλονίκη* (Athènes, 1914).

A vrai dire, les trois sections du chapitre 4, consacrées à S. Démétrius et à S. Nestor, ne sont pas les mieux réussies. M. B. résume sans sourciller la légende tardive et amplifiée BHG. 497 ou 498. Il semble ignorer la rédaction brève et ancienne BHG. 496, éditée par le P. Delehaye, il y a près de quarante ans (*Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, p. 259-263), et ne paraît pas se douter que le tombeau du grand patron de Thessalonique devait se trouver à Sirmium (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 228-229; *Comm. martyr. rom.*, p. 441-442). Quant à S. Nestor, dont le synaxaire de Constantinople marque la fête après celle de S. Démétrius, le 26 ou le 27 octobre, M. B. cherche à préciser l'endroit où s'élevait son église, proche de la fameuse basilique en pleine ville. Mais on doit bien se garder de croire que ce culte secondaire remontait à l'antiquité; il est relativement récent et n'a d'autre origine que la Passion de S. Démétrius. On nous permettra de regretter que M. B. n'ait pas tiré parti (ou n'ait même pas eu connaissance) des remarques critiques du P. Delehaye sur le recueil des Miracles du célèbre thaumaturge (*Anal. Boll.* XLIII, 1925, 57-64).

Mgr Dominique MALLARDO, le savant hagiographe napolitain, à qui le P. Delehaye a maintes fois rendu hommage, vient de publier un commentaire très fouillé du célèbre « calendrier de marbre » : *Il calendario marmoreo di Napoli* (Rome, 1947; = *Bibliotheca « Ephemerides liturgicae »* 18). Nous nous proposons de revenir prochainement sur cet important mémoire. Mais nous ne pouvons remettre à plus tard de signaler deux études parues en pleine guerre et parvenues à Bruxelles en 1946. La première : *Papa Sant' Eugenio I, 654-657* (Napoli, 1943, 11 pp.), est une dissertation inaugurale, lue par le Président de la Faculté de théologie de Naples au seuil de l'année académique 1942-1943. Les articles de Mgr Devreese et du P. Peeters sur S. Maxime le Confesseur et S. Martin 1<sup>er</sup> (*Anal. Boll.*, 1928 et 1933) et même le commentaire sur le martyrologe romain édité en 1940 (*Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris*) y sont intelligemment mis à profit pour expliquer comment l'élection de S. Eugène, en 654, eut lieu avant la mort de son prédécesseur, condamné à la peine capitale, puis relégué en Crimée.

Beaucoup plus considérable, la *Storia antica della Chiesa di Napoli : Le Fonti* (Napoli, 1943, 171 pp. dactylogrammées) est une discussion critique sur la date, les sources, les auteurs et la valeur du *Liber pontificalis Ecclesiae neapolitanae*, œuvre anonyme du ix<sup>e</sup> siècle, continuée d'abord par Jean diacre, puis par Pierre sous-diacre. Mgr M. montre bien que ces deux chroniqueurs doivent être datés l'un et l'autre du x<sup>e</sup> siècle. Il ne néglige pas non plus leurs autres écrits hagiographiques. Aussi l'occasion se présentera-t-elle souvent de citer ces pages, où une érudition de bon aloi et une argumentation pleine de verve mènent à tant de conclusions neuves et dignes d'attention.

Parmi les dissertations récemment publiées par l'Université catholique de Washington, nous noterons ici, dans les *Studies in Christian Antiquity*, celle de M. Arthur T. GREGGHEAN, *The Attitude towards Labor in Early Christianity and Ancient Culture* (Washington, Catholic University of America Press, 1945, xxviii-250 pp., ill.); dans les *Patristic Studies*, celle de la Sœur M. Josephine

BRENNAN, *A Study of the Clausulae in the Sermons of St. Augustine* (1947, xviii-126 pp.); et dans les *Studies in Mediaeval History*, celle de la Sœur M. Thomas Aquinas CARROLL, *The Venerable Bede, His Spiritual Teachings* (1946, ix-270 pp.). A la première de ces collections, un professeur de la même université, M. Joseph C. PLUMPE, avait donné une étude de plus de valeur et plus approfondie, où les Passions des martyrs ont fourni d'utiles références : *Mater Ecclesia, An Inquiry into the Concept of the Church as Mother in Early Christianity* (1943, xxi-150 pp., ill.).

Depuis que l'on écrit, en Irlande, le nom de S. Columba n'a cessé d'être célébré, en vers et en prose. La grande composition du moyen âge gaélique à son déclin qui porte le nom de Manus O'Donnell présente assurément quelques-unes des caractéristiques du roman plutôt que de l'histoire. D'autre part, pendant des siècles, les bardes ont mis des douzaines de pièces dans la bouche du grand abbé missionnaire, leur inspirateur et le protecteur de leur ordre, sans parler de celles qu'ils lui ont autrement consacrées. Voici ces deux genres repris par des écrivains modernes, M<sup>lle</sup> Jane OLIVER (*Isle of Glory*. Londres, Collins, 1947, 287 pp.) et M. Robert FARREN (*The First Exile*. Londres, Sheed and Ward, 1944, x-229 pp.). La romancière, qui avait publié déjà deux ouvrages du même genre sur l'histoire d'Écosse au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle, en prépare un quatrième sur S<sup>te</sup> Marguerite et le roi Malcolm. Malgré de sérieux efforts d'érudition, elle réussit assez mal, nous semble-t-il, à faire revivre l'Irlande et l'Écosse du haut moyen âge. Les dialogues, par exemple, modernes, familiers, parfois vulgaires, heurtent et rompent le charme. Le poète, au contraire, dans une série de soixante-dix pièces environ, fort diverses d'étendue et de rythme, a su ressaisir l'atmosphère et l'esprit des premiers temps de l'Irlande chrétienne, et la carrière du saint s'y trouve retracée d'un bout à l'autre presque complètement.

La Vie de S. Cuthbert que publie M<sup>me</sup> Hilda COLGRAVE (*Saint Cuthbert of Durham*. Durham, Bailes, 1947, iv-51 pp., ill.), ne prétend être qu'une biographie populaire, mais dans le meilleur sens du terme. L'auteur y retrace, en des pages charmantes, le portrait et les actes du moine, de l'ermite, de l'évêque à qui son mari, M. Bertram Colgrave, a consacré récemment un ouvrage de première valeur, *Two Lives of St. Cuthbert* (cf. *Anal. Boll.* LIX, 324).

Un chanoine de Prémontré signe du pseudonyme d'A. O'FLANDERS une plaquette populaire consacrée à S<sup>te</sup> Brigide de Kildare : *Van Sinte Brigida (de Iersche), Beschermster van Stal en Neerhof* (Tiel, Lannoo, 1946, in-16, 61 pp., ill.). On y trouvera, avec le récit de sa vie, des détails concernant la dévotion envers l'abbesse de Kildare, pèlerinages et folklore, sur le continent et particulièrement dans les Pays-Bas catholiques. Quelques prières terminent le petit volume.

Ce n'est pas aux historiens de profession, mais à ses compatriotes d'Andria, dans la Pouille, que Mgr Giuseppe RUOTOLO, évêque d'Ugento, destine son histoire ancienne de leur ville natale : *Il volto antico di Andria « fidelis »* (Chieri, 1946, 136 pp.). Toute la seconde moitié de l'opuscule est consacrée à l'évêque

S. Richard, à l'invention de ses reliques en 1438, à sa légende et à son culte. Avec raison l'auteur rajeunit de sept cents ans le patron vénéré que les hagiographes du cru faisaient vivre au  $v^e$  siècle. Mais il accorde beaucoup trop de créance aux récits tardifs *BHL*. 7204-7206 (cf. *Anal. Boll.* L, 206) et néglige par contre le document le plus précieux, celui qui nous fournit une date indiscutable : la mention de *Richardus Andrensis* parmi les prélats de l'Italie méridionale qui assistèrent au concile de Latran en 1179 (cf. *Anal. Boll.* LXII, 301).

M. A. J. DENOMY ouvre la collection *Boston College Candlemas Lectures on Christian Literature* par un petit volume qui n'est pas de pure édification, *The Heresy of Courtly Love* (New York, McMullen, 1947, 92 pp.). Les lecteurs désireux d'approfondir le sujet recourront aux notes érudites qui accompagnent cette conférence, mais surtout aux études publiées par l'auteur dans les *Mediaeval Studies* de Toronto : *An Inquiry into the Origins of Courtly Love* (t. VI, 1944, p. 175-260), *The De Amore of Andreas Capellanus and the Condemnation of 1277* (t. VIII, 1946, p. 107-149) et *Andreas Capellanus Discovered or Re-Discovered* (ibid., p. 300-301).

Un prologue reprenant quelques maximes de S. Bernard et un appendice qui renferme, en traduction, tout l'essentiel du *De diligendo Deo* encadrent la sobre Vie de l'abbé de Clairvaux (*St. Bernard. The Man and his Message*. Manchester, University Press, 1944, 72 pp., ill.) que lui apporte, en suprême hommage, l'un des érudits qui l'avaient étudié de plus près, le regretté Watkin WILLIAMS (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 423 ; L, 86 ; LV, 149 ; LVII, 176).

Après cet opuscule parfaitement informé et d'une si belle langue, on ne peut se défendre de quelque ahurissement à la lecture de la « première époque » de *The Saga of Cîteaux*, du P. M. RAYMOND, O.C.S.O. (*Three Religious Rebels. Forefathers of the Trappists*. Dublin, Burns, Oates and Washbourne, 1945, xi-235 pp.). La « seconde époque », qui avait paru précédemment, traite de quelques Cisterciens illustres et s'intitule : *The Family that overlooked Christ*. C'est la réimpression d'un ouvrage américain où les vies de S. Robert de Molesme, de S. Albéric et de S. Étienne Harding sont vigoureusement brossées, avec la plus grande liberté dans le dialogue, inspiré du roman moderne d'outre-mer, et non sans l'idée, dirait-on, de préparer un scénario pour le cinéma.

Persuadé qu'il appartient à la famille de l'archevêque de Cantorbéry, Dom Thomas BECQUET, O.S.B., a pris son nom en religion et lui consacre un petit livre destiné à la jeunesse (*Le Meurtre devant l'autel. Vie de Saint Thomas de Cantorbéry*. Tournai, Casterman, 1947, 131 pp.). C'est au même public que s'adresse la biographie d'un autre archevêque martyr, Irlandais, celui-ci, *Oliver, The Story of the Martyred Archbishop of Armagh* (Dublin, Gill, 1946, 72 pp., ill.). Le P. H. GAFFNEY, O.P., son auteur, vise surtout à promouvoir la ligue de prières pour la canonisation du B. Olivier Plunket.

Loin de rester une sèche chronique d'événements, accompagnée d'un catalogue d'ouvrages religieux et d'hérésies, l'Histoire de l'Église de M. Philip HUGHES se présente plutôt comme une série d'essais parfaitement informés et très personnels. Le tome III conduit de 1270 à 1517 (*History of the Church*,

*The Revolt against the Church : Aquinas to Luther.* Londres, Sheed and Ward, 1947, xvi-545 pp., ill. et cartes). La vie ecclésiastique du bas moyen âge y prépare la révolte de Luther, dont les dernières pages du volume dessinent le portrait. Depuis les *Gesta Dei per Francos*, titre ironique du chapitre consacré au B. Grégoire X, à Boniface VIII et à Philippe le Bel, à travers la captivité d'Avignon et le grand schisme, l'âge des conciles, de Wyclif et de Huss, jusqu'à cette papauté princière de la Renaissance (M. H. inscrit en exergue : *Facilis descensus*), l'intérêt ne se relâche pas un instant. Au milieu de tant d'ombres, les saints jettent des rayons de lumière plus vifs : mystiques et penseurs du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 208-229), écrivains et bienheureux du XV<sup>e</sup> (p. 435-497).

S<sup>te</sup> Marguerite de Hongrie, O.P., canonisée en 1943, est présentée au public de langue anglaise par une Dominicaine qui signe de ses initiales S. M. C. (*Margaret, Princess of Hungary.* Oxford, Blackfriars, 1945, 84 pp., ill.).

M<sup>lle</sup> Doreen SMITH a consacré un petit livre à *St. Philip Neri* (Londres, Sands, 1945, xii-88 pp., ill.).

Les tomes II et III de la *Svenska Kyrkans Historia* de MM. H. Holmquist et H. Pleijel touchaient à nos études. Ils ont été présentés en leur temps (*Anal. Boll.* LXI, 310). Nous avons reçu depuis la seconde partie du tome VI, *Neologien, Romantiken, Uppvaknandet 1809-1823*, par M. E. LIEGREN (Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrkelse, 1946, 384 pp., ill.).

A côté de ce grand ouvrage et sous la direction de M. Pleijel, la même maison publie la série *Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia* (de son titre latin : *Acta historico-ecclesiastica Suecana*), dont une vingtaine de numéros ont paru. Nous rendrons compte de ceux qui intéressent les médiévistes. Parmi les autres, il suffira de mentionner ici ceux que nous avons reçus : 7. H. LUNDIN, *Joannes Baazius' Kyrkliga Reformprogram* (1944, xxxvii-292 pp.), sur les activités d'un historien dont l'*Inventarium Ecclesiae Sveo-gothorum*, paru en 1642, a longtemps fait autorité. 10. B. HELLEKANT, *Engelsk Uppbyggelse Literatur i Svensk Översättning* (1944, xxvi-295 pp.), qui ne couvre que le XVII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XVIII<sup>e</sup>. 11. S. KJÖLLERSTRÖM, *Kyrkolagsproblemet i Sverige 1571-1682* (1944, 383 pp.). 13. R. OHLSSON, *Abraham Angermannus* (1946, xxviii-478 pp.), biographie de l'archevêque protestant d'Upsal à l'époque des missions diplomatiques du P. Possevin. 16. E. LILJA, *Den svenska Katekestraditionen mellan Svebilius och Lindblom* (1947, liii-353 pp.). 17. C.-E. NORMANN, *Prästerskapet och det Karolinska Enväldet* (1947, xxxv-364 pp.).

C'est en témoignage de reconnaissance que, pendant sa captivité au Danemark, le P. C. C. MARTINDALE, S. J., a composé une Vie de S. Camille de Lellis (*Life of Saint Camillus.* Londres, Sheed and Ward, 1946, 181 pp., ill.). On sait que la carrière du fondateur des Hospitaliers est connue par de nombreux documents. Le talent de l'écrivain a tiré le meilleur parti des sources mises à sa disposition par les Camilliens d'Aalborg. Le volume avait, d'ailleurs, paru en traduction danoise dès avant sa publication en anglais.

Mlle Mabel FARNUM, pour la Vie de S. Alphonse Rodriguez qu'elle a publiée en Amérique (*The Wool Merchant of Segovia*. Milwaukee, Bruce, 1945, x-202 pp., ill.), s'est contentée de recourir à la biographie déjà ancienne du P. F. GOLDIE, *St. Alonzo Rodriguez, S. J.* (Londres, 1889). Tout en s'efforçant de mettre le récit au goût du jour et de son pays, elle s'est gardée d'y introduire des inventions romanesques.

La vie et le martyre du B. Edmond Arrowsmith, S. J., intimement mêlés à ceux de son confrère le P. Jean Gerard, sont rapportés par le P. George BURNS, S. J., dans un petit volume illustré (*Gibbets and Gallows*. Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1944, 88 pp., carte).

A l'occasion du troisième centenaire des *Acta Sanctorum* (1643-1943), M. Marius BATTISTINI a mis en lumière les relations d'amitié qui unirent aux hagiographes d'Anvers l'illustre bibliothécaire des grands-ducs de Toscane : *Antonio Magliabechi e la sua collaborazione all' opera bollandiana* (extrait du *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, fasc. XXII, 1942-1943, distribué en 1945, p. 113-258). Il publie, sans notes mais avec une introduction de soixante pages, 63 lettres adressées de 1673 à 1704 aux Pères Papebroch et Janninck et conservées soit à la Bibliothèque royale de Bruxelles, soit à la bibliothèque des Bollandistes. Comme les *Lettres du bollandiste Du Sollier à l'historien Schannal*, éditées naguère (*Anal. Boll.*, 1944 et 1945), cette correspondance érudite fourmille de renseignements précieux sur les nouveautés littéraires de l'époque et sur leurs auteurs, sur les acquisitions (par achat, don ou échange) du Musée bollandien, enfin sur la méthode de travail de nos prédécesseurs et sur les rapports qu'ils entretenaient directement ou par l'intermédiaire d'amis dévoués avec les savants vrais ou prétendus, ainsi qu'avec les puissances séculières ou ecclésiastiques.

Les noms de lieux, parfois étranges, qui se rencontrent dans le martyrologe romain, peuvent être assez déroutants pour le pieux lecteur. Depuis longtemps les historiens se sont préoccupés de composer des *Mappemondes spirituelles*, des *Topographiae sanctorum* (cf. *Anal. Boll.*, LII, 56-63) ou des martyrologes accompagnés de *geographicae tabulae* (par exemple A. Lubin, Paris, 1707). C'est à cette série d'ouvrages qu'il faut rattacher les *Tabulae geographicae in Martyrologium romanum* du P. Cyprien COPPENS, O. S. B. (Turnhout, Brepols, 1945, in-4°, 31 pp.) Les quatorze cartes, suivies d'un index de tous les toponymes du martyrologe romain, n'ont d'autre but que de permettre d'identifier un nom de lieu. S'il s'agissait d'un travail strictement scientifique, il faudrait se montrer plus exigeant au sujet de l'orthographe et de quelques traductions (chaque mot de l'index est rendu en néerlandais, en français, en allemand, en anglais); mais tel qu'il se présente, ce petit atlas est d'un usage commode.

Il est regrettable que feu le P. García Villada n'ait pu réaliser son projet de publier les fastes des diocèses d'Espagne. Toute contribution, si modeste soit-elle, qui essaie de combler cette lacune, est la bienvenue. La plaquette anonyme : *Episcopologio calagurritano* (Logroño, 1945, 78 pp.) donne la série des évêques de Calahorra depuis la reconquête en 1045 jusqu'à nos jours. Les





D'une seconde série publiée par les mêmes auteurs sous le titre de *Volkskundliche Miscellen aus Mazedonien* nous ne connaissons que le fascicule 3 : *Geister- und Dämonenglaube im Pontus* (Thessaloniki, 1943, 45 pp.).

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs deux volumes de la collection *Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde* (Anal. Boll. LXIV, 310, 312). Ceux que nous présentons brièvement ici font honneur à la série et méritent la plus large diffusion. Sous le titre : *Abendländische Kirchenfreiheit* (Einsiedeln, Benziger, 1943, 378 pp.), c'est la question délicate des rapports de l'Église et de l'État pendant les neuf premiers siècles, que traite le P. H. RAHNER, S. J. La parfaite maîtrise du sujet s'affirme tant dans les introductions aux différents chapitres que dans le choix des documents destinés à illustrer la complexité des problèmes qui se sont posés aux deux pouvoirs. En rédigeant son livre, le P. R. a sûrement pensé au présent, car en notre siècle l'Église doit revendiquer plus que jamais la liberté et la primauté du spirituel. Cette mission s'est toujours avérée difficile en face des prérogatives de l'État, comme vient de le rappeler, dans un ouvrage précis et bien informé, le P. J. Lecler, S. J. (*L'Église et la souveraineté de l'État*. Paris, Flammarion, 1944, 251 pp. = *L'Église expliquée aux incroyants*). Notons que le P. J.-B. Lo Grasso, peu de temps avant le P. R., a publié à l'usage des étudiants en théologie un recueil ayant le même objet : *Ecclesia et Status. Fontes selecti* (Rome, Université Grégorienne, 1939).

De son côté, le directeur de la collection, le P. H.-U. VON BALTHASAR, S. J., publie un florilège intitulé : *Augustinus. Das Antlitz der Kirche* (Einsiedeln, 1942, 360 pp.) afin de montrer la conception, riche et nuancée, de l'Église d'après les œuvres du saint docteur. Les textes sont groupés sous les rubriques suivantes : I. Rédemption, II. l'Église dans l'ancien Testament, III. le Christ et l'Église, IV. l'année ecclésiastique, V. les sources du salut, VI. les membres et leurs fonctions, VII. l'Église et la charité, VIII. le scandale, IX. l'espérance de l'Église. Le chapitre VI contient quelques passages qui laissent entrevoir l'idée que S. Augustin se faisait du martyre.

Afin de permettre au grand public de saisir sur le vif la procédure inquisitoriale et le déroulement d'un procès de sorcière, M. J. BÜTLER a traduit en allemand les parties les plus importantes du procès de Jeanne d'Arc (*Jeanne d'Arc. Die Akten der Verurteilung*. Einsiedeln, 1943, 336 pp.; même collection, t. IV). Il a laissé de côté les formules protocolaires qui, sans apporter rien de concret, auraient alourdi la traduction. Le jugement de réhabilitation du 7 juillet 1456 et la bulle de canonisation du 16 mai 1920 clôturent le volume.

## OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.*

- ALTAMURA (A.). *La leggenda di S. Bartolomeo (Testi inediti del tardo trecento)*. Extr. de *Biblion*, t. I (1947), p. 235-250.
- AMAND (D.), O. S. B. *Une ancienne version latine inédite de deux homélies de S. Basile*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LVII (1947), p. 12-81.
- AMiot (F.). *Saint Paul. Épître aux Galates. Épîtres aux Thessaloniciens*. Paris, Beauchesne, 1946, 387 pp. (= *Verbum Salutis*, 14).
- AMMANN (A. M.), S. J. *Die Heilige Grossmartyrerin Parasceve zu Gross-Nowgorod*. Roma, 1946. Extr. de *Orientalia christiana periodica*, t. XII, p. 381-387.
- ANDREU (F.). « *Don Gaetano misero prete* ». Extr. de *Ecclesia*, 1947, 8 pp. in-4°.
- ANDRIESEN (P.), O. S. B. *L'épilogue de l'Épître à Diognète*. Extr. des *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XIV (Louvain, 1947), p. 121-156.
- Antonio (S.). *Dottore della Chiesa. Atti delle Settimane Antoniane tenute a Roma e a Padova nel 1946*. Vaticano, 1947, xix-520 pp.
- AUGUSTIN (S.). *Œuvres*. VII. *Dialogues philosophiques*. iv. *La musique*, par G. FINAERT et F.-J. THONNARD. — IX. *Exposés de la foi*, par J. RIVIÈRE. Paris, Desclée, de Brouwer, 1947, 2 vol., 546, 448 pp. (= *Bibliothèque augustinienne*).
- Id. *Confessions*. Trad. de L. de MONDADON, S. J. Paris, Éditions de Flore, 1947, xx-381 pp.
- BALTHASAR (H. U. von), S. J. *Liturgie cosmique. Maxime le Confesseur*. Paris, Aubier, 1947, 279 pp. (= *Théologie*, 11).
- BANESCU (N.). *Le patriarche Athanase I<sup>er</sup> et Andronic II Paléologue*. Bucarest, Académie roumaine, 1942, 29 pp. Extr. du *Bulletin de la section hist.*, t. XXIII.
- BEGUIRIZTAIN (J.), S. J. *El apostolado eucarístico de S. Ignacio de Loyola*. Buenos Aires, S. de Amorrortu, 1945, 89 pp.
- BELVEDERI (G.). *Le tombe apostoliche nell' età paleocristiana*. Vaticano, 1948, vii-272 pp., 48 ill. (= *Collezione « Amici delle catacombe »*, XII).
- BERTHELSON (B.). *Studier i Birgittinerordens byggnadsskick. I. Antägningsplanen och dess tillämpning*. Stockholm, 1947, 532 pp., 211 ill., 4 plans (= *Kungl. vitterhets, historie och antikvitets akademien Handlingar*, LXIII).
- BOULET (N. M. - DENIS). *A propos des fouilles de Saint-Pierre*. Extr. des *Recherches de science religieuse*, t. XXXIV (Paris, 1947), p. 385-406.
- BRUNI (N.). *Le reliquie del B. Guido da Cortona, compagno di S. Francesco, al lume della leggenda e della scienza*. Cortona, 1947, xii-115 pp., 12 pl.
- CANARD (M.), KRATCHKOVSKY (I.). *Quarante ans sur les manuscrits arabes*. Extr. de la *Revue africaine*, t. XC (Alger, 1946), p. 118-139.
- CANTERA ORIVE (J.). *La batalla de Clavijo y aparición en ella de nuestro patrón Santiago (23 mayo 844 - 1944)*. Vitoria, Editorial social catolica, 1944, 348-x pp., 132 ill., 5 cartes,

- CARCOPINO (J.). *Les secrets de la correspondance de Cicéron*. Paris, L'artisan du livre, 1947, 2 vol., 446, 494 pp.
- CARLSSON (E.). *Translacio archiepiscoporum. Erikslegendens historicitet*. Uppsala, 1944, vii-168 pp. (= *Uppsala Universitets årsskrift*, 1944, fasc. 2).
- CHRISTOPHE (J.). *Sainte Rose de Viterbe*. Paris, Éditions franciscaines, 1947, 103 pp., 18 ill. (= *Profils franciscains*).
- CRISTIANI (L.). *L'Église à l'époque du Concile de Trente*. Paris, Bloud et Gay, 1948, 495 pp. (= *Histoire de l'Église*, XVII).
- D'ARGENIO (M.), O. S. B. A. *Autperlo e la sua dottrina spirituale nella Vita dei tre fondatori e nel « Conflictus »*. Diss. Milano, Colombo e Setti, 1947, in-4°, vii-75 pp.
- DAVID (P.). *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*. Lisbonne, Institut français; Paris, Les Belles Lettres, 1947, xiv-579 pp. (= *Collection portugaise*, 7).
- DEHARVENG (J.), GHELLINCK (A. DE), S. J. *Circonscriptions ecclésiastiques, chapitres, abbayes, couvents en Belgique avant 1559*. Bruxelles, Édition Universelle, 1948, vi-520 pp., 4 cartes sous portefeuille (= É. DE MOREAU, S. J. *Histoire de l'Église en Belgique*).
- DELAPOORTE (Y.). *Une image de S. Eustache au Tertre-Robert*. Extr. de la *Revue de l'Avranchin*, 1946, p. 291-306.
- DELATTE (A.). *Les portulans grecs*. Liège, Université, 1947, xxii-399 pp., 1 carte (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres*, fasc. 107).
- DENAIX (J.). *Recherches sur les relations de S. Bernard avec l'Église de Verdun*. Hattonchâtel, chez l'auteur, 1947, 20 pp.
- Didaskaleion (Nuovo)*. T. I, fasc. 1. Catania, Centro di studi di storia, arte e letteratura cristiana antica, 1947, 100 pp.
- DRAGUET (R.). *Une nouvelle source copte de Pallade : le ch. VIII (Amoun)*. Extr. du *Muséon*, t. LX (Louvain, 1947), p. 227-255.
- DRESCHER (J.). *Three Coptic Legends : Hilaria, Archellites, The Seven Sleepers*. With Translation and Commentary. Le Caire, Service des Antiquités, 1947, viii-179 pp., 12 pl.
- DUJCEV (I.). *Rilskijat svetec i negovata obitel*. Sofia, 1947, in-12, vii-432 pp.
- FLOWER (R.). *The Irish Tradition*. Oxford, Clarendon Press, 1947, 173 pp.
- GARCIA GUTIÉRREZ (J.). *Santos y Beatos de América*. México, Buena Prensa, (1946), 173 pp., 10 pl.
- GENTILI (O.). *Macerata sacra. Memorie storiche*. Recanatli, R. Simboli, 1947, xiv-353 pp.
- GERMIER (G.), S. J. S. *Bernardino Realino*. Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1943, 567 pp., 19 pl.
- GOVER (J. E. B.), MAWER (A.), STENTON (F. M.). *The Place-Names of Middlesex (apart from the City of London)*. Cambridge, University Press, 1942, xxxiv-237 pp. (= *English Place-Name Society*, Vol. XVIII).
- GRAF (G.). *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, II. Vaticano, 1947, xxxi-512 pp. (= *Studi e testi*, 133).
- GRIFFE (É.). *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, I. Paris, Picard; Toulouse, Institut catholique, 1947, xii-303 pp.
- GROSEZ (J.-É.), S. J. *La Vie des saints, suivie d'une méditation pour chaque jour de l'année*. Nouvelle édition revue. Bruges, Desclée, de Brouwer, 1947, 797 pp.

- JOURNET (C.). *Introduction à la théologie*. Paris, Desclée, de Brouwer, 1947, 331 pp.
- HALKIN (L.). *Les origines du grand sceau de la cité de Liège*. Extr. du *Bulletin de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XXXIII (1947), p. 1-18.
- HENRY DE GENNERET (R.). *Le martyre d'Ali Abkar*. Drame persan. Texte établi et traduit. Liège, Université, 1947, 141 pp. (= *Bibliothèque de la faculté de philos. et lettres*, 95).
- HOLINKA (R.). *Svatý Vojtěch*. Brno, 1947, 123 pp.
- HOLTZMANN (W.). *Das Register Papst Innocenz' III. über den deutschen Thronstreit*, I. Bonn, Universitätsverlag, 1947, 122 pp.
- ID. *König Heinrich I. und die hl. Lanze*. Bonn, Universitätsverlag, 1947, 64 pp. (= *Wissenschaft der Zeit*).
- HONIGMANN (E.). *The Patriarchate of Antioch. A Revision of Le Quien and the « Notitia Antiochena »*. Extr. de *Traditio*, t. V (New York, 1947), p. 135-161.
- HOONHOUT (P.). *Het latijn van Thomas van Celano, biograaf van S. Franciscus*. Diss. Amsterdam, Noord-Hollandsche uitgevers, 1947, v-262 pp.
- HUBY (J.), S. J. *Mystiques paulinienne et johannique*. Bruges, Desclée, de Brouwer, 1946, 305 pp.
- JEAN DE LA CROIX (S.). *Les œuvres spirituelles*. T. II. Édit. nouv. par LUCIEN-MARIE DE ST-JOSEPH, O. C. D. Paris, Bruges, Desclée, de Brouwer, 1947, p. 653-1562.
- JONES (C. W.). *Saints' Lives and Chronicles in Early England*. Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1947, xiii-232 pp.
- KAHLE (P. E.). *The Cairo Geniza*. London, British Academy, 1947, ix-240 pp.
- KARRER (O.). *St. Francis of Assisi. The Legends and Lauds*. Translated by N. WYDENBRUCK. London, Sheed & Ward, 1947, xvi-302 pp.
- KEKELIDZE (C.). *Métaphore byzantine et hagiographie géorgienne (en géorgien)*. Extr. des *Travaux de l'Université Staline*, XXXb (Tbilissi-Tiflis, 1947), p. 19-95.
- KEMP (E. W.). *Canonization and Authority in the Western Church*. London Oxford University Press, 1948, 196 pp. (= *Oxford Historical Series*, 18).
- Kyrrilliana. *Spicilegia edita S. Cyrilli Alexandrini XV recurrente saeculo (444-1944)*. Le Caire, Éditions du Scribe égyptien, 1947, in-4°, xix-457-146 pp., 13 pl.
- LAMEERE (W.). *Sur la tombe de Franz Cumont (1868-1947)*. Extr. de *Alumni*, t. XVII (Bruxelles, 1947-1948), p. 99-158, portr.
- LANDINI (G.). *S. Girolamo Miani*. Roma, Curia generalizia dei Somaschi, 1947, 513 pp.
- LASSUS (J.). *Sanctuaires chrétiens de Syrie*. Paris, Geuthner, 1947, in-4°, xlviii-329 pp., 60 pl., 4 cartes.
- LEFORT (L.-Th.). *Un document pachômien méconnu*. Extr. du *Muséon*, t. LX (Louvain, 1947), p. 269-283.
- LOUIS (R.). *De l'histoire à la légende. Girart, comte de Vienne*. Auxerre, 1946-1947, 3 vol., ix-244, 416, 355 pp., 16 pl.
- LUGANO (P. T.), O. S. B. *I processi inediti per Francesca Bussa dei Ponziani (S. Francesca Romana), 1446-1453*. Vaticano, Biblioteca apostolica, 1945, xl-347 pp. (= *Studi e testi*, 120).

- MADOZ (J.), S. J. *Epistolario de Alvaro de Cordoba*. Madrid, Instituto Francisco Suarez, 1947, 301 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, ser. patristica, I).
- MASSERON (A.). *Dante. La Divine Comédie : Enfer. Purgatoire*. Traduction, introduction et notes: Paris, A. Michel, 1947, 1948, XLIII-290, xv-308 pp.
- MAUBIAC (F.). *Sainte Marguerite de Cortone*. Paris, Flammarion, 1945, 208 pp.
- MIKOLETZKY (H. L.). *Kaiser Heinrich II. und die Kirche*. Wien, Universum, 1946, XII-92 pp., 4 pl. (= *Veröffentlichungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, 8).
- MORESCHINI (C. A.). *S. Giovanni de Britto missionario e martire*. Firenze, A. Salani, 1943, 379 pp., 9 pl., 2 cartes (= *I Vittoriosi*).
- MUSTERS (A.). *La souveraineté de la Vierge d'après les écrits mariologiques de Barthélemy de los Rios*. Gand, Pères Augustins, 1946, 219 pp.
- O'SULLIVAN (J. F.). *Cistercian Settlements in Wales and Monmouthshire, 1140-1540*. New York, The Declan X. McMullen Company, 1947, ix-137 pp. (= *Fordham University Studies*, History Series, 2).
- PERRET (J.). *Latin et culture*. Bruges, Desclee, de Brouwer, 1948, 287 pp.
- PETERS N (E.). *Apostolo e martire nella Lettera ai Filippesi*. Roma, Edizioni liturgiche, 1947, 53 pp.
- PIERAZZI (R. M.). *Sainte Marguerite de Cortone*. Paris, Éditions franciscaines, 1947, 135 pp., 15 ill. (= *Profils franciscains*).
- PINARD DE LA BOULLAYE (H.), S. J. *S. Ignace de Loyola directeur d'âmes*. Paris, Aubier, 1947, LXXIX-362 pp.
- PLUS (R.), S. J. *J.-M. Moyë, prêtre de la Société des Missions étrangères de Paris, fondateur des Sœurs de la Providence*. Paris, Beauchesne, 1948, 173 pp.
- RAHNER (H.), S. J. *Ignatius von Loyola und das geschichtliche Werden seiner Frömmigkeit*. Graz, A. Pustet, 1947, 126 pp.
- RICHARD (M.). *Une ancienne collection d'homélies grecques sur les psaumes I-XV*. Extr. des *Symbolae Osloenses*, fasc. XXV (1947), p. 54-73.
- RIZZA (G.). *Paolino da Nola*. Catania, 1947, 71 pp. (= *Raccolta di studi di letteratura cristiana antica*, 8).
- ROBERTUS BELLARMINUS. *Opera oratoria postuma*, ed. Seb. Tromp. T. III. Romae, Pont. Univ. Gregoriana, 1947, 323 pp.
- ROISIN (S.). *L'hagiographie cistercienne dans le diocèse de Liège au XIII<sup>e</sup> siècle*. Louvain, Université, 1947, 301 pp. (= *Recueil de travaux d'hist. et de philol.*, 3<sup>e</sup> sér., fasc. 27).
- ROUSSOS (B.), A. A. *Ἡρώες τοῦ Χριστιανισμοῦ*. T. II-IX: Φεβρουάριος-Σεπτέμβριος. Athènes, Καθολικὴ Ἑκδόσις, 1940-1948, 8 vol. in-12, d'environ 230 pp. chacun, ill.
- RUYSBROECK. *Œuvres choisies*, trad. par J.-A. Bizet. Paris, Aubier, 1947, 367 pp.
- SILVA TAROUCA (C.), S. J. *O Cartulário do Mosteiro de Santa Clara de Vila do Conde*. Lisboa, 1947, in-4<sup>o</sup>. Extr. de *Arqueologia e história*, 8<sup>e</sup> sér., t. IV, p. 13-119.
- SOUPLET (M.). *S. Poppon de Deynse (978-1048)*. Verdun, 1948, 62 pp., ill.
- Studi gregoriani. Per la storia di Gregorio VII e della Riforma gregoriana*. Raccolti da G. B. Borino. Roma, Abbazia di San Paolo, 1947, 2 vol., xv-540, 528 pp., 2 front., 2 dépl., 1 carte.
- SZENTIVANYI (R.). *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum\* Bibliothecae Batthyanyanae, Albae in Transilvania*. Szeged, 1947, 104 pp.



- THOMPSON (A. H.). *The English Clergy and their Organization in the Later Middle Ages*. Oxford, Clarendon Press, 1947, xv-327 pp.
- URBANEK (R.). *Legenda t. zv. Kristiána ve vývoji předhusitských legend Ludmilkých i Václavských a její autor*. Tom. I, II et II, 1. Prague, Académie tchèque des sciences, 1947, 2 vol., 216, 158 pp.
- VAN DER MEERSCH (M.). *La petite sainte Thérèse*. Paris, Albin Michel, 1947, 265 pp., front.
- VAN DER WOUDE (S.). *Johannes Busch, Windesheimer kloosterreformator en kroniekschrijver*. Academisch proefschrift... van Amsterdam. Edam, Keizer & Van Straten, 1947, 212 pp.
- Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier, par les RR. PP. Bénédictins de Paris, t. V-VI: Mai-Juin. Paris, Letouzey, 1947-1948, 639 et 548 pp.
- WALSH (P.). *Irish Men of Learning. Studies*. Edited by Colm O LOCHLAINN. Dublin, 1947, 311 pp., 4 tableaux généalog.
- WITHYCOMBE (E. G.). *The Oxford Dictionary of English Christian Names*, 3<sup>e</sup> éd. Oxford, Clarendon Press, 1948, xxxvi-136 pp.
- ZAYAT (H.). *Al-Khizanat ach-Chargiyat (Bibliothèque orientale). Notices et extraits de mss. arabes pour l'étude de l'époque des Abbassides (en arabe)*. T. III. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1946, 192 pp.
- Atti del IV Congresso internazionale di archeologia cristiana (1938). T. II. Vaticano, Pont. Istituto di arch. crist., 1948, viii-372 pp., ill. (= *Studi di antichità cristiana*, 19).
- Atti e memorie del Congresso storico lombardo. I. Como-Varese (1936). — II. Bergamo (1937). — III. Cremona (1938). — IV. Pavia (1939). Milano, R. Deputazione di storia patria, 1937-1940, 4 vol. in-4°, xviii-502, vii-386, vii-510, vii-534 pp.
- BANFI (F.). *Vita di S. Gerardo da Venezia, vescovo di Csanád, nel Leggendaro di Pietro Calò*. Roma, Accademia d'Ungheria, 1947, 23 pp. Extr. de *Janus Pannonius*, t. I.
- BAUDET (E.-H.-P.). *Onderzoekingen over het systeem der middeleeuwsche geschiedbeschouwing. Een studie over Ernst Bernheim's «Mittelalterliche Zeitanschauungen»*. Proefschrift. Leiden, Rijks-Universiteit, 1948, x-189 pp.
- BORDA (M.). *Lares. La vita familiare romana nei documenti archeologici e letterari*. Vaticano, 1947, viii-262 pp., 66 ill. (= *Collezione «Amici delle catacombe»*, XI).
- CHAÎNE (M.). *La vie et les miracles de S. Syméon stylite l'ancien*. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1948, in-4°, x-86 pp. (= *Bibliothèque d'études coptes*, 3).
- CISTELLINI (A.). *Figure della Riforma pretridentina*. Brescia, Morcelliana, 1948, 354 pp., 10 pl.
- DAWES (E.), BAYNES (N. H.). *Three Byzantine Saints*. Oxford, B. Blackwell, 1948, xiv-275 pp.
- Essays and Studies presented to Professor Tadhg Ua Donnchadha (Torna) on the occasion of his Seventieth Birthday*. Edited by Séamus PENDER. Cork, University Press, 1947, in-4°, 258 pp., 2 pl.

- EYCKELER (P.), S. M. M. *De Heilige Montfort (Louis-Marie Grignon), 1673-1716*. Maastricht, E. van Aelst, 1947, x-353 pp., 33 pl., 1 carte.
- GHELLINCK (J. DE), S. J. *Patristique et moyen âge*. T. III. Gembloux, Duculot, 1948, xiv-521 pp. (= *Museum Lessianum*, section hist., 9).
- GIRARDOT (J.). *La vie de S. Desle et les origines de l'abbaye de Lure*. Lure, Colin-Triponel, 1946, 78 pp.
- HAAVIO (M.). *Piispa Henrik ja Lalli*. Porvoo-Helsinki, Werner Söderström Osakeyhtiö, 1948, 248 pp.
- HANON DE LOUVET (R.). *Contribution à l'histoire de la ville de Nivelles*. 1<sup>re</sup> série. Gembloux, Duculot, 1948, 206 pp., 9 pl.
- JANUS (R.-E.). *Onhaye et S. Wathère*. Dinant, Janus Frères, 1947, 179 pp. illustrations.
- JEAN DE MAILLY, O. P. *Abrégé des gestes et miracles des saints*. Traduit du latin par A. DONDAINE, O. P. Paris, Éditions du Cerf, 1947, 525 pp., (= *Bibliothèque d'histoire dominicaine*, 1).
- KEUP (J.), S. C. *La charité chrétienne. Recueil des plus belles pensées du Père André Prévot*. Tournai, Paris, Casterman, 1947, 126 pp.
- KNOWLES (D.). *The Religious Orders in England*. Cambridge, University Press, 1948, xvi-348 pp.
- KROFTA (K.). *Naše staré legendy a začátky našeho duchovního života*. Praha, J. Laichter, 1947, 186 pp.
- LAVAUD (B.), O. P. *L'œuvre mystique de Henri Suso*. T. IV. Paris, Librairie Universelle de France, 1947, 246 pp.
- LEFÈVRE (J.). *Saints familiers de Wallonie*. 1<sup>re</sup> série. Tournai, Paris, Casterman, 1947, 150 pp., ill.
- LEVISON (W.). *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*. Ausgewählte Aufsätze herausgegeben von W. HOLTZMANN. Düsseldorf, L. Schwann, 1948, 640 pp., portr.
- LIEFTINCK (G. I.). *Bisschop Bernold (1027-1054) en zijn geschenken aan de Utrechtse kerken*. Groningen, Wolters, 1948, 22 pp., 1 pl.
- MAURINO (A.). *Le vere date della vita di S. Rocco e del suo culto*. Extr. de *La Scuola cattolica*, t. LXXV (1947), p. 311-315.
- MENS (G.), O. M. Cap. *De Boetelinge van Cortona*. 2<sup>e</sup> uitg. Brugge, Franciscanase Standaard, 1948, 154 pp., 8 pl.
- MERCENIER (E.), O. S. B.; PARIS (F.). *La prière des Églises de rite byzantin*. T. I. 2<sup>e</sup> édit. Chevetogne, Monastère bénédictin, 1947, xl-471 pp.
- MULCHRONE (K.), FITZPATRICK (E.), PEARSON (A. I.). *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*. Index I. Dublin, Royal Irish Academy, 1948, 586 pp.
- OMLIN (E.). *Das neuentdeckte älteste Bruder-Klausen-Bild und der Hochaltar von Sachseln aus dem Jahre 1492*. Basel, Birkhäuser, 1946, in-4°. Extr. de *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, VIII (1946), p. 129-173, 14 pl.
- RHAMPHOS (I. S.). *Ἀγιολογικά Μελετήματα*, I. Athènes Phénix, 1948, 32, pp. Extr. de *Ἐκκλησια*, 1947-1948.
- ROBRES (R.), ORTOLÁ (J. R.). *La monja de Lisboa. Epistolario inédito entre Fr. Luis de Granada y el Patriarca Ribera*. Castellón de la Plana, Sociedad Castellonense de cultura, 1947, 102 pp.



# INDEX SANCTORUM

- Abercius ep. Hierapol. 290.  
 Abraham et Maria 171, 183.  
 Aicepsimas, Ioseph et Aeithalas mm. 291.  
 Adalbertus ep. Prag. m. 329.  
 Aegidius ab. 314.  
 Agatha v. m. Catan. 288, 315.  
 Agilus ab. Resbac. 152-153.  
 Ailbeus ep. Imlac. 293.  
 Albericus ab. 322.  
 Albertus patr. Hierosol. 307.  
 Alexius conf. 157-195, 292.  
 Alphonsus Rodriguez 324.  
 Aloysius Gonzaga 318.  
 Alpais v. 95.  
 Amalberga v. in Belgio 208.  
 Amator ep. Aatisiodor. 182.  
 Ambrosius ep. Mediol. 282-283.  
 Ambrosius Traversari 286.  
 Ammon Nitr. 166-167, 183, 328.  
 Andreas ap. 50, 95, 314.  
 Anna mater B. M. V. 75.  
 Anselmus ep. Cantuar. 304.  
 Antiochus Calarit. 150.  
 Antonius ab. in Theb. 294.  
 Apollinaris ep. Ravenn. 288.  
 Arifaxat rex Arabiae 301.  
 Armagilus conf. in Armorica 298.  
 Arnulfus ep. Mett. 152, 207, 217-218, 221, 232-233.  
 Arnulfus (ep. Turon.?) m. 176-177.  
 Athanasius I ep. CP. 107, 327.  
 Augustinus ep. Cantuar. 304, 314.  
 Augustinus ep. Hippon. 285, 319, 321, 326.  
 Aurelius ep. Ridditionis 283.  
 Austasius. *Vid.* Eustasius.  
 Bacchus m. 299.  
 Bartholomaeus ap. 314.  
 Basilius ep. Caesar. 184, 283-284.  
 Bassus m. in ficu 91.  
 Bata m. Persa 91.  
 Beda Ven. 321.  
 Begga vid. Andan. 233.  
 Benedictus ab. Anian. 146.  
 Benedictus ab. Casin. 308.  
 Bernardinus Caimo O. M. 73.  
 Bernardus ab. Clarevall. 75, 322, 328.  
 Bernardus Menthon. 181-183.  
 Berrys seu Berres, in Cambria 315.  
 Bertholdus O. Carm. 308.  
 Bessarion anach. in Aegypto 107-138.  
 Bibiana v. m. 288.  
 Birinus ep. Dorcestr. 315.  
 Blasius ep. Sebast. m. 315.  
 Boetius ep. in Hibernia 293-294.  
 Brandanus ab. Clonfert. 302.  
 Briccius ep. Turon. 315.  
 Brigida v. Kildar. 304, 321.  
 Brocardus O. Carm. 307.  
 Cadocus ep. in Wallia 298.  
 Caecilia v. m. 169-170, 183, 315.  
 Caelanus ab. de Naendruim 302.  
 Caesarius ep. Arelat. 282.  
 Callistus p. m. 95.  
 Camillus de Lellis 323.  
 Carolus Magnus imp. 233.  
 Casper rex Tarsis 301.  
 Catharina v. Suecica 180, 183.  
 Ceadda ep. Lichfeld. 314.  
 Chrysanthus et Daria mm. 174.  
 Clemens p. m. 319.  
 Colluthus m. 280.  
 Columba ab. Hiensis 321.  
 Columba v. m. apud Senones 80.  
 Columbanus ab. Luxov. et Bobien. 153.



- Iniuriosus et Scholastica 172-173, 183.  
 Innocentius cultus die 15 martii 147.  
 Iohanna de Arce 326.  
 Iohanna Maria de Malliaco 181, 183.  
 Iohannes ap. ev. 57, 165, 314.  
 Iohannes Baptista 132, 285, 314.  
 Iohannes Agnus ep. Traiect. 209.  
 Iohannes ep. cultus in Baiocassino 148.  
 Iohannes Baptista de La Salle 325.  
 Iohannes Calybita 163.  
 Iohannes Eleemosyn. ep. Alex. 110, 286-287, 290.  
 Iohannes Ieiunator ep. CP. 12, 36, 44.  
 Iohannes Schorne 315.  
 Ioseph hymnogr. CP. 111.  
 Ioseph ep. Thessalon. 111.  
 Irenaeus ep. Lugdun. m. 95.  
 Isidora 91.  
 Iuliana Norvic. 313.  
 Iulianus et Basilissa mm. 173-174, 183.  
  
 Kenelmus puer m. 314-315.  
  
 Ladislaus rex Ungar. 300.  
 Lambertus ep. Traiect. m. 203-204, 215, 222, 237.  
 Laudus ep. Constantien. 315.  
 Laurentius diac. m. 314.  
 Leobardus reclusus 173.  
 Leonardus conf. Nobiliac. 236, 314.  
 Liutgardis mon. Aquir. 312.  
 Ludmila ducissa 331.  
 Ludovicus IX rex Francorum 89, 97, 100, 221.  
 Lupus ep. Baloc. 156.  
 Lupus ep. Senon. 80.  
 Luxurius m. in Sardinia 148.  
 Lydia purpuraria 281.  
  
 Macarius Romanus 170, 183, 302.  
 Macrina soror S. Basilii 195.  
 Magi (tres) 88, 301.  
 Magnoveus ab. ad Duos Gemellos 148.  
 Malchus mon. captivus 67.  
 Marculfus ab. 94, 149.  
 Marcus Atheniensis eremita 64.  
 Margarita v. m. 94, 314.  
 Margarita reg. Scotiae 321.  
 Margarita de Ungaria O. P. 323.  
 Maria Delpara 134-138, 279-280, 314.  
 — Miracula in imagine Saldaniensi 245-278. — Praesentatio 282. — Assumptio 316-317.  
 Maria Magdalena 314.  
 Marquardus ab. Prum. 141-145.  
 Martha mater S. Symeonis stylitae iun. 292.  
 Martinianus m. in Africa 169, 183.  
 Martinus p. 320.  
 Martinus ep. Turon. 215, 289, 314.  
 Martyres Ugandenses 325.  
 Maxima m. in Africa 169, 183.  
 Maximus Confessor 32.  
 Maximus ab. S. Iohannis Limonici m. 175, 183.  
 Medardus ep. Noviom. 74.  
 Melania iun. 166.  
 Melaninus ep. Redon. 298.  
 Melchias rex Sabae 301.  
 Meletius iun. Myopol. 290.  
 Melorus m. in Britannia minore 295.  
 Menas m. 5.  
 Menulfus ep. (Corisopit.) 298.  
 Methodius Olympius ep. 281.  
 Michael archang. 5, 314.  
 Michael Garicofts 325.  
 Mono erem. m. Nassoniae 210.  
  
 Napoleo 316.  
 Nazarius m. Mediol. 298.  
 Neophytus incl. in Cypro 290.  
 Nestor m. cum Demetrio 320.  
 Nicolaus ep. Myr. 314.  
 Norbertus ep. Magdeburg. 306.  
  
 Oda vid. Amaniensis 196-244.  
 Oda v. O. Praem. in Hannonia 199.  
 Oda v. Rodensis 199, 210, 220.  
 Olavus rex Norveg. m. 315.  
 Oliverius Plunket ep. m. 322.  
 Omnes sancti 314, 316.  
 Os(g)itha v. m. in Anglia 180, 315.  
 Oswaldus rex m. 314.  
 Oswaldus ep. Wigorn., dein Eborac. 304.  
 Pancratius m. 280.



- Paramonos m. 111.  
 Parasceve m. 327.  
 Passarion ab. in Palaest. 112.  
 Patricius ab. in territorio Abrinc. 152.  
 Patricius ep. ap. Hibern. 148, 156.  
 Patrum Vitae. — Apophthegmata  
 109-110, 112, 114, 126-131. — Pra-  
 tum spirituale 286.  
 Paulinus ep. Nol. 75.  
 Paulus ap. 57-60, 281, 299, 314, 316.  
 Paulus Aurelianus ep. in Britannia  
 minore 295.  
 Paulus Theb. 294.  
 Pelagius ep. Laodic. 168, 183.  
 Peris in Cambria 315.  
 Petrus ap. 299, 314.  
 Petrus Damianus 309.  
 Petrus ep. Sebast. 184.  
 Petrus Ven. ab. Cluniac. 305.  
 Pharaildis v. 182.  
 Philippus diac. 91.  
 Philippus Nerius 323.  
 Philosophus m. 91.  
 Pippinus dux 233.  
 Polycarpus ep. Smyrn. m. 281.  
 Pompeius presb. Amanii cultus 209,  
 223, 236.  
 Potentianus ep. Senon. m. 143.  
  
 Regina v. m. Alesiae 79-80, 94.  
 Regulus Calarit. 147-148.  
 Regulus ep. Silvanect. 149.  
 Remigius ep. Rem. 215.  
 Rhode puella 150.  
 Richardus ep. Andr. 322.  
 Richardus Rolle 313.  
 Rigobertus ep. Baloc. 156.  
 Robertus ab. Molism. 322.  
 Rosula (Rotula) Fausian. 150.  
 Rufus et Zosimus app. 281.  
  
 Sabas ep. Daphnusiae 91.  
 Sabas m. in Syco 91.  
 Sabinianus ep. Senon. m. 143.  
 Samson ab. ep. Dol. 295.  
 Sanctianus m. Senonis 143.  
 Saturninus cultus die 15 martii 147.  
 Sequanus ab. 94.  
  
 Serapion Sindonita mon. 110.  
 Sergius m. in Syria 5-56, 299.  
 Serotinus m. Senonis 143.  
 Severinus ep. Colon. 212, 215.  
 Simon comes Crespelensis, mon.  
 O. S. B. 177-178.  
 Simplicius ep. Augustodun. 182.  
 Sixtus II p. m. 95.  
 Spinosus cultus die 15 martii 147.  
 Stephanus protomartyr 287.  
 Stephanus Harding 322.  
 Stephanus rex Ungar. 300.  
 Swithunus ep. Winton. 314.  
 Symeon stylita 7.  
 Symeon stylita iunior 34.  
 Syncletica v. Alex. 168, 183.  
  
 Teresia a Iesu infante 195.  
 Thecla v. disc. S. Pauli 57-60.  
 Theodoritus (Theodoretus) presb. m.  
 Antioch. 66.  
 Theodorus m. 289.  
 Theodorus Studita 176.  
 Theophanes chronogr. 175-176, 183.  
 Theophilus et Maria ascetae 171-172.  
 Theosebius Arsinoita 183.  
 Thomas ap. 59, 164-166, 183, 312.  
 Thomas ep. Cantuar. m. 314, 322.  
 Thomas mon. Emes. 292.  
 Tremorus m. in Armorica 294.  
 Trifina mater S. Tremori 294-295.  
 Tutgualus ep. ab. Treacor. 295.  
  
 Ursicinus. *Vid.* Ursus.  
 Ursula et soc. vv. mm. 88.  
 Ursus (al. Ursicinus) ab. Locciensis 152.  
  
 Vitus m. 288.  
  
 Wandregisilus ab. Fontanell. 174.  
 Wenceslaus dux 331.  
 Wenefreda v. m. in Wallia 303.  
 Wilfridus ep. Eborac. 314.  
 Willielmus de Volpiano 305.  
 Winwaloeus ab. Landevennec. 156, 297.  
  
 Xanthippa et Polyxena 57-60.  
  
 Zosimus. *Vid.* Rufus.

# INDEX AUCTORUM

*quorum opera in hoc tomo recensita sunt.*

- Arand*, St. Augustine, Enchiridion 319.
- Bakalopoulos*, *Ἱστορία τῆς Θεσσαλονίκης* 319.
- Balthasar*, Augustinus, Das Antlitz der Kirche 326.
- Battistini*, Antonio Magliabechi e l'opera bollandiana 324.
- Becquet*, S. Thomas de Cantorbéry 322.
- Bernoville* S. Jean-B. de La Salle 325.
- Blum*, St. Peter Damian 309.
- Bonnes*. Vid. *Leclercq*.
- Brennan*, Clausulae in St. Augustine 321.
- Büttler*, Jeanne d'Arc 326.
- Burns*, Gibbets and Gallows 324.
- Carroll*, The Ven. Bede, His Spiritual Teachings 321.
- Cavallin* (A.), Legendenbildung um den Mailänder Bischof Dionysius 282.
- Studien zu den Briefen des hl. Basilius 283.
- Cavallin* (S.), S. Genès le notaire 282.
- Cecchelli*, Monumenti cristiano-eretici di Roma 279.
- Mater Christi 279.
- Cerulli*, Etiopi in Palestina 311:~
- Christopher*, St. Augustine, Catechetical Instruction 319.
- Colgrave*, St. Cuthbert of Durham 321.
- Coppens*, Tabulae geogr. in Martyrologium romanum 324.
- Couffon*, Les églises primitives de Saint-Brieuc et de Tréguier 298.
- Légende de S<sup>te</sup> Triphine et de S. Trémeur 294.
- Limites des cités romaines et fondation des évêchés dans la péninsule armoricaine 296.
- Les « Pagi » de la Domnonée au ix<sup>e</sup> s. 294.
- Répertoire des églises de Saint-Brieuc et Tréguier 298.
- Toponymie bretonne. La forêt centrale. Les Plous. 296.
- Vorgium, Civitas Aquilonia et Vetus Civitas 296.
- Delpierre*, *Noché*, S. Louis de Gonzague 318.
- Denomy*, The Heresy of Courtly Love 282
- Dereine*, Origines de Prémontré 305.
- Vie commune, règle de S. Augustin et chanoines réguliers 304.
- Donckel*, Ausserrömische Heilige in Rom 288.
- Eckert*, *Formozis*, Volkskundliche Beobachtungen aus Mazedonien 326.
- Episcopologio calagurritano* 324.
- Esposito*, Apocrifo Libro d'Enoch ed Elia 301. /
- Farnum*, The Wool Merchant of Segovia 324.
- Farren*, The First Exile 321.
- Gaffney*, Oliver Archb'shop of Armagh 322.
- Geoghegan*, Attitude towards Labor 320.

- Hicks*, Hugh Edm. Ford 325.  
*Hughes*, History of the Church 322.  
*Hull*, The Seventeen Miracles at Christ's Birth 300.  
*Jaatinen*, Mittelniederdeutsche Uebersetzung der Hieronymus-Briefe 284.  
*Kirk*, Church Dedications of the Oxford Diocese 313.  
*Kleist*, Epistles of St. Clement and Ignatius of Antioch 319.  
*Lake*, Dated Greek Minuscule Mss., Indices 289.  
*Leclercq*, *Bonnes*, Jean de Fécamp 304.  
*Lemerle*, *Philippe* et la Macédoine orientale 281.  
*Liedgren*, Neologien 323.  
*Macalister*, Monasterboice 293.  
*McCann*, The Cloud of Unknowing 312.  
*Mallardo*, Papa S. Eugenio 320.  
 — Storia antica della Chiesa di Napoli 320.  
*Martindale*, Life of St. Camillus 323.  
 Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde 326.  
*Moore*, Middle English Verse Life of Edward the Confessor 302.  
*Mouterde*, Deux homélies de Jacques de Saroug 291.  
*Noché*. Vld. *Delpierre*.  
*Nurmela*, Traduction en vers français de l'épître à Eustochium 284.  
*O'Flanders*, Van S. Brigida 321.  
*Oliver*, Isle of Glory 321.  
*Plumpe*, Mater Ecclesia 321.  
*Radó*, Libri liturgici mss. Hungariae 300.  
 — Répertoire hymnologique des mss. liturgiques de Hongrie 300.  
*Rahner*, Abendländische Kirchenfreiheit 326.  
*Raymond*, Three Religious Rebels 322.  
*Rouët de Journal*, Le Pré spirituel de Moschus 286.  
*Ruotolo*, Andria fidelis 321.  
*S.M.C.*, Margaret of Hungary 323.  
 Samlingar, och Studier till Svenska Kyrkans Historia 323.  
*Schmitt*, S. Anselmi Cantuariensis opera omnia 304.  
*Smith*, St. Philip Neri 323.  
*Steur*, Het karakter van Hieronymus van Stridon 284.  
*Suetzer*, Iulianus Pomerius 319.  
 Textes (Les plus vieux) du Carmel 305.  
*Thoonen*, Black Martyrs 325.  
*Vandenbroucke*, Le moine dans l'Église 305.  
*Veuilleux*, Le Père Noailles 325.  
 — Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharam 325.  
*Williams*, St. Bernard 322.  
 Writers (Ancient Christian) 319.

## HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Paul PEETERS. Les ex-voto de Khosrau Aparwez à Ser- giopolis . . . . .	5
I. La fuite de Khosrau Aparwez dans l'Empire romain	6
II. La politique de l'empereur Maurice. Domitien de Mé- litène et Grégoire d'Antioche . . . . .	11
III. Les deux ex-voto de Khosrau à S. Serge . . . . .	17
IV. Topographie et chronologie . . . . .	29
V. Évagrios et Théophylacte Simocattès . . . . .	35
VI. La construction artificielle de Théophylacte . . . . .	46
Erik PETERSON. Die « Acta Xanthippae et Polyxenae » und die Paulus-Akten . . . . .	57
François HALKIN. Le Synaxaire grec de Chifflet retrou- vé à Troyes (manuscrit 1204) . . . . .	61
APPENDICE : Témoignages des premiers bollandistes sur leur passage en Bourgogne et à Paris . . . . .	
I. Lettres d'Henskens à Bolland . . . . .	71
II. Extraits du <i>Diarium Itineris Romani</i> de Papebroch. . . . .	93
Pierre JOANNOU. Un opusculé inédit du cardinal Bes- saron. Le panégyrique de S. Bessarion, anacho- rète égyptien . . . . .	107
APPENDICE : Canon acrostiche de l'hymnographe Joseph en l'honneur de S. Bessarion . . . . .	
en l'honneur de S. Bessarion . . . . .	134
Paul GROSJEAN. Une source insulaire d'additions à un manuscrit du martyrologe hiéronymien . . . . .	139
Baudouin DE GAFFIER. Intactam sponsam relinquens. A propos de la Vie de S. Alexis . . . . .	157
I. Appréciations de la légende de S. Alexis dans quelques publications récentes . . . . .	157
II. Textes hagiographiques apparentés . . . . .	164
III. Le départ de S. Alexis. Évolution de cet épisode . . . . .	185
Maurice COENS. La Vie de sainte Ode d'Amay . . . . .	196
Paul DEVOS. Les premières versions occidentales de la légende de Saidnaia . . . . .	245
1. La version de Thietmar . . . . .	247
2. La version de Burchard . . . . .	259
3. La version inédite de Guy Chat . . . . .	272
Bulletin des publications hagiographiques . . . . .	279







1947 Analecta Bollandiana

v. 65

1947

THREE DAY

32534

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY

BERKELEY, CA 94709

